

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

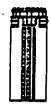
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

138 L 1

Digitized by Google



UNIVERSITEITS

900001826

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

138 L 1

MERCURE

DE

FRANCE,

LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

TOME VINGT-DEUXIEME.



SOCIETE DE COMMERCE

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE LE NORMANT.

AN XIV.

UNIV. GENT

Digitized by Google

Digitized by Google

(N°. CCXX.) 6 VENDÉMIAIRE an 14.
(Samedi 28 Septembre 1805.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

TRADUCTION

DE LA VII^e ÉPODE D'HORACE.

Quò, quò ? scelesti, ruitis.

Arrêtez, scélérats ! quelle aveugle furie
Vous remet le glaive à la main ?
Assez long-temps les mers et les champs d'Hespérie
Ont vu couler le sang romain.
Encor, s'il s'agissait de détruire Carthage ;
De brûler ses murs odieux !
De dompter des Bretons l'indomptable courage,
D'enchaîner ce peuple orgueilleux !
Non : du Parthe ennemi nous secondons l'envie.
Nous déchirons notre patrie.

Digitized by Google

Jamais tigres, ni loups, de carnage altérés,
Ne se sont entr'eux déchirés.
Est-ce un sort malheureux ? une rage inhumaine ?
De vos forfaits est-ce la peine ?
Parlez !... Vous vous taisez !... Cruels, répondez-moi !
Déjà vous pâlissez d'effroi.
Je le vois; du destin c'est la force invincible;
De son frère perçant le flanc,
Romulus a commis un crime irrémissible :
Nos malheurs vengent l'innocent.

KÉRIVALANT.

VERS

A MADAME BELMONT,

Sur son retour de Boulogne.

Les Graces et les Ris,
Cette troupe légère,
Pour escorter leur mère,
Avaient quitté Paris :
Privé de leur présence,
Le Plaisir languissait,
Et Momus gémissait
De leur trop longue absence :
Solitaire et chagrin,
Le petit Vaudeville
Pleurait dans son asile
En chantant son refrain;
Mais nous verrons renaître

Digitized by Google

Sa gaîté, son esprit ;
L'enfant déjà sourit,
Belmont va reparaître,
Et rend par son retour,
Ses graces à Thalie,
Ses ris à la Folie,
Ses flèches à l'Amour.

Par de S. P.

ENIGME.

Pour le seul opulent j'ai beaucoup de finesse.
Vous me voyez femelle, et mâle je naquis.
J'ai le peuple sous moi, l'église et la noblesse,
Et porte quelquefois des ornemens exquis.
Je touche également les amans et les dames ;
J'accompagne en tous lieux leurs plus secrètes flammes.
Le mortel le moins pur aime ma pureté.
Mon voile faiblement vous cache la beauté.

LOGOGRIPHE.

Dans un paisible lieu j'exerce mon office.
Sur mes cinq pieds je rends un assez bon service ;
Et quand tout est fini, je quitte un petit trou
Qui n'a pas été fait pour qu'on y mette un clou.
Si de m'examiner il vous prenait envie,
J'ai ce qui peut ôter, ou garantir la vie ;
Un métal précieux, ornement du gousset,
Dont le vôtre, lecteur, est peut-être bien net ;
Une conjonction pour un mot qui précède ;
Le nom du tribunal où soi-même on procède ;

Digitized by Google

Du loyer d'un vaisseau le terme positif;
Enfin, de l'estomac un maudit fugitif.
Ajoutez, s'il vous plaît, que mon humeur bachique
Se manifeste aussi dans l'art de la musique;
Qu'un de mes attributs est sur-tout d'être fort,
Et que, quant à l'auteur, il se nomme .....

(*Mon nom ne fait rien à l'affaire, supposez seulement qu'il rime à* fort.)

CHARADE.

Ma première partie,
De certain autre tout
Ne fait qu'une partie.
Ma seconde partie
N'est qu'une particule. Enfin, ici mon tout
N'est encore qu'une partie
Distraite de maint autre tout
Dont, avant, je faisais partie.

Par un Abonné.

---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier N° est *Rien.*
Celui du Logogriphe est *Livre*, où l'on trouve *ivre.*
Celui de la Charade est *Pas-sage.*

Digitized by Google

Abrégé de l'Histoire de France sous les trois dynasties, rédigé par demandes et par réponses, à l'usage des Lycées, etc., etc. Par *A. D. Delacroix*, ancien professeur dans l'Université de Paris. Un vol. *in*-12. Prix : 1 fr. 50 cent., et 2 fr. par la poste. A Paris, chez *Levacher*, rue du Hurepoix; et chez *le Normant*, libraire, imprimeur du *Journal de l'Empire*, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

DANS le système d'éducation suivi par l'Université de Paris, la connaissance de l'histoire ancienne se trouvait tellement mêlée à l'étude des langues grecque et latine, unique base de l'enseignement, qu'elle devenait naturellement une des principales occupations des élèves, à qui pendant long-temps on ne donnait aucune notion de l'histoire moderne. En cela l'on suivait la marche naturelle des idées; et les commencemens de celle-ci sont si intimement liés aux événemens de la fin de l'autre, que, sans une connaissance parfaite de l'histoire ancienne, l'histoire moderne devient presque inintelligible. Cependant comme l'Université en formant des littérateurs, voulait aussi former des citoyens, elle avait fait une sage exception en faveur de l'histoire de France; et bien qu'elle ne l'eut pas placée au nombre des études fondamentales, les abrégés qu'elle mettait entre les mains des élèves étaient suffisans pour leur faire naître le desir de la connaître un jour plus à fond, et pour leur inspirer l'amour de la patrie.

Dans ce naufrage général de tout ce qu'il y avait parmi nous de juste, de raisonnable, l'éducation ne pouvait être épargnée, puisqu'elle était fondée sur la morale chrétienne, et que c'était l'impiété

Digitized by Google

seule qui enfantait les systèmes nouveaux. Cette ardeur d'innover fut dans tous les temps son caractère ; en effet les idées anciennes ne sont autre chose que l'*ordre* dans les sociétés ; les passions, dont l'impiété n'est que le ministre, veulent le désordre qui se trouve presque toujours plus ou moins caché dans les idées nouvelles, et voilà pourquoi l'esprit d'innovation fut dans tous les temps l'une des principales causes du bouleversement des Empires.

« Je crois, dit Montesquieu, que la secte d'Epicure qui s'introduisit à Rome sur la fin de » la république, contribua beaucoup à gâter le » cœur et l'esprit des Romains. » En effet, dans cette grandeur prodigieuse de l'état qui faisait la grandeur de tant de fortunes particulières, dans ce vaste champ ouvert à toutes les passions, lorsque de simples citoyens plus puissans que des rois pouvaient satisfaire impunément leur orgueil, leur cupidité et tous leurs vices, une prétendue philosophie qui les débarrassait de la conscience, le seul frein qui pût les retenir encore, dut être adoptée avec transport. Dans ces temps malheureux, les enfans recevaient de leurs pères l'esprit de désordre et d'impiété, comme les anciens Romains avaient transmis à leurs fils l'amour des lois et le respect pour les Dieux ; et Rome, que ces pieux citoyens avaient fondée, agrandie et rendue la maîtresse du monde, vit une génération corrompue par une éducation impie renverser ses lois, déchirer ses entrailles, et ces indignes Romains devenir souvent les premières victimes de leurs propres fureurs.

Les Grecs avaient reçu ces dangereuses extravagances avant les Romains, parce qu'ils furent riches et puissans avant eux : aussi, comme le remarque encore Montesquieu, furent-ils plutôt corrompus. N'est-il pas vraiment déplorable que dans

Digitized by Google

ces temps d'une prospérité apparente si funeste aux nations, les grands qui possèdent le pouvoir et les richesses, soient toujours les premiers à adopter ces innovations fatales dans les idées, ces opinions anti-religieuses que l'on appelle *force d'esprit*, *affranchissement de préjugés*, *progrès de civilisation*, etc.? Aveugles qu'ils sont de ne pas voir que la contagion va, comme un torrent, gagner la multitude pauvre et souffrante, qui, privée d'espérance et de consolation, se livrera à tous les excès pour faire cesser ses souffrances, avec la même ardeur qu'eux-mêmes ont rompu tout frein pour satisfaire leurs plaisirs! Ainsi périrent Rome et la Grèce.

Il n'est personne qui ne puisse faire l'application de ces grands exemples à tout ce qui s'est passé dans notre pays depuis près d'un siècle; avec cette différence, que la communication des idées, beaucoup plus rapide chez les modernes que chez les anciens, a répandu dans un moment le poison des grands au peuple, et infecté beaucoup plus vîte tout le corps de l'état. Et si l'on considère en outre que la morale chrétienne était un lien beaucoup plus puissant que celle des Païens qui étaient forcés de suppléer à son insuffisance par la violence des institutions politiques, on concevra facilement que le désordre devait être beaucoup plus grand et les conséquences bien plus funestes.

En attaquant la religion chez les modernes, toutes les institutions civiles et politiques furent attaquées, parce que, dans la perfection de nos sociétés, le système politique est tellement lié avec le système religieux, qu'il était impossible d'abattre l'un sans renverser l'autre. Les novateurs se soulevèrent donc contre l'éducation parce qu'elle était établie sur la religion, et les systèmes qui devaient la remplacer eurent pour fondement les sciences

Digitized by Google

exactes et physiques : en cela ils étaient conséquens. Des matérialistes devaient préférer les sciences qui ont pour objet la quantité, le mouvement, l'étendue, les propriétés de la matière : des expériences toutes matérielles frappant vivement les sens, en hâtaient le développement; et suivant la doctrine nouvelle, les sens composaient l'homme tout entier. Par la même raison, la science morale et religieuse qui combattait les passions devait être rejetée ; car dans leurs idées déplorables d'anéantissement, non-seulement ils n'avaient aucun intérêt à combattre les passions, mais ils en avaient un très-grand à les flatter, à se livrer entièrement à leur empire.

Ces absurdes systèmes furent combattus ; mais leurs adversaires prêchaient dans le désert, l'esprit de vestige s'était emparé de toutes les têtes ; l'erreur était applaudie, protégée ; elle parlait hautement, insolemment, et son audace semblait pour la première fois intimider la vérité. « Un des avantages » de la révolution française, dit M. de Bonnald, » sera d'avoir remis chaque chose à sa place. La » vérité a repris sa noble confiance ; et si l'erreur » ôse encore se faire entendre, ce n'est plus que » d'une voix timide et mal assurée. » Les faits s'élèvent contre elle et l'écrasent.

Quelque grossière que fût la religion des Païens, les systèmes de leurs philosophes qui les jetaient dans l'incrédulité étaient sans doute mille fois plus funestes encore ; mais lorsque les désordres qui en résultèrent eurent pris fin, et que la force irrésistible de la nature eut ramené les hommes à l'ordre et à la subordination religieuse, la religion païenne ne put renaître, parce qu'une religion divine, aussi parfaite que l'autre était absurde, leur fut offerte, et qu'ils durent l'embrasser aussitôt. Chez les modernes au contraire, après le siècle de l'impiété et les désordres qui l'ont accompné, l'homme forcé

Digitized by Google

de revenir à l'adoration d'un Dieu dont l'existence le poursuit partout, ne pouvait que revenir à la religion chrétienne, que rien ne peut remplacer. Avec elle ont dû renaître toutes les institutions abolies dont elle était la source, et sur-tout cette ancienne et vénérable éducation, fruit de l'expérience de tant de siècles, et qui a produit tant de grands hommes, tant de vertueux citoyen. Dans cette éducation fondée sur la nature de l'homme, et non sur de vains systèmes, on se garde bien de circonscrire ses facultés naissantes dans un petit nombre de vérités mathématiques, parce qu'il est pour lui d'autres vérités que celles-là, parce que l'homme n'est pas né seulement pour comparer des nombres et mesurer des lignes, mais encore pour sentir, imaginer, aimer, sur-tout pour connaître et combattre les vices d'une nature imparfaite et dégradée. L'étude des langues anciennes était admirable pour développer deux nobles facultés, le sentiment et l'imagination : en offrant dans leurs grands écrivains tout ce que les hommes ont jamais imaginé de plus sublime, tous ce qu'ils ont senti de plus passionné, le jugement et le goût se formaient par la compassion de grands modèles, et les principes de la religion chrétienne se mêlant à ces belles leçons de l'antiquité les épuraient par leur morale. L'homme ainsi se développait tout entier ; et c'était alors seulement qu'on lui permettait l'étude des sciences exactes qui devenaient une espèce de complément de l'éducation, et ne pouvaient plus produire que des effets salutaires sur des esprits déjà fortifiés par d'aussi excellens préceptes.

On a osé reprocher à l'ancienne éducation, de former des républicains dans le sein des monarchies, en nourrissant la jeunesse des ouvrages des anciens, presque tous écrits sous des gouvernemens

Digitized by Google

populaires et remplis de leurs préjugés. Ce reproche est absurde. Avait-elle cet inconvénient dans les temps précédens, lorsque l'influence toute puissante des idées religieuse rectifiait les esprits, et que le sentiment du devoir se mêlait à toutes les idées et combattait sans cesse les passions? Cette influence détruite, l'esprit de républicanisme licentieux et superbe devait naturellement entraîner le cœur de l'homme, parce qu'il naît l'esclave de ses sens et de son orgueil, et tout ce qui avoit été utile avec la religion, devenait funeste et nuisible sans elle. Aussi les absurdes théories de l'impiété, semblables à cette maison bâtie sur le sable dont parle l'Ecriture, se sont écroulées et n'ont servi qu'à sa confusion. Insensés qui ont osé concevoir le pensée de remplacer les préceptes divins par des inventions purement humaines ! Mais leurs efforts ont été vains, leur folie a été dévoilée à la face du monde; et cette religion éternelle, parce qu'elle vient du ciel, est redevenue la base de toutes nos institutions. L'ancienne éducation refleurit chez une nation entièrement revenue de ses erreurs; et tandis que des esprits faux s'agitent encore pour soutenir de méprisables systèmes, de bons esprits s'occupent à perfectionner les livres élémentaires, seul service vraiment utile que l'on puisse rendre encore à la jeunesse, pour qui d'ailleurs l'expérience de nos pères a tout prévu.

L'Abrégé de l'Histoire de France que nous venons d'annoncer est écrit avec clarté, simplicité, précision, dans un excellent esprit. Il est digne d'un ancien professeur de l'Université, d'employer aussi utilement ses loisirs.

N.

Digitized by Google

EDITION STÉRÉOTYPE D'HERHAN.

Œuvres choisies de J. B. Rousseau, à l'usage des Lycées et des Ecoles secondaires; ouvrage prescrit et adopté par la Commission des Livres classiques, et publié par M. *de Wailly*, proviseur du Lycée Napoléon. Un vol. in-18. Prix : 1 fr. 60 cent., et 2 fr. par la poste. A Paris, chez *Henri Nicolle*, libraire, rue des Petits-Augustins, petit Hôtel de la Rochefoucauld; et chez *le Normant*, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 42.

C'EST un spectacle bien satisfaisant pour les vrais amis des lettres, que celui de l'empressement avec lequel le public revient aujourd'hui à la lecture des bons livres en tout genre, que des novateurs non moins ennemis du goût que des mœurs, s'étoient flattés de condamner à l'oubli. Le temps est passé de spéculer sur la licence des opinions ou sur la dépravation du goût. Tous les ouvrages auxquels l'esprit dominant du dix-huitième siècle avait donné une vogue passagère, perdent de plus en plus dans l'opinion générale, et trompent bientôt l'avidité des libraires assez peu éclairés sur leurs intérêts pour en réimprimer les volumineuses collections. Au contraire, les livres vraiment dignes de la postérité, quoique reproduits chaque jour sous toutes les presses, ne peuvent suffire à l'empressement d'un public aussi avide des chefs-d'œuvre des grands maîtres, qu'indifférent pour les productions frivoles ou dangereuses qui le séduisoient encore il y a quelques années. Le nouveau procédé de *stéréotypie* de M. Herhan, déjà éprouvé par des éditions de plusieurs excellens auteurs du siècle de Louis XIV, ne pouvoit donc être mis en œuvre dans un moment plus favorable : car c'est un mérite particulier à ce genre d'impression, d'être, par sa nature exclusivement consacré aux ouvrages dont le temps a constaté le succès. A l'avantage de multiplier les bons

BIBL. UNIV. GENT
Digitized by Google

livres et de les donner à moitié du prix ordinaire, il joint cet autre, non moins précieux, de se refuser absolument à la publication des mauvais.

Tout le monde connaît *les Œuvres de J. B. Rousseau.* Tout le monde sait que dans ses poésies sacrées il parle avec toute la majesté qui leur est propre, le langage de l'Ecriture et des prophètes; que pour la richesse des images, pour la hardiesse des expressions, et même pour l'harmonie des vers, plusieurs de ses odes et de ses cantates peuvent être comparées aux chefs-d'œuvre des anciens poètes lyriques, et que plusieurs autres se recommandent par ces images gracieuses et riantes qui ont fait une partie de la gloire d'Horace et toute celle d'Anacréon. Enfin on n'a retenu d'aucun poète un aussi grand nombre d'excellentes épigrammes, non moins remarquables par l'originalité et le mordant du style, que par les pensées piquantes qui les terminent. Voilà les titres sur lesquels se fonde la gloire de Rousseau, et qui l'ont fait placer à côté de nos plus grands poètes. Ce n'est pas qu'il lui ait fallu vaincre autant de difficultés dans ce genre de compositions, que s'il eût eu à combiner les vastes ressorts d'un poëme épique ou d'une tragédie. Sans doute l'homme privilégié, né avec les dispositions les plus heureuses pour ces grands ouvrages, aura plus besoin des leçons de l'expérience, sera forcé d'étudier plus long-temps son art que celui qui se borne à écrire des poëmes d'une moindre étendue. Mais si on ne considère que le génie, il en faut pour une belle ode aussi bien que pour une tragédie, et même, à n'en juger que par le nombre de ceux qui ont réussi dans l'un ou l'autre genre, le génie qui a dicté à Rousseau ses strophes sublimes est au moins aussi rare que celui qui a fait *Iphigénie* et *Cinna.* Voilà sans doute pourquoi les anciens eurent toujours une si haute estime pour la poésie lyrique, et pourquoi ils paroissent constamment avoir rangé sur la même ligne Homère, Sophocle et Pindare, Horace et Virgile.

Digitized by Google

L'opinion générale qui ne se trompe jamais sur le mérite des grands écrivains, quand elle n'est pas égarée par une influence passagère, n'a pas été moins juste chez nous en prononçant chaque jour le nom de Rousseau avec ceux de Corneille, de Boileau, de Racine et de Voltaire. Comme ces grands hommes, il s'est efforcé de s'approprier le génie des anciens en les imitant; comme eux, il a cherché à donner à ses compositions cette régularité qui manque trop souvent aux plus beaux ouvrages de l'antiquité, seule partie de l'art dans laquelle il nous ait été donné de les surpasser. Je sais que ce mot de *régularité* prononcé en parlant de la poésie lyrique, pourra paraître déplacé. On alléguera ce style impétueux qui a toujours caractérisé l'ode, ces écarts fréquens que le génie de Pindare et d'Horace a autorisés à jamais. Mais quelque brillantes que soient ces digressions si communes chez eux, j'avouerai que je ne puis m'empêcher de les regarder souvent comme de beaux défauts. On sait que presque toujours ces deux grands poètes prennent occasion d'un mot qu'on croirait d'abord placé sans dessein, pour sortir de leur sujet, et qu'une fois sortis, ils ne pensent jamais à y revenir. Telle est la marche de l'enthousiasme, dira-t-on: cependant, s'il est vrai que l'enthousiasme ne peut naître que dans une tête fortement frappée d'une idée, comment concevoir qu'il puisse abandonner tout-à-coup cette même idée qui l'a exalté? Quelque différentes que soient entre elles toutes les pensées qui viennent nous saisir à l'occasion d'un seul objet, il y a toujours un fil caché qui les réunit; et lorsqu'en jetant les yeux sur le chemin que le poète m'a fait parcourir, je ne retrouverai pas ce fil qui a dû le guider dans sa marche, je dirai qu'il a suivi un plan irrégulier et vicieux. Tel est le défaut dont les belles odes de Rousseau sont toujours exemptes, et que je retrouve dans un grand nombre de celles que l'antiquité nous a transmises: je ne serai pas embarrassé d'en citer un exemple.

Digitized by Google

Horace avait failli être écrasé par la chute d'un arbre. Tremblant encore du danger qu'il a couru, il s'adresse à cet arbre lui-même : il accable de malédiction celui qui l'a planté. Le péril auquel il a échappé à peine, lui rappelle la fragilité de la vie : la mort frappe souvent du côté qu'on croyait le plus à l'abri de ses coups. Lui-même, au moment où il y pensait le moins, il a presque vu le royaume de Proserpine. Jusqu'ici cette marche est aussi naturelle que poétique ; mais voilà qu'il profite de ce seul mot, *le royaume de Proserpine*, pour entrer dans la description des Enfers. Il nous parle des Champs-Elysées, de Sapho, d'Alcée, dont les concerts charment le peuple des Ombres, et suspendent pour un moment les supplices du Tartare. Assurément cette description est revêtue des plus riches couleurs de la poésie. Mais si on osait se plaindre d'avoir à lire de beaux vers, ne trouverait-on pas qu'elle est un peu étrangère au sujet, et que si Horace eût été encore bien réellement frappé du danger, il n'aurait guère songé à nous peindre le ravissement de Cerbère, ni l'admiration de Tantale et de Prométhée ? Je conviens que de pareils tableaux sont l'ame de la poésie lyrique : aussi Rousseau est-il loin de se les interdire ; mais avec quel art il sait les encadrer dans son plan ! Dans son chef-d'œuvre, dans l'ode au comte du Luc il descend comme Horace aux Enfers ; mais voyez si la marche qu'il suit cesse d'être simple et naturelle, quoiqu'elle soit aussi libre et aussi hardie que celle d'aucun poète lyrique. Pareil à Protée ou au prêtre d'Apollon, il se représente d'abord comme s'efforçant vainement de combattre l'assaut du génie : il redoute les transports qu'il va éprouver en maniant la lyre ; mais c'est à ce prix qu'Apollon vend ses ailes de feu qui ravissent ses favoris au céleste séjour. Que ce dieu ne lui inspire-t-il des accords dignes de l'antique harmonie ! Comme Orphée, il descendrait aux Enfers ; il demanderait aux trois déesses qui filent nos destinées, de prolonger aux dépens des siens les jours de son illustre protecteur.

Digitized by Google



protecteur. Ses chants adouciraient les Parques; [illegible] seaux tomberaient devant lui, elles accorderaient à son héros une éternelle santé. Mais une dure loi veut que les souffrances viennent troubler le cours de la plus belle vie. Les dieux ont vendu au prix de la santé, les grandes qualités, les rares talens qu'ils ont prodigués à l'objet de ses chants. Voilà des dons qui sont à l'abri des injures du temps et de l'inconstance des destinées. Combien il voudrait les célébrer dignement! mais il ne se sent pas assez fort pour une si longue carrière; il se borne, comme l'abeille, à voltiger sur différentes fleurs; il aime à suivre dans des chemins écartés les maîtres fameux, et s'efforce d'arriver sur leurs traces à l'immortalité. Voilà bien ces écarts heureux, ces transitions rapides et inattendues qui caractérisent l'enthousiasme poétique; mais à travers ce *beau désordre* qui est véritablement *un effet de l'art*, ne retrouve-t-on pas le lien secret qui unit toutes les idées? Ne voit-on pas clairement comment elles sont nées les unes des autres? En un mot, la raison elle-même n'applaudit-elle pas à ces nobles transports qui passent de l'ame du poète dans celle du lecteur? Qu'on examine dans le même esprit toutes les belles odes de notre grand lyrique, on reconnaîtra que la raison a toujours présidé, quoiqu'en se cachant, à l'ordre et à l'enchaînement des idées; on verra qu'elle est la première à approuver ces expressions hardies, ces alliances de mots inusités qui ne sont qu'une suite naturelle de la nouveauté de la pensée, et qui portent le caractère de l'inspiration.

Voilà ce que ne voudront pas croire ces froids enthousiastes qui ont pensé qu'il suffisait de paraître fous, de regarder *la raison comme l'écueil des talens* (1), pour de-

(1) J'avertis le lecteur, qui peut-être ne voudrait pas le croire, que toutes les expressions soulignées sont tirées des poésies que je désigne. Je me borne à indiquer ici comme une des plus extraordinaires, une ode sur l'enthousiasme, qui se trouve dans un des Recueils de l'Institut national.

Digitized by Google

venir de grands poètes lyriques, et qui auraient décrédité ce beau genre de poésie, si, en livrant leurs productions insensées au ridicule qu'elles méritent, on eût pu oublier les chants vraiment inspirés de Malherbe et de Rousseau. Lisez, si vous le pouvez, ces hymnes, ces dithyrambes, si dignes du temps où ils ont été célèbres : il semble que nos prétendus Tyrtée, avant de mettre la main à la plume, avaient commencé par se munir d'une collection d'expressions bizarres, qu'ils reproduisent sans cesse au hasard, et qui composent toute leur richesse poétique. Partout c'est un homme qui *cède à ses transports brûlans;* qui, *fuyant la terre, va se précipiter dans les cieux.* Son génie s'élève comme *un lys, beau d'innocence et de candeur : il respire l'avenir, il rêve sa gloire;* il a fini un monument que ne détruiront jamais *le fer ni le flot écumant.* On conçoit sans peine qu'à une époque où toutes les idées d'ordre et de raison étaient bouleversées, cette espèce d'anarchie de style, si on ose s'exprimer ainsi, ait trouvé de nombreux sectateurs; mais ce qui doit beaucoup étonner, c'est qu'elle en conserve encore aujourd'hui. Ils ont même créé en faveur du plus fameux de ces grands poètes, une alliance de mots au moins aussi hardie que toutes les siennes, en accolant constamment à son nom celui de Pindare, association burlesque qui a été faite de très-bonne foi, et qui, je ne sais comment, a été reçue et adoptée dans le public. Cela rappelle ce que dit Voltaire dans ses Mémoires, en parlant du roi de Prusse : *Je lui avais donné le surnom de Salomon du Nord, et le sobriquet lui en est resté.*

Ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que les œuvres de Rousseau sont mises entre les mains des jeunes gens. L'Université, dont la commission des livres classiques s'est efforcée de prendre l'esprit, faisait réciter à ses élèves les plus belles odes de ce poète. Mais jusqu'ici, dans les éditions consacrées à la jeunesse, on avait, on ne sait pourquoi, supprimé les cantates qui forment un des plus

Digitized by Google

beaux titres de gloire de leur auteur. M. de Wailly, à qui l'édition que nous annonçons a été confiée, les y a insérées toutes. Il a de plus conservé toutes les épigrammes qui peuvent être lues sans danger, et il a choisi avec goût dans les épîtres et les allégories, divers fragmens assez étendus pour donner une idée juste du talent de Rousseau dans un genre où il n'est point classique. Enfin, dans le cours du recueil, des notes courtes et en petit nombre, mais toujours placées à propos, avertissent le goût encore novice des élèves, des beautés frappantes de l'auteur, et des petites taches qui les déparent quelquefois. En un mot, cette édition paraît atteindre complètement le but que la commission avait en vue, et elle sera même préférée à toutes les autres par ceux des gens du monde qui ne veulent connaître des ouvrages d'un grand poète que ce qu'il a fait de vraiment digne de la postérité. On doit donc des remercîmens au littérateur modeste qui, en consacrant encore à l'instruction publique les momens de loisir que lui laissent ses fonctions, se montre digne héritier d'un nom respectable à tous les amis des lettres et des bonnes études.

C.

Des Cultes qui ont précédé et amené l'Idolâtrie, ou *l'Adoration des Figures humaines*; par *J. A. Dulaure*. Un vol. *in*-8°. Prix : 5 fr., et 6 fr. 75 cent. par la poste. A Paris, chez *Fournier*, frères, libraires, rue des Rats; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Les philosophes sont des espèces de sauvages au milieu de la société : ses cultes, ses lois, ses gouvernemens, tout les importune, tout gêne leur indépendance; ils soupirent sans cesse après l'état de pure nature et la vie des forêts. Eh! que ne les y envoie-t-on! Mais non, par une bizarrerie inconcevable, ces grands admirateurs

Digitized by Google

de la vie sauvage envoyaient périr dans les déserts de la Guiane, des hommes qui n'aimaient que la société, et la société n'a pas assez d'emplois, de dignités, de richesses pour assouvir la cupidité et l'ambition de ces éternels détracteurs de l'état social. Il est vrai qu'on n'entend plus retentir ce cri séditieux qui, pendant cinquante ans, menaça la société : *Périsse le trône et l'autel.* Aujourd'hui que le trône est puissamment défendu contre leurs insultes, les philosophes ont retranché tout doucement la moitié de leurs déclamations, ils n'attaquent plus que l'autel, et encore, tremblans devant la protection qui le couvre, ils ne l'attaquent que par les voies lâches de la corruption : ils travaillent de toutes les manières à infecter l'esprit des jeunes gens, et à empoisonner les sources publiques de l'instruction ; ils en reviennent à ces théories perfides qui ont ébranlé en Europe tous les principes de la morale. En un mot, ce qu'ils ne peuvent attaquer de front, ils le minent sourdement.

Si l'on demandait à M. Dulaure dans quelles vues il rejette toutes les vérités simples de la Genèse, lorsqu'il veut écrire l'histoire des cultes qui ont précédé l'idolâtrie, et par quelle raison il leur préfère les extravagances de son imagination, il serait peut-être fort embarrassé de répondre, à moins qu'il n'avouât naïvement que ces vérités lui paraissent autant d'extravagances, et que ses propres extravagances lui paraissent autant de vérités. « Deux » cultes ont précédé l'idolâtrie, dit-il, *le fétichisme* ou » l'adoration des objets terrestres, et *le sabéisme* ou l'a» doration des astres ; les hommes n'avaient aucune idée » de la Divinité, ni de la spiritualité, ni de l'existence de » l'ame. » Ainsi, selon M. Dulaure, les hommes n'avaient reçu de Dieu aucune instruction, aucune communication, aucune révélation; c'étaient des espèces d'animaux superstitieux qui pouvaient bien croire à la puissance d'une pierre informe et inerte, quoiqu'ils n'en eussent jamais reçu ni bien ni mal, mais qui n'en reconnaissaient

Digitized by Google

aucune dans le soleil, dont ils ressentaient tous les jours l'influence. *Une pierre, quelques morceaux de bois informes, étaient leurs fétiches, leurs dieux; ils les priaient et ils en attendaient du secours.*

A moins de supposer dans l'homme une déraison qui n'existe pas et qui ne peut exister, il est impossible de ne pas reconnaître ici les restes d'une ancienne croyance altérée par les désordres et les passions des hommes. Quel fou peut attendre d'une masse immobile, non pas qu'elle écoutera favorablement sa prière, mais qu'elle l'entendra? Tous ces objets n'étaient donc que les simulacres des êtres imaginaires entre lesquels les hommes avaient partagé la puissance divine. La raison se trouve ici d'accord avec les Ecritures, et le témoignage de tous les auteurs sacrés et profanes est unanime sur ce point; il n'y a que M. Dulaure qui puisse penser qu'un homme ait jamais pris la matière d'un caillou pour un dieu.

Cet écrivain a cependant rempli un *in*-8o de 500 pages, pour prouver la vérité de son allégation; mais je ne sais comment il arrive que toutes les autorités dont il prétend appuyer son opinion lui sont diamétralement opposées: il serait difficile d'être plus malheureux que lui dans l'établissement de ses preuves; il les promet au commencement, au milieu, à la fin du volume, et il n'en donne jamais aucune qu'on ne puisse tourner contre lui-même. *Il va*, dit-il, *déchirer le voile qui cache la vérité; il s'arme du flambeau de l'austère vérité;* mais il n'y voit pas plus clair, et il n'y a pas dans tout son livre un seul fait qui s'accorde le moins du monde avec ce qu'il veut prouver.

Tout système doit porter sur une vérité: or, sur quel principe M. Dulaure prétend-il établir le sien? Il n'a pas même pris la peine d'en chercher un. Il dit bien que le *fétichisme* et le *sabéisme* ont précédé l'*idolâtrie*; mais il ne dit pas ce qui a précédé le *fétichisme* et le *sabéisme*; il ne remonte pas à l'origine de sa propre sup-

Digitized by Google

position ; en un mot, il n'explique pas comment et par quels degrés l'homme est parvenu à penser que la pierre qu'il fouloit à ses pieds était une divinité. Cette lacune, ce vide immense laisse sa vaine imagination sans appui, comme un château de fées bâti dans le vague de l'air.

Il eût été facile à M. Dulaure de faire une dissertation sur les cultes antérieurs à l'idolâtrie, sans repousser l'autorité de la Genèse, et sans avancer la proposition à laquelle il s'attache avec tant d'opiniâtreté, savoir *que les premiers peuples considéraient une pierre, un arbre, une forêt, une montagne, une rivière, ou tel autre objet comme autant de divinités* : proposition dont le ridicule et l'absurdité sautent aux yeux ; car une pierre est bien manifestement incapable de se mouvoir d'elle-même pour secourir qui que ce soit dans aucune circonstance imaginable. Il n'y a jamais eu d'homme assez stupide pour attribuer cette puissance ou toute autre équivalente à une matière morte, et il faudrait que l'auteur fût lui-même en démence complète pour le supposer sérieusement. Les fétiches et les idoles, de quelque nature qu'elles aient été, n'ont jamais pu être considérées, au milieu même des ténèbres les plus profondes du paganisme, que comme des images et des simulacres des faux dieux, que comme des signes propres à rappeler leur puissance, comme des témoignages de pactes et d'alliances, ou enfin comme des espèces de reliques auxquelles la raison égarée attachait quelqu'importance à cause des faveurs que les dieux avaient promises à ceux qui les posséderaient.

Hérodote dit en effet « que les nations Scythes élè» vent dans les lieux destinés à leurs assemblées, une » pile de bois menu, au haut de laquelle elles plantent » un vieux cimeterre qui leur tient lieu de *simulacre de* » *Mars.* » M. Dulaure rapporte ce passage avec une extrême confiance, quoiqu'il lui soit évidemment contraire ; et il le paraîtra bien davantage encore, si le lecteur a la curiosité de le vérifier au quatrième livre d'Hé-

Digitized by Google

rodote, qui porte le nom de Melpomène. Il y verra que cette pile de bois dont parle l'historien grec, est un véritable temple que les Scythes élevoient tous les ans pour y accomplir les sacrifices en l'honneur de Mars, et il comprendra que le cimeterre n'était mis là que pour rappeler le caractère de ce dieu guerrier. Il faut renverser le sens naturel des mots *temple* et *simulacre*, pour se figurer, comme le fait M. Dulaure, que les Scythes prenaient le cimeterre pour le dieu. Il n'y a pas un mot dans Hérodote qui conduise à cette idée.

Pausanias parle d'un arbre du mont Cythéron que les Corinthiens, par l'ordre d'un oracle, adorèrent *comme Bacchus lui-même*, et il ajoute que du bois de cet arbre ils firent ensuite *deux statues de Bacchus* qui étaient honorées de son temps. *Pausanias* se trompe ici, ou M. Dulaure l'a mal entendu; car l'ordre de l'oracle prouve d'une part que le dogme de la spiritualité était déjà connu, et de l'autre, que le culte de Bacchus était préexistant. Le simulacre qu'on en fit, démontre ensuite assez clairement que les Corinthiens se représentaient le dieu sous une autre forme que celle d'un arbre, puisqu'ils en faisaient *des statues humaines*. Cet arbre n'était donc, comme il ne pouvait être en effet, qu'un signe consacré, qu'un véritable *simulacre*.

Plutarque raconte que les Egyptiens portaient toujours en pompe un vase plein d'eau du Nil en l'honneur *du dieu de ce fleuve*. On sait d'ailleurs que la face de ce dieu était voilée, pour signifier que les sources du fleuve étaient inconnues. *Le dieu du fleuve* n'est certainement pas le fleuve lui-même, et la statue voilée est bien évidemment le *symbole* du personnage dont ils avaient l'idée.

Maxime de Tyr cite les habitans de la Cappadoce, qui donnaient à une montagne le nom de *Dieu*. Il ajoute qu'ils juraient par elle, et qu'ils la regardaient comme le *symbole* de la Divinité qu'ils adoraient. M. Dulaure re-

Digitized by Google

çoit le témoignage de cet écrivain dans la partie qui favorise son opinion, et il la rejette lorsqu'il lui est contraire. La raison qu'il en donne est plaisante : « C'est » que, dit-il, les symboles résultent d'une combinaison » d'idées, d'une connaissance de l'objet symbolisé ; et » *les premiers mortels étaient incapables de combinaisons* » *et dépourvus de cette connaissance.* » M. Dulaure affirme ici précisément le contraire de la vérité ; autrement il faudrait croire que l'idée de la Divinité n'est qu'un système philosophique, qui n'a rien de réel ni d'assuré ; et en effet c'est ce que M. Delaure ne manque pas de dire, mais il n'a garde de le prouver.

Il n'y a pas un seul historien, pas un seul philosophe, pas un seul auteur ancien ou moderne, profane ou sacré, dont le sentiment puisse étayer celui de M. Dulaure ; et depuis Homère jusqu'au voyageur Levaillant, qu'il prend la peine de citer comme une autorité respectable, il n'a pu trouver un écrivain dont l'opinion soit d'accord avec la sienne ; il en cite beaucoup cependant, et dans cette foule nous avons rapporté les témoignages qui lui paraissent les plus favorables, afin de mettre le lecteur à portée de juger du mérite et de la force de ses autres preuves.

Mais quand toutes ces autorités lui seraient aussi favorables qu'elles lui sont contraires, il y en a une qui vaut mieux qu'elles toutes, et devant laquelle elles seraient réduites à se taire. C'est l'histoire de Moïse ; c'est la Genèse, qui nous apprend que *l'homme a commencé par connaître un seul Dieu, créateur de toutes choses, et que cette connaissance s'étant ensuite altérée parmi les hommes, ils ont adoré de faux dieux.* Ce simple narré porte assurément dans l'esprit des idées plus claires que le gros ouvrage de M. Dulaure. Et comment n'a-t-il pas conçu que même en taxant de fable, comme il le fait implicitement, tous les faits renfermés dans cette histoire, dont l'authenticité ne peut être contestée, on est forcé de

Digitized by Google

reconnaître premièrement que la connaissance d'un seul Dieu a précédé le culte des idoles, le sabéisme et le fétichisme, puisque Moïse en avait l'idée, et que cette idée n'était pas nouvelle pour sa nation; et en second lieu, que l'adoration des idoles indiquait assez que les hommes avaient conservé une idée confuse et fausse de la Divinité, et qu'ils en ressentaient encore l'impression originelle. Il faut aimer à se fermer les yeux pour ne pas voir des choses de cette clarté. Mais allons plus loin, et voyons comment le raisonnement s'accorde ici avec l'histoire.

On conviendra sans peine que les pierres que les idolâtres adoraient avaient pour eux quelque chose de particulier qui les faisait distinguer des autres pierres.

Ce que ces pierres avaient de particulier, ne pouvait être qu'une vertu ou puissance occulte et intelligente qu'on supposait renfermée dans leur sein.

Pour se figurer une pareille alliance, il fallait incontestablement que les hommes eussent une idée anticipée de la spiritualité, de l'existence d'êtres intellectuels, ou faux dieux.

Et cette idée d'êtres divins pouvait-elle avoir une autre origine que la connaissance du vrai Dieu? Comment les hommes seraient-ils parvenus à avoir l'idée de ce qui n'était pas, avant d'avoir celle de ce qui était?

Ce qui est simple est plus ancien que ce qui est composé, a dit M. Dulaure.

On ne peut nier que la connaissance d'un seul Dieu est infiniment plus simple que l'idée d'une légion de divinités.

Donc le culte d'un seul Dieu a précédé le culte des idoles et des fétiches.

Il est prouvé d'ailleurs que les idolâtres croyaient à l'existence d'esprits indépendans, qu'ils les supposaient plus particulièrement renfermés dans leurs idoles.

Donc les vœux et les prières qu'ils adressaient à ces ido-

Digitized by Google

les étaient uniquement pour les esprits qui les affectionnaient.

Donc ils ne considéraient la matière des idoles que comme l'*habitation*, ou comme le *simulacre* visible d'une puissance invisible et impalpable.

L'objet principal que M. Dulaure s'est proposé dans son livre, se reconnaît aux conséquences qu'on peut tirer de ses principes. Nous les avons déjà fait pressentir, et elles ne tendent à rien moins qu'à faire croire que l'idée d'un seul Dieu est une invention philosophique ; que celle de l'immortalité de l'ame est une imposture ; que tous les signes extérieurs de notre religion sont des fétiches, et que nous sommes des idolâtres. Il est vrai qu'elles se trouvent noyées dans un fatras de citations dépourvues d'intérêt, et qu'il faut prendre trop de peine pour les apercevoir dans leur obscurité. « Les progrès » des lumières, dit-il, et l'absurdité des cultes antiques » firent naître une multitude de systèmes qui établissaient » une divinité unique et supérieure à toutes les autres.

» Le dogme de l'immortalité de l'ame, prétend-il ailleurs, naquit du culte des morts. » Et plus loin, il ajoute : « Le penchant de l'homme pour le merveilleux » est tel, qu'il crut facilement que des cadavres conservaient une portion de leur existence passée.... des ames » douées d'une sagesse profonde, etc. » Ensuite : « Lorsque les prêtres eurent persuadé aux hommes qu'une » portion d'eux-mêmes leur survivoit ; lorsque le dogme » de l'immortalité de l'ame fut établi, et par suite celui » des châtimens et des récompenses futurs, le sacerdoce saisit cette circonstance pour accroître sa puissance » et son ascendant sur les esprits. » Partout, les prêtres et les poètes qui ont parlé de la Divinité sont des imposteurs ; il ne fait aucune distinction. Les vues et le langage qu'il leur prête décèlent une ignorance profonde des hommes et des choses, ou bien un esprit troublé qui cherche à s'en imposer à lui-même pour calmer ses agi-

Digitized by Google

tations. Tout est fausseté, fourberie, duplicité dans toutes les religions, et chez tous les ministres des autels. Il n'y a absolument que M. Dulaure qui dise la vérité franchement, et qui ait un peu de conscience.

Mais quelle est donc cette vérité promise avec tant de faste? Je la cherche en vain dans ce gros volume d'injures adressées à tout le genre humain; car, à entendre M. Dulaure, tout le monde, jusqu'à lui seul exclusivement, a extravagué en matière de culte et de religion. On voit bien ce qu'il veut détruire; mais on ne voit pas ce qu'il prétend mettre à la place.

J'ignore de quelle religion est M. Dulaure; on le prendroit volontiers pour un de ces Hottentots dont parle le romancier Levaillant, s'il était vrai qu'un être qui a la connaissance du bien et du mal pût vivre sans morale, et par conséquent sans religion. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'a jamais pris la peine de s'instruire de ce que l'Eglise enseigne sur les représentations et les images; autrement il n'affecterait pas de les confondre sans cesse avec les fétiches et les idoles du paganisme. Avant de blâmer des pratiques et des institutions, il faut les connaître, et quand on prouve son ignorance ou sa mauvaise foi sur l'esprit de sa propre religion, il n'est que trop présumable qu'on n'a pas acquis un plus grand fonds d'instruction sur celle des peuples anciens, ou qu'on n'en parle pas avec plus de sincérité.

G.

Digitized by Google

SPECTACLES.

ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MUSIQUE.

Don Juan, en trois actes, musique de *Mozart*.

Cet opéra tant prôné d'avance, quelqu'un l'a comparé aux *Bâtons flottans*. La fable de La Fontaine qui porte ce titre, m'a toujours semblé, pour le dire en passant, fondée sur une singulière inadvertance. Je n'ai jamais pu concevoir qu'en voyant de loin flotter des bâtons sur la mer, on pût les prendre pour *un puissant navire*, et qu'on ne fût désabusé qu'à mesure qu'ils s'approchoient du rivage. De tels objets, au lieu de paraître gigantesques dans l'éloignement, ne peuvent pas même être aperçus. L'affabulation dit que *de loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien*. C'est tout le contraire: *de près c'est peu de chose*, et de loin ce n'est rien.

Je ne déciderai pas si l'application de la fable à l'opéra nouveau est juste ou non. Les opinions à cet égard ne sont rien moins qu'uniformes. Les uns l'ont jugé fort au-dessous de sa réputation, les autres ont prétendu que ceux qui étoient ainsi affectés ne s'y connoissoient pas. Tout le monde s'est accordé pour applaudir quelques airs chantans et gracieux, qui sont la partie la plus brillante de l'ouvrage. Il n'y a qu'une voix aussi sur la magie des décorations (1), l'agrément des ballets, et l'extrême faiblesse des paroles. On a parlé diversement du jeu et du chant des acteurs. Il nous a paru que Roland, dans lequel nous avons cru reconnaître quelquefois la manière d'Elleviou, a montré plus d'aisance et de légéreté que d'aplomb et de noblesse. On

(1) Cependant le filet de lave qu'on a bien voulu appeler un torrent, étoit assez mince.

Digitized by Google

dit qu'il a mieux saisi l'esprit de son rôle à la seconde représentation. D'Huby n'a pu que faire regretter Lays. Le bruit se répand que celui-ci ne veut plus jouer que les rôles nobles. Rien n'est plus commun que de méconnaître son talent, et de le sacrifier à ses prétentions. On a vu au joyeux Préville la fureur des personnages de sensibilité ; mais il avait du moins dans la profonde connaissance de toutes les parties de son art, des ressources qui ne sont pas données à tout le monde.

Mlle Armand n'a pas produit tout l'effet qu'on attendait de son bel organe. Mlle Pelet a été faible ; mad. Ferrières a chanté et joué avec agrément et légéreté un petit rôle de paysanne, et on l'a entendue.

Le poëme a été trouvé si médiocre, que ses auteurs n'ont pas été nommés ; ils ont été demandés par quelques voix, qu'une très-grande majorité a couvertes. On n'a pas voulu leur tenir compte de l'humble aveu qu'ils ont fait de s'être immolés à la gloire de Mozart. On n'a pas voulu croire à la nécessité où ils prétendent s'être trouvés de faire *des vers durs à l'oreille*, pour conserver l'harmonie musicale. On s'est obstiné à croire que de méchans vers ne sont pas nécessaires à une bonne musique. Les instances de *Don Juan* à la petite fille qu'il veut séduire sont peut-être un peu trop vives, même pour l'opéra :

Restez, restez, ma Zerline,
Et daignez me rendre heureux.

Par bonheur Zerline est sage, et lui répond :

Laissez-moi, je vous supplie.

Don Juan, qui ne veut pas *la laisser*, insiste :

Viens, ce gazon, cet ombrage,
Tout nous invite au plaisir.

Mais Zerline, inébranlable, veut qu'il *cesse ce badinage* ; et son amant qui s'était caché pour voir jusqu'où irait l'audace de don Juan, quoique Zerbine ne le voulût pas, et qu'elle l'eût averti que cette audace était grande, son amant la tire d'embarras en se montrant fort à propos.

Digitized by Google

C'est avec peine que le public voit la progression toujours décroissante des poëmes de l'Opéra.

THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE.

Le Cachet, ou le Jaloux à l'épreuve, comédie en un acte et en prose, de M. *Hoffman.*

Il y a bien peu d'art dans cette comédie, le sujet en est usé, le style inexact et trivial, les scènes sont quelquefois très-peu liées. Cependant il s'y en trouve une qui est jolie, et qui a procuré à l'auteur une espèce de succès médiocre, il est vrai, équivoque et même contesté. Il a été demandé, mais cette demande était, de la part de plusieurs, un mouvement de curiosité plutôt que de reconnaissance. On a été surpris quand on l'a ouï nommer. On eût attendu davantage d'un écrivain connu par de plus jolies bagatelles. Il est étonnant sur-tout à quel point la diction est négligée dans cette nouveauté. On a été choqué de ces étranges locutions : « Je lui ai fait le sacrifice de quitter la capitale : ce matin » il se *promena.* Triompherai-je *d'un* si grand combat ? »

L'intrigue consiste dans une épreuve bien puérile et bien vaine. *Dorlis* voudrait épouser Lucie de Murville, jeune et jolie veuve. Mais il est enclin à la jalousie, qui a déjà fait le tourment de sa maîtresse pendant un premier mariage. A cela près, il serait fort de son goût. Pour l'éprouver, elle lui remet une boîte scellée, en exigeant sa parole qu'il ne l'ouvrira pas avant vingt-quatre heures, quelque chose qu'il voie ou qu'on lui dise; il n'a pas de peine à la donner, et trouve lui-même assez ridicule l'obligation facile qu'on lui impose.

La veuve, dans l'intention de la rendre plus pénible, s'enferme avec un jeune homme qu'elle a introduit mystérieusement, qu'elle tient caché dans sa maison, et fait savoir à Dorlis toutes ces circonstances. Celui-ci s'en inquiète vivement, comme on peut croire, et il faut convenir qu'on pourrait s'alarmer à moins, même sans être ja-

Digitized by Google

loux. Afin de redoubler ses soupçons, on lui annonce que Mad. de Murville s'est enfuie clandestinement avec l'inconnu. Alors il n'y tient plus. Son valet lui persuade que la boîte renferme un billet de congé. Après avoir longtemps délibéré sur ce qu'il doit faire, il laisse passer la boîte qu'il tenait entre ses mains, dans celles du domestique, qui rompt le cachet. Le maître ouvre, et trouve ce billet: « Homme sans foi, est-ce ainsi que tu tiens ta parole ? » La veuve paraît, lui fait quelques reproches et sort. Elle est remplacée par un notaire qui n'est pas en grand costume, et qui venait pour faire signer le contrat de mariage. Dorlis le prend pour son rival, lui propose de se battre, et lui donne le choix des armes. Le notaire tire deux plumes, en présente une à son adversaire, en lui apprenant qu'il venait dresser l'instrument de son bonheur, que l'homme caché dans la maison est le frère de Lucie, et il le presse de terminer l'acte, en lui disant: *signez donc.* Dorlis se livre à un désespoir violent. La veuve écoutait; elle entre, et lui dit en riant: *signez donc.* Ainsi, quoique vaincu, il obtient le prix de la victoire. L'épreuve était donc superflue. La scène du notaire a conjuré l'orage dont il se manifestait déjà des symptômes très-prononcés. La pièce est bien jouée. Le jeune Picard sur-tout y est très-original. Ainsi, quoiqu'elle soit médiocre, on ne laisse pas de s'y amuser. La soirée ayant fini par *Grimaldi*, imbroglio fort piquant du même auteur, a été en somme assez agréable pour lui.

Théatre du Vaudeville.

Mademoiselle Gaussin, en un acte, par *M. Chazet.*

Le Vaudeville avait déjà joué deux fois cette jolie pièce, dont il vient de reprendre les représentations interrompues par le voyage de Boulogne. Le jour de cette reprise, Mlle Desmares, à présent Mad. Thésigny, faisait *sa ren-*

Digitized by Google

trée, sans bruit et sans affiche, dans une espèce de drame intitulé *Pauline*. On lui a tenu compte de cette modestie, et fait l'accueil le plus flatteur. Mad. Hervey, qui s'est surpassée, a partagé les applaudissemens de l'assemblée. Nous n'avons aperçu dans ce tribut payé à deux aimables actrices, ni cabale ni partialité. Il est certain que Mad. Hervey a beaucoup acquis dans l'opinion, pendant six semaines qu'elle a seule soutenu et animé ce théâtre; mais ses rivales n'ont rien perdu : il y a des palmes pour tous les talens.

Nous avons dit, dans un autre numéro, quelle était l'anecdote de la vie de Mlle Gaussin qui a donné l'idée du vaudeville, qui porte son nom. Bourret, qui s'appelle ici Mondor, a cessé d'aimer cette actrice. La Noue, auteur et comédien, aspire au cœur de la belle délaissée. Tout le monde, dit-il après mille autres, en voyant cette touchante Zaïre, envie le sort d'Orosmane, et voudrait

Lui jeter le mouchoir,
Baigné des pleurs que son jeu fit répandre.

Mondor, représenté comme un autre Turcaret, ne parle que de son or. Il en offre à La Noue, qu'il rencontre chez Mlle Gaussin, et le presse d'accepter, attendu qu'il doit en avoir besoin; car,

L'homme le moins intelligent
Sait que le commerce des Muses
N'est point un commerce d'argent.

La Noue se retranche dans sa dignité. Mondor s'occupe ensuite de retirer le blanc seing qu'il a donné dans un moment d'ivresse. Il s'attend bien qu'il lui coûtera quelque sacrifice, et convient

Qu'un financier qui renonce à l'amour
Doit savoir dorer la pillule.

L'esprit de finance a gagné aussi la soubrette. Elle reçoit des deux mains, protège les deux prétendans, et observe

Digitized by Google



observe avec raison qu'elle ne doit pas être accusée de partialité, puisqu'elle parle pour tout le monde.

Après avoir tenu Mondor quelque temps sur les épines pour le punir de sa défiance, on lui rend son blanc seing, au-dessus duquel il trouve écrit : « Je promets » d'aimer Gaussin toute ma vie. » C'est là tout le dénouement. La Noue n'obtient point la survivance. On ne lui promet qu'une froide amitié ; en sorte qu'il reçoit de Mlle Gaussin la leçon qu'il avait prétendu lui donner ; car, se croyant sûr de sa conquête, et abusant d'avance de sa prétendue victoire, il avait répondu à cette actrice qui lui avait demandé pourquoi on ne jouait pas sa *Coquette corrigée* : « Je la corrige. » C'est lui au contraire qui est corrigé de sa fatuité. Mlle Gaussin, fort amendée dans ce vaudeville, y paraît presque une Vestale. Ce personnage est rendu avec beaucoup de grace et de décence par madame Thésigny.

La Duègue et le Valet, par MM. *Sewrin* et *Chazet*.

On est souvent trompé par les titres. Nous avions cru que ce vaudeville seroit dans le genre d'une petite comédie qui se joue chez Picard, dans laquelle *Marton* et *Frontin* font nécessairement tout, puisqu'ils sont les seuls personnages. Mais la Duègue et Valet ne figurent pas seuls dans ce vaudeville, et n'y font rien d'essentiel. Leurs maîtres se seraient très-bien arrangés, et s'arrangent même sans eux.

Le colonel Blainval s'épuise en fêtes depuis trois mois pour plaire à une jeune veuve (mad. de Saint-Eloi), sans s'apercevoir qu'il y réussisse. Il essaye de lui inspirer de la reconnaissance ; et le moyen qu'il choisit était fait pour exciter plutôt sa colère. Des comédiens de province, déguisés en brigands, feignent d'attaquer mad. de Saint-Eloi, qui se promenait seule dans son parc. Blainval n'était pas loin, comme on peut croire. Il fait feu de tout côté. Les agresseurs tombent à la renverse. Tout ce tapage ne sert qu'à hâter l'aveu de la veuve, déjà touchée en secret du

Digitized by Google

mérite de son amant. Il avait pour rival un magistrat qui a découvert la ruse, et qui vient la révéler à la veuve, mais il n'était plus temps. Elle ne fait qu'en rire, et l'amour pardonne sans peine ce que l'amour est censé avoir suggéré.

La révélation du stratagème, après qu'il a produit son effet, est un hors d'œuvre extrêmement froid. Il en eût été autrement, si la veuve avait mal pris cette très-méchante ruse; mais alors la pièce se fût beaucoup prolongée, et il était temps de finir.

On voit que dans tout cela le ministère de la Duègne et du Valet n'était rien moins qu'indispensable. Tout mince qu'est ce canevas, ses auteurs n'ont pas même le mérite de l'avoir imaginé. Ils l'ont trouvé dans des romans connus et des pièces modernes.

Mais ce qui appartient aux auteurs, et ce qui les a fait réussir, c'est l'esprit, ce sont les jolis couplets répandus dans leur pièce. Il en est un qui a fourni une maligne allusion contre eux-mêmes : aujourd'hui, disent-ils, chaque auteur sème l'intrigue partout;

Partout, excepté dans ses pièces;
C'est pourtant là qu'il en faudrait.

Quelques voix du parterre ont redonné ce refrain.

On a distingué deux couplets dans lesquels le colonel tâche de pallier l'inconsidération de son attaque simulée.

. . . . . .

L'amour est mon excuse;
Je suis guidé par lui,
Egaré dans sa route,
Il fait plus d'un bon tour,
Et puisqu'il n'y voit goutte,
Il peut prendre un détour.

Du chemin qui nous mène
Au temple du bonheur,
La route est incertaine,
Et cause mainte erreur.

Digitized by Google

. . . . . .

. . . . . .

Heureux quand on arrive
En prenant un détour.

Les auteurs ont été demandés avec vivacité. Ils ont dû être infiniment contens de Mad. Hervey. Elle a fait ressortir autant qu'il était possible un rôle assez médiocre. Car cette veuve est sans couleur; elle n'est décidément ni bien coquette, ni fort sensible.

ANNONCES.

Chansonnier Français, ou Etrennes des Dames. 3e année. 1 vol. *in*-18, orné d'une jolie figure. Prix : 1 fr., et 1 fr. 25 c. par la poste.

Le Bouquet de Jasmin, Chansonnier dédié au beau sexe, 2e année. Un vol. *in*-18, orné d'une jolie figure. Prix : 75 c., et 1 franc par la poste.

Ces deux jolis recueils se trouvent chez *Caillot*, imprimeur-libraire, rue du Hurepoix, n°. 9, quai des Augustins.

On trouve chez le même un assortiment général d'almanachs.

Bibliothèque Commerciale, quatrième souscription, cahiers I à XII; ouvrage destiné à répandre les connoissances relatives au commerce, à la navigation, au droit et à la jurisprudence du commerce, à la statistique et à l'économie politique, dans leur rapport avec le commerce et l'industrie; par J. Peuchet, ancien membre du conseil du commerce au ministère de l'intérieur, etc. Ces six Cahiers, formant 1 vol. *in*-8°. de 576 pages, contiennent entr'autres articles intéressans, les suivans : Rapport sur les jurandes et maîtrises, et sur un projet de statuts et réglemens pour MM. les marchands de vin de Paris. — Tableau comparatif des revenus et de la dépense de la France et la Grande-Bretagne, à l'époque de l'an 13. — Extrait de la statistique commerciale du département du Haut-Rhin. — Projet d'établissement d'une filature de coton à Douay. — Considérations sur l'utilité du rétablissement de la franchise du port, de la ville et du territoire de Marseille. — Extrait d'un essai historique sur le commerce et la navigation de la Mer-Noire. — Extrait de la statistique générale du département de Saône et Loire. — Extrait d'un essai sur les colonies et sur le rétablissement de Saint-Domingue. — Mémoire de M. le comte de Goërtz, sur la neutralité maritime armée. — Extrait de la statistique élémentaire de la France, etc. Le prix de cette quatrième souscription, commencée au 1er germinal an 13, pour finir au 30 ventose an 14, est de 24 fr. pour 12 cahiers, ou 24 livraisons, que l'on reçoit, franc de port par la poste, deux fois par mois, et à des distances à peu près égales. — Les trois premières années de souscription forment neuf vol. *in*-8°., et coûtent 54 fr. prises à Paris.

On souscrit à Paris, chez Jeunehomme, imprimeur, rue de Sorbonne, n°. 4. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Londres, 14 *septembre*. Le lieutenant-général sir John Moore a reçu le brevet de général, pour servir en cette qualité *sur le continent de l'Europe seulement*; car il doit commander les troupes actuellement désignées pour un service étranger, lesquelles seront embarquées sous peu de jours. Sir Sydney Smith doit, dit-on, diriger les opérations navales de cette expédition, dont nous nous abstenons à dessein, de faire connoître la destination.

On croit que les troupes destinées à l'expédition secrète seront embarquées aujourd'hui ou demain. Le nombre sera de 40 à 46 mille hommes. Quant à ladestination de cet armement, tout le monde est persuadé que c'est pour la Méditerranée.

Lord Nelson est parti avec les pouvoirs les plus étendus qu'on ait jamais donnés à un amiral anglais.

Francfort, 15 *septembre*. L'armée autrichienne vient d'entrer à Munich sans négociation préalable, sans déclaration de guerre, sans qu'il y eût aucun sujet de plainte contre l'électeur palatin, et pendant que le ministre de ce prince étoit encore à Vienne.

On a voulu forcer l'électeur aux concessions les plus honteuses. Il a répondu généreusement, qu'il periroit, et avec lui ledernier de ses sujets, plutôt que d'y souscrire. Il s'est retiré à Wurtzbourg, où toute son armée s'est rassemblée. Les corps bavarois, pour qui l'invasion de leur pays étoit le plus inattendue, ont tous passé le Danube. On ne sauroit se peindre l'indignation dont tous les habitans de l'électorat sont pénétrés: ce juste sentiment a gagné toute l'Allemagne.

C'est M. Mack, cet officier si distingué par les belles manœuvres qu'il fit faire à l'armée de Naples, par sa belle entrée dans Rome, par sa belle retraite de Paris où il étoit sur sa parole, et d'où il s'enfuit sous l'escorte d'une fille publique, c'est ce grand homme enfin qui dirige tous ces mouvemens. On ne doit pas s'en étonner, lorsqu'on se rappelle que le même général avoit entrepris de reconquérir toute l'Italie avec les troupes napolitaines.

Westlaer, 20 *septembre*. La marche menaçante de l'armée autrichienne vers la Bavière, ayant mis à découvert les vues hostiles de la maison d'Autriche contre les Etats de l'Empire, il n'est aucun prince, aucun peuple en Allemagne qui n'aient hâté de leurs espérances l'arrivée des troupes françaises destinées à prévenir ou à venger l'injure faite à la constitution germanique. L'armée d'Hanovre

Digitized by Google

étoit celle dont le secours étoit le plus prochain ; et la première, elle a entendu les vœux que tous les vrais Allemands ont fait pour le résultat de cette guerre. Les troupes détachées de cette armée, quittoient l'électorat au moment où la nouvelle de l'invasion de la Bavière excitoit partout l'alarme et l'indignation. Elles ont été accueillies avec transport, et les habitans de la Hesse ont particulièrement fait éclater à cette occasion, les sentimens de leur affection et de leur reconnoissance. Il faut dire aussi que son altesse électorale, plus disposée qu'aucun autre souverain par sa position et par le rang qu'elle occupe, à ressentir l'injure faite à l'électeur de Bavière, et à redouter pour sa personne et pour ses états, les conséquences du système d'usurpation que la cour de Vienne vient de professer avec tant de scandale, a donné les ordres les plus précis pour que les troupes françaises fussent parfaitement accueillies à leur passages dans ses états. Les ordres de l'électeur ont été exécutés, et les soldats français ont été partout reçus comme des libérateurs et des amis.

PARIS.

S. M. I. et R. a décrété le 2 complémentaire ce qui suit : Tous les conscrits de réserve des années 9, 10, 11, 12 et 13, sont mis en activité dans les départemens portés au tableau ci-annexé sous le n°. 1^er^. Les départemens dirigeront leur contingent sur les corps, suivant les états n^os^. 2 et 3, trois jours après la publication du présent décret, qui sera envoyé par courrier extraordinaire.

— S. Ex. le ministre de la guerre a fait le 3^e^ jour complémentaire le rapport suivant à l'Empereur :

SIRE,

Votre Majesté voulait la paix : ses armées des côtes allaient forcer l'Angleterre à y souscrire quand l'influence de cette nation semble être parvenue à susciter de nouveaux ennemis à la France. Quelques puissances du Nord osent menacer l'Empire. Cet appareil de guerre a réveillé dans le cœur de tous les Français le desir de voler sous les drapeaux que la victoire a tant de fois couronnés.

Les vieux soldats sur-tout qui, à la paix, étaient rentrés dans leurs foyers, aspirent à l'honneur de reprendre les armes et de guider dans les combats les jeunes conscrits. V. M. accueillera avec bonté cet élan ; mais je dois lui représenter qu'il existe une loi, d'après laquelle tout militaire, qui a une interruption dans son service, est privé des avantages que lui donnoit son service antérieur. J'ai, en conséquence, l'honneur de proposer à V. M. de décréter que les militaires retirés, qui sont en état de servir, seront admis à reprendre les armes dans leur ancien grade, et que leur service antérieur leur sera compté.

Décret impérial. Tous les anciens sous-officiers et soldats porteurs d'un congé absolu, d'un congé de retraite ou de réforme, en état de

Digitized by Google

servir ou de faire la guerre avec activité, sont admis à rejoindre un des corps de l'armée à leur choix. Tout ancien soldat qui réunira les qualités nécessaires pour être admis dans le corps qu'il aura choisi, y prendra son rang d'ancienneté, et ses anciens services lui seront comptés avec les nouveaux pour les récompenses militaires. Les sergens et maréchaux-de-logis, les caporaux et brigadiers jouiront des mêmes avantages; ils reprendront de plus leur grade dans les corps qu'ils rejoindront: dans le cas où les emplois de leur grade seront tous remplis, ils serviront à la suite, et jouiront de la solde d'activité dudit grade, jusqu'à la première vacance, où ils seront mis en pied, de préférence à tous autres: la seconde vacance appartiendra aux soldats actuels, la troisième aux sous-officiers appelés par le présent décret, ainsi alternativement. Les anciens sous-officiers ou soldats se présenteront à leur municipalité; ils déclareront l'intention où ils sont de rejoindre le corps qu'ils désigneront: il leur sera délivré par le maire une feuille de route pour se rendre au chef-lieu de leur département près de l'officier-général ou supérieur qui y commandera. Celui-ci leur fera délivrer, s'ils sont en état de service, une feuille de route pour se rendre au corps qu'ils auront choisi. Lesdits anciens sous-officiers et soldats auront la liberté de limiter le temps de leur service. Ils seront habillés et équipés à neuf à leur arrivée au corps, et leur masse de linge et chaussure sera comptée par le trésor public.

S. M. l'Empereur et Roi s'est rendue au sénat le 1^er^. vendémiaire. En y allant, et à son retour, elle a été accueillie par les acclamations les plus vives; elle y a prononcé le discours suivant:

SÉNATEURS,

Dans les circonstances présentes de l'Europe, j'éprouve le besoin de me trouver au milieu de vous et de vous faire connoître mes sentimens. Je vais quitter ma capitale pour me mettre à la tête de l'armée, porter un prompt secours à mes alliés, et défendre les intérêts les plus chers de mes peuples.

Les vœux des éternels ennemis du continent sont accomplis: la guerre a commencé au milieu de l'Allemagne. L'Autriche et la Russie se sont réunies à l'Angleterre, et notre génération est entraînée de nouveau dans toutes les calamités de la guerre. Il y a peu de jours j'espérois encore que la paix ne seroit point troublée; les menaces et les outrages m'avoient trouvé impassible. Mais l'armée autrichienne a passé l'Inn; Munich est envahie; l'électeur de Bavière est chassé de sa capitale: toutes mes espérances se sont évanouies. C'est dans cet instant que s'est dévoilée la méchanceté des ennemis du continent. Ils craignoient encore la manifestation de mon profond amour pour la paix; ils craignoient que l'Autriche, à l'aspect du gouffre qu'ils avoient creusé sous ses pas, ne revînt à des sentimens de justice et de modération; ils l'ont précipitée dans la guerre. Je gémis du sang qu'il va en coûter à l'Europe; mais le nom français en obtiendra un nouveau lustre.

Digitized by Google

Sénateurs, quand à votre vœu, à la voix du peuple français tout entier, j'ai placé sur ma tête la couronne impériale, j'ai reçu de vous, de tous les citoyens, l'engagement de la maintenir pure et sans taches. Mon peuple m'a donné, dans toutes les circonstances, des preuves de sa confiance et de son amour. Il volera sous les drapeaux de son Empereur et de son armée, qui, dans peu de jours, auront dépassé les frontières.

Magistrats, soldats, citoyens, tous veulent maintenir la patrie hors de l'influence de l'Angleterre, qui, si elle prévaloit, ne nous accorderoit qu'une paix environnée d'ignominie et de honte, et dont les principales conditions seroient l'incendie de nos flottes, le comblement de nos ports et l'anéantissement de notre industrie.

Toutes les promesses que j'ai faites au peuple français, je les ai tenues; le peuple français, à son tour, n'a pris aucun engagement avec moi qu'il n'ait surpassé: dans cette circonstance si importante pour sa gloire et la mienne, il continuera à mériter ce nom de grand peuple dont je le saluai au milieu des champs de bataille.

Français, votre Empereur fera son devoir, mes soldats feront le leur; vous ferez le vôtre.

— Après la séance impériale, le sénat a rendu en séance ordinaire le décret suivant:

Le sénat, pénétré comme tous les Français, de la plus vive indignation, à la nouvelle inopinée de l'envahissement de l'électorat de Bavière par les troupes autrichiennes; considérant, que plus la nation française a dû être sensible aux nombreux sacrifices que fait depuis long-temps la patience magnanime de S. M. l'Empereur et Roi, pour maintenir la paix que lui devoit le continent, et plus elle doit déployer sa valeur et son énergie, lorsqu'elle est forcée à la guerre, décrète ce qui suit:

Attendu que, d'après le départ de S. M. l'Empereur et Roi pour se mettre à la tête de ses armées, le sénat ne peut se rendre en corps auprès de S. M. afin de lui porter son vœu pour le succès de ses armes, le sénat charge son président et ses secrétaires de se transporter à Saint-Cloud à l'issue de sa séance, et d'exprimer à S. M. I. et R. le dévouement profond et unanime du sénat et du peuple; leur attachement à sa gloire, à sa personne et à sa famille; leur confiance dans son génie; enfin la résolution où sont tous les Français de venger sous ses ordres l'outrage que leur fait une agression aussi inattendue. Le sénat se rassemblera extraordinairement, sur la convocation de son président, pour entendre, sur les mesure proposées par

Digitized by Google

le gouvernement, le rapport de la commission spéciale qui vient d'être nommée au scrutin.

Ensuite, le ministre des relations extérieures a lu un exposé de la conduite réciproque de la France et de l'Autriche. Ce rapport, qui ne peut trouver place en entier dans cette feuille, se termine ainsi qu'il suit :

« Enfin, levant le masque, l'Autriche a, dans une réponse tardive, manifesté par son langage ce qu'elle avoit annoncé par ses préparatifs ; aux représentations de la France, elle a répondu par des accusations (1). Elle s'est faite l'apologiste de l'Angleterre ; et, annonçant qu'elle ouvroit ses états à deux armées russes, elle a avoué hautement le concert dans lequel elle est entrée avec la Russie en faveur de l'Angleterre. Cette réponse de la cour de Vienne, pleine à la fois d'allégations injurieuses, de menace et d'astuce, avoit dû naturellement exciter l'indignation de l'Empereur ; mais, à travers ces injures et ces menaces, croyant entrevoir quelques idées qui sembloient permettre d'espérer qu'un arrangement seroit encore possible, l'Empereur fit céder sa fierté naturelle à des considérations toutes puissantes sur son cœur. L'intérêt de ses peuples, celui de ses alliés et de l'Allemagne qui alloit devenir le théâtre de la guerre, le desir aussi de faire quelque chose d'agréable pour un prince qui, repoussant avec une honorable constance les insinuations, les instances, les offres tant de fois réitérées de l'Angleterre et de ceux qu'elle avoit séduits, s'étoit montré toujours prêt à concourir par ses bons offices, soit au rétablissement, soit au maintien de la paix ; tous ces motifs portèrent l'Empereur à faire taire ses justes ressentimens. Il se détermina à demander à la cour de Vienne des explications qui fissent connoître les bases sur lesquelles on pourroit négocier. Il ordonna au ministre des relations extérieures de préparer une note à cet effet (2) : le courrier qui devoit la porter étoit au moment de partir lorsque l'Empereur apprit l'invasion de la Bavière.

» L'électeur avoit été sommé de joindre son armée à celle de l'Autriche ; et comme si son refus prévu de faire cause commune avec l'Autriche, dont il n'a jamais reçu que du mal, contre la France dont il n'a jamais reçu que du bien, eût été pour la cour de Vienne un juste motif de guerre, l'armée autrichienne, sans déclaration préalable,

(1) Voyez la note du cabinet de Vienne, et la déclaration remise à ce cabinet par l'ambassadeur russe comte de Razumousky.

(2) Cette note, remise à M. le comte Philippe de Cobentzel à Paris, sera imprimée à la suite des pièces.

Digitized by Google

au mépris des devoirs qu'impose à l'empereur d'Autriche sa qualité d'empereur d'Allemagne, au mépris de la constitution germanique et de l'Empire germanique lui-même, au mépris enfin de tous les droits les plus saints, avoit passé l'Inn et envahi la Bavière en pleine paix. Après un tel acte de la cour de Vienne, l'Empereur ne pouvoit plus rien avoir à lui demander. Il devenoit évident que même ce congrès, proposé d'un ton si impérieux et dans des vues si visiblement hostiles contre la France, n'étoit qu'un nouveau piége tendu à sa bonne foi; que l'Autriche, irrévocablement décidée à la guerre, ne reviendroit point à des idées pacifiques, et qu'elle n'étoit même plus libre d'y revenir. Les changes de toutes les places prouvoient jusqu'à l'évidence qu'une partie des sommes accordées au ministère anglais, pour servir à ses fins sur le continent, étoit arrivée à sa destination; et la puissance qui avoit ainsi trafiqué de son alliance ne pouvoit plus épargner le sang de ses peuples, dont elle venoit de recevoir le prix.

» Toute explication ultérieure avec la cour de Vienne étant ainsi devenue impossible, la voix des armes est désormais la seule compatible avec l'honneur. Que l'Angleterre s'applaudisse d'avoir enfin trouvé des alliés, qu'elle se réjouisse de ce que le sang va couler sur le continent; qu'elle se flatte que le sien sera épargné; qu'elle espère trouver sa sûreté dans les discordes des autres états, sa joie sera de courte durée, son espérance sera vaine, et le jour n'est pas éloigné où les droits des nations seront enfin vengés. L'Empereur, obligé de repousser une agression injuste qu'il s'est vainement efforcé de prévenir, a dû suspendre l'exécution de ses premiers desseins. Il a retiré des bords de l'Océan ses vieilles bandes tant de fois victorieuses; et il marche à leur tête. Il ne posera les armes qu'après avoir obtenu satisfaction pleine et entière, et sécurité complette, tant pour ses propres états que pour ceux de ses alliés. »

M. le conseiller-d'état, de Ségur a prononcé ce discours sur la garde nationale.

SIRE,

Votre Majesté se voit contrainte d'aller chercher de nouveaux combats. Elle y est forcée par l'injuste agression d'une puissance dont le trône, ébranlé par vos armes, avoit été relevé par votre générosité. La passion de la jalousie fait taire la voix de l'humanité; la séduction ferme les yeux sur les le çons de l'expérience, les Autrichiens oublient Marengo. Le vainqueur vouloit conserver la paix, les vaincus redemandent la guerre. Eh bien! la guerre ne tardera

Digitized by Google

pas à leur apprendre qu'une politique artificieuse ne peut tromper votre vigilance, qu'on ne brave pas en vain vos armées, qu'on expose ses propres états en attaquant ceux de nos alliés, que toute proposition contre l'honneur est une offense pour nous, et qu'un grand peuple ne reçoit jamais la loi de ses ennemis.

Mais en partant pour exiger une juste et éclatante satisfaction, Votre Majesté a voulu prendre toutes les mesures propres à maintenir dans l'intérieur de l'Empire l'ordre et la paix : la guerre ne doit troubler que le sein des pays qui osent la recommencer contre nous. Vous avez voulu que l'armée sédentaire reprît les armes au moment où l'armée active portoit les siennes loin de nos frontières ; et vous nous avez chargés de présenter au sénat un projet de sénatus-consulte dont l'objet est de réorganiser la garde nationale.

Je vais, d'après les ordres de Votre Majesté, expliquer au sénat les dispositions de ce projet, et lui en développer les motifs.

Sénateurs,

Vous venez de l'entendre. On menace la France, on envahit les Etats de ses alliés ; l'indignation que vous éprouvez sera le sentiment de tous les citoyens de l'Empire. Cette attaque injuste autant que téméraire va réveiller avec une nouvelle force, dans les cœurs des Français, ce dévouement au prince qui, dans tous les temps, enfanta tant de prodiges. L'ennemi a déjà senti ce que produisent sur nous les mots sacrés *d'honneur et de patrie ;* bientôt nos efforts lui prouveront plus que jamais quelle est leur puissance.

Mais si le génie qui nous gouverne vole à la victoire à la tête de nos armées, et poursuit loin de nos frontières un ennemi qu'il a déjà tant de fois forcé à la retraite, sa sagesse qui veille à notre tranquillité intérieure, a cru devoir vous proposer la mesure la plus propre à garantir cette tranquillité et à prévenir tous les projets hostiles que l'éloignement d'une partie de nos troupes pourroit faire naître. S. M. a pensé qu'il étoit convenable et nécessaire de réorganiser la garde nationale.

Cette institution, dont le nom seul réveille tant de glorieux souvenirs, est encore autorisée par nos lois ; elle n'est pas en activité, mais elle existe ; les décrets des 7 janvier et 16 mars 1790, des 14 octobre et 7 août 1791, et du 28 prairial an 3, n'ont pas été révoqués. L'Empereur lui-même a de nouveau sanctionné cette institution ; il a convoqué à son couronnement les députés de toutes les

Digitized by Google

gardes nationales de l'Empire. Il a reçu leur serment dans le Champ-de-Mars, il leur a solennellement donné ces mêmes drapeaux, qu'à sa voix ils doivent déployer aujourd'hui. Qu'ils s'arment donc, que leur barrière imposante garnisse au besoin nos frontières, défende nos côtes, garde nos places fortes ; que cette armée intérieure déconcerte tout espoir hostile; que cette force en repos apprenne à l'ennemi que la guerre n'existera que sur son sol, et qu'il tenteroit vainement de la porter sur notre territoire.

Il est d'autres devoirs aussi sacrés qu'ils ont à remplir, tandis que leurs amis, leurs frères, leurs enfans sous les drapeaux de l'armée active portent au loin notre gloire, il faut que notre armée sédentaire, occupée de notre repos, veille au maintien de l'ordre et des loix, assure le respect dû à la religion et aux autorités publiques, garantisse les propriétés, protége la paix des champs, l'industrie des ateliers, la sûreté des routes, et maintienne cette prospérité qui excite à la fois et l'étonnement et l'envie de nos rivaux; mais sénateurs, pour recueillir tous les avantages qu'on doit attendre de cette institution salutaire, il est indispensable qu'elle reçoive une organisation nouvelle et plus parfaite : les loix qui l'ont précédemment réglée, doivent subir aujourd'hui des changemens dont l'expérience a démontré la nécessité.

Cependant il est des circonstances qui peuvent exiger des mesures sûres et rapides, partout on doit être prêt à montrer la France armée de la force de son chef et de la force de ses citoyens; mais si cette force doit être toujours prête, c'est à la sagesse à en faire un prudent emploi : son développement doit être proportionnel avec les besoins, réglé sur les facultés, les occupations des citoyens, sur les moyens différens que présentent les différentes localités : cette force armée doit enfin offrir toute la garantie que les propriétés exigent des hommes appelés à les défendre, et vous jugerez sans doute que dans le moment actuel il est convenable et nécessaire de donner à l'Empereur le droit de faire à l'organisation de la garde nationale, par un réglement, le changement que dans une circonstance moins pressante on auroit pu attendre de la loi.

Il est également important que les officiers de la garde nationale soient nommés par l'Empereur; toute force doit émaner du pouvoir suprême, tout doit être en harmonie dans nos institutions, et une même et unique direction doit être donnée à tout ce qui commande des citoyens armés d'ailleurs n'est-ce pas au modèle et au juge des braves à les choisir, et à leur chef à les nommer. Il est juste aussi

Digitized by Google

en imposant des devoirs aux citoyens, ou plutôt en les leur rappelant, de leur annoncer d'avance leur destination et les conditions sous lesquelles ils seront tenus de faire le service auquel l'Empereur les appellera; il faut qu'ils sachent qu'ils seront employés au maintien de l'ordre dans l'intérieur, à la défense des frontières et des côtes, et que les places fortes sont spécialement confiées à leur honneur et à leur bravoure. Quel Français attaché à l'ordre, par son éducation, ses propriétés, son industrie, pourroit ne pas sentir la justice d'une loi que dictent ses intérêts les plus chers! Ils doivent en même temps être assurés que, lorsqu'ils auront été requis pour un service militaire, il leur sera compté comme tel, leur en donnera les avantages et les droits; et qu'en défendant leurs propres foyers contre l'ennemi, ils partageront la gloire et les récompenses des guerriers qui, de conquêtes en conquêtes, ont porté notre nom aux extrémités de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie.

Sénateurs, telles sont les dispositions du projet de sénatus-consulte que S. M. nous a ordonné de vous présenter et dont je viens de vous développer les motifs; en l'adoptant, vous donnerez un nouveau lustre, une utilité plus solide à cette garde nationale qui, dans sa naissance malgré les défauts de son organisation, fit évanouir l'espérance d'une coalition redoutable, et cette garde d'élite imposante au dehors, rassurante au dedans, sagement distribuée, jamais prodiguée, inactive dans les momens, dans les lieux où les circonstances ne la rendraient pas nécessaire, mais toujours organisée, toujours prête au premier besoin et au premier péril, réunira tous les avantages de la force dirigée par la sagesse; dans d'autres temps la France lui dut son salut; aujourd'hui elle lui devra son repos.

Après ce discours, il a présenté le projet de sénatus-consulte sur la garde nationale, dont voici les dispositions:

Les gardes nationales seront réorganisées par décrets impériaux, rendus en la forme prescrite pour les réglemens d'administration publique. S. M. l'Empereur nommera les officiers. S. M. l'Empereur déterminera l'époque où la nouvelle organisation sera effectuée dans chacun des départemens, arrondissemens et cantons de l'Empire qui seront alors désignés. Les gardes nationales seront employées au maintien de l'ordre dans l'intérieur, et à la défense des frontières et des côtes. Les places fortes sont spécialement confiées à leur honneur et à leur bravoure. Quand les gardes nationales auront été requises pour un service mili-

Digitized by Google

laire, il leur sera compté comme tel et leur en assurera les avantages et les droits.

M. le conseiller-d'état Regnault (de Saint-Jean-d'Angely) a présenté dans la même séance le projet suivant de sénatus-consulte sur la levée de quatre-vingt mille conscrits, discuté en conseil privé conformement à l'art. 57 de l'acte des constitutions de l'Empire du 16 thermidor an 10.

Quatre-vingt mille conscrits seront levés en l'an 1806; l'appel en sera fait aux époques qui seront fixées par des décrets impériaux; ils seront pris parmi les Français nés depuis et y compris le 23 septembre 1785, jusques et y compris le 31 décembre 1786.

Voici le discours qu'il a prononcé pour appuyer ce projet.

SIRE,

Les aigles de vos armées alloient traverser les mers : les violateurs du traité d'Amiens tourmentés par le remords, agités par la crainte, alloient être punis par votre justice; encore quelques jours et la liberté des mers pouvoit être conquise pour le Monde dans le siége même de la tyrannie des mers.

Mais voilà qu'un autre parjure appelle V. M. à d'autres combats. Au mépris de la foi jurée à Lunéville, l'Empereur d'Allemagne menace l'Empire français. Il fait marcher contre vos frontières ses propres troupes et des troupes russes, débris de celles que V. M. a vaincues ou renvoyées sans rançon, recrutées par des hommes sans patrie et payées par les subsides de l'Angleterre.

Votre armée, Sire, formée des mêmes légions qui ont vaincu les Autrichiens et les Russes, complétées par des citoyens français pris dans toutes les classes comme dans toutes les parties de l'Empire; votre armée dont la composition accroît la force, dont le dévouement à votre personne double l'énergie; votre armée qui sait sentir et penser comme elle sait se battre, dont l'indignation augmenteroit la valeur, s'il étoit possible; votre armée suffit pour combattre et vaincre, et la diversion si chèrement payée par l'Angleterre n'aura fait que retarder son humiliation et changer le champ de vos premiers triomphes.

Mais si, se préparant d'un côté à combattre la Grande-Bretagne, et se confiant de l'autre dans la fidélité de ses alliés, se reposant peut-être sur le sentiment éclairé de leurs intérêts, qui leur conseilloit du moins la neutralité, V. M. n'a pas grossi son armée, et n'en a pas préparé par des levées extraordinaires le recrutement complet et suc-

Digitized by Google

cessif, d'autres circonstances commandent d'autres mesures.

Dans les années qui ont suivi la paix comme dans les années qui ont suivi la guerre, V. M. n'a appelé aux drapeaux que la même quantité de conscrits. Elle a voulu laisser le plus grand nombre d'hommes possible à l'agriculture et aux arts; aujourd'hui, Sire, votre sagesse veut que la jeunesse française se prépare à payer à la patrie sa dette toute entière, et même avant l'époque où elle en réclamoit l'acquittement.

Les orateurs de votre conseil demandent par votre ordre aux sages de l'Empire d'armer le génie d'une partie plus considérable de la force de la nation, et d'ordonner pour l'an 1806 une levée de 80,000 conscrits.

Plusieurs raisons ont porté V. M. à penser que le sénat devoit décreter cette mesure.

La levée de la conscription a été, à la vérité, ordonnée jusqu'à ce jour par des actes du corps législatif.

La proposition qui est déférée au sénat n'intervertira pas l'ordre, ne détruira pas l'usage suivi jusqu'à présent; elle y formera seulement une exception que les circonstances justifient.

Et d'abord, quand S. M. s'éloigne pour mener elle-même ses légions à la victoire, sa prudence lui prescrit de préparer, d'assurer, avant de quitter le centre de l'Empire, tous les moyens de succès que sa sagesse a conçus; les délais nécessaires à la convocation du corps législatif retarderoient des mesures auxquelles l'intervention du sénat garantit une célérité devenue nécessaire.

Secondement, le changement de calendrier prolonge l'exercice de l'an 14, qui sera le même que celui de 1806 jusqu'au 1^er^ janvier 1807, et il sera composé de 15 mois. Il en résulte le besoin d'un changement dans l'époque de la conscription de l'an 15.

En suivant la règle de division de l'année à laquelle la France vient de renoncer, cette conscription ne devroit comprendre que les jeunes gens qui auront atteint, le 22 septembre 1805, dernier jour de l'an 14, l'âge de vingt ans.

Pour régulariser cette partie comme les autres branches d'administration publique, la conscription de l'an 14 ou 1806 doit enfin comprendre les jeunes gens qui auront vingt ans, du 23 septembre 1806 au 31 décembre de la même année; afin que cette levée s'opère sur les conscrits de 15 mois, et que la levée suivante puisse compter du 31 décembre 1806 au 31 décembre 1807, et ainsi de suite d'année en année.

Digitized by Google

V. M. a jugé que l'intervention du sénat rendroit cette régularisation plus solennelle.

Troisièmement, les conscrits se trouveront cette fois appelés avant 20 ans d'après ce que je viens d'exposer, et cette détermination nécessaire, mais qui par cela même qu'elle est extraordinaire, ne doit pas être dans la législation de la conscription, doit être décrétée par le corps qui a reçu la mission de pourvoir aux cas imprévus, aux besoins urgens de l'Empire.

Quatrièmement enfin, tout ce qui touche à l'appel des conscrits de l'an 15, qui sera l'an 1806, même ce qui étoit du domaine de la loi, comme la confection des tableaux, sera fait par des décrets impériaux, et cette utile dérogation au droit commun doit encore être l'ouvrage du sénat.

Parlerai-je à présent, Sire, de la prudence qui ordonne, et du zèle qui exécutera, et du dévouement qui facilitera, et du succès qui suivra cette nouvelle levée de la jeunesse française? Sire, Votre Majesté l'a déclaré dans son conseil, vos armées ont dès cet instant en hommes, en armes, en munitions tous les moyens de triompher de l'attaque inopinée, de la déloyauté mal-avisée de vos ennemis. Une ligne plus nombreuse et plus redoutable se forma naguère contre la France, et ces armées alliées, grossies, enflées comme les vagues dans la tempête, se sont brisées comme elles contre les digues que nos bataillons dirigés et guidés par vous leur ont opposés. Le sentiment aveugle et froid d'une obéissance passive menera au combat les troupes que rassemblent nos ennemis; le sentiment éclairé et brûlant de l'amour de leur patrie et de leur Monarque, précipitera les soldats français au milieu des périls.

Les chefs des puissances et des armées étrangères, séparés d'intérêts entr'eux, s'unissent un moment dans des traités pour se diviser ensuite sur leur exécution. D'accord dans leurs cabinets, ils le sont rarement durant la campagne, et plus rarement encore leurs généraux s'entendent sur le champ de bataille.

En France au contraire, aux conseils et aux armées un seul esprit unit toutes les ames, confond tous les intérêts, associe toutes les forces, conçoit toutes les ressources, crée tous les moyens, prévoit toutes les difficultés, dispose de toutes le affections, dirige tous les mouvemens, prépare tous les succès, et cet esprit se compose de l'amour, de la confiance de la nation, et du génie de son chef.

Toutefois, Sire, V. M. sait que, même à ses favoris, la fortune ne donne jamais, et que souvent elle vend chèrement la victoire; père du peuple, comme de l'armée,

Digitized by Google

vous serez cependant forcé de payer du sang de vos enfans les triomphes auxquels vous les conduirez.

Mais, Sire, un noble sentiment de dévouement et de patriotisme donnera au peuple, comme à l'armée, le courage de vouloir, d'exécuter, de réparer les sacrifices nécessaires. Un brave remplacera un brave : dans les bataillons de réserve toujours complets, V. M. sera sûre de trouver constamment de quoi remplir les vides que les combats auroient laissés dans les bataillons de guerre. Les conscrits que vous appellerez le disputeront de zèle et de fidélité, d'empressement et de bravoure, aux vieux guerriers de vos légions.

J'en atteste, Sire, et cette marche de votre armée des côtes de l'Océan aux rives du Rhin, cette marche, presque sans séjour, durant laquelle nul soldat ne s'est éloigné de son drapeau : j'en atteste le vœu de ces conscrits désolés d'être condamnés à l'inaction d'un dépôt, et qui ont réclamé leurs places dans les rangs des combattans.

Le peuple français, Sire, vous a remis le droit de vouloir pour lui, et sa volonté libre, fière, courageuse, est comme la vôtre *de maintenir l'intégrité de son territoire*, et de défendre ses intérêts, sa gloire et tous les biens qu'elle tient de Votre Majesté.

V. M. soutiendra de sa force toute puissante, de l'énergie de ses regards inspirateurs, la force et l'énergie de la nation, et vous ne prononcerez, vous ne lui ferez entendre le nom de paix que quand elle sera par vous victorieuse et vengée.

Tel est, Sire, le vœu de la France, à l'accomplissement duquel le sénat va concourir en ordonnant la levée de 80,000 guerriers, qui assureront que nos bataillons et nos escadrons seront toujours complets, toujours renouvelés jusqu'à la dernière victoire.

Quand V. M., dont la personne est infatigable comme la pensée, se fait du travail un devoir qui remplit ses jours et abrège ses nuits ; quand elle va présenter aux hasards de la guerre sa tête auguste, les Français, Sire, nous en jugeons, nous en jurons d'après nos cœurs, ne disputeront que d'émulation, d'empressement, de dévouement ; les regrets ne seront que pour ceux qui, soumis à d'autres devoirs ou condamnés à suivre une autre carrière, ne peuvent aspirer à l'honneur de partager les périls et la gloire de vos braves, d'affronter les dangers avec eux, et de vaincre ou de mourir sous les yeux de V. M., pour elle et pour la patrie.

— S. M. l'Empereur est parti le 2 vend. à 4 h. du matin pour Strasbourg, accompagné de S. M. l'Impératrice.

Digitized by Google

(No. CCXXI.) 13 VENDÉMIAIRE an 14.
(Samedi 5 Octobre 1805.)

REP. FRA. 5. cen.

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

LE PREMIER AMOUR.

A ÉLÉONORE.

Traduction de Métastase.

Non, jamais rien n'éteint cette ardeur amoureuse,
Qui la première fois embrase notre cœur.
Le temps, même le temps n'en peut être vainqueur.
C'est un feu recouvert d'une cendre trompeuse.
Qui souvent n'a pas cru sans crainte et sans danger
Pouvoir l'entretenir dans le fond de son ame ?
L'insensé ! tout-à-coup vient un zéphir léger;
Il souffle ! et dans l'instant étincelle la flamme.
Hélas ! je crus long-temps que je pourrois changer !
Vain espoir qui flattoit ma langueur et ma peine.
Je revois un instant la beauté qui m'enchaîne :
Aussitôt agité par de nouveaux desirs,
Mon amour se réveille à la voix des plaisirs;
Je soupire, je brûle et je languis pour elle.
Je cherche mon destin dans les yeux de ma belle.
Oui, la voir et brûler est l'effet d'un moment.
Tout excite mes feux, tout leur sert d'aliment.

Digitized by Google

Ici je pense au jour où j'aimai ma maîtresse,
Et là je me souviens de son premier serment :
Ce lieu dit ses rigueurs, cet autre sa foiblesse;
Ici je l'offensai; mais bientôt sa tendresse
Me combla des douceurs du raccommodement.
Que dirai-je de plus ? les nymphes, les bergères,
Qui, pour tromper mes sens et bannir ses attraits,
Poursuivent tour-à-tour mes ardeurs passagères,
Me font aux siens, hélas ! penser plus que jamais.
A Silvie, à Cloris prêt à rendre les armes,
Si j'admire leurs yeux, leur taille ou leurs appas,
Je dis : Eléonore a cent fois plus de charmes.
Je me plains de mes fers; mais n'en changerai-je pas ?
Ne crains point qu'infidèle à celle que j'adore,
Mon cœur d'un autre objet prétende être amoureux:
Loin d'accuser mon sort, je sens, Eléonore,
Que t'aimer c'est jouir du sort le plus heureux.

Auguste DE LABOUISSE.

ENIGME.

Les rois sont mes sujets, les vainqueurs mes esclaves;
Je force les plus forts, je dompte les plus braves.
Contre moi les efforts sont toujours superflus;
Souvent je fais du mal à qui m'aime le plus.

LOGOGRIPHE.

Si mon tout est une enveloppe,
Par le moyen d'une syncope,
Je deviens une ville où naquit un héros
Qui ne connut jamais ni trêve ni repos :
Si vous coupez ma tête, alors je suis liquide,
Bon et méchant, doux et perfide.
Je t'en ai dit assez, lecteur, en peu de mots.

Par G. V. (de Brives), *abonné.*

CHARADE.

Quand mon dernier étoit de mon premier,
On ne devoit jamais voir mon entier.

Le mot de l'Enigme du dernier N° est *Chemise.*
Celui du Logogriphe est *Forêt*, où l'on trouve *fer, or, et, for, fret, rôt, re, fort.*
Celui de la Charade est *Tronçon.*

Digitized by Google

De la Philosophie morale et politique du XVIII^e siècle.

(*N. B.* Cet article est de M. *de Bonnald.*)

Les recherches des philosophes de l'antiquité avoient généralement la morale pour objet : les études des philosophes du XVIII^e siècle ont été, presqu'exclusivement, dirigées vers les sciences physiques.

Les anciens ne pouvoient s'occuper de l'être intelligent, de sa nature, de ses devoirs et de sa fin, sans s'élever à la contemplation de l'être souverainement intelligent ; et le plus célèbre d'entre leurs sages nous a laissé, à la fois, un traité sur les *devoirs* de l'homme, et un traité sur la *nature des Dieux*. Les modernes, j'entends ceux du XVIII^e siècle, arrêtés à l'observation des choses matérielles, considérant tout dans l'univers, et l'homme, et même la morale, sous des rapports matériels, ne se trouvent jamais sur les voies de l'être immatériel ; ou si quelques-uns, plus méditatifs et plus curieux, veulent remonter par le raisonnement jusqu'à la raison de toutes les existences corporelles, ils ne la cherchent pas hors des corps eux-mêmes, et leur attribuent, s'il le faut, toutes les qualités des esprits ; comme l'éternité à l'étendue ; la souveraineté au nombre ; et la pensée au mouvement ; et la sensation dont ils font dériver toutes nos pensées, n'est qu'un mouvement excité dans les organes, à l'occasion des objets extérieurs.

La philosophie des modernes, sérieusement approfondie, et réduite à sa plus simple expression, est donc l'art de se passer de l'être souverainement

Digitized by Google

intelligent, de la divinité, dans la formation et la conservation de l'univers; dans le gouvernement de la société; dans la direction même de l'homme: et ceux qui s'élèvent contre une doctrine aussi dangereuse, peuvent répondre par cette définition au reproche que leur font les sectateurs de ne pas la connoître, ou même de n'attaquer qu'un être de raison: car, après avoir, pendant un demi-siècle, cherché à répandre les principes de cette philosophie ou à exalter ses bienfaits, il semble qu'on veuille aujourd'hui changer la thèse, et nier jusqu'à son existence.

Je le répète : la philosophie moderne n'est autre chose que l'art de tout expliquer, de tout régler sans le concours de la Divinité. Et de là, ces formules dérisoires, si fréquemment employées dans les écrits des philosophes de notre temps, toutes les fois qu'ils veulent contester ou affoiblir la foi due aux doctrines religieuses, aux révélations divines, sans compromettre leur repos ou la libre circulation de leurs écrits : *humainement ou philosophiquement parlant; sans prétendre attaquer la certitude des divines Ecritures, mais en cherchant à expliquer par des moyens naturels*, etc. etc. etc., et mille autres semblables, qui ne sont que des ruses oratoires pour nier, ou pour détruire tout ce qu'on a l'air de respecter.

La philosophie des modernes est donc une philosophie essentiellement athée, suivant la force de cette expression; athée de principes dans quelques-uns, qui nient toute existence d'un Etre-Suprême; athée de conséquence dans les autres qui nient son action dans la société, et sa présence au milieu des hommes.

Cette distinction fondamentale d'athéisme de principe et d'athéisme de conséquence, forme les deux grandes divisions de la philosophie morale

Digitized by Google

chez les modernes, en *athéisme* proprement dit, et en *déisme*, qui n'est, selon M. Bossuet dans l'histoire des Variations, *qu'un athéisme déguisé*. Je me hâte d'en prévenir le lecteur: je suis loin de penser que ceux qui font profession de déisme soient athées. Je dis seulement, ce qui est très-différent, que le déisme conduit à l'athéisme, ou plutôt, avec M. Bossuet, *qu'il est un athéisme déguisé*; et non-seulement déguisé aux yeux du public, mais déguisé aux yeux des déistes eux-mêmes. Car, qu'il y ait ou non des athées de bonne foi, il me paroit certain qu'il y a des déistes sans malice, qui ont reçu leur doctrine toute faite de quelques écrivains qu'ils regardent comme de grands philosophes, parce qu'ils en admirent la prose et les vers; et qui s'endorment dans leurs opinions, sans trop réfléchir si elles sont justifiées par la raison, ou secrètement inspirées par les passions. Au fond, il y a peu d'hommes qui tirent rigoureusement les conséquences des principes qu'ils professent, ou même qui s'en occupent; et la plupart vivent sur leurs principes, à peu-près, comme les dissipateurs sur leurs capitaux, sans s'embarrasser des suites. Les inventeurs eux-mêmes de nouveaux systèmes de morale, bornés dans leur prévoyance, plus bornés dans la durée de leur vie, n'ont pu juger les résultats de leur doctrine. L'expérience est le secret du temps, et il ne le révèle qu'à la société, qui survit à l'homme et à ses systèmes; et qui, dans sa longue durée, recueille, tôt ou tard, les fruits de l'arbre qu'elle a vu planter: comparaison prise du grand livre en morale, qui nous apprend à juger les docteurs et les doctrines par leurs fruits: *à fructibus eorum cognoscetis eos.*

Je reviens à l'opinion de M. Bossuet sur le déisme. La conclusion qu'il tire est sévère; mais elle est de M. Bossuet, c'est-à-dire, d'un des plus

Digitized by Google

grands et des meilleurs esprits qui aient paru parmi les hommes, et qui s'étoit exclusivement adonné à l'étude des sciences morales; bien différent de nos philosophes qui gravement occupés de poésie, de romans, de sciences physiques, ou d'arts agréables, ont fait de la morale un délassement pour eux, et un jeu pour leurs lecteurs.

Mais avant de justifier la proposition de M. Bossuet, il est nécessaire de parcourir rapidement les diverses opinions, ou croyances, qui partagent les esprits, sur l'existence et la nature d'un Etre-Suprême, et sur ses rapports avec la société humaine.

L'athéisme nie toute existence d'un être intelligent supérieur à l'homme; et conséquent à lui-même, il nie qu'aucune volonté suprême, aucune action toute-puissante, aucune sagesse infinie ait donné l'être à l'univers, la vie à l'homme, des lois à la société. Dieu n'est pour les athées que la matière éternelle, l'homme n'est que la matière organisée (1), production du hasard, qui doit finir par le néant.

A l'extrémité opposée des pensées humaines, si l'on peut s'exprimer ainsi, le vrai théisme, ou christianisme, enseigne l'existence d'un Etre-Suprême, qui a tout fait par sa volonté, tout réglé par sa sagesse, et qui, réellement présent à l'univers, conserve tout par sa Providence; et les êtres corporels dont notre esprit reçoit les *images*, et les êtres intellectuels dont notre raison conçoit les *idées*. Cette cause universelle a placé les êtres matériels dans un ordre de lois physiques, objet des recherches de l'homme, *aliment* (2) *permis à ses disputes* : les êtres intelligens ou sociables, elle les a placés dans un ordre de lois morales, fondement de toute

(1) *Deus, mare; ego, fluvius; Deus, terra; ego, gleba* : etc., disoit un célèbre athée.

(2) *Tradidit mundum disputationi eorum.* Ecclésiaste.

Digitized by Google

société, objet des connoissances de l'homme et plus encore de ses sentimens, et règle de ses devoirs ou frein de ses passions. L'ensemble de ces lois physiques et morales constitue la *nature*, qui est proprement la législation universelle du suprême législateur; le code des lois divines qui assurent la conservation des êtres créés, et auxquelles ils ne peuvent se soustraire sans périr. Mais les uns, tels que les êtres physiques, y sont assujétis en esclaves, et la violence seule peut les en écarter; tandis que les êtres intelligens obéissent à leurs lois sans contrainte, toujours libres de ne pas s'y soumettre. Et ce qui le prouve, est que les êtres physiques, laissés à eux-mêmes, obéissent à leurs lois, tels que les corps graves, par exemple, aux lois de la pesanteur; et que l'homme laissé à lui-même n'obéit pas aux lois de la morale et de la raison.

Ces deux doctrines, l'athéisme et le théisme, sont aussi opposées entr'elles dans la discipline des mœurs, qu'elles le sont dans les croyances spéculatives.

Le christianisme ou le pur théisme, est sévère, inflexible; il règle l'homme tout entier, éclaire ses pensées, ordonne ses affections, dirige ses actions, lui enseigne la vérité, lui commande la vertu, lui conseille la perfection; et pose pour son esprit et pour ses sens, non des obstacles qui enchaînent leur activité, mais des limites qui dirigent leur essor. Il promet des récompenses à l'homme fidèle; il menace l'infracteur de châtimens; peines et récompenses éternelles comme le Dieu vengeur et rémunérateur, infinies comme la beauté de la vertu ou la difformité du vice.

L'athéisme qui prend une audace vague de pensée pour la force et l'étendue de la raison, et l'indépendance des actions pour leur liberté, nie la vérité, nie la vertu, nie le bien, nie le mal, nie tout autre de-

Digitized by Google

voir que celui de la conservation physique. Il dit à l'homme que ses intérêts sont la seule règle de ses actions; ses forces, la seule mesure de ses jouissances; la crainte des lois humaines, la seule retenue à ses desirs; sans reproche, tant qu'il n'est pas accusé, et innocent, tant qu'il n'est pas puni.

La doctrine des athées est donc toute *négative*, ou en négation; la doctrine des théistes, toute *positive*, ou en assertions. La vérité est donc dans l'une ou dans l'autre, et ne peut être ailleurs. Car si la vertu, qui est *relative*, peut se trouver à égale distance de deux extrêmes opposés; la vérité, toujours *absolue*, n'est jamais que dans l'un ou l'autre extrême. Ainsi l'amour du prochain qui est une vertu, a des degrés, depuis la charité qui donne, jusqu'à l'héroïsme qui se sacrifie; la pudeur qui est une vertu, a des degrés différens, et dans la jeune fille, et dans la femme engagée dans les liens du mariage : mais la vérité n'en a pas, et une même proposition ne peut être plus ou moins vraie, comme une action est plus ou moins vertueuse.

Cette proposition éminemment philosophique est trop forte pour des hommes d'une certaine trempe d'esprit et de caractère. La vérité leur paroît un excès, comme l'erreur. Trop sages pour s'arrêter à celle-ci, trop foibles pour s'élever jusqu'à celle-là, il restent au milieu, et donnent à leur foiblesse le nom de modération et d'impartialité : oubliant que s'il faut être impartial entre les hommes, on ne peut pas, en morale, rester indifférent entre les opinions. Aussi M. de la Cretelle, dans son Histoire de la Révolution, frappé de ce rapport entre la foiblesse de caractere, et l'impartialité dans les opinions, dit avec raison : « Il est » bien malheureux que ce soit presque toujours » des hommes sans caractère, qui prennent le titre

Digitized by Google

» d'impartiaux ; » titre usurpé assurément; car dans le combat de la vérité contre l'erreur, la partialité la plus coupable est la prétendue impartialité des indifférens.

Dans ce que nous venons de dire du théisme et de l'athéisme, la raison entrevoit un moyen de généraliser les idées, et de réduire à une plus simple expression les opinions opposées. En effet, on aperçoit que ces deux doctrines, l'une *positive*, l'autre *négative*; l'une qui affirme l'existence de l'Etre-Suprême avec tous ses attributs, l'autre qui les nie, se réduisent au fond à la *présence* de la Divinité, ou à son *absence* de l'univers : entre lesquels termes, *présence* et *absence*, il n'est pas plus possible à la pensée de concevoir un terme moyen, qu'entre le *oui* et le *non*, l'être et le néant. Ainsi l'athéisme est l'*absence* de la Divinité; le théisme en est la *présence* (1) : et remarquez aussi que la *présence réelle* de la Divinité au milieu des hommes, ou autrement la *réalisation extérieure de l'idée abstraite de la Divinité*, est le dogme fondamental du christianisme, et même dans toutes les communions, dont quelques-unes croient cette présence corporelle, manifestée une fois à la société il y a 18 siècles; et l'autre plus nombreuse et

(1) Le mot *présent*, que les Latins écrivoient *præsens* de *præ*, et *sensus* devant les sens, exprime une présence non idéale ou abstraite, mais réelle et sensible. Ce mot cependant ne convient qu'à l'être intelligent, qui, comme dit Malebranche, *se rend sensible sans être solide*. Ainsi l'on ne dira pas d'un chien qu'il soit *présent* dans un endroit, même lorsqu'il s'y trouve. C'est cette valeur du mot *présent* et le contraste qu'il forme avec l'état d'invisibilité d'un corps physique, qui fait tout le mérite de ces deux beaux vers de Racine dans Britannicus :

« Et que derrière un voile, *invisible et présente*,
» J'étois de ce grand corps l'ame toute puissante. »

Il est à remarquer, et plus particulièrement dans le sujet que nous traitons, que ces deux vers pourroient, par une application détournée, mais très-belle et très-juste, exprimer la présence de la Divinité au grand corps de l'Eglise chrétienne sous les voiles Eucharistiques.

Digitized by Google

plus ancienne, croit qu'elle est permanente dans la société corporellement aussi, quoique d'une autre manière.

Ainsi, théisme et athéisme, présence ou absence de la Divinité, forment le fonds de toutes les doctrines religieuses ou irréligieuses, ou, si l'on aime mieux, morales ou immorales de tous les âges; et il n'est pas plus possible à la raison de concevoir une croyance intermédiaire, qu'à la langue de l'exprimer.

Cependant entre ces deux doctrines extrêmes, opposées, se glisse une troisième opinion, timide, incertaine, variable, qui se croit sage, parce qu'elle est foible; impartiale, parce qu'elle est indécise; modérée, parce qu'elle est mitoyenne. Cette doctrine est le *déisme*, qui même porte, jusque dans sa dénomination, le caractère d'inconséquence attaché à ses opinions. Car on n'a pu le désigner que par le mot d'origine latine de *déisme*, qui, quoique le même absolument que le mot grec de *théisme*, exprime cependant une idée très-différente. En effet, le déisme reconnoît un Dieu avec le théisme, ou plutôt il nomme Dieu; mais son Dieu, être purement abstrait et idéal, est aveugle, sourd et muet, véritable idole qui a des yeux, pour ne point voir; des oreilles, pour ne pas entendre; une puissance, pour ne point agir; une intelligence sans parole, ou sans expression au-dehors. Si quelquefois le déisme admet un Dieu créateur, il nie le Dieu conservateur, ou la Providence, et ne lui attribue ni influence sur les événemens de la société, ni rapport réel et positif avec l'homme. Et même pour rendre impossible tout rapport entr'eux, il exagère la bassesse de l'homme, et s'il est possible, jusqu'à la grandeur de Dieu; et à ses yeux, toute communication réelle de Dieu à l'homme est une chimère, et toute révélation po-

Digitized by Google

sitive, une imposture. S'il consent que l'ame soit immortelle, cette immortalité est sans but et sans objet ; et comme cette doctrine neutre et versatile ne reconnoît, au fonds, ni bien ni mal absolus, elle rejette toute peine infinie, même lorsqu'elle admettroit l'*indéfini* en récompense. Le déisme porte dans la pratique, la même inconséquence que dans ses opinions spéculatives. Il voudroit un culte et point de prêtres; des temples et point d'autels; une religion et point de sacrifice; de la tempérance et point de *prescriptions;* de la vertu et point de perfection; quelques préceptes et point de conseils. Il enseigne la fatalité, et veut que nous croyons aux remords. Également effrayé de la sévérité du christianisme et de la licence de l'athéisme, il voudroit renforcer celui-ci, affoiblir celui-là, et il ne sait, au fonds, ce qu'il doit retrancher de l'un, ou ajouter à l'autre. Passant sans cesse de la licence à la sévérité, et revenant de la sévérité à la licence; disposé quelquefois à outrer l'austérité chrétienne dans la discipline des mœurs, et s'indignant même contre la facilité à pardonner les fautes échappées à la foiblesse humaine, et s'abandonnant à toute la licence de l'athéisme dans le principe des lois. Ainsi il condamne l'adultère, et autorise le divorce. Mais parce que le déisme se trouve entre deux doctrines également fortes et conséquentes à elles-mêmes, *cherchant le repos et ne pouvant le trouver, il revient aux lieux d'où il est sorti*, et tantôt il se rapproche du christianisme, quand un gouvernement attentif comprime l'essor de ses opinions; et tantôt il se précipite dans tous les excès de l'athéisme, quand les circonstances le rendent à sa pente naturelle. Doctrine toute en déclamations quand elle veut édifier; toute en sophismes et en sarcasmes quand elle veut détruire; se tenant, tant qu'elle peut, au

Digitized by Google

plus loin de la gravité d'un raisonnement suivi; doucereuse et dissimulée, quand elle est contenue; hautaine et violente, quand elle triomphe; par système, ennemie des rois, et par calcul, appelant le peuple à la domination, comme un enfant incapable de gouverner par lui-même, et que sa foiblesse retient dans une éternelle minorité.

Le théisme, l'athéisme et le déisme se partagent donc le haut domaine des pensées humaines, ou plutôt se le disputent. En effet les athées ne s'accordent pas plus avec les déistes, qu'avec les chrétiens; comme les chrétiens combattent les déistes aussi bien que les athées. Car le déisme, comme tout état foible entre deux grandes puissances qui se font la guerre, hors d'état de faire respecter sa neutralité, n'a que des ennemis et pas un allié. Les athées se regardent comme plus philosophes que les déistes, parce qu'ils sont plus conséquens; tandis que les déistes se regardent comme philosophes plus sages parce qu'ils sont moins emportés; et comme le Pharisien de l'Evangile, en se comparant au Publicain, rendoit graces à Dieu de sa prétendue justice, le déiste, se comparant à l'athée, s'enorgueillit, dans son cœur, de sa prétendue raison.

Je ne parle pas des indifférens à toute croyance; troupe nombreuse, grossie des deserteurs de tous les partis, et uniquement occupée de plaisirs ou d'affaires. Ceux-là, pour me servir d'une expression que nos troubles civils ont mise en vogue, sont le *ventre* de la société. Ils attendent l'événement, et subiront la loi du vainqueur.

Les chrétiens ne sont pas tous d'accord entr'eux sur tous les points; et même, en convenant du dogme, ils disputent de l'autorité. Mais, comme il arrive dans les troubles civils où les étrangers profitent des divisions intérieures pour envahir les

Digitized by Google

frontières, les querelles des chrétiens entr'eux ont favorisé les progrès de l'athéisme et du déisme; et même le parti le plus foible a fait, trop souvent, cause commune avec l'ennemi. On sait que les ministres de quelques communions chrétiennes sont depuis long-temps accusés d'incliner au déisme; et Voltaire, écrivant au roi de Prusse, lui disoit : « Il n'y a plus à Genève que quelques gredins » qui croient encore au consubstantiel (1). »

Qu'on ne s'y trompe cependant pas, et qu'on ne cherche point, dans le déisme, une unité de système, un corps de doctrine uniforme et commun à tous les déistes. Il n'y a d'unité et de fixité que dans les opinions conséquentes, soit en bien soit en mal; et les chrétiens d'un côté, les athées de l'autre, savent nettement ce qu'ils croient, et ce qu'ils ne croient pas. Mais il n'en est pas de même des déistes, qui, placés entre deux opinions extrêmes, veulent tenir un milieu impossible à déterminer, et flottent sans cesse d'une opinion à l'autre, plus rapprochés de celle-ci ou de celle-là, suivant l'esprit, le caractère et les passions de chaque particulier (2). « Si vous pesez leurs raisons, dit » J. J. Rousseau, qui ne sut jamais lui-même ce qu'il » étoit, ils n'en ont que pour détruire; si vous » comptez les voix, chacun est réduit à la sienne; » ils ne s'accordent que pour disputer. » Les déistes voudroient en vain, placés entre les chrétiens qui affirment et les athées qui nient, passer pour sceptiques. J. J. Rousseau leur ôte cette triste

(1) Il n'en a pas toujours été ainsi : et il est sorti de Genève, ou de son école, d'excellens ouvrages contre l'athéisme et le déisme. Il seroit temps que les hommes éclairés et véritablement chrétiens dans toutes les communions, sentissent la nécessité de se rallier contre l'ennemi commun, pour regagner le terrain que les divisions ont fait perdre.

(2) On peut appliquer au déisme ce que J. J. Rousseau dit du luthéranisme, qu'il appelle *la plus inconséquente des religions*; parce qu'elle est mitoyenne aussi entre le catholicisme et le calvinisme, et qu'elle veut retenir les dogmes de l'un et de l'autre.

Digitized by Google

ressource, et il remarque avec raison : « Que leur » scepticisme apparent est mille fois plus affirma- » tif et plus dogmatique que le ton décidé de leurs » adversaires. » Ces variantes du déisme, telles, que deux hommes qui veulent se rendre raison de leurs sentimens, ne se trouvent pas déistes de la même manière, favorisent l'adresse de ceux qui insinuent aujourd'hui, quoiqu'un peu tard, qu'il n'y a jamais eu de philosophie du XVIII^e siècle, mais seulement des philosophes isolés. Sans doute, je le répète; on chercheroit, en vain, dans une doctrine neutre et inconséquente, l'uniformité et la fixité de croyance ou d'incrédulité qui ne peuvent se trouver que dans une doctrine toute vraie ou toute fausse; mais en ne s'attachant qu'au principe fondamental de celle-ci, et sans tenir compte des différences en plus ou en moins, il en résulte que le déisme, considéré en général, admet l'idée d'un Dieu, et nie sa parole, son action, sa présence à la société, et que son *grand être* est une pure abstraction, un être de raison, sans réalité et sans influence : en sorte qu'entre le christianisme qui est la *présence* de la Divinité, et l'athéisme qui en est l'*absence*, le déisme admet une *présence* idéale, une *présence* insensible, une *présence*, pour rendre toute ma pensée, qui n'est pas *présente*, contradiction dans les termes, et par conséquent absurdité dans l'idée : et c'est ce qui explique l'oracle, de M. Bossuet, que *le déisme n'est qu'un athéisme déguisé.*

Mais il est possible à une saine philosophie de démontrer à la raison la vérité de cette proposition.

Dans l'homme, être *contingent* et fini, les qualités, ou attributs, n'ont rien de *nécessaire*, et ne sont que des modifications, ou manières d'être aussi contingentes que l'être lui-même. Ainsi l'homme peut, sans cesser d'être, être indiffé-

Digitized by Google

remment bon ou méchant, stupide ou spirituel, comme il peut être riche ou pauvre, blanc ou noir. Mais dans Dieu, *être nécessaire* et conséquemment parfait, les attributs qui ne peuvent être que des perfections, sont inséparables de l'être, et aussi *nécessaires* que l'être lui-même. Ainsi, dire que Dieu est, mais qu'il n'est pas tout ce qu'il peut être; dire que la toute-puissance n'agit pas; que la sagesse infinie ne règle pas; que l'ordre suprême ne dispose pas; que l'omniscience ne prévoit pas; que l'immensité n'est pas partout présente, c'est dire que Dieu est, et qu'il n'est pas à la fois; c'est nier son être en même-temps qu'on l'affirme; à-peu-près, s'il peut y avoir ici de comparaison, comme si l'on disoit de la matière telle qu'elle est, ou qu'elle nous paroît être; qu'il existe des corps, mais qu'ils ne sont ni étendus ni figurés.

Je crois n'avoir pas manqué, dans cette discussion, aux égards qui sont dus aux personnes que l'on veut avertir de l'erreur où elles peuvent être; et qu'en me montrant décidé entre les opinions, j'ai su conserver une impartialité entière à l'égard des hommes. Je suis loin de conclure des principes spéculatifs des déistes à leur conduite pratique. Cependant, on voit fréquemment des hommes prévenus ou peu éclairés, conclure de la conduite aux principes, et opposer aux défenseurs du christianisme, comme une objection victorieuse, les vertus de beaucoup de déistes, et les vices d'un trop grand nombre de chrétiens. La réponse est aisée et péremptoire. Les hommes qui professent une doctrine fausse, sont souvent meilleurs que leurs principes, par caractère, par réflexion, même, à leur insu, par la secrète influence d'une meilleure doctrine dans laquelle ils ont été élevés, et qui est généralement professée autour d'eux. Ceux, au contraire, qui suivent une doctrine parfaite, ne

Digitized by Google

sont jamais, et ne peuvent pas même être aussi bons que leurs principes. Ainsi les vertus des déistes et les vices des chrétiens sont, dans les uns et dans les autres, une véritable inconséquence à leurs principes respectifs, pris à la rigueur; et c'est précisément à cause de cette inconséquence, qui rend plus remarquables, et comme extraordinaires, les vertus de ceux-ci, et les vices de ceux-là, qu'on relève avec tant d'affectation les vertus de quelques déistes, et avec tant d'amertume, les vices de quelques chrétiens. Car, comme nous l'avons dit ailleurs, en parlant des peuples païens comparés aux peuples chrétiens, on ne remarque les vertus que dans un ordre de choses vicieux; comme on ne remarque les vices que dans un ordre de choses parfait. Les historiens de l'antiquité ont loué avec raison la continence de Scipion à l'égard d'une jeune princesse promise en mariage que le sort des armes avoit fait tomber entre ses mains; mais quel seroit aujourd'hui l'écrivain judicieux qui oseroit faire, d'un trait semblable, un titre de gloire à un général chrétien, même qui ne seroit pas continent ?

Je me plais à le répéter : un grand nombre de philosophes déistes, ou même athées, ont montré, dans les temps les plus difficiles, des vertus dignes de nos respects et de la juste admiration des hommes. Mais si les vertus privées honorent le particulier, les vertus publiques peuvent seules conserver la société. Les vertus privées tiennent au tempérament, au caractère, à la position même des individus; les vertus publiques tiennent aux principes de religion et de gouvernement reçus dans l'état; et quelles que soient les vertus domestiques des philosophes dont nous examinons les opinions, il est certain et reconnu que leur philosophie sape tous les principes par leur fondement, et qu'elle a puissamment

Digitized by Google

sämment concouru au bouleversement de l'ordre social dont la révolution française a menacé l'Europe. Les progrès ultérieurs de cette révolution ont été arrêtés, il est vrai; mais elle n'en a pas moins fait à l'ordre intérieur de la société, je veux dire aux principes religieux et politiques, une plaie qui saignera long-temps, et qui peut-être ne sera fermée que par des moyens aussi puissans que le désordre a été terrible. On ne nous en croiroit pas, même quand nous en apporterions les preuves. Mais on en croira peut-être M. de Condorcet dans la vie du plus fervent apôtre du déisme. Le passage est curieux; et il prouve à la fois, la force de cette philosophie à détruire, son impuissance à rétablir, la vanité de ses conjectures, et l'illusion de ses espérances. « Il me semble qu'il étoit possible, » dit cet écrivain, de développer davantage les » obligations éternelles que le genre humain doit » avoir à Voltaire. Les circonstances actuelles (la » révolution) en fournissoient une belle occasion. » Il n'a point vu tout ce qu'il a fait, *mais il a* » *fait tout ce que nous voyons.* Les observateurs » éclairés, ceux qui sauront écrire l'histoire, prou- » veront à ceux qui savent réfléchir, que le *pre-* » *mier auteur* de cette grande révolution qui » étonne l'Europe, et répand, de tous côtés, l'es- » pérance chez les peuples et l'inquiétude dans » les cours, *c'est sans contredit Voltaire.* C'est » lui qui a fait tomber la première et la plus for- » midable barrière du despotisme, le pouvoir re- » ligieux et sacerdotal. S'il n'eût pas brisé le joug » des prêtres, jamais on n'eût brisé celui des ty- » rans. L'un et l'autre pesoient ensemble sur nos » têtes, et se tenoient si étroitement que, le pre- » mier une fois secoué, le second devoit l'être » bientôt après. L'esprit humain ne s'arrête pas » plus dans son indépendance, que dans sa ser-

Digitized by Google

» vitude; et c'est Voltaire qui l'a affranchi, en l'ac-
» coutumant à juger, sous tous les rapports, ceux
» qui l'asservissoient. C'est lui qui a rendu la rai-
» son populaire, *et si le peuple n'eût pas appris à*
» *penser, jamais il ne se seroit servi de sa force.*
» *C'est la pensée des sages qui prépare les révo-*
» *lutions politiques; mais c'est toujours le bras*
» *du peuple qui les exécute. Il est vrai que sa*
» *force peut ensuite devenir dangereuse pour lui-*
» *même, et après lui avoir appris à en faire usage,*
» *il faut lui enseigner à la soumettre à la loi.*
» *Mais ce second ouvrage, quoique difficile, en-*
» *core, n'est pourtant pas, à beaucoup près, si*
» *long ni si pénible que le premier.* »

Les événemens dispensent de tout commentaire, et je me hâte de passer à la philosophie politique. DE BONNALD.

(La suite dans le prochain numéro.)

Traité des Etudes de Rollin, ancien recteur de l'Université de Paris, professeur d'éloquence au Collége Royal, et associé à l'Académie Royale des inscriptions et belles-lettres; précédé de la vie de l'auteur, accompagné de notes historiques et critiques, et suivi de la table générale des matières. Quatre vol. *in*-12. Prix : 12 fr., et 18 fr. — Quatre vol. *in*-8°. Prix : 24 fr., et 30 fr. par la poste. A Paris, de l'imprimerie de *M. F. Hénée*, au bas du pont S.-Michel, n°. 3; et chez *le Normant*, libraire, imprimeur *du Journal de l'Empire*, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

« M. DE FONTANES devoit donner cette édition des
» œuvres de Rollin. De nouveaux devoirs l'en ont empêché;
» mais on a profité de ses conseils. L'édition a été confiée
» à deux de ses amis. » Tel est l'avertissement de l'éditeur

Digitized by Google

de Rollin : les deux amis de M. de Fontanes ont pleinement justifié l'espérance que l'on devoit concevoir d'un travail exécuté sous de pareils auspices. Le morceau le plus remarquable et le plus curieux qu'il présente est une *Vie de Rollin*, écrite avec cette élégante simplicité qui convenoit au sujet, mais qui n'exclut pas les grandes vues que doit présenter dans ce moment l'histoire d'un homme auquel l'instruction publique a eu tant d'obligations. Il a déjà été parlé de ce morceau dans *le Mercure* ; nous ne pourrions rien ajouter aux justes éloges que lui a donnés M. de Châteaubriand.

Cette notice offre un excellent passage sur l'Université de Paris. L'auteur ne dissimule aucun des abus auxquels donnèrent lieu, dans des temps de trouble, les priviléges trop étendus de cette institution célèbre ; mais il fait ressortir avec la même impartialité les services importans qu'elle rendit aux sciences, aux lettres et à la société : dans les siècles barbares, elle répandit seule les premières lueurs de la civilisation. Les philosophes modernes, habitués à tout juger d'après leurs faux systèmes, lui ont reproché d'être trop attachée à ses anciens usages, de tenir trop à son mode d'enseignement ; ils ont soutenu que presque jamais elle n'avoit été au niveau des connoissances acquises. Une philosophie plus élevée auroit trouvé dans cette lenteur à adopter de nouvelles opinions, une sagesse profonde. L'Université devoit-elle sans examen se livrer à des innovations qui pouvoient être dangereuses ? Son devoir n'étoit-il pas au contraire d'attendre prudemment que les systèmes récemment inventés fussent en quelque sorte consacrés par l'expérience, qu'on eût démontré jusqu'à l'évidence leur avantage sur les anciens, et qu'il fût prouvé que les conséquences n'en pouvoient être funestes. Ce fut la conduite qu'elle tint lorsqu'elle substitua avec tant de mesure la philosophie de Descartes à celle d'Aristote. « Ces corps immuables et persévérans dans leurs usages, » au milieu de nos mœurs changeantes, dit l'auteur de la

Digitized by Google

» Vie de Rollin, en réprimoient la légéreté jusqu'à un » certain point, et devenoient comme un monument tou- » jours placé entre les temps anciens et les âges modernes. » Les fils demandoient à leurs pères la raison de ces usages, » et les siècles se succédoient comme les générations d'une » même famille. »

Tous les ouvrages de Rollin furent consacrés à l'instruction de la jeunesse. Doué de l'esprit le plus juste, du goût le plus délicat, nourri de l'érudition la plus saine et la mieux choisie, il n'avoit pas la prétention d'établir des systèmes, et de trouver des idées nouvelles. Le caractère de son style et de ses pensées est une douce réserve, une aimable modestie qui donnent à ses écrits un charme particulier. N'ayant en vue dans le Traité des Etudes et dans ses Histoires ancienne et romaine que l'instruction des jeunes gens à laquelle sa longue carrière avoit été entièrement consacrée, il ne se fait aucun scrupule de s'approprier des passages entiers tirés des auteurs qui ont traité le même sujet que lui (1). « Comme les abeilles, » dit-il quelque part, savent tirer leur miel des fleurs » qui ne semblent propres qu'à flatter la vue et l'odorat, » ainsi nous trouverons de quoi nourrir nos ames dans ces » livres où les autres ne cherchent que le plaisir et l'agré- » ment. » Cette pensée qui appartient à Saint-Basile donne une idée de la manière de Rollin. On trouve dans ses écrits, composés le plus souvent de tant de matériaux différens, un art qui jusqu'ici n'a pas été suffisamment remarqué. Un autre écrivain, en suivant cette méthode qui au premier coup d'œil paroît si facile, auroit changé continuellement de ton, ses réflexions auroient manqué de suite, les disparates auroient été fréquentes; et tant de pièces rapportées n'auroient offert qu'un en-

(1) Un honnête homme, Rollin, dit Montesquieu, a par ses ouvrages d'histoire, enchanté le public : c'est le cœur qui parle au cœur; on sent une satisfaction d'entendre parler la vertu; c'est l'abeille de la France.

Digitized by Google

semble peu régulier. Dans Rollin, tout est d'accord, tout se trouve en harmonie : Homère, Démosthène, Aristote, Longin, Virgile, Horace, Cicéron, Quintilien perdent leur caractère particulier pour concourir au but que l'auteur s'est proposé ; leurs pensées, leur doctrine, leurs tableaux se fondent pour ainsi dire dans son travail, et si le respectable professeur n'avoit pas l'attention d'indiquer les sources où il puise, on croiroit que ses emprunts lui appartiennent.

Cet art que nul auteur ne posséda au même degré que Rollin, est la principale cause du charme que les bons esprits trouvent dans la lecture de ses ouvrages. Destinés spécialement à la jeunesse et à ceux qui se consacrent à l'éducation, ils plaisent également aux hommes de tous les âges et de tous les états. Les jeunes gens y trouvent les moyens de s'instruire sans trop de travail; les pères de famille peuvent y puiser une foule d'idées sur la manière de former de bonne heure leurs enfans aux principes sains de la morale et du goût ; et les savans familiarisés avec les auteurs dont parle Rollin, ne se lassent point d'admirer cet art des transitions qui ne laisse jamais aucun vide dans le discours, qui ménage à l'esprit des momens de recueillement et de repos, et qui conduit par des routes faciles et souvent insensibles aux objets les plus opposés entre eux, soit par leur nature, soit par leurs rapports.

On n'entreprendra point ici de faire l'analyse du Traité des Etudes. Ce livre est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en rappeler le plan. On croit devoir se borner à indiquer rapidement quelques-unes de ces idées qui sont particulières à Rollin, et qui peuvent jeter quelque lumière sur le caractère de ce vertueux écrivain. Souvent il s'occupe des plus petits détails, et ses réflexions qui, dans tout autre auteur, paroîtroient minutieuses et même ridicules, prennent sous sa plume une grace qui n'est due qu'au penchant naturel que nous avons à respecter tout ce qui sort de la bouche d'un homme de bien. Personne

Digitized by Google

plus que Rollin ne mérite ce titre. Il y a dans tout ce qu'il dit une teinte de douceur et de bonté qui répand de l'intérêt sur les plus légères observations. Par exemple, on est loin de trouver singulier qu'après s'être occupé des études qui conviennent à chaque classe, il recommande aux professeurs de ne pas manquer d'exiger de leurs élèves qu'ils *taillent bien leurs plumes*. Il veut aussi que les écoliers, en récitant leurs leçons, en faisant leurs explications, et en lisant leurs devoirs, ne prennent pas ce ton aigu qui fatigue l'oreille lorsqu'on entre dans une classe. L'observation paroît peu importante; mais on voit, après l'avoir lue, qu'elle est nécessaire pour habituer les enfans au ton naturel de la bonne société. « Je dois encore avertir les » maîtres, dit Rollin, d'être fort attentifs à faire prendre » à leurs élèves un ton naturel, en lisant, en expliquant » et en récitant leurs leçons. J'appelle un ton naturel celui » dont on se sert ordinairement dans la conversation, en » parlant à un ami, en faisant un récit, et il seroit pour » lors ridicule de crier à pleine tête, comme il est assez » ordinaire aux enfans de le faire. Je sais par expérience » combien il en coûte dans la suite pour se corriger de ce » défaut, dont ils conservent toujours quelque chose dans » la prononciation. »

L'espèce de bonhomie que l'on remarque dans le style de Rollin n'en exclut pas la force et la noblesse. Il s'élève avec son sujet; mais l'on trouve dans ses passages les plus brillans des traits de candeur et de tendresse qui rappellent le cachet de l'écrivain. Un des passages de ce genre qui mérite le plus d'être cité, se trouve au commencement du Traité de la Poésie. L'auteur explique la nature et l'origine de cet art.

« Si l'on veut remonter, dit-il, jusqu'à l'origine de la » poésie, on ne peut douter, ce me semble, qu'elle ne » prenne la source dans le fonds même de la nature hu- » maine, et qu'elle n'ait été d'abord comme le cri et » l'expression du cœur de l'homme ravi, extasié, trans-

Digitized by Google

» porté hors de lui-même à la vue de l'objet seul digne d'être » aimé, et seul capable de rendre heureux. Fortement » occupé de cet objet qui faisoit en même temps sa joie » et sa gloire, il étoit naturel qu'il s'empressât d'en » publier la grandeur bienfaisante, et que ne pouvant » renfermer en lui-même ses sentimens, il empruntât le » secours de la voix ; que la voix n'exprimant pas assez » fortement tout ce qu'il sentoit, il en soutînt et relevât » la foiblesse par le son des instrumens, tels que furent » d'abord les tambours, les cymbales et les harpes que » les mains touchoient et faisoient retentir avec bruit ; » qu'il leur associât même les pieds, afin qu'à leur manière » ils exprimassent par leur mouvement et par une cadence » nombreuse les transports qui l'agitoient.

» Quand ces sons confus et inarticulés deviennent clairs » et distincts, et forment des paroles qui portent des idées » nettes, des sentimens dont l'ame est pénétrée ; alors » elle dédaigne le langage commun et vulgaire. Un style » ordinaire et familier lui paroît trop rampant et trop bas. » Elle s'élève au grand et au sublime pour atteindre à la » grandeur et à la beauté de l'objet qui la charme ; elle » cherche les pensées et les expressions les plus nobles ; » elle accumule les figures les plus hardies ; elle multiplie » les comparaisons et les images les plus vives ; elle parcourt » la nature et en épuise les richesses, pour peindre ce » qu'elle sent et pour en donner une plus haute idée ; et » elle se plaît à imprimer à ses paroles le nombre, la » mesure et la cadence qu'elle avoit marquée par le geste » de ses mains en jouant des instrumens, et par le tres- » saillement de ses pieds en dansant.

» C'est là proprement l'origine de la poésie ; c'est ce » qui en forme le fonds et l'essence ; c'est de là que par- » tent l'enthousiasme des poètes, la fécondité de l'inven- » tion, la noblesse des idées et des sentimens, les saillies » de l'imagination, la magnificence et la hardiesse des » termes, l'amour du grand, du sublime, du merveilleux ;

Digitized by Google

» c'est de là que par une suite nécessaire, naît l'harmonie » des vers, la chute des rimes, la recherche des orne- » mens, le penchant à répandre partout des graces, de » l'agrément et des charmes. »

Ce passage assez étendu paroît étranger à la manière de Rollin; mais on la retrouve bientôt. Les idées douces et tendres reviennent après les idées nobles, et donnent à ce morceau un charme qu'il n'auroit pas si l'auteur s'étoit borné à faire valoir, en termes magnifiques, les brillans attributs de la poésie. « Le souverain bien, ajoute-t-il, » étant aussi la souveraine beauté, il est naturel à l'Amour » de chercher à embellir et à parer tout ce qu'il aime, et » de se représenter sous une figure agréable tous les objets » qui lui plaisent. »

Ce Traité de Poésie est un des morceaux les plus remarquables de Rollin. Il traite toutes les questions qui ont été élevées par les critiques de l'antiquité et des temps modernes. Ses discussions sont pleines d'intérêt, et les résultats qu'il en tire sont lumineux. Cependant sa trop grande déférence pour les opinions contemporaines l'égare quelquefois. Dans le chapitre où il examine s'il est permis aux poètes chrétiens d'employer les divinités païennes, la suite de ses raisonnemens l'entraîne jusqu'à insinuer que le merveilleux n'est pas d'une utilité absolue dans la poésie épique. Cette erreur avoit été soutenue avec beaucoup d'art par la Motte qui prétendoit que la vie d'un héros suffisoit à une épopée. Rollin, sans partager entièrement cette opinion, l'admet cependant jusqu'à un certain point. Des scrupules respectables l'y conduisent, tandis qu'elle n'avoit été inspirée à la Motte que par cet esprit philosophique qui commençoit alors à s'élever contre les productions brillantes de l'imagination des anciens. Le commentateur du Traité des Etudes fait à ce sujet une réflexion pleine de sagesse et de goût, mais qui ne paroît pas assez développée. « Rollin, dit-il, semble croire » qu'on peut faire un poëme sans merveilleux. Je crois

Digitized by Google

» qu'il se trompe ; mais le merveilleux doit être assorti » aux mœurs, au sujet, aux personnages, et sur-tout au » siècle où l'on écrit. Le merveilleux doit aussi avoir sa » vraisemblance. » Ces derniers mots demandent à être expliqués.

Sans doute, comme l'observe Rollin, il est ridicule d'introduire dans un poëme chrétien les divinités païennes. Sannazar et quelques autres poètes italiens sont tombés dans ce défaut dont le Tasse et Milton ne sont pas exempts, quoique la conception principale de leur merveilleux soit irréprochable. Pour que le merveilleux ait sa vraisemblance, il est non-seulement nécessaire qu'il soit puisé dans les mœurs du peuple que chante le poète, mais il est presque indispensable qu'il soit conforme aux opinions que l'on suppose à l'auteur. Pour bien peindre les objets surnaturels, il faut y ajouter foi ; c'est cette croyance qui répand sur eux la couleur qui leur convient, qui les offre sous le point de vue le plus favorable, et qui ne manque jamais d'entraîner le lecteur. Voilà pourquoi le merveilleux des poètes philosophes, et notamment celui de la Henriade, sont si arides. Il ne faut point avoir l'air de se jouer des grands ressorts que l'on emploie ; le scepticisme en cette occasion détruit toute espèce d'effet. Il paroît donc que les poètes épiques ne doivent chercher les sujets de leurs chants que dans l'histoire héroïque des peuples dont ils professent la religion. Ce choix est indispensable s'ils veulent donner au merveilleux le degré de vraisemblance sans lequel il ne peut ni toucher, ni émouvoir. Alors ils parleront convenablement des objets qui les ont occupés dans leur enfance, et qui dans l'âge mûr leur ont fourni des sujets de méditation ; la persuasion dont ils seront animés se montrera dans leurs fictions, et le lecteur se prêtera facilement à ce ton de sincérité et de véritable enthousiasme qui doit caractériser la grande poésie. Tous les poëmes épiques reconnus classiques viennent à l'appui de cette opinion. La fable antique se déploya dans les poëmes

Digitized by Google

d'Homère avec toutes ses richesses et ses irrégularités; plus sage et non moins ornée dans Virgile, elle excita l'admiration d'un peuple plus poli. Le merveilleux de la religion chrétienne remplaça chez les grands poëtes chrétiens les fictions de l'antiquité. Sublime et terrible dans Milton, noble et souvent gracieux dans le Tasse, il n'approcha de la perfection qu'autant qu'il fut plus conforme aux opinions religieuses que professoient ces deux poëtes.

Les notes sur le Traité des Etudes sont pleines de sagacité et de goût. Faites sans aucune prétention, elles suppléent très-bien les observations qui ont pu échapper à Rollin; quand elles relèvent ses erreurs, elles ont toujours ce ton de réserve qui donne à la critique l'apparence modeste du doute. Nous nous bornerons à citer un exemple qui suffira pour donner une idée de l'excellent esprit qui a dicté ce commentaire. Rollin vient de développer les principes des trois genres d'éloquence. « Toutes ces distinctions du genre simple, sublime et tempéré, observe » le commentateur, ne pouvoient être omises dans un » Traité sur la rhétorique; mais il ne faut pas y attacher » trop d'importance. Ces trois genres se touchent sans » cesse, et les meilleurs ouvrages sont ceux où l'auteur » les mêle le mieux. Bossuet, le plus sublime des orateurs, » se garde bien de l'être toujours. Chaque ouvrage, comme » chaque tableau doit avoir un ton général; mais les » nuances intermédiaires peuvent être fort diversifiées. » Le style est subordonné comme les actions aux lois des » convenances. Il y a plus ou moins de simplicité ou de » grandeur suivant le genre du sujet, et dans les diverses » parties du sujet même, il s'élève ou se tempère encore » et se varie avec chaque détail en conservant l'unité de » l'ensemble. Le grand art d'écrire, en un mot, est de » n'être ni au-dessus, ni au-dessous de ce qu'on veut exprimer. Faire et dire ce qui convient, voilà ce qui constitue l'homme parfait et l'excellent écrivain. » Il est impossible de donner de meilleurs principes avec plus de

Digitized by Google

clarté et de précision. On multiplieroit trop les citations, si l'on vouloit transcrire toutes les bonnes observations que présente ce commentaire.

Le Traité des Etudes a été déclaré classique par le gouvernement ; il est à desirer que les professeurs actuels profitent des préceptes qu'il contient. Après un si grand nombre d'essais malheureux tentés sur l'instruction publique, on ne peut revenir à de bonnes méthodes qu'en suivant les conseils qu'une longue expérience et la plus heureuse pratique ont inspirés à Rollin. Si cet espoir n'est pas trompé, on ne sauroit trop recommander cette édition revue avec soin, enrichie d'un excellent commentaire et qui présente une table générale des matières, travail qui n'avoit pas été fait dans les éditions précédentes.

P.

Koraïme, ou *l'Illustre Infortunée*, nouvelle mogolienne, suivie d'aventures française, indienne, grecque, etc., le tout tiré de manuscrits trouvés dans un arbre à A. près P. ; par M^me^ de *Flamanville*. — Deux vol. in-12. Prix : 2 fr., et 3 fr. par la poste. — A Paris, chez *Dujardin*, libraire, rue de la Harpe, N°. 461 ; et chez le Normant, rue des Prêtres S. Germain-l'Auxerrois.

Il y a long-temps que les femmes ont obtenu la palme du style épistolaire, et les hommes qu'elles accusent si souvent de vouloir tout envahir, ont été les premiers à reconnoître, à proclamer cette supériorité. Par un excès de galanterie, on a avancé dernièrement qu'elles leur étoient également supérieures dans les romans ; bien que ce ne soit pas là notre avis, cependant nous nous faisons un plaisir d'avouer que l'on doit à leur plume plusieurs productions de ce genre pleines de grace et de sensibilité ; et ce n'est pas lorsque Mathilde occupe tous les esprits et tourne tant de têtes, qu'on auroit bonne grace à contester le mérite des femmes dans ce genre de littérature.

Digitized by Google

Rien n'est comparable en France au succès d'une femme dans les lettres; aux sentimens d'estime qu'inspire un ouvrage bien fait, se joint un sentiment d'amour et de bienveillance pour l'auteur, lequel semble doubler son succès. Tel est le caractère de nôtre nation sensible et galante, et l'on peut même dire qu'il n'y a presque aucun risque pour une femme à prendre la plume et à se mêler d'écrire, car cette galanterie si naturelle aux Français est souvent ombrageuse au point de confondre avec l'impolitesse la plus juste critique, ce qui ne laisse pas que d'être quelquefois très-embarrassant.

Nous éprouvons aujourd'hui cet embarras : voici un roman nouveau dont l'auteur est une femme; son livre nous a prouvé, autant que la chose est possible, que ses sentimens sont respectables, sa morale pure, son cœur excellent. Il nous est permis de supposer avec cela qu'elle a les plus beaux yeux du monde, et que ces yeux, si nous étions assez heureux pour les rencontrer, réclameroient l'indulgence et tenteroient de corrompre leur juge. Y parviendroient-ils? Nous n'oserions répondre du contraire; nous dirons plus : bien que nous ne soyons point exposés à une semblable épreuve, forcés de choisir entre la sincérité et la galanterie, nous nous serions peut être décidés à mentir, si nous n'eussions bien heureusement fait la réflexion que des éloges menteurs ne pouvoient qu'être nuisibles à Mme de Flamanville.

Cette dame annonce dans sa préface, que l'accueil que le public a fait au petit ouvrage ayant pour titre : *le Naufrage d'Azéma, suivi de mélanges littéraires*, lui fait espérer la même bienveillance pour celui ci, et que ce double succès l'enhardiroit à continuer d'offrir à ce public indulgent de *nouveaux délassemens dans de nouveaux récits*. Quoique nous n'ayons jamais entendu parler du *Naufrage d'Azéma*, nous nous garderons bien de révoquer en doute le grand succès qu'il a obtenu, d'après l'assurance que l'auteur veut bien nous en donner; mais

Digitized by Google

il est probable que ce premier avantage lui a inspiré un peu trop de confiance, et que cette seconde production a été écrite avec beaucoup plus de négligence, car nous n'y voyons rien qui puisse lui faire espérer un *accueil favorable*; et puisque l'auteur nous promet de nouvelles aventures, nous croirons avoir travaillé autant pour notre plaisir que pour sa gloire, si les vérités que nous allons avoir le courage de lui dire sur cette seconde production peuvent la déterminer à soigner davantage la troisième, et nous espérons que l'innocence de nos intentions nous fera pardonner la sévérité de notre critique.

L'ouvrage de M^me^ de Flamanville est moins un roman qu'un recueil d'historiettes qu'elle a imaginé de lier ensemble par une correspondance entre une jeune demoiselle et son amie, mariée depuis peu de temps et établie fort loin d'elle. Elle suppose que cette jeune personne, se promenant à la campagne dans une solitude charmante, où les *chênes aussi vieux que le monde portoient jusqu'aux nues leurs têtes altières*, s'avise, après avoir fait quelques réflexions sur le plus gros de ces arbres, de s'en approcher et d'étendre les bras pour l'embrasser. En faisant ce mouvement, elle aperçoit, vers la base, une large ouverture: *Est-ce la demeure d'une charmante Hamadryade*, dit-elle, *ou le repaire d'un reptile venimeux?* Si la jeune personne eût mieux connu la fable, elle aurait su que les Hamadryades ne demeuraient point dans les trous des vieux chênes, mais qu'elles habitoient l'intérieur de l'arbre lui-même, à l'existence duquel leur destinée étoit attachée; et si elle eût fait usage de son bon sens, elle auroit senti que ce n'était pas là le moment de penser aux antiques Hamadryades, et qu'il est hors de doute que, parmi les modernes, l'on trouvera plutôt quelque serpent dans un trou qu'une Nymphe des bois. Elle plonge cependant son bras dans celui-ci, et plus heureuse que sage, elle en retire un paquet de papiers qui s'y étoit conservé depuis assez long-temps, comme par miracle,

Digitized by Google

sans que l'humidité et les autres impressions de l'air l'eussent endommagé. Ce petit moyen n'est pas neuf assurément. Nous avons des porte-feuilles volés, des manuscrits trouvés à Herculanum, au pied du mont Pausilippe, etc. etc. L'idée d'en faire trouver un dans le creux d'un arbre, où il n'est pas naturel qu'on aille le chercher, n'est pas assez heureuse pour faire passer un artifice de ce genre, auquel d'ailleurs le lecteur le plus bénévole ne croit jamais.

Ce paquet n'est lié que par un simple cordon : Mlle. Fanny, qui ne sait trop ni ce qu'elle fait ni ce qu'elle dit, qui est en même temps la plus curieuse des filles, se trouve être cependant une jeune personne bien élevée, délicate à l'excès, et qui n'eût jamais osé violer un dépôt que le hasard seul avoit fait tomber entre ses mains, si quelques mots écrits sur la première feuille, et qu'elle ne peut s'empêcher de lire du coin de l'œil, tout en faisant les plus honnêtes réflexions, ne l'eussent avertie que le propriétaire de ces papiers, forcé de s'expatrier pour une affaire d'honneur, ne pouvant les remettre au seul ami qu'il eût desiré en rendre propriétaire, les a déposés dans cet arbre, *et les abandonne à qui les trouvera.* Mlle Fanny est trop heureuse de pouvoir satisfaire sa curiosité, pour faire la réflexion qu'il y a de l'absurdité à ne pas emporter un paquet de papiers dans sa poche, plutôt que de le jeter dans le creux d'un arbre, et de le léguer ainsi *solennellement* au premier venu. Elle l'ouvre précipitamment et y trouve des historiettes qu'elle envoie l'une après l'autre à son amie.

L'histoire de Koraïme, ou la belle Infortunée, se présente la première; elle a fait verser à Mlle Fanny des larmes délicieuses, et ses parens qui en ont entendu la lecture, *n'ont pas été exempts d'en répandre.* Peut-elle rien faire de plus agréable à son amie que de lui faire partager d'aussi douces émotions?

Koram, empereur du Mogol, étoit, comme tout le monde

Digitized by Google

sait, un des plus puissans monarques de l'Inde. Il avoit des richesses immenses, des palais somptueux, parmi lesquels il affectionnoit principalement celui d'Agra qui étoit l'une des merveilles du monde. Nous ne trouvons point mauvais que l'auteur ait fait ici une description pompeuse de ce palais; seulement nous pensons qu'il a un peu abusé du droit de romancier en lui donnant une circonférence de quatre lieues au lieu de quatre cents toises qui, suivant *Mandeslo* et les autres voyageurs, forment sa véritable dimension.

« *Sans doute les romans* ont leurs licences, mais
» Celle-ci passe un peu les bornes que j'y mets. »

Pour en revenir à Koram, il rassembloit de plus dans ce superbe palais les plus belles femmes de l'Asie, il avoit le droit et le pouvoir d'être inconstant. Cependant, simple dans ses goûts comme un philosophe, constant dans ses amours comme un chevalier Français, il laissoit languir cette foule de beautés, sans daigner même jeter sur elles un seul coup-d'œil, et fuyant la pompe de sa cour, et toutes les jouissances attachées à sa grandeur, il passoit sa vie aux pieds d'une épouse adorée, de la belle Azelide. « *Cinq ans s'étoient écoulés sans qu'un seul nuage eût* » *obscurci des jours successivement éclairés par la* » *brillante aurore et l'astre qui donne la vie à l'univers ;* » c'est-à-dire des jours qui avoient un matin et un soir. Mais Azelide trembloit que la stérilité dont elle étoit affligée ne finît par lui arracher la tendresse de son époux. Elle confioit ses inquiétudes à Fanore sa fidelle esclave; celle-ci la consoloit de son mieux; l'empereur lui-même, qui avoit surpris le secret de ses larmes, l'avoit rassurée par mille sermens : tout cela n'eût point suffi peut-être pour rendre le calme à son cœur, si le ciel ne lui eût enfin accordé l'objet de ses vœux les plus ardens. Elle rendit l'heureux Koram père d'une fille, et ce nouveau lien sembla doubler leur amour et leur félicité.

Digitized by Google

Azelide avoit remarqué parmi les esclaves du sérail une jeune personne nommée Zulime, dont la beauté l'avoit frappée, et dont la mélancolie profonde l'avoit vivement intéressée. Elle l'interrogea, voulut savoir la cause de cette tristesse à laquelle elle sembloit livrée, et n'en obtint que des réponses vagues et mystérieuses. Trop délicate pour chercher à pénétrer un secret qu'on vouloit lui cacher, mais trop bonne pour que la retenue de cette infortunée pût affaiblir l'intérêt qu'elle lui avoit inspiré, elle tâcha de se l'attacher par une foule de préférences que la jeune esclave parut apprécier. « O Azelide ! c'est un » serpent que tu réchauffes dans ton sein. »

Avançons plus rapidement. Le sultan est forcé de partir pour aller rétablir le calme dans une province révoltée. Azelide, pendant son absence, tombe dans une maladie de langueur; il revient victorieux : elle meurt dans ses bras. Il est long-temps inconsolable; sa tendresse pour sa fille peut seule le retenir à la vie. C'est alors que cette Zulime que jusqu'alors le sultan avoit à peine regardée, se fait remarquer par le tendre attachement qu'elle affecte pour cet enfant; elle y joint mille autres artifices, et parvient, lorsque la douleur de ce tendre époux fut un peu modérée, à obtenir la place d'Azelide, non dans son cœur, ce dont elle se soucioit fort peu, mais dans son lit et sur son trône, ce qui étoit l'unique objet de son ambition, et la seule cause de sa mélancolie.

L'empereur du Mogol destinant sa couronne à sa fille chérie, avoit décidé qu'elle épouseroit le prince Hassam, son cousin, jeune prince de la plus grande espérance, et que les enfans qui pourroient naître de son second mariage, quel que fût leur sexe, seroient à jamais exclus de toute prétention au trône. En falloit-il davantage pour allumer toutes les fureurs de l'ambitieuse Zulime ? Elle jure de rompre des projets qui détruisent les rêves de grandeur qu'elle s'étoit plu à former; avec de l'or elle n'a pas de peine à trouver des instrumens de ses affreux desseins. Le feu est mis au palais pendant la nuit, et dans l'appartement

Digitized by Google

ment même de Koraïme. Au milieu du trouble qu'un pareil accident fait naître, la princesse disparoît, et tandis que son père et son amant désespérés la cherchoient dans l'immense palais d'Agra, la jeune et infortunée princesse étoit entraînée par des scélérats qui, après quinze jours d'une marche continuelle, arrivent enfin dans une forêt désignée *par l'horrible fille de l'Achéron et de la Nuit*, c'est-à-dire par la méchante Zulime, et là ils lui déclarent l'ordre qu'ils ont reçu de sa marâtre, de l'égorger. Elle essaye en vain de les fléchir, ils sont inexorables; mais au moment qu'ils alloient consommer leur horrible assassinat, des Tartares arrivent à point nommé, comme cela doit être, pour délivrer l'innocente victime, et punir ses deux bourreaux. Le chef des Tartares paroissoit avoir cinquante ans: « sa figure qui étoit belle, dit l'auteur, » inspiroit la confiance, et ses qualités l'eussent rendu » bien recommandable, s'il eût été général dans nos ar- » mées européennes. » Son premier soin, après avoir sauvé cette jeune fille qui avoit alors environ douze ans, fut de lui demander qui elle étoit. La princesse fut d'abord tentée de le dire; mais tout-à-coup faisant réflexion que si elle retournoit auprès de son père, elle se verroit forcée de démasquer l'abominable Zulime, elle aime mieux renoncer pour jamais à voir ce père chéri, l'exposer peut-être ainsi que son aimable cousin à mourir de chagrin de l'avoir perdue, enfin passer sa vie avec des étrangers, et qui pis est des voleurs, que de causer la moindre peine à une créature qui avoit voulu la faire assassiner. Ce sentiment nous a paru d'autant plus sublime qu'il est extravagant; car, maîtresse absolue de son secret, rien ne lui étoit plus facile, puisqu'elle vouloit sauver Zulime, que de le garder, et même de rassurer entièrement cette méchante femme, en paorissant ignorer qu'elle fût complice des scélérats qui l'avoient enlevée.

La fille du grand-mogol, entre les mains d'un chef de Tartares, nous paroissoit destinée à de grands événe-

Digitized by Google

mens ; nous nous attendions que l'illustre infortunée alloit éprouver tout ce que la destinée a de plus affreux. Au contraire, elle passe agréablement ses jours auprès de l'épouse du Tartare, pensant quelquefois à son père et à son cousin, mais n'imaginant pas la moindre possibilité de retourner auprès d'eux, toujours dans la crainte d'affliger cette *pauvre* Zulime. Elle auroit fini peut-être par les oublier entièrement, si, très-heureusement pour elle, un prince de Perse, que le hasard fit passer par là, ne s'étoit avisé de l'enlever. Un enlèvement paroît d'abord la chose du monde la plus déplorable ; mais par un hasard unique, son cousin Hassam qui couroit le pays pour tâcher d'avoir de ses nouvelles, se trouve *aussi*, *à point nommé*, dans une forêt pour la délivrer des violences du Persan. Il la ramène à son père : transports de joie ; mariage des deux amans ; fin tragique de l'épouvantable Zulime, qui se tue et avoue, en mourant, qu'Azélide est morte empoisonnée par elle. Ainsi finissent les malheurs de l'illustre infortunée.

L'amie de mademoiselle Fanny pleure beaucoup, ainsi que son cher époux, à la lecture de cette histoire. Elle prend sa revanche, en lui envoyant de petits contes ; celle-ci riposte par un naïf apologue. Tout cela tue le temps, jusqu'à l'arrivée d'un personnage qui vient promener ses rêveries auprès du gros chêne, et qui écrit sur son écorce ces vers charmans :

« O toi, de mes ennuis secret dépositaire,
» Je t'interroge en vain ; tu ne me réponds pas.
» *Du larcin* qui s'est fait en ce lieu solitaire,
» S'il est en bonnes mains, j'applaudirai tout bas. »

Il y a là une grosse faute de français et de la mauvaise foi. Il a abandonné le paquet à qui le trouveroit, il a tort de parler de larcin.

Il est inutile de dire que ce monsieur est le propriétaire des papiers. Il est rencontré, par mademoiselle Fanny, accueilli par son père, et raconte à la famille assemblée

Digitized by Google

la suite des récits contenus dans les susdits papiers. Ce sont des pastorales, ses aventures au Malabar, où il devient amoureux d'une jeune Indienne, qui est forcée de se brûler sur le bûcher de son mari. Malheureusement, si l'on en croit les voyageurs, la côte du Malabar est presque le seul endroit de l'Inde où cette barbare coutume ne soit pas observée, parce que la loi permet aux femmes d'y avoir plusieurs maris. M. de Sulmers, au désespoir, part, va au Mogol, où il recueille l'histoire de l'illustre infortunée, de là à Ispahan, donne la latitude et la longitude de toutes les villes par où il passe, d'après le Dictionnaire de Vosgien, sauve une jeune Grecque des mains d'une troupe de Tartares, entend le récit de ses aventures qui sont invraisemblables et sans intérêt, enfin finit par épouser mademoiselle Fanny, qu'il trouve charmante, et qui seule peut le consoler de la perte de son aimable Indienne.

Madame de Flamanville a été institutrice. Si son élève n'avoit que dix à douze ans, nous sommes persuadés que toutes ces petites historiettes ont dû lui paroître admirables; qu'elle n'aura point été choquée d'entendre comparer une jeune personne à *l'aurore boréale*; qu'elle aura beaucoup ri lorsque mademoiselle Fanny dit d'une jardinière qu'elle est *joliment* niaise, et d'un mari méchant qu'il est *anti-bénévole*. Comme on n'aura pas manqué, sans doute, de lui donner des leçons de mythologie, elle aura trouvé tout simple qu'en parlant du jardin d'un Tartare dans les Indes, on ait dit que *Flore y étaloit toute sa parure*. Elle n'aura point également trouvé extraordinaire que l'impératrice du Mogol allât à la chasse, *vêtue à la grecque*, attendu que c'est ainsi, sans doute, qu'on l'habilloit lorsqu'elle alloit au bal. Mais le public est un peu moins docile et plus difficile à contenter que des petites filles de douze ans, et nous pensons que madame de Flamanville fera très-sagement de revoir avec beaucoup de soin sa troisième production. N.

Digitized by Google

SPECTACLES.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Gulistan, ou *le Hulla* de Samarcande.

C'est la troisième fois que ce sujet reparoît sur nos théâtres. La première, il fut traité par le Sage et Dorneval pour celui de la Foire, et le fut si bien que cette petite pièce se lit encore avec plaisir. Elle étincelle de tant d'esprit, de gaieté, que je ne doute pas qu'elle ne réussît complètement à la rue de Chartres, sans qu'il fût besoin d'y changer un seul mot. C'est un charmant vaudeville, et, pour ainsi dire, tout en couplets très-bien tournés. Les auteurs n'ont mis ni sensibilité, ni aventures romanesques dans leur pièce. Arlequin se charge à Balsora des fonctions du *hullanisme* pour quelqu'argent. On sait, ou l'on prétend savoir, que lorsqu'un sectateur de Mahomet a répudié sa femme, il ne peut la reprendre que des mains d'un autre qui l'ait épousée et répudiée aussi; et ce dernier se nomme *Hulla* ou *Licitateur*. Taher ayant renvoyé la sienne dans un moment d'humeur, s'en repent aussitôt, et veut la reconquérir par le ministère d'Arlequin. On exige qu'après la nuit il rende la belle, dont il n'aura été que l'époux honoraire, en avouant qu'il ne tient qu'à lui de la garder, et que cela n'est pas sans exemple; il répond :

Oh! pour moi j'en rendrois dix mille;
Même je serois matinal.
Si j'étois connu dans la ville,
On me feroit Hulla baunal.

Cent sequins lui sont promis s'il tient sa parole et le secret. Je ferai plus, dit-il,

Demain matin, en diligence,
Je sortirai de Balsora.
Bien des gens quitteroient en France
Leurs femmes pour moins que cela.

Digitized by Google

Pour se désennuyer pendant la nuit du hullanisme, il demande du vin ; on lui observe que la loi le défence. « Il » en sera meilleur, dit-il. » Malgré sa promesse, il entre par la fenêtre chez sa femme qu'il trouve fort à son gré, se montre à la croisée en bonnet de nuit, et donne des transes mortelles au véri able époux. On le fait descendre en lui montrant un flacon, et en lui jurant qu'on le laissera remonter. Tandis qu'il boit *le vin de l'étrier*, comme il l'appelle, un ami de Taher, déguisé en lieutenant du cadi, le surprend en contravention à la loi du prophète, et feint de vouloir l'arrêter. Le mari achète sa grâce en exigeant qu'il parte sur l'heure avec les cent sequins ; le drôle y répugne un peu, et demande qu'on lui laisse prendre son audience de congé. Il voudroit faire ses adieux. On l'en dispense. Il sort en disant :

Comme j'ai de la conscience,
Je voudrois gagner mon argent.

La pièce finit par des couplets dont le refrein est :

Maris de France,
En votre absence
Vous avez aussi vos Hullas.

Dominique et Romagnesi, qui n'avoient point le talent de le Sage et de son coopérateur, firent, douze ans après eux, un Arlequin Hulla pour les Italiens ; c'est-à-dire qu'ils gâtèrent le premier par un roman sans vraisemblance. Ils supposent qu'Arlequin retrouve sa maîtresse dans la femme près de laquelle il joue le rôle de Hulla ; elle est reconnue pour une fille du cadi, et reste à son amant. Cette comédie est en prose. Il y a seulement à la fin quelques couplets, parmi lesquels on n'en trouve qu'un d'assez bon ; encore l'idée en est-elle prise en partie de la pièce qu'ils ont imitée.

Quand des Hullas en ce pays
Sont établis,
C'est aux maris

Digitized by Google

Qu'ils doivent cette préférence ;
Ailleurs on ne suit point ces lois :
C'est par les femmes que le choix
S'en fait en France.

L'Auteur de Gullistan a préféré cette dernière intrigue qui est la plus mauvaise. Il est vrai que l'autre lui eût difficilement fourni trois actes ; mais il eût mieux valu se borner à en faire un bon ; et d'ailleurs de ses trois, il y en a bien la moitié de vide. Il a peut-être pensé qu'il lui étoit plus facile de joûter contre Dominique et Rogmanesi, que contre le Sage et Dorneval, et qu'il n'étoit ni prudent, ni raisonnable de refaire une jolie pièce.

Au reste, il a beaucoup ajouté à l'invraisemblance romanesque du second des Hullas.

Gullistan, ancien bouffon et favori d'un roi asiatique, lui a sauvé la vie, et a été chassé de sa cour ; il ne lui reste que sa guitare et le souvenir de sa maîtresse. Le fils du monarque, instruit du bienfait, lui destine une autre récompense. Il se déguise presqu'en mendiant, pour servir les amours d'un sujet si injustement disgracié.

Taher, riche négociant, a répudié une femme qu'il venoit de prendre, parce que, comme la Marianne de Voltaire, elle se refuse au devoir conjugal. Il fait part de son repentir au prince déguisé. Le remède se présente de lui-même. « Vous pouvez, lui dit le prince, choisir le » Hulla, et partout le mari ne jouit pas du même avan- » tage. » On a vu que cette idée appartenoit à Dominique ou à son associé. « Prenez, ajoute le prince, un de ces » misérables qui se prêtent à tout pour un peu d'or. — Je » ne serai en peine que du choix ; il y a partout de ces mi- » sérables-là. » Le prince fait préférer Gullistan, et assure le mari qu'il peut dormir d'un sommeil tranquille. A quoi celui-ci répart qu'il souhaite que le Hulla en fasse autant. Taher fait croire à ce dernier que sa femme est vieille, et laide par conséquent ; et à sa femme Dilara, que le Hulla est décrépit. L'un et l'autre ayant une passion dans le cœur, l'épreuve de la nuit ne paroît pas devoir être dan-

Digitized by Google

ger use. Aussi est-e le fort décente. Les deux personnages se tiennent assis aux deux extrémités opposées de la scène. Gulistan chante, pour abréger les ennuis d'un si triste tête à tête. Dilara trouve que sa voix n'est pas si cassée, se doute qu'on l'a trompée sur son compte, et témoigne à Gulistan sa surprise de ce qu'il ne lui parle pas. — « Je » sais, madame, le respect qu'on doit à votre âge. » Elle se lève en fureur. — « Comment, à mon âge! » Ils se reconnoissent; Taher arrive avec des flambeaux; le prince le suit presqu'aussitôt, ayant quitté son déguisement, et le Hulla reste l'époux de la belle Dilara. Je supprime beaucoup de détails incroyables et peu intéressans.

Il y a plusieurs traits piquans répandus dans cette pièce: le principal rôle, celui du Hulla, est comique; le dialogue en est facile et naturel. Cependant le mot propre ne s'y trouve pas toujours. Le prince dit, par exemple, à Gulistan qu'il va lui prouver l'excès de son zèle. Il est clair qu'il a voulu dire la vivacité.

On a été assez étonné d'entendre appeler les poètes de l'Asie des troubadours, et Gulistan, favori d'un prince du pays des Hullas, demander ce que c'est qu'un Hulla.

Les romances et les ariettes en général sont très-agréables, et doivent suffire pour faire la fortune de cet opéra.

Quant à la musique, son succès n'a point été douteux. Elle a été jugée unanimement gracieuse et légère. Les Auteurs ont été demandés. On a nommé le musicien, M. d'Aleyrac. L'auteur des paroles n'a pas voulu se faire connoître. La voix de Martin n'a jamais eu plus d'éclat ni d'agrément, et son jeu a été ce qu'il devoit être. Son rôle est le seul de la pièce qui soit plaisant; les autres ne sont que médiocres, et ont été médiocrement rendus.

Théâtre du Vaudeville.

Une Heure de Caprice, en un acte, de *M. Gersain.*

Il en a été de ce vaudeville comme de *Gulistan.* Un seul acteur a fait réussir l'un, une seule actrice l'autre. Ce

Digitized by Google

vaudeville cependant, à la différence de l'Opéra-Comique, a plus d'un bon rôle; mais il n'y a eu de bien joué que celui de madame Hervey : le succès n'est dû qu'à elle, et à l'agrément de la pièce qui s'est fait sentir à travers le jeu monotone, sans vivacité, de la suivante, et la foiblesse de l'amoureux. Ce théâtre, qui a plusieurs bonnes actrices, manque d'une soubrette.

Une jeune veuve aimable, mais un peu capricieuse, Adèle, a un procès de famille contre Linval qui l'aime. Son oncle voudroit les marier pour terminer la contestation, et envoie à sa nièce un contrat tout dressé, en l'invitant à le signer. Linval se présente : instruit que sa maîtresse aime la dissipation, il ne lui parle que de fêtes et d'amusemens. Par malheur elle a en ce moment la fantaisie de l'étude et de la retraite; il est en conséquence fort mal reçu. Adèle s'étonne de sa légèreté, attendu qu'il passoit pour avoir un tout autre caractère :

Mais vous pensiez comme un Caton.
— L'âge m'a rendu la raison,
Je n'aime plus que la folie.

On le renvoie pour prendre une leçon du maître de philosophie. Sentant sa faute, il prend au retour un ton bien différent et ne parle plus que comme un sage; mais Adèle, déjà excédée de la philosophie, ne respiroit plus que le plaisir. Il est encore éconduit. Elle le laisse là pour courir à sa toilette, et ensuite à l'Opéra où elle veut qu'il la mène. Auparavant elle doit passer chez une femme qui » n'est ni jeune ni jolie, et dont elle aime beaucoup la » société. » Elle ne dit pas la raison de son amitié, mais on n'a pas beaucoup de peine à la deviner. Lisette lui propose une autre visite chez Araminthe. — « Non, elle » m'ennuie, elle parle sans cesse de ses enfans qu'on voit » toujours, et de ses gens qu'on ne voit jamais. »

Le procureur de Linval vient lui annoncer qu'il a gagné sa cause. — « Cela ne peut être, on ne la plaide que » demain. » Le procureur répond :

Digitized by Google

Le fait est étrange vraiment,
On plaidoit la cause d'un autre ;
Mais, monsieur, je ne sais comment
Les juges ont jugé la vôtre.

Il s'est trouvé au parterre un clerc qui a pris la chose au tragique, et qui a voulu se fâcher, comme autrefois les capitouls de Toulouse en voyant jouer la *Métromanie ;* ce qui a redoublé les ris et la bonne humeur de l'assemblée. Adèle revient trouver Linval, comptant l'entraîner au spectacle. Il lui montre un traité qu'il vient de faire rédiger, tout à l'avantage de sa maîtresse. Elle le déchire, et entre en explication sur ce qu'elle appelle les caprices de Linval. Il répond qu'il a outré en tout son caractère pour se conformer aux goûts contradictoires qu'elle a fait paroître, qu'il n'a qu'une volonté bien décidée, celle de lui plaire. Adèle émue signe le contrat de mariage, et le lui remet en disant : « Vous m'avez proposé une transaction, » voici la mienne, voyez si elle vous convient. » Il tombe à ses genoux. Aussitôt on annonce à la jeune veuve des visites de condoléance pour la perte de son procès. Elle l'ignoroit, et cet incident lui fait sentir toute la délicatesse du procédé de Linval.

Le succès a été complet, quoique la pièce ait été jouée de manière à ce qu'on en ait plutôt pressenti que senti le mérite. Il est vrai que madame Hervey y est extrêmement agréable.

ANNONCES.

Le véritable Medecin des urines, ou Instruction simple, claire et de facile intelligence, à l'aide de laquelle chacun peut (d'après des principes avoués par les plus célèbres professeurs, tels que Malphigy, Bordeu, Sidenham, etc.), juger des maladies dont il est atteint ou menacé.

Credite me vobis folium rectare Sybillæ.

Juv.

1 vol. *in*-36. Prix : 1 fr. 50 c.

A Paris, chez l'éditeur, rue Neuve Saint-Augustin, n°. 57.

Discours sur l'indépendance des gens de lettres, prononcé à la distribution des prix du concours général des lycées, le 29 ther-

Digitized by Google

midor an 13, par M. Luce de Lancival, professeur de belles lettres au lycée impérial. Prix : 1 fr, et 1 fr. 25 c. par la poste.

A Paris, de l'imprimerie de la Préfecture du département, et des Annales des arts et manufactures; rue J. J. Rousseau, n°. 4.

Voyage dans les deux Louisianes, et chez les nations sauvages du Missouri, par les Etats-Unis, l'Ohio et les provinces qui le bordent, en 1801, 1802 *et* 1803; avec un aperçu des mœurs, des usages, du caractère et des coutumes religieuses et civiles des peuples de ces diverses contrées. Par M. Perrin du Lac. 1 vol. *in*-8°, orné de planche et carte. Prix : 5 fr. pour Paris, et 6 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Canelle et Renand, libraires-commissionnaires, rue J. J. Rousseau; et à Lyon, chez Bruyset aîné et Buynand.

Poésies de M. Aug. *Blanchet*, 1 vol. *in*-12 papier superfin. Prix : 1 fr. 25 c., et 1 fr. 80 c. par la poste.

A Paris, chez Léopold Collin, libraire, rue Git-le-Cœur, n°. 18.

Lettres de madame Dumontier, recueillies par M. le prince de Beaumont. Nouvelle édition. 3 vol. *in*-12. Prix : 5 fr., et 6 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Renard, libraire, rue Chamartin, n°. 756; et de l'Université, n°. 922.

L'Homme de la bonne compagnie, ou l'Art de plaire dans la société; ouvrage mis à la portée de tout le monde, et principalement des jeunes gens de l'un et de l'autre sexe; convenable également à tous les pères et mères de famille, etc. Par l'auteur du *Manuel de la bonne compagnie*.

Que le sot soit toujours camarade du beau,
LA FONTAINE.

1 vol. *in*-12, fig. Prix : 2 fr. 50 c., et 3 fr. 25 c. par la poste.

A Paris, chez Leprieur, libraire, rue des Noyers, n°. 45.

L'Apanage des Savans riches, combinaisons littérales épigraphiques; composé de vingt et une épigraphes latines, et de vingt et une françaises, toutes sententieuses; d'une préface instructive, et d'une instruction claire sur le moyen de jouer, en extrait déterminé sur deux sorties, et en ambes déterminés.

Cet ouvrage ne détruit nullement les précédens de l'auteur, Marseille, mathématicien; mais il enrichit singulièrement la collection de ces Jeux littéraux, qui est composée jusqu'alors : 1° de l'Apanage des Savans riches, annoncé ci-dessus, en 2 vol.; prix : 18 fr., et 19 fr. par la poste 2° de la vraie Pierre philosophale, composée de six grandes cartes et six traités, avec le moyen de jouer et gagner, sans être obligé d'augmenter les mises, c'est-à-dire sans martingaler; prix : 12 fr., et 13 fr. par la poste; 3° de l'Extrait de la première carte de ladite Pierre philosophale, relative aux ternes et quaternes; prix : 3 fr., et 3 fr. 50 cent. par la poste; et 4° de la vraie Clef et son vérificateur, pour les extraits déterminés sur une sortie, en deux volumes; prix : 11 fr., et 12 fr. par la poste.

A Paris, chez l'auteur, carrefour de la rue de la Vannerie, n° 37, ci-devant 51; et au seul dépôt, chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Berlin, 25 *septembre*. — De grands mouvemens ont eu lieu ici ces jours derniers. Un courrier arrivant de Wilna a apporté à notre cour une lettre par laquelle l'empereur Alexandre annonce que trois armées russes sont en marche et vont traverser la Prusse. Cette arrogance, cette violation de l'indépendance prussienne et de son territoire, ont irrité le roi et son conseil à tel point, que d'un cri unanime on a décidé qu'il falloit repousser la force par la force. Au sortir du conseil, 15,000,000 d'écus ont été tirés du trésor du roi, et des courriers envoyés de tous côtés, pour rappeler les sémestriers et rendre mobiles toutes les forces prussiennes.

Il est probable que cet acte de fermeté fera rentrer en elle-même la cour de Saint-Pétersbourg. Elle va chercher à cajoler une puissance qu'elle hait et qu'elle a tenté vainement d'intimider. Elle ne recueillera de ses menaces que la déconsidération qui accompagne toujours le mauvais succès d'une démarche oppressive et présomptueuse. On ne manquera pas de remarquer que tous les parens de l'empereur de Russie, et tous ceux auxquels il devroit être attaché par les liens de la politique, font cause commune avec la France. Pour qui se bat-il? Ce n'est pas pour la cause de son beau-frère, de son oncle, de son neveu; mais par soumission aux suggestions de Marcow et aux volontés de l'Angleterre. Qu'espère-t-il? est-ce de donner des lois à la France? Il faudra qu'il fasse fréquemment encore des appels de 2 hommes par 500 avant de pouvoir y parvenir. Tandis que ce prince pouvoit jouer un si beau rôle, il s'est jeté entre les mains des Anglais; il approuve tout ce qu'ils font: il ne voit que par leurs yeux. Il fera répandre beaucoup de sang pour ne réussir dans aucun de ses projets, et pour finir par être humilié par l'arrogance anglaise, comme il l'a été déjà au commencement de son règne. (*Moniteur.*)

Ratisbonne, 23 *septembre*. — La note suivante du chargés d'affaire de S. M. l'Empereur des Français près la diète de l'Empire, a été portée aujourd'hui à la dictature de la diète.

« Les circonstances actuelles font un devoir à S. M. l'Empereur des Français, roi d'Italie, de concentrer ses forces, afin de pourvoir à la défense de ses frontières, si

évidemment menacées. S. M. a donc été dans l'obligation de rappeler la plupart des corps qu'elle avoit dans le pays d'Hanovre, et ces corps se trouvant au fond de l'Allemagne, ne pouvoient faire autrement que d'en traverser une partie pour se rendre sur les points qui leur étoient désignés. Mais quoique le motif et le but de leur passage soient clairement indiqués par l'état présent des choses que tout le monde connoît, et qu'il soit impossible de s'y méprendre, S. M., ne voulant laisser à la malveillance aucun prétexte sur lequel elle puisse s'exercer, a chargé le soussigné de donner, en cette occurrence, à la diète germanique, les explications contenues dans la présente note.

» Ratisbonne, 21 septembre. *Signé* BACHER. »

On est très-surpris que l'empereur d'Allemagne n'ait fait encore aucune notification dans les formes, relativement à l'entrée d'une armée autrichienne sur le territoire de l'Empire, et à la prochaine arrivée des Russes.

EMPIRE FRANÇAIS.

Strasbourg, 8 *vendémiaire*. — S. M. Impériale, arrivée ici depuis quelques jours, s'est portée le 8 au delà du Rhin pour passer une revue. Rentrée dans la ville, elle a le lendemain matin visité l'arsenal, où elle s'est rendue à cheval, et est sortie à midi par le pont de Khel. On croit que ce jour, 9, le quartier-général a dû être transféré à Brukal ou à Ettingen. S. M. l'Impératrice est encore ici pour quelques jours.

Voici la proclamation de l'Empereur à l'armée :

Soldats,

« La guerre de la troisième coalition est commencée. L'armée autrichienne a passé l'Inn, violé les traités, attaqué et chassé de sa capitale notre allié..... Vous-mêmes, vous avez dû accourir à marches forcées à la défense de nos frontières. Mais déjà vous avez passé le Rhin : nous ne nous arrêterons plus que nous n'ayons assuré l'indépendance du corps germanique, secouru nos alliés, et confondu l'orgueil des injustes agresseurs. Nous ne ferons plus de paix sans garantie : notre générosité ne trompera plus notre politique. Soldats, votre Empereur est au milieu de vous. Vous n'êtes que l'avant-garde du grand peuple ; s'il est nécessaire, il se levera tout entier à ma voix pour confondre et dissoudre cette nouvelle ligue qu'ont tissue la haine et l'or de l'Angleterre. Mais, soldats, nous au-

Digitized by Google

rons des marches forcées à faire, des fatigues et des privations de toute espèce à endurer : quelques obstacles qu'on nous oppose, nous les vaincrons, et nous ne prendrons de repos que nous n'ayons planté nos aigles sur le territoire de nos ennemis. » NAPOLÉON.

Par ordre de Sa Majesté,
Le major-général de la grande armée,
Le maréchal BERTHIER.

Le passage du Rhin continue toujours et nos troupes s'avancent sur tous les points. On dit que nos patrouilles de cavalerie ont déjà rencontré celles des Autrichiens au débouché du val de la Kinche et au pied du Knibis ; mais on assure qu'il n'a pas encore été commis d'hostilités.

L'armée autrichienne continue sa marche vers les montagnes de la Forêt-Noire, qui bordent la vallée du Rhin. Nos troupes s'avancent aussi de ce côté. On est dans l'attente d'événemens importans.

Lyon. — M. le préfet vient d'adresser aux maires des communes deux exemplaires du tarif des oblations pour les curés et desservans du diocèse de Lyon, fixé par S. Em. le cardinal-archevêque, et approuvé par le gouvernement. Ce réglement ordonne, entr'autres dispositions, l'établissement d'un mémorial de catholicité, ainsi qu'il suit :

« Dans toutes les paroisses il y aura deux cahiers ou mémoriaux de catholicité, reliés en registres. Dans l'un et l'autre seront inscrits :

» 1°. Pour les baptêmes, le nom de baptême donné à l'enfant, les noms de ses père et mère, leurs qualités ; les noms des parrains et marraines, leurs qualités ; la date du jour où l'enfant est né, celle du jour où il a été baptisé : la signature du père, des parrains et marraines, y sera apposée, ainsi que celle du curé ou desservant. Si le père, parrains ou marraines, ou l'un d'eux, ne savent pas signer, le curé ou desservant aura soin de l'exprimer.

» 2°. Pour la bénédiction nuptiale, la formule usitée de l'acte religieux sera inscrite dans les deux mémoriaux, en y faisant mention expresse que les époux ont rempli les obligations prescrites par la loi. Elle sera signée par le curé ou desservant, les époux, et quelques personnes présentes à l'administration du sacrement ; si les époux ou l'un d'eux ne savent pas signer, il en sera fait mention.

» 3°. Pour les sépultures religieuses, l'acte ordinaire qui constate que ladite sépulture a été accordée au défaut, sera également inséré dans les deux mémoriaux, et signé

Digitized by Google

du curé ou desservant, et de deux personnes présentes à la sépulture religieuse.

» L'un des deux mémoriaux de catholicité sera déposé dans les archives de l'archevêché. »

Angers, 8 *vendémiaire*. M. le préfet de Maine et Loire vient d'adresser aux sous-préfets et aux maires du département une circulaire relative à l'appel que S. M. l'Empereur fait au courage de la jeunesse française dans les circonstances présentes. On lit à la fin de cette circulaire, par *postcriptum*, le paragraphe suivant :

« Les papiers que le courrier vient m'apporter m'apprennent que les jeunes gens qui, dans les villes où l'Empereur a eu occasion de passer, avoient fait auprès de lui le service de gardes-d'honneur, réclament aujourd'hui l'avantage de continuer ces honorables fonctions dans les camps auprès de S. M. Il ne seroit pas juste que les départemens qui n'ont pas eu le bonheur de posséder le souverain, fussent exclus du droit de contribuer à la garde de sa personne, d'en répondre au peuple français, de partager les glorieux périls de notre Empereur, et d'apprendre le métier de la guerre sous le plus grand des capitaines; et, je suis d'avance convaincu que S. M. daignera agréer les services qui pourroient lui être volontairement offerts par les jeunes gens aisés du département de Maine et Loire. J'engage donc MM. les sous-préfets à ouvrir un registre pour la souscription de tous les jeunes gens qui voudront s'armer, s'habiller et s'équiper à leurs frais, et qui n'ont que le besoin de se couvrir d'honneur, de rendre l'Empereur témoin de leur courage, de mériter ses éloges pour eux, et sa bienveillance particulière pour le département qu'ils auront représenté au champ de la gloire. Pareil registre sera ouvert à la préfecture.

Caen. — Il vient de s'ouvrir ici, sous les auspices de M. Cafarelli, préfet du Calvados, et de M. de Saint-Manvieux, maire de la ville, une souscription dont le produit est destiné à l'érection d'un monument à la mémoire de Malherbe, sur la place même illustrée par son nom, et près du toit sous lequel il reçut le jour. Ce projet a été accueilli avec une sorte d'enthousiasme, et toute la ville s'empresse de concourir à son exécution.

PARIS.

— Un décret de S. M., rendu à Saint-Cloud, le 14 septembre, porte que, dans le courant du mois d'octobre, la garde nationale du royaume d'Italie sera mise en activité

Digitized by Google

dans toutes les communes du royaume d'Italie; elle sera immédiatement sous les ordres du prince vice-roi.

— Un décret impérial du 26 fructidor dernier, ordonne que les arrérages des rentes et pensions dues par le trésor public, qui n'auront point été réclamés pendant les deux années qui précéderont le dernier semestre en paiement, ne seront payés que sur la quittance des propriétaires ou sur celle d'un fondé de pouvoir spécial. Les propriétaires desdites rentes ou pensions qui en recevront eux-mêmes les arrérages, seront tenus de justifier d'un certificat d'individualité conforme au modèle annexé au présent décret; ce certificat expédié sur papier au timbre de 25 centimes, sera délivré sans frais par les maires des communes ou les juges de paix de canton, dont les signatures seront duement légalisées. L'exécution des dispositions ci dessus commencera à dater du 1^er^ vendémiaire an XIV, pour ce qui concerne les cinq pour cent consolidés, et du 1^er^ nivose suivant, pour la dette viagère et les pensions.

— Le contre amiral Lacrosse mande de Boulogne le 9 vendémiaire au ministre de la marine :

Avant-hier 7 la ligne d'embossage de la flotille de S. M. étant composée de 27 canonnières seulement, sous les ordres du capitaine de vaisseau Dordelin, eut toute la journée en présence 23 bâtimens, dont 2 vaisseaux, 4 frégates, et le reste corvettes de guerre. Hier 8, le nombre des ennemis n'avoit point diminué; mais habitué à les voir souvent en pareil nombre, je ne jugeai point à propos de renforcer la ligne d'embossage, bien sûr d'ailleurs qu'elle suffisoit pour repousser toute attaque. A minuit, le temps étant très-sombre et la mer belle, j'entendis une fusillade assez vive et quelques coups de canon dans la ligne. Je disposai sur-le-champ plusieurs divisions de la flotille à sortir; mais le feu ayant cessé, je fis suspendre ce mouvement. M'étant porté sur la ligne, le capitaine Dordelin m'a rendu compte que la canonnière n° 62, chef de file de la ligne du côté de l'est, commandée par l'enseigne Alix, avoit été cernée par une chaîne de brûlots, dirigée par plusieurs penichs. Cet officier, sans filer ni couper son câble, ce qui eût successivement exposé toute la ligne au danger des brûlots, n'a pas hésité à tenir fermement son poste; et, dirigeant tous ses efforts sur la chaîne qui lioit les brûlots, il s'est attaché à la briser, et y est parvenu.

Cette chaîne brisée, les brûlots ont filé le long de la ligne: cependant la canonnière n° 306, capitaine Nivelain, a été accrochée par six d'entre eux. Cet officier a fait la même manœuvre que le capitaine Alix; et Pierre Marchand, son second, Jean-François Léonard, maître d'équipage, et Legendre, matelot, se sont jetés dans un canot, et ont dégagé le bâtiment. Mais un des brûlots ayant fait presqu'aussitôt son explosion très-près de la canonnière, elle en a été soulevée, couverte d'eau, et n'a eu d'autres avaries que des vitres cassées, et quelques mitrailles à bord. Le n° 291 a aussi éprouvé quelques effets de la commotion. Les canonnières n^os^ 280, 305, 138, 34,

Digitized by Google

6e, ont été particulièrement attaquées et n'ont point quitté leur poste. Il y a eu seulement quelques manœuvres de coupées par les balles; et les peniches de l'ennemi, repoussées par un feu très-vif, ont bientôt pris la fuite, et n'ont trouvé leur salut que dans l'obscurité.

A deux heures tout étoit tranquille dans la ligne, et nous n'y avions pas eu un seul homme de tué; mais au point du jour, le capitaine Alix ayant aperçu des corps flottans, a envoyé pour les reconnoître, son canot commandé par l'aspirant Masurier, et équipée de 6 hommes. On a soulevé un corps sphérique, doublé en cuivre, et qu'on a reconnu pour une des machines infernales désignées dans un des nos du *Moniteur*, sous le nom de *globe de compression*.

Comme on conduisoit celui-ci à terre, il a sauté en l'air avec fracas, et l'aspirant Masurier, ainsi que trois hommes du canot, ont péri.

A mer basse, on a trouvé sur la côte beaucoup de débris de ces boulets, et particulièrement une platine avec son bassinet, semblable à celle des machines incendiaires que les Anglais nous envoyèrent l'année dernière, à la même époque, avec autant de ridicule et aussi peu de succès.

— Par décret du 1er vendémiaire, les vins, cidres et poirés qui seront enlevés par des acheteurs ou pour être conduits à la vente, depuis le 1er brumaire de chaque année jusqu'au 30 germinal inclusivement, sans avoir acquitté le droit d'inventaire dû au lieu de l'enlèvement, seront assujétis au paiement de ce droit à leur première entrée ou passage dans un lieu sujet à l'octroi, ou à un bureau de douanes ou de droits réunis. Les propriétaires qui font transporter de leurs caves et celliers à leur domicile, soit dans la même commune, soit dans une autre commune, seront seulement tenus de faire, au bureau de la régie, leur déclaration indicative de l'heure du transport et de la consistance des boissons, à peine du quadruple droit des quantités non-déclarées ou faussement déclarées. L'ouverture des portes de caves, celliers, magasins et tous autres endroits propres à recevoir des boissons, ne pourra être refusée aux commis à leur première réquisition, conformément à l'article 50 de la loi du 5 ventose an XII, pendant le temps des inventaires, sous peine d'une amende de 100 f. contre les contrevenans, et sans préjudice de la confiscation des boissons trouvées en recélé. Les propriétaires seront tenus, lors du récolement, de déclarer ce qui leur reste des boissons comprises dans les inventaires précédens. En cas de fausses déclarations, il y aura lieu à l'amende du quadruple droit des vins vieux qui ne se trouveront pas par la vérification de la déclaration.

Erratum. Page 50 de ce Numéro, vers 13e., au lieu de : *N'en changerais-je pas ?* lisez : N'en changerai pas.

Digitized by Google

(No. CCXXII.) 20 VENDÉMIAIRE an XIV.
(Samedi 12 Octobre 1805.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

LE DEUIL DE TÉLAMON.

IDYLLE ÉLEGIAQUE.

DÉJA depuis deux mois absente de nos plaines,
Cérès du soc avare avoit payé les peines,
Et jaloux d'étaler de plus riches bienfaits,
Bacchus l'avoit encore emporté sur Cérès.
Les sillons dépouillés, les pampres sans parure,
Les arbres jaunissans perdant leur chevelure,
L'Aquilon, d'une voix dont le son fait frémir,
Ordonnant la retraite au timide Zéphyr,
Tout annonce du ciel l'inclémence cruelle,
Et le sommeil profond où se plonge Cybèle.

Mais toujours l'abondance a dans les champs déserts
Des charmes du printemps embelli les hivers,
Et l'heureux villageois, sous son chaume tranquille,
Des trésors prodigués par un été fertile
Jouit avec transport dans la triste saison.
Son foyer pétillant et son joyeux flacon,

Digitized by Google

Sa femme, ses enfans, leurs jeux et leur tendresse
De ses sens tour-à-tour se disputent l'ivresse.
Qu'importent les frimas à son bonheur présent?
Le ciel est toujours beau quand le cœur est content.

Mais pour l'homme sensible, à la douleur en proie,
L'abondance revient sans amener la joie.
Le cercle des saisons roule en vain à ses yeux,
Et les fleurs et les fruits, et les ris et les jeux.
Qu'importent tous ces biens au chagrin qui l'oppresse?
Le tableau du bonheur outrage sa tristesse.
Phébus lui verse en vain un jour pur et vermeil;
Du voile de son deuil il couvre le soleil.
Il voudroit que cet astre, au bout de sa carrière,
Eteignît pour jamais sa brillante lumière,
Et qu'une nuit profonde effaçât sans retour
Les objets déchirans que lui montre le jour.

Tel étoit Télamon. Ce vieillard vénérable
Pleure de son bonheur la perte irréparable,
Sa Pauline n'est plus. O tristesse! ô douleur!
Sa femme, son amante, et sa fille et sa sœur,
Elle étoit tout pour lui! L'amour de la sagesse
Au cœur de son amie alluma cette ivresse
Qui, des sens enflammés épurant les desirs,
Dans la seule vertu fait chercher des plaisirs.
Comme on voit les festons d'une vigne naissante
Orner d'un vieil ormeau la tête jaunissante,
Ainsi l'on vit Pauline, encor dans son printemps,
Du sage Télamon reverdir les vieux ans.
On diroit que pour lui, détournant sa carrière,
Le Temps fait chaque jour quelques pas en arrière,
Et qu'il veut, en faveur de ses chastes amours,
De vingt ans écoulés renouveler le cours.
Mais, ô faveur trompeuse! ô trop vaine apparence!
Tandis que, plein d'amour, de joie et d'espérance,
Il s'enivre à longs traits de sa félicité,
La Mort, l'affreuse Mort, d'un vol précipité

Digitized by Google

A fondu sur Pauline; et le bonheur suprême
Disparoît, et fait place au désespoir extrême.
Seul il peut de son sort nous dépeindre l'horreur :
Ecoutons-le lui-même et plaignons son malheur.

Elle n'est plus ! la Mort a de sa main cruelle
Eteint de mon flambeau la dernière étincelle.
Elle n'est plus ! Et moi triste, désespéré,
Errant dans la nuit sombre où je suis égaré,
J'appelle et cherche en vain l'épouse de mon ame.
O toi que j'adorois, que j'appelois ma femme,
Qui l'étois en effet par tes vœux, par les miens,
Par le plus doux des nœuds, le plus fort des liens,
Par ce rapport des cœurs et cette sympathie
Qui mieux que les sermens tient l'ame assujétie,
Pauline, m'entends-tu ? Mes sanglots et mes cris
Frappent-ils au tombeau tes mânes attendris ?
Ou dans les sombres lieux où repose ta cendre
N'est-il plus rien de toi qui puisse encor m'entendre ?
Ce cœur si vertueux, cet esprit si brillant
Ont-ils pu retomber au gouffre du néant ?

Philosophe orgueilleux, dont la fausse sagesse
Veut du nom d'esprit-fort colorer ta faiblesse,
Et qui, de l'ame en nous éteignant le flambeau,
Nous plonge tout entiers dans la nuit du tombeau,
Porte, porte aux méchans tes funestes maximes,
Et du frein des remords affranchis tous leurs crimes;
Mais laisse à la vertu l'espoir consolateur
Qui d'un sombre avenir lui dissipe l'horreur,
Quand la Religion, de sa main triomphante,
Présente à ses regards la couronne brillante
Qui, pour combler ses vœux, un jour au haut du ciel
Doit décorer son front d'un éclat immortel.

Non, le trépas n'est rien pour l'ame fortunée
Qui n'a point ici-bas borné sa destinée.
Le méchant doit trembler sous sa faulx abattu,

Digitized by Google

Mais la Mort même expire aux pieds de la Vertu,
Et de ses jours mourans la dernière étincelle
Allume le flambeau d'une vie éternelle.

Non, je n'en doute plus : Pauline vit encor.
Non, la terre n'a point englouti mon trésor.
Je la vois dans les cieux, j'entends sa voix touchante.
« Télamon, cesse enfin de pleurer ton amante ;
» Réjouis-toi plutôt de son sort glorieux ;
» Joins-la par la pensée au séjour radieux,
» Partage ses plaisirs, loin de verser des larmes,
» Et du bonheur céleste anticipe les charmes. »

Qui ? moi, Pauline ! moi ? Lorsque tu m'as quitté
Pouvoir jouir encor de la félicité !
Etre heureux loin de toi !... Dieu puissant que j'implore,
Au comble du malheur mon désespoir t'adore,
Et mon cœur déchiré des plus cuisans regrets
Respecte en gémissant tes sévères décrets.
N'exige rien de plus, et si mon deuil t'offense
Songe que mes tourmens méritent ta clémence,
Et que jamais ta main, dans son plus grand courroux,
N'a porté sur un cœur de si terribles coups.
Hélas ! je rendois grace à ta bonté divine
D'avoir uni mon sort à celui de Pauline ;
Et ne demandois plus de la faveur des cieux
Que de voir en mourant sa main fermer mes yeux.
Tu ne l'as pas voulu. Que ta volonté sainte
Soit accomplie en tout ! Mais permets-moi la plainte,
Et que du moins mes pleurs, perpétuel ruisseau,
Puissent, sans t'offenser, arroser son tombeau.
Oui, mon Dieu, tu permets à l'humaine faiblesse
Pour des malheurs si grands la plus grande tristesse,
Et lorsque ta justice éprouve tes enfans,
Tu veux les voir soumis et non indifférens.

Que suis-je maintenant ? Quelle est mon existence ?
Le monde à mes regards n'offre qu'un vide immense.

Digitized by Google

Je n'y vois, je n'y sens que mon malheur affreux,
En vain autour de moi je promène mes yeux.
Parmi tous ces objets que le jour illumine,
Ils n'aperçoivent rien que l'ombre de Pauline.
Tout est anéanti pour mon cœur, pour mes sens :
Je ne trouverai plus de charmes au printemps;
Je n'irai plus cueillir, au lever de l'aurore,
Ces fleurs que pour Pauline elle faisoit éclore.
Chantre mélodieux dont la touchante voix
S'unissoit à la sienne au milieu de nos bois,
Tu voudras vainement consoler ma misère;
Je n'écouterai plus ta chanson solitaire.
Zéphyrs jadis si doux, désormais importuns,
Exhalez loin de moi vos suaves parfums.
Je ne puis rien goûter, je ne veux rien entendre.
Les yeux toujours fixés sur une froide cendre,
Je n'aime que la mort. Oui, malgré sa rigueur,
Seule elle a maintenant des charmes pour mon cœur;
Seule elle peut, hélas ! réparer ma ruine,
Seule enfin elle peut me rejoindre à Pauline.

Mais est-il donc bien vrai que le courroux du sort
M'ait ravi pour jamais mon unique trésor ?
Est-il vrai que jamais la plus foible étincelle
Ne puisse s'échapper de la nuit éternelle ?
Quoi ! le jour à mes yeux doit succéder au jour,
La nuit doit de la nuit attendre le retour,
Et tourmenté sans fruit d'une mortelle attente,
Je ne reverrai plus ma femme et mon amante !

Grand Dieu, qui par mes mains me défends de mourir,
Donne-moi des tourmens que je puisse souffrir;
Ou, sensible au destin sous qui mon cœur succombe,
Laisse à mon désespoir le soin d'ouvrir ma tombe;
Et ne me contrains pas, pour remplir tes décrets,
A mourir chaque jour sans expirer jamais.

Digitized by Google

Hé bien ! s'il faut encor sous le joug qui m'accable,
Supporter de mes maux le poids insupportable;
Si c'est l'ordre du ciel, traînons jusqu'au tombeau
De mes jours languissans le pénible fardeau.
Mais aux yeux des mortels dérobons mon supplice;
Que Dieu seul soit témoin de ce grand sacrifice;
Fuyons, et de la vie épuisant les malheurs,
Allons dans un désert ensevelir mes pleurs.

Triste et sublime auteur, toi dont les écrits sombres
Des plus obscures nuits épaississent les ombres,
Mélancolique Young ! père, époux malheureux !
Suis-moi dans mon exil. C'est-toi seul que je veux;
Ou plutôt dans l'accès de ma douleur extrême
Je ne veux avec moi d'autre homme que moi-même;
Trop malheureux encor, dans le fond des déserts,
De ne pouvoir me fuir en fuyant l'univers !

Par l'auteur de la Nouvelle Ruth (1).

ÉPITAPHE DE PAULINE.

Ci-gît la dépouille mortelle
D'un ange en femme revêtu.
La nature fit tout pour elle;
Elle fit tout pour la vertu.

Par le même.

LE VOISIN ÉLOIGNÉ,

IMITATION DE MARTIAL.

(*Lib. I, ep.* 86.)

Novus est mon proche voisin;
Je puis de ma fenêtre même

(1) *La Nouvelle Ruth* a reçu dans ce journal, il y a deux ans, un juste tribut d'éloges. Cette élégie ne lui est pas inférieure. On ne peut qu'inviter l'auteur de pareils vers à les réunir dans un volume, et à en faire jouir le public.

Digitized by Google

Lui parler, lui donner la main.
Vous croyez mon bonheur extrême;
Qu'à toute heure, soir et matin,
Le voir est mon heureux destin :
Mais n'allez pas prendre le change !
C'est pour moi l'habitant du Gange :
Je ne l'entends, ni ne le voi.
Enfin, dans la ville de Rome,
On ne sauroit trouver un homme
Ni plus près, ni plus loin de moi.

KÉRIVALANT.

ENIGME.

AIR : *Je sais avec adresse*
Porter un billet doux,
Séduire une maîtresse,
Endormir un jaloux, etc.

TOMBEAU de leur tendresse
Et des plus doux sermens,
Je désunis sans cesse
Les plus tendres amans :
Partout on me dit frère
De l'enfant de Cythère,
J'en excepte Paris
Où l'on dit le contraire,
Quoique pourtant ma mère
Soit la belle Cypris.

Que ton ame étonnée
Ecoute bien ceci :
La tendre Cythérée
Sut tromper son mari.
Du beau-fils de Semèle
Et de cette infidelle
Naquit le Dieu d'Amour;
Mais l'Intérêt sut plaire

Digitized by Google

A ma volage mère,
Et je lui dois le jour.

C'est toi seule, Lucile,
Qui fais chérir mes lois,
Pour trouver un asile
J'ose emprunter ta voix:
Belle comme ma mère,
Tu dois m'être aussi chère,
Tu dois m'aimer autant;
Ta beauté me protège,
Comme Amour oserai-je
Me dire ton enfant ?

LOGOGRIPHE.

Hideux et décharné
L'homme ingrat me méprise;
O sujet de surprise !
Si mon cœur est ôté,
Je deviens belle et reine,
C'est trop me dévoiler,
Et je vois que sans peine
On va me deviner.

Par L. P...., *aveugle.*

CHARADE.

Rien d'impossible à mon premier;
Rien d'existant sans mon dernier;
Rien d'affirmé par mon entier.

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier N° est *la Beauté.*
Celui du Logogriphe est *Peau,* où l'on trouve *Pau* et *eau.*
Celui de la Charade est *Or-age.*

Digitized by Google

Suite de l'article de M. de Bonnald, *sur la Philosophie morale et politique du XVIII^e siècle.*

La philosophie politique de l'Europe se partage en un même nombre de sectes que la philosophie morale. Ces sectes soit politiques, soit morales, sont entr'elles dans les mêmes rapports, parce que la politique et la morale sont une même chose, appliquées, l'une au général, l'autre au particulier; en sorte que la politique bien entendue, doit être la morale des états; et que la morale rigoureusement observée, doit être la politique des particuliers.

Ces différentes opinions politiques ont reçu, dans nos troubles civils, une application publique et récente.

La démocratie proprement dite, rejette avec fureur de la société politique, toute unité visible et fixe de pouvoir; et elle ne voit le souverain que dans *les sujets*, ou le peuple : comme l'athéisme rejette la cause unique et première de l'univers, et ne la voit que dans les effets ou la matière. Dans le système de ceux-ci, la matière a tout fait; dans le système de ceux-là, le peuple a droit de tout faire; en sorte qu'on pourroit appeler les démocrates, les athées de la politique; et les athées, les *enragés*, ou les *jacobins* de la religion.

A l'extrémité opposée, est le pur royalisme qui veut un chef unique, inamovible, réellement présent à la société par sa volonté législative, et son action ordonnatrice et administrative; véritable Providence visible pour régler tout l'ordre extérieur de la société. Changez les noms, et vous aurez le théisme ou le christianisme, avec ses

Digitized by Google

dogmes sur l'existence de la Divinité, sa volonté souveraine, et son action réelle et réellement présente à la société.

Les *impartiaux*, modérés, constitutionnels de 89, se placent entre les démocrates et les royalistes, comme les déistes entre les athées et les chrétiens; et c'est ce qui fit donner, avec raison, à la constitution qu'ils avoient inventée, le nom de *démocratie royale*. Ils vouloient un roi; mais un roi sans volonté définitive, sans action indépendante; et comme le disoit aux Polonais, Mably, le docteur du parti, *un roi qui reçût des hommages respectueux, mais qui n'eût qu'une ombre d'autorité* : à ces traits, on peut reconnoître le Dieu idéal et abstrait du déisme, sans volonté, sans action, sans présence, sans réalité. Ainsi cette constitution politique n'étoit qu'une *démocratie déguisée*, comme le déisme n'est *qu'un athéisme déguisé*. Et de même que le roi des constitutionnels pouvoit (et les événemens l'ont prouvé) disparoître de l'état sans y laisser de vide; le Dieu du déisme pourroit sans qu'on s'en aperçût, s'éclipser de l'univers. C'est, de part et d'autre, un être dont on conserve le nom, par un reste d'habitude, à la tête des édits ou des prières, mais qui est au fond complètement inutile au gouvernement du monde, et à la direction de la société.

Cette identité dans les principes des deux sociétés religieuse et politique, est fondée sur la parfaite analogie que l'ordonnateur suprême a mise dans les deux ordres de lois qui doivent régir l'homme intérieur et l'homme sensible.

Et certes, il est difficile de méconnoître la justesse de ce parallèle, lorsqu'on se rappelle que les déistes, ou philosophes modernes, ont puissamment influé sur la constitution de 89; que les athées ont fait celle de 93; et que, généralement par-

Digitized by Google

lant, la partie chrétienne et catholique de la France a resté fidelle aux principes monarchiques par une disposition inhérente à ses principes religieux, que les adversaires taxoient de préjugé et de fanatisme.

La constitution religieuse a même suivi en France, aux différentes époques de la révolution, les diverses phases de la constitution politique. Ainsi la constitution *démocratico-royale* de 89, donna naissance à la constitution *presbytero-catholique*, appelée la constitution civile du clergé. L'anarchie démagogique de 93 voulut anéantir la religion chrétienne, et nous conduisit, ou peu s'en fallut, à l'athéisme par le culte de *la Déesse Raison*.

Il n'y eut pas jusqu'à l'espèce de gouvernement, mitoyen entre la démocratie et la monarchie, le gouvernement directorial, qui ne voulût aussi établir sa religion mitoyenne entre l'athéisme et le christianisme. Le déisme se présentoit; mais les gouvernans convaincus du vide et de l'inanité de cette doctrine, voulurent, pour en faire une espèce de religion publique ou plutôt populaire, lui donner un peu plus de corps; et ils proclamèrent à grand bruit, la religion dite *naturelle*, sous le nom pompeux de *théophilantropie*. A une religion, il faut un sacrifice, qui en est le caractère essentiel; et au milieu d'hommes accoutumés au sacrifice substantiel de la religion chrétienne, ils osèrent renouveler le sacrifice de la religion naturelle, l'offrande des fruits et des fleurs. Leurs connoissances n'alloient pas jusqu'à savoir que la religion qu'on appelle *naturelle* n'est que la religion domestique, ou patriarchale des premiers hommes qui professoient le pur théisme, en état de famille ou de société domestique, et précédemment à tout état public ou politique de société; et qu'ainsi, il étoit contradictoire dans les termes

Digitized by Google

et absurde dans les idées, de donner une religion domestique pour base ou pour compagne à une société publique. Cependant, de peur qu'on ne se méprît sur le fonds de déisme de leur invention, ils exposèrent les apôtres du déisme, Voltaire et J. J. Rousseau couronnés de fleurs, à la vénération des amateurs dans les temples décadaires. Un peuple chrétien n'est pas souverain; mais il est raisonnable, et même sous les yeux des fondateurs et malgré leur puissance, le peuple à Paris fit justice de cette farce impie, et le ridicule qui l'avoit accueillie à sa naissance la suivit jusqu'au tombeau (1).

Le rapprochement que nous venons de faire une fois admis, les faits nous mettent sur la voie des conjectures, et le passé peut nous éclairer sur l'avenir. L'esprit démocratique finit en Europe, avec les gouvernemens républicains; et les principes monarchiques renaissent de toutes parts; parce que l'unité de pouvoir, élément de toute société, survit aux révolutions; comme les élémens des corps résistent aux décompositions chimiques. Il est donc conforme à l'analogie des choses et par conséquent à la raison, de conjecturer que le principe d'athéisme et de déisme s'affoiblira, et que les esprits fatigués d'erreurs reviendront à la religion chrétienne, seul moyen assuré pour les Etats, de tranquillité, de force et de prospérité, parce qu'en elle seule est la raison du pouvoir des rois et des devoirs des peuples.

DE BONNALD.

(1) L'intérêt que quelques personnages influens mettoient à soutenir cette comédie, a peut-être préservé de la destruction les édifices catholiques où la troupe donnoit une fois par décade ses burlesques représentations.

Digitized by Google

Le comte de Guilfort, fragment d'un poëme épique inédit, par *M. D**** n.* Brochure *in*-8°. Prix : 60 cent., et 75 cent. par la poste. A Paris, chez *Henrichs*, libraire, rue de la Loi ; et chez *le Normant*, libraire, imprimeur du *Journal de l'Empire*, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Telephe, vel Peleu male si mandata loqueris,
Aut dormitabo, aut ridebo.
HORACE, *Art poétique.*

Le législateur de notre Parnasse a dit en parlant du poëme épique :

« Un poëme excellent où tout marche et se suit,
N'est pas de ces travaux qu'un caprice produit :
Il veut du temps, des soins, et ce pénible ouvrage
Jamais d'un écolier ne fut l'apprentissage. »

Quelques critiques se sont imaginé que Boileau vouloit recommander ici aux jeunes gens de ne point se livrer à une entreprise qu'il jugeoit être au-dessus de leurs forces; mais ce n'est point là sa pensée : un jeune homme peut avoir une idée heureuse, et ce seroit manquer de jugement que de vouloir établir un précepte propre à l'étouffer dès sa naissance. Le poète veut que cette idée soit cultivée et mûrie par une longue méditation, parce qu'un poëme exige une connoissance approfondie des hommes et des choses, et parce qu'un ouvrage de si longue haleine ne peut se soutenir que par tous les efforts de l'art et du travail. Ce n'est donc pas parce que Voltaire étoit trop jeune quand il a commencé sa Henriade, qu'il en a fait un poëme si faible d'action, de caractères et même de style, malgré l'éclat de plusieurs morceaux ; mais c'est que toute sa vie il a été incapable d'une application sérieuse et soutenue, et qu'il se piquoit plutôt de faire vîte que de bien faire.

Digitized by Google

J'ignore quel est l'âge de l'auteur d'un nouveau poëme en douze chants, annoncé sous le titre de la *Bataille d'Hastings* ou l'*Angleterre conquise*, d'où l'histoire du comte de Guilfort est tirée. Si j'en juge par ce fragment, je dois croire cet auteur bien jeune; et très-certainement, quand il auroit soixante ans, ce ne seroit encore qu'un écolier.

La Bataille d'Hastings, célèbre dans l'histoire des révolutions de l'Angleterre, est un sujet dont les circonstances de la guerre actuelle augmentent beaucoup l'intérêt. Cependant comme ce n'est pas la vérité qui plaît le plus dans un poëme, ou que du moins toutes les fictions qui l'embellissent appartiennent entièrement à l'imagination du poëte, nous ne nous refusons pas à croire qu'il soit possible à un habile homme de le traiter avec succès. M. D****n n'est pas le seul qui en ait conçu le projet; nous connoissons un autre jeune poëte qui s'en occupe, et je ne serois pas étonné de voir paroître tout-à-coup une trentaine de poëmes sur ce même sujet, tant le désir de se montrer est vif parmi les écrivains de notre nation, tant ils sont prompts à saisir le moment favorable pour présenter au public leurs productions un peu hâtives! Ils ne daignent pas considérer que Virgile employa douze ans à faire un poëme digne du héros qu'il vouloit célébrer, et il semble inutile de leur rappeler un exemple qu'ils sont bien déterminés à ne pas suivre.

Quoi qu'il en soit, M. D****n paroît avoir quelque sentiment de sa précipitation, et se défier lui-même du mérite de son ouvrage: c'est une disposition bien louable, et nous ne pouvons que l'engager à la conserver encore long-temps. Le fragment qu'il vient de faire imprimer pour pressentir le jugement du public, annonce d'ailleurs une modestie assez rare dans un poëte, puisqu'il y a lieu de penser qu'il a choisi précisément ce que son poëme renferme de plus foiblement pensé et de plus froidement écrit. Ce morceau a été loué par des critiques qui ne se

Digitized by Google

piquent pas d'examiner les choses bien à fond; mais j'espère qu'une sévérité réfléchie paroîtra plus instructive au public, et plus utile à l'auteur que des éloges qui ne sont appuyés d'aucun examen.

Le jeune roi Edwin, au rapport de Hume, épousa une princesse de son sang, nommée *Elgiva :* ce mariage, réprouvé par les lois, souleva tous ses sujets. Dunstan, archevêque de Cantorbéry, lui fit de sévères remontrances sur le scandale qu'il occasionnoit, et le jour même du couronnement d'Edwin, ce prince s'étant retiré subitement de la salle du festin, Dunstan le suivit dans l'appartement de la reine, « où les transports de la passion du roi n'étoient » du moins que peu gênés par la présence de la mère de » cette princesse. » Il lui fit des reproches amers sur l'indécence de sa démarche, et, profitant de l'ascendant que sa sainteté lui donnoit sur tous les esprits, il ramena le roi dans la salle où les grands l'attendoient. Cette courageuse leçon aigrit le jeune prince qui, sous de vains prétextes, bannit Dunstan de son royaume. Le peuple se révolta, la princesse fut arrêtée et conduite en exil : c'est dans cet endroit que Hume prétend qu'on lui brûla le visage avec un fer chaud, « pour détruire la fatale beauté » qui avoit séduit le roi, » quoique ce prince eut déjà consenti à son divorce. Mais l'historien se contredit lui-même, ou bien il n'entend pas ce qu'il veut dire, car il avoue plus bas « *que la princesse ne conservoit pas même les cicatrices dont on se flattoit que ses charmes seroient défigurés ;* » comme si un fer chaud n'auroit pas laissé des traces ineffaçables sur son visage. C'est sans doute avec la même exactitude qu'il prétend que l'archevêque Odo, personnage révéré pour sa piété, avoit fait aposter un parti pour se saisir de cette princesse, lorsqu'elle revenoit vers celui qu'elle regardoit, dit-il, comme son époux, et qu'il lui fit couper les jarrets.

Les Anglais, ajoute-t-il, se récrièrent sur ce que les infortunes d'Edwin et de son épouse étoient le juste châ-

Digitized by Google

timent de leur passion effrenée. Mais lui, David Hume, en zélé protestant, s'efforce de donner à son récit une couleur défavorable aux catholiques romains, et il tâche d'excuser tous les désordres dans lesquels Edwin s'étoit plongé avec si peu de mesure, qu'enfin toute la nation se révolta, qu'il fut chassé de sa résidence et relégué dans ses provinces méridionales où il mourut peu de temps après. Dunstan fut rappelé de son exil et remis en possession de ses dignités.

La mémoire d'Edwin est tellement flétrie par le souvenir de ses excès, et leur histoire est d'ailleurs si obscure, que d'autres auteurs attribuent à une de ses maîtresses l'aventure que D. Hume dit être arrivée à la reine Elgiva. Voici comme l'un d'eux s'explique à ce sujet : « Edwin » étant monté sur le trône, et scandalisant ses sujets par » ses déréglemens, Dunstan lui parla plusieurs fois avec » la liberté d'un homme apostolique. Il poussa un jour la » fermeté jusqu'à entrer dans une chambre où le roi s'étoit » enfermé avec une de ses concubines, et le tira par force » d'entre ses bras. Le roi, excité par cette malheureuse, » envoya en exil le saint archevêque, qui passa en Flan- » dre. »

Tels sont les faits qui ont fourni l'épisode du *comte de Guilfort :* ce comte est Edwin lui-même, puisque les autres *acteurs* sont *Elgive* sa femme, et l'archevêque *Dunstan*. Le poète, en vertu du privilége accordé à tous ceux qui n'écrivent que pour amuser, pouvoit choisir la version qui lui paroissoit la plus favorable à son dessein, ou même changer les événemens à sa fantaisie, pourvu qu'il conservât le caractère et la dignité historique de chaque personnage. Mais ce foible écrivain a voulu se faire le champion d'un parti, et renchérissant de beaucoup sur la partialité et la mauvaise foi de l'historien anglais, il représente son héros comme un prince injustement persécuté, sa femme, ou sa concubine Elgive, comme une princesse aimable et vertueuse, et Dunstan comme le plus abominable

Digitized by Google

abominable et le plus froid de tous les scélérats. Selon lui, ce saint archevêque arracha lui-même la princesse d'entre les bras de son époux, le jour de son mariage, sans que celui-ci imaginât d'y mettre obstacle, la entraîna dans un couvent où il lui brûla les yeux avec un fer rouge, et il vint ensuite l'assassiner dans son propre palais où sa femme-de-chambre avoit trouvé le secret de la reconduire. Il seroit difficile de rien imaginer de plus monstrueux et de plus absurde, et si quelque chose peut se trouver en harmonie avec une pareille conception, c'est la froideur et la pauvreté du style qui l'accompagne. C'est le comte de Guilfort lui-même qui raconte son histoire, et il débute par un contre-sens :

« Etrangers, toujours calme en cet obscur séjour,
» Je n'ai point dédaigné les pompes de la cour. »

Le premier de ces deux vers contredit le second. On s'attendroit à trouver celui-ci :

J'ai toujours dédaigné les pompes de la cour.

Mais il faut observer que l'auteur veut faire entendre par ce premier vers précisément l'opposé de ce qu'il dit, savoir : que le comte *n'a pas toujours vécu dans le calme de sa retraite.* Il falloit, pour éviter ce vice de construction, que la négation qui n'est que dans le second vers fût dans le premier.

« Je vis Londre où des rois la constante faveur
» Fit, à tous les mortels, envier ma splendeur. »

On ne voit pas par quel motif l'auteur a détrôné son héros pour le réduire au rôle de courtisan. Les rois malheureux sont bien plus intéressans que les favoris *dont tous les mortels envient la splendeur.* L'emphase de cette expression est d'ailleurs tout-à-fait puérile :

« Alors une princesse à ma foi fut commise.
» Ses jours étoient proscrits. »

Et pourquoi ses jours étoient-ils proscrits ? c'est ce que l'auteur nous laisse ignorer.

Digitized by Google

« Guilfort devint pour elle un asile sacré ;
» Elle y vint m'assurer de sa reconnoissance.
» Dans les forêts unie à tous mes jeux guerriers,
» Amante, elle bravoit les dards et les coursiers.
» Et la harpe sonore animant nos concerts,
» De nos chants amoureux attendrit les déserts.
» Dunstan, que des plaisirs on vit naguère épris. »

Selon D. Hume, Dunstan s'étant retiré du monde, après avoir été accusé faussement auprès du roi, « se bâtit une » cellule si petite, qu'il ne pouvoit s'y tenir debout ni » étendre ses jambes lorsqu'il étoit couché, et il s'y livra » perpétuellement ou à la prière ou à des ouvrages des » mains. » Si ce sont là des plaisirs, il faut avouer qu'ils ne sont pas mondains, et qu'ils ne doivent pas exciter l'envie d'un homme tel que le comte de Guilfort.

« Maintenant que le jeûne échauffoit ses esprits,
» Embrasé pour son Dieu d'une sainte furie,
» Auroit au Vatican immolé sa patrie. »

Déclamation d'écolier plus propre à faire connoître les sentimens particuliers de l'auteur contre la cour de Rome, que ceux de Dunstan lui-même, dont toute la vie fut un exemple du patriotisme le plus héroïque.

« Pouvois-je me flatter qu'il dût croire innocent
» Un hymen réprouvé par les liens du sang ?

Assurément il ne devoit ni ne pouvoit le croire, et cette question est plus qu'inutile.

Cependant cet hymen, tout réprouvé qu'il étoit, s'achève, et les barons s'enivrent dans le banquet. Elgive,

« Oubliant la pudeur, les larmes, les combats,
» M'avoit abandonné ses plus tendres appas.
» . . . . . Soudain la porte s'ouvre ;
» La clarté des flambeaux à mes regards découvre
» Dunstan environné de prêtres, de soldats. »

D'où venoient-ils ? l'auteur ne s'en embarrasse pas.

« On m'assiége : on arrache Elgive de mes bras.
» Etonné, confondu de cet excès d'audace, »

Devinez ce qu'il fit, ce Guilfort, ce valeureux chevalier de la création de M. D**** n.

Digitized by Google

« J'interroge, on se tait. Je commande, on menace.
» On interrompt les jeux. »

Admirez ce beau mouvement, cette chaleur de style, et imaginez, si vous le pouvez, ce qu'il demandoit si doucement à ceux qui lui ravissoient sa femme. Mais voici qu'il s'anime; les barons à moitié ivres viennent à son secours :

« Je me saisis d'un glaive, et guidant leur courage,
» Vers Elgive, en fureur, je m'ouvris un passage. »

Quelqu'autre mal-avisé auroit pu se précipiter d'abord vers ce malhonnête Dunstan; mais le prudent Guilfort l'évite pour aller vers Elgive :

« Elle tendoit les bras, l'appeloit : vain espoir !
» Dunstan nous vit tous deux livrés à son pouvoir. »

Je ne dirai pas comment ce Guilfort se tira des mains de Dunstan, l'auteur ayant oublié d'en rendre compte. Quelques conjectures qu'on puisse former à cet égard, il demeure toujours certain qu'il laissa son Elgive dans un couvent, qu'il s'en revint tout seul, et qu'il n'entendit plus parler d'elle; c'est ce qu'il exprime dans ces vers :

« . . . . . Une sainte retraite
» Ensevelit Elgive, hélas ! et nul effort,
» Nuls soins ne m'ont pu même éclairer sur son sort. »

Vraiment je le crois bien, puisque ces soins et ces efforts se réduisent à rien. Voilà, il faut l'avouer, des mouvemens et une couleur bien épiques ! Voilà un caractère bien fortement tracé !

Après que le comte nous a bien assuré qu'il n'a pu rien savoir sur le sort de sa maîtresse, la mémoire lui revient tout-à-coup, et il se rappelle que sa femme-de-chambre, nommée *Elvire*, lui a ramené son Elgive après l'avoir retirée de son *cachot qui n'est plus sa sainte retraite*. Cette triste victime de sa folle passion lui raconte une aventure qui est toute de l'invention de M. D****n. Cet auteur imaginant qu'Elgive n'avoit pas été assez maltraitée pendant sa

Digitized by Google

captivité, et voulant rendre sa situation plus touchante, juge qu'il est bon de lui enfoncer un fer chaud dans les yeux, et de mettre cette atrocité sur le compte de saint Dunstan. Elle paroît dans cet état devant son époux qui ne la reconnoît qu'avec peine. Ils se tiennent des discours que l'auteur a voulu rendre pathétiques, et qui pouvoient l'être si la situation avoit été vraie et fortement sentie. Mais qu'attendre d'un écrivain qui se plaît à souiller un caractère auguste, pour intéresser en faveur d'une malheureuse dont la vertu est plus qu'équivoque?

Ce n'est pas tout; lorsque cet auteur sans expérience, a traité Dunstan de *prêtre assassin*, ce qui n'est ni poétique ni juste, il pense qu'il est encore plus beau de lui donner pour conseil de tous ses crimes Dieu lui-même:

« O Dieu de mon pays! quels crimes tu conseilles!

Si toutes ces folies sont les fruits d'une imagination jeune et ardente, il faut la régler; mais si c'est l'œuvre d'un esprit déjà formé, il faut le plaindre. L'auteur décèle une ignorance profonde des moyens d'intéresser et d'émouvoir. Son fragment, loin de ressembler à un morceau de poésie, n'est pas même un fait historique; c'est un acte d'accusation dans lequel on a horriblement violé la vérité pour flétrir et perdre un innocent. Il ne suffisoit pas à cet auteur d'avoir imaginé un crime affreux et de l'avoir mis sur le compte d'un homme connu par sa haute sagesse et ses vertus; il falloit qu'il en fît un lâche homicide, qui vient s'introduire furtivement dans le palais de Guilfort, pour y assassiner, en l'absence du prince, une femme aveugle et abandonnée.

« Dunstan depuis un mois surveilloit sa victime;
» Il s'arme, en mon absence il consomme son crime.
» Elgive, tu rêvois le retour d'un époux,
» Quand le fer te porta d'inévitables coups. »

Ce sont là les imaginations d'un cerveau malade, et non pas les conceptions d'un homme sensé; *velut ægri somnia*,

Digitized by Google

vanæ fingentur species. Les jeunes gens croyent montrer de la force en créant des monstres. M. D**** n'a pas vu que le personnage de Dunstan révolteroit doublement le lecteur instruit, non-seulement parce qu'il attente à la vérité historique, mais parce qu'il commet des crimes inutiles, que la logique même des scélérats et des ambitieux ne sauroit justifier : cette audace excessive qu'il lui a donnée ne sert qu'à faire ressortir davantage la foiblesse et l'inaction du comte de Guilfort, qui n'a ni assez de courage pour repousser le malheur, ni assez de vertu pour le souffrir.

Faites choix d'un héros propre à m'intéresser.

Ce précepte s'applique aux personnages secondaires d'un ouvrage, aussi bien qu'au héros principal : c'est une règle à laquelle on ne peut manquer impunément.

G.

Journal historique, ou *Mémoires critiques et littéraires depuis* 1748 *jusqu'en* 1751 ; par *Charles Collé*, auteur de la *Partie de Chasse de Henri IV*. Un vol. *in*-8°. Prix : 6 fr., et 7 fr. 50 centimes par la poste. A Paris, chez *Delaunay*, libraire, palais du Tribunat, galeries de bois ; et chez *le Normant*, libraire, imprimeur du *Journal de l'Empire*, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

JAMAIS les auteurs n'ont montré plus de prétentions à occuper le public d'eux-mêmes, que depuis la dernière moitié du dix-huitième siècle. On ne voit pas que Boileau, Racine ou Molière aient songé à révéler à la postérité tous les détails de leur vie privée ; et cependant il est à croire que si ces grands hommes eussent attaché quelqu'importance à ce qui leur étoit personnel, ils auroient pu nous dire des choses tout aussi intéressantes que ce qu'on a cru depuis ne pouvoir se dispenser de nous apprendre. Aujour-

Digitized by Google

d'hui l'amour-propre de nos auteurs est plus soigneux ; ils prennent eux-mêmes le soin de faire les honneurs de leurs ouvrages et de leurs personnes, et s'il vous tombe entre les mains les œuvres d'un homme qui ait occupé seulement une petite place dans le monde littéraire, vous pouvez être sûr que la moitié au moins sera consacrée à l'histoire de ses écrits, de sa fortune, de ses sociétés, sur-tout de ses succès en tout genre, depuis ses triomphes du collége, jusqu'à ceux qu'on prend ordinairement l'obligation de tenir secrets en les obtenant. En un mot, rien n'égale la complaisance d'un auteur à parler de lui-même, que celle du public à l'entendre : et il faut bien avouer que si ce plaisir si naturel de s'occuper de soi pendant des volumes entiers, avoit besoin d'excuse, il en trouveroit une bien légitime dans notre infatigable curiosité pour toutes les petites anecdotes, pour tous les récits frivoles ou scandaleux, fonds ordinaire de ces mémoires secrets, de ces confessions, de ces journaux historiques, de ces souvenirs, qui forment une si riche partie de la littérature moderne.

On pourroit partager ces sortes d'ouvrages en deux classes différentes : ceux qui sont écrits par des hommes qui ont joué un rôle dans les événemens politiques et militaires, et ceux des gens de lettres. On croiroit d'abord que les premiers devroient offrir des lumières sur les personnages fameux, sur l'esprit des cabinets et des gouvernemens, sur les causes secrètes des révolutions ; mais ce n'est pas là ce qui en fait le mérite. Qu'ils mettent au grand jour les intrigues galantes d'une cour, qu'ils déshonorent des noms jusque-là respectés : on n'en veut pas davantage, et leur succès est assuré. Quant aux Mémoires des gens de lettres, les anecdotes scandaleuses n'y gâtent rien sans doute ; mais on leur demande cependant quelque chose de plus : on veut qu'ils soient écrits d'un style correct et animé, qu'ils contiennent des peintures fidelles de la société, des portraits frappans des personnages mis en scène, et sur-tout des littérateurs contemporains. Il me

Digitized by Google

semble que cette espèce de mérite n'est pas étrangère aux Mémoires de Marmontel, et quelque justes critiques qu'on en ait faites, quelque ridicule qu'il y ait à un auteur de parer avec tant de soin le portrait qu'il fait de lui-même, et à un père de mettre tout le public dans la confidence de ses bonnes fortunes de coulisse pour l'instruction de ses enfans, il faut bien que la forme couvre en partie la misère du fonds, puisque ces Mémoires ont intéressé un grand nombre de lecteurs. Que ne puis-je en dire autant du Journal historique dont je dois rendre compte aujourd'hui!

Collé avoit environ quarante ans lorsqu'il conçut l'idée de transmettre jour par jour à la postérité tous les événemens de sa vie. Il suivit cet utile projet avec une merveilleuse constance depuis 1748 jusqu'en 1772, et ses éditeurs nous apprennent qu'il a laissé onze volumes de *journaux manuscrits et reliés*, dont trois seulement sont contenus dans l'ouvrage que nous annonçons. On conçoit quelle variété piquante promet aux lecteurs la vie d'un chansonnier, écrite avec plus de détail que n'en offrit jamais, sous la plume de l'historien le plus prolixe, celle d'Alexandre ou de César. Veut-on un exemple de l'espèce d'intérêt qui s'y trouve? on y verra que le 4 novembre 1748, à 10 heures du soir, Collé reçut une lettre de M. le comte de Montauban, qui l'engageoit à venir lire à M. le duc de Chartres sa comédie de la *Vérité dans le Vin*. Collé, si on l'en croit, n'avoit aucune envie de faire cette lecture. Aussi, afin de s'en débarrasser sous un prétexte honnête (ce sont ses termes), il imagine de répondre qu'il ne peut se rendre à l'invitation du prince, qu'autant qu'il lui donnera sa parole de *demander pour lui des sous-fermes pour* 50 *ou* 60,000 *livres*. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que cet étrange marché est accepté. Le duc promet sa protection, et Collé va lui lire sa comédie. Dès-lors notre auteur tient un registre exact de toutes ses démarches, de toutes ses espérances. Celles-ci sont d'autant mieux fondées, qu'il a pris

Digitized by Google

soin, comme cela se pratique, d'intéresser M. de Montauban au succès, en lui promettant un tiers des sous-fermes qu'il obtiendroit. En effet, le 17 du même mois, son affaire est en bon train : le mois suivant il n'espère plus autant, mais il ne veut pas se rebuter afin de n'avoir rien à se reprocher. Enfin, après avoir consacré quelques soixante pages au récit de cette grande affaire, il obtient un demi-sou d'intérêt dans les sous-fermes, et le lecteur aussi charmé que lui est arrivé au dénouement de cette importante négociation.

Si Collé nous donne sur un pareil sujet des détails si étendus, on se doute bien qu'il ne les épargne pas davantage quand il est question de ses ouvrages, objet bien plus intéressant pour le public. Aussi tient-il un journal très-circonstancié de ses travaux littéraires, et des efforts de son imagination. Tel jour il a commencé une chanson, tel autre il a conçu le projet d'une parade, ou il a mis la dernière main à un amphigouri. Une autre fois il se juge lui-même avec sévérité. Il convient que les parodies et les amphigouris sont un mauvais genre, mais il ne peut s'empêcher de conserver un foible pour sa tragédie de *Cocatrix*. Le lecteur trouvera peut-être assez comique cet amour-propre qui met tant d'importance à des bagatelles. Pour moi, je suis persuadé que Collé, en prononçant ainsi sur ses propres ouvrages, pensoit faire preuve d'une grave modestie. Qui sait même s'il ne croyoit pas imiter le grand Corneille qui, dans ses examens, fait si naïvement la critique et l'éloge de ses chefs-d'œuvre ? C'est un travers commun à bien des hommes, d'attacher d'autant plus d'importance à leurs travaux qu'ils sont en effet plus frivoles. Quel général d'armée parut jamais aussi convaincu de l'importance de son art, qu'un maître de ballets ou un danseur ? Je ne veux déprécier aucun genre de poésie ; il n'y en a pas un qui n'ait quelque mérite, quand il est bien traité. L'homme de goût est toujours prêt à applaudir à une bagatelle ingénieuse, à des couplets bien tournés, et Collé

Digitized by Google

en a fait un grand nombre; mais il y a tel genre où on ne peut savoir gré à un auteur de réussir, qu'autant qu'il n'attache aucun prix à ses succès. Sans cette condition essentielle, tout le talent qu'il pourra avoir ne servira qu'à lui donner un ridicule : on s'amusera de ses vaudevilles, de ses contes, de ses petites épîtres; mais bien plus encore de sa personne. Il est inutile de dire que je ne fais ici aucune allusion, et chacun sait qu'il n'y a pas à présent un seul auteur applaudi au théâtre de la Foire ou à l'Athénée, à qui l'on puisse appliquer cette petite observation.

Au reste, il ne faut pas croire que Collé s'occupe continuellement de lui seul. Il parle aussi des ouvrages des autres, et il y en a peu, depuis l'Esprit des lois jusqu'aux productions de Vadé, qui puissent désarmer la sévérité de sa critique. Il en de plus curieux que ses jugemens sur Sémiramis, sur Oreste et sur Mahomet, que l'auteur de *Cocatrix* et de *Tragi-fasque* appelle tout simplement de mauvais ouvrages et des rapsodies. En général, on voit dans tout son livre un grand acharnement contre Voltaire. Il l'immole sans cesse à Crébillon, qui est pour lui le génie tragique par excellence. Il est vrai qu'il se venge bien sur les mœurs de ce dernier, de l'admiration qu'il professe en toute occasion pour son talent. Ainsi, après l'avoir proclamé plus d'une fois un grand homme, il se croit obligé de nous apprendre que *c'est dans la société un très-petit homme, bien servile, bien bas, sans mœurs, sans sentimens, sans esprit et sans agrément dans son commerce.* Sans doute il est toujours pénible de séparer l'estime de l'admiration qu'inspire un homme de génie; mais ici on est d'autant plus porté à révoquer en doute le témoignage de Collé, qu'il est le seul qui ait dépeint ainsi l'auteur de *Rhadamiste*, et que Voltaire qui a écrit ce qu'il appelle son éloge historique, n'auroit probablement pas manqué d'y faire figurer quelques-uns de ses traits, pour peu qu'ils eussent eu de vraisemblance. C'est presque de la

Digitized by Google

même manière que notre auteur caractérise Piron et Rameau, tout en exprimant pour ce dernier la plus haute admiration : et voilà trop souvent comme les auteurs de Mémoires recommandent à la postérité leurs meilleurs amis.

Mais ce qui paroît sur-tout occuper Collé, ce qui lui dicte presque à chaque page quelque sortie violente, c'est son aversion pour les drames. Il déclare même, dans une note écrite en 1780, *qu'il mourra dans ce sentiment, et qu'il le soutiendra jusqu'au feu.* Il est bien reconnu aujourd'hui que ce genre de pièces est très-inférieur à la tragédie et à la vraie comédie ; mais cependant la Chaussée a prouvé qu'il pouvoit donner naissance à des ouvrages pleins d'intérêt, et de nature à produire constamment au théâtre de vives émotions. On a donc lieu de s'étonner des expressions injurieuses prodiguées à un auteur estimable par un chansonnier, qui lui-même n'a jamais pu faire de véritable comédie. Le plus beau fleuron de sa couronne poétique, *Dupuis et Desronais*, pièce assez médiocre, ressemble beaucoup à un drame. *La Partie de Chasse* est encore un ouvrage d'un genre équivoque, qui pourroit bien être oublié depuis long-temps sans le nom de Henri IV. Quant à ses pièces de société, elles sont gaies sans doute ; mais la gaieté qui ne respecte aucune bienséance perd beaucoup de son prix. Prouve-t-elle d'ailleurs un vrai talent pour la comédie, et doit-on conclure des bouffonneries d'un homme ivre, qu'il possède dans un état plus calme cette aimable gaieté qui fait le charme d'une conversation décente ? En général, l'acharnement à reproduire sans cesse une même idée sans pouvoir jamais l'établir d'une manière claire et démonstrative, est le caractère d'un esprit étroit, et telle est l'opinion que la lecture de ces Mémoires laissera nécessairement de leur auteur. Incapable de considérer une idée sous plusieurs faces, il n'est pas étonnant qu'il en ait si peu de saines, ni qu'il tienne si obstinément à celles qu'il a une fois adoptées. Sans

Digitized by Google

doute il avoit dans l'esprit un côté piquant, et cela suffit pour faire de bons couplets, mais non pour écrire sur la littérature une page raisonnable. Aussi n'en finiroit-on pas si l'on vouloit réfuter tous ses faux raisonnemens, tous ses jugemens ridicules : et que seroit-ce s'il falloit encore faire attention au style dans lequel il les exprime, quand il dit, par exemple, que Voltaire a fait son Oreste avec l'Electre de Longepierre et celles d'Euripide et de Crébillon qu'il a *mises en compote*; quand il parle du *métalent* de Marmontel pour la tragédie, ou bien du *dégoût public*, croyant que cette expression signifie la même chose que le mauvais goût du public? Que dirai-je de ses lettres en style grivois, ou de son épître à une madame l'Escarmotier, qu'il assure être à l'imitation de Chapelle, mais qui n'est sûrement pas dans le goût de son Voyage, ni dans celui de quiconque a quelqu'idée de la bonne plaisanterie et des bons vers?

Je finis en répondant à une question que pourroient faire naître les innombrables fautes de style, et sur-tout l'énorme prolixité des *Mémoires critiques et littéraires*. On demandera si Collé avoit l'intention de les rendre publics, et s'il ne les écrivoit pas seulement pour lui et ses amis. Sans doute, s'il en étoit ainsi, la critique devroit se taire, ou du moins n'accuser que le goût peu sévère des éditeurs. Malheureusement vingt passages prouvent que Collé pensoit de bonne foi composer un ouvrage, et qu'il le destinoit à l'impression. Sans cela s'excuseroit-il aussi souvent de se livrer à telle digression qui n'est pas de la nature de son journal, qui est étrangère au but de son ouvrage, etc., etc? Ce n'est pas que je veuille dire que les éditeurs fussent obligés en conscience de remplir ses intentions à cet égard; mais probablement ils avoient aussi les leurs, et ils n'étoient pas fâchés de mettre à profit l'insatiable avidité du public pour tous les recueils d'anecdotes bons ou mauvais. Toutefois je crains qu'ils n'aient fait une spéculation bien hasardée : ce n'est pas

Digitized by Google

parce que le journal de Collé est une rapsodie remplie de mauvais goût, de jugemens faux, d'histoires triviales, racontées en style plus trivial encore; mais c'est parce qu'il n'est pas du tout amusant. Cette qualité supplée aujourd'hui à toutes les autres, et toutes les autres ensemble n'en tiendroient pas lieu. C.

Réflexions morales sur le Chapitre X de la Logique de Port-Royal.

QUELQUES EXEMPLES DES IDÉES CONFUSES ET OBSCURES TIRÉES DE LA MORALE.

L'EXAMEN de ce chapitre peut donner lieu à des observations aussi importantes que curieuses. Les rapprochemens qu'il offre au lecteur attentif méritent d'être médités, et doivent servir à l'histoire de nos mœurs. MM. de Port-Royal ont recueilli à-peu-près toutes les erreurs auxquelles la confusion des idées entraînoit leurs contemporains; que l'on compare ces erreurs à celles que nous avons vu accueillir pendant le XVIII^e^ siècle, et l'on sera frappé de la perversité rapide qui s'empara tout-à-coup des esprits; perversité dont les résultats ne seront pas oubliés de long-temps.

Le siècle de Louis XIV ne présenta en général que cette espèce d'erreurs dont aucune société ne peut se garantir, et qui tiennent à la fragilité et à l'orgueil des hommes. On cherchoit le bonheur où il n'est pas; on croyoit le trouver dans les plaisirs des sens et dans les jouissances de la vanité; on en concluoit qu'il falloit préférer les honneurs et les richesses qui procurent ces prétendus avantages, à la médiocrité qui en impose la privation. De là l'envie que les petits portoient aux grands, et la haute idée que les grands avoient d'eux mêmes. Ces erreurs répandues dans la société, étoient combattues avec d'autant plus de succès par la morale religieuse, que

Digitized by Google

personne n'osoit les soutenir sérieusement ; elles ôtoient trop souvent la règle de la conduite des hommes, mais ceux mêmes qui avoient la foiblesse d'y céder les auroient réfutées dans ces momens de calme et de recueillement où les passions se taisent, et nous laissent l'usage libre de notre raison : on était loin de présumer que jamais le vice pût être érigé en doctrine.

Alors les erreurs de la vanité, en entraînant les individus dans de grandes fautes, ne blessoient pas jusqu'à un certain point l'ordre général de la société. D'accord avec les institutions et l'esprit du gouvernement, ces erreurs avoient le plus souvent pour objet de parvenir à des résultats qui ne pouvoient produire aucun trouble. Les grands faisoient principalement consister leurs jouissances à élever des palais magnifiques, à se faire suivre par les plus brillans équipages ; les magistrats montroient quelquefois une âpreté héréditaire qui ne les éloignoit cependant ni des devoirs de leurs charges, ni de leur soumission au prince ; les généraux et les officiers sensibles jusqu'à l'excès à quelques points d'honneur délicats, n'en avoient que plus d'ardeur à remplir leurs devoirs. Quelque vanité que l'on pût supposer aux poètes et aux gens de lettres, elle ne les égara jamais au point de répandre des opinions dangereuses ; dirigée par l'esprit du temps, elle prenoit l'apparence de la réserve et de la modestie qui, jointes au talent, pouvoient seules procurer des succès. Enfin, dans toutes les classes de l'état, les erreurs même concouroient à l'ensemble social, ou du moins ne le troubloient pas. Telle est l'idée la plus parfaite que l'on puisse se faire d'un gouvernement : supposer, comme nos sophistes, qu'il est possible d'établir des théories où les vices et les passions des hommes ne sont pas prévues, c'est une des plus grandes erreurs en philosophie et en politique. Il faut, au contraire, que les institutions civiles soutenues par l'habitude, l'usage et les mœurs, aient moins pour but de corriger les mauvais penchans, ce qui est impossible à toute

Digitized by Google

autre force qu'à celle de la religion, que de les diriger de manière à ce que leurs égaremens même puissent servir, ou ne soient pas nuisibles à l'ordre de la société.

MM. de Port-Royal, en attaquant la vanité des grands et des riches, ne dissimulent pas les devoirs qu'il faut rendre aux premiers, et les égards qu'on doit avoir pour les autres. Ils pensent que la même raison par laquelle ceux qui occupent les premiers rangs ne doivent pas se laisser enivrer par la supériorité passagère qu'ils ont sur leurs semblables, engage aussi les inférieurs à montrer pour les distinctions établies tout le respect qu'elles réclament. Cette excellente doctrine, qui n'est qu'indiquée dans ce chapitre de la Logique, a été développée par Pascal. L'occasion qui donna lieu à ce grand philosophe de présenter ses idées sur ce sujet mérite d'être rapportée : cette anecdote se trouve dans les Essais de Nicole, qui eut le bonheur d'entendre Pascal, et qui recueillit sur le champ les idées lumineuses de son ami.

Le père d'un jeune duc, que l'on croit être M. de Chevreuse, desira que son fils, avant d'entrer dans le monde, eût quelques conférences avec Pascal sur les devoirs de son état, et sur l'idée qu'il devoit se faire des prérogatives dont il alloit jouir : le grand homme quitta sa solitude pour donner les conseils qu'on lui demandoit. Quoique sa santé fût déjà très-affoiblie, on remarque dans ses discours improvisés, les qualités qui distinguent ses autres ouvrages ; l'étendue et la force de l'imagination, la justesse rigoureuse de l'esprit, et cette manière de raisonner qui exclut toutes les objections. Pascal, après avoir montré au jeune homme l'origine et la fragilité de sa grandeur, lui explique les égards qu'il peut exiger de ses inférieurs :

« Il est bon, Monsieur le duc, que vous sachiez ce » que l'on vous doit, afin que vous ne prétendiez pas exi- » ger des hommes ce qui ne vous seroit pas dû ; car c'est » une injustice visible, et cependant elle est fort com- » mune à ceux de votre condition, parce qu'ils en igno-

Digitized by Google

» rent la nature. Il y a dans le monde deux sortes de grandeur; car il y a des grandeurs d'établissement et des » grandeurs naturelles. Les grandeurs d'établissement » dépendent de la volonté des hommes, qui ont cru avec » raison devoir honorer certains états, et y attacher certains respects. La dignité et la noblesse sont de ce genre. » En un pays on honore les nobles, en l'autre les roturiers; » en celui-ci les aînés, en cet autre les cadets. Pourquoi » cela ? parce qu'il a plu aux hommes. La chose étoit indifférente avant l'établissement : après l'établissement, » elle devient juste, parce qu'il est injuste de le troubler.

» Les grandeurs naturelles sont celles qui sont indépendantes de la fantaisie des hommes, parce qu'elles consistent dans des qualités réelles et effectives de l'ame ou » du corps qui rendent l'une ou l'autre plus estimable, » comme les sciences, la lumière, l'esprit, la vertu, la » santé, la force.

» Nous devons quelque chose à l'une et à l'autre de » ces grandeurs; mais comme elles sont d'une nature différente, nous leur devons aussi différens respects. Aux » grandeurs d'établissement, nous leur devons des respects » d'établissement, c'est-à-dire de certaines cérémonies extérieurs qui doivent être néanmoins accompagnées, comme » je l'ai montré, d'une reconnoissance intérieure de la » justice de cet ordre, mais qui ne nous font pas concevoir quelque qualité réelle en ceux que nous honorons » de cette sorte. Il faut parler aux rois à genoux, il faut » se tenir debout dans la chambre des princes; c'est une » sottise et une bassesse d'esprit que de leur refuser ces » devoirs.

» Mais pour les respects naturels qui consistent dans » l'estime, nous ne les devons qu'aux grandeurs naturelles, et nous devons au contraire le mépris et l'aversion aux qualités contraires à ces grandeurs naturelles. Il n'est pas nécessaire, parce que vous êtes duc, » que je vous estime, mais il est nécessaire que je vous

Digitized by Google

» salue. Si vous êtes duc et honnête homme, je rendrai » ce que je dois à l'une et à l'autre de ces qualités. Je ne » vous refuserai pas les cérémonies que mérite votre » qualité de duc, ni l'estime que mérite celle d'honnête » homme. Mais si vous étiez duc, sans être honnête » homme, je vous ferois encore justice, car en vous » rendant les devoirs extérieurs que l'ordre des hommes » a attachés à votre qualité, je ne manquerois pas d'avoir » pour vous le mépris intérieur que mériteroit la bassesse » de votre esprit.

» Voilà en quoi consiste la justice de ces devoirs, et » l'injustice consiste à attacher les respects naturels aux » grandeurs d'établissement, ou à exiger les respects » d'établissement pour les grandeurs naturelles. M. N. est » un plus grand géomètre que moi : en cette qualité, il » veut passer devant moi : je lui dirai qu'il n'y entend » rien. La géométrie est une grandeur naturelle; elle » demande une préférence d'estime ; mais les hommes » n'y ont attaché aucune préférence extérieure. Je passerai » donc devant lui, et l'estimerai plus que moi en qualité » de géomètre. De même, si étant duc et pair, vous ne » vous contentiez pas que je me tinsse découvert devant » vous, et que vous voulussiez encore que je vous esti- » masse, je vous prierois de me montrer les qualités qui » méritent mon estime. Si vous le faisiez, elle vous seroit » acquise, et je ne vous la pourrois refuser avec justice ; » mais si vous ne le faisiez pas, vous seriez injuste de me » la demander, et assurément vous n'y réussiriez pas, » fussiez-vous le plus grand prince du monde. »

Quelques personnes pourront trouver un peu d'âpreté dans ce discours ; mais les principes sont incontestables, et les conséquences de la dernière rigueur. On reprochoit en général à MM. de Port-Royal de juger les hommes trop sévèrement, et d'arracher, pour ainsi dire, le secret de leurs pensées. On étoit loin de prévoir alors que la morale prendroit bientôt un ton absolument opposé ; qu'au lieu de

Digitized by Google

de s'élever contre les erreurs qui favorisent les passions et les vices, elle se prêteroit au contraire à justifier toutes les espèces d'égaremens; et qu'une fausse philosophie chercheroit à établir, comme des vérités dogmatiques, les principes les plus monstrueux. Tandis que nos grands moralistes étoient admirés même de ceux qui pratiquoient le moins leur doctrine, qui auroit pu penser que des sophistes dépourvus de toute honte, réuniroient les erreurs de tous les penchans dangereux, les spéculations extravagantes des consciences les plus coupables, pour en faire sérieusement des règles de conduite à l'usage des hommes? C'est cependant ce qu'ont tenté les philosophes modernes; aussi quelle confusion dans leurs idées!

D'après leurs systêmes, toute la morale consiste à chercher le plaisir et à éviter la douleur. Pourvu qu'on se satisfasse, sans s'exposer à des suites fâcheuses, la société n'a rien à vous reprocher. Du reste nul devoir qui vous lie, nul frein qui vous retienne; vous pouvez manquer à tous les engagemens, sacrifier les considérations les plus respectables; il suffit qu'en dernier résultat vous ayez accompli votre desir. L'amitié n'est qu'un besoin qui cesse aussitôt que votre intérêt parle; toutes les vertus héroïques, toutes les vertus civiles et privées ne sont que des calculs. Dans le monde il n'y a que des trompeurs et des dupes; il en résulte que pour être au nombre des premiers qui sont les plus heureux, vous devez tout immoler à votre utilité particulière. Si, avec ces excellens principes, vous spéculez mal, c'est un malheur qui ne prouve rien contre la doctrine: on se moquera de vous, ou l'on analysera philosophiquement les causes et les résultats de votre maladresse.

Si Helvétius, Diderot, Voltaire, etc., n'avoient pas existé, on ne croiroit jamais qu'une pareille doctrine ait pu être prêchée chez un peuple policé. Les suites qu'elle a eues expliquent tout.

Il n'étoit plus question, comme dans le siècle de Louis XIV, de ces erreurs de vanité qui n'ont jamais de

Digitized by Google

résultats bien importans pour l'ordre social, et qui, dérivant des institutions les plus parfaites, sont une nouvelle preuve du besoin que les hommes ont toujours eu d'une morale religieuse qui descende dans les secrets de leurs cœurs. La vanité moderne consistoit à faire parade d'incrédulité, à mépriser toute espèce d'autorité, à secouer toute espèce de frein, et se mettre au-dessus de toute espèce d'égard : on préféroit l'état sauvage à la civilisation ; on soutenoit les principes d'une liberté chimérique, on comparoît les hommes aux animaux, etc. Ces erreurs ouvroient le champ à toutes les passions et à tous les vices ; on en étoit même venu au point de se vanter des excès les plus méprisables : combien n'a-t-on pas vu d'hommes se glorifier de leurs folies, de femmes afficher leur honte ? Cet esprit de vertige s'étoit répandu sur tous les états. Les magistrats, dépouillant l'antique gravité de leurs aïeux, étoient devenus des hommes du monde ; l'ancienne noblesse ne parloit que d'égalité ; quelques prélats sourioient aux épigrammes contre la religion ; l'érudition eût paru ridicule dans un homme de lettres ; et des généraux mêmes, parmi lesquels l'esprit français s'étoit le plus conservé, justifioient leurs fautes et leurs imprudences par de bons mots, ou par des succès qui, dans ce siècle, n'exigeoient sûrement ni bravoure, ni persévérance.

Tels étoient les effets de la doctrine des philosophes modernes. Revenus heureusement de ce vertige désastreux, nous trouverons dans MM. de Port-Royal la régle que nous devons suivre pour rectifier nos idées morales. L'exemple de l'horrible confusion où nous sommes tombés, nous ramène nécessairement à la conclusion du dixième chapitre de la logique qui dit, les seuls sages sont ceux qui rapportent leur vie et leurs actions aux choses éternelles, et qui ne se laissent point entraîner par la vanité, source de toutes les erreurs et de toutes les foiblesses humaines.

P.

Digitized by Google

Suite des Observations de Métastase sur les Tragédies et Comédies des Grecs.

IPHIGÉNIE EN AULIDE (d'Euripide).

CETTE seule tragédie suffiroit pour attester le talent supérieur d'Euripide. La fluctuation perpétuelle d'Agamemnon, l'état malheureux d'Iphigénie et de Clytemnestre, le caractère d'Achille; l'adresse avec laquelle l'auteur sait varier les craintes et les espérances; tout présente des traits de main de maître.

Si Euripide eût pu établir ailleurs la scène(1), il n'auroit pas gâté l'admirable début de son drame, par la sortie invraisemblable d'Agamemnon, qui vient dans la rue remettre à son confident une lettre pour Clytemnestre. Il pouvoit lui confier cet écrit plus sûrement dans sa tente, d'où il ne pouvoit être ni vu, ni entendu; où le confident a toujours été présent, lorsqu'Agamnon écrivoit, et où le roi devoit lui faire des communications qui exigeoient le plus profond mystère.

Au vers 1368, Iphigénie change tout-à-coup de caractère (2); elle avoit toujours paru timide à l'excès, abattue au point de dire : *Il vaut mieux mal vivre que de faire une belle mort.* Et à l'instant elle devient, sans motif visible, une héroïne. Elle repousse le secours d'Achille, et marche volontairement à l'autel pour l'honneur de la Grèce. Aristote et conséquemment Dacier reprochent à Euripide cette duplicité de caractère; mais je crois qu'ils ont tort: car une âme inspirée sort tout-à-coup des bornes de ses facultés naturelles.

Au vers 1509, Iphigénie marche au sacrifice (3), et 22 petits vers seulement suffisent pour donner le temps à un

(1) Inconvénient de la scène stable.
(2) Défense de la duplicité de caractère.
(3) Unité de temps forcée.

Digitized by Google

messager d'arriver au vers 1531 ; ce messager appelle aussitôt de la rue la reine Clytemnestre (1), afin qu'elle vienne sur la place entendre le récit de l'accomplissement de toutes les solennités et de l'enlèvement miraculeux d'Iphigénie.

Des censeurs reprennent Achille de ce qu'il ne continue pas à s'opposer au sacrifice d'Iphigénie ; mais ils se trompent. Suivant les dogmes religieux des Grecs on ne pouvoit mettre d'obstacle à un sacrifice volontaire. Achille a recours aux prières pour détourner Iphigénie de sa résolution. Il espère que la vue du couteau l'en fera changer. Couvert de ses armes, il se place près de l'autel, afin d'être prêt à délivrer la princesse au moindre signe qu'elle donnera.

La tragédie a 1629 vers.

Iphigénie en Tauride (d'Euripide).

La fable de cette pièce est vraiment tragique. Les spectateurs ont à craindre qu'une sœur, sans le savoir, ne sacrifie son frère. Mais le caractère d'Oreste parricide, ravisseur, prêt à assassiner Thoas, qui ne l'a jamais outragé, la fourberie d'Iphigénie, qui emploie le mensonge, qui abuse de la religion et de la bonne foi de Thoas pour le surprendre, sont, à mon avis, autant de défauts qui effacent les premières beautés. La reconnoissance est naturelle ; le débat des amis, qui veulent tous deux sauver la vie de l'un par la mort de l'autre a servi fréquemment de type à un grand nombre d'imitateurs. Cette tragédie renferme des perfections qui toutefois ne peuvent vaincre la répugnance que causent les caractères des personnages principaux.

C'est là que l'on trouve plus sensible l'inconvénien de faire réciter, devant le peuple, au héros de la pièce l'histoire de sa vie ; de lui faire confier des secrets auxquels sa sûreté est attachée, à un chœur de femmes; de faire

(1) Stabilité incommode de la scène.

Digitized by Google

enfin intervenir une Divinité pour délier un nœud qui peut l'être sans un tel secours.

La tragédie a 1499 vers.

Rhésus (d'Euripide.)

Les critiques s'évertuent à chercher le nom de l'auteur d'une telle pièce. Les uns l'attribuent à Sophocle, les autres à Euripide. Il en est qui jugent que l'auteur est plus ancien encore; quelques uns enfin le supposent contemporain de ces deux tragiques; mais ce drame ne mérite, ni par l'action, ni par la conduite, ni par les caractères, de si graves recherches. L'action est un piége, ou plutôt un assassinat nocturne. La conduite est remplie d'invraisemblance et manque d'intérêt. Les caractères, sans en excepter celui de la Divinité, sont ignobles. Rhésus est un spadassin; Hector lui ressemble. Diomède et Ulysse ont l'air de deux bandits. Minerve suggère et conduit une entreprise fort peu glorieuse. Elle ne dédaigne pas de tromper, avec perfidie, Pâris, auquel elle se donne pour Vénus (1). Toute cette pièce enfin ne fait qu'un honneur fort douteux au théâtre grec.

Elle a 996 vers. N. L.

Anecdote dramatique.

On disputoit un jour, à la Comédie Française, sur la distribution des rôles d'une nouvelle tragédie : plusieurs acteurs refusoient ceux qu'on leur avoit assignés. L'intendant des Menus faisoit des efforts inutiles pour les mettre d'accord.

Le vieux Baron qui assistoit ce jour là au comité, assis dans le fauteuil que nous avons vu si long-temps au foyer de la comédie, rue des Fossés Saint-Germain, et qu'on disoit être le fauteuil de Molière, Baron témoin de cette

(1) Au vers 565 le chœur disparoît, ensorte que la scène reste vide.

Digitized by Google

dispute, prit la parole et dit : « Messieurs, (alors grand si-» lence pour l'écouter), messieurs, en telle année, on de-» voit jouer telle tragédie dans laquelle on m'avoit distribué » un rôle qui n'étoit pas de mon emploi, car c'étoit un » rôle subalterne, tandis que je ne jouois que les premiers. » Je le refusai, et dis: Je ne jouerai pas. » Et toute l'as-semblée d'applaudir. « Mons d'Aumont, premier gentil-» homme de la chambre, qui s'intéressoit à cette pièce, » étoit venu ce jour-là à l'assemblée; il répliqua froide-» ment : Baron, vous jouerez. — Je ne jouerai pas. — » Baron, vous jouerez, et si vous ne jouez pas, je vous » ferai mettre au Fort (ou Four) l'Evêque. (Elevant la » voix) : Savez-vous ce que je fis? (Et voilà toutes les » oreilles qui se dressent encore) : Je jouai, et je n'ai ja-» mais si bien joué de ma vie. » Cette conclusion ramena le calme dans l'assemblée, et chacun prit le rôle qu'on lui destinoit.

MARIN.

SPECTACLES.

THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE.

(Rue de Louvois.)

Le Parleur Eternel, comédie en un acte et en vers, de M. *Maurice*.

L'AUTEUR de cette bluette a fait par goût ce que faisoient autrefois ceux du théâtre de la Foire par nécessité; il a rempli une pièce entière avec un seul personnage. Le tour de force de Piron en ce genre étoit encore plus extraordinaire; car son *Arlequin Deucalion* avoit deux actes de plus que *le Parleur Eternel*. Il faut l'avouer, *le Babillard* de Boissy est plus plaisant que celui de M. Maurice. Le premier est ridicule, le second extravagant. Ce sujet ne demandoit pas à être traité de nouveau. Du moins en le

Digitized by Google

remaniant, on s'imposoit l'obligation de surpasser l'original, et il étoit impossible d'y réussir en se bornant à un monologue.

Dans la comédie de Boissy, le Babillard Léandre aime Clarisse parce qu'elle *ne babille pas.* Il n'est point payé de retour par la raison contraire. Plusieurs femmes viennent pour rendre visite à Clarisse qui n'est pas chez elle. Nérine dit à Léandre :

Vous les entretiendrez, elles ne sont que six.

Son caquet les met toutes en fuite : il ne s'aperçoit pas d'abord qu'elles sont parties successivement. Enfin, quand il n'en peut plus douter, il s'emporte contre leur babil, quoiqu'elles aient presque toujours été condamnées à l'entendre :

Peste soit des femelles !
Dans tous leurs entretiens elles sont éternelles,
Veulent parler, parler et n'écouter jamais.
. . . . . .
Le talent le plus rare et le plus nécessaire,
Sur-tout dans une femme, est celui de se taire.

Qu'elle gloire, s'écrie Nérine, d'avoir défait et mis en déroute six femmes à la fois ! Léandre prétend que c'est une calomnie.

A peine ai-je eu le temps
De dire quatre mots, de desserrer les dents.

On lui apporte une lettre qu'il lit tout haut : « Comme » on ne sauroit vous parler, monsieur, je prends le part » de vous écrire. » On lui annonce qu'il vient d'échouer dans sa prétention à un gouvernement, pour avoir trop parlé et trop peu agi. Comme il n'est question que du gouvernement de Quimper-Corentin, il s'en console en disant qu'il aura le plaisir d'aller partout s'en plaindre, et que sa maîtresse vaut mieux que cent gouvernemens. Au même moment, la tante de Clarisse lui déclare qu'il ne doit pas aspirer à la main de sa nièce, et cet arrêt est confirmé par Clarisse elle-même, qui lui dit :

Vous perdez tout, monsieur, pour n'avoir su vous taire.

Digitized by Google

La Soubrette se moque aussi de lui, et la pièce finit par ce trait de caractère :

Pour me consoler de ce qui les fait rire,
Allons chercher quelqu'un à qui pouvoir le dire.

On voit par cette courte analyse que le petit sujet du *Babillard* pouvoit être regardé comme épuisé. Voici à-peu-près la manière dont M. Maurice a refait la pièce.

On avoit promis à Dorlange la main de Sophie, cependant, comme il bavarde à outrance, et que sa fortune est compromise par un procès, le futur beau-père ne pouvant parvenir à lui parler, quoiqu'ils soient tous deux en présence, *lui écrit* qu'il aura sa fille s'il gagne sa cause et s'il peut se taire un quart-d'heure. L'idée de la lettre appartient à Boissy; mais M. Maurice est allé plus loin que son modèle, et me paroît ici bien plus comique. D'Orlange engage sa maîtresse à lui rester fidelle, répond pour elle, et s'écrie avec transport : . . . . . .

Enfin je suis instruit du secret de Sophie!

Il entretient successivement son père, sa tante, un rival qui la lui dispute, réunit ses parens comme en conseil de famille, parle et répond pour tous. Quand quelqu'un ouvre la bouche, il la lui ferme en disant, tantôt :

De grâce épargnez-vous des discours superflus.

Une autre fois :

Une minute au moins daignez faire silence.

Ou bien :

Dites-vous à vous-même, etc.

Ravi de sa loquacité, il prétend qu'il étoit né *pour être avocat*. Un domestique se présente : Je sais pourquoi tu viens, lui dit Dorlange, et il le lui apprend. — *Non, c'est pour autre chose*, répond le valet. Ce mot est le seul jusque-là qui n'ait pas été prononcé par le Babillard. Le message avoit pour objet une lettre où on lui mande le

Digitized by Google

gain de son procès. Quant au quart-d'heure de silence, celui qui l'avoit exigé semble l'oublier comme lui. En conséquence le bavardage de Derlange continue. Il convient de son défaut :

Je parle quelquefois, mais n'interromps jamais;

et fait le plus grand éloge du silence, en relève le mérite, les avantages; il poursuivoit ainsi :

Et si quelqu'un se tait — vous parlerez pour lui,

dit la tante, en mettant la main sur la bouche, et la toile se baisse, les victimes du parleur entr'elles toutes n'ayant pu placer que deux hémistiches.

Cette bagatelle a produit diverses impressions sur les spectateurs. Quand on s'est douté que le Babillard parleroit seul, on a craint l'ennui. Cependant comme le style paroissoit léger, agréable et rapide, on a continué d'écouter, et l'on a été curieux de voir comme il s'en tireroit. A l'instant où l'on alloit se dire que cela commençoit à être long, la pièce a fini; ensorte qu'on n'a eu que le temps de rire et d'applaudir. Personne n'a pu manquer d'être frappé de la patience de ceux qui devoient être les interlocuteurs, et de l'intrépidité de Sophie qui veut bien épouser le plus assommant personnage. Il est juste pourtant de convenir que si le plan de cette bagatelle n'est ni neuf ni heureux, l'exécution en est brillante. Il n'en faudroit pas faire beaucoup de ce genre; mais une peut amuser, sur-tout quand elle est aussi bien écrite que celle-ci. Son succès n'a éprouvé ni obstacle ni contradiction.

ANNONCES.

Fastes de la nation française, ou Tableaux pittoresques gravés par d'habiles artistes, accompagnés d'un texte explicatif, et destinés à perpétuer la mémoire des hauts faits militaires, des traits de vertus civiques, ainsi que des exploits des membres de la légion d'honneur. Cinquième livraison, présentée à Leurs Majestés et à la Famille Impériale, par Thernisien-d'Haudricourt.

N°. XVII. Le maréchal d'empire Bernadotte avec 7,000 hommes combat pendant cinq jours une armée aguerrie de 25,000 hommes,

Digitized by Google

commandée par l'archiduc Charles et conserve à l'armée française le débouché de Forkeim, sans perdre une seule pièce de canon. A. J. Robin, général de division, passe à la nage à la tête de sa brigade, la rivière rapide et profonde du Lech. — J. Aulay Delaunay, général de brigade, avec 4 o hommes de la 18e. légère et 100 de la 64e. de ligne, fond sur l'ennemi fort de 3000 hommes, fait 1500 prisonniers, dont un major et 30 officiers, enlève une pièce de canon, 6 drapeaux, 40 chevaux de cavalerie et 200 chevaux de bagage.

La souscription, ouverte en tout temps, est de 10 fr. par livraison, composée de quatre numéros, sur beau papier; de 12 fr. en vélin, de 21 fr. coloriées et de 24 fr. avant la lettre. Les membres de la légion d'honneur, dont les titres de leur gloire seront consignés dans les *Fastes*, auront la facilité de se procurer chaque numéro séparément à raison de 4 fr. On souscrit au bureau de l'auteur, rue de Seine, faubourg Saint-Germain, n. 27, chez les principaux libraires de l'Europe et directeurs des postes dans tous les départemens; et chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42. On ne recevra que les lettres affranchies.

Cet ouvrage, qu'on peut regarder comme un monument élevé à la gloire de la nation française, a trouvé même dans l'étranger, de nombreux souscripteurs.

Le Botaniste Cultivateur, ou Description, culture, et usage de la plus grande partie des plantes étrangères, naturalisées et indigènes, cultivées en France et en Angleterre, rangées suivant la méthode de Jussieu. Par M. Dumont de Courset, correspondant de l'Institut de France; de plusieurs académies et sociétés savantes. Tome cinquième, supplémentaire, dédié à sa M. l'Impératrice et Reine. 1 vol *in*-8° de plus de 500 pages. Prix : 7 fr., et 8 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Arthus Bertrand, libraire, quai des Augustins, n°s. 35 et 29; et a Bordeaux, chez Melon et compagnie.

Discours sur l'Education, le Travail et la Religion, par A. O. (de l'Orne) médecin. Cet ouvrage, dicté par l'amour du vrai, présente le tableau précis de ce qui peut contribuer au bonheur de la société, faisant remonter par les degrés progressifs de l'histoire, l'esprit de l'homme jusqu'au but de la création.

A Paris, chez Allut, imprimeur-libraire, collége Bayeux, rue de la Harpe, n° 477, près celle de l'Ecole-Médecine. Prix : 1 fr., et 1 fr. 25 c. par la poste.

Leçons d'Anatomie comparée, de G. Cuvier, secrétaire perpétuel de l'Institut national, professeur au Collége de France et au Muséum d'histoire naturelle, recueillies et publiées sous ses yeux, par G. L. Duvernoy, docteur-médecin, membre-adjoint de la Société philomatique, etc. Trois vol. in-8°., d'environ 1600 pages, avec 52 Planches; contenant, tome III, la première partie des Organes de la Digestion; tome IV, la suite des Organes de la Digestion et ceux de la Circulation, de la Respiration et de la Voix; tome V et dernier, les Organes de la Génération et ceux des Secrétions excrémentielles ou des Excrétions. Prix : 24 fr., et 30 fr. par la poste. Les deux premiers volumes d'environ 1400 pages avec les tableaux, contenant, tome I, les Organes du Mouvement; tome II, les Organes des Sensations. Ayant été publiés précédemment, on trouve chez le même libraire l'ouvrage complet, formant 5 vol. in-8°., de 3000 pages avec tableaux, et 52 planches. Prix : 34 fr. et 45 fr. par la poste.

Nota. Les planches nécessaires à l'intelligence des Matières trai-

Digitized by Google

tés dans les deux premiers volumes, et leur explication, se trouvent à la fin du cinquième.

A Paris, chez Genets jeune, libraire, rue de Thionville, n°. 14.

Dictionnaire raisonné de Législation civile, criminelle, de finance et administrative; par C. J. D., auteur du Nouveau Dictionnaire des Domaines et du Répertoire du Domaniste. Tome VIII. Prix : 5 fr., et 6 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Rondonneau, imprimeur du Corps législatif, hôtel Boulogne, rue Saint-Honoré, n°. 75;

X, XI et XII° Cahiers de la troisième année de la *Bibliothèque-physico-économique*, instructive et amusante, à l'usage des villes et des campagnes, publiée par cahiers, avec des planches, le premier de chaque mois, à commencer du premier brumaire an 11, par une société de savans, d'artistes et d'agronomes; et rédigée par C. S. Sonnini, de la société d'agriculture de la Seine, etc. — Cette Bibliothèque, qui a déjà plusieurs éditions, continue de jouir du plus grand succès, en France et chez l'étranger. — Ces trois nouveaux cahiers, de 216 pag., avec des planches, contiennent entr'autres articles intéressans et utiles : Procédé nouveau pour greffer les Arbres et leur rendre leur vigueur primitive; — Manière de dessécher les Terres, et de guérir les Arbres fruitiers et d'ornement, endommagés par la grêle; — Procédés pour la Dépuration et la Clarification des Huiles; — Procédés des Brûleries à Eau-de-Vie, en usage à Orléans; — Poêle ou Cuisine portative; — Sucre de Betteraves; — Mèches économiques, par M. le comte de Rumfort; — Vinaigre balsamique et anti-putride, de Madame Gacon-Dufour; — Manière dont on prépare le Maroquin en Crimée; — Procédé nouveau pour teindre en bleu solide la Laine en suint; — Recette contre l'effet produit par les mauvais Champignons; — Recette d'un Vernis propre à garantir les Vases de cuivre et d'autre métal, de la Rouille et des altérations de l'air et de l'humidité; — Le prix de cette troisième année est, comme pour chacune des deux premières, de 10 fr. pour les 12 cahiers, que l'on recevra, francs de port par la poste. La lettre d'avis et l'argent doivent être affranchis et adressés à F. Buisson, libraire, rue Hautefeuille, n°. 23, à Paris.

Portraits des hommes illustres du 17° siècle, dessinés d'après nature par Edelink, Lubin et Van-Schuppen; avec une notice sur chacun d'eux. Neuvième livraison, contenant Racine, Benserade, Scaliger, Patru, Rigault, Ménage, Valois, Herbelot, Bouillard, Blondel, Bochard. Prix : 7 fr. 50 cent. pour les personnes qui ne souscriront pas. Le prix des dix livraisons, contenant 103 portraits, est de 40 fr. pour messieurs les souscripteurs, qui recevront gratis 40 portraits en médaillon des personnages les plus illustres du 18° siècle. Les artistes, qui ont toujours recherché les Edelink et les Van-Schuppen, étonnés que nous donnions à 8 sous des portraits qui leur avaient coûté dans les ventes 12 à 15 fr., ne pouvaient croire que ce fussent des originaux; s'étant assurés par eux-mêmes de la véracité de nos annonces, ils se sont hâtés d'acquérir cette collection de portraits, la plus intéressante qui ait existé. Les amateurs doivent imiter cet exemple, car la primauté en gravure est d'un prix inestimable.

A Paris, chez Calixte Volland, lib., quai des Augustins, n°. 25.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Alger, 4 *septembre*. — Il est heureux que la négociation confiée à M. Jérôme Bonaparte, pour la délivrance des esclaves liguriens, ait été conduite avec autant de prudence que d'énergie. Le 1^er^ de ce mois, une nouvelle insurrection a tout-à-coup éclaté. Elle a commencé dans les casernes; les soldats se sont répandus dans la ville, qui, pendant plusieurs heures, a été menacée d'un pillage et d'un massacre général. La milice s'est ensuite portée au palais; le dey et son premier ministre ont été massacrés. Un nouveau prince, nommé Akmeth, a été jeté sur le trône, et, dans le jour même, il a reçu les hommages accoutumés. Depuis ce moment, la fermentation s'est calmée progressivement, le gouvernement s'est affermi, traités de la France avec la régence ont été solennellement renouvelés : le nouveau prince a juré de les maintenir, et la ville est assez tranquille.

M. Dubois-Thainville, chargé d'affaires de France et commissaire-général des relations commerciales, a dans ces circonstances difficiles soutenu la dignité de la nation avec beaucoup de sagesse et d'habileté.

Madrid, 2 *septembre*. — Voici la teneur d'un édit royal relatif aux sujets espagnols absens du royaume :

Charles IV, roi d'Espagne, etc.; considérant les grandes pertes qu'éprouve l'état par l'émigration volontaire d'un grand nombre d'individus qui, non-seulement dépensent en pays étranger la totalité ou la plus grande partie de leurs revenus, traitemens ou pensions dont ils jouissent, mais cherchent encore à se soustraire aux charges de la couronne qu'ils devroient supporter avec mes autres fidèles vasseaux, et qui par-là se refusent à contribuer à la prospérité publique par leur fortune, leurs talens, leur industrie, j'ai jugé à propos d'arrêter : Que tous ceux de mes sujets qui se trouvent hors de mes royaumes, sans une destination publique ou mission qui leur ait été confiée par moi, aient à y rentrer et à se rendre dans les lieux de leurs domiciles respectifs, dans l'espace de quatre mois, s'ils sont en France, en Italie ou en Portugal; et dans l'espace de six mois, s'ils se trouvent dans d'autres pays; et s'ils ne satisfont pas à cet ordre, je déclare dès-à-présent perdus pour eux tous les traitemens ou pensions dont ils jouissent, de même que les commanderies des quatre ordres militaires ou de l'ordre de Saint-Jean qui leur avoient été accordées, ainsi que toutes les assignations qu'ils ont sur les revenus de l'état, y compris toutes les rentes ou pensions ecclésiastiques. Ma volonté est que les autres individus qui vivent uniquement de leurs revenus, et sont compris dans le présent décret, perdent la moitié de leurs rentes annuelles, dans le cas où ils ne seroient pas rentrés dans leurs résidences

Digitized by Google

respectives dans le délai susmentionné. Ayant appris ma volonté, vous la ferez connoître à tous ceux qui y sont intéressés, afin qu'ils aient à s'y soumettre avec exactitude.

Stuttgard, 4 octobre. Il a été annoncé hier aux troupes françaises que la guerre étoit déclarée.

Wurtzbourg, 4 octobre. On vient de publier ici l'ordre du jour suivant :

» Soldats bavarois,

» Je me suis mis à la tête de mon armée pour délivrer votre patrie d'injustes oppressions. La maison d'Autriche veut détruire votre indépendance et vous incorporer à ses vastes états. Vous serez fidèles à la mémoire de vos ancêtres qui, quelquefois opprimés, ne furent jamais abattus et conservèrent toujours leur indépendance, leur existence politique, premier bien des nations, comme la fidélité à la maison palatine est le premier de vos devoirs. En bon allié de votre souverain, j'ai été touché des marques d'amour que vous lui avez données dans cette circonstance importante. Je connois votre bravoure; je me flatte qu'après la première bataille je pourrai dire à votre prince et à mon peuple que vous êtes dignes de combattre dans les rangs de la grande armée. *Signé* NAPOLÉON.

Ratisbonne, 30 septembre. La note suivante a été remise de la part de S. M. l'Impératrice des Français, par M. Bacher, à la diète, le 8 vendémiaire :

» La note que le soussigné, par ordre de son auguste souverain, remit le 24 fructidor à la diète germanique, a fait assez connoître de quels sentimens l'Empereur des Français étoit animé, quels étoient ses vœux les plus chers, et quelles espérances il aimoit encore à conserver. Mais l'Autriche décidée à la guerre, et fermant les voies à toute espèce de négociation et de rapprochement, comme si elle eût craint d'être ramenée à des sentimens modérés et équitables, a osé sommer l'électeur de Bavière de lui livrer son armée, et, faisant passer l'Inn à ses troupes, elle a envahi la Bavière. Elle a ainsi foulé aux pieds la constitution, violé la paix, et anéanti le recès de l'Empire germanique; recès dont le maintien intéresse si essentiellement la France, comme étant le résultat de sa médiation.

» Ce n'est donc plus par des routes détournées, par des empiétemens furtifs, par les voies lentes et obscures de l'artifice et de la ruse, mais ouvertement et à main armée, que la maison d'Autriche marche vers le but qu'elle s'est de

Digitized by Google

tout temps proposé, lequel n'est autre que d'anéantir la constitution germanique, de détruire les princes placés sous sa sauve-garde, d'envahir leurs états, et de fonder sur leur ruine sa domination tyrannique et l'asservissement de l'Allemagne. Les possessions bavaroises, qui des frontières autrichiennes s'étendent jusqu'au Lech, n'ont pas cessé d'être convoitées par la cour de Vienne; il n'y a sorte de tentatives et d'insinuations qu'elle n'ait faites pour obtenir que la France consentît à les lui laisser prendre.

» Elle en faisoit pendant les négociations pour la paix de Lunéville, lorsque l'armée de Bavière étoit réunie à l'armée autrichienne; elle en a fait après la paix conclue; elle les a renouvelées pendant les négociations pour le partage des indemnités; et tout récemment encore, pendant qu'elle armoit. Et c'est parce qu'elle a trouvé S. M. l'Empereur des Français inébranlable dans la résolution de maintenir et le recès de l'Empire, et l'intégrité des possessions bavaroises, qu'elle s'est jetée dans le parti de l'Angleterre, et qu'elle a ouvert les portes de l'Allemagne aux armées du Nord.

» S. M. l'Empereur des Français, apprenant l'invasion de la Bavière, a senti que le temps des explications étoit passé, et qu'il falloit agir. C'est dans cette unique vue que ses troupes ont passé le Rhin, pour garantir d'un sort pareil les états de l'électeur de Wurtemberg et ceux de l'électeur de Bade.

» Mais au moment de pénétrer en Allemagne, sa première pensée a été de donner à l'Empire germanique un nouveau gage de ses intentions, et le soussigné est chargé de les déclarer en son nom.

» L'Empereur n'a qu'un but qui est de repousser l'agression la plus injuste, de rétablir l'indépendance du corps germanique attaquée d'abord par les usurpations et les acquisitions illicites, et enfin par les violences de la cour de Vienne. Il ne veut conserver en Allemagne aucun des pays que le sort des armes aura fait tomber en sa puissance; il garantit à chaque prince l'intégrité de ses droits et de ses possessions contre les usurpations de la maison d'Autriche, et il ne posera les armes que lorsque le recès de l'Empire aura été rétabli et pour toujours affermi sur toutes ses bases, et lorsque la maison d'Autriche, renonçant aux droits monstrueux d'épave et d'incamération et aux acquisitions qu'elle a faites en Souabe, contre le vœu formel du recès de l'Empire, et spécialement à celle de

Digitized by Google

Lindau, aura cessé d'attenter à l'indépendance et à la sûreté de l'Allemagne.

» Le soussigné chargé de donner, par la présente déclaration, à l'Empire germanique une nouvelle preuve de la bienveillante sollicitude de S. M. l'Empereur des Français, s'estime heureux d'avoir à remplir un devoir si agréable.

Soleure, le 11 vendémiaire. — Les troupes autrichiennes sont toujours dans le voisinage de Schaffhouse; il y a même eu de leur part des demandes de logement dans des villages faisant partie de ce canton; mais sur les explications qui leur ont été données, ils n'ont pas insisté.

EMPIRE FRANÇAIS.

Strasbourg, 14 vendémiaire. — Plusieurs colonnes de nos troupes marchent rapidement sur Ulm. L'Empereur s'est rendu le 13 à Nordlingen. Vingt mille bavarois et huit mille Vurtembergeois se réunissent à la grande armée commandée par S. M. I.

PARIS.

— Trois décrets impériaux rendus à Strasbourg, le 8 vendémiaire, ont réorganisé la garde nationale; en voici la substance. *Premier décret.* Dans les départemens, arrondissemens, cantons ou villes où nous ordonnerons, conformément au sénatus-consulte du 2 du présent, l'organisation de la garde nationale sédentaire, tous les Français valides, depuis l'âge de vingt ans jusqu'à 60 ans révolus, pourront être appelés à en faire partie. Le mode d'appel sera établi en chaque lieu par les réglemens ou instructions qui ordonneront l'organisation de la garde nationale. Le décret qui ordonnera l'organisation, pourra ne comprendre qu'un département, qu'un arrondissement, qu'un canton, ou même une seule ville. Il fixera le nombre de bataillons à organiser. Ces bataillons prendront le nom de *cohortes*.

Quand nous ordonnerons la formation de plusieurs cohortes, elles seront formées en légions.

La nomination des officiers sera faite par nous sur la présentation des ministres de l'intérieur et de la police, et d'après l'avis du préfet. Ils seront pris parmi les citoyens ayant les facultés nécessaires pour s'habiller et équiper à leurs frais. Notre ministre de l'intérieur nous proposera

Digitized by Google

les moyens de pouvoir aux dépenses de chaque légion ou cohorte, à mesure que nous ordonnerons leur formation.

Les dépenses seront : 1° la solde des adjudans de légion et de cohortes ; 2° la solde des tambours ; 3° l'entretien des armes ; 4° l'achat des drapeaux ; 5° les frais de registres, papier, contrôle et billets de garde.

Le préfet de chaque département réglera le mode d'ordonnance et de comptabilité des dépenses.

Deuxième décret. — Les gardes nationales seront réorganisées dans les départemens de la Somme, du Pas-de-Calais, du Nord et de la Lys, de la Ruër, de Rhin et Moselle et du Mont-Tonnerre, du Haut et du Bas-Rhin, du Doubs, du Jura et du Léman.

— Le 13 vendémiaire, le sénat-conservateur s'est réuni en séance extraordinaire, pour entendre la lecture d'un message de S. M., conçu en ces termes :

« Sénateurs, j'ai délégué au grand-électeur les pouvoirs nécessaires pour présider les séances et les conseils d'administration du sénat. J'ai été fort aise de trouver l'occasion de donner à ce prince une preuve de mon estime pour ses talens, et de ma confiance illimitée dans son attachement à ma personne : et à vous, sénateurs, un garant que mon absence ne retardera en rien la marche des affaires. J'ai pensé aussi que le bien de la patrie exigeoit que pendant que je serai sur les frontières, le grand-électeur restât au milieu de vous.

A notre quartier-général impérial de Strasbourg, le 8 vendémiaire an 14. *Signé* NAPOLÉON.

Après la lecture de ce message, le sénat a arrêté 1° d'offrir à S. M. I. et R. ses remercimens respectueux pour cette nouvelle disposition ; 2° de présenter à S. A. I. Mgr le grand-électeur, par une députation solennelle, l'expression de la joie qu'éprouve le sénat.

— Il sera fait prochainement à Tivoli une nouvelle expérience d'un ballon de direction, inventé par MM. Pauly et Lemercier. Ce ballon diffère des autres par sa construction.

— Les jeunes gens des familles les plus distinguées du département de la Moselle sollicitent à l'envi leur admission dans la garde d'honneur qui doit accompagner S. M. l'Empereur à l'armée. Les deux premiers inscrits sur cette liste honorable, sont MM. Charles Leger de Cheny, fils d'un ancien capitaine d'infanterie, et Ch. Alex. Champion, fils du directeur des droits réunis.

Digitized by Google

(No. CCXXIII.) 27 VENDÉMIAIRE an 14.
(Samedi 19 Octobre 1805.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

TRADUCTION LIBRE

DE L'ODE D'HORACE :

Quem tu, Melpomene, semel, etc.

Heureux qui, chez en naissant
Aux neuf doctes Immortelles,
Dès son berceau reçut d'elles
Un sourire caressant !

Les jeux brillans de la Grèce
Ne le verront point, vainqueur,
Faire admirer sa vigueur,
Ses coursiers ou son adresse.

Sur le char de nos guerriers
Il n'ira point à la gloire,
Et la sanglante victoire
Ne teindra point ses lauriers.

Digitized by Google

Mais par le feu du génie
Son jeune cœur pénétré,
Sera bientôt enivré
Des charmes de l'harmonie.

Dans le silence des bois
Egarant sa rêverie,
De l'austère poésie
Il méditera les lois.

O d'une savante lyre
Doux et sublimes accords !
O délicieux transports
D'un poétique délire !

Si Rome aime mes écrits;
Si mon nom sort des ténèbres,
Et se joint aux noms célèbres
De ses poètes chéris;

Si l'envie, ardente à nuire,
Semble enfin me respecter;
Si j'ai pu la surmonter,
Ne pouvant pas la détruire;

O vous dont je suis les lois,
Muses, charmantes Déesses,
O mes divines maîtresses,
C'est à vous que je le dois !

Par G. V. (de Brives), *abonné.*

IMITATION DE CATULLE,

LESBIE (1) ET SEPTIMIUS.

PRESSANT contre son cœur son amante chérie,
Septimius disoit un jour:
« Si tu n'es point, ô ma Lesbie,

(1) J'ai substitué le nom de Lesbie à celui d'Acmé, comme étant plus harmonieux.

Digitized by Google

Jusqu'au dernier soupir l'objet de mon amour,
S'il est dans l'univers d'amante plus chérie,
Puissent, dans les déserts de l'ardente Libye,
S'élancer sur mes pas des lions furieux ! »
L'Amour, qui l'écoutoit, applaudit à ses feux.

A ce tendre discours, son amoureuse amante,
Pour prix du doux aveu dont son cœur est charmé,
Incline mollement sa tête languissante
Sur le sein de son bien-aimé.
De sa bouche avide et brûlante,
De baisers enflammés elle couvre ses yeux.
L'Amour, qui la voyoit, applaudit à ses feux.

« Doux charme de mes jours ! lui dit alors Lesbie,
Puissions-nous, sous les lois du plus jeune des Dieux,
Etre aussi sûrs de couler notre vie,
Toujours aimés, et toujours amoureux,
Comme il est vrai que l'amour de Lesbie
Est plus tendre encor que tes feux ! »
L'Amour, qui l'entendit, mit le comble à ses vœux.

De ces amans on voit la destinée,
Selon leurs vœux toujours plus fortunée,
Par des désirs nouveaux chaque jour s'embellir,
Et l'objet desiré vient combler leur desir.
Aux trésors amassés aux champs de la Syrie,
Septimius préfère un baiser de Lesbie;
Et Lesbie, à son tour, ne voit rien au-dessus
Du bonheur de charmer l'heureux Septimius.

CLOU.

A MON MARI ABSENT.

Au temps où l'aimable Pomone
Embellit nos rians vergers,
Tandis que le soleil et les zéphyrs légers
Mûrissent chaque jour les doux fruits de l'automne,

Digitized by Google

Dis-moi, mon bien-aimé, quel astre rigoureux
Semble fixer tes pas sur ces âpres montagnes,
Où déjà les vents orageux
Appellent l'hiver ténébreux
Qui doit long-temps encor respecter nos campagnes ?
Mais loin de toi, Misis, que m'importe un beau jour !
Les bergers et les jeux sont en vain de retour,
Je m'éloigne en pleurant de mes jeunes compagnes,
Le bonheur brille dans leurs yeux,
Et les miens sont ternis de larmes.
Hélas ! un amour malheureux
Nous ravit tout.... jusqu'à nos charmes....
O Misis ! reviens dans ces lieux.

Si, par mes pleurs cette lettre effacée,
Te laisse deviner les secrets de mon cœur,
Puisses-tu dans le tien retrouver ma pensée,
Et des maux de l'absence y lire la rigueur !
Aux soupirs inquiets qu'amour te fait entendre,
La nature, Misis, mêle ses vœux touchans :
Oui, cher époux, le père le plus tendre
Veut dans ses bras réunir ses enfans.
Il en est un que peut-être il préfère,
Je ne me défends pas pour lui d'un doux penchant.
Si ce jeune rival te dispute en naissant
Le cœur d'une épouse et d'un père,
Fais-lui grace, il est innocent...
Mais de l'éclair empruntant la vîtesse,
Viens pour nous punir (j'y consens),
Le disputer lui-même à nos embrassemens,
Et nous voler sa première caresse.
Il en est temps; déjà, par d'aimables souris,
Ton fils semble vouloir payer notre tendresse;
Près du berceau qui m'intéresse,
Sur cet enfant les yeux fixés sans cesse,
Que j'aime à voir ces traits chéris !
Ah ! dans ces traits charmans je retrouve Misis,

Digitized by Google

Je le vois, c'est lui-même! Erreur enchanteresse
Tu flattes mes regards séduits;
Je m'abandonne à ton ivresse,
Et presse sur mon sein le père dans le fils.

Par madame de ***.

LA COLÈRE DE PERRETTE,

CONTE.

Perrette étoit bien en courroux;
Mais aussi, quand au rendez-vous
L'amant favorisé diffère de se rendre,
C'est malhonnête; et dans les bonnes mœurs,
C'est le berger qui doit attendre.
— « Voilà comme ils sont tous, perfides et trompeurs,
» Disoit-elle, et Simon, que je croyois sincère,
» Ne vaut pas mieux; aussi mon cœur le hait,
» Dieu sait;
» Mais je l'ai voulu : c'est bien fait.
» Une autre fois j'écouterai ma mère..... »
Fort à propos arrive enfin Simon;
C'étoit un berger du bon ton :
N'allez pas croire qu'il s'amuse
A bégayer quelque frivole excuse,
Comme on eût fait sur les bords du Lignon.
Il saute au cou de sa belle et l'embrasse;
On le repousse; on le menace
De crier au secours, de faire un bruit affreux.
Simon n'est point d'un naturel peureux;
Il sent redoubler sa tendresse,
Plus on se fâche, plus il presse.
Mais effrayé pour sa maîtresse,
Voilà le chien chéri, témoin de ce combat,
Qui s'agite, se dresse, aboie avec éclat.

Digitized by Google

Alors la bergerette
S'arme de sa houlette,
Le poursuit, le bat.... Voyez-vous,
Perrette étoit bien en courroux.

Par F. DEVENET.

ÉPIGRAMME.

POUR son commis, un époux débonnaire
De sa moitié, dit-on, a pris le favori.
Puisqu'à la femme il avoit l'art de plaire,
Il falloit bien qu'il fît l'ouvrage du mari.

KÉRIVALANT.

ENIGME.

JE disparois toujours d'une vîtesse extrême;
Car un même moment me voit naître et périr :
Si je brille en naissant, ma mort brille de même;
L'air est ma sépulture. Adieu, je vais mourir.

Eclair

LOGOGRIPHE.

SUR six pieds, attribut de votre prélature,
Otez-en deux, lecteur, j'embellis la nature.

Par L. P...., *aveugle.*

Crosse

CHARADE.

TROP souvent, mon premier se fait chez les humains;
Mon second rarement sur la terre se montre;
Et mon tout, que toujours je respecte et je plains,
Quand on cherche à le voir, aisément se rencontre.

Par un Abonné.

Malheur

LE mot de l'Enigme du dernier N° est *Hymen.*
Celui du Logogriphe est *Rosse*, où l'on trouve *rose.*
Celui de la Charade est *Peut-être.*

Digitized by Google

Mœurs des Israélites et des Chrétiens; par M. l'abbé *Fleury*, prêtre, prieur d'Argenteuil; un vol. in-12. Prix : 2 fr., et 3 fr. par la poste. A Paris, chez *Francard*, libraire, quai des Augustins; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

VOICI encore une de ces productions du grand siècle, qu'on ne se lassera point de lire, qu'il faudra souvent réimprimer, et qu'il n'est pas permis de louer médiocrement. Tous les ouvrages du savant et vertueux abbé Fleury ont un tel caractère de vérité dans les faits, de raison et de sagesse dans la morale, que le plus bel éloge qu'il soit possible d'en faire est de les analyser avec la même simplicité qu'il mettoit à les écrire; et comme son unique but étoit de se rendre utile, une telle analyse qui feroit naître à quelques indifférens le desir de les étudier, d'y chercher des lumières sur la religion, seroit pour lui, sans doute, s'il vivoit encore, le plus agréable des éloges. Le desir et l'espérance de produire des effets aussi salutaires, nous ont seuls déterminés à saisir cette occasion de tracer une esquisse du plan de l'excellent Traité dont nous annonçons une nouvelle édition.

Rien ne pouvoit être plus utile qu'un semblable Traité; l'exposition des mœurs et des usages des premiers Israélites, en offrant un excellent modèle de la vie humaine, les manières les plus raisonnables de subsister, de s'occuper, de vivre en société, expliquant d'ailleurs l'origine et le but d'une foule d'usages singuliers et qui nous semblent souvent inexplicables, fait entrer avec plus de fruit dans l'étude des saintes Ecritures. Elle est propre sur-tout à détruire ce préjugé qui nous porte assez communément à mépriser tout ce qui n'est pas

Digitized by Google

dans nos mœurs ; à croire que tout ce qui est ancien est plus ou moins entaché d'ignorance et d'imperfection. Cette multitude de cérémonies incommodes et minutieuses, ces sacrifices sanglans, ces purifications fréquentes, cet attirail de lois qui règlent les moindres actions, cette distinction de viandes et d'animaux mondes et immondes, tout cela choque d'abord même de très-bons chrétiens qui, faute de lumières ou de réflexions, attribuent tout sans distinction à l'imperfection de l'ancienne loi, ou croient que, sous cette écorce, sont cachés des mystères qu'ils n'entendent pas. « Ceux qui n'ont » pas assez de foi et de droiture de cœur sont » tentés, sur ces apparences, de mépriser l'Ecri- » ture même, qui leur paroît remplie de choses » basses : ou bien ils en tirent de mauvaises con- » séquences pour autoriser leurs crimes. Mais » quand on compare les mœurs des Israélites avec » celles des Romains, des Grecs, des Egyptiens » et des autres peuples de l'antiquité que nous » estimons le plus, ces préventions s'évanouissent. » On voit qu'il y a une noble simplicité meilleure » que tous les raffinemens; que les Israélites avoient » tout ce qui étoit bon dans les mœurs des autres » peuples de leur temps, mais qu'ils étoient » exempts de la plupart de leurs défauts, et qu'ils » avoient sur eux l'avantage incomparable de savoir » où doit se rapporter toute la conduite de la vie, » puisqu'ils connoissoient la vraie religion qui est » le fondement de la morale. »

Telles sont les propres paroles de M. l'abbé Fleury; et c'est parce qu'il sentoit combien il étoit important de rendre estimable aux yeux des chrétiens un peuple dont ils ont reçu la véritable religion, et qui fut avant eux l'objet des préférences et de l'amour de Dieu, qu'il se détermina à donner le tableau de ses mœurs.

Digitized by Google

Ce n'est point un panégyrique qu'il a voulu faire, mais une simple relation ; « il donne pour » bon ce qui est bon, pour mauvais ce qui est » mauvais, pour indifférent ce qui est indifférent. » Ce ton de candeur qui règne dans tout l'ouvrage dispose à se laisser persuader ; ensuite ce qu'il écrit intéresse, pique la curiosité ; on oublie peu à peu ses mœurs, ses habitudes ; on se transporte dans ces temps reculés, et il est impossible de n'être pas touché de cette simplicité de mœurs que nous avions prise jusqu'alors pour ignorance et grossièreté. On se désabuse bien vite de cette idée que ces patriarches qui labouroient leurs terres et veilloient eux-mêmes à leurs troupeaux, ressembloient à nos paysans et à nos bergers. Abraham étoit aussi puissant que des rois, et il ne lui en manquoit que le titre et les honneurs. Il soutint des guerres, contracta des alliances avec des souverains ; Isaac, Jacob et Esaü ses fils se maintinrent dans la même indépendance. En lisant l'histoire de ces anciens patriarches, on est frappé des traits de ressemblance qu'ils présentent avec les héros d'Homère qui nous semblent si grands, et l'on commence à admirer ce qui d'abord avoit paru méprisable. L'auteur prouve que non-seulement l'agriculture fut en honneur chez les Grecs et les Romains, mais chez presque tous les peuples du monde. Les Carthaginois, Phéniciens d'origine, en avoient fait une grande étude, comme il paroît par les vingt-huit livres que Magon en avoit écrits ; les Egyptiens l'honoroient jusqu'à adorer les animaux qui servoient au labourage ; les Chaldéens, les Perses en faisoient la même estime, et Xénophon prend plaisir à raconter que le jeune Cyrus avoit planté et cultivoit son jardin de sa propre main ; et lorsque les Israélites furent entrés dans la terre promise,

Digitized by Google

et eurent pris la forme d'un peuple, loin que la vie champêtre et laborieuse qu'ils menoient doive les faire mépriser, elle prouve la sagesse de leurs lois et leur fermeté à garder les maximes de leurs pères.

La fertilité admirable du pays et le soin extrême avec lequel il étoit cultivé font comprendre comment, étant si petit, il pouvoit nourrir un si grand nombre d'hommes, ce qui étonne d'abord au point, qu'il faut presque de la foi pour croire ce que l'Ecriture en dit. Cependant un peu d'attention et quelques calculs exacts prouvent que la chose est possible, sans être obligé d'avoir recours à un pouvoir surnaturel, et des exemples fameux de ces populations extraordinaires pris chez les païens eux-mêmes, viennent à l'appui de cette vérité que le savant auteur établit jusqu'à la démonstration.

Il donne ensuite un détail très-étendu et très-curieux de leurs lois, de leurs arts, de leurs mœurs, des usages domestiques, des tribunaux, etc. etc., et sur ces différens points explique tout ce qui semble extraordinaire. Par exemple, cette abstinence de certains alimens, ces purifications multipliées auxquelles ils étoient soumis et qui nous paraissent si bizarres, si incommodes, étoient en quelque sorte exigées par le climat qu'ils habitoient, et d'autres peuples étoient soumis comme eux à des abstinences et à des purifications. La bonté de Dieu éclate dans la multiplicité de leurs lois, puisqu'elles servoient tout à-la-fois à les accoutumer à l'obéissance et à les éloigner de la superstition, à régler leurs mœurs et à conserver leur santé. Cette même bonté divine qui connoissoit leur penchant à l'idolâtrie, leur avoit défendu toute communication avec les étrangers, et les préservoit ainsi des superstitions auxquelles la terre entière étoit livrée.

Digitized by Google

Tout dans leurs lois, dans leurs coutumes, dans leurs traditions, se rapportoit à ces deux points importans, la connoissance du vrai Dieu, et la pratique de la religion qu'il leur avoit donnée. L'unité du temple et des sacrifices leur figuroit l'unité de ce Dieu, et leurs grandes solennités leur rappeloient sans cesse les marques éclatantes qu'ils avoient reçues de son pouvoir et de sa bienveillance particulière.

C'étoit par les mêmes motifs qu'il leur avoit inspiré un grand mépris pour les livres des autres nations, dont la lecture leur eût été dangereuse, puisqu'ils y eussent appris les fables impies et extravagantes qui faisoient la théologie des idolâtres. L'histoire sainte suffisoit à leur instruction; ils y voyoient l'histoire du monde jusqu'à leur établissement dans la terre promise; l'origine de toutes les nations qui leur étoient connues, et plus particulièrement de celles qu'il leur importoit le plus de connoître; ils y voyoient toute la religion, les dogmes, les cérémonies, les préceptes de morale; ils y trouvoient leurs lois civiles: ainsi ce livre seul renfermoit tout ce qu'ils devoient savoir; et bien qu'ils aient eu depuis beaucoup de livres dans leur propre langue, il paroît qu'ils en firent peu de cas, puisque tous sont perdus à l'exception de ce livre saint, conservé par une Providence particulière avec ceux que Dieu dicta à ses prophètes.

L'abbé Fleury faisant l'histoire de ces hommes singuliers et divins, entre dans des détails très-étendus sur leur manière de vivre, leur discipline, leurs miracles, leur autorité sur les peuples, les libertés qu'ils prenoient même avec les rois, et le soin qu'ils avoient de conserver la pureté des traditions dont Dieu les avoit en quelque sorte établis les dépositaires.

Digitized by Google

L'établissement des rois apporta de grands changemens dans les mœurs et les institutions. Dans les derniers temps sur-tout qui précédèrent la captivité, les lois furent méprisées; le commerce avec les étrangers devint fréquent, parce que cessant de mettre leur confiance en Dieu, les Juifs cherchoient à en obtenir des secours dans les guerres dont ils étoient menacés; et pour leur plaire, imitoient leurs mœurs et leur idolâtrie. Dieu, justement irrité, les abandonna et les livra à leurs ennemis. Plus intimément mêlés encore avec les étrangers pendant la captivité, leurs institutions dûrent se dénaturer davantage. Plusieurs renoncèrent au vrai Dieu, adorèrent les idoles et épousèrent des femmes étrangères. L'hébreu, oublié du peuple qui adopta la langue chaldaïque, ne fut plus entendu que des savans; mais ceux qui restèrent fidèles, frappés de ce grand châtiment, ne furent plus tentés de retourner aux fausses religions; et depuis leur rétablissement par Cyrus, il n'est plus question parmi eux d'idolatrie. Leur foiblesse fut grande sous les rois de Perse, mais du moins ils jouirent pendant trois siècles d'une paix profonde, et se gouvernèrent suivant leurs lois. Ils continuèrent de vivre de la même manière sous la protection des rois macédoniens, et se mêlèrent alors davantage avec les Grecs, sans adopter cependant leurs mœurs, ni leurs usages qu'ils détestoient. De là les haines et les préventions qui s'élevèrent contre eux; les calomnies, les violences et les persécutions auxquelles ils furent exposés sous les rois de Syrie. L'oppression les fait sortir de leur foiblesse, et sous les Macchabées ils reparoissent avec éclat sur la scène du monde. La puissance des Romains, qui détruisit celle des rois leurs ennemis, les accabla à leur tour, et depuis,

Digitized by Google

bien qu'ils eussent des rois particuliers, ils furent toujours sous la domination de ces maîtres de la terre. Leurs mœurs, depuis leur liberté sous Simon et les Asmonéens, jusqu'à leur ruine sous Vespasien, éprouvèrent encore de nouveaux changemens, parce que le judaïsme attiroit à lui des hommes de toutes les nations, et que les Juifs ne formèrent plus un seul peuple. Alors naquirent les sectes des Pharisiens, des Saducéens, des Essémiens, et les subtilités des Grecs commencèrent à altérer les traditions; cependant elles subsistoient dans toute leur pureté parmi un petit nombre de justes, jusqu'au moment où les temps furent accomplis, et où parut enfin le Messie promis aux nations.

La seconde partie de cet admirable Traité est divisée en quatre sections. La première est consacrée aux mœurs des premiers chrétiens, jusqu'à la ruine de Jérusalem. A cette première époque du christianisme succède le temps des persécutions, pendant lequel l'Eglise s'affermit et s'augmente. La troisième époque fut celle de la liberté de l'Eglise, lorsque, protégée et adoptée par les empereurs, elle publia hautement sa doctrine et ses mystères, et célébra avec solennité ses cérémonies. A cette prospérité succéda le relâchement des mœurs, les hérésies se multiplièrent, et c'est la quatrième époque.

Jésus-Christ avoit laissé, dans sa vie et dans sa mort, un modèle parfait de toutes les vertus. Les apôtres, témoins de l'une et de l'autre, instruits par sa parole, communiquèrent ces saintes traditions à leurs disciples; et les premiers chrétiens qu'ils formèrent étant ces mêmes Juifs, dépositaires et observateurs zélés de l'ancienne tradition des Hébreux, ces Juifs spirituels, circoncis de

Digitized by Google

cœur, qui croyoient aux prophéties et aux promesses de Dieu, qui attendoient avec impatience la rédemption d'Israël et le règne du Messie; il ne fut pas difficile de faire germer ces mêmes vertus dans des cœurs ainsi préparés. Aussi ces premiers temps furent-ils ceux de la plus grande perfection du christianisme, perfection qui nous sembleroit maintenant impossible, et qui paroît encore plus prodigieuse, lorsque l'on réfléchit que ces mêmes temps étoient ceux de la plus épouvantable corruption, de tous les raffinemens du luxe, de toutes les subtilités de l'esprit pour justifier l'abus des jouissances et l'excès des passions. Le christianisme parut sur la terre pour arrêter ce débordement de tous les vices.

L'abbé Fleury trace ici la vie admirable de ces premiers chrétiens, leur union fondée sur la charité; la communauté des biens découlant de cette même source; les premières pratiques du culte, leurs assemblées, leurs festins fraternels, l'ardeur des prêtres et des évêques à les instruire, leur soumission à les écouter, le respect qu'ils avoient pour les traditions; leurs jeûnes, leur frugalité dans les repas et leur simplicité dans les ameublemens. Les pauvres aimoient le travail, et les riches dédaignoient les richesses; ils fuyoient les jeux, les théâtres, et telle étoit l'austérité de leur vie, la gravité de leurs mœurs, leur résignation et leur peu d'attache aux choses de la terre, que les premiers hérétiques péchèrent *par excès de sévérité*; ce qui fut le contraire des hérésies qui suivirent le relâchement de ces premières mœurs.

L'auteur cherchant la cause des persécutions qui s'élevèrent contre les chrétiens, la trouve dans le secret qu'ils mettoient dans leurs mystères, secret qui donna lieu aux plus infâmes calomnies; mais

Digitized by Google

sur-tout dans cette horreur qu'ils manifestoient en toute occasion contre l'idolâtrie, ce qu'aucune secte n'avoit encore pratiqué; car ceux qui adoroient des Dieux étrangers n'en jugeoient point le culte incompatible avec celui des Dieux de Rome, et les philosophes eux-mêmes qui connoissoient toute l'absurdité de ces fausses divinités, se prêtoient cependant aux foiblesses vulgaires et faisoient profession de respecter les religions établies. *Assisto divinis*, disoit Horace. Peuples et philosophes se réunirent donc contre une secte qui condamnoit à la fois l'aveuglement des uns et la coupable indifférence des autres. Telle fut l'origine des persécutions dont on trouve dans cet ouvrage un tableau très-étendu. Enfin la patience et le courage de ces généreux chrétiens triomphent des fureurs et de l'obstination de leurs bourreaux; l'Eglise est fécondée par le sang des martyrs, la sublimité de leurs vertus fait naître le desir d'examiner leur doctrine, les yeux sont dessillés, les puissances de la terre deviennent chrétiennes, la croix prend la place des aigles et des faisceaux, et la religion règne avec éclat dans ces mêmes lieux où peu de temps avant elle étoit avilie et persécutée.

Ces prospérités de la religion ne changèrent rien pendant long-temps à la simplicité des mœurs et à la pauvreté évangélique de ses ministres. Seulement, les cérémonies se firent avec plus de solennités, les églises furent ornées magnifiquement, et l'auteur consacre une grande partie de cette section à décrire cette solennité des offices, l'ordre des liturgies, les pratiques de pénitences que s'imposoit généralement l'Eglise, pratiques qui produisoient sur les peuples les effets les plus salutaires. Cependant, enrichie par la munificence des empereurs, elle faisoit de ces richesses un usage conforme à

Digitized by Google

cette charité divine dont son chef lui avoit laissé le modèle et les préceptes. Les pauvres étoient soulagés, des hôpitaux furent établis pour l'humanité souffrante de tout âge et de tout sexe, et les païens ne purent s'empêcher d'admirer une vertu dont ils n'avoient pas même l'idée. Julien l'Apostat lui-même lui rendit avec confusion ce témoignage éclatant d'admiration, lorsqu'il recommanda à Arsace, pontife de Galicie, d'établir, à l'exemple des chrétiens, des hôpitaux et des contributions pour les pauvres, forcé d'avouer par-là que ceux qu'il vouloit détruire méritoient d'être imités.

Ce fut dans ces premiers temps de l'Eglise triomphante que l'on vit s'élever les monastères. La vie ascétique des saints personnages qui s'étoient retirés dans les déserts pour éviter la persécution, avoit laissé de profonds souvenirs; ces modèles de sainteté trouvèrent des imitateurs dans l'intérieur des villes; les premiers moines ne furent que des chrétiens plus parfaits, qui vouloient échapper aux tentations du monde, mais qui cependant étoient libres d'y rentrer. Peu à peu ces établissemens se multiplièrent, et leur multiplicité nécessita des règles. Ce fut par un effet de la providence de Dieu, remarque l'abbé Fleury, que se formèrent ces saints établissemens. Par eux seuls se conserva cette tradition qui, née avec le monde, ne doit finir qu'avec les siècles; et tandis que tout alloit se corrompant, non-seulement ils conservèrent la pureté de la doctrine, mais encore la pratique de toutes les vertus chrétiennes.

Vinrent les temps du relâchement du christianisme : les persécutions qui avoient excité une si grande ferveur parmi les chrétiens de bonne foi étant entièrement cessées, et la mort ne paroissant plus si proche, ils tombèrent dans une tiédeur qui

Digitized by Google

qui devint une autre espèce de péril. Dès que l'on put être chrétien non-seulement sans danger mais même avec honneur, une foule de gens sans principes, indifférens sur toutes les croyances, adoptèrent la nouvelle religion comme un moyen de parvenir aux emplois et aux faveurs du prince. Les incursions des barbares, leurs mœurs féroces, leurs hérésies contribuèrent aussi beaucoup à cette altération des mœurs des chrétiens placés entre des hérétiques et des païens également corrompus. Beaucoup de ces barbares embrassèrent la vraie religion, mais ils restèrent long-temps barbares, c'est-à-dire qu'ils furent chrétiens sans avoir l'esprit du christianisme. Ce ne fut que par degrés que la religion purifia leurs mœurs, et alors parurent renaître en Occident les beaux jours de l'antique piété, tandis que les vaines subtilités et les hérésies la détruisoient chaque jour davantage dans le Bas-Empire. Le mahométisme qui commençoit à s'établir, rejeté d'abord avec horreur par les chrétiens que subjuguoient les califes, finissoit par s'établir dans les provinces qui restoient sous leur domination, parce que les peuples ne peuvent être soutenus dans la foi que par les pratiques du culte et la conservation des traditions. Ce que l'oppression produisoit dans l'Asie, l'horrible barbarie du dixième siècle le faisoit naître en Occident; et bien que la religion conservât toute la pureté de sa doctrine parmi un petit nombre de grands docteurs et de saints personnages, les mœurs des peuples et des grands étoient un composé de pratiques superstitieuses et des vices les plus infâmes. En examinant à fond les abus qui s'introduisirent à cette époque tant dans le culte que dans la discipline, l'auteur y voit la source de tous ceux qui se sont introduits depuis et qui se sont main-

Digitized by Google

tenus jusqu'à nos jours. L'Eglise les connoît et en gémit ; cependant sa sagesse la porte quelquefois à tolérer ces abus trop enracinés, attendant la conjoncture favorable pour les retrancher, et accordant à la dureté des cœurs des adoucissemens nécessaires pour leur laisser les moyens de revenir à la pureté de la doctrine.

Nous exhortons fortement ceux qui ne connoissent point cet excellent ouvrage, à le lire avec une grande attention, pourvu que ce ne soit pas dans l'édition que nous venons d'annoncer. Il est impossible d'imaginer rien de plus incorrect, de plus mal imprimé. Il n'est presque pas une seule page où l'on ne trouve les fautes les plus grossières, des fautes telles qu'elles rendent souvent le sens inintelligible. On n'oseroit imprimer de la sorte l'almanach de Liége, et nous dénonçons cette misérable édition comme un véritable modèle d'ignorance et de barbarie.

N.

Voyage sentimental et philosophique autour de la tête d'une Femme ; par M. *D. K. de L.* Deux vol. in-12. Prix : 3 fr., et 4 fr. par la poste. A Paris, rue de Savoie, n° 9 ; et chez *le Normant*, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17.

Le *Voyage sentimental et philosophique autour de la tête d'une Femme*, est l'*Histoire romanesque des Amours de M. Alexandre de Fontenay et de mademoiselle Sophie de Norval.* Qu'est-ce qu'une histoire romanesque ? et quel est ce M. de Fontenay et cette demoiselle de Norval ? Ne semble-t-il pas que ce soient des gens que l'on doive connoître ? M. Alexandre, qui paroît être l'auteur, sous un nom supposé, a pensé que ses aventures pouvoient intéresser ses contemporains, apparemment parce qu'elles l'in-

Digitized by Google

téressent beaucoup lui-même. Le lecteur jugera si son amour propre ne lui a pas fait illusion.

Il nous apprend que M. son père avoit cent vingt mille livres de rentes; ce qui vaut mieux que de faire des romans; qu'il éprouva de bonne heure le desir de *voyager*, et qu'il alloit mourir de langueur, lorsque madame de Fontenay, sa femme, mit au monde un enfant, qui est M. Alexandre de Fontenay.

Ravi de se voir un fils, qu'il n'attendoit probablement pas, ce brave homme prit la résolution de vivre; mais madame de Fontenay, dont les procédés étoient toujours en opposition avec les desseins de son mari, prit le parti de mourir.

Quelque temps après, le jeune Alexandre, qui avoit déjà grandi, se promenoit le soir dans une forêt voisine du château de M. son père, rêvant sans doute à son voyage, et faisant une invocation à l'Amour. Tout-à-coup il distingue, à la lueur d'un éclair, une jeune fille charmante; il marche vers elle, et il lui adresse ce discours: « Je te vois donc enfin, chère et aimable créature. Comme il te desiroit ce cœur sur lequel je te presse! Ah! comme je vais t'aimer! Ah! comme je t'aime déjà! » Cela dit, la jeune fille s'en va d'un côté, tandis que M. Alexandre s'éloigne de l'autre, *aussi affligé qu'Orphée*, et criant de toutes ses forces: « Où êtes-vous? Quoi! vous m'abandonnez? » Ensuite il rencontre madame sa tante, qui le cherchoit dans le bois, malgré la pluie, le vent, les éclairs et la foudre.

L'autre personne qu'il avoit entrevue dans la forêt, n'étoit pas Vénus, comme on pourroit le croire. C'étoit mademoiselle Sophie de Norval, jeune personne d'un caractère extrêmement réservé, comme on le verra par la suite, et qui se trouvoit là comme tombée des nues. Le jeune homme la retrouve dans le château de Saint-Amande, où son père l'avoit conduite, après l'avoir recueillie dans la forêt. On devine qu'il en devient amoureux; mais comme

Digitized by Google

il s'entretenoit de son dessein dans l'obscurité de la nuit; debout à une croisée du château, il entendit une voix dans le parc, qui lui disoit : « *Si vous aimez la vie, vous devez renoncer au desir que vous avez de l'épouser.* » Alors il chargea ses pistolets, pour tuer celui qui vouloit bien lui donner ce conseil; il sortit et rentra bientôt sans avoir pu tuer personne.

Mademoiselle de Norval resta dix jours au château pour se refaire de je ne sais quelle maladie. Le jeune homme fit, je crois, un acrostiche ou un madrigal impromptu pour lui déclarer son amour. Elle le reçut fort bien; et quoiqu'on eut appris qu'elle étoit une *Illinoise* et une *Algonquine*, sa *sauvagerie* ne put tenir contre la tendresse de cette *poétique* déclaration. M. Alexandre reçut un doux aveu, qu'il appelle *son passe-port* pour faire *son Voyage autour de la tête de mademoiselle de Norval.*

Cependant les aventures, les traverses, les catastrophes viennent troubler cette belle entreprise. La jeune fille retourne chez son tuteur; le jeune homme reste chez lui. Son père va la demander en mariage, le tuteur le refuse. Le jeune homme veut l'enlever, et tout le monde y consent, à l'exception de ce vieux et méchant tuteur. Enfin, l'amant désespéré prend la résolution d'aller se promener à cheval au bord d'un ruisseau. C'étoit là que l'Amour l'attendoit pour lui livrer sa princesse. Elle arrive dans une chaise de poste, et de loin elle lui montre ses pieds et ses poings, qui sont liés. M. Alexandre s'avance, arrête le coursier, et veut délivrer mademoiselle de Norval. Son conducteur descend de voiture, et se dispose à tuer ce malheureux jeune homme. Mademoiselle de Norval tombe sur le pavé, son amant l'aide à se relever, il la délie, et ils vont se laver les mains dans le ruisseau voisin, tandis que le conducteur remonte dans sa chaise et qu'il continue sa route.

On pourroit penser que jusqu'ici ces aventures ne s'accordent pas très-bien avec la gaieté que promettoit le titre

Digitized by Google

du livre, et que l'auteur n'a pas su régler son ton sur celui des Graces et des Ris, qui habitent le pays qu'il veut parcourir; mais avant de le juger, il faut, s'il est possible, l'entendre jusqu'au bout. Sa vivacité naturelle s'est ouvert une vaste carrière, et il faut espérer que sa galanterie saura rendre son Voyage aussi amusant qu'on peut le croire singulier : c'est ce que nous verrons tout-à-l'heure.

Je ne dois pas oublier de dire que le conducteur avoit prévenu M. Alexandre qu'il menoit mademoiselle de Norval à une mort certaine; mais cet amant la conduisit à Saint-Mandé, dans une belle petite chambre, séparée d'une plus grande, dans laquelle il passa la nuit. Le lendemain il apprit que le tuteur avoit porté plainte contre lui. Son père lui fit passer de l'argent, pour échapper aux poursuites, et pour se retirer dans les environs de Maubeuge. Il lui fit remettre en même temps un pantalon de tricot, couleur de pensée, pour mademoiselle de Norval, afin qu'on ne la reconnût pas sur une route où jamais on ne l'avoit vue.

Aussitôt qu'il fut arrivé dans sa nouvelle retraite, il la quitta bien vîte, sans dire adieu à sa chère Sophie, et il alla rejoindre son père chez M. Jérôme, marchand de vin, Grande rue du faubourg Saint-Denis, n° 5, à Paris : c'est là qu'il apprit de quelle manière les Jacobins l'avoient fait fuir de son château de Saint-Amand, et comment on avoit mis le séquestre sur toute sa fortune. Lorsqu'il connut bien les circonstances de cette spoliation, et qu'il sut d'où partoit le coup, il se mit en campagne pour chercher sa maîtresse, qu'on venoit de lui enlever, et il parcourut avec le plus grand soin tous les endroits où elle n'étoit pas.

On pourroit croire que c'est dans ce moment qu'il voyagea tant autour de sa tête sans la trouver, et qu'il visita l'Asie, l'Afrique et l'Amérique, tandis qu'elle étoit en Europe. Il n'en est rien; ses recherches ne s'étendirent pas au-delà des environs de Paris, et elle en étoit fort éloignée. Las de courir inutilement, il résolut, en homme

Digitized by Google

sensé, d'aller tout bonnement où elle étoit, et il se rendit à Caen; mais il y fut bientôt arrêté et mis dans un cachot. C'est alors qu'une grande femme blanche s'élança vers lui, jeta un cri perçant et tomba dans l'obscurité. Ce jeune homme se mit alors à crier : « Ciel ! qui êtes-vous ? » mais il ne reçut point de réponse. Que dire de plus, et que faire dans une pareille situation ? Enfermé dans un cachot avec une grande femme blanche qui ne parle pas, et sans lumière encore : il y en a plus qu'il n'en faut pour embarrasser bien des gens ! Mais c'est ici que l'auteur va déployer toutes les ressources de son génie. C'est dans cette circonstance solennelle qu'il va tenir toutes ses promesses, et qu'il accomplira enfin son fameux voyage.

M. Alexandre commence d'abord par se douter que cette femme, qui ne veut pas lui répondre, est une femme évanonie; ensuite il se dit à lui-même, qu'une femme qui n'est qu'évanouie n'est pas encore morte. Ce premier raisonnement le tranquillise, et il se livre à d'autres conjectures. Il se demande quelle peut être cette femme qu'on a ainsi jetée dans sa prison, plutôt qu'elle n'y est entrée, sans proférer un seul mot ? Il imagine que c'est sa maîtresse, qu'il croyoit perdue; et peut-être que le lecteur n'aura pas été moins prompt que lui à le penser. Pour s'assurer du fait, il s'amuse à lui tâter la figure avec ses mains, et voilà ce que l'auteur appelle un *Voyage sentimental et philosophique autour de la tête d'une Femme.* Après avoir *touché ses cheveux bouclés, son menton saillant; sa petite bouche, composée de deux grosses lèvres; son nez aquilin, qui s'unit sans cascade à un front qui se voûte; ses paupières longues et épaisses, et son sourcil d'une forme d'arc surbaissé,* il dit : « Ces cheveux annoncent un esprit noble et une conception extrêmement vive; cette forme de menton est réservée aux personnes généreuses, braves et d'un caractère indépendant; ces lèvres sont celles de la constance et de la fermeté d'ame; c'est au-dessus de ce nez, et sur ce front que reposent la noblesse, la sim-

Digitized by Google

plicité, la franchise et la candeur. Or, il n'y a dans le monde que mademoiselle Sophie de Norval qui possède toutes ces qualités; donc c'est elle-même qui est évanouie à mes pieds, donc je suis le plus heureux des hommes. A peine a-t-il fini ce raisonnement, que le geolier apporte de la lumière: Sophie se réveille et elle embrasse son cher Alexandre.

Elle lui apprend que son tuteur l'a fait poursuivre aux environs de Maubeuge, et qu'il l'a conduite à Caen, où on veut la forcer d'épouser celui qui lui avoit lié les pieds et les mains, lorsqu'il l'a délivrée au bord d'un ruisseau; mais qu'elle n'en veut pas entendre parler. Ensuite elle s'endort sur les genoux de M. Alexandre.

Une nuit est bien longue quand on la passe dans un cachot; mais elle est cruelle quand on s'y trouve avec une jeune fille qui, par sa position, vous empêche de dormir. La *sensibilité* de M. Alexandre de Fontenay *l'emporta sur ses desirs;* son profond respect pour cette fille *vertueuse* et même *divine,* qui dormoit dans ses bras *avec une si noble confiance,* ne lui permit aucune lâche pensée. Cependant le Diable est bien malin, et l'homme est bien foible. On se fatigue à la fin d'être toujours dans la même position, et c'est précisément à en changer qu'il y a du péril. En se retournant, l'idée des voyages lui revient; le succès du premier lui persuade qu'il peut, sans danger, en entreprendre un nouveau. Déjà ses yeux s'étoient mis en route, et ils contemploient les pieds de Sophie avec la plus tendre complaisance, lorsque la porte de la prison s'ouvre avec fracas; le geolier paroît, il prend mademoiselle de Norval par le bras, l'entraîne, et met la porte entr'elle et son amant, qui se trouva fort troublé de cette brusque séparation.

En sortant de la prison, l'innocente Sophie est arrêtée, on l'enferme et on la condamne à la mort. Alexandre en reçoit la nouvelle, mais heureusement il n'a pas le temps de s'en affliger; car, dans le même moment, il reçoit une autre lettre de celui qu'il regardoit comme son rival et son

Digitized by Google

enfermé par laquelle il lui annonce qu'il travaille à sa délivrance et à celle de mademoiselle de Norval, dans l'intention de les réunir. Cette étrange conduite lui donne des soupçons; mais ce rival généreux les dissipe bien vîte. Il arrive au milieu de la nuit dans la prison du jeune homme, et il lui tient ce discours: « Silence, et suivez-moi. » Alexandre, qui ne disoit mot, veut répliquer; mais le rival ajoute: « Prenez ces pistolets, ils sont chargés. Je vais marcher devant vous; si vous avez lieu de me soupçonner d'une trahison, vous me tuerez. » Après que le jeune homme eut entendu ces paroles, il suivit son libérateur.

Lorsqu'ils furent dans la plaine, celui-ci apprit au jeune Alexandre que c'étoit lui qui l'avoit menacé la nuit dans le parc de Saint-Amand, parce qu'il savoit que la demande de la main de mademoiselle de Norval hâteroit le moment de sa perte, résolue par son tuteur; qu'elle avoit manqué d'être assassinée dans le bois, où il l'avoit aperçue, en se promenant le soir; que c'étoit pour la soustraire à ses noirs desseins qu'il l'avoit enlevée, après lui avoir serré les pieds et les mains avec des ficelles, et qu'enfin il la lui cédoit de bon cœur, quoique le tuteur, son oncle, eut tout mis en œuvre pour la lui faire épouser. Il lui raconta ensuite de quelle manière il avoit surpris la signature de ses persécuteurs, en introduisant l'ordre de la mise en liberté des deux amans parmi des papiers à expédier. Le bon Alexandre crut qu'il rêvoit, et il avoit peine à comprendre comment un homme peut meurtrir les pieds et les mains d'une aimable demoiselle, dans la vue de lui faire plaisir. Il ne concevoit pas trop bien non plus quel genre de bonheur il avoit voulu lui procurer à lui-même, lorsqu'il avoit résolu de le tuer au moment qu'il avoit arrêté la voiture; mais, sans vouloir expliquer ces petites difficultés, il s'estimoit fort heureux d'être sorti de prison, et il se livroit entièrement à son conducteur. Sa confiance ne fut pas trompée; ils allèrent dans un petit bois, où Sophie arriva bientôt après; elle fut bien surprise de revoir son ravisseur

Digitized by Google

dans cet endroit, et *elle aida* son cher Alexandre *à l'étouffer de caresses.*

Ils se quittèrent bons amis. Le neveu du tuteur s'en revint à Caen et les amans se rendirent en poste à Paris. Ils s'y marièrent, et je ne doute pas qu'ils n'y vivent encore très-heureux.

Telle est la conduite de ce roman, composé de faits vraisemblables, mêlés à des faits ridicules, et revêtu d'un titre d'autant plus remarquable, qu'il n'a pas le moindre rapport avec le sujet. Le style en est pénible et maniéré. On s'aperçoit que l'auteur est encore tout ravi d'admiration pour la *Nouvelle Héloïse*, et qu'il a cherché à imiter ses grandes phrases, comme il a voulu représenter ses aventures; avec cette différence que son héroïne est une femme sans foiblesse, quoique remplie d'une orgueilleuse présomption, qui lui fait négliger toutes les précautions et même toutes les bienséances. C'est une vertu philosophique qui sait se plier, dans le monde, au caprice des passions; mais qui est très-solide, et qui tient ferme dans les romans. G.

LETTRE

A MONSIEUR C***.

J'APPLAUDIS, monsieur, avec tous les amis des lettres au projet que vous avez conçu de publier, par forme de supplément, la portion des ouvrages de M. de Voltaire échappée aux recherches des précédens éditeurs. C'est acquitter une dette envers la nation, à qui appartiennent les moindres productions des écrivains qui ont acquis une grande célébrité.

Il est vrai que je possédois en Champagne, avant la révolution, une terre voisine de Cirey qui avoit appartenu à madame la marquise du Chatelet, et célèbre par le séjour que M. de Voltaire y avoit fait avec elle. J'étois lié

Digitized by Google

d'amitié avec la personne qui occupoit le château, et j'y allois souvent.

Vous pensez bien que j'étois attentif à rechercher les traces que M. de Voltaire pouvoit y avoir laissées, et je vous transmets les éclaircissemens que j'y ai recueillis et que vous m'avez demandés.

Le château devoit avoir deux ailes, et il n'y en avoit qu'une d'achevée. On lit sur une espèce de portique en treillage du côté où l'édifice est imparfait :

Hæc ingens incœpta domus fit parva, sed ævum
Degitur hic felix, et bene magna sat est.

Dans une niche du même treillage, il y avoit une jolie statue de l'Amour ; et sur la plinthe en face du piédestal, étoit écrit ce distique si connu :

Qui que tu sois, voici ton maître;
Il le fut, il l'est, ou doit l'être.

Et sur les trois autres côtés, ce distique étoit traduit en anglais, en latin et en italien.

En dehors de la porte d'entrée du château, mad. du Chatelet avoit fait graver, parmi les ornemens en ronde-bosse qui la décorent, deux vers latins dont le sens étoit sans doute que cette retraite ou cette maison renfermeroit un poète célèbre. Mais le temps a entièrement détruit cette inscription, et je n'ai pu y distinguer que les trois mots :

Tecto..... latet..... vates.

On lit sur la porte d'entrée du salon :

Asile des beaux-arts, solitude où mon cœur
Est tout à l'amitié, dans une paix profonde
C'est vous qui donnez le bonheur
Que promettoit envain le monde.

Et en dedans ce distique anglais :

When fools prévail and hypocrites beard swai.
The post of honour is a private station.

« La vie privée est le poste d'honneur
» Là où règnent la sottise et l'hypocrisie. »

Digitized by Google

Pourroit-on traduire ce distique :

Lorsqu'on voit régner sans pudeur
L'hypocrisie et les sots dans la ville,
La retraite est le seul asile
Qui convienne à l'homme d'honneur.

Ou

Lorsqu'on voit régner tour-à-tour
L'hypocrisie et la sottise,
La retraite est le vrai séjour
Pour le sage qui les méprise.

C'est sans doute l'application que se faisoit à lui-même de ce distique anglais, M. de Voltaire, s'éloignant de Paris où il s'étoit fait des ennemis dans les deux autorités, pour vivre dans la retraite à Cirey avec son illustre amie.

Le théâtre qu'il avoit fait construire dans l'intérieur du château, subsistoit encore lorsque j'étois en Champagne. Je me réjouissois d'avoir trouvé dans les armoires du foyer plusieurs manuscrits ; mais ma joie fut de courte durée, car ce n'étoient que des rôles séparés des différentes pièces qu'il faisoit jouer sur ce théâtre ; et les ayant confrontés avec l'édition de ses œuvres, je n'y trouvai aucune variante importante à citer.

Vous me demandez, monsieur, si je pourrois vous fournir quelque manuscrit de M. de Voltaire, et sur-tout sa correspondance avec moi.

J'ai quelques écrits de sa jeunesse adressés à Mlle Desnoyers ; mais ces trois ou quatre pièces de vers, que je crois inédites, sont renfermées avec des manuscrits beaucoup plus précieux dans des cartons de ma bibliothèque, qui est à plus de deux cents lieues de Paris, et encaissée pour y être un jour transportée. Si dans le temps votre édition n'est pas achevée, je vous remettrai ces différens morceaux.

Quant aux lettres de M. de Voltaire, une correspondance de plus de vingt années auroit formé cinq ou six volumes.

Digitized by Google

Il faut savoir qu'à cause du travail dont j'étois chargé, j'ai eu pendant plusieurs années le contre-seing du chancelier, du ministre des affaires étrangères et du lieutenant de police (1). Ils connoissoient tous les trois mes liaisons avec M. de Voltaire, et m'avoient permis de lui faire parvenir, sous leur contre-seing, les lettres de ses amis, celles que les gens de lettres lui adressoient, ainsi que les ouvrages dont ils lui faisoient hommage, et c'est sous l'enveloppe de ces ministres et du lieutenant de police qu'il m'envoyoit ses réponses et différens manuscrits.

Il m'écrivoit à moi-même à-peu-près deux fois par semaine, quelquefois deux lettres de la même date, l'une ostensible, l'autre confidentielle, et souvent il avouoit dans l'une ce qu'il désavouoit dans l'autre; ce qui formoit, comme vous voyez, une collection fort originale. J'avois un grand coffre où je déposois ces lettres, qui en remplissoient presque toute la capacité.

Lorsque Pankoucke vint me solliciter de lui confier ces lettres pour les joindre à son édition, je lui en remis quelques-unes que j'avois sous la main, et lui demandai du temps pour faire la recherche des autres. Je voulois examiner auparavant s'il n'y en avoit pas qui pussent me compromettre ou compromettre la gloire de mon illustre correspondant. Je voulois sur-tout supprimer celles qui auroient pu blesser l'amour-propre de différens littérateurs estimables, dans lesquelles M. de Voltaire, en m'adressant les réponses honnêtes qu'il leur faisoit, se permettoit quelquefois des saillies sur leurs personnes ou sur leurs ouvrages. J'aurois cru me rendre coupable, non d'une simple indiscrétion, mais d'une offense personnelle et publique, envers des personnes contre lesquelles M. de Voltaire avoit lancé confidentiellement des traits qui ne pouvoient les atteindre. Ce sont là, je crois, des

(1) En qualité de secrétaire-général de la librairie, d'auteur de la *Gazette de France* et de censeur de la police.

Digitized by Google

principes de justice, d'honnêteté et de bienséance qu'auroient dû observer, et qu'ont souvent violés les éditeurs de ses lettres familières.

Mais, monsieur, quelle fut ma surprise, lorsqu'un mois après, voulant m'occuper de ce triage, je trouvai mon coffre vide! Je vous ai nommé les deux secrétaires ou commis que j'ai lieu de soupçonner de ce vol, parce que seuls ils avoient entrée dans mon cabinet, et seuls ils connoissoient ce dépôt. Je vous ai indiqué le moyen de les découvrir; mais ce n'est pas ici le lieu de dévoiler ce mystère d'iniquité et tant d'autres. Si, dans ma caducité, mes infirmités me permettent de mettre la dernière main à des mémoires, écrits sans ordre et à différens intervalles, sur ce que j'ai vu, sur ce que j'ai su dans ma longue carrière par mes liaisons avec les gens en place et autres, on lira après ma mort ce que je n'ai pu dire pendant ma vie.

Ce que j'ai eu de la peine à concevoir, monsieur, c'est qu'on m'a dit que dans la correspondance imprimée de M. de Voltaire, il y a une lettre qui m'est injurieuse, et dans laquelle il se sert d'une de ces expressions grossières qu'on lui a si souvent reprochées. J'ai dédaigné de vérifier le fait pour ne pas affliger ma vieillesse; j'aime à croire qu'elle n'est pas de lui, et qu'elle a été fabriquée par un homme méchant qui a contribué à l'édition de ses œuvres, devenu mon ennemi je ne sais pourquoi, ou je sais trop pourquoi, et je le dirai un jour.

Comment imaginer en effet que M. de Voltaire, à qui je n'ai cessé de rendre service pendant plus de vingt années, qui m'a toujours témoigné la plus grande amitié, qui me confioit les pièces qu'il destinoit au théâtre, pour avoir l'avis de M. et sur-tout *de madame d'Argental*, qu'il appeloit ses bons anges, et même le mien, et me les renvoyoit ensuite pour les remettre à le Kain; qui, lorsqu'après la mort de Louis XV, ayant renoncé au travail dont j'étois chargé, je lui écrivis que j'allois en Provence

Digitized by Google

exercer une charge de lieutenant-général de l'amirauté, m'exhorta par sa réponse à me détourner de la route à Lyon pour aller à Ferney, *et lui procurer le plaisir de m'embrasser avant que de mourir*; ce sont ses propres expressions; qui, lorsqu'il vint à Paris, me fit chercher par M. de Villette, se leva de son fauteuil à une première visite pour m'embrasser, s'entretint long-temps avec moi sur les différens objets de notre correspondance, m'engagea à le voir souvent, et me reçut toujours avec des témoignages d'amitié; comment, dis-je, est-il possible que dans un moment de sa vie il ait oublié mon long attachement pour lui et celui qu'il n'avoit cessé de me témoigner! On vient de m'envoyer de Provence quelques papiers où se trouvent des lettres de M. de Voltaire, précisément de la même date qu'on m'a dit être celle de la lettre qui m'est injurieuse, et dans ces lettres écrites de sa main et non de celle de son secrétaire, il m'appelle *son bon ami*, *son cher correspondant*, et se reproche d'abuser de mes bontés (expression outrée dont il se sert pour les petits services qu'il me demande dans ces lettres).

Si cependant par quelque perfidie on étoit parvenu à lui en imposer, à séduire son cœur, je gémirois sur la foiblesse de l'esprit humain; je ne me repentirois pas de lui avoir été utile, et je ne serois pas moins flatté d'avoir été honoré de sa confiance, de son estime, et j'ose le dire, de son amitié.

Je me trouvai dernièrement dans une société où un homme de lettres, justement célèbre, me cita pour sa singularité une de ces lettres qui m'ont été volées, et qui commence ainsi : « Eh! vîte, mon ami, mettez votre » perruque, prenez votre canne et votre chapeau, et » courez chez le chancelier; dites-lui bien que je ne suis » pas l'auteur de..... Passez de là chez monsieur d'Ar» gental, etc. »

Je lui demandai qui pouvoit lui avoir communiqué cette lettre; il me l'apprit en confidence, et ajouta que la même

Digitized by Google

personne en avoit plusieurs autres. Il ne m'est pas permis de la nommer ; mais, si elle lit cet article, j'invoque son honnêteté pour me restituer ces lettres qui n'appartiennent qu'à l'homme à qui elles ont été écrites.

Signé MARIN.

Suite des Observations de Métastase sur les Tragédies et Comédies des Grecs.

LES TROYENNES (d'Euripide).

Les Troyennes, esclaves des Grecs, forment le chœur, et donnent leur nom à la tragédie. La scène est dans le camp des Grecs, près de Troie, sur une place devant le camp d'Agamemnon. L'action n'est pas facile à déterminer : on en trouve plusieurs qui se réduisent à une espèce d'unité dans la personne d'Hécube. Celle-ci pendant toute la pièce ne quitte point la scène, et ne manque jamais d'en être le personnage le plus intéressant ; mais l'attention du spectateur n'a pas d'objet fixe. Le partage des esclaves, le sacrifice de Polixène, la violation du caractère sacré de Cassandre livrée aux desirs d'Agamemnon, comme l'est Andromaque à Néoptolème, la mort d'Astianax précipité des murs de Troie, la sépulture donnée à son cadavre porté sur le bouclier d'Hector, le sort d'Hécube devenue esclave d'Ulysse, et l'incendie des restes de Troie, sont les événemens qui se succèdent et donnent lieu à des gémissemens perpétuels. Entr'autres beautés, on distingue particulièrement l'enthousiasme de Cassandre, qui, inspirée par la divinité, prédit la fin tragique des Atrides ; et l'excès de la douleur d'Andromaque qui devient furieuse quand on arrache de ses bras son fils Astianax pour le conduire à la mort.

On lit un prologue entre Neptune et Minerve, qui traite de ce qui précède et de ce qui doit suivre l'action, mais qui n'a qu'un très-foible rapport au sujet du drame.

La tragédie a 1334 vers.

Digitized by Google

La Paix (d'Aristophane).

Le génie extravagant, fantastique de la pièce des Oiseaux, règne dans celle-ci, mais avec moins de talent; et l'allégorie en est plus foible.

Un riche propriétaire de vignes, las de la guerre qui dure déjà depuis treize ans, nourrit son énorme scarabée (1) pour lui servir de monture, et parvenir au ciel afin d'y demander la paix. Il exécute bientôt son projet, abandonne la terre, et se trouve en l'air avec Mercure. Après différentes scènes, ainsi logé, il apprend que la Paix est réoluse dans une grotte, dont l'entrée est défendue par une muraille. Il revient sur terre; puis, à la tête d'une foule de paysans, il parvient, après de grands efforts, à ouvrir la grotte d'où sort la Paix. Ceci arrive vers le milieu de la pièce. Le reste n'est plus qu'un tissu de scènes propres à alonger la comédie. Il faudroit ici tout le talent de l'abbé d'Aubignac pour trouver les trois unités. Les vers que l'on a conservés de cette pièce mal interprétée, sont au nombre de 1354.

Les femmes éloquentes (d'Aristophane).

Le but de cette pièce n'est pas, à mon avis, de critiquer les femmes, comme le suppose le père Brumoy, qui soutient que jamais on n'a rien écrit de plus mordant contr'elles. Une seule scène de l'Hippolyte d'Euripide les déchire beaucoup plus que toute cette comédie. Il est évident que le but de la causticité d'Aristophane est plutôt ici la légéreté, l'inconstance et la sottise des Athéniens, portés à changer aussi souvent leur constitution, et à saisir les projets les plus extravagans, pourvu qu'ils soient nouveaux. L'auteur s'en explique avec clarté quand il répète que le gouvernement des femmes est le seul qui n'ait pas encore été mis à l'épreuve.

(1) Aristophane entend parler d'un monstre, moitié cheval et moitié scarabée.

L'intrigue

Digitized by Google

L'intrigue de la pièce est conduite par l'épouse d'un premier magistrat, nommée Praxagora, qui entraîne les autres femmes dans une conspiration; il s'agit de s'emparer des rênes de la république. Le moyen qu'elle indique, est de se garnir le menton de barbes postiches, et couvertes des manteaux de leurs maris, de paraître sur la place publique, d'exposer leur système, et de le faire accueillir au scrutin. Le plan s'exécute; la nouvelle forme de gouvernement réussit: tout est mis en communauté, biens, femmes et maris. Cependant ce second article ne cause aucune obscénité dans la pièce, ce que l'on pouvoit craindre du cynisme d'Aristophane. Ce qu'il y a de plus libre est la querelle de deux vieilles femmes qui se disputent un jeune homme. En général cette pièce n'est pas, comme on le croit communément, la plus obscène de notre auteur, mais elle est la plus dégoûtante; car il n'a pas eu de répugnance à faire venir un magistrat qui, dans la rue, cède à un besoin fort sale. Il tient long-temps son homme dans cette posture, qui lui fournit une ample source de sels attiques si vantés. Le style est vif, quelquefois élevé, et toujours satirique. Les cinq vers 1099, 1100, 1101, 1102 et 1103, ne peuvent être interprétés que par des conjectures.

La comédie a 1173 vers.

Lisistrate (d'Aristophane.)

Dans cette pièce, comme dans plusieurs de celles qui précèdent, on voit à quel point l'auteur desiroit la fin de la guerre ruineuse du Péloponèse; à quel excès se portoit sa licence arrogante et sa médisance effrénée. La fable est conçue ainsi qu'il suit:

Lisistrate, épouse d'un citoyen distingué d'Athènes, aspire, après une guerre de vingt et un ans, à la conclusion de la paix, qui cependant éprouve de grands obstacles; elle forme le projet de forcer les Athéniens à déposer les armes, malgré leurs dispositions belliqueuses. Elle traite

Digitized by Google

cette affaire par des pourparlers avec les dames athéniennes, et par des messagers avec celles de Sparte. Arrivent des plénipotentiaires de celles-ci. Les conjurés tiennent un congrès secret. Lisistrate propose un moyen qu'elle croit propre à ramener les hommes à leur avis. Il consiste, tant de la part des dames d'Athènes, que de celles de Sparte, à interdire aux maris, sans restriction, l'exercice de leurs droits. Lisistrate a de grandes difficultés à vaincre pour faire accueillir sa proposition aux femmes. Cependant elle les détermine, et toutes s'enferment dans la forteresse où le trésor public est déposé. Elles sont bientôt assiégées par les hommes et se défendent avec courage; mais Lisistrate a sur-tout le soin de distraire telle de ses compagnes qui paroît trop impatiente de rejoindre son mari. La leçon commence toutefois à faire son effet sur les Grecs. Des ambassadeurs de Sparte viennent offrir la paix; des députés choisis par les Athéniens traitent la question avec eux, et pour rendre visible le motif qui les décide à se hâter de conclure, ils se présentent tous sur la scène avec la preuve ostensible de leur insupportable célibat. Non-seulement les dames restent insensibles à des signes aussi touchans; mais elles font et disent, au contraire, tout ce qui peut doubler l'impatience des époux qui s'empressent à consentir aux articles de paix.

La comédie a 1326 vers.

Aristophane fleurissoit vers la 85e olympiade, 437 ans avant l'ère chrétienne, et 317 ans après la fondation de Rome, dans le temps de la guerre du Péloponèse, dans le temps que Socrate, Euripide et Démosthène faisoient la gloire d'Athènes. On ne sait s'il étoit Athénien, Eginète, Rhodien, ou de Mélos; mais il fut, par décret du peuple, reconnu Athénien. Il composa environ cinquante comédies, dont onze nous sont parvenues. Ce poète a une imagination et une élocution singulière. Il est hardi, effréné, mordant; sacrifie l'ordre, la vraisemblance et presque le bon sens à l'avidité de trouver une allégorie et des allu-

Digitized by Google

sions qui servent sa causticité. Il mit une grande obstination et une espèce de barbarie à persécuter Socrate et Euripide, qu'il mettoit souvent en scène. Plutarque, chez les anciens, le père Rapin, de nos jours, se déchaînent avec justice contre lui, et concluent que la lecture de ce poète doit être rejetée par les gens honnêtes et décens. Plusieurs anciens, parmi lesquels on distingue Platon, Cicéron et saint Jean Chrysostôme, lui ont donné des louanges. Ce dernier portoit toujours ses œuvres sur lui, comme Alexandre gardoit celles d'Homère. Le père Brumoy s'efforce d'en parler avec indifférence; mais il ne peut couvrir sa partialité. Il est difficile d'expliquer pourquoi ces Athéniens, qui condamnèrent à mort Socrate, pour avoir tenté de détruire les Dieux de leur pays, ont tant loué, chéri, honoré Aristophane, qui livre ces mêmes Dieux à un souverain ridicule dans toutes ses comédies; mais il faut observer qu'il n'y a pas de moyen plus sûr de faire rire que l'union des idées basses et triviales aux idées sublimes et vénérables; que le vulgaire d'Athènes vouloit absolument qu'on le fît rire, et savoit bon gré à Aristophane, qui parvenoit à ce but. Ce peuple jugeoit que l'intention du poète comique n'étoit pas de renverser leurs Dieux, comme le faisoit Socrate avec des argumens philosophiques. Il semble qu'il y avoit alors la même différence entre Aristophane et Socrate, que celle qui existe entre la licence de nos poètes nouvellistes du cinquième siècle et celle de nos philosophes modernes.

N. L.

(Fin des Notes de Métastase sur les Comédies d'Aristophane.)

Digitized by Google

SPECTACLES.

THÉATRE FRANÇAIS.

Anaximandre, ou *le Sacrifice aux Grâces.*

Sacrifiez aux Graces, disoit Platon. Ce mot a donné l'idée d'une romance intitulée *Anaximandre*, imprimée, il y a trente ans, dans l'*Almanach des Muses*, dont le refrain ne parut pas heureux :

L'esprit et les talens *font bien*;
Mais sans les graces ce n'est rien.

On auroit pu passer par-dessus le défaut de justesse exacte de la maxime; une précision judaïque ne fut jamais exigée dans des couplets. On auroit seulement desiré qu'elle eût été rendue avec plus d'élégance. On trouva aussi que le sacrifice d'Anaximandre avoit trop opéré. D'un pédant il avoit fait

L'homme du jour;
Les bonnes fortunes d'Athènes
Vinrent l'accueillir tour-à-tour.

Cela ne devoit pas laisser que d'être un peu gênant pour un philosophe : mais ce mauvais ton étoit celui du temps où cette romance, d'ailleurs agréable, fut composée.

M. Andrieux fit, il y a 23 ans, une petite comédie sur le même sujet. C'est son premier ouvrage. On le joua aux Italiens, où il réussit. Quelques années après, en 1788, il fut repris et accueilli froidement. On nous travailloit alors en révolution, et un ours apprivoisé par une jeune Grecque, ne nous touchoit guère. Enfin, on vient de le donner aux Français, où il a obtenu un succès très-décidé.

Il est écrit comme *Nanine*, en vers de dix syllabes, et avec presqu'autant d'élégance et de facilité; c'est son

Digitized by Google

principal mérite, car la fable est peu de chose, et au dénouement, choque toute vraisemblance.

Anaximandre a deux sœurs pour pupilles. Le soin de leur éducation et de leur dot lui a été légué par un ami, qui ne laissoit aucun bien. Malgré sa philosophie, la cadette lui a tourné la cervelle. Elle l'aimeroit assez si son manteau n'étoit pas si triste et sa barbe si longue. On a fait une querelle à l'auteur sur l'aversion d'*Aspasie* pour la barbe. Elle devoit, dit-on, y être accoutumée. Il est vrai que les Grecs ne commencèrent à la couper qu'à l'imitation d'Alexandre. Il y avoit cependant des barbiers à Athènes avant le siècle de ce prince. Leurs boutiques étoient, comme nos cafés, le rendez-vous des nouvellistes; ils avoient eux-mêmes communément la passion d'entendre et de conter des nouvelles. On en cite un trait assez plaisant. Un d'eux en avoit débité une fâcheuse, qu'on prétendoit fausse: il étoit déjà attaché pour recevoir la question, lorsque le fait qu'il avoit publié se confirma. Tandis qu'on le délioit, sans paroître affecté du péril auquel il venoit d'échapper, il s'informoit des détails qu'on venoit d'apprendre de sa nouvelle.

Il est certain que ces barbiers *émondoient* au moins la barbe, s'ils ne la coupoient pas entièrement, et que les philosophes la portoient plus inculte et plus hideuse que les autres; car il faut bien que des philosophes se distinguent. C'en est assez pour qu'on ait pu engager Anaximandre à se défaire de l'énormité de la sienne. En tout cas un anachronisme sur un point si peu important, pourroit fort bien être toléré dans une comédie.

Mais le sacrifice de sa barbe n'est pas la seule chose qu'on exige du philosophe. La sœur aînée, Phrosine, veut qu'il apprenne à danser, et le résout à recevoir d'elle-même la première leçon. Tandis qu'il fait la révérence, Aspasie entre. L'espiègle Phrosine l'avoit fait cacher près du lieu de la scène. Elle dit à sa sœur:

Agréez cet hommage.

Digitized by Google

La situation est piquante. Anaximandre se fâche. Néanmoins Mélidore, amant de Phrosine (car la partie est carrée), engage le philosophe à sacrifier aux Graces. Tandis qu'il est dans leur temple, Phrosine fait croire à sa sœur qu'un jeune homme, qu'un ami de Mélidore, épris de ses charmes, va venir lui demander sa main. Anaximandre arrive, parle d'un peu loin. Aspasie, sans le voir, le prend pour l'inconnu annoncé par sa sœur. Son langage lui semble doux et tendre. Mais si tel étoit celui de son tuteur, c'est ce tuteur, dit-elle, qu'elle préféreroit. Alors le philosophe converti fait cesser une erreur trop inconcevable, et le double mariage s'accomplit.

Malgré la très-grande jeunesse de l'auteur et la vogue du marivaudage quand il fit cette pièce, il s'y trouve bien peu de vers maniérés. Elle est supérieurement jouée par Damas et mesdemoiselles Volnais et Bourgoin. Cette dernière, sur-tout, en a fait la fortune. On ne peut rien imaginer de plus vif et de plus piquant que son espiéglerie, et jamais philosophe ne fut mieux lutiné qu'Anaximandre.

On avoit besoin de quelque chose de semblable pour se dépiquer de *Tancrède* qui venoit d'être *massacré*, et qu'on n'eût pas écouté jusqu'au bout sans Lafond. Celui-ci ne se laissa pas déconcerter par la froideur glaciale de ses *partenaires*. Nous ignorons pourquoi on chercheroit à décourager cet acteur brûlant de la passion de son art, et auquel il ne manque aucune des qualités nécessaires pour s'y distinguer. Ses progrès sont si incontestables et si marqués, que ce rôle de Tancrède dont il ne s'acquitta pas, dit-on, dans ses débuts aussi bien que de celui d'Achille, est à présent un de ceux où il fait le plus de plaisir. Il y fut applaudi avec transport, et on disoit près de nous : « Comme il joue aujourd'hui ! »

Depuis le Kain nous n'avions pas vu représenter cette tragédie, toute fondée sur des méprises volontaires, et où Voltaire fit briller les dernières étincelles de son talent dramatique. Son auteur eût pour le coup jeté les hauts cris

Digitized by Google

s'il avoit assisté à une telle représentation, Trois actrices, dit-on, se sont disputé le rôle d'Aménaïde. Le plus mauvais lot, comme c'est l'ordinaire, est échu au public. Ce rôle de grenadier femelle exigeroit de grands moyens, et ceux de mademoiselle Fleury sont plus que médiocres. Elle joue communément assez bien une ou deux premières scènes; car elle ne manque ni d'art ni d'intelligence. Ensuite ses forces l'abandonnent, et sa foiblesse produit une assoupissante monotonie. Il ne lui est plus possible de rendre que des rôles ou très-courts ou subalternes.

Madame Thénard lui a donné un exemple qu'elle devroit suivre. Il faut bien mieux être une excellente confidente qu'une ennuyeuse princesse. Quant à l'acteur à qui on avoit imposé le rôle d'Argyre, il est au-dessous de la critique. Les plus belles tragédies ne pourront plus être représentées, si ce théâtre ne rencontre pas un père noble, pour seconder et doubler Saint-Prix. L'infatigable Damas, qui est véritablement une des colonnes de la Comédie française, n'avoit pas dédaigné le très-petit personnage de Catane dans *Tancrède*, et a su lui donner tout l'intérêt qu'il comporte.

Théâtre de l'Opéra-Comique.

Le Grand-Père ou *les Deux Ages*, paroles d'un *anonyme*, musique de M. *Jadin*.

La première représentation de cette pièce avoit, dit-on, été fort applaudie. A la seconde, que nous avons vue, on ne s'en seroit pas douté. Peu de personnes ont paru curieuses de vérifier si ces applaudissemens étoient mérités : on étoit extrêmement à l'aise dans toutes les parties de la salle. Peut-être doit-on attribuer cette fâcheuse solitude à l'impitoyable véracité des journaux, qui n'ont pas été de l'avis du succès, et qui malheureusement nous semblent n'avoir pas tout-à-fait tort. Le poëme n'a rien de saillant, et dans la musique on n'a distingué qu'un duo.

Digitized by Google

Une Bonne ouvre la scène; elle entretient le spectateur de l'attachement qu'elle a pour son maître, M. de Mercour. Tout va bien suivant elle dans le château, si ce n'est les jours de gala, où *l'on consomme trop de sucre.* Elle attend le petit-fils de la maison, Adolphe, enfant de 15 ans, qui sort du collége. Il arrive, et commence par jeter au feu tous ses livres de classe, en témoignant combien il est aise de se voir délivré de l'ennui qu'ils lui ont causé. Cette saillie a été froidement reçue du public. Le grand-père voulant connoître l'état pour lequel Adolphe se sent du goût, au lieu de le lui demander, ce qui eût été trop simple, fait placer dans sa chambre un uniforme, une robe de palais et un habit ordinaire. Le petit drôle ne veut être ni robin, ni bourgeois, et reparoît en militaire.

Depuis bien des années, c'est-à-dire dès le berceau, il adore Adèle, aimable et riche héritière, qui est invitée à dîner au château. Il est payé de retour, et veut un gage de son bonheur : on lui demande en rougissant ce qu'il exige. Il se borne à supplier Adèle de déposer un baiser bien tendre sur une rose qui pare son sein, et de la lui donner ensuite, Accordé; et on devine bien avec quel transport il presse de ses lèvres cette rose précieuse.

Un jeune officier, mais plus âgé qu'Adolphe, trouve aussi Adèle assez de son goût. Il l'aime très-tranquillement toutefois, et en fait confidence au grand-père, on ne sait trop pourquoi. Il ajoute qu'il a rimé pour sa fête quelques couplets, qu'il voudroit faire copier parce qu'ils ne sont tracés qu'au crayon. M. de Mercour répond qu'il a sous la main quelqu'un qui fera cette copie. Il en charge son petit-fils, étant loin de se douter qu'il s'adresse à un rival de Solange, et lui dit : « Ce sont des vers faits pour la vertu et la sagesse. »

Adolphe les emporte, et revient bientôt en fureur. Il a cependant commencé par se venger; feignant de croire que les couplets étoient pour une vieille femme, il les lui

Digitized by Google

a remis. Le paquet est à son adresse, ajoute-t-il; car on m'a prévenu qu'il étoit destiné à la sagesse. Mais cette vengeance ne suffit pas à sa colère, il oblige Solange à se battre. Déjà ils sont en présence, le pistolet à la main, lorsque le grand-père arrive à propos, apprend à son petit-fils que son généreux adversaire a demandé et obtenu du père d'Adèle la main de sa fille pour l'ingrat Adolphe. Celui-ci est confondu, et ne sait en quels termes exprimer sa reconnoissance. Cela ne contente pas M. de Mercour, ancien et brave militaire, et qui connoît les procédés usités en pareil cas. Il déclare qu'il faut une réparation en règle, qu'il est dans l'ordre que son petit-fils demande pardon. En vain celui-ci se révolte à ce mot. L'aïeul, comme officier supérieur, commande impérativement. « Eh bien! s'écrie Adolphe, puisqu'on me traite en écolier, je vais le redevenir! Je ne déshonorerai point l'habit que je porte. » Il se met en devoir de s'en dépouiller. Le grand-père, pleurant de joie, lui annonce qu'il est satisfait. On lui promet Adèle après qu'il aura fait sa première campagne; et pour que tout le monde soit content, on accorde à Solange la sœur d'Adolphe, qu'on peut supposer aussi belle qu'on voudra; car on ne l'a pas vue, et il en est question alors pour la première fois. Si quelque chose peut expliquer le bonheur de la première représentation de cette pièce, c'est le jeu plein d'agrément et de vivacité de madame Haubert-Lesage, qui a sous l'uniforme une grace infinie. Les autres rôles sont aussi très-bien rendus par mesdames Gontier, Desbordes, et par Juliet. Mademoiselle Desbordes, dans la première pièce (*Lisbeth*), avoit montré beaucoup d'ame et d'énergie.

ANNONCES.

Manuel pour la Concordance des calendriers républicain et grégorien, ou Recueil complet de tous les Annuaires depuis la première année républicaine. Un vol. in-12 de 228 pages, bien imprimé. Prix: 1 fr. 25 c., et 1 fr. 80 c. par la poste.

A Paris, chez Antoine-Augustin Renouard, rue S. André-des Arcs, n°. 55.

Dans cette Concordance, qui est absolument complète, on trouve tout ce qui est relatif au calendrier républicain, ancien et nouveau

Digitized by Google

style, anciens et nouveaux noms de jours, des mois, saints, fêtes mobiles, divisions ecclésiastiques, calendrier rural; décret établissant le calendrier républicain, sénatus consulte, et décret impérial qui le supprime; en un mot, ce volume est un mémorial complet de tout ce qui concerne l'ère et le calendrier republicains, et les Tables de concordance vont jusqu'à l'an XXII.

Le plus utile des Présens, ou le Directeur des Estomacs; instruction sur les alimens de toute espèce, dont chacun, selon son âge et son tempérament, peut se permettre ou doit s'interdire l'usage, d'après l'avis des plus célèbres médecins, tels que Boerhaave, Chomel, Geoffroy, Lémery, etc. Un vol. in-24, avec cette épigraphe :

Fortuna salutis monstrat iter. VIRG.

deuxième édit. Prix : 1 fr. 50 c., et 2 fr. par la poste.

A Paris, chez l'éditeur, rue Neuve Saint-Augustin, maison Raymon, vis-à-vis l'hôtel Richelieu, n°. 37.

La rapidité avec laquelle la première édition de cette petite brochure a été enlevée, laisse peu de doute sur l'utilité dont elle doit être à ceux qui la consulteront. Nous recommandons à l'attention des buveurs très-illustres (1), l'article *amande*; aux jolies femmes les articles *chocolat*, *laitue* et *becfigue*; et à tous ceux qui desirent fournir une longue carrière les chapitres *huile*, *miel* et *figue*.

Moyens de rendre fécondes les femmes stériles, par le ruc et les beignets de la *clandestine*; de réparer les forces épuisées dans les maladies de langueur, par le *sagou* et le *salep*; de guérir les mouvemens spasmodiques, les convulsions, l'épilepsie, même le tetanos, par les *fleurs de narcisse* et du *cresson des prés*; la pleuresie et la phthisie, par le *polygala*; le marasme et la fièvre mésentérique, par le *capillaire*; les rhumatismes et la goutte, par le *moxa des Chinois* et le *remède des Caraïbes*; la jaunisse, par le petit *bouillon blanc*; la dyssenterie, par la *brucée*; les hémorrhagie, par l'*agaric de chêne*; les écrouelles et toutes sortes d'ulcères putrides, de même que la brûlure, par les *feuilles* et *fleurs de troène*. Auxquels on a joint un remède de famille, pour guérir l'épilepsie, et des observations sur *l'arnica*, plante très-usitée en Allemagne, et regardée comme une panacée dans plusieurs maladies. Par J. P. Buc'hoz, médecin-naturaliste.

A Paris, aux frais de la dame Buc'hoz, épouse de l'auteur, et se trouve chez elle, rue de l'Ecole-de-Médecine, n°. 20.

Le Chansonnier du Vaudeville, ou *Recueil de chansons inédites*, de MM. Piis, Barré, Radet, Armand-Gouffé, Laujon, Ph. la Madelaine, Dieu-la-Foi, Demantort, Le Prévost-d'Iray, Chazet, Maurice Séguier, Jouy, Joseph Pain, Dupaty, Moreau, Raboteau, Ducray-Duminil, Bourguignon, Dubois, Ravrio, Lombard (de Langres), Ernest Clonard, Chéron, Châtillon, Auguste Dossion, Roger et Dumersan, tous convives des *Dîners du Vaudeville*, ou auteurs de ce théâtre; pour faire suite aux *Dîners du Vaudeville*. Deuxième année. Prix : 1 fr. 80 c., et 2 fr. 50 c. par la poste. Papier vélin, satiné, et cartonné à la Bradel, 4 francs.

A Paris, chez Léopold Collin, libr., rue Git-le-Cœur, n°. 4.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

(1) Expression de Rabelais.

Digitized by Google

PARIS.

Extrait des bulletins de la Grande Armée.

N. B. Dans un journal qui ne paroît qu'une fois par semaine, nous devons nous borner à donner un sommaire des nouvelles les plus décisives et les plus fraîches ; surtout la subtance des bulletins de la grande armée, dont l'importance absorbe tout autre intérêt.

Le 14 vendémiaire la 2°. division du corps d'armée du maréchal Soult, que commande le général Vandamme, s'est emparée du pont de Donawert, que défendoit le régiment de Colloredo. Il y a eu quelques hommes tués et des prisonniers.

Le 15, le prince Murat avec la division de dragons que commande le général Watter s'est porté sur le Lech, a fait passer le colonel Watter à la tête de 200 dragons du 4°. régiment, qui, après une charge très-brillante, s'est emparé du pont du Lech et a culbuté l'ennemi qui étoit du double de sa force.

De 16, le maréchal Soult est parti avec les deux divisions Vandamme et Legrand, pour se porter sur Augsbourg, dans le même temps que le général Saint-Hilaire, avec sa division, s'y portoit par la rive gauche.

Le 16, le prince Murat, à la tête des divisions de dragons des généraux Beaumont et Klein, et de la division de carabiniers et de cuirassiers, commandée par le général Nansouty, s'est mis en marche pour couper la route d'Ulm à Augsbourg. Arrivé à Wertingen, il aperçut une division considérable d'infanterie ennemie, appuyée par quatre escadrons de cuirassiers d'Albert. Il enveloppa aussitôt tout ce corps. Le maréchal Lannes qui marchoit derrière ces divisions de cavalerie, arrive avec la division Oudinot, et après un engagement de deux heures, drapeaux, canons, bagages, officiers et soldats, toute la division ennemie est prise. Il y avoit douze bataillons de grenadiers qui venoient en grande hâte du Tyrol au secours de l'armée de Bavière.

Le maréchal Soult a poursuivi la division autrichienne qui s'étoit réfugiée à Aicha, l'a chassée, et est entrée le 17 à midi à Augsbourg avec les divisions Vandamme, Saint-Hilaire et Legrand.

Digitized by Google

Le 17 au soir, le maréchal Davoust, qui a passé le Danube à Neubourg, est arrivé à Aicha avec ses trois divisions. Le général Marmont avec 3 autres divisions, a passé le Danube et pris position entre Aicha et Augsbourg. Enfin le corps d'armée du maréchal Bernadotte avec l'armée bavaroise, a pris position à Ingolstadt; la garde impériale, commandée par le maréchal Bessières, s'est rendue à Augsbourg, ainsi que la division de cuirassiers, aux ordres du général d'Hautpoult.

Le prince Murat, avec les divisions de dragons de Klein et de Beaumont, et la division de carabiniers et de cuirassiers du général Nansouty, s'est porté en toute diligence au village de Zusmershausen, pour intercepter la route d'Ulm à Augsbourg. Le maréchal Lannes, avec la division de grenadiers d'Oudinot et avec la division Suchet, a pris poste le même jour au village de Zusmershausen.

L'Empereur a passé en revue les dragons au village de Zusmershausen; il s'est fait présenter le nommé Marente, dragon du 4e régiment, un des plus braves soldats de l'armée, qui, au passage du Lech, avoit sauvé son capitaine qui, peu de jours auparavant, l'avoit cassé de son grade de sous-officier. S. M. lui a donné l'aigle de la légion d'honneur. Ce brave soldat a répondu: « Je n'ai fait que » mon devoir. Mon capitaine m'avoit cassé pour quelque » faute de discipline, mais il sait que j'ai toujours été un bon soldat. » L'Empereur a ensuite témoigné aux dragons sa satisfaction de la conduite qu'ils ont tenue au combat de Wertingen. Il s'est fait présenter par régiment un dragon, auquel il a également donné l'aigle de la légion d'honneur. S. M. a témoigné sa satisfaction aux grenadiers de la division Oudinot.

Voici quelques détails du combat de Wertingen. Le colonel Arrighi a chargé, avec son régiment de dragons, le régiment de cuirassiers du duc Albert. La mêlée a été très-chaude. Le colonel Arrighi a eu son cheval tué sous lui: son régiment a redoublé d'audace pour le sauver. Le colonel Beaumont, du 10e de hussards, animé de cet esprit vraiment français, a saisi, au milieu des rangs ennemis, un capitaine de cuirassiers qu'il a pris lui-même après avoir sabré un cavalier. Le colonel Maupetit, à la tête du 9e de dragons, a chargé dans le village de Wertingen: blessé mortellement, son dernier mot a été: « Que l'Empe- » reur soit instruit que le 9e de dragons a été digne de sa » réputation, et qu'il a chargé et vaincu aux cris de *vive*

Digitized by Google

» *l'Empereur !* » Cette colonne de grenadiers, l'élite de l'armée ennemie, s'étant formée en quarré de quatre bataillons, a été enfoncée et sabrée. Le deuxième bataillon de dragons a chargé dans le bois.

La division Oudinot frémissoit de l'éloignement qui l'empêchoit encore de se mesurer avec l'ennemi ; mais à sa vue seule, les Autrichiens accélérèrent leur retraite : une seule brigade a pu donner. Tous les canons, tous les drapeaux, presque tous les officiers du corps ennemi qui a combattu à Wertingen, ont été pris ; un grand nombre a été tué : deux lieutenans-colonels, six majors, soixante officiers, quatre mille soldats, sont restés en notre pouvoir ; le reste a été éparpillé, et ce qui a pu échapper, a dû son salut à un marais qui a arrêté une colonne qui tournoit l'ennemi. Le chef d'escadron Excelmans, aide-de-camp de S. A. S. le prince Murat, a eu deux chevaux tués. C'est lui qui a apporté les drapeaux à l'Empereur, qui lui a dit : « Je sais qu'on ne peut être plus brave que vous ; je vous fais officier de la Légion d'honneur. »

Le maréchal Ney, de son côté, avec la division Malher, Dupont et Loison, la division de dragons à pied du général Baragney-d'Hilliers et la division Gazan, ont remonté le Danube, et attaqué l'ennemi sur sa position de Grümberg. Il est cinq heures, le canon se fait entendre. Il pleut beaucoup ; mais cela ne ralentit pas les marches forcées de la grande armée. L'Empereur donne l'exemple : à cheval jour et nuit, il est toujours au milieu des troupes, et partout où sa présence est nécessaire. Il a fait hier quatorze lieues à cheval. Il a couché dans un petit village, sans domestiques et sans aucune espèce de bagage. Cependant l'évêque d'Augsbourg avoit fait illuminer son palais, et attendu S. M. une partie de la nuit.

Le combat de Wertingen a été suivi, à vingt-quatre heures de distance, du combat de Günzbourg. Le maréchal Ney a fait marcher son corps d'armée, la division Loison sur Langenau, et la division Malher sur Günzbourg. L'ennemi, qui a voulu s'opposer à cette marche, a été culbuté partout. C'est en vain que le prince Ferdinand est accouru en personne pour défendre Günzbourg. Le général Malher l'a fait attaquer par le 59^e^ régiment ; le combat est devenu opiniâtre, corps à corps. Le colonel Lacuée a été tué à la tête de son régiment, qui, malgré la plus vigoureuse résistance, a emporté le pont de vive force ; les pièces de canon qui le défendoient, ont été enlevées, et la belle

Digitized by Google

position de Günzbourg est restée en notre pouvoir. Les trois attaques de l'ennemi sont devenues inutiles ; il s'est retiré avec précipitation ; la réserve du prince Murat arrivoit à Burgau et coupoit l'ennemi dans la nuit. Les détails circonstanciés du combat qui ne peuvent être donnés que sous quelques jours, feront connoître les officiers qui se sont distingués.

L'Empereur a passé toute la nuit du 17 au 18, et une partie de la journée du 18, entre les corps des maréchaux Ney et Lannes. L'activité de l'armée française, l'étendue et la complication des combinaisons qui ont entièrement échappé à l'ennemi, le déconcertent au dernier point. Les conscrits montrent autant de bravoure et de bonne volonté que les vieux soldats. Quand ils ont une fois été au feu, ils perdent le nom de conscrits ; aussi tous aspirent-ils à l'honneur du titre de soldats. Le temps continue à être très-mauvais depuis plusieurs jours. Il pleut encore beaucoup : l'armée cependant est pleine de santé.

L'ennemi a perdu plus de 2500 hommes au combat de Günzbourg. Nous avons fait 1200 prisonniers et pris six pièces de canon. Nous avons eu 400 hommes tués ou blessés. Le général-major d'Aspre est au nombre des prisonniers.

L'Empereur est arrivé à Augsbourg le 18, à neuf heures du soir. La ville est occupée depuis deux jours.

La communication de l'armée ennemie est coupée à Augsbourg et Landsberg, et va l'être à Fuessen. Le prince Murat, avec les corps des maréchaux Ney et Lannes, se met à sa poursuite. Dix régimens ont été retirés de l'armée autrichienne d'Italie et viennent en poste depuis le Tyrol. Plusieurs ont déjà été pris. Quelques corps russes, qui voyagent aussi en poste, s'avancent vers l'Inn ; mais les avantages de notre position sont tels que nous pouvons faire face à tout.

L'Empereur est logé à Augsbourg chez l'ancien électeur de Trèves, qui a traité avec magnificence la suite de S. M., pendant le temps que ses équipages ont mis à arriver.

Lettre de S. M. l'Empereur et Roi aux Préfet et Maires de la ville de Paris.

Messieurs les Préfet et Maires de notre bonne ville de Paris, nos troupes ayant, au combat de Wertingen, défait douze bataillons de grenadiers, l'élite de l'armée autrichienne, toute son artillerie étant restée en notre pouvoir,

Digitized by Google

ainsi qu'un grand nombre de prisonniers et huit drapeaux, nous avons résolu de faire présent des drapeaux à notre bonne ville de Paris, et de deux pièces de canon pour rester à l'Hôtel de Ville. Nous desirons que notre bonne ville de Paris voie dans ce ressouvenir et dans ce cadeau, qui lui sera d'autant plus précieux que c'est son gouverneur qui commandoit nos troupes au combat de Wertingen, l'amour que nous lui portons. Cette lettre n'étant à d'autre fin, nous prions Dieu qu'il vous tienne en sa sainte et digne garde

Au quarti r-impérial d'Augsbourg, ce 18 vendémiaire an 14. *Signé* NAPOLÉON.

Le maréchal Soult s'est porté avec son corps d'armée à Landsberg, et par là a coupé une des grandes communications de l'ennemi; il y est arrivé le 19 à quatre heures après midi, et y a rencontré le régiment de cuirassiers du prince Ferdinand, qui avec six pièces de canon se rendoit à marches forcées à Ulm. Le maréchal Soult l'a fait charger par le 26e régiment de chasseurs, il s'est trouvé déconcerté à un tel point, et le 26e de chasseurs étoit animé d'une telle ardeur, que les cuirassiers ont pris la fuite dans la charge, et ont laissé 120 soldats prisonniers, 1 lieutenant colonel, 2 capitaines et deux pièces de canon. Le maréchal Soult, qui avoit pensé qu'ils continueroient leur route sur Memmingen, avoit envoyé plusieurs régimens pour les couper; mais ils s'étoient retirés dans les bois, où ils se sont ralliés pour se refugier dans le Tyrol.

Vingt pièces de canon et les équipages de pontons de l'ennemi étoient passés dans la journée du 18 par Landsberg. Le maréchal Soult a mis à leur poursuite le général Sébastiani avec une brigade de dragons. On espère qu'il sera parvenu à les atteindre.

Le 20, le maréchal Soult s'est dirigé sur Memmingen, où il arrivera le 21 à la pointe du jour.

Le maréchal Bernadotte a marché toute la journée du 19, et a porté son avant garde jusqu'à deux lieues de Munich. Les bagages de plusieurs généraux autrichiens sont tombés au pouvoir de ses troupes légères. Il a fait quelques centaines de prisonniers de différens régimens.

Le maréchal Davoust s'est porté à Dachau. Son avant-garde est arrivée à Moisach. Les hussards de Blankenstein ont été mis en désordre par ses chasseurs, et dans différens engagemens, il a fait une soixantaine d'hommes à cheval prisonniers.

Le prince Murat, avec la réserve de cavalerie et les corps des maréchaux Ney et Lannes, s'est placé vis-à-vis

Digitized by Google

de l'armée ennemie dont la gauche occupe Ulm, et la droite Memmingen.

Le maréchal Ney est à cheval sur le Danube, vis-à-vis Ulm.

Le maréchal Lannes est à Weissenhorn.

Le général Marmont se met en marche forcée, pour prendre position sur la hauteur d'Illersheim; et le maréchal Soult déborde de Memmingen la droite de l'ennemi.

La garde impériale est partie d'Augsbourg, pour se rendre à Burgau, où l'Empereur sera probablement cette nuit.

Une affaire décisive va avoir lieu. L'armée autrichienne a presque toutes ses communication coupées. Elle se trouve à peu près dans la même position que l'armée de Mélas à Marengo.

L'Empereur étoit sur le pont du Lech, lorsque le corps d'armée du général Marmont a défilé. Il a fait former en cercle chaque régiment, leur a parlé de la situation de l'ennemi, de l'imminence d'une grande bataille, et de la confiance qu'il avoit en eux. Cette harangue avoit lieu pendant un tems affreux. Il tombait une neige abondante, et la troupe avoit de la boue jusqu'aux genoux et éprouvait un froid assez vif, mais les paroles de l'Empereur étaient de flamme: en l'écoutant, le soldat oublioit ses fatigues et ses privations, et était impatient de voir arriver l'heure du combat.

Le maréchal Bernadotte est arrivé à Munich le 20 à six heures du matin; il a fait 800 prisonniers, et s'est mis à la poursuite de l'ennemi. Le prince Ferdinand se trouvoit à Munich. Il paroît que ce prince avoit abandonné son armée de l'Iller.

Jamais plus d'événemens ne se décideront en moins de temps. Avant, quinze jours, les destins de la campagne et des armées autrichiennes et russes seront fixés.

— La lettre suivante, en date du 2 vendémiaire, a été adressée à S. A. S. l'archi-trésorier de l'Empire, par son Exc. le ministre de la guerre: « Monseigneur, l'Empereur me charge de faire part à V. A. S. de son départ, qui a eu lieu ce matin à cinq heures, pour se porter sur le Rhin. S. M. m'ordonne de vous prévenir que le sénatus-consulte pour la réunion de Gênes à la France est passé au conseil-privé, et qu'il sera, dans huit jours, porté au sénat. Les Génois ne doivent avoir aucune inquiétude; assurez-les que l'Empereur ne consentira jamais à ce qu'ils cessent de faire partie de l'Empire français.

Digitized by Google

(N°. CCXXIV.) 4 BRUMAIRE an 14
(Samedi 26 Octobre 1805.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

LA VILLE ET LA CAMPAGNE,

ÉPÎTRE D'APRÈS LA X^e D'HORACE, LIV. I^er.

Urbis amatorem Fuscum salvere jubemus.

Tu m'exaltes Paris; je te vante mes champs;
Le ciel sur ce point seul varia nos penchans.
D'ailleurs, presque jumeaux, unis plus que des frères,
Nous naquîmes pareils de goûts, de caractères.
Nous ressemblons assez aux deux pigeons fameux
Dont le bon La Fontaine a célébré les nœuds.
Tu ne te plais qu'au nid, moi j'aime les prairies,
Les forêts, les rochers et les rives fleuries;
Je vis, je règne enfin quand j'ai quitté ces lieux
Que le vulgaire et toi portez jusques aux cieux.
De tous vos faux plaisirs rejetant l'imposture,
Je cours dans mes bosquets jouir de la nature.
A mon instar veut-on suivre ses douces lois?
Comme avant de bâtir, on doit faire le choix

Digitized by Google

D'un site gracieux, d'un séjour agréable.
A l'asile des champs quel autre est préférable ?
En est-il où l'hiver offre moins de rigueur,
Où de plus doux zéphyrs modérent la fureur
De l'ardente Méra, du monstre de Némée,
Lorsque Phébus l'atteint d'une flèche enflammée ?
La paix, le vrai dormir y règnent tous les deux.
Qui trouve à ses parquets, ses tapis somptueux,
Plus d'éclat, de fraîcheur qu'à l'émail de nos plaines ?
Cette onde qu'en tribut reçoivent nos fontaines,
Qui s'efforce en son cours de rompre ses canaux,
Est-elle, à votre avis, plus pure que les eaux
Qui suivent de nos champs la pente naturelle ?
A de plus simples goûts, ami, tout vous rappelle.
De bosquets, de jardins on orne ces palais
Que les arts et le luxe habitent à grands frais.
On vante une maison d'où s'offre à notre vue
De fertiles sillons une vaste étendue.
Qu'on chasse la nature, elle revient soudain,
Et triomphe toujours d'un injuste dédain.
Apprends donc à chérir ses pures jouissances.
On trompe l'acheteur, dupe des apparences,
Qui prend pour des tributs de l'Inde ou de Pékin
Ces tissus qu'en nos murs trame une adroite main;
Un sort pareil attend l'estimateur novice
Qui ne sait du vrai bien distinguer le factice.
De la prospérité plus le charme est puissant,
Plus de l'adversité le choc est terrassant :
On quitte avec douleur ce qu'on aime avec force.
Fuis les grandeurs, ami, crains leur trompeuse amorce.
On vit loin des palais et sous d'humbles abris,
Plus heureux que les rois et que leurs favoris.
Le cerf, qui dans la lutte obtenoit l'avantage,
Repoussoit le cheval du commun pâturage;
Las de se battre, un d'eux, et c'étoit le moins fort,
Chercha l'appui de l'homme et se soumit au mors.

Digitized by Google

Son vengeur, à ce prix, embrassant sa défense,
Le défit d'un rival dont il punit l'offense;
Mais après le combat le malheureux coursier
Resta soumis au frein, soumis au cavalier.
Ainsi l'ambitieux, qui fuyant la détresse,
Vendra sa liberté, sa première richesse,
Pour avoir dédaigné le lot de ses aïeux,
Se courbera toujours sous un maître odieux.
Notre état à nos vœux doit servir de mesure.
La fortune pour nous est comme une chaussure,
Qui, lâche, fait broncher, trop étroite meurtrit.
Vis content de ton sort; voilà le bon èsprit.
Gronde-moi si jamais, pourvu du nécessaire,
De l'aveugle Plutus je me rends tributaire.
L'or me sert en esclave, ou veut me maîtriser;
Mais il doit m'obéir, non me tyranniser.
Quand j'imite ces vers détracteurs de la ville,
Qu'inspiroient à Flaccus ses bois de Lucrétile,
Des plaisirs qu'il chanta je goûte la douceur;
Viens, en les partageant, achever mon bonheur.

C. A. Chaudruc.

LA DISSIMULATION DE L'AGE,

CONTE.

Aux approches de la saison
Où l'Amour, comme on dit, ne bat plus que d'une aile,
Quoique toujours reçu par une belle
Comme l'ami de la maison,
Les femmes avec art dissimulent leur âge.
Est-ce foiblesse ? est-ce raison ?
C'est un débat soumis encore à l'arbitrage.
Si c'est foiblesse, l'homme sage
Franchement doit la leur passer.
Croit-on qu'un peu d'encens ou quelque vain hommage

Digitized by Google

Puissent suffire, et compenser
Les pénibles soucis dont fourmille un ménage,
Le souvenir des torts des époux, des amans,
Les tendres soins prodigués aux enfans,
Les dégoûts d'un long esclavage;
Cet intérêt, ces procédés charmans
Qui dans nos maux nous rendent le courage?
Pour un siècle d'ennui quelques heureux momens,
Voilà, dit-on, ce qui les dédommage;
C'est leur faire, messieurs, un fort chétif partage;
Ne faut-il pas encor d'un galant chevalier
Pour obtenir le doux servage,
De ses attraits tirer tout l'avantage?
Fixer les yeux, les cœurs, c'est dans le monde entier,
Et j'oserois dire à tout âge,
L'ouvrage du beau sexe et son digne apanage.
Dans tes regards est son calendrier,
Homme ingrat; oui, c'est pour te plaire
Que la femme donne parfois
Des démentis au baptistaire;
Sois sûr que, dédaignant l'adresse mensongère,
Elle feroit un meilleur choix,
Si pour te conquérir elle avoit d'autres armes.
Fais plus de cas de ses vertus,
Elle en fera moins de ses charmes.
Et pourquoi toi, si fier de tes grands attributs,
Et qui crois posséder la raison exclusive,
Te mets-tu sur la défensive,
Quand un discoureur imprudent
De ton joyeux avénement
Cite la date positive?
On peut donc nous taxer de puérilité,
Avec plus de motifs blâmer notre foiblesse,
A moins que l'aimable gaîté,
Ou quelque grain de gentillesse,
Ne la fassent passer dans la société,

Digitized by Google

Comme autrefois chez le bon La Fontaine,
Qui, complétant soixante ans révolus,
Et quelques-uns peut-être par-dessus,
N'accusoit que la cinquantaine.....
« Mais, objectoit un des témoins,
Mon bon ami, cela vous plaît à dire;
C'est un de vos contes pour rire :
Si je sais bien compter, voilà dix ans au moins
Que le soleil pour vous n'auroit pas quitté l'onde;
Et cependant il luit pour tout le monde.
Tout comme nous, à chaque tour
Qu'il fait sur l'horizon, vous gagnez votre jour. »
— « Gagner n'est pas mon ordinaire,
Répond *le fablier;* je le dis sans détour,
Le poste fixe est bien mieux mon affaire;
Cinquante ans, je vous le soutiens,
Sont un bel âge, et je m'y tiens. »

Par F. DEVENET.

COUPLETS

POUR L'OUVERTURE DU THÉATRE FRANÇAIS,

Après des réparations qu'on y avoit faites.

(L'auteur avoit arrangé une scène, dans la comédie du *Cercle*, dans laquelle l'abbé, en pinçant de la harpe, chantoit un de ces couplets, et tous les acteurs successivement chantoient les autres.)

AIR : *Ah! que je suis frais et dispos!*

L'ART vient d'embellir ce séjour
Pour Thalie et pour Melpomène;
Ces divinités, tour-à-tour,
Viendront présider à la scène.
Et nous par nos foibles talens,
Quand l'une ou l'autre nous inspire,
Nous emprunterons leur accens
Pour vous faire pleurer et rire.

Digitized by Google

L'une commande la douleur,
Et peint la colère, la rage;
Ses sanglots oppressent le cœur,
L'autre en folâtrant le soulage.
C'est pour enchanter vos loisirs
Qu'elles exercent leur empire;
Et pour varier vos plaisirs
Elles vous font pleurer et rire.

L'une vous fait verser des pleurs
Pour une reine infortunée;
L'autre peint de vives couleurs
Une coquette surannée.
Un avare, un poltron, un sot,
Un parvenu dans le délire:
Chaque ridicule a son lot,
Et les deux font pleurer et rire.

Mais il est un genre bâtard,
Où ces rivales réunies
Composent un tout avec art
De deux différentes parties.
Mélange bizarre, mais beau
Que l'on blâme et que l'on admire....
Adoptons ce genre nouveau
Puisqu'il vous fait pleurer et rire.

Et nous, du Théâtre Français
Soutenons la gloire immortelle:
On est assuré du succès
Quand on est guidé par le zèle.
Et du plus sévère censeur
Nous désarmerons la satire,
Si nous parvenons au bonheur
De vous faire pleurer et rire.

MARIN.

Digitized by Google

LE LYS ROMPU,

FABLE.

Un lys étoit si beau qu'il en étoit modeste.
Pour moi j'en ferois vanité;
Car enfin puisque la beauté,
Ainsi que le génie, est un présent céleste,
C'est, je crois, honorer les Dieux
Que de s'en montrer glorieux.
La véritable modestie
Doit consister, à mon avis,
A s'estimer son juste prix,
Ni plus ni moins, malgré l'envie.
Je dirois volontiers, avec un grand auteur,
A l'homme de génie, à l'esprit créateur
Qui par humilité s'abaisse et se resserre :
« Hé! mon ami, tiens-toi de toute ta hauteur;
» Tu ne seras toujours que trop près de la terre. »

Pour revenir au lys dont j'ai parlé d'abord,
Il étoit entouré de fleurs de toute espèce
Qui jusqu'à lui, malgré leur petitesse,
Pour s'élever faisoient un vain effort.
« Attendez, leur dit-il, vous ne sauriez m'atteindre,
» Mais jusqu'à me courber je saurai me contraindre,
» Pour établir entre nous le niveau.
» Filles, ainsi que moi, de la terre où nous sommes,
» Pourquoi mon front vous voit-il de si haut?
» Laissons cet avantage à la fierté des hommes;
» Et renonçant aux dons que je reçus du sort,
» Egalons le plus foible aux destins du plus fort. »
Il dit; et sans que rien l'arrête,
Il se met à baisser la tête;
Mais hélas! bon cœur, pauvre esprit,
Il la baissa si bien que sa tige rompit.

Par l'auteur de la Nouvelle Ruth.

Digitized by Google

ENIGME.

Triste et malheureuse victime,
Sans avoir commis aucun crime,
On me consume à petit feu.
Je fais les honneurs d'une fête;
En mourant je monte à la tête :
C'est ainsi que je dis adieu.

bougie

LOGOGRIPHE.

Je suis bruyant avec ma tête,
Toujours attrayant sans ma tête;
Si j'étourdis avec ma tête,
Souvent je séduis sans ma tête;
Je vous fais mal avec ma tête,
Et je l'adoucis sans ma tête;
N'ayez pas peur si j'ai ma tête,
Craignez mon pouvoir sans ma tête.

Par L. P...., *aveugle.*

CHARADE.

Sur les monts escarpés, au bord des précipices,
Mon premier bondit, trotte et chemine à loisir;
Mon dernier qu'aisément agite le zéphir,
Croît et meurt sur mon tout, qui porte des calices.

R***, *abonné.*

chevre-feuille

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier N° est *l'Etincelle.*
Celui du Logogriphe est *Crosse*, où l'on trouve *rose.*
Celui de la Charade est *Mal-heureux.*

Digitized by Google

Mémoires de M. le baron de Besenval. Trois vol. *in*-8°. Prix : 12 fr., et 15 fr. par la poste. A Paris, chez *Buisson*, libraire, rue Hautefeuille ; et chez *le Normant*, libraire, imprimeur *du Journal de l'Empire*, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

NOTRE langue est riche en mémoires historiques; Femmes célèbres, grands capitaines, habiles ministres, intrigans de cour, une foule de gens de tout état, de tout caractère, ont laissé de semblables matériaux plus ou moins bien écrits, plus ou moins importans, presque toujours agréables et curieux, rarement dignes d'une grande confiance. S'il est si difficile de trouver une impartialité complète dans les jugemens des hommes, s'il est peu d'historiens qui méritent une entière croyance, même lorsqu'ils ont écrit des faits étrangers à leur siècle et à leur patrie; enfin s'il est vrai de dire qu'on ne peut lire les auteurs de ce genre les plus graves, Tacite lui-même, qu'avec quelque méfiance, à combien plus forte raison ne devra-t-on pas se tenir en garde contre les récits d'un personnage qui raconte des événemens dans lesquels il a joué un rôle, qui peint des passions auxquelles les siennes se sont mêlées ? N'est-il pas probable qu'un tel homme présentera toujours comme le plus juste, comme le plus utile le parti qu'il aura embrassé; comme les plus vertueux et les mieux avisés les gens avec lesquels il aura été lié ? Trompé par ses préventions, s'il est honnête; trompant pour l'intérêt de son amour-propre, s'il manque de moralité; habile à exagérer les fautes de ses adversaires, adroit à pallier les siennes, il est difficile que, même avec l'intention d'être vrai, il ne sente pas sa plume s'ar-

Digitized by Google

rêter presque malgré lui, lorsqu'il s'agira de faire connoître la véritable cause d'un événement, en dévoilant ou ses foiblesses ou ses turpitudes : il faut alors ou garder le silence, ou mentir, et c'est ce dernier parti qu'on prend presque toujours. Quel homme est jamais convenu, dans des mémoires, d'être parvenu à ce qu'il desiroit obtenir, par des méchancetés et des bassesses dont il est cependant hautement accusé? Quelle femme jetée dans le vaste champ de l'intrigue, ne repousse pas avec indignation l'idée qu'elle ait pu venir à bout de ses desseins par des galanteries qui sont cependant connues de tout le monde? Le mot fameux de Mlle Delaunay : « *Je ne me suis peinte qu'en buste*, » peut être appliqué à tous ceux qui écrivent des mémoires.

Cependant on ne peut disconvenir que de semblables ouvrages, lorsqu'ils ont pour objet de grandes époques et des personnages célèbres, ne soient souvent fort intéressans, et n'aident à démêler une foule de causes secrètes, et souvent bien misérables, des événemens les plus importans. Un esprit judicieux sait se dégager facilement des petites passions qui ont dirigé l'écrivain, et s'emparant du fait qu'il raconte, juge à la fois l'auteur et ses personnages, et parvient, à travers la mauvaise foi ou les préventions, à éclaircir beaucoup de points historiques dont les causes avoient été jusque-là douteuses et même inexplicables. C'est sur-tout dans les mémoires que l'on peut apprendre à connoître les misères et les profondeurs du cœur humain ; et souvent l'auteur lui-même, qui prétend dévoiler les passions et les foiblesses des autres, devient l'exemple le plus frappant de ce que peuvent produire les foiblesses et les passions.

Il n'est pas nécessaire de dire que ces réflexions ne doivent s'appliquer qu'aux mémoires *historiques*.

Digitized by Google

Eux seuls peuvent faire naître cet intérêt puissant ; et tout homme qui s'avisera de raconter des aventures étrangères aux événemens publics, ne peut espérer de produire d'autre impression que celle qui résulte d'un roman bien ou mal fait, moral ou licencieux, avec cette différence que le romancier plat ou libertin n'inspire que du mépris et du dégoût, tandis que l'auteur de mémoires, qui ose publier des actions qui devoient rester secrètes, diffamer des particuliers pour des fautes qu'il n'appartient point au public de juger, et que la probité défend de lui faire connoître, en se rendant aussi méprisable que le romancier, excite de plus la haine et l'indignation.

Si ce que nous venons d'avancer est fondé ; s'il est vrai que l'honneur et la probité défendent de révéler au public des actions particulières, quelque coupables qu'elles soient, du moment qu'elles ne troublent point l'ordre et qu'elles sont indépendantes de l'action des lois ; si les femmes dont les vertus sont, par leur nature, obscures et sans récompense publique, ont sur-tout le droit d'exiger que leurs foiblesses, leurs vices mêmes soient enveloppés d'une égale obscurité, quel cri ne doit pas s'élever contre un homme qui a conçu et exécuté le projet de tirer de l'oubli auquel elles étoient à jamais condamnées, une foule d'anecdotes scandaleuses qui compromettent et les hommes et les femmes dont il faisoit sa société la plus intime, qui diffament les noms les plus respectables, qui outragent la mémoire des maîtres qu'il servit et qui le comblèrent de bienfaits, et tout cela, sans intérêt, sans but, sans pouvoir alléguer le moindre motif raisonnable ?

Tel est le caractère du misérable recueil qui vient d'être imprimé sous le titre de *Mémoires de*

Digitized by Google

M. le baron de Besenval, et c'est avec un vif plaisir que nous avons vu l'opinion publique qui l'eût accueilli avec avidité il y a quinze ans, le repousser aujourd'hui avec indignation. La manière dont elle s'est prononcée à ce sujet nous dispense entièrement de prouver que cet ouvrage est indécent, scandaleux; peut-être même nous serions-nous abstenus d'en parler, s'il ne nous avoit fait naître quelques réflexions qu'il n'est malheureusement que trop facile de généraliser et d'appliquer à tant d'autres livres qu'ont produits le même siècle et les mêmes erreurs.

Ces mémoires offrent, autant qu'aucun autre ouvrage enfanté par le philosophisme moderne, des exemples bien frappans du malheureux état auquel est réduit un esprit qui juge des choses de la terre en rejetant toute croyance de celles du ciel, et qui se compose une prétendue morale circonscrite dans une vie qu'il regarde comme l'unique fin de l'homme. M. de Besenval qui ne croit à rien, qui se rit de tout, qui se moque, chaque fois que l'occasion s'en présente, *des préjugés*, *du fanatisme*, *de la superstition*, *etc.*; qui appelle le temps de la Régence un temps charmant, où « régnoit à la vérité le libertinage le plus effrené; » où les hommes n'étoient occupés qu'à augmenter » authentiquement la liste de leurs maîtresses; les » femmes qu'à s'enlever leurs amans avec publicité; où les maris étoient forcés de tout souffrir, » sous peine de se couvrir du plus grand ridicule; » mais pendant lequel la société gagnoit en gaieté » ce qu'elle perdoit du côté des mœurs, » ce qui, selon lui, étoit bien préférable; ce même M. de Besenval, par une contradiction qui semble d'abord inexplicable, fait des mœurs et du caractère de madame de Luxembourg le tableau le plus

Digitized by Google

affreux, le plus révoltant, entre même dans des détails qu'une plume décente se refuse à transcrire, et semble alors oublier que ce qu'il blâme en elle est justement ce qui lui paroissoit si gai, si séduisant lorsqu'il examinoit les mœurs en général. Pour rendre cette inconséquence encore plus frappante, il raconte, quelques pages plus bas, *avec complaisance*, *avec approbation*, une anecdote plus scandaleuse, plus révoltante mille fois que toutes les turpitudes dont il accuse madame de Luxembourg. Il s'agit d'un infâme traité conclu entre une jeune personne et ses deux amans, pour qui elle éprouvoit le même penchant, à qui elle avoit accordé les mêmes faveurs, et qu'il étoit cependant impossible qu'elle épousât tous les deux: il fut convenu, pour en finir, que les deux prétendans tireroient au sort, et que celui qu'il auroit favorisé, devenu l'époux, s'engageroit à supporter l'autre auprès de sa femme en qualité d'amant. « Le traité fut » exécuté, dit M. de Besenval, avec une fidélité » et un bonheur pour tous trois, que rien ne put » troubler. Quelques années après, le mari étant » mort, celui qui étoit resté amant épousa la » veuve; ils vécurent fort long-temps ensemble, et » n'éprouvèrent d'amertume que celle de la perte » d'un ami dont ils ne se consolèrent jamais. » Il ajoute ensuite: « Ce qui me feroit douter de la » vérité de cette histoire, c'est qu'il est difficile de » croire que le hasard ait rassemblé trois personnes » *d'un sens aussi droit*, *aussi profondes dans la* » *connoissance de la juste valeur des choses*, » *et si fort dégagées des préjugés.* »

Sans doute il est permis de s'étonner qu'un homme qui affiche de semblables principes, et qui applaudit de telles infamies, ose trouver la conduite de madame de Luxembourg repréhensible; mais, en

Digitized by Google

y réfléchissant, il n'est pas très-difficile de se rendre compte de cette apparente contrariété. Ce n'étoient pas ses mœurs qui lui sembloient mauvaises, mais le trop grand éclat qu'elle leur donnoit. Tel étoit l'esprit de ce siècle dépravé, parvenu à un tel degré d'abrutissement moral, que toutes les actions y étoient indifférentes, et que le blâme ne tomboit que sur le plus ou le moins de publicité des déréglemens.

Par une autre inconséquence moins facile à justifier, M. de Besenval attaque les philosophes. Le passage est curieux, et nous le citerons en entier :

« Il y a, je le sais, des choses encore à réformer; » mais la pire est la licence des philosophes, espèce » d'hommes qui, joignant des études heureuses à » des bouffées d'indépendance et de rebellion, » apportent dans la société l'abus des connois- » sances. L'orgueil fait la base de leur caractère, » et l'égoïsme est leur maxime fondamentale. » Voltaire est leur patriarche et les dédaigne : ils » ont adopté le mépris qu'il affiche de tous les » principes ; mais ils n'ont pas sa grace pour co- » lorer leur doctrine ; ils ne sont que des pédans » fort dangereux ; ils attaquent la religion, parce » qu'elle est un frein, et l'autorité des rois par la » même raison. Ils prêchent l'égalité des condi- » tions, pour niveler tout ce qui s'élève au-dessus » d'eux ; enfin ils opèrent par leurs écrits ce qu'on » faisoit dans les jours d'ignorance, par les con- » jurations, par le poison et le fer. Les rois s'en- » dorment là dessus, l'Eglise lance des foudres per- » dues, le parlement brûle un livre pour le mul- » tiplier ; l'avenir est menacé des terribles effets de » cette insouciance, elle sera le germe de grands » malheurs. »

Assurément tout cela est bien pensé, parfaite-

Digitized by Google

ment peint ; il y a même quelque chose de prophétique dans les dernières lignes, et cependant rien ne paroît plus déraisonnable que d'entendre de semblables vérités sortant de la bouche d'un homme qui n'avoit ni principes, ni religion, et qui écrivoit en même temps des mémoires *destinés à l'impression*, dans lesquels le trône est autant avili et la religion autant insultée que dans aucun des ouvrages de cette extravagante philosophie.

M. de Besenval se montre faux et superficiel en matière de politique et d'administration, de même qu'il s'est fait voir en morale sans principes et sans frein, et cela devoit être, car la saine politique a sa source dans la morale, et la corruption de ceux qui gouvernent commence toujours la décadence des empires. Aux anecdotes scandaleuses succède le récit de quelques intrigues de cour que M. de Besenval présente comme des affaires fort importantes, parce qu'il y a joué un rôle, et dont le résultat est presque toujours la nomination d'un homme médiocre à la place d'un autre à peu près de la même valeur. Sa manie principale étoit de créer des ministres, et l'on voit qu'il se donnoit beaucoup de mouvement pour faire mettre en place ses amis ; mais quelque importance qu'il veuille s'attribuer dans toutes ces petites menées, en examinant bien la chose, on voit que cela se réduit à quelques mots dits à l'oreille, à des bavardages de salon qui ne lui réussissent presque jamais.

Il a une manière très-singulière de louer les personnes qu'il estime. Après avoir présenté le garde des sceaux Lamoignon comme un homme d'une probité vraiment antique et dévoré de zèle pour le bien public, il dit naïvement qu'il comptoit d'autant plus sur ses dispositions à adopter un plan de réforme qu'il lui avoit présenté, que ce

Digitized by Google

plan offroit à ce ministre la possibilité de *jouer le principal rôle*, *objet dominant*, ajoute-t-il, *et qu'il faut toujours présenter*. Il est certain que d'après les principes établis dans tout l'ouvrage, il doit sembler impossible à M. de Besenval que l'on fasse une action louable par un autre motif que celui de l'intérêt personnel, et cette fois-ci il s'est montré conséquent, excepté cependant dans ses éloges; car, d'après les mêmes principes, une action ne peut être en elle-même ni bonne ni mauvaise, il n'y a ni honnêtes gens, ni fripons; l'intérêt personnel légitime tout; il s'agit seulement d'éviter de se faire pendre, et tout va bien.

Le style est loin de dédommager de la nullité et de l'indécence du fond : on peut pardonner à un homme du monde d'écrire sans correction; mais on s'attend à trouver en lui de la grace, de l'élégance, de la finesse, et les mémoires de M. de Besenval ne rachètent par aucune de ces qualités leur extrême incorrection. Elle est telle, qu'elle passe même celle qui est tolérée dans la conversation; et si l'on n'étoit convaincu que M. de Ségur, éditeur de ces mémoires, étoit un homme rempli d'honneur et de probité, et qui, dans leur publication, n'a fait, d'après son propre témoignage, qu'exécuter les dernières volontés de l'auteur, on seroit fondé à ne considérer cet amas indigeste d'anecdotes ou scandaleuses, ou insipides, ou triviales, que comme un simple recueil de notes, qu'un homme sensé n'eût jamais destiné à l'impression. Cependant, bien qu'on ne puisse douter des intentions de M. de Besenval, au sujet d'un ouvrage qui répandra sur sa mémoire une tache ineffaçable, M. de Ségur ne nous en semble pas moins coupable pour avoir accompli la volonté du testateur. Qu'il se soit trouvé, dans ce siècle d'erreurs et de corruption,

Digitized by Google

un homme qui ait pensé tout ce que contient un pareil livre, qu'il ait conçu en même temps le projet de publier tout ce qu'il a écrit, c'est une chose qui n'étonne point ceux qui ont réfléchi sur l'inconcevable aveuglement de ce temps déplorable; mais qu'après quinze ans de malheurs inouis, résultat de tant d'immoralité, de fausses opinions, d'indifférence politique et religieuse, il s'en rencontre un autre assez insensible à d'aussi terribles leçons pour accomplir l'extravagante volonté du premier, pour ne pas faire cette réflexion si simple, si naturelle, que si l'auteur eût survécu aux orages révolutionnaires, il est plus que probable que, mieux conseillé par une aussi cruelle expérience, il eût, lui-même, effacé jusqu'aux moindres traces de son odieux ouvrage; voilà ce que nous pouvons à peine concevoir. Il est donc des hommes que rien ne peut émouvoir et corriger, ni les revers les plus affreux, ni les exemples les plus effrayans, et qui, semblables à ces faux Dieux dont parle le Psalmiste, ont des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne point entendre!

N.

Le Spectateur Français au dix-neuvième siècle, ou *Variétés morales, politiques et littéraires*, recueillies des meilleurs écrits périodiques. Deux vol. in-8°. Prix: 9 fr., et 12 fr. par la poste. A Paris, à la Librairie de la Société Typographique, quai des Augustins, n°. 70; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint Germain-l'Auxerrois, n°. 17.

L'ÉDITEUR du *Spectateur Français* se sert d'une allégorie fort ingénieuse, pour expliquer la forme de cet ouvrage, son objet et l'effet qu'il doit produire. Selon les anciens, la Sibylle de Cumes écrivoit sur des feuilles légères des

Digitized by Google

remarques et des noms. Lorsque ces feuilles étoient dispersées, elle ne prenoit aucun soin pour les réunir. Ceux qui la consultoient, étoient rarement satisfaits de ses réponses ; ils haïssoient l'antre de la Sibylle.

Cette allégorie, comme on le voit, s'applique fort bien aux productions de nos bons critiques, qui ne sont pas ordinairement très-aimés de ceux dont ils jugent les ouvrages. Avec un peu d'érudition, l'éditeur rend encore ce rapprochement plus juste. En effet, Varron compte plusieurs Sibylles; l'une s'occupoit de philosophie, une autre de politique : celle-ci parloit des poètes, celle-là des théâtres. Aucune de ces Sibylles, observe l'éditeur, n'eut droit à l'immortalité. Une grande partie de leurs feuilles ne contenoient rien d'assez important pour être conservé. Le sénat romain chargea quelques-uns de ses membres d'en faire un choix judicieux. Ce choix offrit un excellent recueil de pensées religieuses, politiques et morales, et l'on ne manqua pas de le consulter dans les occasions difficiles. L'éditeur a rempli, à l'égard des feuilles de nos critiques, les mêmes fonctions que le sénat romain s'étoit imposées relativement aux feuilles des Sibylles.

Sa préface n'est pas toujours sur ce ton de badinage; elle contient d'excellentes réflexions sur la philosophie du dix-huitième siècle, et sur son influence pendant la révolution. L'éditeur s'attache sur-tout à montrer la mauvaise foi des philosophes, toutes les fois qu'ils cherchoient à appuyer leurs sophismes sur des faits. « Eux, dit-il, qui » nioient que les empereurs romains eussent fait périr des » chrétiens, ils ont souffert que l'on massacrât sous leurs » yeux les évêques et les prêtres; eux qui professoient » une tolérance illimitée, ils ont autorisé une persécution » sans limites contre tous ceux qui professoient le chris- » tianisme. »

On sait que les philosophes modernes ont toujours fait profession de scepticisme, et qu'ils se sont toujours plu à révoquer en doute les faits historiques les mieux avérés.

Digitized by Google

L'auteur de la préface effleure cette matière importante ; et il faut convenir qu'il donne en peu de mots la preuve la plus forte de la mauvaise foi des philosophes. Leurs disciples, en surpassant en cruauté les Néron et les Dioclétien, ont pleinement montré la possibilité des crimes monstrueux que les sophistes vouloient révoquer en doute. Il ne s'est pas écoulé un demi-siècle entre les vaines dissertations qui cherchoient à prouver que les histoires des martyrs n'étoient que des fables, et les persécutions inouies qui, dans les derniers temps, ont frappé l'Eglise. Par un effet de la Providence, il semble qu'il étoit réservé aux adeptes de la nouvelle secte de démentir, par leurs fureurs, la doctrine insensée de leurs maîtres.

Cependant il ne sera pas inutile d'entrer dans quelques détails sur la tactique assez adroite dont se servoient les philosophes pour accréditer leurs systèmes historiques. Plusieurs bons esprits, dans les questions qui paroissent indifférentes, s'en rapportent volontiers aux philosophes : voilà pourquoi l'on croit devoir montrer leur mauvaise foi, même dans ces sortes de questions, et prouver en même temps que toutes les erreurs, comme toutes les vérités, ont entr'elles des rapports tellement immédiats, qu'il est impossible de les traiter légèrement, même quand elles sont de peu d'importance, sans qu'il en résulte les conséquences les plus funestes.

Gibbon, sous l'apparence d'une grande impartialité et d'une grande modération, est le philosophe qui a le plus épuisé toutes les ressources de l'érudition et de la critique pour prouver qu'on ne devoit pas ajouter foi aux histoires des martyrs. Il recueille, avec le soin le plus minutieux, toutes les petites anecdotes des écrivains païens qui peuvent donner de Dioclétien l'idée d'un prince tolérant en matière de religion. Ces témoignages réunis ne laissent pas que d'avoir une sorte de vraisemblance ; ils sont présentés sous le jour le plus favorable, tandis que les traditions de l'Eglise sont mutilées, tronquées et tournées en

Digitized by Google

ridicule. Mais tout cet échafaudage philosophique disparoît devant un témoignage récent, fondé sur un monument ancien, contre lequel nulle dissertation philosophique ne sauroit prévaloir. On a, depuis quelque temps, découvert en Espagne une colonne élevée par les empereurs Dioclétien et Maximien, dont l'inscription porte, *que la religion chrétienne est détruite dans tout l'univers.* Que les philosophes réfléchissent un moment à cette inscription, et qu'ils voient s'ils oseront soutenir que Dioclétien étoit un prince tolérant. Il s'étoit déjà passé plus d'un siècle depuis que Tertullien avoit dit aux païens : « Nous ne » sommes que d'hier, et nous remplissons tout, vos villes, vos îles, vos châteaux, vos bourgades, vos champs, » vos tribus, le palais, le sénat, la place publique; nous » ne vous laissons que vos temples. » Un si grand nombre de chrétiens étant répandu depuis si long-temps dans l'empire romain, quel massacre ne dut-il pas en être fait, pour qu'un empereur fît écrire sur un monument que cette religion n'existoit plus sur la terre? Ce rapprochement paroît suffire pour montrer jusqu'à l'évidence l'absurdité des conjectures de Gibbon. Mais si l'on examine les ressorts secrets de la Providence, quelle admiration ne concevra-t-on pas? Cette religion que Dioclétien croyoit avoir détruite, monte, quelques années après, sur le trône du monde; Constantin l'embrasse, et elle devient celle de l'empire. C'est ainsi que, de nos jours, le moment où le Directoire croyoit avoir anéanti toute espèce de religion, touchoit à celui où la volonté de Dieu devoit faire cesser les persécutions, rouvrir les temples et relever les autels.

Pour parvenir à faire révoquer en doute les traditions religieuses les mieux attestées, les philosophes modernes eurent la précaution de répandre les mêmes doutes sur plusieurs faits rapportés par les historiens anciens. Du moment qu'ils étoient parvenus à habituer leurs lecteurs à ne point croire des récits sur lesquels il ne s'étoit jamais

Digitized by Google

élevé de contradiction, il leur étoit plus facile d'attaquer ceux qui servent de base à notre croyance. Le moyen qui leur étoit le plus familier étoit de s'en rapporter entièrement aux vraisemblances. L'intérêt bien entendu de tel prince étoit-il de commettre tel crime ? On ne le croit pas. Donc tel crime n'a pas été commis. Est-il vraisemblable qu'il ait existé des monstres capables de faire le mal sans objet ? Non. Donc tel ou tel monstre n'a pas dû exister. Ce sont là les raisonnemens sur lesquels Voltaire revient sans cesse, quand il examine les historiens anciens.

Il n'est pas étonnant que des esprits frivoles aient adopté, sans examen et sans réflexion, les spéculations du philosophe. Mais pour peu que l'on connoisse les hommes, doit-on ne s'en rapporter qu'aux vraisemblances, pour ajouter foi au récit de leurs folies et de leurs fureurs ? Ne sait-on pas que les monstres sont mauvais logiciens, et n'a-t-on pas vu, dans le temps de nos désastres, des exemples de tout ce que la perversité la plus horrible, jointe à la plus profonde ineptie, peuvent exécuter pour l'étonnement et le malheur des peuples ? C'est sur-tout aux combinaisons insensées de la méchanceté humaine que l'on peut appliquer ce vers de Boileau :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Voltaire, dans ses doutes historiques, où il prend le nom de *neveu de l'abbé Bazin*, a sur-tout pour objet de prouver qu'on ne doit ajouter aucune foi aux récits d'Hérodote. Le desir de tourner en ridicule un savant estimable entre au moins, autant que le penchant au scepticisme, dans cette dissertation burlesque. Quand on examine avec quelle légéreté l'auteur tranche les plus grandes difficultés, avec quelle confiance il avance des observations puériles, on s'étonne que les rieurs n'aient pas été, même à cette époque, du côté de M. Larcher. Il suffiroit, pour montrer la présomption mal fondée du philosophe, d'établir un parallèle entre sa manière de travailler et celle de l'his-

Digitized by Google

torien ancien. On verroit auquel des deux il est le plus raisonnable d'accorder sa confiance. Nous ne ferons qu'indiquer ce parallèle, en observant, avec tous les partisans sages de l'antiquité, que nous ne prétendons point admettre le merveilleux qu'Hérodote a quelquefois introduit dans son ouvrage, merveilleux auquel lui-même ne paroît pas ajouter une grande foi, puisqu'il ne le donne que comme des renseignemens qu'on lui a fournis dans les diverses contrées qu'il a parcourues.

Voltaire ne réfutoit les récits d'Hérodote et ne leur substituoit ses conjectures que d'après les règles d'une vraisemblance dont nous avons prouvé l'insuffisance dans ce qui concerne les actions des hommes : il parloit en homme superficiel de ces temps reculés ; il jugeoit d'après nos mœurs celles des Perses, des Egyptiens, des Scythes et des Grecs. Hérodote n'a parlé que de ce qu'il a vu : la moitié de sa vie consacrée à des voyages lointains lui avoit fourni des renseignemens que l'on ne pouvoit alors recueillir que sur les lieux. Voltaire avoit beaucoup trop de mobilité dans l'esprit pour se livrer aux recherches constantes et pénibles qu'exige l'étude approfondie de l'antiquité : il chargeoit quelques subalternes de lui faire des mémoires sur les points qu'il vouloit éclaircir ; et c'est sur ces mémoires souvent infidèles qu'il brodoit les jeux de mots et les plaisanteries dont il surchargeoit ses dissertations historiques. Hérodote ne négligea aucun soin pour se procurer les renseignemens dont il eut besoin ; ni la fatigue, ni les dangers qui le menaçoient dans des voyages entrepris chez des peuples barbares ne l'arrêtèrent dans son desir de s'instruire. Souvent, comme il le dit lui-même, une légère circonstance de son histoire lui coûta des peines infinies. Etoit-il incertain sur quelque fait qu'on lui avoit raconté dans une ville ? il y retournoit pour s'en assurer. Ce n'étoit point dans des bibliothèques qu'il recueilloit ses matériaux ; c'étoit auprès des hommes qui avoient figuré dans les grands événemens, auprès de leurs

Digitized by Google

fils, auprès de leurs amis, ou auprès des sages qui conservoient dans les temples les archives des nations. Que l'on compare un moment ces recherches opiniâtres, aux études superficielles de Voltaire. D'un côté, tant de scrupule; de l'autre, tant de légèreté : là, toute la certitude que peut donner le soin pénible de tout vérifier par soi-même; ici, la frivole vanité de combattre des récits anciens, par la seule raison qu'ils sont en contradiction ou avec les spéculations de l'auteur, ou avec ses petites passions.

Voltaire, dans une autre dissertation, s'élève aussi contre les récits de Tacite. L'idée du vaisseau dont Néron ordonna la construction pour faire périr sa mère, lui paroît dépourvue de vraisemblance. Il se récrie contre l'absurdité d'un pareil moyen; il croit plutôt que le naufrage d'Agrippine fut un *pur accident*. Il ne seroit pas étonnant que, dans quelques siècles, s'il se trouvoit des apologistes de Carrier, ils ne prétendissent que les *noyades* ne furent aussi que de *purs accidens*. Les vraisemblances seroient encore plus pour eux que pour Voltaire, car il est moins difficile de croire qu'un crime de cette espèce ait été commis pendant la nuit, que de penser que, pendant plusieurs mois, en plein jour, ce crime a été renouvelé par un tyran subalterne. Nous avons parlé de l'inconcevable légéreté de Voltaire dans ses dissertations : celle-ci en offre un exemple.

Après que le philosophe a cherché à persuader que ce crime n'a pu être conçu par Néron, « Tacite, dit-il, ajoute » qu'on ordonna aux rameurs de se pencher d'un côté pour » submerger le vaisseau. Mais des rameurs, en se penchant, » peuvent-ils faire renverser une galère, un bateau même » de pêcheurs? Et d'ailleurs, ces rameurs se seroient-ils » volontier exposés au naufrage? Ces mêmes matelots » assomment à coups de rames une favorite d'Agrippine » qui, étant tombée dans la mer, crioit qu'elle étoit » Agrippine. Ils étoient donc dans le secret. Or, confie-

Digitized by Google

» t-on un tel secret à une trentaine de matelots? de plus, » parle-t-on quand on est dans l'eau ? »

Il faut convenir que ce dernier trait est fort singulier. Tacite seroit entièrement dépourvu de raison, s'il prétendoit que la favorite d'Agrippine parla dans l'eau. Mais pour peu que l'on examine le texte, tout s'éclaircira. L'historien latin dit qu'Agrippine se sauva à la nage : il y a tout lieu de penser que ses femmes savoient aussi nager : celle dont il s'agit étoit donc sur l'eau et non pas dans l'eau, quand elle dit qu'elle étoit l'impératrice. D'ailleurs, comment les matelots auroient-ils pu assommer à coups de rames une femme qui auroit été sous l'eau ? A supposer même que cela fût possible, ne l'auroient-ils pas plutôt laissé se noyer ?

Le vaisseau d'Agrippine n'étoit point une galère ordinaire : c'étoit un bâtiment destiné à se promener sur l'eau ; nous en ignorons la forme. Comment Voltaire peut-il donc affirmer que tous les rameurs se penchant d'un côté ne pouvoient le renverser? La complicité des rameurs s'explique aussi facilement. C'étoient des hommes qui appartenoient à l'impératrice : or on sait que Néron avoit gagné tous ceux qui étoient au service de cette princesse. On auroit autant de facilité à réfuter presque toutes les conjectures historiques de Voltaire ; nous ne pousserons pas cet examen plus loin.

Il nous reste peu de place pour parler de l'ouvrage qui a donné lieu à cette digression. Comme il est connu de tous ceux qui lisent les journaux, nous nous bornerons à en dire quelques mots. Il est composé d'articles choisis dans *le Mercure*, dans le journal *des Débats*, dans *la Gazette de France*, l'*Année littéraire*, et *les Annales morales et littéraires*. Les noms des auteurs recommandent suffisamment ces articles ; ils sont de MM. Fontanes, Delalot, Geoffroy, Feletz, Fiévée, etc. Ce recueil semble avoir plus d'un avantage sur le *Spectateur Anglais*. Ce dernier ne roule que sur quelques ridicules qui dans ce

Digitized by Google

moment n'existent plus, même en Angleterre : il a donc aujourd'hui peu d'intérêt. Le *Spectateur Français*, au contraire, paroissant après une époque de délire et d'erreurs, embrasse toutes les grandes questions religieuses, politiques et morales ; il réfute tous les sophismes qui ont causé nos malheurs ; et la lecture en est aussi utile qu'intéressante. On doit savoir beaucoup de gré à l'éditeur du choix qu'il a fait dans les vastes recueils qu'il a eus sous les yeux : il n'a admis dans son livre que les articles indépendans des circonstances, et qui par cette raison peuvent plaire et instruire dans tous les temps.

P.

Edition stéréotype d'Herhan.

Le Diable Boiteux, augmenté des *Béquilles du Diable Boiteux ;* par *Le Sage*. Deux vol. in-18, sans fig. Prix : 2 fr. 20 cent., et 3 fr. par la poste. Le même, in-12, pap. fin, avec fig. Prix : 5 fr. 30 cent., et 6 fr. 30 cent. par la poste. Pap. vél., avec fig. Prix : 8 fr. 40 cent., et 9 fr. 75 cent. par la poste. A Paris, chez H. Nicolle, et compagnie, rue des Petits-Augustins, n° 15 ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres S. Germain-l'Auxerrois, n° 17.

Que n'a-t-on pas dit sur le *Diable Boiteux*, et en général quelle observation reste-t-il à faire sur tant de productions consacrées par plus d'un siècle de succès, que quiconque a quelques notions de littérature, a jugées à sa manière, où chacun va puiser chaque jour des comparaisons heureuses, des allusions piquantes, et qui, après cent années, font encore plus souvent un sujet de conversation que des ouvrages imprimés de la veille, et vantés même dans tous les journaux du jour ? Cette question, que tout lecteur est d'abord tenté de faire, suffit pour expliquer l'embarras du critique, qui, obligé de parler sur un sujet familier à tout le monde, voudroit cependant ne pas répéter ce

Digitized by Google

que tout le monde a dit. Toutefois une considération doit le rassurer; c'est que si chaque jour de pareils ouvrages acquièrent de nouveaux lecteurs, chaque jour aussi en met à l'épreuve, et en confirme les beautés, et y découvre par conséquent des finesses qu'on n'y avoit pas encore aperçues. D'ailleurs le lecteur peut-il ne pas aimer qu'on lui remette sous les yeux ces auteurs chéris auxquels il doit un si grand nombre d'heures aussi douces qu'innocentes, et ne vaut-il pas mieux l'entretenir d'un ancien ami que de lui faire faire tous les jours quelqu'une des nouvelles connoissances qui valent si rarement les anciennes?

Le privilége des excellens ouvrages est de ne vieillir jamais, et c'est sur-tout après une longue révolution, lorsque de nombreuses secousses ont changé toutes nos habitudes, tous nos préjugés, toutes nos modes, qu'il est facile de distinguer les livres vraiment écrits pour l'avenir, de ceux auxquels les mœurs et les opinions dominantes à l'époque de leur publication, avoient fait jusqu'alors une brillante fortune. Combien de réputations usurpées la révolution n'a-t-elle pas anéanties, et combien d'autres ne doivent l'espèce d'éclat qu'elles conservent, qu'au reste d'influence qu'exercent encore sur l'opinion quelques hommes vieillis dans l'admiration de prétendus chefs-d'œuvre, dont les titres seront à peine connus de la génération qui s'élève! Pour ne parler ici que des ouvrages d'imagination, qu'il me suffise de citer les romans de Crébillon (1), les comédies de Dorat et de ses imitateurs, qui après avoir été regardés long-temps comme l'expression fidelle des mœurs de la société à l'époque où ils ont paru, ont perdu aujourd'hui tout leur intérêt, et ne nous offrent plus qu'un jargon presqu'inintelligible. Faut-il s'en étonner, puisque leurs auteurs n'ayant point assez de pénétra-

(1) Ces romans sont si peu lus aujourd'hui, que bien des personnes pourroient croire qu'ils n'ont jamais été célèbres : je me borne à les renvoyer à la Poétique de Marmontel, qui dit que Crébillon père est presque le seul homme de génie qui n'ait pas dégénéré dans son fils.

Digitized by Google

tion ni de génie, pour percer dans les mystères du cœur et dans les abymes des passions, se sont arrêtés à des surfaces, et n'ont peint que des costumes? Il n'en est pas ainsi des grands artistes. A travers les draperies qui reçoivent toujours leur forme et leurs couleurs du siècle qu'ils ont voulu peindre, ils savent faire deviner ces mouvemens du corps humain, ce jeu des muscles, et ces proportions qui sont les mêmes dans tous les siècles. Aussi le temps ne peut-il jamais enlever à leurs productions ce qui en fait le principal mérite, ce qui est proprement l'œuvre du génie; souvent même il leur donne un intérêt nouveau. L'esprit du lecteur se plaît à distinguer sous les différentes modifications que le temps fait subir aux mœurs, ces grands traits du cœur humain, qui ne varie jamais, et il reconnoît que si nos travers et nos vices changent quelquefois de couleur et de forme, les passions qui les font naître ont constamment la même marche et le même empire. Voilà pourquoi les chefs-d'œuvre de Molière et les bons ouvrages de Le Sage (car on peut prononcer ce nom après celui du père de la comédie), n'ont rien perdu pour nous après plus de cent années. Cette vérité n'a point échappé à l'auteur du *Diable Boiteux*, et on ne trouvera pas mauvais que je rapporte ce qu'il dit à ce sujet, puisque je le trouve dans l'ouvrage même dont j'entretiens aujourd'hui le lecteur: « Ne croiroit-on pas, dit Asmodée, que » les mêmes hommes renaissent de temps en temps sous » de nouveaux traits? Je reconnois dans ce commis le » ministre Bollanus, qui ne gardoit de mesure avec per» sonne, et qui rompoit en visière à tous ceux dont l'a» bord lui étoit désagréable. Je revois dans ce vieux prési» dent, Futidius, qui prêtoit son argent à cinq pour cent » par mois; et Marsans, qui donna sa maison paternelle à » la comédienne Origo, revit dans ce garçon de famille » qui mange avec une femme de théâtre une maison de » campagne qu'il a près de l'Escurial. » Assurément, si Asmodée revenoit aujourd'hui, il n'auroit pas de peine à

Digitized by Google

voir ce même président, ce commis et ce garçon de famille revivre à leur tour sous des noms différens.

Le *Diable Boiteux* ne ressemble pas à la plupart des romans qui amusent la curiosité du lecteur par une suite d'aventures adroitement combinées ou qui intéressent son cœur au développement d'une grande passion. Cet ouvrage est à un roman ordinaire ce que des scènes épisodiques sont à une comédie régulièrement intriguée. C'est une grande galerie où l'auteur s'est plu à rassembler une infinité de portraits, tous frappans de ressemblance et de vérité. Il lui a donc fallu compenser l'espèce d'intérêt qui ne peut naître que d'une narration suivie par la piquante variété des détails, par un style toujours vif et toujours ingénieux; et l'on sait combien cet art est plus difficile que celui d'entretenir la curiosité qu'inspire toujours un récit, quelque médiocre qu'il soit. C'est ce mérite si rare qui a fait du *Diable Boiteux* une des productions les plus originales de notre littérature, et qui lui valut le succès brillant qu'il obtint dès qu'il parut. En effet, depuis La Bruyère on n'avoit pas vu d'ouvrage sur les mœurs qui réunît un si grand nombre d'observations neuves et profondes, écrites dans un style toujours piquant et enjoué, et souvent plein de nerf et de concision. On y trouve, presqu'à chaque page, des peintures dignes de l'auteur des Caractères, placés dans un cadre heureux qui en double l'effet. Souvent même on croiroit que Le Sage a dérobé à ce grand peintre ce pinceau si ferme et si énergique, qui est la marque distinctive de son talent. J'ouvre le livre au hasard, et je trouve, au chapitre X, le passage suivant: « Regardons un de ses voisins, qui n'est pas » moins fou; c'est un vieux garçon venu depuis peu des » îles Philippines à Madrid, avec une riche succession » que son père, qui étoit auditeur de l'Audience de Ma» drid, lui a laissée. Sa conduite est assez extraordinaire: » on le voit toute la journée dans les antichambres du » roi et du premier ministre. Ne le prenez pas pour un

Digitized by Google

» ambitieux qui brigue quelque charge importante ; il » n'en souhaite aucune et ne demande rien. Hé quoi ! me » direz-vous, il n'iroit dans cet endroit-là simplement » que pour faire sa cour ? Encore moins, il ne parle ja- » mais au ministre ; il n'en est pas même connu, et ne se » soucie nullement de l'être. Quel est donc son but ? Le » voici : il voudroit persuader qu'il a du crédit. » Il me semble que ce dernier coup de pinceau qui termine le tableau, et qui achève la ressemblance, est ce qui caractérise sur-tout la manière de La Bruyère, et ce qui est en quelque sorte le secret de son style.

Plusieurs critiques ont trouvé peu ingénieuse la fiction sur laquelle est fondé le *Diable Boiteux*. Pour moi je me mettrai de bonne foi au nombre de ceux que le merveilleux séduit. Je trouve que ce spectacle d'Asmodée qui emporte l'Ecolier sur les tours de Madrid, et qui lui découvre l'intérieur de toutes les maisons, a quelque chose qui frappe et qui égaie l'imagination, et il faut bien que cela soit ainsi, puisqu'il n'y a pas de lecteur qui n'ait envié vingt fois le plaisir dont devoit jouir Zambullo sur les divers observatoires où il étoit placé. On doit d'ailleurs rendre justice à l'ingénieux démon qui a soin de varier à propos les points de vue qu'il met sous les yeux de l'écolier et du lecteur, et qui, au moment où la monotonie des descriptions alloit commencer à les fatiguer, ne manque pas d'y mêler des récits intéressans qui réveillent leur attention. Faut-il s'étonner que le dangereux Asmodée réussisse aussi bien dans les fonctions qu'il remplit habituellement, puisqu'il connoît si parfaitement le cœur humain ?

On convient assez généralement que la lecture des romans n'est pas exempte de dangers ; en présentant des caractères hors de nature, en exagérant les plaisirs que donnent les passions satisfaites, ils séduisent les imaginations ardentes, déjà trop portées à trouver insipides des jouissances qui leur laissent toujours desirer quelque chose, et

Digitized by Google

à poursuivre dans un monde idéal un bonheur qui ne soit pas mêlé de dégoûts et de peines. On ne sauroit faire ce reproche aux romans de Le Sage; on n'y trouve point de mœurs imaginaires, point d'aventures incroyables, point de passions éternelles, point de ces révolutions subites qui métamorphosent tout-à-coup un caractère, et qui le rendent parfait de vicieux qu'il avoit été jusques-là. L'auteur du *Diable Boiteux* ne s'écarte jamais de la nature, et il la connoît trop bien pour ne pas intéresser en la peignant naïvement. Observez le personnage principal de son plus bel ouvrage: a-t-il eu besoin de le douer de ces rares qualités qui sont si communes dans les romans, d'un esprit orné de toutes les graces, épris de tous les talens, d'un cœur fier, ardent, généreux, qui, dans sa première passion, doit trouver la destinée de sa vie entière, etc., etc.? Non, il en a fait un homme pareil à presque tous les autres, qui est porté à faire le bien quand son intérêt ne s'y oppose pas, mais que la nécessité ou l'exemple déterminent facilement à des actions que réprouvent la morale et l'honneur; et comme ce caractère se modifie naturellement suivant les diverses circonstances où il est placé! Gilblas, dupe d'abord de son inexpérience, devient bientôt presque aussi fripon que ceux qui en avoient abusé. Dans une situation plus heureuse ses sentimens s'ennoblissent; mais à peine s'est-il approché de la cour, que l'ambition le pousse à des actions aussi honteuses que celles qui lui avoient été conseillées jadis par sa mauvaise fortune. Il redevient fripon comme on peut l'être à la cour; c'est-à-dire, il vend son crédit à tous ceux qui veulent le payer, tandis qu'il laisse dans l'oubli le premier auteur de son élévation et ses parens dans la misère. L'adversité le fait rentrer en lui-même et le rappelle à des sentimens plus vertueux. Toutefois si son caractère a été mûri par le malheur, il n'est pas dénaturé, et à la première occasion il ira de nouveau s'exposer aux orages de la cour. Enfin, ce n'est qu'à l'âge où tous ceux qui n'ont pas dans l'ame

Digitized by Google

cette activité inquiète et cette énergie persévérante qui distinguent l'homme appelé à de hautes destinées, commencent à se désabuser du néant de l'ambition, que Gilblas va jouir à la campagne de ce repos qui est le véritable bonheur offert à presque tout le monde, mais qu'il faut avoir appris à goûter. C'est pourtant sur un caractère pareil, dont tous les traits sont pris dans la nature la plus vulgaire, que Le Sage a su porter l'intérêt pendant six volumes, et cela grace à l'idée heureuse et simple de faire parler son héros lui-même, et de lui faire avouer son histoire, sans rien dissimuler de ce qui s'est passé de plus honteux dans son cœur. On aime Gilblas à cause de sa franchise; on applaudit à ses bonnes actions; on lui pardonne le mal qu'il fait on lui sait gré de celui qu'il ne fait pas. Et comment ne; l'aimeroit-on pas, quand ses peintures si vives, ses récits si variés et si piquans nous procurent tant de plaisir?

Ce naturel parfait, cette exacte vérité de l'imitation se retrouvent dans toutes les bonnes productions de Le Sage, et particulièrement dans celle dont nous annonçons une édition nouvelle. L'homme qui a vécu se plaît à y voir retracer tout ce qu'il a observé; elles pourroient suppléer pour un bon esprit à l'inexpérience de la jeunesse, et lui donner une connoissance des hommes qui coûte souvent cher à acquérir. Devroit-on appeler *Romans* des ouvrages qui contiennent l'histoire de la vie humaine, et y a t-il pour eux assez d'éloges, quand, sous la forme la plus agréable, ils cachent un si grand fonds d'utilité et d'instruction.?

Le *Diable Boiteux* a eu un nombre infini d'éditions, et il en aura sans cesse de nouvelles. Celle qui paroît aujourd'hui se recommande comme toutes les éditions stéréotypes de M. Hérhan, par la netteté du caractère, par la correction la plus irréprochable et par la modicité du prix. Elle a de plus le mérite d'être enrichie d'une charmante notice sur Le Sage, remplie de vues fines et délicates sur son génie et sur ses ouvrages; c'est la meilleure qu'on ait encore faite; et pour qu'on ne soupçonne

Digitized by Google

pas cet éloge d'être exagéré, il suffira de dire qu'elle est tirée du *Répertoire du Théâtre-Français*, excellent recueil, déjà consacré par le suffrage unanime des gens de goût, et qui a eu le rare privilége de devenir classique en naissant. C.

Suite des Observations de Métastase sur les Tragédies et Comédies des Grecs.

LES FEMMES QUI CÉLÈBRENT LES FÊTES DE CÉRÈS ET DE PROSERPINE (d'Aristophane).

(*N. B.* Cette pièce d'Aristophane a été omise dans le dernier N°.)

Sous le bon plaisir du père Brumoy, cette pièce l'emporte sur *les Femmes éloquentes*, en obscénités et en satires contre les dames. Le long discours de Mnésilocas, qui commence au vers 473, est seul la preuve des unes et des autres. Le but de la malignité de l'auteur sont les dames et Euripide.

La fable consiste à réunir les femmes dans le temple de Cérès et de Proserpine, où elles vont célébrer les mystères, et qui délibèrent sur les moyens de se venger d'Euripide, dont elles ont été si violemment outragées. Euripide, prévenu de leur dessein, persuade à son parent Mnésilocas de s'introduire avec des habits de femme dans leur assemblée, afin de le défendre. Celui-ci se prête à cette intrigue; il est découvert et sur le point d'être étouffé par les femmes. Euripide vole à son secours sous diverses figures prises de son *Hélène en Egypte*, et d'autres de ses tragédies perdues. Avec de pareilles suppositions il fait la parodie de plusieurs scènes d'Euripide, qui n'ont rien de répréhensible ni d'applicable à la comédie actuelle. Euripide n'obtenant aucun succès par ce moyen, se détermine à composer avec les dames, qui promettent de lui rendre Mnésilocas sain et sauf, s'il consent à ne plus les critiquer dans ses tragédies. Euripide souscrit aux conditions; mais

un

Digitized by Google

un soldat Scythe qui, par ordre du magistrat, veilloit à la garde du prisonnier, refuse de le rendre. Euripide, déguisé en vieille femme suspecte, arrive avec une jeune complaisante qui, par ses démonstrations et ses actes lascifs, enflamme tellement le Scythe, qu'il oublie la garde du captif. Euripide délivre son parent, qui s'enfuit et termine la comédie, dont partie des scènes a lieu dans le temple de Cérès et de Proserpine, et partie hors du même temple (1).

La pièce a 1545 vers.

LES BACCHANTES (d'Euripide.)

LA scène est, suivant l'usage, sur la place, devant le palais de Penthée, roi de Thèbes. Une troupe de Bacchantes forment le chœur et donnent leur nom à la tragédie. L'action est le châtiment tragique de Penthée, déchiré par sa mère dans les fureurs d'une orgie; Penthée soutient que toutes les cérémonies pratiquées dans les fêtes de Bacchus ne servent qu'à motiver les libertés lascives que se donnent les femmes, et c'est à la suite de cette assertion, qu'il est universellement accusé d'impiété. *Le beau de l'affaire* est que les Bacchantes qui composent le chœur ne vantent dans leurs strophes et dans leurs antistrophes que Chypre, Paphos, Vénus, l'Amour et les Graces, ce qui rend assez vraisemblable les soupçons de Penthée, qui n'en est pas moins la victime de Bacchus. Celui-ci, sous la forme d'un étranger, le trahit avec barbarie, le trompe et le livre aux Ménades, qui le mettent en pièces.

Cette tragédie se ressent plus qu'aucune autre de sa source, attendu qu'il n'y est question que de Bacchus, que l'on n'y chante que les louanges de cette divinité, ainsi que cela se pratiquoit lorsque la tragédie n'étoit elle-même qu'un cœur; mais elle prouve plus qu'aucune autre, qu'une fois le drame mis en action, les chœurs stables conservés par les poetes, d'après l'usage antique et religieux, sont d'un grand embarras, et produisent inévitablement de nombreuses invraisemblances.

(1) Duplicité de lieu.

Digitized by Google

Dans cette pièce, par exemple, toutes les Bacchantes se divertissent sur le mont Cythéron. Celles qui forment le chœur restent seules fixées sur la scène, et ne peuvent se réunir aux autres, parce qu'elles sont forcées de rester là pour faire leur métier. Il y a plus, à la première apparition que fait Penthée sur la scène, il est irrité de l'impudence des Bacchantes, et assure qu'il a fait emprisonner toutes celles qu'il a rencontrées; mais il ne dit pas un mot aux Bacchantes réunies en cœur autour de lui, parce qu'il est indispensables qu'elles restent en scène, et qu'au surplus ce n'est pas la faute de ces malheureuses si le poète les a fait Bacchantes.

La tragédie a 1391 vers.

Le Cyclope (d'Euripide.)

Si ce drame n'eut pas échappé aux ravages du temps, nous n'aurions aucun modèle du drame satirique dont parle tant Horace dans sa *Poétique*, à moins que les *Bacchantes* ne soient un ouvrage de cette espèce. Les scènes où Penthée, en habits de femme, est joué et trahi cruellement par Bacchus, pourroient le faire croire. Cette espèce de drame est, au total, une action concise, théâtrale, moitié grave, moitié bouffonne, inventée pour réjouir le spectateur et le rappeler de la tristesse dans laquelle le ton noir et fâcheux de la tragédie l'a plongé. Considéré comme tel, le drame du *Cyclope* est singulièrement digne de son auteur. L'action est une, extraordinaire, grande, importante; c'est un cyclope aveuglé; les épisodes sont les dangers que courent Ulysse et ses compagnons; ils sont naturels et nécessaires : les caractères, d'après les préjugés du siècle, sont vraisemblables et vivement rendus. Le cyclope est d'une taille énorme; ses mœurs et ses pensées sont monstrueuses. Ulysse est adroit, avisé, éloquent; Silène tendre, jusqu'à l'excès, par l'effet du vin. Les jeunes satyres ses fils sont agiles, inquiets, vifs, timides et pétulans. La conduite du drame est simple, mais irrépré-

Digitized by Google

hensible. Les ridicules naissent de la nature du fait et des caractères. Aussi ne puis-je deviner pourquoi le très-docte père Brumoy se déchaîne avec tant de force contre ce pauvre poëme. Il est vrai que la nécessité de faire rire ce peuple libertin d'Athènes réduit parfois Euripide à l'usage de quelques plaisanteries indécentes. Mais j'ignore de quel droit le père Brumoy a condamné Euripide pour cette faute dans une pièce bouffonne, quand le même a eu tant d'indulgence pour de pareilles irrégularités renfermées dans plusieurs tragédies de notre auteur. Hécube, comme nous l'avons observé, cette royale veuve de Priam voulant engager Agamemnon à seconder sa vengeance, ne rougit pas de lui dire qu'il doit se rappeler que *sa fille Cassandre* lui *sert de concubine ;* qu'ils *passent toutes les nuits ensemble ; qu'en pareil cas les hommes ne manquent jamais d'être dociles et complaisans.* Andromaque, la veuve d'Hector, dans la tragédie qui porte son nom, ne sent aucune répugnance, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, et comme il n'est pas inutile de le répéter, à dire à Hermione pour la guerir de sa jalousie : qu'en *laissant voir un tel vice, une femme donne la preuve d'un amour excessif pour les hommes ; qu'il est très-vrai que le sexe est plus qu'aucun homme tourmenté de ce besoin ; mais qu'il a toujours eu l'art de le dissimuler.* Si ces passages, et autres semblables qui se trouvent dans les tragédies, ne sont que la preuve d'une simplicité et d'un naturel des siècles que les mœurs des modernes n'avoient pas corrompus, pourquoi les accuser de sacrilége quand ils se rencontrent dans un drame satirique ?

L'intervalle de quelques vers chantés par le chœur suffit pour donner le temps à Ulysse de pénétrer dans la grotte de Polyphème, et à un messager d'en sortir pour raconter le succès de l'entreprise du roi d'Ithaque. Cette invraisemblance frappante de temps est fréquente dans Euripide.

Ce drame a 705 vers. N. L.

Digitized by Google

SPECTACLES.

THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE.
(Rue de Louvois.)

Les Portraits infidèles.

L'INTENTION de l'auteur étoit morale, et sa pièce auroit pu être comique; elle n'est que triviale. A la différence de ce qu'on remarque dans la plupart des nouveautés, le fonds en est beaucoup meilleur que la forme. Tous les jours nous voyons l'agrément des détails couvrir le vice ou la foiblesse du plan. Ici la fable n'étoit pas du tout mal imaginée; un style rampant et sans couleur a tout gâté. Mieux écrite, cette bluette eût pu se soutenir.

Un peintre parisien a formé le projet d'unir sa nièce et son neveu (Hélène et Adolphe), qui ne se sont jamais vus. Tous deux ont la tête pleine d'idées romanesques; le jeune homme croit qu'une épouse doit être une Vénus, et la jeune personne qu'un époux ne peut plaire que sous les traits d'un Adonis. Telle est la folie dont l'oncle entreprend la cure; et le remède qu'il imagine est que chacun des deux envoie à l'autre son portrait, mais infidèle et peint en laid. Lui-même se charge de celui d'Hélène. Adolphe, avant de l'avoir reçu sans doute, envoie le sien de son côté; mais loin de s'être conformé au desir de son oncle, il s'est fait donner les traits du beau berger Pâris, ne croyant pas devoir paroître autrement aux yeux de son Hélène, et il est parti de la Flèche par le coche et en guêtres, pour se présenter en personne.

Le projet de l'oncle, qui vouloit que tous deux ressentissent une agréable surprise en se trouvant bien mieux que leurs portraits, est en partie dérangé par ce contretemps. L'original du *Pâris* de la Flèche, avec son air gauche et son costume provincial, ne valant pas la copie aux

Digitized by Google

yeux de la belle Hélène, elle déclare qu'elle n'en fera jamais son mari. « Ce jeune homme n'est pourtant pas » mal, dit l'oncle. Il me ressemble. Est-ce que tu ne me » trouves pas bien, dit-il à Hélène ?.... Pardonnez-moi, » fort bien pour un oncle. » Cette naïveté a été applaudie.

Adolphe, au contraire, frappé de la charmante figure d'Hélène, croit que ce n'est pas là sa cousine; il en devient subitement amoureux, et lui fait confidence du chagrin que lui cause le mariage projeté; ce qui donne lieu à une assez jolie scène. L'oncle, après avoir désabusé le petit *Pâris*, lui annonce que sa figure déplaît, et lui dit qu'il faut trouver d'autres moyens de paroître aimable. Quant à sa nièce, il lui conseille, pour renvoyer honnêtement son prétendu à la Flèche, d'affecter tant de mauvaises qualités, qu'il s'estime trop heureux de recevoir son congé.

Elle n'y manque pas; à la première entrevue, elle affiche la fureur du plaisir, de la dissipation, de la dépense. Adolphe y applaudit, promet de *travailler jour et nuit*, afin de satisfaire ses goûts, ainsi que pour entretenir leurs enfans, *si nous sommes*, dit-il, *assez heureux pour en avoir*. Ces platitudes ont été mal accueillies du public; mais Hélène n'y apercevant que l'empire de ses charmes et la preuve de l'heureux caractère de son cousin, pense qu'on en pourroit faire un assez bon mari. Sa figure ne lui semble plus si commune. Elle découvre qu'elle est agréable lorsqu'elle s'anime.

Le peintre, soit qu'il écoutât aux portes, soit qu'il eût deviné le résultat que devoit avoir cette conversation, paroît dans ce moment, annonce à sa nièce qu'il l'a proposée à un *merveilleux*, qui la refuse; et à son neveu, qu'il lui a cherché et trouvé un excellent parti. Le dépit et la jalousie achèvent ce que l'humeur complaisante et l'amour du cousin avoient commencé. Hélène fait à son tour des avances pour obtenir qu'on la préfère à la rivale que l'oncle vient de lui créer.

Cette pièce n'a point réussi. L'auteur a [illegible]t demandé à

Digitized by Google

manière à n'être pas tenté de se faire connoître. Cependant elle se traîne encore; mais elle n'ira pas loin. Mademoiselle Adeline a joué fort agréablement. Son amant n'a été que médiocre. Il est vrai que c'est dans son rôle que se trouvent les plus grandes pauvretés.

ANNONCES.

Nationnaire, ou Mémorial raisonné de ce qu'il y a d'utile et d'intéressans dans les connoissances humaines, conçu et publié par M. de Garsault, en 1761, refondu entièrement et considérablement augmenté par M. Monstalon, auteur du Lycée de la Jeunesse. Cet ouvrage, orné de 25 planches, est spécialement consacré à l'instruction des jeunes personnes de l'un et de l'autre sexe, et destiné à faire suite au Lycée. Deux vol. in-8°. de 1100 pages. — Prix: 12 fr., et 16 fr. par la poste.

A Paris, chez Genets jeune, libraire, rue de Thionville, n. 14.

Almanach des Dames pour l'an 14. Un vol. in-16, papier vélin, orné de 7 gravures tirées des tableaux des meilleurs auteurs. Prix: 5 fr., et 6 fr. par la poste.

A Paris, chez Henrichs, libr., rue de la Loi, n°. 10.

Les Bouquets de famille, ou *les Hommages de l'Amour, de l'Hymen et de l'Amitié*. Recueil de chansons, pour fêtes, mariages, anniversaires, etc., etc. Deuxième recueil pour l'an 1806. Ce volume est un choix de ce qu'il y a de meilleur en ce genre: la plupart des couplets sont des auteurs des *Dîners du Vaudeville*; et fait suite au premier recueil donné par l'éditeur, sous le même titre. Un vol. in-18. avec fig. Prix: 1 fr., et 1 fr. 25 c. par la poste.

A Paris, chez Pillot aîné, lib., sur le Pont-Neuf, n°. 12, et quai Malaquais, n°. 15, à côté du petit hôtel Bouillon.

Le Petit Nécessaire, ou Manuel des gens d'affaires: nouvelle édition pour l'an XIV, contenant les naissances et alliances des princes et princesses de l'empire français; l'état de la maison civile et militaire de l'Empereur; celle de l'Impératrice et de la famille impériale; les grands dignitaires de l'Empire et grands officiers de la légion d'honneur; les ambassadeurs, les ministres, et leurs jours d'audience; le sénat, le conseil d'état, le corps législatif, le tribunat; les notaires, banquiers, agens-de-change, courtiers de commerce, etc. Prix: 75 c., et 1 fr. par la poste.

A Paris, chez Caillot, imprimeur-libraire, rue du Hurepoix, quai des Augustins, n° 9.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°.* 17.

Nota. Oufroy, libraire, rue Saint-Victor, n°. 22, donne avis, que *le Bon Jardinier*, almanach pour l'an 1806, rédigé et entièrement refait par M. Mordant Delaunay, bibliothécaire du Jardin des Plantes, et dédié à Sa Majesté l'Impératrice et Reine, paroîtra au premier janvier prochain. On a remis à le donner à cette époque pour suivre le calendrier grégorien. Cet ouvrage connu depuis nombre d'années, aura beaucoup d'augmentations, et sera d'un plus grand format que celui des années précédentes.

Digitized by Google

PARIS.

Bulletins de la Grande Armée.

Elchingen, le 23 vendémiaire an 14
(15 octobre 1805.)

Aux combats de Wertingen et de Gunsbourg ont succédé des faits d'une aussi haute importance, les combats d'Albeck, d'Elchingen, les prises d'Ulm et de Memmingen.

Le maréchal Soult arriva le 21 devant Memmingen, cerna sur-le-champ la place, et, après différens pourparlers, le commandant capitula.

Neuf bataillons, dont deux de grenadiers faits prisonniers, un général major, trois colonels, plusieurs officiers supérieurs, dix pièces de canon, beaucoup de bagages et beaucoup de munitions de toute espèce ont été le résultat de cette affaire. Tous les prisonniers ont été au moment même dirigés sur le quartier-général.

Au même instant, le maréchal Soult s'est mis en marche pour Ochsenhausen, pour arriver sur Biberach et être en mesure de couper la seule retraite qui restoit à l'archiduc Ferdinand.

D'un autre côté, le 19, l'ennemi fit une sortie du côté d'Ulm, et attaqua la division Dupont, qui occupoit la position d'Albeck. Le combat fut des plus opiniâtres. Cernés par vingt-cinq mille hommes, ces six mille braves firent face à tout, et firent mille cinq cents prisonniers. Ces corps ne devoient s'étonner de rien : c'étoient les 9e. légère, 32e, 69e et 76e de ligne.

Le 21, l'Empereur se porta de sa personne au camp devant Ulm, et ordonna l'investissement de l'armée ennemie. La première opération a été de s'emparer du pont et de la position d'Elchingen.

Le 22, à la pointe du jour, le maréchal Ney passa ce pont à la tête de la division Loison. L'ennemi lui disputoit la possession d'Elchingen avec seize mille hommes ; il fut culbuté partout, perdit trois mille hommes faits prisonniers, un général-major, et fut poursuivi jusque dans ses retranchemens.

Le maréchal Lannes occupa les petites hauteurs qui dominent la plaine au-dessus du village de Pfoël. Les tirailleurs enlevèrent la tête de pont d'Ulm : le désordre fut extrême dans toute la place. Dans ce moment le prince

Digitized by Google

Murat faisoit manœuvrer les divisions Klein et Beaumont, qui partout mettoit en déroute la cavalerie ennemie.

Le 22, le général Marmont occupoit les ponts de Unterkircher, d'Oberkirch, à l'embouchure de l'Iller dans le Danube, et toutes les communications de l'ennemi sur l'Iller.

Le 23, à la pointe du jour, l'Empereur se porta lui-même devant Ulm. Le corps du prince Murat, et ceux des maréchaux Lannes et Ney se placèrent en bataille pour donner l'assaut, et forcer les retranchemens de l'ennemi. Le général Marmont, avec la division de dragons à pied du général Barraguey d'Hilliers, bloquoit la ville sur la rive droite du Danube. La journée est affreuse : le soldat est dans la boue jusqu'aux genoux. Il y a huit jours que l'Empereur ne s'est débotté.

Le prince Ferdinand avoit filé la nuit sur Biberach, en laissant douze bataillons dans la ville et sur les hauteurs d'Ulm; lesquels ont été tous pris avec une grande quantité de canons. Le maréchal Soult a occupé Biberach le 23 au matin.

Le prince Murat se met à la poursuite de l'armée ennemie, qui est dans un délabrement effroyable.

D'une armée de quatre-vingt mille hommes, il n'en reste que vingt-cinq mille, et on a lieu d'espérer que ces vingt-cinq mille ne nous échapperont pas.

Immédiatement après son entrée à Munich, le maréchal Bernadotte a poursuivi le corps du général Kienmayer, lui a pris des équipages et fait des prisonniers.

Le général Kienmayer a évacué le pays et repassé l'Inn. Ainsi la promesse de l'Empereur se trouve réalisée, et l'ennemi est chassé de toute la Bavière.

Depuis le commencement de la campagne nous avons fait plus de vingt mille prisonniers, enlevé à l'ennemi trente pièces de canon et vingt drapeaux; nous avons de notre côté éprouvé peu de pertes. Si l'on joint à cela les désertions et les morts, on peut calculer que l'armée autrichienne est déjà réduite de moitié.

Tant de dévouement de la part du soldat, tant de preuves touchantes d'amour qu'il donne à l'Empereur et tant de si hauts faits mériteront des détails plus circonstanciés. Ils seront donnés du moment que ces premières opérations de la campagne seront terminées, et que l'on saura définitivement comment les débris de l'armée autrichienne se tireront de Biberach, et la position qu'ils prendront.

Digitized by Google

Au combat d'Elchingen, qui est un des plus beaux faits militaires qu'on puisse citer, se sont distingués le 18e régiment de dragons et son colonel Lefevre, le colonel du 10e de chasseurs Colbert, qui a eu un cheval tué sous lui, le colonel Lajonquières du 76e, et un grand nombre d'autres officiers.

L'Empereur a aujourd'hui son quartier-général dans l'abbaye d'Elchingen.

Du 18. — La journée d'Ulm a été une des plus belles journées de l'histoire de France. La capitulation de la place est ci-jointe, ainsi que l'état des régimens qui y sont enfermés. L'Empereur eût pu l'enlever d'assaut; mais vingt mille hommes, défendus par des ouvrages et par des fossés pleins d'eau, eussent opposé de la résistance, et le vif desir de S. M. étoit d'épargner le sang. Le général Mack, général en chef de l'armée, étoit dans la ville : c'est la destinée des généraux opposés à l'Empereur d'être pris dans des places. On se souvient qu'après les belles manœuvres de la Brenta, le vieux feld-maréchal Wurmser fut fait prisonnier dans Mantoue; Mélas le fut dans Alexandrie; Mack l'est dans Ulm.

L'armée autrichienne étoit une des plus belles qu'ait eue l'Autriche : elle se composoit de quatorze régimens d'infanterie formant l'armée dite de Bavière, de treize régimens de l'armée du Tyrol, et de cinq regimens venus en poste d'Italie, faisant trente-deux régimens d'infanterie, et de quinze régimens de cavalerie.

L'Empereur avoit placé l'armée du prince Ferdinand dans la même situation où il plaça celle de Mélas. Après avoir hésité long-temps, Melas prit la noble résolution de passer sur le corps de l'armée française, ce qui donna lieu à la bataille de Marengo. Mack a pris un autre parti : Ulm est l'aboutissant d'un grand nombre de routes. Il a conçu le projet de faire échapper ses divisions par chacune de ces routes, et de les réunir en Tyrol et en Bohême. Les divisions Hohenzollern et Werneck ont débouché par Heydenheim. Une petite division a débouché par Memmingen. Mais l'Empereur, dès le 20, accourut d'Augsbourg devant Ulm, déconcerta sur-le-champ les projets de l'ennemi, et fit enlever le pont et la position d'Elckingen, ce qui remédia à tout.

Le maréchal Soult, après avoir pris Memmingen, s'étoit mis à la poursuite des autres colonnes. Enfin, il ne restoit plus au prince Ferdinand d'autre ressource que de

Digitized by Google

se laisser enfermer dans Ulm, ou d'essayer, par des sentiers, de rejoindre la division de Hohenzollern ; ce prince a pris ce dernier parti, il s'est rendu à Aalen avec quatre escadrons de cavalerie.

Cependant le prince Murat étoit à la poursuite du prince Ferdinand. La division Werneck a voulu l'arrêter à Langenau : il lui a fait trois mille prisonniers, dont un officier-général, et lui a enlevé deux drapeaux. Tandis qu'il manœuvroit par sa droite à Heydeinheim, le maréchal Lannes marchoit par Aalen et Nordlingeu. La marche de la division ennemie étoit embarrassée par 500 charriots, et affoiblie par le combat de Langenau. A ce combat le prince Murat a été très-satisfait du général Klein. Le 20e régiment de dragons, le 9e d'infanterie légère et les chasseurs de la garde impériale, se sont particulièrement distingués. L'aide-de-camp Brunet a montré beaucoup de bravoure.

Ce combat n'a point retardé la marche du prince Murat. Il s'est porté rapidement sur Neresheim, et le 25 à cinq heures du soir, il est arrivé devant cette position. La division de dragons du général Klein a chargé l'ennemi. Deux drapeaux, un officier-général et mille hommes ont été de nouveau pris au combat de Neresheim. Le prince Ferdinand et sept de ses généraux n'ont eu que le temps de monter à cheval. On a trouvé leur dîner servi. Depuis deux jours ils n'ont aucun point pour se reposer. Il paroît que le prince Ferdinand ne pourra se soustraire à l'armée française qu'en se déguisant ou en s'enfuyant avec quelques escadrons par quelque route détournée de l'Allemagne.

L'Empereur traversant une foule de prisonniers ennemis, un colonel autrichien témoignoit son étonnement de voir l'Empereur des Français trempé, couvert de boue, autant et plus fatigué que le dernier tambour de l'armée : un de ses aides-de-camp lui ayant expliqué ce que disoit l'officier autrichien, l'Empereur lui fit répondre : « Votre maître a voulu » me faire ressouvenir que j'étois un soldat ; j'espère qu'il » conviendra que le trône et la pourpre impériale ne m'ont » pas fait oublier mon premier métier. »

Le spectacle que l'armée offroit dans la journée du 23 étoit vraiment intéressant. Depuis deux jours la pluie tomboit à seaux, tout le monde étoit trempé ; le soldat n'avoit point eu de distributions ; il étoit dans la boue jusqu'aux genoux ; mais la vue de l'Empereur lui rendoit la gaieté, et du moment qu'il appercevoit des colonnes entières, dans le même état, il faisoit retentir le cri de *vive l'Empereur !*

Digitized by Google

On rapporte aussi que l'Empereur répondit aux officiers qui l'entouroient et qui admiroient combien, dans le moment le plus pénible, les soldats oublient toutes les privations, et ne se montrent sensibles qu'au plaisir de le voir : « Ils ont raison, car c'est pour épargner leur sang que je » leur fais essuyer de si grandes fatigues. »

L'Empereur, lorsque l'armée occupoit les hauteurs qui dominent Ulm, fit appeler le prince de Lichtenstein, général-major, enfermé dans cette place, pour lui faire connoître qu'il desiroit qu'elle capitulât, lui disant que s'il l'a prenoit d'assaut, il seroit obligé de faire ce qu'il avoit fait à Jaffa, où la garnison fut passée au fil de l'épée; que c'etoit le triste droit de la guerre; qu'il vouloit qu'on lui épargnât et à la brave nation autrichienne la nécessité d'un acte aussi effrayant; que la place n'étoit pas tenable; qu'elle devoit donc se rendre. Le prince insistoit pour que les officiers et soldats eussent la faculté de retourner en Autriche. « Je l'accorde aux officier, et non aux soldats, a ré» pondu l'Empereur; car qui me garantira qu'on ne les » fera point servir de nouveau. » Puis, après avoir hésité un moment, il ajouta : « Eh bien, je me fie à la parole du » prince Ferdinand. S'il est dans la place, je veux lui don» ner une preuve de mon estime, et je lui accorde ce que » vous me demandez, espérant que la cour de Vienne ne » démentira pas la parole d'un de ses princes. » Sur ce que M. de Lichtenstein assura que le prince Ferdinand n'étoit point dans la place; « alors je ne vois pas, dit l'Empereur, » qui peut me garantir que les soldats que je vous ren» verrai ne serviront pas. »

Une brigade de quatre mille homme occupe une porte de la ville d'Ulm.

Dans la nuit du 24 au 25 il y a eu un ouragan terrible; le Danube est tout-à-fait débordé, et a rompu la plus grande partie de ses ponts, ce qui nous gêne beaucoup pour nos subsistances.

Dans la journée du 23, le maréchal Bernadotte a poussé ses avant-postes jusqu'à Wasserbourg et Haag sur la chaussée de Braunau. Il a fait encore 4 à 500 prisonniers à l'ennemi, lui a enlevé un parc de 17 pièces d'artillerie de divers calibres; de sorte que, depuis son entrée à Munich, sans perdre un seul homme, le maréchal Bernadotte a pris 1500 prisonniers, 19 pièces de canon, 200 chevaux et un grand nombre de bagages.

L'Empereur a passé le Rhin le 9 vendemiaire, le Danube

Digitized by Google

le 14 à cinq heures du matin, le Lech le même jour à trois heures après-midi; ses troupes sont entrées à Munich le 20. Le même jour il étoit maître de Memmingen, et le 25 d'Ulm.

Il avoit pris à l'ennemi aux combats de Wertingen, de Günzbourg, d'Elchingen, aux journées de Memmingen et d'Ulm, et aux combats d'Albreck, de Langenau et de Neresheim quarante mille hommes, tant infanterie que cavalerie, plus de quarante drapeaux, un très-grand nombre de pièces de canon, de bagages, de voitures, etc. Et pour arriver à ces grands résultats, il n'avoit fallu que des marches et des manœuvres.

Dans ces combats partiels, les pertes de l'armée française ne se montent qu'à cinq cens morts et à mille blessés. Aussi le soldat dit-il souvent: L'Empereur a trouvé une nouvelle méthode de faire la guerre; il ne se sert que de nos jambes et pas de nos bayonnettes. Les cinq sixièmes de l'armée n'ont pas tiré un coup de fusil, ce dont ils s'affligent. Mais tous ont beaucoup marché, et ils redoublent de célérité quand ils ont l'espoir d'atteindre l'ennemi.

On peut faire en deux mots l'éloge de l'armée: elle est digne de son chef.

On doit considérer l'armée autrichienne comme anéantie. Les Autrichiens et les Russes seront obligés de faire beaucoup d'appels de recrues pour résister à l'armée française, qui est venue à bout d'une armée de cent mille hommes, sans éprouver, pour ainsi dire, aucune perte.

Du 27. — Le 26 vendémiaire, a cinq heures du matin, le prince Murat est arrivé à Nordlingen, et avoit réussi à cerner la division Werneck. Ce général avoit demandé à capituler. La capitulation qui lui a été accordée n'arrivera que dans la journée de demain. Les lieutenans-généraux Werneck, Baillet, Hohenzollern, les généraux Vogel, Mackery, Hohenfeld, Weiber et Dienesberg, sont prisonniers sur parole, avec la réserve de se rendre chez eux. Les troupes sont prisonnières de guerre et se rendent en France. Plus de deux mille hommas de cavalerie ont mis pied à terre, et une brigade de dragons à pied a été montée avec leurs chevaux. On assure que le parc de réserve de l'armée autrichienne, composé de cinq cents chariots, a été pris. On suppose que tout le reste de la colonne du prince Ferdinand doit, à l'heure qu'il est, être investi, le prince Murat ayant débordé sa droite par Aalen, et le maréchal Lannes, sa gauche, par Nordlingen. On attend le résultat de ces manœuvres; il ne reste au prince Ferdinand que peu de monde.

Digitized by Google

Aujourd'hui, à deux heures après midi, l'Empereur a accordé une audience au général Mack; à l'issue de cette audience, le maréchal Berthier a signé avec le général Mack une addition à la capitulation, qui porte que la garnison d'Ulm évacuera la place demain 28. Il y a dans Ulm 27 mille hommes, trois mille chevaux, dix-huit généraux et soixante ou quatre-vingts pièces de canon attelées. La moitié de la garde de l'Empereur étoit déjà partie pour Augsbourg; mais S. M. a consenti à rester la journée de demain pour voir défiler l'armée autrichienne. Tous les jours on est davantage dans la certitude que de cette armée de cent mille hommes, il n'en sera pas échappé vingt mille; et cet immense résultat est obtenu sans effusion de sang.

L'Empereur n'est pas sorti aujourd'hui d'Elchingen. Les fatigues et la pluie continuelle que depuis huit jours il a essuyées, ont exigé un peu de repos. Mais le repos n'est pas compatible avec la direction de cette immense armée. A toute heure du jour et de la nuit, il arrive des officiers avec des rapports, et il faut que l'Empereur donne des ordres. Il paroît fort satisfait de l'activité et du zèle du maréchal Berthier.

Demain 28, à trois heures après midi, 27 mille soldats autrichiens, 60 pièces de canon, 18 généraux défileront devant l'Empereur et mettront bas les armes. L'Empereur a fait présent au sénat des drapeaux de la journée d'Ulm. Il y en aura le double de ce qu'il a annoncé, c'est-à-dire quatre-vingts.

Pendant ces cinq jours, le Danube a débordé avec une violence qui étoit sans exemple depuis cent ans. L'Abbaye d'Elchingen, dans laquelle est établi le quartier-général de l'Empereur, est située sur une hauteur d'où l'on découvre tout le pays.

On croit que demain au soir l'Empereur partira pour Munich. L'armée russe vient d'arriver sur l'Inn.

— On a annoncé il y a quelque temps la prochaine publication d'une nouvelle édition des *Lettres de Madame de Sévigné* (1) : elle est en vente depuis plusieurs jours. Nous n'en connoissons pas qui soit aussi bien imprimée. Les additions, l'ordre nouveau adopté par l'éditeur, ache-

(1) Lettres de Madame de Sévigné à sa fille et à ses amis : nouvelle édition, mise dans un meilleur ordre, enrichie d'éclaircissemens et de notes historiques, augmentée de lettres, fragmens, notices sur madame de Sévigné et sur ses amis, éloges et autres morceaux

Digitized by Google

vent de lui assurer une incontestable supériorité sur toutes celles publiées jusqu'aujourd'hui. Il nous sera facile de justifier cet éloge. La plupart des éditions des Lettres de Madame de Sévigné n'ont été que des copies de celle de 1754, à laquelle on a réuni les diverses additions qui depuis avoient paru successivement. Aucune n'est complète ni ordonnée comme elle devoit l'être. Il existe, dit-on, beaucoup de lettres inédites de madame de Sévigné : l'éditeur annonce que, quelques efforts qu'il ait faits, il n'a pu obtenir la communication de ces lettres. Cependant on trouvera dans cette nouvelle édition un grand nombre de lettres qui paroîtront nouvelles, parce qu'elles étoient comme égarées dans des livres très peu lus, ou même rares Telles sont particulièrement celles qui commencent cette collection, d'autant plus curieuses qu'elles datent de temps très-antérieurs à celles que tout le monde connoît. La première est de 1647; madame de Sévigné entroit à peine dans sa vingt-deuxieme année: ensorte que la correspondance s'étend ici sur quarante-neuf ans, au lieu de vingt-sept seulement qu'elle avoit d'abord embrassés. Telle est sur-tout une lettre précieuse, moins encore parce qu'elle étoit presqu'inconnue, que pour le moment où elle fut écrite; c'étoit environ huit jours avant la mort de madame de Sévigné. L'intérêt qu'inspire cette femme célèbre, observe avec raison l'éditeur, se réfléchit sur tout ce qui lui fut attaché, sur ses amis, et principalement sur sa fille. En conséquence, il a joint à ce recueil les lettres adressées à madame de Sévigné par madame de Grignan, mesdames de Lafayette et de Coulange, par Bussi et par Corbinelli. Les lettres de madame de Sévigné à sa fille

---

nédits ou peu connus, tant en prose qu'en vers; par Ph. A. Grouvelle.

Huit vol. in 8°, papier vél., avec 22 portraits, cartonnés à la Bradel; prix: 108 fr., et 120 fr. par la poste.

Les mêmes, huit vol. in-8°, papier fin d'Angoulême, avec les portraits de Mad. de Sévigné et de Mad. de Grignan, broch. Prix: 54 fr., et 66 fr. par la poste.

Les mêmes, huit vol. in-8°, sur papier d'Auvergne, avec les deux portraits, broch. Prix, 48 fr., et 60 fr. par la poste.

Les mêmes, onze vol. in-12, broch., avec deux portraits. Prix: 36 fr., et 48 fr. par la poste.

Les personnes qui desireront réunir les 20 portraits à ceux de madame de Sévigné et de madame de Grignan, les paieront séparément 15 fr. pour chaque exemplaire, de quelque papier ou édition qu'il soit.

A Paris, chez Bossange, Masson et Besson, imprimeurs-libraires, rue de Tournon, n° 6; et chez le Normant, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17.

Digitized by Google

avoient déjà été publiées dans l'ordre de leur date; mais c'est la première fois que l'on trouvera rangées dans le même ordre celles qu'elle adresse à d'autres personnes, et celles de ses amis. Ainsi toutes les lettres sont distribuées suivant l'ordre des temps; ensorte que celles de la mère à la fille font place, au milieu d'elles, aux lettres à ses amis ou aux réponses mêmes de ceux-ci; que telles de ces dernières au lieu d'être rassemblées, se trouvent maintenant éparses; que d'autres qui avoient été renvoyées aux derniers volumes, paroissent dans les premiers; et qu'enfin, au lieu de cinq écueils séparés et sans liaison entr'eux, on a une seule et grande collection beaucoup mieux ordonnée. Ce nouvel ordre a l'avantage de nous faire suivre madame de Sévigné depuis l'année 1647 jusqu'en 1696, époque de sa mort. Ce mérite de liaison se fait aussi sentir dans la partie anecdotique de ses lettres; l'on en suit mieux l'histoire du temps, ainsi que l'histoire de la personne. Les notes des premiers éditeurs avoient toujours paru insuffisantes, en ce qu'elles ne font connoître que le nom des personnes et des familles le plus souvent citées; encore manquent-elles absolument aux recueils particuliers des lettres à M. de Pompone, des lettres à M. de Moulceau, et de celles au comte de Bussy-Rabutin. A l'aide d'un grand nombre de mémoires, de lettres et d'autres recueils, plus communs ou plus rares, le nouvel éditeur est parvenu à réparer toutes ces omissions. Des notes courtes suppléent aux interlocuteurs qui nous manquent; elles remplissent les lacunes, servent de transitions, complètent les indications, et font entendre les demi-mots: plus d'allusions perdues. Un des effets les plus heureux de ce travail est d'avoir rétabli en toutes lettres beaucoup de noms propres, dont les autres éditions n'offrent que les initiales. Outre ces améliorations, les curieux en remarqueront de moins importantes, dont le détail seroit trop long. Nous nous bornerons à indiquer quelques autres articles nouveaux qui distinguent cette édition:

1°. Une histoire abrégée des éditions qui ont successivement enrichi le public de toutes les lettres qui forment cette collection. A ce sommaire, on a joint en entier les préfaces de ces éditions originales.

2°. Une Notice sur la vie et sur la personne de Mad. de Sévigné, par l'éditeur, M. Grouvelle. A cette notice sont joints huit articles sur sa fille, sur son fils et sur quelques-uns de ses meilleurs amis. (Cette Notice et ces huit articles seront l'objet d'un examen particulier.)

3°. Comme appendice à la Vie de Mad. de Sévigné,

Digitized by Google

on a joint plusieurs écrits, soit en prose, soit en vers, consacrés à la louer, à la peindre, à la faire mieux connoître.

4°. Attentif à réunir tout ce qui touche Mad. de Sévigné, l'éditeur a pensé que les écrits qui nous restent de ses enfans étoient un supplément presque nécessaire à sa collection. Le public, en accueillant quelques lettres de Mad. de Simiane, sa belle-fille, avoit déjà prononcé en faveur de cette nouvelle insertion. M. de Sévigné, son fils, cultivoit avec succès la littérature. Peu de personnes ignorent qu'il soutint une sorte de procès fort animé contre le savant Dacier, au sujet d'un passage d'Horace. Mais le plus grand nombre ne connoît pas ses trois Dissertations, qui sont comme perdues dans un livret fort rare : on les trouvera dans le dernier volume de cette édition. A leur suite on lira un fragment écrit par Mad. de Grignan, caché et en quelque sorte enfoui dans les feuilles oubliées d'un ancien journal : ce fragment pouvoit passer pour inédit.

5° Une table des matières très-étendue, n'est pas une des moindres améliorations ; il y a peu de livres auxquels elle fût plus nécessaire qu'à celui qui contient tant de faits et tant de sujets divers, disséminés dans un si grand nombre de volumes. C'est un véritable *Sévigniana*.

6°. Les deux portraits de Mad. de Sévigné et de Mad. de Grignan qui sont à la tête de cette édition, ont été faits d'après deux excellens originaux qui n'avoient point encore été gravés. Le premier est de Mignard. M. le général du Muy, qui possède le second, a bien voulu permettre qu'on en tirât un dessin très-soigné. Tous les deux sont parfaitement gravés.

7°. Enfin, la copie figurative, gravée à l'eau forte et trait pour trait, des fragmens d'une lettre de Mad. de Sévigné, qui est toute de son écriture. « Ces originaux étant rares, » dit l'éditeur, nous en avons long-temps cherché sans » en pouvoir trouver un seul. M. François (de Neufchâ- » teau), président du sénat, nous a procuré cette lettre, » dont on voit ici le commencement et la fin, et qu'on » peut lire en entier sous le n° 756 de cette édition. C'est » une de celles adressées au président de Moulceau ; celles- » ci ont passé de M. de Girard, qui les avoit mises au » jour en 1773, à son héritier M. Revertat de Marsac ; et » c'est lui-même qui, sur la demande de M. François » (de Neufchâteau), transmise par M. Richard, préfet » du département de la Haute-Garonne, a bien voulu con- » fier cet original. Les trois lettres qui constatent son au- » thenticité ont été insérées dans le *Moniteur*, n° 345. Il » ne nous reste qu'à certifier la fidélité de l'imitation : » elle est au plus haut point que l'art puisse atteindre ; et l'on » sait qu'en ce genre il rivalise réellement avec la nature.

Digitized by Google

(No. CCXXV.) 11 BRUMAIRE an [illegible].
(Samedi 2 Novembre 1805.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

L'AVEU.

QUEL doux aveu vient consoler mon ame!
Quel doux espoir vient ranimer mon cœur!
Éléonore a partagé ma flamme;
Elle a promis de me rendre au bonheur.

A cet aveu, roses de la pudeur,
Vous vous mêliez aux lys de son visage;
Ses yeux baissés me nommoient son vainqueur;
Je l'admirois, j'admirois mon ouvrage.
Quel doux espoir a ranimé mon cœur!
Quel doux aveu consola enfin mon ame!
Éléonore a partagé ma flamme;
Elle a promis de me rendre au bonheur.

A cet aveu, qui cause mon délire,
Qu'elle étoit belle à mes yeux enchantés!
Je lui parlois et la voyois sourire
A mes discours qu'Amour avoit dictés.

Digitized by Google

Quel doux aveu console enfin mon ame !
Quel doux espoir ranime enfin mon cœur !
Éléonore a partagé ma flamme ;
Elle promet de me rendre au bonheur.

Avant ce jour, à douleur en proie,
Je succombois au sort le plus affreux ;
Depuis ce jour je nage dans la joie,
Et des mortels je suis le plus heureux.
O doux aveu, vous élevez mon ame !
O doux espoir, vous enchantez mon cœur !
Éléonore a confessé sa flamme ;
Elle consent à faire mon bonheur.

Auguste DE LABOUÏSSE.

LE MÉDECIN INTÉRESSÉ,

CONTE.

En terminant chaque visite,
Un médecin
Tendoit la main ;
Ou si mauvaise réussite
Conduisoit son malade aux rives du Cocyte,
A l'héritier
Point de quartier ;
Mémoire soldé, partant quitte.
C'étoit pitié que sa plate conduite.
Il eut son tour : sur le grabat,
En triste état,
Un bon cathare
Cloua l'avare.
Un sien confrère est averti.
« Eh bien ! qu'est-ce donc, notre ami ?
» Le mal est fort ; mais il n'est pas extrême.
» Le moment est venu
» D'appliquer l'adage connu :
» *Médecin, guéris-toi toi-même.* »
» Tout avis seroit superflu.

Digitized by Google

» Que l'art, guidé par vous, seconde la nature;
» Votre savoir vous sauvera,
» Et grand honneur vous fera cette cure. »
— « Je m'en charge, et la tiens pour sûre,
» Dit le grippon; mais qui me la paiera ? »

Par F. DEVENET.

LE FRERE ET LA SŒUR,

FABLE IMITÉE DE PHÈDRE.

De sexes différens, dans la même maison,
Croissoient sous les yeux d'un bon père,
Deux enfans, l'un plus beau que le Dieu de Cythère;
L'autre, un monstre femelle, une franche guenon.
Sur la toilette de leur mère,
Ces marmots, en jouant, rencontrent un miroir.
Le garçon ne sauroit se lasser de s'y voir;
Il plaisante sa sœur, qui se met en colère :
La moindre raillerie étoit pour elle amère;
Elle avoit de l'humeur et voyoit tout en noir.
Elle veut se venger, elle accuse son frère
D'avoir (pour un garçon quel énorme péché !)
Aux meubles des femmes touché.
Le père, entr'eux partageant sa tendresse :
« Mes enfans, leur dit-il, je veux
» Que ce miroir vous serve à tous les deux.
» Regardez-vous-y donc, mes bons amis, sans cesse;
» L'une pour réparer, à force de vertus,
» Les disgraces de la nature;
» L'autre, pour ajouter, par des soins assidus,
» Les qualités de l'ame au don de la figure. »

KÉRIVALANT.

NAÏVETÉ.

« Vous voilà donc, monsieur ! Pourquoi rentrer si tard?
Disoit à son cher fils une indulgente mère.

Digitized by Google

Je ne gronderois pas, si contre l'ordinaire,
Cela vous arrivoit une fois par hasard;
Mais tous les jours, c'est trop. Je fais, pour vous complaire,
Ce que vous desirez; vous le savez, Justin,
A vos amusemens je ne mets point d'obstacle;
Et vous en abusez! Me direz-vous enfin
D'où vous venez? » — « Maman, je reviens du spectacle. »
— « Du spectacle, monsieur! on y va le matin. »

PONSARDIN-SIMON.

ENIGME.

Je viens sans qu'on y pense;
Je meurs dès ma naissance;
Et celui qui me suit
Ne vient jamais sans bruit.

LOGOGRIPHE.

Je trace, sans mon chef, l'image du délire;
Remis en mon entier, l'humanité respire.

Par un Abonné.

CHARADE.

A MADEMOISELLE V..... D. D.

Églé, de mon premier la forme est gracieuse;
Mon second offre aux yeux la plus belle couleur.
Ce début, de l'entier vous rend fort curieuse...
Mais il n'offre rien de flatteur.

Par L. P...., *aveugle.*

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier N° est *l'Encens.*
Celui du Logogriphe est *Cor*, où l'on trouve *or.*
Celui de la Charade est *Chèvre-feuille.*

Digitized by Google

Observations morales sur quelques Pièces de Théâtre.

TOUTES les fois qu'un ouvrage dramatique produit sur les hommes assemblés une impression remarquable, il est utile aux progrès des lettres et même à la science des mœurs d'en rechercher la cause; parce que l'admiration n'est pas un sentiment volontaire ou factice, mais qu'elle est excitée en nous et malgré nous, par une secrète conformité de l'objet qui la détermine, à la manière générale de penser et d'agir.

Cette proposition incontestable rentre au fond dans la question de *l'influence des mœurs sur le théâtre*, que l'auteur de cet article a traitée dans un numéro précédent de ce journal, ou dans ce qu'il a avancé ailleurs, sous une forme plus générale, lorsqu'il a dit : *que la littérature étoit l'expression de la société.*

Ainsi, l'on n'a qu'à se rappeler dans l'histoire du théâtre des exemples de succès extraordinaires, pour se convaincre qu'ils répondent à des époques mémorables dans l'histoire des mœurs; et l'on peut, en partant de cette règle, commencer par *le Cid*, continuer par *Figaro*, et finir par *Misantropie et Repentir*, et par *les Templiers.*

Et qu'on prenne garde que ce n'est jamais le style ni la conduite d'une pièce de théâtre qui excitent cette admiration passionnée, que les spectateurs se communiquent les uns aux autres comme par contagion. La conduite et le style d'un ouvrage dramatique peuvent le faire valoir à la lecture; mais ils ne sauroient décider le succès d'une représentation, dont la rapidité fait moins ressortir les

Digitized by Google

beautés de l'expression, qu'elle n'en couvre les défauts; et ne permet qu'à un très-petit nombre de connoisseurs, calmes au milieu des transports de la multitude, et souvent mécontens au milieu de son engouement, de juger la régularité du plan, la contexture des scènes, la division des actes, la marche de l'intrigue, etc., etc. Assurément *Athalie* est mieux écrite et mieux conduite que *le Cid; le Tartuffe* ou *le Méchant* mieux que *Figaro;* beaucoup d'autres pièces mieux que *Misantropie et Repentir*, ou même que *les Templiers;* et cependant, ni *Athalie*, ni *le Tartuffe*, ni *le Méchant*, ni une infinité d'excellentes œuvres de théâtre n'ont obtenu, à leur apparition, la même faveur, ou plutôt, n'ont allumé la même fureur d'applaudissemens que les autres productions dont nous avons parlé. Il faut donc en chercher la cause dans le sujet même du drame, et dans son intention morale; je veux dire, dans le rapport qu'il a aux mœurs, et c'est là seulement que nous pourrons la trouver.

Nous ne parlerons ici ni du succès du *Cid*, ni de la vogue de *Figaro*. Trop de temps et d'événemens nous séparent de ces deux époques, l'une de grandeur et de gloire, l'autre de honte et de décadence; et lorsqu'on traite des mœurs avec l'intention d'être utile, il faut ne s'occuper que du présent qui seul est au pouvoir de l'homme, et laisser le passé pour les regrets, et l'avenir pour les espérances.

Nous ne traiterons donc ici que de *Misantropie et Repentir* et des *Templiers*, joués, l'un, il y a peu d'années, l'autre, tout récemment, sur nos théâtres, avec un succès qui mérite de fixer l'attention de l'observateur.

Digitized by Google

Le drame de *Misantropie et Repentir*, de facture allemande, est, du moins en France, une production immorale et qui choque les bienséances publiques. Il est, je crois, le premier du genre sérieux où l'auteur ait osé mettre sur la scène une femme convaincue d'avoir fui de la maison de son époux avec un ravisseur, rentrée, après sa faute, au sein de sa famille, et y recouvrant les droits de mère et d'épouse. Molière, pour montrer les inconvéniens des mariages disproportionnés, a peint, il est vrai, dans George Dandin, des mœurs domestiques très-corrompues; mais, outre que la gaieté en sauve un peu le danger, la pièce morale dans son but, n'est repréhensible que par les moyens que le poète a employés, et il n'a fait que donner une leçon dangereuse d'une vérité utile. On peut même remarquer, en général, que la comédie de Molière, licencieuse dans les détails, est souvent morale dans le sujet; au lieu que la comédie de l'école suivante, et particulièrement celle de Regnard, quelquefois plus réservée dans les détails, est souvent très-peu morale dans le choix du sujet. La *Mère coupable* présente aussi une femme qui a trahi la foi conjugale, et qui même a introduit, dans la maison de son époux, le fruit de l'adultère. Mais le crime est renfermé dans le sein de la famille; il n'a aucune existence au dehors, et le public l'ignore, même après que l'époux en est instruit. Aussi, en comparant les deux drames entr'eux, on voit que Beaumarchais a fait, au théâtre, le premier pas hors de nos mœurs, et que M. Kotzebue a fait le second et même le dernier.

En effet, *Misantropie et Repentir* offre l'exemple de la violation publique et même authentique du lien conjugal, entourée de tous les sentimens, et même de toutes les vertus qui peuvent la faire

Digitized by Google

pardonner, (1) et elle y est présentée dans toute la gravité, et avec tout le pathétique de l'art dramatique, ou plutôt dramaturgique, comme une faute que l'époux peut dissimuler, et même sur laquelle il peut composer à l'amiable.

Cette excessive facilité des mœurs, pour ne rien dire de plus, peut ne pas choquer dans une grande partie de l'Allemagne ou en Angleterre, là où le mariage n'est qu'une convention et non une société; puisqu'il peut être dissous par le divorce, loi de religion et d'état dans ces pays, et qui, dans les principes de la plus grande partie du monde chrétien, est regardée comme une polygamie déguisée, et une tolérance d'adultère. Partout où une femme honnête peut se trouver, sans rougir, au milieu de trois ou quatre maris anciens ou nouveaux, il n'y a pas de mœurs domestiques, puisqu'il n'y a pas proprement de société domestique; et la chasteté y est sans pudeur, ou la pudeur sans délicatesse. Même en Angleterre, et jusque dans les conditions les plus élevées, un époux reçoit du séducteur de sa femme, par décision des tribunaux, ou par composition volontaire, *des dommages et intérêts* évalués en argent, comme le prix du crime et la réparation de l'offense.

Nous avions en France d'autres lois et d'autres mœurs. La conduite personnelle des époux pouvoit être foible et déréglée; mais la société conjugale y étoit forte de toute la puissance de la religion et de la loi, elle y étoit même indissoluble : aussi le

(1) Au moins dans la traduction française; car l'actrice qui a mis ce drame sur notre théâtre, a soin d'observer, dans une préface assez ridicule, que cette Eulalie « maintenant si intéressante, dit-elle, » parce que je l'ai rendue victime de l'inexpérience et de la séduction, » n'est, dans l'original, qu'une femme légère et capricieuse, qui » s'étoit laissée guider par la vanité et par des motifs encore moins » excusables. »

Digitized by Google

crime de celle qui cherchoit à en rompre le lien, en appelant l'étranger au sein de ce petit état, une fois public et connu, ne pouvoit espérer de rémission. L'humanité, sans doute, défendoit au cœur de haïr une femme coupable; la religion plus exigeante lui ordonnoit même de la pardonner; mais le respect dû aux mœurs publiques interdisoit à l'époux de la reprendre. Cependant comme la violation même publique de la foi conjugale est un attentat à l'ordre domestique, plutôt qu'un délit contre l'ordre public, l'adultère, jamais pardonné à l'extérieur, par le pouvoir domestique, étoit rarement puni par le pouvoir public. Je veux dire, que si les bienséances publiques ne permettoient presque jamais à l'époux offensé de traduire devant les tribunaux la femme qui portoit son nom, et la mère de ses enfans; elles lui défendoient, plus impérieusement encore, de ramener aux foyers domestiques une épouse coupable et déshonorée : par la même raison de justice et même de bon sens, qui veut qu'un prince qui fait grace de la vie à un sujet rebelle, ne l'élève pas au rang de premier ministre.

Il est vrai qu'en calculant soigneusement l'âge des enfans d'Eulalie, l'époque de sa retraite au château de Valberg, et le temps qu'elle y a passé, on voit que les amans n'ont resté ensemble, après l'évasion, que peu de jours ou de momens, et je crois pouvoir assurer que l'auteur de *Misantropie et Repentir*, homme précis s'il en fût, et rigoureux sur les preuves, en fait expressément la remarque dans le drame original. J'ignore si tant de réserve dans une femme qui déserte la maison de son époux, ou tant de retenue dans son complice, ont arraché, en Allemagne, aux spectateurs des larmes d'attendrissement; mais je sais qu'autrefois en France,

Digitized by Google

cette manière de justifier une femme et de tranquilliser un époux, eût prodigieusement fait rire, et que ce calcul chronologique sur le plus ou le moins de temps, que le traducteur a très-bien fait de supprimer, eût rappelé tout naturellement aux esprits mal faits, cette loi toujours des Allemands, citée par M. de Montesquieu, qui évaluoit avec une précision merveilleuse, les libertés criminelles qu'on pouvoit prendre avec une femme mariée. « Six » sols d'amende pour lui avoir découvert la tête; » le double, si c'est à la jambe, etc., etc.; et me» suroit ainsi les outrages faits à la personne des » femmes, comme on mesure une figure de » géométrie, » dit plaisamment dans l'*Esprit des Lois*, l'auteur des *Lettres Persannes*.

Il ne serviroit non plus de rien, en France, d'alléguer, comme le fait l'auteur de *Misantropie et Repentir*, l'extrême jeunesse de la femme et son goût excessif pour la dépense, favorisé par la prodigalité de son séducteur, parce qu'en France, le mariage émancipoit les femmes, et leur supposoit, quels que fussent leur âge et leurs penchans au mal, toujours assez de raison pour le connoître, et assez de liberté pour l'éviter.

Nous pouvons, pour le dire en passant, emprunter des autres peuples leurs connoissances et leurs découvertes dans les sciences physiques, parce que la nature physique est partout la même; mais ce n'est qu'avec une extrême circonspection que nous devons transporter chez nous les productions de leur littérature, parce que la nature morale ou sociale n'est pas partout ailleurs ce qu'elle étoit en France, et que nous avions des lois meilleures, des mœurs publiques plus décentes, et par conséquent des idées plus justes et des sentimens plus élevés.

La vogue prodigieuse de *Misantropie et Re-*

Digitized by Google

pentir, et la ridicule explosion de *sensibilité* que ce drame produisit à ses premières représentations, n'eurent pas d'autre cause que la licence des mœurs, après une révolution qui avoit légitimé tous les désordres; et personne, que je sache, ne s'est avisé de la chercher dans le style ou la conduite de cette pièce. Elle obtint à Paris, auprès de spectateurs dont les idées et les mœurs étoient, je ne dirai pas, révolutionnaires, mais révolutionnées, l'espèce de faveur que les *Ménechmes* ou *le Légataire universel* obtiendroient, joués dans la prison de la police correctionnelle, de la part d'une troupe de chevaliers d'industrie.

Misantropie et Repentir, considéré sous ce rapport, est une œuvre de la révolution; et il faut desirer que ce soit la dernière.

Le sujet de la tragédie des *Templiers* me paroît défectueux, en ce que la condamnation enveloppe, ou est supposée envelopper un trop grand nombre de malheureux, même quand ils seroient coupables. Il n'y a pas, si j'ose le dire, dans le cœur d'un homme, fût-il roi ou pape, assez de haine pour tant de victimes : ou si cette prodigieuse capacité de haïr pouvoit exister, elle seroit une difformité du vice que la tragédie moderne ne doit pas mettre sur la scène. La révolution française n'est pas une exception à cette vérité; car ce n'est pas aux vengeances de quelques hommes que tant d'innocens ont été sacrifiés; mais à la jalousie d'un *ordre* contre l'autre; et sous ce rapport on pourroit dire qu'il y a eu peu de victimes pour tant de haines. Le pouvoir vengeur de la société, s'arrête devant le trop grand nombre des coupables; le glaive tombe de ses mains, et même alors qu'il est convaincu de la nécessité de punir, il craint d'*effaroucher* les mœurs, et de faire d'un exemple

Digitized by Google

de justice une leçon publique de férocité. Le massacre des SS. Innocens, l'exécution des Templiers, la Saint-Bartélemy, sont des événemens affreux, et non des actions dramatiques, parce que la vraisemblance théâtrale y manque à la vérité, et la dignité à la grandeur. Le dirai-je? cette effroyable exécution, quoiqu'en récit, nous eût révoltés avant que la révolution eût familiarisé les esprits et les cœurs, avec des spectacles encore plus sanglans et plus multipliés: et peut-être est-il possible de reconnoître la secrète influence de ces temps desastreux, soit dans le choix d'un pareil sujet, soit dans le rôle qu'y jouent un roi et un pape, quoique l'auteur ait cherché, autant qu'il lui a été permis, à en adoucir l'horreur.

Mais s'il y a une faute contre l'art dramatique dans le choix du sujet, il y en a, ce semble, une plus grave encore contre la morale dans la manière dont il est traité. L'innocence y succombe, et même sans défense; car l'auteur, maître de faire les Templiers coupables, a préféré de les rendre innocens. Or, je ne crains pas d'avancer, comme un principe de l'art dramatique, que le poète, dans la tragédie païenne, pouvoit, indifféremment, faire triompher le crime ou la vertu, parce que dans ces sociétés tout étoit contre l'ordre, et les vrais rapports des êtres en société; et que lorsque les Dieux ou le Destin forçoient l'innocence au crime, les hommes pouvoient la contraindre à en subir le châtiment. Mais la tragédie chrétienne, je veux dire celle dont les personnages sont chrétiens, et le sujet pris dans les temps chrétiens, et *depuis que la plus haute sagesse s'est faite entendre*, la tragédie chrétienne ou moderne se conduit sur des principes opposés; parce qu'elle est l'expression de sociétés régies par les lois de l'ordre éternel,

Digitized by Google

et fondées sur les rapports les plus naturels des êtres. L'histoire est le tableau des événemens; mais l'art dramatique doit être la leçon de la société : et si l'histoire nous montre trop souvent l'ordre troublé par les passions humaines, et la vertu succombant sous l'effort du crime, la tragédie doit rétablir l'ordre, redresser l'histoire, ou n'en prendre que ce qu'il est important de graver dans la mémoire des hommes, pour l'instruction éternelle des sociétés. En un mot, la société tout entière n'est que le long combat de l'ordre contre le désordre, et la tragédie qui représente une action et comme un incident de ce combat, doit finir par le triomphe de l'ordre. C'est en cela que consiste la moralité de l'art dramatique, dont les productions ne sont bonnes poétiquement que lorsqu'elles sont bonnes moralement, et il n'est permis au poète d'altérer la vérité des faits, que pour corriger les erreurs des hommes. « Il y a grand péril, dit l'Académie française dans ses sentimens sur le *Cid*, » de divertir le peuple par des plaisirs *qui peuvent* » *produire un jour des douleurs publiques.* Il nous » faut bien garder d'accoutumer ni ses yeux, ni » ses oreilles à des actions qu'il doit ignorer, et » de lui apprendre *tantôt la cruauté et tantôt la* » *perfidie*, *si nous ne lui en apprenons en même* » *temps la punition*, et si au retour de ces spectacles il ne remporte du moins un peu de crainte, » parmi beaucoup de contentement. »

Britannicus, il est vrai, meurt victime de la jalousie de Néron. Mais outre que le sujet de cette tragédie est un fait purement historique, auquel le poète ne vouloit et même ne pouvoit rien changer, l'histoire continue la tragédie, et console le spectateur en lui montrant, dans l'avenir, Néron puni par l'infamie de sa mort, et même après sa

Digitized by Google

mort, par l'infamie de son nom. Polyeucte succombe; mais dans les idées chrétiennes, le martyre est un triomphe, et même en périssant, Polyeucte remporte la victoire sur les erreurs de sa femme et de son beau-père. Seïde et Palmire succombent dans *Mahomet*; mais cette tragédie n'est ni dans les mœurs chrétiennes, ni dans les mœurs païennes, ni dans les mœurs d'aucun peuple. Mahomet est un brigand et un imposteur, et encore le poète a-t-il rendu Seïde et Palmire coupables d'homicide, et la mort qu'ils subisssent peut paroître le juste prix de leur égarement. Après tout, ce n'est pas dans la tragédie de Mahomet qu'il faut chercher des modèles de moralité théâtrale, ni même de composition dramatique. Les Templiers cependant, victimes de la plus affreuse calomnie et de la prévention la plus aveugle, pourroient s'écrier comme Palmire : «.... Le monde est fait pour » les tyrans! » Conclusion fausse et impie qu'il suffit de rapprocher de celle d'Athalie, pour juger toute la distance qui sépare le chef-d'œuvre dramatique de l'esprit humain, d'une production éblouissante, comme tout ce qui est faux dans le sujet, et forcé dans les moyens.

« Par cette fin terrible et due à ses forfaits,
» Apprenez, roi des Juifs, et n'oubliez jamais,
» Que les rois dans le ciel ont un juge sévère,
» L'innocence un vengeur, et l'orphelin un père. »

A ce propos, il est important de remarquer que cette doctrine *désolante*, qui présente la vertu toujours malheureuse et le crime toujours triomphant, est généralement le fond de tous les ouvrages philosophiques, historiques et souvent poétiques de M. de Voltaire : disposition d'esprit bizarre assurément dans un écrivain, l'homme de son siècle constamment le plus heureux, et re-

Digitized by Google

gardé en Europe, pendant cinquante ans, comme une espèce de divinité qui a eu ses prêtres, ses adorateurs et même ses victimes.

Mais enfin, quel est le principe du vif intérêt que les Templiers ont excité et du succès qu'ils ont obtenu? Est-ce le style de l'ouvrage ou la vertu du grand-maître? Je ne le crois pas. Le mérite du style ne peut plus désormais, en France, faire la fortune d'une pièce à la représentation, parce que nous possédons depuis long-temps, dans des œuvres de théâtre que tout le monde sait par cœur, des modèles de perfection dans le style qu'il est impossible de surpasser, et au moins très-difficile d'égaler. Et je prends ici le mot de perfection dans le sens le plus rigoureux; car les idées sont inépuisables, et nul esprit fini ne peut sans doute en atteindre la perfection; mais le style est fini dans chaque langue, et l'esprit humain peut arriver à la perfection d'un objet fini. Ainsi, il est possible que quelque poète découvre ou invente des sujets de tragédies plus intéressans que ceux qu'a traités Racine, qui peut-être en a pris un peu trop dans les fables du paganisme; mais on peut assurer, sans crainte de se tromper, que jamais aucun écrivain ne rendra ses pensées avec plus de perfection que ce poète qui réunit à un degré, au delà duquel l'esprit ne conçoit rien de mieux, toutes les conditions d'un style achevé, la clarté, la noblesse, l'énergie, la facilité, la rapidité, l'harmonie; et selon le sujet, la vivacité ou la mollesse, la véhémence ou la douceur, l'abondance ou la concision; admirable sur-tout dans le dialogue où les interlocuteurs se répondent toujours l'un à l'autre, au lieu que dans beaucoup de tragédies, même estimées, ils ne font que parler l'un après l'autre; et à cet égard, la tragédie des Templiers n'est pas à l'abri de tout reproche.

Digitized by Google

D'autres critiques ont cherché la raison du brillant succès des Templiers dans la vertu du grand-maître, et on trouve à ce sujet dans le *Publiciste* du 6 septembre dernier, des *observations* extraites du numéro XX *des Archives littéraires*, sur lesquelles nous nous arrêterons un moment.

L'auteur de ces réflexions, dit le rédacteur du *Publiciste*, voulant s'expliquer à lui-même l'enthousiasme général qu'ont excité les Templiers, a eu l'idée de chercher quelque tragédie dont le mérite ne fût pas contesté, et qui produisît une impression pareille à celle des Templiers avec des défauts du même genre, et il la trouve dans *Antigone*. Le rédacteur qui cite les *observations* plutôt qu'il ne les approuve, laisse ensuite parler l'auteur. « La grande simplicité de cet ouvrage, son caractère vraiment religieux, l'espèce de fatalité qui » semble y régler les événemens, nous firent bientôt » sentir que les tragiques anciens, et sur-tout » Sophocle, nous offriroient le plus sûrement » l'exemple que nous desirions; et ce prince de » la scène grecque nous l'a en effet fourni dans » *Antigone*. » Et il avoit dit auparavant, en parlant de l'action de la tragédie des Templiers : « Elle est une et toujours la même pendant les » cinq actes, et elle ne fatigue pas. C'est, si l'on » peut s'exprimer ainsi, une admiration pure et » entière pour la vertu, une joie généreuse et » attendrissante de la voir triompher par sa seule » force des tortures et de la mort; sentiment que » rien ne trouble et ne contrarie. » On peut voir dans les journaux que j'ai cités la suite de ces réflexions, dont l'auteur paroît avoir étudié les anciens plus qu'il n'a approfondi les principes de l'art dramatique, qu'il fait consister en *sentimens* beaucoup plus qu'en action.

Quoi

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, les réflexions que nous venons de lire, portent en entier sur deux comparaisons entre des objets qui ne me paroissent souffrir entr'eux aucune comparaison : comparaison entre la tragédie d'*Antigone* et la tragédie des *Templiers*; comparaison entre la tragédie ancienne et la tragédie moderne. Le sujet d'*Antigone* est un acte de vertu domestique et de piété fraternelle. On sait qu'elle s'expose à la mort pour rendre, malgré les défenses de Créon, les devoirs de la sépulture à Polynice. Le sujet des *Templiers* est un acte de justice ou de vindicte publique. L'héroïsme d'Antigone n'expose qu'elle seule; l'héroïsme du Grand-Maître compromet la vie d'un grand nombre de ses chevaliers, et l'existence même de son ordre. Antigone est certainement innocente, et elle n'est accusée que d'avoir rempli un devoir religieux. L'innocence des Templiers n'est après tout que présumée, même dans la tragédie, et le poète n'a d'autre preuve à opposer à une accusation solennelle et au jugement légal qui s'en est suivi, que la hauteur des réponses du Grand-Maître, les exploits de son ordre, les rétractations de ceux qui ont avoué, et la violence des accusateurs (1). Et pour comble de différence, Antigone est une jeune princesse qui n'a pour armes que ses larmes et sa vertu; Molay est un vieux guerrier, chef absolu d'un ordre puissant ou plutôt d'une armée nom-

(1) On s'est moqué de ceux qui ont été chercher dans les Templiers l'origine de quelques sectes ennemies du trône et de l'autel; c'est, je crois, M. de Condorcet qui l'a avancé le premier. On s'est récrié sur l'absurdité qu'il y avoit à accuser de desseins impies un ordre voué à la défense de la religion. *Les frères Moraves*, secte chrétienne aussi et qui fait profession de suivre le pur Evangile, a été accusée « d'abominations qui surpassent même toute croyance. » Voyez au Dictionnaire historique l'article *Zinzendorf*. Les Templiers, héros dans la Palestine, étoient dangereux en Europe. Voilà tout ce qu'il y a de clair dans cette procédure ténébreuse.

Digitized by Google

breuse ; et si les mœurs dramatiques doivent, suivant le précepte d'Horace et de la raison, être relatives à l'âge, au sexe, à la condition des personnages, on pourroit croire, sans autre examen, que c'est déjà une faute contre les convenances de la scène, que la vertu de Molay puisse être mise en parallèle avec la vertu d'Antigone.

La parité qu'on établit entre la tragédie ancienne et la tragédie moderne ne me paroît pas plus exacte. Les grands écrivains du siècle de Louis XIV nous ont transmis une haute admiration pour les anciens, et nous l'avons reçue de confiance, et sans nous douter que notre position littéraire n'étoit plus la même, et nous commandoit une admiration moins exclusive et plus raisonnée. Je m'explique. Les écrivains de ce grand siècle commençoient, au moins pour la France, l'ère de la littérature moderne ; et ils ne voyoient avant eux que les anciens, Grecs ou Romains, dont ils pussent admirer ou imiter les productions. Ils ne pouvoient pas faire la comparaison entre les anciens et les modernes, puisqu'ils étoient eux-mêmes un des deux termes de cette comparaison ; et sans compter qu'ils n'étoient pas juges compétens dans leur propre cause, on peut assurer qu'ils ne connoissoient pas eux-mêmes tout leur mérite, aussi bien que nous le connoissons aujourd'hui ; et si l'on en veut une preuve, on n'a qu'à se rappeler qu'*Athalie*, pièce décisive dans ce procès, ne fut pas appréciée à sa valeur du vivant de son auteur. C'est à nous qui ne sommes ni les anciens ni les modernes, séparés des anciens par le temps, et même des modernes par la révolution de notre littérature, c'est à nous à faire cette comparaison, et à tenir la balance égale entre les uns et les autres. Et l'indépendance raisonnable et raisonnée de toute

Digitized by Google

autorité littéraire est la seule indépendance qui convienne aux gens de lettres; encore faut-il en avertir de peur d'équivoque. Or, en portant un œil attentif sur les productions dramatiques des anciens et sur celles des modernes, nous jugerons que les anciens ont atteint la perfection du genre naïf, simple, familier, domestique, si j'ose le dire; et les modernes, celle du genre noble, élevé, public; et même nous découvrirons, sans beaucoup d'effort, la raison naturelle de cette différence. L'art tragique chez les anciens étoit dans son enfance, parce que la société politique dont il est le tableau étoit à son berceau, et récemment échappée de la famille ou de la société domestique. Il n'y avoit encore que des pouvoirs et des sujets ou plutôt des esclaves, et point de ministres ou de nobles. Les rois eux-mêmes n'étoient que de grands propriétaires, pasteurs de leurs troupeaux et pères de leurs peuples; et ils avoient besoin de se dire tous issus du sang des Dieux, pour être un peu plus élevés au-dessus du reste des hommes. Aussi, dans les tragédies des anciens, les sujets sont presque tous du genre familier ou pris dans la famille, et celle des *Atrides*, par exemple, en a fourni à elle seule un grand nombre. L'exécution répond au sujet, et elle a sur-tout le mérite de la naïveté, et d'une peinture fidelle et gracieuse des mœurs domestiques et des affections privées. Les chœurs en usage dans la tragédie ancienne, soit qu'ils fissent partie du peuple ou de la maison de ces petits rois, présentent dans leur intervention perpétuelle à tous les événemens du drame et même à tous les sentimens des personnages, une image naïve de ces sociétés primitives, où la place publique étoit le cabinet politique, et les affaires de famille des affaires d'état. Aussi Racine n'a pu transporter

Digitized by Google

les chœurs dans les tragédies antiques d'*Esther* et d'*Athalie*, qu'en leur conservant ce caractère pour ainsi dire domestique, et il les a composés de jeunes filles, suivantes d'Esther ou de Josabet, élevées sous leurs yeux dans l'intérieur du temple ou du palais, et qui représentent ce que nous appelons *des demoiselles de compagnie.*

L'Iliade elle-même, le poëme de l'antiquité qui offre le plus d'élévation et de grandeur, soit qu'on en considère le sujet éloigné qui est la confédération des Grecs ; ou le sujet prochain qui est la colère d'Achille, qu'est-elle autre chose que des querelles de famille pour le rapt d'une femme, ou l'enlèvement d'une esclave ? Les mœurs des personnages, je veux dire, leurs occupations, leurs jeux, leurs repas, leurs querelles, même leur courage, tantôt violent et effrené, tantôt foible et que le péril intimide ; les mœurs sont de l'homme purement domestique et du genre familier, naïf et même grossier, qui est l'excès du naïf, comme le gigantesque est l'excès du grand. Ce n'est pas cependant qu'on doive faire à Homère, comme la Motte ou madame Dacier, un reproche ou un mérite de la simplicité de ces mœurs ; parce que c'est au poète une nécessité de peindre les mœurs de son temps, ou plutôt du temps de son poëme, comme c'est une nécessité au peintre de représenter les objets qu'il a sous les yeux. Ainsi un paysagiste chez les Tartares, peindroit des chevaux, des courses, des chariots, des tentes, par la même raison que le peintre hollandais représente des vaches, des fumeurs et des buveurs de bierre.

Chez nous au contraire, la poésie dramatique ou épique, qui est le drame mis en récit, a pris un essor plus élevé, parce que nos sociétés se sont développées, et ont développé toutes les institu-

Digitized by Google

tions nécessaires à la société. Nos rois ne sont pas du rang des Dieux, mais leur pouvoir est divin; ils sont chefs des nations, plutôt que chefs de familles; ordonnateurs suprêmes de l'état, plutôt que propriétaires de domaines; les grands sont serviteurs de l'état, plutôt que *familiers* du prince; les peuples sont sujets et non esclaves. En un mot, l'état public est formé, et la tragédie a dû, comme l'Epopée, se monter à un plus haut ton d'importance dans les sujets, de dignité dans l'exécution, et rejeter loin d'elle, ou n'employer qu'avec une extrême sobriété les peintures des mœurs domestiques et familières. Racine, il est vrai, a osé mettre sur la scène tragique, un enfant, un être qui n'appartient encore qu'à la famille; mais aussi de quelles précautions le poète ne s'est-il pas entouré, avant de tenter une entreprise aussi hardie? Dans quelles circonstances il a placé cet enfant! Quelle noblesse, mais quelle mesure dans les réponses qu'il lui prête! Car remarquez que Joas se contente de répondre, et qu'il ne parle que de la religion, ou sur ce qu'on lui a appris de son état. Tout autre discours eût été déplacé dans la bouche d'un enfant; mais un enfant peut connoître ce qui a entouré ses premières années; il doit sur-tout savoir les élémens de sa religion, et c'est une belle réponse que la scène sublime de Joas et d'Athalie, aux sophismes de J.-J. Rousseau qui ne veut pas qu'on parle de religion à un enfant avant l'âge de dix-huit ans. L'Epopée moderne offre les mêmes progrès que la tragédie qu'elle a même devancée. Les sujets de la *Jérusalem délivrée* et du *Paradis perdu*, sont pris dans le genre public, et l'on peut dire *universel*, puisqu'ils ont rapport à la religion, société universelle de tous les lieux et de tous les hommes; et il y a autant d'élévation dans les sen-

Digitized by Google

timens des personnages, et de dignité dans leurs mœurs que d'importance dans le sujet. Ce progrès de la société ou le passage même littéraire de l'état domestique à l'état public, est, pour le dire en passant, l'ouvrage de la religion chrétienne, qui détachant sans cesse l'homme de lui-même, lui a insensiblement appris à mettre la société publique, ou la société des autres, au-dessus de la société de soi, ou de la société domestique; et qui réglant les mœurs et influant même sur les manières, a fait de l'égoïsme un vice, et de l'habitude d'occuper les autres de soi, un ridicule (1).

J'abrège une matière aussi vaste dans ses détails, qu'elle est importante dans ses résultats; et je dis que ce qui distingue les anciens des modernes sous les rapports littéraires, est que les anciens ont porté le genre naïf et familier jusques dans les productions du genre élevé, comme Homère dans l'Iliade, et que les modernes au contraire, ont relevé et ennobli les sujets même du genre simple et familier, comme notre Lafontaine dans ses fables, et souvent Gessner dans ses idylles.

On ne peut donc comparer entr'eux les anciens et les modernes que sous le rapport des deux genres, familier ou noble. Ces deux genres sont bons, chacun en son temps; et si les anciens ont excellé dans l'un, les modernes les ont surpassés dans l'autre. Aller plus loin, et vouloir les comparer sous le rapport du talent, c'est se jeter dans une question vaine et insoluble, parce qu'un débat de superiorité est interminable, là où les objets de comparaison ne sont pas identiques.

(1) Il n'est pas inutile de remarquer que beaucoup d'écrivains de nos jours ne laissent passer aucune occasion, et souvent en font naître hors de propos, d'entretenir le public de leurs pères, de leurs mères, de leurs enfans, de leurs goûts, de leur petite existence, et de leurs affections personnelles.

Digitized by Google

Ainsi, pour revenir au sujet qui nous occupe, Antigone veut rendre au corps de son frère les derniers honneurs. C'est un devoir domestique, et non une affaire d'état; et l'inhumation de Polynice ne peut, au moins dans nos idées, rien changer au sort du royaume de Thèbes. Les anciens ont pu sur un sujet aussi *familier*, faire ce qu'ils appellent une tragédie; un écrivain moderne pourroit même essayer, comme a fait Rotrou, de traduire dans notre langue la pièce de Sophocle, et de l'adapter à notre scène ou plutôt à nos mœurs, en faisant Hémon moins foible, Antigone moins dolente, Créon moins absurde dans sa tyrannie, le chœur moins servile dans ses réflexions. Mais jamais poète connoissant son art, n'oseroit aujourd'hui faire sur une action semblable, une tragédie dont le sujet et les personnages fussent pris dans les temps modernes; ou s'il le tentoit, je doute, quelque généreux que soit le gouvernement envers les beaux esprits, que cet essai lui valût une *préfecture*, comme l'Antigone le valut à Sophocle : car ces Grecs éternellement enfans, pour qui les divertissemens populaires étoient une institution publique, n'avoient ni assez de couronnes ni assez d'honneurs pour l'homme qui avoit fait rire ou pleurer ses concitoyens. Ce que nous avons dit de *l'Antigone* de Sophocle peut convenir aux *Suppliantes* d'Eschyle et à bien d'autres tragédies des Grecs. Le P. Brumoi répète en mille endroits de son ouvrage, que nous ne trouvons pas assez de matière dans les tragédies grecques. Il veut dire que nous n'y trouvons pas l'espèce de matière que demande notre scène, ou plutôt l'état actuel de la société. Le couronnement de Joas ou l'élévation au trône d'Héraclius, sont un seul fait, comme l'inhumation de Polynice : mais ce sont des faits

Digitized by Google

d'un ordre différent. L'un est un fait domestique, les autres des faits publics. Métastase, dans ses analyses des tragédies grecques, remarque à tout moment cette simplicité ou plutôt cette *familiarité* du théâtre antique. « Le choc des passions, » dit M. de Voltaire, ces combats de sentimens » opposés, ces discours animés de rivaux et de ri- » vales, ces contestations intéressantes, où l'on dit » ce que l'on doit dire, ces situations si bien mé- » nagées auroient étonné les Grecs. » M. de La Harpe s'élevant, dans le même sujet, à des considérations plus générales, observe avec raison « qu'il faut plaindre ceux qui ne savent pas qu'il » y a une dépendance mutuelle et nécessaire » entre les principes qui fondent l'ordre social, et » les arts qui l'embellissent. » Et l'on pourroit appliquer aux idées des Grecs sur l'art dramatique, ce que Vida, dans son Art poétique, dit de la langue grecque :

Multa tamen graiæ fert indulgentia linguæ,
Quæ nostros minus addeceant graviora sequentes.

Ainsi, pour résumer en peu de mots ce que nous venons de dire, le sujet d'Antigone est une affaire de famille, le sujet des Templiers une affaire d'état, et cette différence entre ces deux tragédies est la même qui distingue d'une manière plus générale le théâtre ancien du théâtre moderne.

Je reviens aux Templiers dont cette digression nous a écartés; et j'ose croire, même pour notre honneur, que ce n'est pas la vertu de Molay qui a excité sur notre théâtre un si vif enthousiasme. Non; je ne croirai jamais que les exemples, que les temps de la terreur nous ont offerts, d'une résignation abjecte à tous les caprices, à toutes les fureurs de la plus épouvantable tyrannie, aient dénaturé le caractère français à ce point, que nous regardions

Digitized by Google

comme un personnage digne d'être présenté sur le théâtre comme un modèle d'héroïsme, un guerrier, chef d'un ordre puissant et militaire, qui ne sait que tendre les mains aux fers qu'on lui présente, ne se sert de son pouvoir absolu sur ses frères d'armes, que pour les conduire à l'échafaud, et dans un temps où les lois ordonnoient à l'accusé de prouver son innocence par les armes, ne pense pas à défendre, par aucune voie, son honneur, sa religion même, son ordre entier, accablés sous les plus horribles calomnies. Le Molay de la tragédie est foible comme le Molay de l'histoire; et tout est foible autour de lui, la reine, le connétable, et même ses chevaliers. Sans doute la reine ne devoit pas défendre les Templiers avec l'emportement que Clytemnestre met à défendre sa fille; ni le connétable intercéder pour eux, avec la chaleur de Dom-Diégue qui demande grace pour son fils. Mais ces deux premières personnes de l'état, l'une, même *roi* de Navarre avant d'être reine de France; l'autre, chef inamovible de toute la force militaire du royaume, devoient mettre dans leur intercession tout le poids de leur rang et de leur dignité; et au lieu de hasarder quelques mots en faveur de ces illustres accusés, dans deux scènes bien abrégées et bien timides, ils pouvoient démontrer avec toute l'éloquence de la raison et de la justice, l'absurdité des accusations, démasquer les accusateurs, et alarmer sur les suites de ce grand scandale, l'honneur de Philippe, sa conscience et même son pouvoir. On eût vu du moins avec intérêt, à côté d'un Grand-Maître si résigné et à la place d'un amour si petit au milieu d'intérêts aussi grands, quelque *grand-croix* de l'ordre, un peu moins patient, qui auroit cherché à ébranler la fidélité de ses compagnons à leur serment, et à les entraîner

Digitized by Google

dans le parti de la résistance : l'histoire elle-même sembloit indiquer à l'auteur ce personnage peut-être indispensable, dans cet *Hugues Valdgraff*, Templier, qui, à la tête de chevaliers bien armés, se présenta à l'assemblée de Mayence pour offrir de soutenir l'innocence de l'ordre par l'épreuve du feu, et sans doute l'auroit soutenue par la voie des armes. On auroit pu, et même sans s'écarter de l'histoire, introduire sur la scène quelqu'ambassadeur de prince étranger, dont l'intercession en faveur des Templiers, menaçante comme celle d'Oreste ou de Rhadamiste, auroit poussé aux dernières extrémités un prince ombrageux, jaloux de son autorité, et lui auroit paru un complot contre sa couronne. Tout cela n'eût pas sauvé les Templiers; mais on conçoit tout ce que des passions aussi fortes, des intérêts aussi grands, des personnages aussi puissans, auroient jeté de mouvement, d'action et d'intérêt dans cette tragédie : et à tout prendre, il eût mieux valu peut-être pour l'intérêt du drame et même pour sa moralité, faire les Templiers coupables et menaçans que les faire innocens et résignés. Je le répète : Molay est trop ou trop tôt résigné, s'il est coupable; trop, s'il est innocent; trop même, pour un chrétien. Car le christianisme n'étouffe pas les sentimens innés dans l'homme; il ne fait que diriger la volonté et réprimer les actions. Lorsqu'Aristote pose pour première règle de l'art que le héros du drame ne soit ni tout-à-fait bon, ni tout-à-fait mauvais, il veut dire que le personnage doit être homme par ses passions, héros par sa vertu; et Molay est trop héros, et pas assez homme. La résignation à la mort est sublime pour la cause de la religion, parce que la mort y est un triomphe que le martyr doit appeler par tous ses vœux, loin de chercher

Digitized by Google

à en reculer l'instant. Mais Molay, victime de la calomnie, n'est pas martyr de la religion; puisqu'il est au contraire accusé d'impiété. Or la résignation cesse d'être intéressante, ou même obligée, dans une cause politique où l'infamie de la mort soufferte en vertu d'un jugement solennel, est toujours plus évidente que l'innocence de la victime. Molay, dans cette pièce, a plutôt les sentimens d'un supérieur de cénobites, que les premiers mouvemens d'un chef de guerriers; et je crois qu'avec peu de changemens dans son rôle et dans celui de ses chevaliers, on en feroit aisément la tragédie de ces saintes religieuses de Compiègne qui périrent toutes ensemble, l'abbesse à leur tête, sous la hache révolutionnaire.

. . . . La vertu souffre et ne conspire pas.
« Est-ce à nous d'attaquer un pouvoir légitime? » (dit Molay.)

Ces maximes vraies dans leur généralité, peuvent être fausses dans l'application qu'on en fait. Il ne s'agit ici ni de conspirer, ni d'attaquer, mais de se défendre. La vertu doit agir avant de souffrir; et la vertu de la résignation n'est commandée que lorsque la vertu du courage est impossible. L'ordre des Templiers appartenoit à la chrétienté, et non à la France; et le Grand-Maître, comme représentant de l'ordre entier, pouvoit être justiciable de tous les rois, et ne l'étoit pas du seul Philippe. Au fond, quand ces maximes seroient vraies dans toute circonstance, ce sont les maximes de la raison; mais les passions qui sont dans l'homme plutôt même que la raison, en ont d'autres qui, pour l'ordinaire, se présentent les premières à l'esprit, et l'action tragique, miroir fidèle de la vie humaine et de la société, consiste dans la révolte des passions et dans le triomphe de la raison. La résignation sans

Digitized by Google

combat à des vengeances particulières, même armées de l'autorité publique, peut être dans le caractère d'un homme ordinaire ; mais elle n'est pas dans l'ame d'un grand homme, sur-tout de la condition de Molay. Aussi Racine, dans *Bajazet*, a préféré, plutôt que de blesser les mœurs héroïques ou théâtrales, de faire violence aux mœurs vraies de ses personnages ; et quoique chez les Turcs la résignation la plus entière aux volontés du sultan soit un dogme même religieux, il fait dire à Acomat, un des plus beaux caractères qu'il y ait au théâtre :

« Je sais rendre aux sultans de fidèles services,
» Mais je laisse au vulgaire adorer leurs caprices,
» Et ne me pique point du scrupule insensé
» De bénir mon trépas quand ils l'ont prononcé. »

L'intérêt même, à la fin de la pièce, se porte moins sur le sort de Bajazet, que sur l'issue de la résistance que médite Acomat, ce qui, d'une intrigue de sérail, peut faire une révolution dans l'état ; et sans le jeune et foible amour de Bajazet et d'Atalide, qui déconcerte toutes les mesures du vieux visir, on ne sait trop quel auroit été le dénouement. Le même poète a mis dans le cœur d'Iphigénie, une soumission entière aux volontés de son père et aux oracles des Dieux ; mais il a placé la résistance la plus furieuse dans le cœur de la mère et d'Achille, dont la colère

« Epouvante l'armée et partage les Dieux.

Aussi l'intérêt qui naît du choc de passions si fortes contre des volontés si sacrées, ou plutôt de la lutte des dieux et des hommes, ne peut être dénoué que par une Déesse qui descend du ciel ; et certes on ne pouvoit se tirer d'une manière plus raisonnable, d'une fable aussi absurde

Digitized by Google

que celle de l'immolation d'une jeune fille, dont les Dieux exigent le sacrifice pour faire souffler le vent.

Polyeucte lui-même n'est pas résigné à la manière de Molay ; et Corneille, pour conserver à ce personnage les mœurs héroïques, le fait manquer aux règles de la prudence chrétienne. Polyeucte cherche la gloire du martyre, et il la mérite par le courage avec lequel il renverse les objets du culte public, et affronte les persécuteurs. Je sais que cette résignation de Molay lui inspire de belles pensées, des sentimens magnanimes, exprimés en beaux vers ; mais une tragédie vit d'action forte et énergique plutôt que de sentimens et de sentences, comme la société se soutient plutôt par des actions que par des maximes. Et s'il ne falloit pour une tragédie, que des pensées ingénieuses, ou de grands sentimens embellis de tous les charmes de la poésie, Bérénice, qui offre aussi le mérite d'une résignation héroïque, seroit le chef-d'œuvre de son auteur et du théâtre Français.

J'ajouterai pour dernière réflexion que tant de résignation dans un héros avec tant d'innocence, et sur-tout une résignation qui entraîne à la mort tant de victimes, offense la morale publique, et tend à dénaturer l'idée que les hommes doivent avoir de la vertu. L'homme véritablement vertueux ne doit pas faire si bon marché de sa vie, encore moins de la vie des autres, ni procurer par son inaction, au vice ou à l'erreur, ces succès faciles qui donnent à la société le scandale de la justice opprimée et du crime triomphant.

Et qu'on ne s'y trompe pas ; il est peut-être aisé de reconnoître dans cette tragédie, l'influence des temps qui ont précédé ; de ces temps où un lâche quiétisme et un stoïcisme païen prenoient

Digitized by Google

la place de la fermeté chrétienne et des vertus généreuses, et où des hommes amollis par l'habitude des jouissances, abandonnoient au premier venu une vie qui ne leur offroit plus que des travaux, et qu'ils n'avoient ni le courage de défendre, ni la force de supporter. Hélas! et nous avons vu aussi une grande et mémorable tragédie dénouée par la résignation d'un chef qui n'a su que mourir, et qui a entraîné dans sa ruine non un ordre d'individus, mais l'ordre social même dont il étoit le grand-maître. Je ne doute pas que cette manière de présenter sur le théatre la vertu d'un chef de guerriers n'eût été censurée avant la révolution; et s'il étoit vrai qu'elle eût obtenu aujourd'hui des applaudissemens universels, il ne resteroit plus qu'à gémir sur la dégradation du caractère français. Chose étrange! que tandis qu'on excuse à l'académie des gens de lettres qui proclament leur indépendance, on admire au théâtre un héros opprimé qui n'ose faire valoir ses droits. Car si Molay ne peut résister à l'injustice que par des paroles, il ne faut pas le mettre sur la scène pour offrir le spectacle d'une victime qu'on jette, pieds et poings liés, sous la hache du bourreau; et s'il peut repousser l'oppression par la force, il doit en concevoir la pensée, en combiner le projet, en commencer même l'exécution, sauf à céder, s'il y a lieu, sous des considérations supérieures, et montrer ainsi toute la force de la raison, après avoir déployé toute l'énergie des passions.

Non, ce n'est pas la résignation de Molay à la violence de ses accusateurs et à l'erreur de Philippe, mais bien celle des Templiers aux ordres de leur chef, qui a excité l'enthousiasme et qui peut même le justifier; car si Molay devoit résister à Philippe ou à ses ministres, les Templiers doivent obéir

Digitized by Google

à leur chef. Il ne faut pas examiner de trop près, si les Templiers étoient engagés au Grand-Maître pour mourir à sa volonté, ou pour combattre sous ses ordres, ce qui est bien différent; mais enfin donnons la plus grande latitude à leurs engagemens, et reconnoissons-y la plus sublime institution sociale, le dévouement d'hommes consacrés, corps et biens, au service de la société. Cette idée s'est présentée aux spectateurs, et a réveillé en eux le souvenir d'institutions nécessaires dans une monarchie chrétienne, et qui ne demandent qu'à renaître. On a dit que les Templiers étoient des moines, et que des moines n'étoient pas des personnages de tragédie. Cela peut être de moines reclus ou contemplatifs; quoique je pense que dans un sujet de tragédie tiré des Croisades, Saint-Bernard ou Suger pourroient jouer un beau rôle, et qu'un grand talent tireroit parti d'un grand homme, quel que fût son état et son habit. Mais des hommes nobles et guerriers, engagés par les vœux les plus solennels aux sacrifices les plus héroïques, voués par la religion à la défense de la chrétienté contre les barbares, institués en *ordre* pour combattre, et afin de remplir sans partage cette haute destination, débarrassés de tous les soins domestiques qu'entraînent le mariage et la propriété personnelle, délivrés même du plus pesant fardeau de l'homme, de leur propre volonté, de tels hommes sont éminemment des personnages dramatiques et peut-être les plus dramatiques de tous les personnages, parce que les vertus publiques où la tragédie puise ses plus beaux motifs et ses ressorts les plus puissans, la religion, le courage, l'honneur, la fidélité, le respect pour ses engagemens, le désintéressement, le détachement de soi-même et des jouissances, sont les vertus propres et obligées

Digitized by Google

d'un ordre semblable. Ces hommes considérés, non dans leur conduite personnelle qui est étrangère à la tragédie, mais sous le rapport des obligations de leur ordre, sont véritablement des hommes publics, et même ils sont dans l'état le plus parfait de la vie sociale, celui où l'homme se sacrifie tout entier pour le service des autres : et c'est là ce qui faisoit des vœux, oui des vœux monastiques, la première beauté morale de l'ordre social, et celle que la révolution a dû effacer avant toutes les autres. Si le dévouement volontaire d'un seul homme à une cause légitime en fait un héros; s'il est toujours sûr, au théâtre, d'arracher des applaudissemens même des hommes les plus avilis par l'égoïsme, combien plus le dévouement religieux d'un ordre entier de guerriers, tous issus des premières maisons de l'Europe, et quelques-uns de maisons souveraines, forts de la puissance de leur ordre, de son opulence, de ses exploits; qui, avec tous les moyens et même tous les motifs de défendre leur honneur horriblement calomnié, et leur vie injustement compromise, s'abstiennent de toute résistance, et marchent à la mort avec le calme de l'innocence, par respect pour leurs engagemens envers un d'entre eux, premier entre ses égaux, qu'ils ont mis eux-mêmes à leur tête, et qui n'a sur eux que l'autorité de leurs sermens et de la religion qui les garantit ? Ce genre d'héroïsme, le plus élevé dont l'homme puisse être capable, parce qu'il est le plus difficile, apparoissant tout-à-coup au milieu de la foiblesse de nos mœurs, de notre fureur pour les jouissances, de notre horreur des sacrifices, de notre insatiable cupidité, de notre indifférence pour la religion, de notre haine de l'autorité, et après une révolution où chaque époque a été marquée par des sermens

trahis

Digitized by Google

trahis avant même d'être prononcés; cet héroïsme religieux et politique a dû, même par son exagération, remuer puissamment les esprits et les cœurs, et tirer encore quelques sons de ces cordes relâchées. Car je le répète, il faut mettre une grande différence entre le personnage des chevaliers et celui de leur Grand-Maître. Les chevaliers sont engagés à leur Grand-Maître par un vœu particulier d'obéissance; Molay, sujet de Philippe par sa naissance, en est indépendant par sa dignité; et les chevaliers peuvent être forts, même alors que leur Grand-Maître est foible. Peut-être aussi les malheurs de l'ordre des Templiers, ont-ils rappelé à quelques spectateurs les infortunes récentes d'un autre ordre, voué aussi en France au service de la société, non moins injustement accusé, non moins cruellement traité que les Templiers et dont le dévouement, tout malheureux qu'il a été, ne sera pas sans honneur, lorsque l'impartiale postérité qui jugera un jour les fureurs des peuples, citera à son tribunal cette génération présomptueuse qui prononce si légèrement sur les erreurs des rois.

Je ne puis me défendre, en finissant, d'une observation que j'abandonne aux réflexions du lecteur. Si l'on examine la carrière tragique parcourue depuis la renaissance de l'art dramatique en France jusqu'à nos jours, et que l'on en considère les deux extrêmes, le *Cid* et les *Templiers*, qui tous les deux ont produit une forte impression et obtenu un succès qu'on peut appeler d'enthousiasme, on est frappé de cette idée que ces deux drames se ressemblent par la qualité des personnages et même par l'action dramatique, et diffèrent l'un de l'autre par la manière dont les personnages sont présentés et dont l'action est traitée. Dans les *Templiers* comme dans le *Cid*, le poète met sur

Digitized by Google

la scène des rois, des nobles, et un jugement que le roi porte sur les nobles; c'est-à-dire, que les personnages de la tragédie sont des personnes publiques, et même les plus éminentes de l'état, et que l'action de la tragédie est l'acte le plus auguste et le plus solennel de la société. Mais, dans la tragédie du dix-septième siècle, la royauté paroît avec ses attributs naturels de raison, de justice, de force et de clémence; dans celle du dix-neuvième la royauté est avilie et déshonorée, et le roi est un homme injuste et pervers, s'il juge avec passion; ou un homme foible et borné, s'il juge avec prévention et par erreur. Dans le *Cid*, des deux guerriers coupables, l'un, le comte de Gormas, s'écrie dans le premier mouvement de la colère:

« Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi.
» Que toute sa grandeur (du roi) s'arme pour mon supplice,
» Tout l'état périra, s'il faut que je périsse. »

L'autre, don Rodrigue, venant de remporter une victoire signalée sur les Mores à la tête d'une troupe nombreuse d'hommes dévoués à son sort, ne se résigne à la mort que parce qu'il se croit odieux à son amante; il veut même ne la recevoir que de sa main, et lui dit:

« Vos mains seules ont droit de vaincre l'invincible;
» Prenez une vengeance *à tout autre impossible.* »

L'amour, comme la religion, permet ou commande cette résignation. Dans les *Templiers*, le chef absolu d'un ordre entier de guerriers, innocens, accablés sous le poids des accusations les plus infames, se résigne au supplice le plus affreux, et y soumet ses compagnons, sans laisser échapper presqu'aucun mouvement d'indignation, aucun de ces vœux de vengeance si naturels à l'homme, si excusables dans l'homme d'honneur injustement

Digitized by Google



accusé, et sur-tout si dramatiques dans le chef d'une milice nombreuse, composée d'hommes d'une naissance élevée, d'un courage éprouvé, et dont la puissance égale celle des rois.

Je laisse au lecteur à décider lequel des deux poètes a le mieux saisi les mœurs naturelles et théâtrales de personnages du même ordre, placés dans des circonstances semblables à beaucoup d'égards; et laquelle de ces deux époques de notre scène offre le plus d'élevation dans les idées, et de vérité dans les sentimens.

Quoi qu'il en soit, la vogue de *Misantropie et Repentir* me paroît tenir à la corruption des mœurs démocratiques; le succès des *Templiers* à la dignité et à la perfection des idées monarchiques. Car l'homme est cet être *double* dont la théologie, et même la philosophie ont tant parlé, que ses penchans entraînent au mal, mais que sa raison porte à la perfection. C'est ce que ne doivent jamais perdre de vue ceux qui font de l'homme le sujet de leurs écrits, soit pour le mettre en action, soit pour lui donner des préceptes. Ne supposer l'homme que méchant et corrompu, c'est insulter à la Divinité qui a fait l'homme à son image: ne le supposer que bon et vertueux, c'est méconnoître l'homme tombé d'une grande chute. Il est l'un et l'autre à la fois; et la même autorité qui a dit de l'homme: *il est enclin au mal dès sa jeunesse*, a dit aux hommes, *soyez parfaits.*

DE BONNALD.

Digitized by Google

Essai de Fables, par *J. B. A. H. D. P.* Un vol. in-12. Prix : 1 fr., et 1 fr. 25 c. par la poste. A Paris, chez *Bidault*, libraire, rue Serpente ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres S. Germain-l'Auxerrois, n° 17.

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grace.
La Fontaine.

Il n'y a rien qui découvre mieux ce sentiment intérieur qu'un écrivain a de sa foiblesse, que les précautions qu'il prend pour se soustraire au jugement de la critique, ou pour prévenir d'avance le lecteur contre son autorité. C'est une mal-adresse que l'on peut comparer à celle d'un comédien qui diroit au public : « Messieurs, je serai cer-» tainement sifflé, mais n'allez pas croire que c'est parce » que je jouerai mal mon rôle. Je suis un acteur parfait, » et tous ceux qui n'en conviendront pas ne sont que des » ignorans. » Y auroit-il assez de sifflets dans le monde pour accueillir un pareil harangueur ? On se prête à chercher des qualités dans un auteur qui réclame l'indulgence du public, mais celui qui brave la censure avec arrogance, ne fait que rendre les yeux de la critique plus perçans et plus sévères.

L'auteur du nouveau Recueil de Fables que nous annonçons, n'est pas exempt de cette mal-adresse ; car il a mis à la tête de son livre, un prologue entre lui et un de ces critiques qu'il redoute tant. Mais, pour se donner le plaisir de le battre tout à son aise, il lui prête ses idées et sa logique ; en sorte que le censeur est bientôt réduit à se taire, et l'auteur reste maître du champ de bataille.

Ce critique ne sait pas même que l'apologue n'est qu'un voile qui rend la vérité plus aimable en la couvrant, et il commence par dire :

« Il faut montrer aux gens la vérité sans voile ;
Ce n'est plus la saison d'un faux ménagement.

Digitized by Google

Convient-il de cacher l'étoile
Qui guide le nocher errant sur l'Océan ? »

L'auteur répond :

« J'en conviens avec vous, la vérité doit plaire
Sans voile et sans mystère;
Mais son éclat des uns blesse les yeux;
Il faut en ménager la débile paupière.
D'autres redoutent la lumière;
Il faut donc leur voiler son éclat radieux.
Aussi l'adroite allégorie
Instruit en badinant.
C'est ainsi que la comédie,
Avec son masque transparent,
Nous transmet des leçons utiles,
Et corrige en riant les mœurs. »

Le critique, à qui l'auteur a trouvé bon de prêter une sottise, ne manque pas de la soutenir.

Préjugés tout cela, prétention d'auteur.
La vérité proscrit ces détours puériles.

L'auteur, qui a maintenant beau jeu, s'écrie :

Condamnez donc toute l'antiquité.

Et il lui cite *Pilpay, Phèdre, Esope, Lokman, et le bon La Fontaine*, qui ont fait des fables avant lui.

Le critique, qui ne savoit pas un mot de tout cela, lui dit cependant :

Eh ! faites donc comme eux, ou ne vous montrez pas.

Cette vivacité surprend un peu l'auteur; mais pour lui rendre sa supérirotié, le censeur a la bonté de s'étonner que, dans ses fables,

Il fasse parler les métaux,
Les arbres et les arbrisseaux;

et il lui dit que *c'est pousser un peu loin la fiction*, comme s'il n'avoit jamais lu une seule fable.

Alors l'auteur triomphe, et il apprend à ce triste censeur qu'il importe peu à quel objet, dans la nature, le fa-

Digitized by Google

buliste prête son langage, pourvu qu'il en tire une morale utile et que sa leçon soit agréable.

Le critique reste confondu devant un si grand génie, et il n'a garde de répliquer. Ainsi finit ce beau prologue.

Maintenant il nous reste à voir comment cet auteur veut nous instruire et nous rendre meilleurs, en nous amusant.

Soixante-trois fables lui suffisent dans ce moment pour cet objet; mais si elles plaisent au public, il lui en offrira d'autres, et alors son cours de morale sera complet. En attendant cette addition, car je ne doute pas qu'il ne soit très-content de l'accueil qui sera fait à ses premières fables, nous en examinerons quelques-unes, afin de reconnoître si son esprit est propre à ce genre de travail, et ce que nous pouvons nous promettre d'un homme qui paroît si satisfait de lui-même.

Quand il est question de fables françaises, on croit toujours que ce sont de celles de La Fontaine qu'on veut parler; car qui est-ce qui en connoît d'autres que les siennes ? Et quelles sont celles qu'il ne s'est pas appropriées, par la manière dont il a constamment embelli et surpassé ses modèles ? L'aisance et le naturel qui le distinguent ont séduit bien des gens. Ce qui est singulier, c'est qu'ils ont imaginé que c'étoit en aplatissant leur style qu'ils pourroient atteindre à sa naïveté; et ils y ont réussi, à-peu-près comme une coquette parvient à prendre la figure et le ton d'une bergère.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Les écrivains qui cherchent à se faire un nom en copiant la manière d'un auteur excellent, sont des espèces d'histrions qui mettent de côté leur esprit pour prendre celui qui ne leur appartient pas, et il y a toujours entr'eux et leur modèle la différence qui existe entre un tableau original et sa copie. La servitude s'y rencontre à chaque trait, et partout elle étouffe le génie. Ils n'ont donc à se promettre aucune gloire solide, et nous voyons en effet

Digitized by Google

qu'on leur refuse même celle de la patience et du travail, à laquelle ils pourroient prétendre. La raison en est aisée à concevoir, c'est que la patience et le travail ne suffisent pas pour se faire un nom parmi les hommes; la renommée ne publie que ceux qui ont été illustrés par quelque œuvre de génie. Et quel génie y a-t-il à se traîner sur les pas d'un homme célèbre, pour imiter servilement ses discours et ses gestes ? Quel est le copiste habile qui a su placer son nom à côté de celui de La Fontaine ? Et cependant qui plus que lui a remué le peuple imitateur ?

Celui qui consacre ses veilles à copier un ouvrage digne de notre admiration, ignore une chose essentielle à connoître; c'est qu'il n'y a pas dans la nature deux objets qui soient semblables, et que la même diversité existe dans les esprits comme dans les corps : chaque figure a ses traits particuliers, chaque esprit a son caractère. On ne peut les changer sans les forcer, et cette violence les rend difformes. La tentative de l'imitation prouve donc d'une part l'ignorance d'un auteur qui ne se connoît pas lui-même, et de l'autre elle découvre une prétention bien ridicule; car on ne peut, même avec fondement, se soupçonner l'égal d'un homme supérieur, sans blesser la modestie. Il est bien difficile, après cela, qu'un écrivain puisse se distinguer dans une carrière qu'il parcourt sous d'aussi fâcheux auspices. Il faut des miracles pour se faire pardonner une telle présomption.

L'auteur de ces nouvelles fables n'a pas le secret de faire des prodiges, il s'en faut de beaucoup. La bizarrerie de ses conceptions, jointe à la foiblesse de son style, le placent dans la foule des versificateurs inconnus qui fourmillent au pied du Parnasse, et qui perdent leur temps à ramasser ce que les poètes ont dédaigné de recueillir. Il ne seroit que trop facile d'en apporter des preuves, s'il ne falloit pas au moins sauver l'ennui qu'elles produisent toutes, par le ridicule attaché à quelques-unes. Parmi

Digitized by Google

celles-ci, nous choisirons de préférence la fable intitulée : *l'Homme et l'Orang-Outang*, dans laquelle l'auteur paroît avoir voulu montrer la supériorité de la vie sauvage sur la vie sociale.

« Un Européen commerçant
Dans un comptoir d'Afrique,
S'en alloit à la chasse, ainsi qu'il se pratique
En un pays ouvert à tout venant.
Au coin d'un bois il fait rencontre
D'un gros Orang-Outang, qui tout-à-coup *se montre*
Aux yeux de mon chasseur.
Il s'arrête, et ne peut déguiser sa frayeur.

Il est bon d'observer ici que c'est le chasseur qui s'effraye.

L'homme des bois rit de sa contenance,
Et le harangue à-peu-près en ces mots :
« Chétif individu de cette humaine engeance
Qui sur le globe engendre tant de maux !
Tu fais la guerre à des êtres timides,
Qui, loin de toi, vivoient en paix.
Mais non content d'arpenter les forêts,
Pour exercer tes fureurs homicides
Monstre altéré de carnage et de sang,
De tes pareils tu déchires le flanc.
Tu te vantes d'être l'image
De la Divinité,
Et déshonores son ouvrage
Par ta perversité.
Nous, que tu traites de barbares,
Ecoutons la nature et consultons ses lois.
Nos querelles sont des plus rares ;
Et si nous résistons pour défendre nos droits,
Ces disputes sont décidées
Aussitôt qu'agitées.

On croira peut-être que l'homme reçut fort mal le sermon extravagant de ce singe apostolique, et qu'il lui prouva aisément qu'il discouroit avec aussi peu de raison que d'élégance; mais l'auteur se garde bien de lui faire dire un seul mot, afin de ne point compromettre la dignité de son adversaire.

Digitized by Google

» En achevant ces mots,
Il lui tourne le dos,
Et sans attendre la réplique,
Il regagne, à pas lents, sa cabane rustique. »

Il est assez clair que le singe joue, dans cette fable, le rôle de l'homme, et qu'au contraire celui-ci ressemble parfaitement à un singe des plus stupides. Les philosophes ont toujours eu beaucoup de penchant pour les bêtes, et beaucoup de mépris pour les hommes. La Fontaine n'étoit pas philosophe. Dans ses fables, il conserve à chaque espèce son allure, son instinct, son caractère. Le singe est toujours singe, et dans le moment même qu'il veut se faire passer pour un homme, et qu'il y va de sa vie, il montre le bout d'oreille, et il périt au milieu des flots.

Mais, qui est-ce qui pourroit se flatter d'entrer en comparaison avec un écrivain que ses imitateurs eux-mêmes appellent *inimitable* ? La Fontaine fera toujours le désespoir de ses copistes. Il étoit d'ailleurs tellement assuré de plaire, que jamais il ne lui est arrivé de penser à la critique, pour en faire le sujet de ses apologues. L'auteur de ce nouvel Essai y revient trop souvent pour sa tranquillité. Ces traits décochés en l'air marquent plus d'humeur que de véritable force, et ils retombent trop fréquemment sur ceux qui les ont lancés.

Il y a dans ces fables un autre défaut qui mérite d'être relevé. C'est que leur morale n'est pas toujours d'accord. Ce que l'une vient d'établir, l'autre le détruit, comme, par exemple, la troisième, intitulée : *l'Arbre greffé et le Sauvageon*, sujet rebattu, pour prouver que

» L'homme à lui-même abandonné,
Sans leçons, sans culture,
Et cet arbre non façonné,
Qui ne produit que la simple verdure. »

Et la quatrième, que nous donnerons toute entière, afin de faire connoître en même-temps tous les vices du style de cet écrivain.

Digitized by Google

L'Arc.

» Avint à certain ignorant
Un arc d'excellente fabrique,
Bien délié, bien élastique,
Mais tout uni, sans ornement.
On en touchoit à peine la détente,
Que la flèche voloit avec rapidité.
Son possesseur, d'humeur contrariante,
Fut mécontent de sa simplicité.
Il le remet aux mains d'un ciseleur habile.
L'artiste invente, et, d'une main agile,
Il grave tout autour
Divers sujets, attributs de la chasse.
L'idiot acquéreur, transporté,
Court s'en servir : l'arc casse,
Et le laisse ébahi de sa stupidité.
Lors un voisin lui dit : *Ton arc, c'est la nature ;*
Qui prétend la contraindre en cause la rupture. »

On entend mieux ce que cet auteur veut dire que ce qu'il dit. *La rupture de la nature* signifie la mort des arbres que l'on veut redresser, et la perte des hommes que l'on veut instruire. Ainsi la première de ces deux fables prêche en faveur de l'éducation, et la seconde prétend prouver qu'il n'y a rien de plus funeste. Quand on ne fait que *glaner* après les autres, on ne se rend pas difficile sur le choix des épis, et l'ivraie se trouve souvent mêlée au bon grain.

Nous ne citerons pas les fables de cet auteur qui n'ont aucun but moral, ni celles dont le fonds a déjà été traité par La Fontaine; ni enfin celles dont l'objet ou le motif est le même; cela nous mèneroit trop loin. Il suffit qu'en passant nous ayons fait apercevoir quelques-uns des défauts les plus sensibles qui se font remarquer dans le recueil. Cependant, il ne sera peut-être pas inutile d'observer qu'il ne convient jamais, même dans un conte, de faire regretter à un cheval de ne pas *boire l'ambroisie* à la table du héros qu'il a conduit à la victoire, et de ne pas partager son rang dans les cieux. Il y en

Digitized by Google

a deux bonnes raisons : la première, c'est que l'ambroisie ne se boit pas, et la seconde, c'est que la mode n'est pas venue de placer les chevaux à la table des Dieux ; on n'avoit encore imaginé que d'en faire des consuls. Un pareil conte ne peut flatter personne. Il suffiroit tout seul pour faire tomber une réputation déjà faite, et certainement il n'établira pas celle d'un écrivain qui se produit pour la première fois en public.

N'attendez rien de bon du peuple imitateur :
Qu'il soit singe ou qu'il fasse un livre,
La pire espèce c'est l'auteur.

G.

SPECTACLES.

Théatre de l'Opéra-Comique.

Chacun à son Tour, en un acte ; paroles de M. *Justin*, musique de M. *Solier*.

Il nous faut du nouveau, disoit La Fontaine. La plupart de nos auteurs dramatiques ne sont pas apparemment de l'avis du *bon homme*. Ils ne font guère que rhabiller de vieux canevas. Après avoir commencé par s'affranchir de la difficulté de tracer un caractère, de l'approfondir et de le soutenir, ils s'épargnent aussi la peine d'imaginer une intrigue. Bornés au mérite de l'exécution, quand elle seroit supérieure, à peine se feroient-ils absoudre de cette stérilité. Qu'est-ce donc lorsqu'elle n'offre rien de remarquable ? Nous avons à rendre compte aujourd'hui de deux pièces, dont le fonds a quelque ressemblance, et qui, d'un autre côté, ressemblent à tout ce qu'on a vu. Elles ont été jouées le même jour. Nous avons vu la première représentation de l'une, et la seconde de l'autre. Toutes deux ont réussi.

Digitized by Google

Dans l'opéra comique, une dame de Sénanges est à-peu-près déterminée à épouser Rosmond, quoiqu'elle ne connoisse de lui que son style. C'est aller vîte en besogne. Outre que les femmes ne sont pas communément si indifférentes sur l'article de l'extérieur, madame de Sénanges ayant éprouvé des désagrémens dans un premier mariage a plus de raison qu'une autre de ne pas s'engager légèrement sur la foi de quelques épîtres amoureuses.

L'invraisemblance d'un engagement si précipité n'est sauvée que par un moyen encore plus invraisemblable. La veuve va dans un château de la sœur de son amant le guetter au passage. Ce château est précisément sur la route de celui qu'elle habite; et il se trouve encore très-heureusement que Rosmond n'a jamais vu sa sœur, ce qui donne à la veuve l'idée de se faire passer pour elle, afin de connoître ainsi plus sûrement le caractère de son prétendu. Un postillon gagné, comme dans *le Mariage Secret*, fait adroitement verser la voiture dans le voisinage du château, ce qui naturellement y amène Rosmond Il ne savoit pas que ce fût celui de sa sœur; car, dans nos pièces modernes, les personnages ne savent jamais un mot de ce qu'ils devroient savoir. Rosmond ne manque pas de trouver la maîtresse de la maison adorable. Déjà il en étoit à la déclaration lorsqu'elle lui apprend qu'il est son frère. Après un moment de douleur et d'étourdissement, il se défie de la ruse, et, pour s'en éclaircir, commence par tutoyer cette prétendue sœur, et par exiger qu'elle le tutoie, ce qui produit de la part de la veuve un embarras assez comique. Assuré de son fait, il veut prendre sa revanche, et lui confie qu'il est marié en Suisse avec une femme peu fortunée, mais charmante, qui lui a donné deux enfans, beaux comme leur mère.

Madame de Sénanges est désolée à son tour. Sa femme de chambre soupçonne qu'on veut aussi éprouver sa maîtresse. Elle interroge le valet de Rosmond, qui dit étourdiment que la *Suissesse* est riche et qu'elle a trois enfans.

Digitized by Google

Le maître survient quand on finit l'interrogatoire du valet. Il lui demande avec inquiétude, ce qu'il a répondu. — « J'ai dit que madame Rosmond étoit riche. — Comment ! » maraud; je t'avois averti qu'elle étoit pauvre. — Oh ! » monsieur, cela s'entend, riche en attraits, en vertus. » J'ai ajouté que vous aviez trois enfans. — L'imbécille ! » tu ne t'es pas souvenu que je n'en avois que deux. — » Oh ! mais qui dit trois, dit deux à plus forte raison. »

Madame de Sénanges, ravie du succès de la contremine, dresse encore une autre batterie. Elle félicite Rosmond de son mariage, et lui avoue que cet incident la tire d'un grand embarras. Elle n'avoit, dit-elle, consenti à leur mariage qu'à regret, et pour complaire à sa famille, ayant pour un M. Saint-Albain une inclination très-vive, à laquelle rien ne l'empêche désormais de se livrer.

Rosmond n'y tient plus, laisse éclater son dépit, sa douleur, et confesse son artifice. Madame de Sénanges lui avoue les siens, et on se marie. La musique a paru naturelle et gracieuse, sans être ni neuve, ni piquante. On peut en dire autant des paroles. Les auteurs ont été cependant demandés et nommés.

La pièce a été bien jouée; mais rien n'égale la sensation que Chenard avoit produite dans celle qui avoit précédé, *Félix*. Un mouvement d'enthousiasme éclata dans toute l'assemblée; mais si vif, que nous n'avions encore rien vu de semblable à l'Opéra-Comique.

Théatre du Vaudeville.

La Jeune Mère, ou *les Acteurs de Société*; par M. *Dupaty*.

On retrouve toujours dans les productions de cet auteur les mêmes agrémens et les mêmes défauts. De l'esprit, de la grace, de la vivacité, une intrigue triviale, ou une action mal conçue, embrouillée, et qui ne finit ja-

Digitized by Google

mais. Cette pièce eût pu très-bien porter le titre de *Femmes Précoces*. Madame Dorimond a été mère, très-jeune, à quinze ans; mais elle n'est plus jeune mère, car elle en a vingt-neuf. Sa fille aussi songe de fort bonne heure au mariage. Elle a vu par hasard dans un concert un jeune homme qu'elle ne connoît pas, et à l'instant elle en a perdu le repos. Le jeune homme (Florville), de son côté, a reçu le premier trait parti des yeux de cette enfant si prompte à s'enflammer. Mais ils se sont séparés sans s'être parlé, sans s'être connus, et sans savoir s'ils se reverront.

Ils sont loin de se douter que leurs parens les destinent l'un à l'autre. Florville, qui a les plus grandes prétentions à la perspicacité, ne se fie pas à celle de sa famille pour son mariage. On joue la comédie bourgeoise dans la maison où l'on veut le marier. Il s'y présente comme musicien, afin de pouvoir juger par lui-même s'il doit ratifier le choix qu'on a fait pour lui. Madame Dorimond est la première personne qu'il rencontre. Elle doit jouer un rôle d'ingénue, et en a le costume. Le pénétrant Florville devine que c'est là l'épouse qu'on lui veut donner, et quoiqu'il ait déjà le cœur préoccupé, le voilà subitement amoureux de l'ingénue. La méprise est un peu forte; car on a dû au moins lui apprendre l'âge de sa future, et de quatorze ans à vingt-neuf, la différence est assez communément sensible. Il est vrai que M. Dorimond lui-même est quelquefois au moment de s'y méprendre; car il dit, en parlant de sa femme,

Elle est et si jeune et si belle,
Que je pourrois moi-même ici
La prendre pour une demoiselle,
Si je n'étois pas son mari.

Elle imagine de tromper le trompeur, ou plutôt de lui laisser un moment son illusion, non pour s'amuser, mais pour tâcher de découvrir si l'on peut se promettre qu'il fasse le bonheur de sa fille. L'épreuve qu'elle

Digitized by Google

lui fait subir se réduit à une simple question : elle lui demande ce qu'il pense des femmes. Il lâche un torrent de madrigaux. Elle ne doute plus qu'il ne soit un époux accompli. Alors, cessant de jouer l'ingénuité, elle prend un air grave et maternel. Florville, désabusé, voit entrer la jeune personne qu'il avoit distinguée au concert. Comme il est toujours prêt à aimer le premier objet qui s'offre à sa vue, son feu se rallume à la minute. Tout étant éclairci, on croit être au dénouement; mais un épisode vient le reculer. On répète la pièce que doit jouer la société. La jeune amoureuse, *Agnès* très-éveillée, prie Florville de lui apprendre à dire : *Je vous aime.* Un vieil oncle qui doit représenter un père noble, a vainement essayé de le lui montrer. Elle ne goûte que les leçons de Florville, et ne peut s'instruire qu'à son école. Celui-ci qui, comme de raison, est l'amoureux de la pièce, signe son contrat de mariage, croyant signer un contrat de comédie.

Ce vaudeville est un peu froid et traînant, malgré les coupures qu'on lui a faites après la première représentation; mais le jeu agréable et varié de la jeune mère (madame Belmont) permet à peine qu'on s'en aperçoive. M. Henri a mieux joué que de coutume. Il a supprimé de son uniforme l'excès des galons et des broderies qui, dans d'autres pièces, lui donnent l'air d'un tambour-major, et les minauderies qui affadissoient la plupart de ses rôles. Il s'acquittera très-bien de tous dès qu'il lui plaira d'être naturel, ou de le redevenir; car on assure que ses petites grimaces, qu'on ne pardonneroit même pas à une femme, étoient de nouvelle date.

NOUVELLES DIVERSES.

Londres, 19 *octobre.* — On a fait le 15 de ce mois l'épreuve d'une machine destinée à détruire les vaisseaux qui sont à l'ancre, et qui doit, à ce qu'on prétend, être employée sous les ordres de Sir Sydney Smith. Le succès en a été effrayant; en 27 ou 28 secondes, il n'est resté aucun vestige du navire, mis en pièces, sans bruit et sans apparence de feu. L'invention de cette machine vraiment infernale, ne peut-elle pas en dernier résultat devenir fatale à la nation où elle a été trouvée !

Digitized by Google

PARIS.

Depuis le dernier numéro de ce journal, on a reçu quatre bulletins de l'armée. Les 8, 9, 10 et 11e, dont voici la substance. Le nombre des prisonniers depuis le commencement de la guerre peut s'évaluer à 60 mille; les drapeaux, les bagages, l'artillerie en proportion. La capitulation du général Werneck, annoncée dans notre dernier numéro, se trouve au huitième bulletin. Les soldats sont prisonniers, les officiers renvoyés sur parole. Les bagages seront conduits en France.

L'Empereur a dit aux généraux autrichiens qu'il avoit appelés près de lui, pendant que l'armée ennemie défiloit :

« Messieurs, votre maître me fait une guerre injuste; je vous le dis » franchement, je ne sais point pourquoi je me bats; je ne sais ce » qu'on veut de moi. Ce n'est pas dans cette seule armée que consis- » tent mes ressources. Cela seroit-il vrai, mon armée et moi ferions » bien du chemin. Mais j'en appelle au rapport de vos propres prison- » niers, qui vont bientôt traverser la France : ils verront quel esprit » anime mon peuple, et avec quel empressement il viendra se ranger » sous mes drapeaux. Voilà l'avantage de ma nation et de ma posi- » tion : avec un mot, 200,000 hommes de bonne volonté accourront » près de moi, et en six semaines seront de bons soldats; au lieu que » vos recrues ne marcheront que par force, et ne pourront qu'après » plusieurs années faire des soldats. Je donne encore un conseil à mon » frère l'empereur d'Allemagne; qu'il se hâte de faire la paix. C'est » le moment de se rappeler que tous les empires ont un terme; » l'idée que la fin de la dynastie de la maison de Lorraine seroit ar- » rivée, doit l'effrayer. Je ne veux rien sur le continent : ce sont » des vaisseaux, des colonies, du commerce que je veux; et cela, » vous est avantageux comme à nous. »

M. Mack a répondu que l'empereur d'Allemagne n'auroit pas voulu la guerre, mais qu'il y a été forcé par la Russie. « En ce cas, a ré- » pondu l'Empereur, vous n'êtes donc plus une puissance. » Du reste, la plupart des officiers-généraux ont témoigné combien cette guerre leur étoit désagréable, et avec quelle peine ils voyoient une armée russe au milieu d'eux. Ils blâmoient cette politique assez aveugle pour attirer au cœur de l'Europe un peuple accoutumé à vivre dans un pays inculte et agreste, et qui, comme ses ancêtres, pourroit bien avoir la fantaisie de s'établir dans de plus beaux climats.

Le 10e bulletin annonce que lors de la capitulation du général Werneck près de Nordlingen, le prince Ferdinand, avec un corps de mille chevaux et une portion du parc d'artillerie, avoit pris les devants, et s'étoit jeté sur le pays prussien, d'où il s'étoit dirigé sur Nuremberg. Le prince Murat l'a suivi : on s'est battu sur la route de Furth à Nuremberg; le reste du parc et tous les bagages ont été pris. Les chasseurs à cheval de la garde impériale se sont couverts de gloire; ils ont culbuté tout ce qui leur portoit obstacle. Les Autrichiens sont détestés en Allemagne. Elle regarde les Français comme ses libérateurs.

Le 11e. bulletin, daté de Munich, du 4 brumaire, apprend que l'Empereur et le prince Murat sont à Munich; que ce prince a montré, dans son expédition une prodigieuse activité; que le prince Ferdinand, qui s'est trouvé au dernier combat, s'est sauvé sur le cheval d'un lieutenant de cavalerie.

L'Empereur, après avoir vu défiler le corps d'armée du maréchal Soult est allé à la chasse.

Tout est en mouvement, nos armées ont passé l'Iser, et le dirigeant sur l'Inn, ou le maréchal Bernadotte d'un côté, le général Marmont d'un autre, et le maréchal d'Avoust sont arrivés le 4 au soir.

Digitized by Google

(N°. CCXXVI.) 18 BRUMAIRE an 14.
(Samedi 9 Novembre 1805.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

SUR ÉLÉONORE.

Elle unit tout, beauté, grace et saillie;
Et dans sa première saison,
Sait plaire à l'aimable Folie,
Sait plaire à l'austère Raison.

Par elle de mon cœur l'Amour s'est rendu maître;
J'appris à l'adorer quand je pus la connoître,
Et ma Muse, docile au gré de mes desirs,
Lui consacra mes chants, mes vœux et mes loisirs.

Prends la plume, Erato, c'est mon cœur qui m'inspire;
Interprète du sentiment,
Que mon vers tendrement soupire.
Si le poète n'est amant,
A la gloire en vain il aspire.

Au temps heureux et souvent regretté
Où les plaisirs embellissoient la Grèce,
Par une folâtre jeunesse,
Amante de la volupté,
Couronnée à Paphos, Cypris sous son empire
Réunit à la fois les Graces et les Ris.

Digitized by Google

Mais c'en est fait : enfin son règne expire,
Eléonore a détrôné Cypris.
Et vous, objets divins qu'on a long-temps chéris,
Aimable Hébé, riante Flore,
Je veux d'un nouveau culte élever les autels;
Et que désormais les mortels
N'invoquent plus qu'Eléonore.

Ces honneurs, pourroit-on jamais les disputer
A celle que mon cœur adore ?
Je ne crains pas ici de l'attester;
Pour elle, Ovide eût délaissé Julie;
Properce eût oublié les charmes de Cynthie;
Anacréon lui-même eût volé sur ses pas.
Les vers légers de l'aimable Catulle,
Les vers plaintifs du sensible Tibulle,
Auroient tous à l'envi célébré tant d'appas.
Ne pourrois-je comme eux !.... D'où te vient ce délire ?
Ah ! réprime, insensé, tes imprudens efforts :
Te crois-tu le rival des maîtres de la lyre,
Toi, qui n'en sus tirer que de foibles accords ?
Je n'ai pas, je le sens, leur sublime génie,
Et je prélude encore aux jeux de l'harmonie.

Mais qu'importe à mes vers, et sur-tout à mon cœur,
Que sur le Parnasse on m'ignore ?
Qu'est l'univers auprès de celle qu'on adore ?
Il n'existe pour moi qu'un suffrage flatteur;
Et j'ai tout, quand j'obtiens celui d'Eléonore.

La gloire ne vaut pas un instant de plaisir,
De chagrins, de regrets elle est trop tôt suivie;
Mais quand l'amour est pur, il sait braver l'envie,
Et ne craint pas le repentir (1).

Auguste DE LABOUÏSSE.

(1) Cette pièce, que l'auteur donne ici avec des variantes, est comme la dédicace d'un petit volume d'élégies, en trois livres, intitulé : *les Amours à Eléonore*.

Digitized by Google

A ŒNONE,

IMITATION DU GREC.

Ce n'est point par le fer dont se servit Médée,
Epouse de Pâris, que tu seras vengée.
Tes reproches touchans, tes larmes, ta douleur,
Rien n'a pu détourner l'infâme ravisseur.
Mais, tout brûlant qu'il est entre les bras d'Hélène,
Il sentira du moins une secrète peine;
Et ces sons enchanteurs dont il fut tant épris,
Malgré lui quelquefois frapperont ses esprits.
Pour punir cet ingrat, alors qu'il t'abandonne,
Tu pouvois de ton arc, trop généreuse Œnone,
Employer le prestige et terminer son sort,
Puisque sa perfidie a mérité la mort.
Le mont où tu naquis, Ida te rend justice;
Dans ton amour jaloux point de fiel, de malice;
Jamais il n'entendit, contre un parjure amant,
De ta bouche sortir un seul mot outrageant.
De quelque désespoir qu'on te vît obsédée,
Jamais tu n'eus recours aux poisons de Médée,
Et l'Amour mit un frein à ton juste courroux.
Hélas! tu crains encor d'offenser cet époux.
Quand le perfide, atteint d'une flèche mortelle,
Vint implorer ton art contre la mort cruelle,
Quels secours il reçut de ta noble amitié!
La tendresse en ton cœur échauffa la pitié!
Ce n'est plus cet ingrat, ce traître, ce parjure;
Les flots du sang qu'il verse ont lavé ton injure.
La Parque te l'enlève en ces tristes momens,
L'air troublé retentit de tes gémissemens;
Et ta fureur contrainte en ton ame outragée,
S'exhale vers les Dieux qui t'ont trop bien vengée!...
Poursuis, nymphe, en effet digne d'un meilleur sort;
Sur ce corps expirant cherche une douce mort;

Digitized by Google

Dans la tombe avec lui ne crains point de descendre;
Il va, plus généreux, renaître de sa cendre,
Et goûter, sans mélange, au céleste séjour,
L'inestimable prix d'un véritable amour.

Par G. V. (de Brives), *abonné.*

ARTABÈRE ET LYCOPHON,

FABLE.

Dans un bosquet sacré l'inquiet Artabère
Imploroit un jour Apollon.
« J'habite, disoit-il, un immense vallon
» Où cent peuples guerriers ont mordu la poussière.
» Leurs trésors reposent chez nous;
» Mais dans ses flancs la terre les recèle :
» Indique-m'en un seul, les parfums les plus doux
» Embaumeront ta demeure immortelle,
» Et je t'immolerai ma brebis la plus belle. »
— « Retourne, dit l'oracle, et jouis du trésor
» Que devant ton logis tu trouveras sans peine. »
Artabère obéit; voilà sa tête pleine
D'emplettes, de projets; il se voit cousu d'or.
Il court, arrive hors d'haleine,
Et vis-à-vis de sa maison
Trouve son ami Lycophon.....
« Prends part, lui dit-il, à ma joie;
» Nous desirions du bien, Apollon nous l'envoie;
» C'est là qu'il est caché. Juge de notre erreur,
» Nous le foulions aux pieds : creusons avec ardeur
» Ce terrain que l'oracle indique,
» Et livrons-nous à l'espoir du bonheur. »
Nos deux amis, que l'avidité pique,
Creusent toute la nuit, le jour suivant encor;
Point de nouvelles du trésor.
De leur aveuglement extrême
Le fils de Latone eut pitié;

Digitized by Google

Artabère inspiré rentre enfin en lui-même;
Il s'arrête, et s'écrie : « O divine amitié,
» Richesse que j'ai méconnue,
» C'est toi que l'oracle eut en vue.
» Viens, Lycophon, embrasse-moi,
» Cessons une recherche ingrate et superflue;
» La paix à mon ame est rendue :
» Quel trésor peut valoir un ami tel que toi ? »

Par F. DEVENET.

QUE T'IMPORTE ?

IMITATION DE MARTIAL.

Ole, quid ad te? (Lib. 7, ep. X.)

ORGON veille la nuit : mon ami, que t'importe ?
Jusqu'au jour, pour ton compte, en ronfles-tu moins bien ?
Damis doit à Valère une somme assez forte :
Que t'importe ? à Damis ne prête jamais rien.
Ce qui t'est étranger te tourmente sans cesse;
Et tu ne songes pas à ce qui t'intéresse.
Occupe-toi plutôt de payer ton habit !
Tu ne peux désormais obtenir de crédit.
Ton épouse est galante, elle te déshonore;
Ta fille est déjà grande, et demande un mari :
Le premier te regarde et le second aussi.
Je pourrois t'indiquer mille autres soins encore;
Mais que me font, à moi, les affaires d'autrui ?

KÉRIVALANT.

TÉLAMON DEVANT LE PORTRAIT DE PAULINE.

PLUS je contemple cette image,
Et plus mon cœur se sent ému.
Dans chaque trait de son visage
On voit briller une vertu.

Digitized by Google

Grand Dieu, qui la rendis et si sage et si belle,
Quand au ciel, près de toi, son destin fut rempli,
Tu n'eus rien à changer en elle
Pour en faire un être accompli.

Par l'auteur de la Nouvelle Ruth.

ENIGME.

A quel étrange sort suis-je donc condamnée ?
On me bat quand je nais ; mais, malgré mes tourmens,
Toute femme voudroit avoir ma destinée.
Plus je vieillis, plus j'ai d'amans.

LOGOGRIPHE.

Je suis un animal du gibier la terreur ;
Mais si vous m'arrachez le cœur,
La force que j'acquiers est alors sans seconde :
Qu'on me donne un appui, je culbute ce monde.

Par un Abonné.

CHARADE.

La fille qui convoite mon entier,
Toujours se trouve assez de mon dernier
Lorsqu'il s'agit de prendre mon premier.

Par L. P...., *aveugle.*

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier N° est *Eclair.*
Celui du Logogriphe est *Trève*, où l'on trouve *rêve.*
Celui de la Charade est *Coupe-rose.*

Digitized by Google

Lettres de madame la duchesse du Maine, et de madame la marquise de Simiane. Un vol. in-12. Prix : 3 fr., et 4 fr. par la poste. A Paris, chez *Léopold Collin*, libraire, rue Gît-le-Cœur, n°. 6 ; et chez *le Normant*, libraire, imprimeur du *Journal de l'Empire*, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

MADAME la duchesse du Maine, petite-fille du grand Condé, joignoit à des sentimens très-élevés un esprit délicat, cultivé, et le goût des beaux arts. Sa cour qu'elle avoit établie à Sceaux avoit été, avant la disgrace que lui causa un moment d'ambition, le rendez-vous de ce qu'il y avoit en France de plus brillant et de plus aimable. Le mauvais succès de son entreprise contre le Régent, la rendit tout entière aux plaisirs de l'esprit et aux charmes de la société. Sceaux devint de nouveau le séjour des Muses, l'école du bon goût, et le théâtre des fêtes les plus galantes et les plus ingénieuses. Elle avoit pour les gens de mérite plus de considération que n'en ont ordinairement les personnes d'une aussi haute naissance, et savoit les fixer auprès d'elle, moins par l'éclat de son rang que par l'affabilité de ses manières et les graces de sa conversation. « Personne, dit Mlle Delaunay, » n'a jamais parlé avec plus de justesse, de netteté » et de rapidité, ni d'une manière plus noble et » plus naturelle. Son esprit n'emploie ni tour, ni » figure, ni rien de tout ce qu'on appelle invention. Frappé vivement des objets, il les rend » comme la glace d'un miroir les réfléchit, sans » ajouter, sans omettre, sans rien changer. »

Dans un voyage qu'elle fit à Eu, cette princesse eut occasion d'écrire à Mlle Delaunay et à la mar-

Digitized by Google

quise de Lambert, quelques lettres qui furent lues dans un dîner que cette dernière donnoit tous les mardis aux gens de lettres et aux savans les plus listingués. Elles furent admirées ; madame du Maine sut par Mlle Delaunay ce qui s'étoit passé ; elle lui écrivit comme pour la gronder. Cette lettre fut lue ainsi que les autres, et parut si pleine de bontés et de distinctions pour les personnes qui composoient la réunion du mardi, que l'on crut convenable d'y répondre. La Motte qui avoit la plus grande part aux choses flatteuses que disoit la princesse, fut chargé de cette réponse, qu'il fit d'abord au nom du *mardi*, et qu'il continua ensuite sous son propre nom tant que dura l'absence de la duchesse.

Ces lettres entre deux personnes d'un esprit si fin, si délicat, ont un défaut fort singulier ; c'est une sorte de perfection dans le style et dans les idées, qui leur ôte presque le caractère de lettres. Ce sont de petites pièces de prose pleines d'élégance et de finesse, mais vides de sentimens, et qui manquent souvent de naturel ; où l'on ne trouve pas la moindre trace de cette naïveté charmante, de cette aimable négligence dont madame de Sévigné et ses amies, si spirituelles et si tendres, ont laissé des modèles si parfaits. Pradon, qui composa de détestables tragédies, fit, dans sa vie, un très-joli madrigal dont l'application nous semble ici parfaite :

Vous n'écrivez que pour écrire ;
C'est pour vous un amusement.
Moi qui vous aime tendrement,
Je n'écris que pour vous le dire.

Les deux derniers vers pourroient servir d'épigraphe aux lettres de mesdames Sévigné, la Fayette, Coulanges, etc. Quant à la duchesse du Maine et la Motte, hélas ! ils n'écrivoient *que pour écrire*,

Digitized by Google

chacun y caresse l'amour-propre de l'autre, et s'arrange de manière à ne pas compromettre le sien. Il s'agissoit non d'exprimer des sentimens vrais, de faire des portraits ou des récits, de causer enfin de tout ce qui frappe ou intéresse, mais d'arranger avec élégance et correction des pensées fines, quelquefois trop fines, et de se mettre en situation de comparoître toutes les semaines devant un tribunal de beaux-esprits pour y être froidement jugé, loué ou critiqué. Tout cela répand quelque gêne dans la manière de s'exprimer, gêne que la distance immense des rangs et le respect profond auquel la Motte étoit sans cesse condamné augmentent encore visiblement; car bien que la duchesse du Maine l'invite avec beaucoup de grace à ne voir en elle que la bergère de Sceaux, le galant et spirituel écrivain avoit trop de connoissance du monde pour la traiter autrement qu'en princesse, et tout son esprit est employé à tourner agréablement des flatteries, ou à peindre de prétendus sentimens tellement exprimés qu'ils ne puissent jamais paroître qu'un simple badinage. La princesse n'est point en reste de complimens et de sentimens également faux et délicats, ce qui jette une sorte d'afféterie sur le style, par la difficulté d'en varier la forme, lorsqu'aucun d'eux n'ose en changer le fond. Tout roule sur l'embarras et les difficultés qu'ils éprouvent mutuellement à s'écrire et à soutenir de si rudes assauts d'esprit et de délicatesse. Après beaucoup de prose très-aimable, madame du Maine demande des vers; la Motte refuse d'en faire, allègue cent jolies raisons pour s'en défendre; la duchesse fait semblant de le bouder, et ces petites agaceries produisent à elles seules près de la moitié de ces lettres pétillantes d'esprit. La Motte y met une grace étudiée, nous dirions presque une mignardise qui a cependant du charme; la prin-

Digitized by Google

cesse ne s'y montre pas moins aimable ; enfin si cette lecture ne touche pas le cœur, elle offre du moins à l'esprit quelques instans d'un amusement très-agréable. Madame du Maine étant revenue à Sceaux, ce badinage cessa, et la Motte admis dans la société exquise qu'elle rassembloit autour d'elle, dut sans doute trouver plus agréable d'y faire briller son esprit dans des cercles nombreux et animés, que de le mettre à la torture pour arranger seul dans son cabinet de jolies choses qu'il ne pouvoit sentir que très-foiblement.

L'éditeur de ces lettres a complété le volume en y joignant celles qui nous restent de mad. de Simiane, petite-fille de madame de Sévigné : le choix est heureux. Ces lettres qui ne sont réunies qu'aux dernières éditions de celles de cette femme célèbre, pourront, à ce moyen, être acquises à bon marché par ceux qui possèdent des éditions antérieures ; et le contraste qu'elles présentent, placées ainsi auprès de celles de la duchesse du Maine, est extrêmement piquant. Autant les lettres de la princesse et de son correspondant bel-esprit sont arrangées, correctes, élégamment compassées, autant celles de l'aimable marquise provençale sont vives, enjouées, tendres, négligées. Le cœur dicte avec effusion, et la plume a peine à le suivre, bien qu'elle ne cesse de courir. Les idées intermédiaires n'ont pas le temps de se placer ; ce ne sont ni les nuances de madame de Sévigné, ni ses pensées fines, ni ses tours variés, mais le même naturel, la même sensibilité, une vivacité peut-être encore plus grande. Ces lettres que madame de Simiane écrivoit dans un âge très-avancé, ont un feu, une légéreté qui seroit remarquée dans la plus brillante jeunesse. Elle ne se dissimuloit point l'incorrection, *le décousu* de son style, et paroissoit s'en soucier fort peu. « J'ai un style tout *dégingandé*, qui lui

Digitized by Google

» paroîtra tout-à-fait ridicule, dit-elle quelque » part; je vais tâcher de le réduire au sens com- » mun; en tout cas, vous corrigerez, s'il vous » plaît. » Satisfaite d'épancher son cœur dans celui de ses amis, elle étoit loin d'aspirer à partager la gloire de son illustre aïeule qui, elle-même, n'avoit jamais eu le moindre soupçon qu'elle écrivoit pour la postérité : position très-favorable, la seule bonne peut-être pour réussir dans le style épistolaire, dont la négligence est la première des graces. Nous croyons faire plaisir en donnant un échantillon de cette manière d'écrire vraiment originale.

« Comment vous appelez-vous? d'où venez- » vous? quel cheval montez-vous? quelle rivière » avez-vous passée? où êtes-vous arrivé? que por- » tiez-vous? qui avez-vous rencontré? à quelle » enseigne avez-vous logé? qu'avez-vous mangé? » dans quel lit avez-vous couché? »

Addition.

« Quelles femmes avez-vous vues à L.....? qu'y » a-t-on fait? qu'y a-t-on dit? a-t-on songé à Be- » lombre? n'y reviendrez-vous plus? »

« Or, cela étant dit, voici du sérieux. M. l'abbé » Calibeau, mon très-cher ami, homme d'esprit » et de mérite, se présente à vous, monsieur; » je vous prie de le recevoir dans la grande per- » fection; il s'en va à Gênes trouver la princesse » de Modène; ayez la bonté de lui donner bon » et sage conseil sur ce voyage. Ira-t-il s'embarquer » à Antibes, ou s'embarquera-t-il à Marseille? » auroit-il quelque bon bâtiment tout prêt à partir? » Enfin je mets cet abbé sous votre conduite; ayent » en bien soin. Il vous donnera un écrit admirable » que je vous supplie de m'envoyer sur-le-champ » par un de vos gens, bien enveloppé et cacheté,

Digitized by Google

» c'est-à-dire, le papier; car si vous alliez cacheter
» le porteur, cela ne seroit pas trop chrétien. Je
» n'ai qu'un jour pour lire cet écrit; ainsi il ne
» faut pas perdre un moment, s'il vous plaît. Je
» prendrai la liberté de vous l'adresser quand je
» le renverrai, et vous aurez la bonté de le faire
» remettre à l'abbé. Tout ceci est un peu difficile
» à comprendre, mais avec de l'esprit, on en vient
» à bout. »

A cette vivacité si piquante, à cet aimable désordre d'expressions et d'idées, il nous prend envie d'opposer une de ces précieuses lettres de madame du Maine. Nous ouvrons le livre au hasard, et nous tombons sur la huitième.

« Je commence par vous dire, monsieur, que
» je ne vous écris point. Je crois qu'il est bon que
» je prenne cette précaution, de crainte que vous
» ne vous y trompiez et que vous ne preniez ceci
» pour une réponse. Voici la raison qui m'empêche
» de vous écrire. Mad. de Lambert vous a fait un
» portrait de moi, auquel je suis bien aise que
» vous croyez que je ressemble; ainsi je dois prendre
» le parti de me taire et de la laisser parler. Je ne
» vous dirai donc point que, pour la première
» fois de sa vie, madame de Lambert s'est trompée,
» qu'elle a fait un portrait purement idéal, qui
» n'a aucune réalité, et qui est à-peu-près comme
» le monde intelligible du père Mallebranche;
» qu'elle m'a peinte comme elle voudroit que je
» fusse, et non comme je suis en effet; que lors-
» qu'elle vous reproche d'avoir employé avec elle
» l'ironie, elle se venge en se servant avec vous de
» l'hyperbole la plus outrée; qu'elle prouve bien
» que le goût ne peut être réduit en principes,
» puisque le sien la trompe si fort, et lui fait voir
» les choses si différentes de ce qu'elles sont. Je ne
» vous dis rien de tout cela; au contraire je vous

Digitized by Google

» prie de croire tout ce que madame de Lambert
» vous dit de moi. Certainement je ne vous désa-
» buserai pas, ou du moins, ce sera le plus tard
» que je pourrai. Je vais avoir grand soin de me
» cacher à tous les beaux esprits qui ne me con-
» noissent pas encore ; et loin de demander d'être
» reçue parmi vous, je me garderai bien de m'y
» produire, pour l'honneur de madame de Lam-
» bert et pour le mien. Je ne sais si je dois lui
» savoir tant de gré de ce qu'elle dit de moi. Il est
» vrai que j'en dois être très-flattée ; mais d'un
» autre côté, elle me met dans l'impossibilité de
» vanter son discernement, sa justesse d'esprit,
» sa façon d'écrire, et tant d'autres talens qu'au-
» trefois je pouvois louer tout à mon aise ; elle me
» force à renoncer au commerce de tant de gens
» de mérite qui composent ses assemblées ; elle
» me réduit à ne pouvoir écrire ni parler ; en un
» mot, en me voulant rendre une personne univer-
» selle, il se trouve qu'elle m'anéantit. Cependant
» je ne puis me résoudre à me priver de vos lettres.
» Écrivez-moi, monsieur, et madame de Lam-
» bert répondra. »

Assurément tout cela est spirituel, élégant, délicat, mais nous nous trompons fort, ou l'on aimera mieux l'autre.

Nous croyons pouvoir recommander ce joli recueil aux gens de goût ; il fait suite à celui des lettres de mesdames la Fayette, de Coulanges, Aïssé, et l'on ne peut que féliciter l'éditeur d'avoir imaginé cette réunion d'écrits de femmes charmantes qui firent les délices de leur siècle, et ont laissé à la postérité des monumens de leurs graces et de leur esprit, qui vivront aussi long-temps que la langue française.

N.

Digitized by Google

Poésies d'Augustin Blanchet. Un vol. in-12. Prix : 1 fr. 25 cent., et 1 fr. 80 cent. par la poste. A Paris, chez *Léopold Collin*, libraire, rue Gît-le-Cœur ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 17.

Quoique M. Blanchet ait fait imprimer ses vers, et même sa prose, on sera peut-être étonné d'entendre parler de ce nouvel auteur et de ses ouvrages. Mais, pour obtenir de bonnes productions du champ littéraire, la principale occupation de la critique doit être d'en arracher les mauvaises herbes, et c'est un travail qui n'est pas près de finir. L'auteur est un jeune homme, qui croit que Voltaire est *un Platon*, et M. Parny *un Dieu*. Il est vrai qu'il ne se croit lui-même qu'*un homme modeste, qui eût été grand s'il eût voulu*. Mais il n'a eu garde de le vouloir. Voici sur ce sujet ce qu'il écrit à *Tibulle Parny* :

« De l'auteur qui ne veut que plaire,
Que le triomphe sera doux,
Lorsque la critique sévère
Dira de lui comme de vous :
Ce poète est par trop coupable
De ne s'être pas mieux connu ;
Par modestie il est aimable,
Il seroit grand s'il eût voulu ! »

Je doute fort que la critique ait jamais dit cela de M. Parny, et certainement elle ne le dira pas de M. Blanchet. Il faudroit être bien fin ou bien sot pour lui trouver de la modestie. Il n'est pas encore prouvé qu'il seroit grand s'il eût voulu l'être ; mais il est bien sûr que ses ouvrages ne sont ni aimables ni remarquables, et encore moins recommandables. Ce sont ses aventures galantes dont il veut bien faire confidence au public, sous le titre de *Poésies Erotiques ;* et ses *Poésies diverses*, tant en prose qu'en vers, dans lesquelles il a la bonté de nous donner un petit

Digitized by Google

abrégé de son histoire. Comme il est intéressant ! comme il est curieux de savoir ce qu'a fait dans ce monde M. Blanchet ! Tout cela se trouve renfermé dans une centaine de pages ; mais si la critique sévère veut en écarter tout ce que le bon goût et la décence réprouvent, il n'en restera pas deux. C'étoit trop peu pour en former un volume, et M. Blanchet ne vouloit pas nous offrir une si chétive récolte. Il a donc rassemblé tout ce qu'il a pu trouver dans son chifonnier : chansons, couplets, épigrammes, idylles, fragmens, versions en vers, versions en prose, imitations, contes, etc. ; en un mot, tout ce qu'il a composé depuis qu'il existe. Il n'y manque absolument que ses cahiers de conjugaisons et ses thèmes. Mais il ne faudroit pas s'étonner s'il en composoit quelque jour un second volume. Il seroit curieux alors de voir comment il a traduit :

Mediocribus esse poetis
Non homines, non Dî, non concessere columnæ.

En attendant, M. Blanchet apprend à tous ceux qui voudront bien le lire, qu'il a aimé mademoiselle Adèle et qu'il en a été aimé ; que cette personne, *extrêmement timide* et *d'une pudeur scrupuleuse*, lui donnoit de petits rendez-vous innocens, et qu'elle lui disoit avec une naïveté touchante :

« O mon ami, si le crime est si doux,
Il doit lui seul absoudre le coupable ; »

Qu'il étoit enchanté de posséder le cœur de cette vertueuse demoiselle ; qu'il voulut faire son portrait.

Mais, dans un transport insensé,
Comme Pygmalion épris de son ouvrage,
Il s'en barbouilla le visage,
Et le portrait fut effacé.

Que ce petit accident ne troubla point ses plaisirs, mais qu'il fit une absence, et qu'il lui écrivit :

« Que je crains *ta candeur !* Dans ces cercles pompeux
Où le vice embelli doit plaire *à l'innocence*,

Digitized by Google

Te rappelleras-tu nos baisers, ma constance
Et la douleur de nos adieux ? »

Que cette innocente Adèle, qui par malheur avoit la mémoire fort courte, ne se souvint de rien; et, ce qui est bien plus surprenant, qu'elle ne voulut plus entendre parler de M. Blanchet. Qu'alors il la compara, dans un billet doux, *à un reptile impur;* mais que cette brave fille ne se laissant pas toucher par ce tendre reproche, il prit le parti, pour se consoler, d'aller courir dans les Alpes. C'est ce voyage qui lui a fourni la matière d'une pièce mêlée de prose et de vers, par laquelle il nous instruit qu'il n'a pas la lyre de Lafare, ce qu'on croira aisément; mais qu'il adore mademoiselle Euphrasie, et qu'il a vingt ans, ce qu'on soupçonneroit plus aisément encore. Cette pièce, en forme de lettre, est adressée à cette demoiselle. M. Blanchet y rend compte d'une promenade qu'il a faite à l'hospice de Parménie, où il a eu la satisfaction de partager le dîner de l'ermite qui garde le tombeau de la fondatrice de cette petite retraite, et de se bien moquer du couvent, du solitaire et de la patrone. C'est sans doute la manière généreuse dont *les aimables fous qui composent sa société* ont coutume de récompenser ceux dont ils reçoivent l'hospitalité. Nous ne répéterons pas les plats quolibets qu'il a empruntés du *dieu Parny*, qui lui-même les devoit à *Voltaire-Platon*. Tout le monde ne sait pas reconnoître le plaisant d'un tableau rempli d'obscénités grossières, ni la gaieté de ces esprits stériles qui ne trouvent rien de mieux, pour se faire apercevoir, que de se rouler dans la fange, et de blasphémer contre tout ce que les honnêtes gens respectent. « A travers une forêt de sapins, dit » M. Blanchet, on entrevoit la ténébreuse Thébaïde des » enfans de Bruno, qui, *semblables aux sacriléges Druides*, ont cru qu'un Dieu de paix pouvoit agréer des » sacrifices de victimes humaines. » Il faut pardonner à la jeunesse de M. Blanchet son ignorance profonde sur l'institution de *ce Bruno*, qui étoit *saint* long-temps avant que M.

Digitized by Google

M. Blanchet existât. Quant *aux sacrifices*, il faut le plaindre de n'être point touché de ceux de ces vénérables solitaires, et d'oser les comparer aux barbares cérémonies dans lesquelles les prêtres idolâtres faisoient couler le sang humain. M. Blanchet sortoit à peine du berceau, lorsque toute espèce d'éducation religieuse a cessé parmi nous. *Le sacrifice des passions* est pour lui un mot inintelligible, et même tout le langage de la religion lui est aussi étranger que le bon goût.

Il ne se montre pas moins ignorant des convenances sociales, lorsqu'il se permet, d'après Voltaire, d'appeler les soldats français *des Césars à quatre sols par jour*. Cette expression flétrissante, dans l'esprit des sots pour lesquels il écrit, renferme encore un éloge mal conçu de ces braves guerriers, puisqu'une si chétive somme suffit à leurs besoins, et qu'elle n'est sûrement pas le prix de leur valeur. Il est à remarquer que tous les jeunes gens qui admirent le libertinage de Voltaire, qu'ils prennent pour de l'esprit, ont tous le jugement faux, et qu'ils puisent à cette source le mépris de ce que la société a de plus respectable.

Il y a dans ce petit recueil une version de la romance de Polyphème à Galathée, dont il est impossible d'apercevoir le mérite, puisqu'elle n'a pas même celui de l'exactitude. Cette pièce tirée des *Métamorphoses d'Ovide*, et rendue en prose fort commune, n'offre rien d'aimable et de tendre, si ce n'est l'œil unique du cyclope; c'est dommage seulement qu'il soit aussi grand qu'un bouclier, mais ce n'est pas M. Blanchet qui l'a taillé de cette grandeur.

Le reste de ce petit livre est composé de pièces détachées, qui, par le vide des pensées et la foiblesse de l'expression, échappent à l'analyse. Qui pourroit se traîner sur le détail de toutes les turpitudes tristement racontées de M. Blanchet? Le véritable talent se montra-t-il jamais sous de pareilles couleurs, et cette précoce impudence n'est-elle pas le signe certain d'une imagination stérile et d'un cœur flétri? G.

Digitized by Google

Lettre de Louis Bridel à Carrion de Nizas, sur la manière de traduire *Dante;* suivie de la traduction en vers français du cinquième chant de *l'Enfer,* par M. *Bridel,* et de celle de M. *Carrion de Nizas,* avec des notes. — *Duo dùm faciunt idem non faciunt.* — Bâle, imprimé chez *Guillaume Haas.* 1805.

Jamais on ne s'est plus occupé à traduire que dans ces derniers temps, et jamais aussi on n'a plus cherché à élever ce genre de travail au-dessus du rang secondaire que lui avoit assigné l'opinion du beau siècle de notre littérature. Il n'y a pas de traducteur qui ne consacre une préface à vanter le mérite de son art, et sur-tout à exagérer la difficulté d'interpréter dignement l'auteur auquel il a consacré ses veilles. Plusieurs ont été même jusqu'à insinuer que celui qui traduiroit bien un ouvrage plus recommandable par l'exécution que par l'invention, ne devroit pas être mis fort au-dessous de l'écrivain original; et il est inutile de dire qu'on ne fera jamais partager cette opinion à ceux qui ne sont pas intéressés à la soutenir. Quiconque a tiré de son imagination seulement quelques pages, a éprouvé que le moment le plus pénible pour l'écrivain est celui où il prend la plume. Toutes ses idées se présentent à la fois à son esprit; elles sont confuses, embarrassées les unes dans les autres; il faut qu'il y porte la lumière, qu'il saisisse d'un coup d'œil tous leurs rapports, qu'il les classe dans l'ordre le plus naturel et le plus clair. A chaque instant il est obligé de revenir sur ce qu'il a fait, de considérer ce qui lui reste à faire, de rassembler des pensées toujours fugitives qu'il est impatient de fixer sur le papier. La plume se traîne lentement, au lieu de suivre une imagination active qui parcourt en un moment tout l'ensemble de ses conceptions. C'est dans cet état vraiment pénible que se trouvoit notre grand lyrique lorsqu'il se comparoit si éloquemment au

Digitized by Google

prêtre d'Apollon (1), faisant mugir le temple par ses cris, et voulant en vain secouer le joug du Dieu qui l'obsède. Il est évident que les traducteurs n'ont jamais connu cette fièvre de la composition, cette espèce d'enfantement difficile et laborieux. C'est peu que l'auteur original leur donne toutes les idées : il les leur donne, s'il est digne d'être traduit, dans l'ordre le plus satisfaisant, le plus propre à échauffer leur imagination. En un mot, en commençant leur travail ils se trouvent déjà dans la situation de l'artiste qui revient sur une première ébauche, et qui voit avec plaisir son ouvrage prendre enfin des formes heureuses, et s'animer sous ses mains. Il n'est donc pas étonnant que dans un siècle où la constance et l'application ne sont pas moins rares que le génie, il se trouve tant d'écrivains si jaloux de s'épargner tous frais d'invention. Les auteurs originaux ne pourront bientôt plus suffire à la foule des copistes. Les uns vont déterrer dans la poussière des bibliothèques des ouvrages inconnus qui n'avoient jamais été traduits, et qui ne devoient jamais l'être. Les autres, moins difficiles encore dans le choix de leurs travaux, refont des traductions déjà refaites. Le Tasse compte tous les ans quelque nouvel interprète, poète ou prosateur. L'excellente traduction des *Géorgiques* a déjà été recommencée trois fois ; la prose poétique d'Ossian a donné naissance à une multitude de vers plus ampoulés encore. Voici un nouvel athlète qui paroît aujourd'hui sur les rangs, et qui nous promet une traduction en vers de toute la divine comédie du Dante.

Il y a peu d'auteurs qui jouissent d'une renommée plus imposante que celle de ce père de la poésie italienne, et il y en a peu qui soient moins lus. Cette destinée est celle de tout écrivain qui, s'étant élevé fort au-dessus de ses contemporains, n'a pu cependant mettre dans ses ouvrages un art inconnu à son siècle. A l'exception de quelques mor-

(1) Ode au comte du Lac.

Digitized by Google

ceaux privilégiés, ses beautés altérées par la rouille de la barbarie, ne seront appréciées que par des yeux exercés. Qu'on se reporte un moment à la fin du treizième siècle, qu'on se représente l'Europe entière plongée dans l'ignorance la plus profonde; l'Italie elle-même déchirée par les querelles du sacerdoce et de l'empire, qui s'opposoient à la renaissance des lettres et des arts, parlant d'ailleurs un idiome encore barbare, mélange bizarre de latin corrompu et des différens dialectes des Goths. Qu'au milieu de ces ténèbres, on voie s'élever un homme qui s'empare de cette langue informe, qui la soumet à des règles que le temps n'a pas changées, et qui devine l'harmonie qui lui est propre, sans lui faire perdre une énergie qu'elle n'a presque jamais retrouvée depuis, on n'aura encore qu'une idée incomplète de ce qu'a fait le Dante. Les beautés semées dans le plan imparfait de son poëme, prouvent qu'il avoit dans son génie tout ce qu'il falloit pour produire des chefs-d'œuvre, s'il eût écrit dans des temps plus heureux. La même main qui a tracé le tableau terrible de la mort d'Ugolin, a trouvé les couleurs les plus naïves et les plus douces pour peindre la passion de Paul et de Françoise. Il est vrai qu'on citeroit difficilement, dans le reste du poëme, d'autres beaux morceaux d'une certaine étendue : mais s'il y règne presque partout une nuit profonde, cette nuit, pareille à celle du lieu terrible que décrit le poète, est souvent mêlée d'éclairs qui étonnent la vue ou qui inspirent l'effroi. Tout le monde sait par cœur l'inscription placée à la porte de l'Enfer; tout le monde connoît la manière sublime dont il caractérise Homère :

Quel signor dell' altissimo canto
Che sovra gli altri, com' aquila, vola.

En voilà assez pour dire que l'on reconnoît dans le Dante un génie du premier ordre. Quant au poëme considéré en lui-même, et indépendamment des circonstances où il fut écrit, il faut être italien pour avoir l'idée de le mettre en comparaison avec ceux de Virgile et d'Homère. On

Digitized by Google

conçoit facilement combien il dut plaire lorsqu'il parut. Il avoit alors tout l'intérêt d'une satire. Les noms de tant de personnages inconnus aujourd'hui, que le poète damne de sa pleine autorité, faisoient sourire la malignité ou flattoient des haines toutes récentes. D'ailleurs, quoi de plus propre à frapper des imaginations peu exercées, que ce merveilleux sombre, que cette liste de supplices aussi bizarres que terribles? Les peuples peuvent être comparés aux individus qui les composent. Pareils aux enfans, à l'époque où ils naissent pour les lettres et pour les arts, il n'y a que des prodiges qui captivent leur attention. Ce goût si vif pour les récits d'événemens surnaturels, ils ne le perdent pas lorsqu'ils sont plus éclairés, et qu'ils ont atteint, pour ainsi dire, l'âge de raison. Mais ils deviennent plus difficiles dans le choix du merveilleux. Il ne faut plus qu'il ressemble au délire d'un cerveau malade: il doit en quelque sorte être approuvé par la raison même. C'est alors que *l'Iliade*, *l'Enéide*, *la Jérusalem Délivrée* font leurs délices. Mais qui ne riroit pas aujourd'hui de l'imagination extravagante qui a enfanté presque toutes les conceptions du Dante? Comment excuser le mélange des idées puisées dans la religion chrétienne, avec les fables de la mythologie et les rêveries du poète? Comment, sur-tout, supporter l'éternelle monotonie d'une narration dont tous les ressorts et toutes les formes sont devinés d'avance? Comment ne pas reconnoître, à cette froide symétrie qui reproduit continuellement les mêmes tableaux dans le même ordre, l'ignorance la plus complète des premières règles de l'art? Assurément la postérité se montre aussi juste pour le Dante que pour aucun autre poète. Elle admire son génie, parce qu'il a été prodigieusement supérieur à son siècle. Elle lit peu ses poëmes, parce qu'ils sont presque partout obscurs et ennuyeux. Les Italiens conserveront toujours une prédilection bien naturelle pour le créateur de la langue qu'ont parlée l'Arioste et le Tasse. Chez les autres nations, il n'y aura que les hommes éclairés qui,

Digitized by Google

au milieu de ce chaos d'imaginations folles et dignes du siècle où elles ont été écrites, aimeront à chercher des traits vraiment sublimes, faits pour plaire dans tous les lieux et dans tous les temps.

Plusieurs écrivains se sont exercés, en France, sur les poëmes du Dante. L'un d'eux, cité par M. Bridel, explique pour quelles raisons il a cru devoir se borner à le traduire en prose; c'est qu'un poëme national, hérissé de notes et tout en dialogue, n'auroit pu se faire lire en vers d'un bout à l'autre; c'est qu'il falloit que la traduction servît sans cesse de commentaire au texte, ce qu'on ne peut attendre que de la prose. M. Bridel n'est pas de cet avis. Il avoue bien que l'auteur étoit libre de ne pas traduire le Dante en vers: « Mais, s'écrie-t-il, qu'il ait jugé » la chose impossible, qu'il ait découragé ceux qui seroient » tentés de se livrer à ce travail, voilà ce que je ne lui » pardonne pas. » A quel ressentiment ne dois-je donc pas m'attendre, moi qui partage cette opinion, et qui de plus suis obligé par devoir à énoncer franchement mon opinion sur la poésie de M. Bridel? N'importe, il faut subir sa destinée. Je dirai donc hardiment que, quelque talent qu'on suppose à un écrivain, une traduction en vers de *la Divine Comédie*, sera toujours une entreprise malheureuse. Quiconque ose la tenter, ne soupçonne seulement pas l'extrême difficulté de faire lire en français un long ouvrage de poésie. Sans doute un homme de goût pourra se plaire à s'exercer sur quelques fragmens: c'est ce qu'a fait M. Carrion de Nizas, que des places éminentes n'enlèvent pas tout-à-fait à la culture des lettres. Mais je suis bien persuadé qu'il n'a jamais eu la pensée d'entreprendre une traduction complète. Il a trop de goût, il connoît trop la difficulté de faire de bons vers, pour employer si mal-à-propos un temps précieux. Les traducteurs sont comme des amans jaloux; ils ne peuvent voir d'un œil tranquille que d'autres qu'eux s'occupent de l'auteur auquel ils se sont voués. L'essai de M. Carrion, imprimé, il y a quel-

Digitized by Google

ques mois, dans le *Moniteur*, a donné l'alarme à M. Bridel. Il a cru voir paroître un concurrent trop redoutable pour lui, et il a écrit à M. Carrion lui-même la lettre dont je rends compte aujourd'hui; sur quoi je me permettrai une petite observation : Qu'un auteur soit convaincu de l'excellence de ses productions, qu'il s'efforce même de prouver leur supériorité sur celles de ses rivaux, cela est parfaitement dans l'ordre; mais n'est-ce pas un procédé assez singulier d'écrire à quelqu'un qu'on ne connoît pas, uniquement pour lui démontrer qu'il a fait un mauvais ouvrage, et qu'on a mieux réussi que lui? Il est vrai que M. Bridel sait le monde, et qu'il a appris à adoucir la critique, en lui donnant des formes polies et en y mêlant à propos des éloges. Voici comme il débute :

« Je n'ai pas l'honneur de vous connoître, mais je » connois vos jolies productions. J'ai souvent admiré, » dans vos poésies, ce pinceau léger et galant, ces idées » tendres et ingénieuses, ces jolis tableaux qui les caracté» térisent. »

Assurément cela est très-poli; mais comme il est rare de savoir louer! M. Carrion de Nizas est auteur de deux tragédies qui ont fait grand bruit, sur-tout la dernière. On ne connoît de lui aucun ouvrage dans le genre gracieux. Je laisse à penser si l'éloge de son *pinceau léger et galant* et de ses *jolis tableaux*, doit beaucoup le flatter. Quoi qu'il en soit, après cette précaution oratoire, M. Bridel entre en matière, et l'on ne peut du moins lui refuser le mérite de procéder, dans la discussion, avec une méthode rigoureuse. Il soutient que toute traduction en vers doit, pour être bonne, avoir les cinq caractères suivans :

« 1° Rendre le sens de l'original;
» 2° Conserver le ton général du poëme traduit;
» 3° Reproduire sa teinte;
» 4° Respecter sa forme;
» 5° Enfin, être adaptée au goût du siècle et du peuple » pour lequel on écrit. »

Digitized by Google

Ces cinq lois une fois établies lui servent à motiver autant de chefs d'accusation contre M. de Nizas, qu'il finit par déclarer atteint et convaincu d'avoir trop souvent prêté ses idées au Dante, de n'avoir pas conservé le *ton solennel* de son style, sur-tout d'avoir *trop pouponné son original*, etc. Je ne le suivrai pas dans cette dissertation : je dirai seulement que s'il a souvent raison pour le fond, il a presque toujours tort par la forme. Par exemple, il a raison de penser que le traducteur n'est pas obligé de rendre les jeux de mots, les expressions impropres et de mauvais goût qui se rencontrent fréquemment dans son modèle, qu'il doit jeter un voile sur les tableaux dégoûtans qu'il présente. Mais comment ne pas trouver qu'il a tort quand, pour orner une idée si simple, il dit que *l'original offre une beauté rustique, souvent sans éducation et parlant le langage de la halle; qu'il faut la décrasser, l'éduquer et la parer avant de la produire en France?*

D'ailleurs, en plaçant son ouvrage à côté de celui qu'il critique, il offre trop souvent matière à récrimination. Il cite ces vers de M. de Nizas :

Minos, armé de son urne terrible,
Dès notre abord épouvanta nos yeux.
C'est sous les traits d'un dragon monstrueux
Qu'on voit siéger ce juge incorruptible:
Son corps se roule en anneaux écailleux;
De la Gorgone il a la tête horrible.

Il observe avec vérité qu'il n'y a rien de tout cela dans l'original. Il pouvoit même ajouter qu'il est difficile de se représenter un serpent assis et armé d'une urne; mais devoit-il traduire lui-même :

Près de la porte assis, *hargneux*, épouvantable,
Des criminels humains le juge inexorable, etc.

M. de Nizas a dit :

Tels on entend, dans les âpres déserts,
Près du Strymon que d'éternels hivers
Tiennent captif, de longs cordons de grues
Pousser des cris qui remplissent les airs.

Digitized by Google

Notre auteur a raison de lui rappeler que le Strymon est un fleuve de Macédoine qui coule sous un climat tempéré, et que par conséquent il n'est pas tenu captif par d'éternels hivers. Il n'use même pas de tous ses avantages, puisqu'il ne fait pas remarquer que cette expression, *de longs cordons de grues*, est singulièrement antipoétique : mais tout cela le justifie-t-il d'avoir dit :

Voyez dans l'air brumeux, chantant leur doléance,
Les grues au long bec tracer un noir sillon.

On pourroit croire que je choisis à plaisir les passages où M. Bridel a échoué. Je puis assurer que presque tous ses vers sont dans ce goût. En voici d'autres exemples : le Dante dit avec l'énergie qui lui est propre, en parlant des infortunés que renferme le second cercle de son *Enfer* : « La tempête infernale, qui ne s'arrête jamais, » entraîne les ombres dans son tourbillon; elle les roule, » elle les bat et les tourmente. » M. Bridel traduit :

L'infernal ouragan se promène à grand bruit.
Sans cesse il *pousse, heurte*, et repousse et meurtrit
Les ames que le sort *soumet à sa rapine*.

Un peu plus bas il ajoute, croyant toujours traduire :

Tels de noirs étourneaux, emportés par les vents,
En vols larges et pleins traversent l'atmosphère.

Je crois qu'il n'en faut pas davantage pour mettre le lecteur en état de juger si la traduction de M. Bridel peut l'emporter sur celle qu'il critique. Etablir un parallèle entre elles deux, ce seroit faire injure à M. de Nizas. Ses vers, il est vrai, sont trop souvent foibles et sans couleur; en les lisant, on a peine à croire qu'il soit né poète : mais du moins la langue y est rarement violée, et ils peuvent donner quelqu'idée du charme qui règne dans le récit de *Françoise*.

M. Bridel dit quelque part : « Je me suis livré à l'idée » de traduire le poëme du Dante en vers français.... Je » le retoucherai souvent et long-temps; car je me pro- » pose de le laisser comme un foible monument de mon

Digitized by Google

» passage sur cette terre. Ce travail m'amuse; il est ana-
» logue à l'éternelle mélancolie de mes pensées. »

Ce seul mot, *ce travail m'amuse*, répond assez à toutes les critiques : il me paroît si décisif, que j'exhorte moi-même l'auteur à continuer son ouvrage. Je conçois d'ailleurs qu'il se complaise dans l'espoir de laisser un monument de son passage sur cette terre; mais il ne faut pas se faire trop d'illusion. M. Bridel sait aussi bien que moi qu'il y a pour un poète deux moyens de se rendre immortel, et que les noms des Racine et des Boileau ne sont guères plus connus que ceux des Cotin et des Pradon. Je suis trop véridique pour promettre à M. Bridel une place parmi les premiers : il seroit trop impoli de le reléguer parmi les seconds. D'ailleurs, on ne peut se dissimuler que, dans cette dernière classe, les concurrens sont aujourd'hui très-nombreux, et qu'il y a, comme dans l'autre, beaucoup d'appelés et peu d'élus. Si cet avis sincère lui déplaisoit trop, je m'excuserois en lui empruntant les propres paroles qui terminent sa lettre : J'ai pris cette liberté, bien
» convaincu que vous avez trop d'esprit pour vous en fâ-
» cher, lors même que ma critique seroit fondée. »

AUX RÉDACTEURS.

Reflexions sur la direction des Ballons.

Des raisons à la portée de tout le monde, me persuadent qu'on ne dirigera jamais les ballons, et si leur vérité, qui m'est démontrée, pouvoit être reconnue, il y auroit moins de bras, de jambes et de cous cassés.

On fait très-bien d'amuser les grands enfans des grandes villes avec le joujou des ballons chargés d'animaux ou de feux d'artifice. Les hommes qui se hasardent à y entrer sans le dessein de les diriger sont imprudens sans doute : cependant le danger n'en est pas bien grand lorsqu'on a fait les préparatifs convenables; mais ceux qui s'y expo-

Digitized by Google

sent avec ce fatal dessein ont eu, et auront souvent la fin du malheureux Pilatre.

L'exemple des navires ne prouve rien pour la direction des ballons. L'industrie se sert aisément de deux milieux, dont l'un, beaucoup plus dense que l'autre, fournit un point d'appui; et avec ce point d'appui, nous marchons, nous courons, et Archimède se vantoit d'ébranler le monde. Les partisans de la direction des ballons se sont retranchés sur l'exemple des poissons et des oiseaux, qui dirigent leur course dans un seul milieu. Suivons-les dans ce retranchement, bien plus spécieux que solide.

L'ame, ou si l'on veut, la volonté a dans l'homme et dans les animaux le plus étonnant, le plus inconcevable pouvoir, celui de mettre la matière en mouvement. Je veux remuer mon bras, et le voilà remué. L'oiseau veut s'envoler, et le voilà parti. Mais ce pouvoir est proportionné aux besoins respectifs, et le poulet n'a point la force de l'aigle. Celle de l'homme est aussi proportionnée à ses besoins. S'il a un point d'appui sur terre, il peut produire un effort considérable et enlever plus pesant que lui-même. S'il n'a pas ce point d'appui, comme par exemple quand il fait un entrechat, et qu'il est en l'air, il a encore ce que j'appelle sa *force propre* par laquelle il peut encore remuer ses bras et ses mains, etc. Mais on doit reconnoître que cette force est bien petite auprès de celle que lui donne un point d'appui.

Loin de me dissimuler l'induction qu'on peut tirer du mouvement des oiseaux dans un seul milieu, je conviens de plus, pour l'avoir fait faire à un homme adroit et robuste, que celui qui est dans un petit batelet peut, sans aviron ni rames, le faire avancer, bien peu cependant, en sautant, et, dans le moment qu'il est en l'air, en frappant du pied contre l'avant du batelet. Ce mouvement qu'il lui communique émane de celui que sa volonté a donné à son pied, aussi est-il bien foible. Il est évident que si les coups de pied étoient frappés tandis que l'autre pied

Digitized by Google

auroit un point d'appui sur le fond du bateau, ils seroient beaucoup plus forts; mais il est également évident que la réaction du pied appuyé, détruisant l'action du pied qui frapperoit, le batelet ne bougeroit pas.

Si donc un homme se trouvoit suspendu en l'air dans la seule galerie, par cette manœuvre il pourroit lui donner un mouvement bien plus accéléré qu'au batelet dont j'ai parlé; mais il s'agit de communiquer ce mouvement au globe et à la machine entière, qui fera toujours une résistance proportionnée à son volume, et ce volume est proportionné à tout le poids de la machine et de l'homme qui est dedans. Ainsi il faudra toujours vaincre une résistance telle, que la *force propre* humaine, dénuée de point d'appui, n'y suffira pas.

On dit qu'un M. de Baqueville partit du faîte de sa maison avec des ailes artistement composées, qu'il traversa ainsi le quai des Théatins, et alla se casser la jambe sur un bateau au milieu de la Seine. Si la première partie de l'histoire est vraie, je crois aisément la seconde. Il a eu le sort de tous ceux qui, depuis Dédale de fabuleuse mémoire, ont voulu l'imiter; parce qu'un homme, de quelques machines qu'il s'entoure, n'aura jamais assez de *forces propres* pour voler. Cependant ce M. de Baqueville qui n'avoit que le poids de son corps à soutenir, ne prétendit pas voler horizontalement, mais s'élancer du toit de son hôtel, et puis, en descendant peu-à-peu, arriver sans encombre sur le quai opposé. Que sera-ce lorsqu'on voudra déplacer un volume d'air si considérable, qu'il faudra pour cela un effort assez grand pour faire avancer et l'homme et toute la machine? Et si, pour obtenir cet effort et pour le soutenir, on se sert de la galerie comme d'un point d'appui pour y établir de grandes ailes ou autres inventions, il est évident, pour tout écolier en physique, que la réaction sur la galerie sera toujours égale à l'action qu'on fera sur le globe, lesquels n'étant tous deux qu'une même machine, on sera précisément dans le cas d'un homme qui voudroit faire

Digitized by Google

avancer une pièce de bois en la tirant également des deux côtés.

On peut objecter que quand une pièce de bois est dans l'eau, il faut bien moins de force pour la faire avancer que quand elle est à terre. J'en conviens; mais suivons cette analogie. Si la pièce de bois, supposée dans l'eau, n'a qu'un petit volume, il sera aisé de la chasser; si elle est plus volumineuse, il faudra une force plus grande; et si elle est aussi volumineuse que la partie d'un grand bateau qui entre dans l'eau, et qu'une vestale l'approche du bord en le tirant avec sa ceinture, on criera miracle, comme autrefois à Rome. Cependant la vestale aura un point d'appui très-utile sur le rivage; l'homme, dans la galerie, n'en aura point qui le soit; car l'appui qu'il prendra sur la galerie agissant en sens contraire du mouvement qu'il voudra produire, il ne restera, pour faire avancer lui et la machine, que l'effort qu'il pourra produire par sa *force propre*. La pièce de bois, prise pour comparaison, est en équilibre dans l'eau aussi bien que le ballon dans l'air, et ni pour l'un ni pour l'autre, il n'y a point de force de gravitation à vaincre.

Le fluide de l'air, j'en conviens, se déplace bien plus facilement que celui de l'eau; mais aussi le volume d'air qu'il faut déplacer pour mouvoir un ballon et ses attenances est immense, si on le compare au volume d'eau qu'il suffit de déplacer pour mouvoir le bateau de la vestale, et la résistance à vaincre est aussi difficile pour l'un que pour l'autre. Ajoutez à cette difficulté les coups de vent imprévus, les courans d'air incalculables dans les diverses régions, et changeant à tout moment, et opposez-leur votre pauvre petite *force propre*. L'étang étoit bien calme, quand je fis faire au batelier dont j'ai parlé quelque petit mouvement à son petit batelet par sa *force propre*.

Je ne conclus pas de tout ceci qu'il soit impossible de diriger les ballons. Est-ce aux hommes, dont la vue est si courte, qu'il appartient de marquer les limites du possible?

Digitized by Google

J'en conclus seulement que s'il est imprudent de monter dans les ballons perdus ordinaires, il est extravagant de monter dans ceux auxquels on ajoute des machines qui les rendent si dangereux, et dans lesquels la plupart de ceux qui sont entrés n'en sont sortis que morts ou fracassés. Il y a un courage digne de gloire à s'exposer quand on espère de son danger quelque avantage pour l'humanité. S'exposer sans utilité, est une démence qui n'est digne que de mépris.

Dans la ferme persuasion où je suis qu'on ne parviendra jamais à diriger les ballons, je fais des vœux ardens pour qu'on n'y entre plus avec ce fatal dessein : mais mon opinion est fautive peut-être. A coup sûr les esprits systématiques et ardens la trouveront telle, et voudront encore se casser les os. Il faut bien souffrir, dit le proverbe, ce qu'on ne peut empêcher ; voici donc à quoi je borne la prière que je leur fais : Quand vous aurez inventé ces heureuses machines qui vont vous transformer en hirondelles, je me méfie de mon opinion quoiqu'elle soit sans danger. Daignez aussi vous méfier de la vôtre, où il y va de votre vie. Dans un ballon bien attaché à terre, faites l'essai de vos ingénieuses inventions, et ne coupez la corde qu'après vous être bien assurés de pouvoir faire osciller, dériver et tourner votre ballon dans tous les sens qu'il vous plaira ; et quoique sa fixation vous donne un point d'appui quelconque, cependant cette corde vous ne la couperez jamais.

Si la nature eût voulu que nous pussions nous diriger dans les airs avec des machines, elle ne se seroit pas bornée à nous donner de l'industrie; elle auroit mis dans nos muscles cent fois plus de force et d'agilité.

Digitized by Google

Suite des Observations de Métastase sur les Tragédies et Comédies des Grecs.

LES HÉRACLIDES (d'Euripide.)

LES fils d'Hercule délivrés des persécutions d'Eurysthée, la défaite et l'emprisonnement de celui-ci, forment l'action de ce drame. On y remarque le caractère d'Iolas, ami et parent d'Hercule défunt, qui, vieux et caduc, accompagne, conseille et défend avec une tendresse plus que paternelle les Héraclides persécutés, jusqu'à offrir volontairement le sacrifice de ses jours pour conserver les leurs. Mais j'ignore par quelle inadvertance ou par quel caprice l'auteur a voulu donner à un homme d'un caractère aussi respectable, le vernis du ridicule dans la scène où Iolas, au moment du combat, veut s'armer, se battre comme les autres, quoique ses jambes ne puissent le soutenir, et le faire alors grimacer comme un vieillard de comédie, qui veut inutilement prendre le ton de la jeunesse.

Au vers 475, sur ce qu'il est reconnu qu'Eurysthée ne peut être vaincu si l'on n'immole une jeune vierge d'un sang illustre, Macarie, fille d'Hercule, sort tout-à-coup d'un temple, quoiqu'il n'eût pas encore été question d'elle et que l'on ignorât son existence. Elle veut être la victime demandée. Elle exprime des sentimens sublimes, héroïques, dignes d'admiration. Ses offres sont acceptées. Elle part au vers 600, et personne n'en parle plus; on ne fait plus son éloge; on ne la plaint pas; on ne rappelle même plus son nom. C'est cependant cette Macarie qui a fait l'action la plus éclatante de la pièce, celle qui cause la défaite d'Eurysthée et la délivrance des Héraclides. On trouve dans ce drame les invraisemblances habituelles de temps. Il contient 1055 vers.

Digitized by Google

HÉLÈNE (d'Euripide.)

L'AUTEUR suppose, dans cette tragédie, que ce fut le fantôme d'Hélène qui se rendit à Troie avec Pâris, mais qu'Hélène fut transportée, en personne, par Mercure en Egypte. Le fantôme peut être de l'invention d'Euripide, mais l'enlèvement d'Hélène avec toutes les richesses de Sparte, par le beau Pâris; le vent impétueux qui les jette sur les côtes d'Egypte; la saisie d'Hélène et de tous ses trésors par Protée, roi du pays, dont l'intention est de les rendre à Ménélas; tous ces détails sont rapportés par Hérodote, dans l'*Euterpe*, au second livre de l'*Histoire du Monde*.

A la suite de la première scène, dans laquelle Hélène instruit fort patiemment les spectateurs de ce qui l'intéresse, arrive Teucer, frère d'Ajax, qui, jeté par une tempête en Egypte, y rencontre la belle voyageuse. Celle-ci lui apprend que, dans ce pays, on sacrifie les Grecs. Il lui rend graces de l'avis, et s'en va; en sorte qu'on ne le voit plus, et qu'on ne parle plus de lui dans toute la pièce. Ce personnage original est fort inutile, dès qu'il ne sert qu'à informer Hélène de la mort de Léda et de ses frères Castor et Pollux, nouvelles qui pouvoient parvenir à celle-ci sans l'intermédiaire d'un héros, de mille autres façons, particulièrement par Théonoë, magicienne de ses amies, qui ne lui fait pas un secret de choses plus importantes.

Hélène est désespérée; elle veut se tuer; elle n'hésite que sur le genre de mort qu'elle préférera.

Quomodo vero morior pulchrè?
Indecori quidem laquei sublimes,
Et etiam servis turpe existimatur.

S'il est honteux, selon Hélène, de mourir suspendue à un lacet, pourquoi Euripide en fait-il adopter l'usage à ses héroïnes?

Les

Digitized by Google

Les ruses d'Hélène pour tromper Théochmène, qui prétend l'épouser, sont indignes de son caractère; le récit que cette princesse fait de toutes les actions qu'elle se propose, prévient de la catastrophe le spectateur dont on n'a pas ménagé la curiosité. Malgré ces observations, les confidences déplacées du chœur, et les invraisemblances de temps, ce drame contient d'admirables situations et prouve que l'auteur étoit né pour le théâtre.

La tragédie a 1708 vers.

Jon (d'Euripide.)

Cette tragédie renferme de grandes beautés. Une mère et un fils près de s'entretuer sans se connoître; une reconnoissance attendrissante, inattendue et naturelle; des situations qui saisissent l'attention du spectateur; des morceaux d'une véritable éloquence, sans doute, y sont dignes d'admiration. Cependant cette pièce seroit, de nos jours, insupportable. Apollon est un vil débauché, un imposteur. Créuse et son vieux compagnon sont deux empoisonneurs. Minerve sert à ravir une intrigue amoureuse; et Cutus, en mari débonnaire, adopte le fils du Sigisbe de sa femme. Il y a des inconvenances de temps et des récits tout-à-fait hors de saison.

La tragédie a 1622 vers.

Hercule furieux (d'Euripide.)

Cette pièce contient deux actions également grandes et bien distinctes; en sorte qu'elle forme deux tragédies qui pourroient être réellement séparées. Jusqu'au vers 814, l'action est la délivrance de la famille d'Hercule, qui, à son tour, tue Lycus le tyran. Depuis le vers 815 jusqu'au 1428, car la tragédie contient ce nombre, l'action est la mort de l'épouse et des fils d'Hercule, que le père lui même égorge dans un accès de fureur dont il est saisi, d'après les ordres de Junon.

Digitized by Google

Au vers 1028 on ouvre une porte (1), et l'on voit Hercule étendu sur la terre par l'effet du désespoir. Il est entouré des cadavres de sa femme et de ses enfans. Amphitryon et Thésée vont à lui. Il veulent le soulever, lui découvrir le visage. Cette scène renferme une très-longue thèse, que soutiennent, en termes prolixes, Hercule et Thésée. Le premier prétend qu'il doit mourir, et le second qu'Hercule doit vivre. Que l'on m'explique comment tout cela peut être vu et entendu des spectateurs par l'ouverture d'une porte, et à une distance double de celle d'usage au théâtre ?

Il faudroit avoir le secret de ces illustres littérateurs qui savent s'élever au siècle d'Euripide, pour trouver supportable le caractère d'Amphytrion se vantant à tout propos des visites que Jupiter a faites à son lit. Cependant, lorsque ce même Amphitryon se trouve dans l'embarras, il reproche à Jupiter de venir, à l'insçu des gens, s'emparer de leur lit, et de ne rendre aucun service à des amis qui sont dans la gêne; tellement qu'il est, sans contredit, ou un ignorant, ou un dieu injuste.

La pièce a 1428 vers.

Electre (d'Euripide.)

Ce sujet est le même que celui de l'*Electre* de Sophocle, quoique traité d'une manière différente. Les deux héroïnes sont également barbares. Sophocle fait dire à la sienne, lorsqu'Oreste poignarde sa mère, qui lui demande grace : « *Redouble tes coups, si tu le peux.* » Et Euripide, au vers 281, fait prononcer à celle qu'il met en scène ces mots horribles : « Oui, je voudrois verser le sang de ma mère, et mourir ensuite. » En sorte que l'un et l'autre poète ont violé toutes les convenances en voulant flatter le goût des spectateurs.

On trouve dans cette pièce le caractère admirable d'un

(1) Inconvénient de la scène stable.

Digitized by Google

campagnard plein d'honneur et de probité, à qui Egiste le Tyran a donné Electre pour épouse, afin d'avilir celle-ci, et de n'avoir rien à craindre des enfans qui doivent naître de cette union. Le villageois s'interdit toute espèce de familiarité avec Electre, par respect pour le sang royal, et pour ne pas se rendre complice de la tyrannie d'Egiste. Cependant, en apparence, il se comporte avec la princesse comme un mari. L'abstinence du bon paysan est fort souvent présentée d'une manière indécente.

Egiste est tué par Oreste pendant les cérémonies d'un sacrifice public. Un exprès en donne avis, avec de très-longs détails, à Electre. Oreste lui-même vient en confirmer la nouvelle, et, dans une scène prolixe, il convient avec sa sœur des moyens de tuer leur mère; celle-ci, d'après une imposture d'Electre, doit venir la trouver. Clytemnestre enfin arrive, sans savoir un mot de la mort d'Egiste.

Cette tragédie a 1359 vers. N. L.

(*Fin des Notes de Métastase sur les Tragédies d'Euripide.*)

SPECTACLES.

Théâtre de l'Impératrice.
(Rue de Louvois.)

Le Jeune Mari, comédie en trois actes et en vers.

Les caractères foibles ne sont pas meilleurs au théâtre que dans le monde. Pour frapper, pour attacher, il faut des traits prononcés. Des demi-vices, des demi-vertus n'intéressent personne. C'est là principalement ce qui a fait tomber le *Jeune Mari*, qui n'a d'énergie ni dans le bien ni dans le mal; amoureux sans passion, joueur sans frénésie, blasé plutôt qu'infidèle.

Digitized by Google

Dercour s'est marié à 18 ans à une femme charmante qui en avoit 15. Il a, au bout de dix ans, trouvé son bonheur trop monotone, et il est venu depuis quelque temps chercher à Paris des tripots et des bonnes fortunes. Après deux ans de séparation, sa femme s'y est rendue de son côté, pour tâcher de le ramener à des sentimens plus convenables. Elle s'est logée, sans qu'il le sache, dans le même hôtel que lui, l'a suivi à un bal masqué, l'a agacé et subjugué sur-le-champ : mais ce triomphe même afflige celle qui l'obtient, et l'amante veut voir s'il ne lui reste pas encore quelque souvenir de l'épouse. Elle lui a promis une entrevue. Comme il s'impatiente de l'attendre, il est allé avant l'heure assignée, mettre en œuvre une martingale *infaillible* qu'il a imaginée, et a perdu, outre tout ce qu'il avoit d'argent, dix mille francs sur sa parole. Il ne sait où les prendre, et s'adresse au maître de l'hôtel pour qu'il les lui cherche. Celui-ci, qui est dans le secret de la jeune femme, lui conte l'embarras de son mari. Elle remet la somme à l'hôte, et exige pour nantissement son écrin et son portrait, dont son époux se trouve saisi. Dercour fait quelques façons, et livre l'un et l'autre, en retenant un bracelet tissu des cheveux de sa femme. Une exception si mesquine à un tel sacrifice, n'est pas très-flatteuse pour l'amour propre de la belle délaissée : mais elle est décidée à tout souffrir et à tout pardonner. Le premier moyen ne lui ayant pas réussi, elle frappe un coup plus fort au cœur du volage. Elle fait habiller en mendiant leur fils unique, et le fait amener à son père par l'hôte. Ce dernier est censé ne le pas connoître, et dit qu'il a été abandonné par celui auquel il doit le jour. Tandis que l'ame paternelle du coupable est déchirée, l'hôte l'avertit que l'inconnue qui l'a charmé au bal de l'Opéra est disposée à le recevoir. Melcour confondu et désespéré, refuse le rendez-vous, et paroît ne plus songer qu'à son fils, à sa femme, à l'infortune où il les a plongés. Elle écoutoit aux portes et se précipite dans ses bras. On s'explique, on s'embrasse,

Digitized by Google

et le mari repentant et ragoûté promet un amour éternel, une fidélité inébranlable.

Ce drame, romanesque et froid, a été écouté avec le plus grand calme. Les amis de l'auteur l'ont demandé. C'étoit lui rendre un mauvais office ; il l'a senti, et a gardé l'*incognito*. Le style, quoiqu'inégal, n'est pas tout-à-fait sans mérite. Le mot propre manque quelquefois à l'auteur. Ainsi lorsqu'il dit, en parlant du mari : son seul *défaut* est de s'être marié *trop tôt*, il est bien clair qu'il a voulu dire son *seul malheur*, et qu'il a sacrifié le sens à la rime.

Closel a joué froidement le mari; mais le moyen de jouer autrement un personnage aussi froid? Mademoiselle Adeline, qui ne s'étoit guère fait remarquer que par les ingénuités, a très-bien rendu un petit mouvement de sensibilité qui se trouvoit par aventure dans son rôle. Nous ne dirons rien de Picard, pour qui la gloire du comédien est si peu de chose.

ANNONCES.

Fastes de la nation française, ou Tableaux pittoresques gravés par d'habiles artistes, accompagnés d'un texte explicatif, et destinés à perpétuer la mémoire des hauts faits militaires, des traits de vertus civiques, ainsi que des exploits des membres de la légion d'honneur. Cinquième livraison, présentée à Leurs Majestés et à la Famille Impériale, par Thernisien-d'Haudricourt.

Numéro XVIII. Le maréchal d'empire Augereau, au fameux passage du pont d'Arcole — J. B. Broussier, général de division, emporte d'assaut le fort de la Chiuza, près Tarvis; fait de sa propre main le général Clebec prisonnier, et aussi généreux que brave, lui sauve la vie en lui faisant un rempart de son corps. — L. Et Dulong, dans la place de Pesaro, avec 14 hommes, soutient les efforts de près de 5000 Autrichiens, pendant plus d'un mois, et ne rend cette ville au général ennemi qu'après avoir dicté lui même la capitulation la plus honorable, et avoir obtenu de sortir avec tous les honneurs de la guerre.

La souscription, ouverte en tout temps, est de 10 fr. par livraison, composée de quatre numéros, sur beau papier; de 12 fr. en v., de 21 fr. coloriées et de 24 fr. avant la lettre. Les membres de la légion d'honneur, dont les titres de leur gloire seront consignés dans les *Fastes*, auront la facilité de se procurer chaque numéro séparément à raison de 4 fr. On souscrit au bureau de l'auteur, rue de Seine, faubourg Saint-Germain, n. 27, chez les principaux libraires de l'Europe et directeurs des postes dans tous les départemens ; et chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42. On ne recevra que les lettres affranchies.

Digitized by Google

Précis de Thérapeutique des maladies chroniques; contenant 1° la classification générale des causes des maladies; 2° pour chaque espèce de maladie, les causes particulières, les signes caractéristiques et les chefs principaux d'indication et de traitement, les formules choisies d'après les plus célèbres praticiens du siècle; 3° un tableau de matière médicale, où chaque substance est désignée avec ses doses. Avec cette épigraphe :

Difficilis morborum cognitio, difficilior sæpè curatio. HIPP.

Par CH. F. S. G., docteur médecin, membre de plusieurs sociétés savantes. Prix : 2 fr. 50 c., et 3 fr. par la poste.

Tablettes chronologiques à l'usage du Prytanée, avec des développemens historiques, jusqu'à l'an 1805 inclusivement. Ouvrage adopté pour la troisième classe des lycées et écoles secondaires. Troisième édition, revue et dédiée à M. Fourcroy, conseiller d'état, directeur-général de l'instruction publique, etc., etc.; par A. Seryeis, censeur du lycée de Cahors. Un vol. in-12 de 630 pages, caractère petit-romain. Prix : 3 fr. 60 c., et 4 fr. 90 c. par la poste.

A Paris, chez Obré, libraire, rue des Grands-Augustins, n°. 24, près celle Saint-André-des-Arcs.

Abrégé du Traité théorique et pratique sur la Culture de la Vigne, avec l'art de faire le vin, les eaux-de-vie, esprit-de-vin et vinaigre; par MM. Chaptal, Rosier, Parmentier, publié par J. L Roard. Ouvrage destiné aux propriétaires de Vignes, dans lequel on a réuni les moyens d'améliorer les Vins de médiocre qualité; des procédés pour corriger les maladies du vin; un Alambic et un Fourneau de nouvelle construction, au moyen desquels on économise le combustible et on abrège la distillation des eaux de vie.

A Paris, chez Marchant, imprimeur-libraire, rue de la Harpe n. 94.

Leçons de physique de l'école Polytechnique, sur les propriété générales des corps, et principalement sur les phénomènes observé dans les tubes capillaires, sur les effets de la chaleur, relativement à la dilatation des métaux employés dans les arts, et à la construction des thermomètres et des pyromètres; sur les phénomènes de l'atmosphère, avec des applications aux différentes espèces d'eudiomètres, d'anéomoscopes, et l'explication des météores aériens, aqueux, ignés et lumineux. Rédigées et publiées sur les cours de cette Ecole, par J. B. Pujoulx. Précédées d'une introduction à l'étude de la physique, de notions historiques sur cette science, et de l'explication de quelques phénomènes propres à compléter cette partie d'un cours de physique générale, par le-même. Un vol. in-8., broch. avec 90 fig. et tableau. Prix : 5 fr. 50 c., et 7 fr. par la poste.

A Paris, à la librairie Economique, chez Guillaume, libr., Collége d'Harcourt, n°. 94.

Le Bouton de rose, ou *les Etrennes à la beauté pour l'an* 1806. Troisième volume de la collection. Un vol. in-18., fig. Prix : 1 fr., et 1 fr. 25 c. par la poste.

A Paris, chez Pillot aîné, lib., sur le Pont-Neuf, n°. 12, et quai Malaquais, n°. 15, à côté du petit hôtel Bouillon. On trouve chez le même les collections complètes.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 17.*

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Wurtzbourg, 30 *octobre*. — L'Empereur de Russie n'ayant pu engager le roi de Prusse à se rendre en Pologne, est venu le trouver à Berlin, où il est arrivé le 25 de ce mois. L'entrevue de ce monarque avec S. M. prussienne ne produira point les résultats que bien des personnes en attendoient. Le cabinet de Berlin, indépendamment de la dernière proclamation publiée dans la principauté d'Anspach, s'est prononcé formellement par d'autres déclarations officielles. Dans la note qui a été remise en dernier lieu à M. Laforêt, ambassadeur de France, et au général Duroc, il est dit « que Sa Majesté restera fidelle aux principes qui ont dirigé jusqu'à présent sa conduite politique, et qu'elle sera constamment animée du desir de procurer à l'Europe les avantages de la paix, en concourant de tout son pouvoir, par sa médiation, à une heureuse conciliation des différends qui ont allumé le feu de la guerre. » On explique ainsi dans cette note les motifs des dispositions militaires qui ont lieu, et du rassemblement de plusieurs corps d'armée : « Toutes ces mesures ont uniquement pour objet d'assurer la neutralité et de protéger le territoire de Sa Majesté. »

Berlin, 26 *octobre*. L'empereur de Russie est arrivé hier, à 7 heures du soir, dans cette résidence, avec le roi, la reine, et quelques princes de la famille royale. La suite de l'Empereur de Russie étoit peu nombreuse ; celle du roi, au contraire, l'étoit beaucoup. Un cortége brillant marchoit à la clarté des flambeaux. L'Empereur Alexandre avoit fait son entrée à Berlin, entre trois ou quatre heures de l'après-midi, et reçu tous les honneurs dus à sa personne et à sa dignité. Leurs altesses royales, les princes Henri et Guillaume, frères du roi, sont allés à la rencontre de S. M. I. jusqu'à Frédéric-Feld, et l'ont accompagnée jusqu'au palais. A son entrée dans la ville, l'Empereur a été salué par de nombreuses décharges d'artillerie, qui ont recommencé lorsqu'il est descendu au palais royal. Toutes les rues par lesquelles l'Empereur passoit, étoient remplies d'une foule de spectateurs que S. M. salua de la manière la plus gracieuse. Depuis le grand pont jusqu'à la principale porte du palais royal, il avoit été formé une haie de troupes, à travers laquelle le cortége passa. L'Empereur, en descen-

Digitized by Google

dant de voiture, fut reçu par le roi en personne, et reçut les complimens de la famille royale.

Vienne, 25 octobre. — Le voyage de l'Empereur à Presbourg a eu le résultat qu'il en attendoit; les mesures avoient été prises d'avance pour s'assurer du succès des demandes qu'il avoit à faire aux états de Hongrie. Mais il a pu juger l'esprit du peuple hongrois, par l'accueil respectueux et froid qu'il en a reçu. La majorité de la diète, entraînée par les plus pressantes sollicitations, et par la présence du souverain, a étouffé, par des cris tumultueux, l'énergique opposition de quelques palatins, et voté des levées d'hommes, pour compléter les régimens hongrois; un recrutement extraordinaire pour la formation d'un corps de troupes réglées, dont le nombre a été porté à 12,000 hommes; l'organisation d'une milice nationale, qui pourra s'élever à 40,000 si l'urgence des événemens l'exige; la fourniture de 20,000 bœufs, de 20,000 chevaux, de 4 millions et demi de mesures de froment et d'avoine, et enfin une contribution de deux millions de florins en argent.

Après avoir reçu la promesse de ce secours, l'Empereur est revenu dans cette capitale, et l'on dit qu'il se dispose à partir pour l'armée. Ses équipages de campagne sont prêts. On croyoit que S. M. attendroit ici l'arrivée de l'empereur de Russie; mais s'il est vrai, comme le bruit s'en répand, que ce monarque doit se rendre à Berlin avant de venir en Autriche, notre empereur juge plus nécessaire d'aller se montrer à ses troupes, dont sa présence ranimera sans doute le zèle et la confiance.

On croit généralement ici que l'empereur Alexandre ne changera point les résolutions de la Prusse, qui paroît s'attacher invinciblement au système de neutralité armée, et l'on pense que ce monarque auroit mieux fait d'accélérer, par son arrivée, celle de ses troupes, de se mettre avec notre souverain à la tête de l'armée réunie, et d'opposer de concert une forte barrière à l'ennemi victorieux. Si l'empereur Alexandre prolonge son séjour à Berlin, il est à craindre que les Français ne profitent de son absence, pour livrer une bataille décisive à ses troupes, et qu'il n'arrive ici que pour en recueillir les débris.

C'est à quoi nous nous attendons tous les jours. La présence de l'empereur des Français et de l'empereur d'Autriche à la tête de leurs armées, ajoute à l'intérêt qu'inspire l'importance des événemens.

Digitized by Google

En attendant, on continue les préparatifs pour la réception de l'empereur Alexandre. La cour veut lui rendre les honneurs proportionnés aux services qu'elle en attend.

L'approche de l'armée française a forcé l'électeur de Salzbourg de quitter précipitamment sa capitale; parti, le 20, à sept heures du matin, il est arrivé ici, le même jour, à dix heures du soir : ainsi, ce prince a fait soixante-trois lieues en quinze heures.

PARIS.

Suite des bulletins des armées. Le 12e de la grande armée contient la capitulation de Memmingen, qui avoit été oubliée dans les précédens. L'artillerie, les munitions de guerre et de bouche, tous les chevaux de transport sont restés aux vainqueurs. La garnison est prisonnière; les officiers sont renvoyés sur parole. Dans les différentes affaires de Elchingen, Wertingen, Memmingen, Ulm, etc., il a été pris de 1500 à 2000 officiers, à la tête desquels on sait qu'est le général en chef Mack. Chacun d'eux a signé sa promesse de ne pas servir; s'ils y manquoient, les lois de la guerre seroient exécutées contr'eux en toute rigueur.

On lit dans le 13e bulletin de la grande armée, daté de Haag, du 6 brumaire :

Le corps d'armée du général Bernadotte est parti de Munich le 4 brumaire. Il est arrivé le 5 à Wasserburg, sur l'Inn, et est allé coucher à Altenmarckt : six arches du pont étoient brûlées. Le comte Manucci, colonel de l'armée bavaroise, s'étoit porté de Roth à Rosenheim. Il avoit trouvé également le pont brûlé et l'ennemi de l'autre côté. Après une vive canonnade, l'ennemi céda la rive droite. Plusieurs bataillons français et bavarois passèrent l'Inn, et le 6 à midi l'un et l'autre pont étoient entièrement rétablis; les colonels du génie Morio et Somis ont mis la plus grande activité à la réparation desdits ponts; l'ennemi a été vivement poursuivi dès qu'on a pu passer; on a fait à son arrière-garde cinquante prisonniers.

Le maréchal Davoust, avec son corps d'armée, est parti de Freysing le 4, et s'est trouvé le 5 à Muhldorf; l'ennemi a défendu la rive droite où il avoit établi des batteries très-avantageusement situées. Le pont étoit tellemnt détruit qu'on a eu de la peine à le rétablir. Le 6, à midi,

Digitized by Google

une grande partie du corps du maréchal Davoust étoit passée.

Le prince Murat a fait passer une brigade de cavalerie sur le pont de Muhldorf, a fait rétablir les ponts d'Œting et de Marckhl, et les a passés avec une partie de sa réserve. L'Empereur s'est porté de sa personne à Haag.

Le corps d'armée du maréchal Soult est bivouaqué en avant de Haag ; le corps du général Marmont couche ce soir à Wihsbiburg ; celui du maréchal Ney à Landsberg ; celui du maréchal Lannes sur la route de Landshut à Braunau ; tous les renseignemens qu'on a sur l'ennemi portent que l'armée russe marche en retraite.

Il a beaucoup plu toute la journée ; tout le pays situé entre l'Iser et l'Inn n'offre qu'une forêt continue de sapins, pays fort ingrat. L'armée a eu beaucoup à se louer du zèle et de l'empressement des habitans de Munich à lui fournir les substances qui lui étoient nécessaires.

Le 14e daté de Braunau, le 8 brumaire, est ainsi conçu :

Le maréchal Bernadotte est arrivé le 8, à dix heures du matin, à Salzbourg. L'électeur en étoit parti depuis plusieurs jours ; un corps de 6 mille hommes, qui y étoit, s'étoit retiré précipitamment la veille.

Le quartier-général impérial étoit le 6 à Haag, le 7 à Muldorff, et le 8 à Braunau.

Le maréchal Davoust a employé la journée du 7 à faire réparer entièrement le pont du Muldorff.

Le 1er régiment de chasseurs a exécuté une belle charge sur l'ennemi, lui a tué une vingtaine d'hommes et lui a fait plusieurs prisonniers, parmi lesquels s'est trouvé un capitaine de hussards.

Dans la journée du 7, le maréchal Lannes est arrivé avec la cavalerie légère au pont de Braunau. Il étoit parti de Landshut. Le pont étoit coupé. Il a sur-le-champ fait embarquer sur deux bateaux une soixantaine d'hommes. L'ennemi qui d'ailleurs étoit poursuivi par la réserve du prince Murat, a abandonné la ville. L'audace des chasseurs du 13e a contribué à précipiter sa retraite.

La mésintelligence entre les Russes et les Autrichiens commence à s'apercevoir. Les Russes pillent tout. Les officiers les plus instruits d'entr'eux comprennent bien que la guerre qu'ils font est impolitique, puisqu'ils n'ont rien à gagner contre les Français que la nature n'a pas placés pour être leurs ennemis.

Digitized by Google

Braunau, comme il se trouve, peut être considéré comme une des plus belles et des plus utiles acquisitions de l'armée. Cette place est entourée d'une enceinte bastionnée avec pont-levis, demi-lune et fossés pleins d'eau. Il y a de nombreux magasins d'artillerie et tous en bon état; mais ce qui paroîtra difficile à croire, c'est qu'elle est parfaitement approvisionnée. On y a trouvé 40 mille rations de pain prêtes à être distribuées, plus de mille sacs de farine; l'artillerie de la place consiste en 45 pièces de canon avec double affût de rechange, en mortiers approvisionnés de plus de 40 mille boulets et obusiers. Les Russes y ont laissé une centaine de milliers de poudre, une grande quantité de cartouches, de plomb, un millier de fusils, et tout l'approvisionnement nécessaire pour soutenir un grand siége. L'Empereur a nommé le général Lauriston, qui arrive de Cadix, gouverneur de cette place, où il a établi le dépôt du quartier-général de l'armée.

Et le 15e encore de Braunau; porte :

Plusieurs déserteurs russes sont déja arrivés, entre autres un sergent-major natif de Moscou, homme de quelque intelligence. On s'imagine bien que tout le monde l'a questionné. Il a dit que l'armée russe étoit dans des dispositions bien différentes pour les Français que dans la dernière guerre; que les prisonniers qui étoient revenus de France s'en étoient beaucoup loués; qu'il y en avoit six dans sa compagnie qui, au moment du départ de Pologne, avoient été envoyés plus loin; que si on avoit laissé dans les régimens tous les hommes revenus de France, il n'y avoit pas de doute qu'ils n'eussent tous déserté; que les Russes étoient fâchés de se battre pour les Allemands qu'ils n'aiment pas, et qu'ils avoient une haute idée de la valeur française. On lui a demandé s'ils aimoient l'empereur Alexandre. Il a répondu qu'ils étoient trop misérables pour lui porter de l'attachement; que les soldats aimoient mieux l'empereur Paul, mais que la noblesse préféroit l'Empereur Alexandre; que les Russes, en général, étoient contens d'être sortis de chez eux, parce qu'ils vivoient mieux et étoient mieux payés; qu'ils desiroient tous ne pas retourner en Russie, et qu'ils préféroient s'établir dans d'autres climats à retourner sous la verge d'une aussi rude discipline; qu'ils savoient que les Autrichiens avoient perdu toutes leurs batailles, et ne faisoient que pleurer.

Le prince Murat s'est mis à la poursuite de l'ennemi. Il a rencontré l'arrière-garde des Autrichiens, forte de six

Digitized by Google

mille hommes, sur la route de Merobach; l'appercevoir et la charger n'a été qu'une même chose pour sa cavalerie. Cette arrière-garde a été disséminée sur les hauteurs de Ried. La cavalerie ennemie s'est alors ralliée pour protéger le passage de l'infanterie par un défilé. Mais le 1er régiment de chasseurs et la division de dragons du général Beaumont l'ont culbutée, et se sont jetés avec l'infanterie ennemie dans le défilé. La fusillade a été assez vive; mais l'obscurité de la nuit a sauvé cette division ennemie; une partie s'est éparpillée dans les bois, il n'a été fait que cinq cents prisonniers. L'avant-garde du corps du prince Murat a pris position à Haag. Le colonel Mombrun, du 1er de chasseurs, s'est couvert de gloire. Le 8e régiment de dragons a soutenu sa vieille réputation. Un maréchal de logis de ce régiment ayant eu le poignet emporté, dit devant le prince, au moment où il passoit : « Je regrette ma main, parce qu'elle ne pourra plus servir notre brave Empereur. » L'empereur, en apprenant ce trait, a dit : « Je reconnois bien là les sentimens du 8e. Qu'on donne à ce maréchal de logis une place avantageuse, et selon son état, » dans le palais de Versailles. »

Les habitans de Braunau, selon l'usage, avoient porté dans leurs maisons une grande partie des magasins de la place. Une proclamation a tout fait rapporter. Il y a à présent un millier de sacs de farine, une grande quantité d'avoine, des magasins d'artilerie de toute espèce, une très-belle manutention et soixante mille rations de pain, dont nous avions grand besoin; une partie a été distribuée au corps du maréchal Soult.

Le maréchal Bernadotte est arrivé à Salzbourg. L'ennemi s'est retiré sur la route de Carinthie et de Wiels. Un régiment d'infanterie vouloit tenir au village de Hallem; il a dû se retirer sur le village de Colling, où le maréchal espéroit que le général Kellermann parviendroit à lui couper la retraite et à l'enlever. Les habitans assurent que, dans son inquiétude, l'empereur d'Allemagne s'étoit porté jusqu'à Wels, où il avoit appris le désastre de son armée. Il y avoit appris aussi les clameurs de ses peuples de Bohême et d'Autriche contre les Russes, qui pillent et violent d'une manière si effrénée, qu'on desiroit l'arrivée des Français pour les délivrer de ces singuliers alliés.

Le maréchal Davoust, avec son corps d'armée, a pris position entre Ried et Haag. Tous les autres corps d'armée sont en grand mouvement; mais le temps est affreux:

Digitized by Google

il est tombé un demi-pied de neige; ce qui a rendu les chemins détestables.

Le ministre secrétaire-d'Etat Maret a joint l'Empereur à Braunau.

L'électeur de Bavière est de retour à Munich ; il a été reçu avec le plus grand enthousirsme par le peuple de sa capitalite.

Plusieurs malles de Vienne ont été interceptées: les lettres les plus récentes étoient du 18 octobre. On commençoit à y avoir des nouvelles de l'affaire de Wertingen : elles y avoient répandu la consternation. Les vivres y étoient d'une cherté à laquelle on ne pouvoient atteindre. La famine menaçoit Vienne. Cependant la récolte a été abondante; mais la dépréciation du papier-monnaie et des assignats qui perdoient plus de 40 pour cent, avoient porté tout au plus haut prix. Le sentiment de la chûte du papier-monnoie autrichien étoit dans tous les esprits.

Le cultivateur ne vouloit plus échanger ses denrées contre un papier de nulle valeur. Il n'est pas un homme en Allemagne qui ne considère les Anglais comme les auteurs de la guerre, et les empereurs François et Alexandre comme victimes de leurs intrigues. Il n'est personne qui ne dise : il n'y aura point de paix tant que les olygarques gouverneront l'Angleterre, et les olygarques gouverneront tant que Georges respirera. Aussi le regne du prince de Galles est-il desiré comme le terme de celui des olygarques, qui, dans tous les pays, sont égoïstes et insensibles aux malheurs du monde.

Armée d'Italie. Il en est arrivé trois bulletins. On lit dans le premier, du 7 brumaire :

Le gén. en chef a fait attaquer l'ennemi ce matin vers les 5 heures. Pendant qu'à sa gauche la division du général Seras passoit l'Adige à Polo, et qu'à sa droite celle du général Verdier manœuvroit depuis Ronco jusqu'à Albaro, les divisions des généraux Gardanne et Duhesme se déployant en avant du pont du vieux château de Véronne, attaquèrent les hauteurs de Val-Pantena et tournèrent le château de San-Felice ; profitant alors de leur position, le général en chef força les Autrichiens à évacuer Véronnette. Les palissades du pont neuf furent aussitôt abattues; la division des chasseurs à cheval aux ordres du général Espagne, celle des grenadiers aux ordres du général Partouneaux, la réserve de cavalerie commandée par le général Monnet, et la divivision du général Molitor, traversèrent Veronette,

Digitized by Google

et se portèrent sur la grande route de Saint-Michel, où les Autrichiens nous opposèrent de l'infanterie et de la cavalerie protégées par plusieurs pièces de canon : il fut ordonné diverses charges de cavalerie qui furent vivement exécutées, et que soutenoient les grenadiers de la division Molitor : dans l'une de ces charges, l'escadron des guides fit mettre bas les armes à 500 fantassins. L'ennemi a été culbuté, chassé du village de Saint-Michel et jusqu'au-delà de Saint-Martin. Nous avons pris position à Vago.

Seize cents prisonniers et deux pièces de canon sont le résultat de la journée. Les Autrichiens ont laissé beaucoup de monde sur le champ de bataille. Notre perte est de quelque hommes ; nous comptons à-peu-près cent blessés. L'armée va poursuivre ses avantages. Les divisions, les différens corps, ont manœuvré avec précision, et le général en chef se loue de l'ardeur et de l'audace que les troupes ont montrées dans l'attaque : il leur a rendu auprès de S. M. l'Empereur et Roi, le témoignage qu'elles brûlent du desir d'imiter les exemples de la grande armée, et de mériter d'avoir part aux nobles récompenses que S. M. décerne à leur valeur.

Dans le second, du 6 du même mois, les fortes redoutes de Caldéro et de Colognola sont emportées; 2000 mille prisonniers sont le fruit de cette action. Le quartier-général est à Montebello; nous sommes sous Vicence.

Dans le 3e, daté de Vago, le 8 brumaire, on lit :

Après l'affaire du 7, l'armée avait pris position à Vago, deux milles en deça de Caldiero. Le 8, à deux heures après midi, elle attaqua l'ennemi sur toute la ligne. La division Molitor formant la gauche commença l'action ; celle du général Gardanne attaqua au centre, et celle du général Duhesme à la droite. Ces diverses attaques furent bien exécutées et heureusement conduites. Le village de Caldiero fut emporté aux cris de *vive* l'Empereur ! et l'ennemi fut poursuivi jusques sur les hauteurs.

A quatre heures et demie, le prince Charles fit avancer sa réserve forte de 24 bataillons de grenadiers et de plusieurs régimens. La bataille devint alors plus vive. Les troupes de S. M. déployèrent leur intrépidité ordinaire : la cavalerie chargea plusieurs fois et toujours avec succès ; des bataillons de grenadiers de la réserve donnèrent en même temps, et la baïonnette décida du sort de la journée. L'ennemi avoit fait jouer plus de trente pièces d'artillerie qui garnissoient ses retranchemens. Malgré l'achar-

Digitized by Google

nement de sa résistance, il a été culbuté et poursuivi jusqu'aux pieds des redoutes au-delà de Caldiero.

Nous avons fait 3500 prisonniers; le champ de bataille est jonché d'Autrichiens; le nombre de leurs morts et de leurs blessés égale au moins celui de leurs prisonniers. Le prince Charles a fait demander une trêve pour enterrer les morts.

Notre perte est très-peu considérable en comparaison de celle de l'ennemi.

Le maréchal général en chef applaudit à la valeur et au dévouement de l'armée; il fera connoître particulièrement les belles actions qui ont signalé la journée, et mettra sous les yeux de S. M. l'Empereur et Roi les noms des braves à qui l'honneur en est dû.

— Un avis du conseil d'état, approuvé par S. M. l'Empereur, porte que les militaires, lorsqu'ils se trouvent sur le territoire de l'Empire, ne peuvent contracter mariage que devant les officiers de l'état-civil des communes où ils ont résidé sans interruption pendant six mois, ou devant l'officier civil de la commune où leurs futures épouses ont acquis le domicile fixé par l'article 74 du code civil, et après avoir rempli les formalités prescrites par les articles 166, 167 et 168 du même code.

— M. de Cazalès, si connu depuis l'assemblée nationale, vient de mourir dans le département de la Haute-Garonne.

— Le *marsouin* qu'on a vu, ces jours derniers, entre le Pont-Neuf et le Pont-Royal, a échappé à toutes les attaques dirigées contre lui: plus de 10,000 personnes ont été témoins du combat qu'on lui a livré. Hier au soir, il étoit resté maître du champ de bataille; pendant la nuit, il est remonté au-dessus de Paris; la nouvelle s'en est répandue ce matin dans la capitale; un grand nombre de curieux ont fait le voyage de la Rapée, pour voir ce monstre marin.

— Par un avis officiel, les aspirans de la marine, qui prétendent au grade d'enseigne de vaisseau, sont prévenus que Sa Majesté l'Empereur et Roi a défendu à son ministre de la marine de lui proposer pour ce grade, à dater du 1er mars 1806, aucun aspirant, s'il n'est muni d'un certificat du capitaine sous les ordres duquel il aura fait sa dernière campagne, qui attestera 1°. que ledit aspirant a fait chaque jour, durant cette campagne, son point et son journal; 2°. ses observations de latitude par la hauteur méridienne du soleil; 3°. qu'il sait observer la variation; 4°. qu'il

Digitized by Google

a fait et sait faire des observations de longitude par les distances des astres. En conséquence, chacun des aspirans est tenu de se pourvoir d'un instrument à réflexion et des tables de Callet.

— Il existe dans la commune de Verbrou, département de la Lozère, une femme âgée de 107 ans et qui se porte très-bien.

— La députation du sénat conservateur est arrivée à Stuttgard, d'où elle a continué aussitôt sa route vers Munich.

— Une ordonnance de police concernant la police de la rivière et des ports pendant l'hiver et dans les temps de glace, grosses eaux et débacle, vient d'être publiée. Par l'article VI, il est défendu de déposer et laisser séjourner sur les ports, sur les berges et aux bords de la rivière, aucuns matériaux, comme pierres, moellons, pavés, pièces de charpente, bois et fers, qui, pouvant être submergés par la crue subite des eaux, exposeroient les bateaux à être endommagés, et à périr avec leur chargement. Les matériaux qui s'y trouveroient déposés, seront enlevés aux frais et risques des contrevenans.

— La cour de Madrid vient de faire ouvrir à Amsterdam, sous la direction de MM. Hope et compagnie d'Amsterdam, un emprunt de dix millions de flor. à 5 1/2 pour cent, dont le remboursement s'effectuera successivement en dix années, par dixième chaque année. Pour sûreté de cette négociation, MM. Hope et compagnie ont reçu dix mandats royaux pour la valeur de 8,484,375 piastres fortes, avec faculté, en cas de non remboursement, soit du capital, soit des intérêts de l'emprunt, de négocier les dix mandats ou d'en prouver l'encaissement; les obligations de cet emprunt seront payées en argent comptant.

— Le corps d'armée de M. le maréchal Augereau est arrivé le 27 octobre à Fribourg en Brisgau, après avoir descendu le Rhin sur la grande route qui conduit de Bâle à Fribourg. Toutes ces troupes ont quitté ce pays le 29, pour revenir en sortant de la Forêt-Noire par le Trou d'Enfer, à Villengen et à Rotweil, d'où elles devoient continuer leur marche sur Pfulendof et Stockach en Souabe. On avoit commencé à lever des contributions dans le Brisgaw; on y attendoit un commissaire français, chargé d'administrer le pays pour le compte de la grande armée.

Digitized by Google

(N°. CCXXVII.) 25 BRUMAIRE an 14.
(Samedi 16 Novembre 1805.)

MERCURE DE FRANCE.

Nos Souscripteurs sont prévenus qu'il n'y aura pas de N°. le samedi 28 décembre 1805, (7 nivose an 14) pour faire concorder les abonnemens des mois du Calendrier républicain avec ceux du Calendrier grégorien.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

A ÉLÉONORE.

LE RETOUR.

Traduction de Métastase.

Qu'il me semble nouveau cet air d'indifférence !
Après un long exil je reviens dans tes bras.
Grand Dieu ! quel froid accueil ! ô trompeuse espérance !
Eléonore, eh quoi ! tu ne m'attendois pas !....
Je suis le même encore, et tu n'es plus la même !
Ciel ! après tant d'amour, voir tant de cruauté !
D'où peut naître, dis-moi, cette froideur extrême ?

Digitized by Google

Réponds; douterois-tu de ma fidélité?
D'un odieux rival les discours m'ont peut-être,
Dans ma funeste absence, accusé près de toi.
Mais n'as-tu pas reçu cent preuves de ma foi?
Tu me connois si bien! devois-tu croire un traître?
Non : crois plutôt tes yeux que des rivaux jaloux;
De ma fidelle ardeur qu'ils soient les interprètes.
Regarde, puis décide. Eh! qui peut mieux que vous
D'un cœur où vous régnez voir les routes secrètes;
Vous qui, dès le moment qu'amour fut mon vainqueur,
Devinâtes le feu recélé dans ce cœur?
Insensé que je suis! quand je la trouve en elle,
Je vais chercher au loin la cause de mes pleurs.
Ce n'est pas le dédain qui cause ses rigueurs.
Hélas! à mon départ l'ingrate étoit moins belle,
Elle vouloit garder ses amans peu nombreux,
Et je pouvois alors me distinguer entr'eux.
D'une foule innombrable à présent poursuivie,
Elle voit leur essaim croître avec sa beauté.
On la nomme *son bien, sa déesse, sa vie*;
Et malgré ses refus, cette troupe ravie
Veut, par des soins constans, apaiser sa fierté.
De son sein fait au tour l'un admire l'albâtre,
L'autre admire sa bouche et ses yeux enchanteurs.
Un regard fait pâlir cette foule idolâtre;
Un sourire à ses pieds met cent adorateurs;
Et tandis qu'attentive à resserrer leur chaîne,
Superbe elle asservit tous les cœurs à sa loi;
A peine songe-t-elle au malheureux Phylène,
Et toute à son triomphe elle trahit sa foi.
Ah! reprends, tu le dois, ton ancienne tendresse;
Sans espoir, sans bonheur languirois-je toujours?
Malheureux! si je perds le cœur de ma maîtresse,
A qui consacrerai-je et mes vers et mes jours?

Auguste DE LABOUISSE.

Digitized by Google

REGRETS DE PROPERCE,

SUR LA PERTE DE SES TABLETTES.

(PROP., *lib.* 3, *Eleg. XXI.*)

EH quoi ! j'ai donc perdu mes tablettes chéries !
Avec elles je perds les plus charmans écrits.
L'art ne les avoit point d'un vain luxe enrichies ;
Elles étoient de cire et du plus simple buis ;
Mais combien leur usage en relevoit le prix !
L'Amour, qui tant de fois les avoit feuilletées,
De son chiffre sembloit les avoir cachetées.
En est-il un plus sûr aux yeux des vrais amans ?
De mes pensers divers fidelles interprètes,
Je les trouvai toujours complaisantes, discrètes.
Qui mieux qu'elles savoit peindre mes sentimens ?
Que de fois j'employai leur muette éloquence,
Pour calmer une belle, ou pour charmer l'absence !
Je leur confiois tout, mes craintes et mes vœux,
Et le dépôt sacré des billets amoureux.

On lisoit quelque part : « Je suis bien courroucée ;
» Pourquoi vous faire attendre hier au rendez-vous ?
» Auriez-vous eu de moi sujet d'être jaloux ?
» Une autre m'auroit-elle à vos yeux effacée ? » —
Ailleurs : « Viens, mon ami, viens dans mes bras ce soir,
» L'amour déjà s'apprête à te bien recevoir.... »
Et tous ces jolis riens, qu'une sensible amante
Inventa pour tromper la longueur de l'attente.
Malheureux que je suis ! un avide Harpagon
Peut-être en aura fait son livre de raison.
De sordides calculs souilleront chaque page !
Oh ! qui retrouvera mon unique trésor ?
Qui me le remettra ?... Je lui promets de l'or ;
Oui, de l'or pour du buis ! que veut-on davantage ?
Holà ! vîte, quelqu'un ! Fais afficher, garçon,
L'objet perdu, le prix, ma demeure et mon nom.

KÉRIVALANT.

Digitized by Google

LE FAVORI D'UN ROI ET SON OMBRE.

FABLE.

Phébus touchoit au bout de sa longue carrière,
Et, du haut de son char d'Amphytrite voisin,
Projettoit les ombres si loin,
Que la plus modeste chaumière
Etendoit son image altière
Jusqu'au point où nos foibles yeux
Confondent la terre et les cieux.

Le favori d'un roi, que, de sa main pesante,
Le temps avoit courbé sous le fardeau des ans,
Recevoit du soleil les rayons expirans;
Et voyant son ombre géante
Qui des cieux abaissés touchoit les fondemens,
Il s'enorgueillissoit à cette aimable vue;
Comme si l'ombre des seuls grands,
Au coucher du soleil se perdoit dans la nue.

« Vous avez bien raison, lui dit alors un sage,
» Si dans cette ombre-là vous voyez votre image.
» Plus le soleil décroît et plus elle grandit:
» De même aussi votre crédit,
» A mesure que la vieillesse
» Affoiblit du monarque et le corps et l'esprit,
» S'augmente avec grande vîtesse;
» Mais le soleil se couche enfin,
» Et plonge tout dans la nuit sombre.
» Les ténèbres bientôt effaceront votre ombre;
» Craignez pour vous un semblable destin. »

Par l'auteur de la Nouvelle Ruthe

A NÉRINE.

TRADUCTION D'UNE ÉPIGRAMME DE MÉLÉAGRE,
Extraite de l'Anthologie.

Nérine, mon troupeau ne peut te faire ombrage;
Il est couché sur le feuillage,

Digitized by Google

Et ton amant vient à propos.
Tous deux entrez dans cette grotte obscure ;
De ce ruisseau l'agréable murmure
Saura vous inviter aux douceurs du repos.
Que dis-je ?... du repos pour l'aimable Nérine !...
Pour son tendre berger, dans l'âge des amours !...
Ce n'est point le hasard, mais une main divine
Qui les conduit dans ces détours.
Lampride, lève-toi : sentinelle inutile,
Tes soins seroient perdus, et ta peine stérile ;
Les amans n'ont point peur des loups :
De leurs plaisirs ne soyons point jaloux ;
Réveille mon troupeau sans troubler leur asile.

Par G. V. (de Brives), *abonné*.

ÉPIGRAMME.

Au tranchant de la faulx N*** vient d'échapper,
Grace à sa qualité de médecin habile ;
La Mort eut ses raisons pour ne pas le frapper ;
En gagnant un sujet, elle en eût perdu mille.

PONSARDIN-SIMON.

ENIGME.

Je suis un invisible corps,
Qui des hauts lieux tire mon être ;
J'ose sur-tout faire connoître
Et qui je suis et d'où je sors.
Je forme anneau dans une chaîne,
Qu'on ne supporte pas sans peine.
En devines-tu le premier ?
Apprends que j'en suis le dernier.
Le plein, aussi bien que le vide,
Me donne accès dans un fluide,
Pour le désespoir des humains.
Plus d'un savant, avec courage,

Digitized by Google

Brave les effets de ma rage.
Comment échapper à leurs mains ?
L'un me suit aux lieux de ma fête,
L'autre me coupe la retraite.
Enfin entend-on détonner,
Sur mon nom comme sur mes causes,
Lecteur, tu pourras raisonner;
C'est un vaste sujet de gloses.

LOGOGRIPHE.

Souvent, pour dissiper les maux de cette vie,
S'assemble autour de moi nombreuse compagnie;
Chacun fait mon éloge, et, mon chef écarté,
Même aux plus défians j'offre une sûreté.
Dans mes six pieds, lecteur, tu trouveras sans peine,
En me décomposant, une robe romaine;
Un emploi chez les grands, même assez relevé;
Un aliment commun qui n'est pas achevé;
Un destructeur; l'endroit où j'ai pris la naissance;
Deux fleuves bien connus; une ville de France;
L'ouvrage de la plume; un fort bon coup de main.
En voilà bien assez; lecteur, jusqu'à demain.

Par un Abonné.

CHARADE.

A MADEMOISELLE V. D. D.

D'être sans mon premier à jamais Dieu vous garde !
Si toujours la gaîté fait naître mon dernier,
Souvent un petit trou devient la sauve-garde
De mon tout, qui chez vous sait si bien me charmer.

Par L. P...., *aveugle.*

Le mot de l'Enigme du dernier N° est *Médaille.*
Celui du Logogriphe est *Levrier*, où l'on trouve *levier.*
Celui de la Charade est *Mari-age.*

Digitized by Google

Mémoires historiques sur les Templiers. Un vol. in-8°. Prix : 5 fr., et 6 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez *Buisson*, libraire, rue Hautefeuille; et chez *le Normant*, libraire, imprimeur du *Journal de l'Empire*, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17.

Le procès des Templiers est, sans contredit, l'un des événemens les plus remarquables et les plus singuliers de l'Histoire de France. Etoient-ils innocens ? étoient-ils coupables ? Même, dans ce dernier cas, méritoient-ils le traitement rigoureux qu'on leur fit éprouver ? Peut-on arguer en leur faveur des violations de forme qui furent exercées dans leur jugement, et les tortures qu'on leur fit éprouver suffisent-elles pour détruire la validité de leurs aveux ? La religion fut-elle le vrai motif ou seulement le prétexte de la destruction d'un ordre qui, sous le rapport politique, pouvoit causer beaucoup d'ombrage aux souverains ? Telles sont les questions que fait naître ce point historique, peut-être le plus difficile à éclaircir de toute l'histoire moderne.

Certes, nous nous garderons bien de rien affirmer sur une question, dans laquelle Bossuet a cru devoir douter; mais nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer que, tandis que les gens les plus éclairés et les plus raisonnables n'osent prononcer sur cette ténébreuse affaire, si l'on voit d'un côté quelques écrivains orthodoxes entraînés par des préjugés au fond très-respectables, prendre un parti, et justifier la condamnation des Templiers, de l'autre on peut prouver que leur apologie a presque toujours été entreprise par des gens qui, en les défendant, ne peuvent cacher

Digitized by Google

leur haine pour la religion catholique. Philosophes athées, philosophes déistes, partisans de la réformation, tels sont assez généralement les avocats des Templiers. Ils accusent de partialité et d'injustice les historiens qui les croient coupables ; et mal-adroits eux-mêmes, parce qu'ils sont passionnés, ils fournissent souvent, par leur manière de les défendre, de nouveaux argumens à leurs accusateurs.

Une tragédie sur laquelle il ne nous appartient pas ici de prononcer, a ranimé une querelle depuis long-temps sinon abandonnée, du moins assoupie. L'auteur, cherchant à intéresser en faveur des Templiers, a cru pouvoir changer des caractères historiques en personnages d'invention, et les a représentés non-seulement comme des victimes d'un jugement illégal et arbitraire, mais encore comme des héros, comme des saints, comme les plus purs et les plus vertueux des hommes, eux qui sont reconnus, même par leurs apologistes, pour des hommes corrompus, orgueilleux, méprisables par leurs vices et leurs débauches, odieux par leur faste et leur arrogance. Non content de cette licence poétique que beaucoup de bons juges ont cru trop hasardée, le poète, de l'aveu même de l'auteur de cet ouvrage, d'ailleurs l'un de ses plus zélés partisans, *s'identifiant avec ses héros, en prose comme en vers*, a fait précéder sa tragédie d'une espèce d'apologétique dans lequel il rejette leurs aveux comme extorqués, et va même jusqu'à repousser les actes du procès, qu'il voudroit faire regarder comme supposés. Il étoit sans doute facile d'attaquer sous ce rapport et la tragédie et la préface. Un critique célèbre l'a fait ; mais allant plus loin que le simple examen de l'ouvrage ne l'exigeoit, il n'a pas craint de dire que les Templiers *justement accusés* avoient été *juste-*

Digitized by Google

ment punis. Cette assertion a excité le zèle de beaucoup de gens qui peut-être auroient passé au critique de dire que la tragédie n'étoit pas bonne, que les Templiers pourroient bien avoir été des débauchés, des hérétiques, des séditieux, mais qui ne peuvent supporter que l'on veuille établir qu'il soit juste de punir des séditieux et des hérétiques. Une discussion purement littéraire est devenue tout-à-coup une affaire de parti. On a compulsé Dupuy, Baluze, Velly, Hume, Voltaire, etc. Les anciens argumens pour ou contre les Templiers ont été copiés, retournés, commentés, sans que l'on soit parvenu à éclaircir davantage une question qui paroît destinée à rester toujours indécise. Toutefois, parmi les nombreuses brochures dont le public a été inondé, nous croyons que l'on doit distinguer les Mémoires que nous annonçons.

Tout nous porte à croire que l'auteur n'avoit point attendu cette circonstance pour s'occuper de recherches sur les Templiers, et que son ouvrage, dont il a puisé les matériaux dans des livres allemands, étoit à-peu-près terminé à l'époque où sont nées ces nouvelles discussions. Tandis que l'on sembloit oublier en France cette grande procédure, il paroît que l'on s'en occupoit beaucoup en Allemagne, où généralement les écrivains adoptent de préférence les matières difficiles à éclaircir, et qui peuvent devenir l'occasion d'un gros livre et d'un long commentaire. Un académicien de Berlin ayant remarqué, il y a environ vingt ans, quelque conformité entre certaines pratiques usitées parmi les Francs-Maçons, et celles qu'on avoit attribuées aux Templiers, vint à penser que la prétention qu'ils affectoient de tirer leur origine de ces anciens chevaliers pourroit bien être fondée. Il se livra en conséquence à des recherches dont le pro-

Digitized by Google

duit fut un livre intitulé *Essai sur le Secret des Templiers*. Ce livre fut combattu, et cette hypothèse enfanta de nouvelles controverses dont le résultat, sans rien offrir de positif, laissoit quelque persuasion aux *docteurs Allemands* que les Templiers avoient eu un secret. Pendant que quelques savans exerçoient leur sagacité sur ces mystères, d'autres cherchoient à éclaircir le procès et la condamnation de ces religieux; et l'un d'entr'eux qui voyageoit en France, ayant trouvé dans la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés le manuscrit des procès-verbaux de la procédure, manuscrit dont Dupuy n'avoit publié qu'un extrait, en donna une traduction allemande à laquelle un autre érudit Danois, M. Münter, joignit bientôt après un cahier complet des statuts de l'ordre, dont il avoit fait la découverte dans une bibliothèque de Rome. Assurément des procès-verbaux déjà vus, examinés et publiés dans tout ce qu'ils ont d'essentiel par l'exact et savant Dupuy, et un recueil de statuts qui pouvoient être tombés en désuétude à l'époque de la destruction de l'ordre, n'étoient pas propres à répandre beaucoup de lumières nouvelles sur le fond de cette grande affaire. Cependant ce professeur Danois, zélé protestant, crut pouvoir, d'après ces matériaux, entreprendre une apologie des Templiers que l'auteur des Mémoires regarde comme fort curieuse, et qui l'est en effet par la partialité mal-adroite qui y règne d'un bout à l'autre. L'auteur lui-même, qui en donne la traduction, semble n'avoir pris la plume que pour la réfuter; car son livre, qui se compose d'un sommaire de l'histoire chronologique de l'ordre et de celle du procès, d'un aperçu de la constitution tiré des statuts de l'ordre, et de la traduction de cette dissertation apologétique du savant Allemand, est terminé par un traité historique dans lequel il dé-

Digitized by Google

montre, avec beaucoup de force, l'absurdité de toutes les conjectures, de toutes les hypothèses du savant Allemand, hypothèses que ses liaisons avec lui lui font poliment qualifier d'ingénieuses, mais qui nous ont semblé toujours foibles et souvent déraisonnables.

M. Münter ne veut point douter dans l'affaire des Templiers, déclare positivement qu'il prouvera leur innocence, et examine en conséquence les divers chefs d'accusation. Il observe d'abord que ces accusations n'auroient pu s'élever avec succès, si les receptions eussent été publiques; mais que le secret adopté par l'ordre dans ces cérémonies fut un prétexte pour le calomnier. Assurément, si les réceptions eussent été faites publiquement, il eût été impossible d'y exercer les infâmes pratiques dont les Templiers étoient accusés, et rien n'eût été plus facile que de prouver la fausseté des accusations. La chose est si claire qu'elle ne valoit pas la peine d'être dite; mais en accordant que le mystère employé dans les cérémonies de l'ordre eût pu fournir un moyen de les calomnier, on peut dire en même temps que ce mystère leur étant absolument nécessaire, s'ils étoient coupables des crimes dont on les accusoit, il venoit plutôt à l'appui des accusations qu'il ne les détruisoit, et par conséquent que cette réflexion ne change absolument rien à l'état de la question.

Les Templiers soupçonnés des plus affreux déréglemens dans les mœurs, l'étoient en même temps des plus horribles impiétés; impiétés qui semblent presque incroyables, si l'on considère le but et l'origine de leur institution. On accusoit ces chevaliers, créés pour le service de la Croix, dévoués à l'adoration du Christ, de renier le Christ, de profaner la Croix, de substituer au culte du vrai Dieu l'adoration d'une idole, de faire du plus

Digitized by Google

saint des mystères une exécrable dérision, par l'omission des mots sacramentels dans le sacrifice de la Messe; d'être adonnés à la sorcellerie, et aux infâmes débauches auxquelles elle servoit de prétexte dans ces temps d'ignorance et de barbarie.

Il s'agit de prouver la fausseté, l'absurdité de semblables accusations; M. Münter imagine de présenter d'abord quelques explications des griefs reprochés à ces chevaliers, explications qui pourroient, dit-il, même en consentant à croire les aveux faits sur ces articles, établir également l'innocence des Templiers, « et d'abord, dans ce » sens, l'abnégation du Christ même, le crachement sur la croix s'expliqueroient ainsi :

» L'ordre des Templiers étoit né dans l'Orient. Le » climat, les mœurs, des relations nécessaires agirent » sur lui. Il en reçut sur plusieurs points un *costume* » *oriental*, des symboles et des actes symboliques. » Un Templier, à sa réception, se dévouant tout entier à J. C., *il n'étoit point du tout surprenant* » *qu'on lui rappelât le reniement de saint Pierre*, » *et c'étoit pour l'affermir dans sa foi, pour le* » *préserver d'un semblable égarement, qu'on lui* » *faisoit renier le Christ et cracher sur la croix.* »

Ce sont les aveux d'un chevalier Anglais qui lui fournissent cette ingénieuse explication. Cependant, comme il a prévu qu'elle ne paroîtroit pas satisfaisante à tout le monde, il offre deux autres manières d'interpréter la chose, également tirées des actes du procès : « L'interpellation de renier J. C. » pouvoit n'être qu'une *épreuve de fermeté du nou-* » *veau venu.* Sous un troisième aspect, cette » même interpellation n'étoit qu'une épreuve de » l'obéissance à laquelle le récipiendaire s'étoit soumis, obéissance illimitée dont on faisoit le plus » dur essai, *en lui commandant une action si* » *opposée à ses idées religieuses.* »

Digitized by Google

Le savant Danois, à qui *cette façon de voir* paroît, au premier coup d'œil, *séduisante*, la combat cependant de toutes ses forces, peine qu'il auroit pu s'épargner en se dispensant de la faire connoître. Cherchant ensuite à prouver, à sa manière, l'innocence des Templiers, il se jette dans une foule de raisonnemens très-étendus, très-embrouillés, et qui se réduisent à ceci : « L'ordre des » Templiers, indépendant de toute suprématie » religieuse et temporelle, n'avoit rien à craindre » tant qu'il restoit sous la puissance de l'Eglise ; » mais il ne jouissoit de ces prérogatives que comme » société chrétienne et orthodoxe. On ne pouvoit le » perdre qu'en l'accusant d'hérésie ; donc l'accu- » sation d'hérésie est fausse, parce que ses enne- » mis n'avoient pas d'autre moyen de consommer » sa ruine. »

Des conjectures ne sont pas des preuves, et un pareil syllogisme ne prouve rien à ceux qui soutiennent, au contraire, que les Templiers accusés d'hérésie, eurent des juges et non des ennemis, et ne furent abandonnés par la puissance spirituelle que parce qu'ils furent convaincus du seul crime qui pouvoit leur faire perdre cette protection. Il ne prouve pas davantage pour ceux qui sont restés dans l'indécision, et la question demeure toujours au même point.

M. Münter a bien senti que son raisonnement n'étoit pas concluant, aussi cherche-t-il à en augmenter la force par des raisonnemens nouveaux : « Le sud de la France, dit-il, étoit rempli d'hérétiques Albigeois, Vaudois, Cathares, Patarins, etc., auxquels on donnoit le nom générique de Manichéens ; rien donc de plus naturel, dès qu'on vouloit poursuivre les Templiers comme hérétiques, que de leur imputer les mêmes erreurs, les *seules bien connues* de leurs ennemies. Or, en rapprochant les chefs d'accusation, base de la dernière

Digitized by Google

procédure, on peut voir que ces articles, sur-tout les plus infâmans pour l'ordre étoient, ou très-prochainement ou littéralement d'accord avec les points d'inquisition en usage alors contre les hérétiques. » Ici l'apologiste place à côté de chaque article contre les Templiers ses analogues les plus frappans dans l'histoire des hérésies de ce siècle, et regarde ce rapport comme une preuve très-forte de l'innocence des Templiers. Nous croyons inutile de faire observer que cet argument, absolument de la même nature et de la même force que l'autre, peut être rétorqué de la même manière; que les ressemblances entre deux hérésies ne seront jamais proposées raisonnablement comme une preuve qu'une de ces hérésies n'a pu exister, et que la question sur l'innocence des Templiers subsiste toujours.

Sur l'accusation d'insulte à la croix, Monsieur Münter assure sérieusement qu'on ne peut jamais établir ce délit par des preuves valables, « et tout le procès, dit-il, montre au contraire combien l'imputation étoit mal fondée. Les Templiers avouoient plutôt tout autre grief, tel que *le renoncement au Christ* et les débauches contre nature. Mais unanimement, et avec la plus grande fermeté, ils soutinrent que dans les églises, et sur-tout le Vendredi Saint, la croix étoit l'objet d'une vénération particulière »; et rien ne paroît plus simple au savant Danois que cette abnégation du Christ et cette adoration de la croix par les mêmes gens.

C'est avec la même puissance de raison qu'il éclaircit l'histoire de la fameuse idole. Il présente d'abord l'hypothèse d'un M. Antoine, qui croit que « cette idole pourroit bien être un *Sphinx* » *couché*, qu'on plaçoit sur l'autel ou sur la table » du Maître, en signe ou souvenir permanent de » la discrétion dans les affaires de l'ordre. »

Digitized by Google

Si cela ne suffit pas, on peut penser, avec un M. Herder, que « cette tête dont M. Antoine a » fait un animal à quatre pieds, étoit un casque, » une armure, un trophée placé dans le chapitre » comme signe que l'ordre étoit une institution de » chevalerie; signe, dit naïvement ce M. Herder, » *qui, dans les derniers temps de l'ordre, auroit* » *pu être mal connu des chevaliers*, et par consé- » quent adoré fort innocemment. » — « Cette » explication, continue le savant Danois, n'a rien » d'invraisemblable, d'impossible; *ce pouvoit être* » *aussi bien un casque qu'une tête.* Avec des des- » criptions aussi vagues, aussi variées, *chacun a* » *le droit d'en faire ce qui lui plaît.....* » Et c'est pour cela qu'il pense, lui, que ce n'est ni l'un ni l'autre, et juge à propos d'en faire un reliquaire. Le reste de l'apologie est à-peu-près de la même force. Molière pensoit sûrement à de tels savans, lorsqu'il fit ce vers fameux qui pourroit servir d'épigraphe à tant de lourds commentaires :

» *Et le raisonnement en bannit la raison.* »

L'auteur de l'examen historique qui suit cette apologie, avoit, ainsi que le professeur Danois, un vif desir de trouver les Templiers innocens; mais, après un mûr examen des pièces et des mauvaises raisons des apologistes, il n'a pas cru devoir sacrifier son bon sens à ses inclinations. Entouré des pièces du procès, il croit remarquer que la plupart des dépositions ne paroissent ni forcées ni concertées; que beaucoup sont chargées de détails et de circonstances telles qu'il est impossible qu'on les ait inventées ou suggérées aux déposans; enfin, que l'impression générale qui résulte de l'examen des notes, n'est nullement favorable à une négation absolue des crimes que l'on reproche aux Templiers. Partant de ces principes, et sous ce

Digitized by Google

rapport du moins, meilleur logicien que M. Münter, il en tire la conséquence qui en découle naturellement, que toutes les imputations élevées contre les Templiers sont fondées, et que les explications de son ami sont absurdes. Il avoue leurs mauvaises mœurs, et laissant de côté les interprétations ridicules que l'on veut donner au reniement de Dieu, à l'insulte faite à la croix, il prétend qu'il est impossible de n'être pas convaincu que ces infâmes pratiques étoient, à quelques exceptions près, adoptées dans l'ordre entier, et bat en ruine toutes les subtilités de l'apologiste mal adroit.

Si les Templiers étoient justement accusés, ils furent justement punis : la conséquence est de rigueur. Cependant l'auteur, par une contradiction qui nous a semblé d'abord inexplicable, se replonge volontairement dans le scepticisme, et lorsqu'il se présente des causes de condamnation tellement graves que l'autorité elle-même eût été coupable de ne pas sévir de toute la rigueur des lois contre une société impie, abominable, séditieuse, objet de scandale et de corruption au milieu de la société, il cherche sérieusement si Philippe et le Pape n'eurent pas des vues intéressées en perdant les Templiers. Il emploie de longs chapitres à faire l'énumération de leurs biens, et beaucoup d'argumens à prouver que le roi et le pape ne les *assassinèrent* que pour les dépouiller. Il rejette l'autorité de Dupuy, de Velly, de Daniel, pour adopter celle de Voltaire, et quelques pages plus bas il convient que Voltaire, jugeant de tous les faits historiques par de prétendues vraisemblances qui ne sont autre chose que ses opinions particulières et les préjugés de son siècle, est souvent léger, superficiel et sans autorité dans l'histoire. Quoi ! lorsqu'on se croit forcé d'avouer une cause aussi légitime de la destruction des Templiers, que leurs débauches,

Digitized by Google

ches, leurs hérésies, leurs impiétés, est-il raisonnable, est-il juste d'en supposer d'autres pour calomnier leurs juges, sur-tout lorsque l'action que l'on veut présenter comme principe et mobile de la conduite de ces juges, c'est-à-dire, le partage de leurs biens, n'étoit qu'une conséquence toute naturelle du jugement de ces grands coupables ? En détruisant un ordre aussi riche, aussi puissant, devoit-on abandonner ses possessions au premier occupant ? N'étoit-ce pas à l'autorité qu'il appartenoit d'en disposer; et lorsqu'on voit le roi, de concert avec la puissance ecclésiastique, faire un partage de ces biens, dans lequel le fisc, s'attribuant une simple part du mobilier pour les frais du procès, abandonnoit les terres aux Hospitaliers et le reste des meubles à l'Eglise, est-il permis de soutenir encore que le roi n'avoit puni que pour s'emparer de leurs biens, ceux qu'il avoit de si fortes raisons de punir ? Il faut prendre un parti; ou rester dans le doute, ou affirmer ou nier que les Templiers fussent coupables; mais, dans tous les cas, tirer des conséquences qui soient d'accord avec les prémices. Mais convenir des crimes qu'on leur reproche, et supposer à leurs juges d'autres motifs pour les condamner, nous semble une manière de raisonner fort peu raisonnable, et cependant l'auteur prouve, dans plusieurs passages de son livre, qu'il est en état de faire un bon raisonnement. Nous ne voyons qu'un moyen d'expliquer une aussi étrange contradiction, et plusieurs passages de son livre nous ont aidés à débrouiller cette énigme. L'auteur avoue que les Templiers étoient des débauchés, des hérétiques, des impies; mais, dans les principes philosophiques dont il fait profession, il est loin pour cela d'en faire des coupables; et jugeant, comme Voltaire, de l'esprit et des opinions du siècle de Philippe-le-Bel par ses opinions et ses préjugés, il

Digitized by Google

suppose qu'il a fallu d'autres motifs pour les condamner, il cherche ces motifs, il pallie les crimes qu'il a cru devoir avouer et finit par douter, dans une affaire où peut-être il est convenable de douter, mais dans laquelle il étoit impossible de le faire, en adoptant la marche qu'il a suivie.

Cet ouvrage n'en est pas moins curieux et intéressant. Il est écrit avec clarté et correction, et offre sur cette histoire si mystérieuse une réunion de matériaux authentiques que l'on trouveroit difficilement autre part. N.

Voyage dans les deux Louisianes, et chez les nations sauvages du Missouri par les Etats-Unis, l'Ohio et les provinces qui le bordent, en 1801, 1802 *et* 1803; *avec un aperçu des mœurs, des usages, du caractère et des coutumes religieuses et civiles des peuples de ces diverses contrées.* Par M. *Perrin du Lac.* Un vol. *in*-8°. Prix : 5 fr., et 6 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez *Capelle et Renand*, libraires, rue J. J. Rousseau; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17.

Lorsque la France eut acquis la Louisiane, M. Perrin du Lac forma le projet d'aller parcourir ces nouvelles possessions, d'examiner par lui-même les mœurs des habitans, de reconnoître la nature du sol, et les ressources que ce pays pouvoit offrir, soit à l'agriculture, soit au commerce, par ses productions et par ses débouchés. Malheureusement pour M. Perrin, ses voyages n'étoient point encore terminés quand le gouvernement français, guidé par des considérations majeures qu'il ne nous appartient pas de discuter, céda la Louisiane aux Etats-Unis. Cette circonstance imprévue, qui a détruit les espérances que M. Perrin avoit justement conçues de se rendre utile à son pays, a dû être désagréable pour lui. Mais s'il se voit

Digitized by Google

privé du fruit de ses travaux, si le but de son voyage n'est pas entièrement rempli, on ne peut lui refuser les éloges que méritoit son entreprise, et l'on se plaît à lui rendre justice en faisant connoître quelles étoient ses intentions. Ce qui pourroit en quelque sorte consoler l'auteur, c'est que malgré l'événement qui lui a fait perdre une partie de l'intérêt qu'il devoit exciter, son ouvrage est cependant encore curieux et instructif par les détails de mœurs et d'usages, et par la justesse des observations.

Avant de passer à la Louisiane, M. Perrin a parcouru les Etats-Unis ; il a mis à profit le séjour qu'il a fait dans ce pays pour étudier les Américains. Sa relation est simple et naturelle. Il est vrai que tout ce qu'il dit n'est pas absolument neuf, et se trouve en très grande partie dans les auteurs qui ont écrit avant lui sur le même sujet. Mais, soit que M. Perrin ait vu par lui-même, soit qu'il ait puisé dans les auteurs dont nous venons de parler, on doit lui savoir gré d'avoir évité la plupart des défauts de ses prédécesseurs. Dans presque tous les ouvrages qui ont paru sur les Etats-Unis, les écrivains français sur-tout, n'ont parlé de ce peuple qu'avec une emphase souvent ridicule C'étoit des républicains qui possédoient toutes les vertus ; leur gouvernement, leurs mœurs, leurs usages, ne pouvoient trop exciter l'admiration. M. Perrin a eu la sagesse de se préserver de cette exaltation : il loue en général ce qui est louable, mais il ne craint pas de présenter le côté défavorable du tableau ; il s'élève principalement contre l'avidité insatiable des négocians, et si les détails qu'il donne sur leur conduite à l'égard des malheureux réfugiés de Saint-Domingue sont exacts, leur perfidie mérite d'être dévoilée aux yeux de l'univers entier. En transcrivant ce passage, nous croyons inutile d'observer que l'accusation ne porte que sur des individus, et qu'il seroit absurde de juger une nation d'après les spéculations infâmes de quelques-uns de ses membres. « Il seroit difficile de calculer les » sommes que les malheureux réfugiés de Saint-Do-

Digitized by Google

» mingue ont perdues en se fiant aux Américains pendant » les premières années de la guerre. Les uns, pour mettre » à l'abri leurs denrées, les ont adressées à des négocians » qui les ont entièrement dépouillés ; d'autres, pour sau- » ver leur argent, leurs bijoux les plus précieux, en » ont fait donation aux capitaines de leurs navires qui » se les sont appropriés ; d'autres ont été conduits direc- » tement à des corsaires qui partageoient leurs dépouilles » avec le capitaine et l'équipage. Dire que les dix-neuf » vingtièmes des habitans en fuite ont été trompés ou » volés par les Américains, ce n'est malheureusement » pas exagérer. » Ce tableau révolte encore davantage quand on réfléchit que les Américains sont presque tous des individus réfugiés eux-mêmes de différens pays ; que la plupart d'entre eux ont été anciennement victimes de la persécution, et que c'est aux Français qu'ils sont redevables de leur indépendance et de leur bonheur.

Sous le rapport de la sociabilité, la peinture que fait M. Perrin des Américains, n'est pas beaucoup plus flattée. Tout entiers aux spéculations commerciales, ou aux travaux de l'agriculture, leurs plaisirs se bornent à boire et à fumer. Leur littérature ne s'étend guère plus loin que les journaux et les pamflets politiques ; tout le reste leur paroît indifférent. M. Perrin caractérise fort bien, et en peu de mots, leur insouciance pour les beautés de tout genre, même pour celles de la campagne. « Un ruisseau, » dit-il, fût-il digne de la Muse de Virgile ou de Delille, » n'est à leurs yeux que de l'eau claire et ne mérite aucune » attention. Une cigarre de la Havanne, une gazette, une » bouteille de vin de Madère, voilà tout ce qui fait le » délice de la vie. C'est dans leur compagnie seule que » l'Américain éprouve de véritables jouissances. »

En parlant du gouvernement des Etats-Unis, sur lequel il donne d'ailleurs des détails assez intéressans, M. Perrin nous a paru juger un peu sévèrement M. Jefferson, président actuel. Entr'autres griefs, il lui reproche de favoriser plus

Digitized by Google

l'agriculture que le commerce. Ici M. Perrin est en contradiction avec lui-même, car dans plusieurs chapitres de son ouvrage il vante la fertilité des terres des Etats-Unis. Or, M. Jefferson, loin de mériter des reproches, connoîtroit les véritables intérêts de son pays en favorisant l'agriculture, qui est la véritable source de la richesse d'une nation. Les Américains, par leur caractère et même par leur position, seront toujours assez adonnés au commerce, et c'est principalement l'agriculture qui auroit besoin d'encouragemens. On seroit tenté de croire que M. Perrin a une espèce d'humeur contre M. Jefferson, car non-seulement il le maltraite comme administrateur et comme écrivain, mais il va même jusqu'à lui reprocher l'économie avec laquelle il gouverne les finances de l'état. Tout ce que dit M. Perrin à ce sujet nous a paru déplacé. Car comment un voyageur, dans une course rapide, peut-il se pénétrer assez des véritables intérêts d'un pays pour prononcer avec autant d'assurance sur les systèmes de son gouvernement? Et que peut-il faire présumer de lui, si ce n'est qu'il se rend l'écho de quelques coteries de mécontens?

Il y a peu de pays où l'on trouve un plus grand nombre de religions et de sectes différentes que dans les Etats-Unis. Ce pays étant peuplé d'individus de toutes sortes de nations, la liberté indéfinie des cultes devoit être une des premières bases de la législation. M. Perrin parle avec assez d'impartialité de toutes ces sectes. Nous avons été cependant étonnés de la préférence marquée qu'il donne aux Quakers. Qu'il ait admiré la pureté des mœurs de quelques Quakers, rien de plus naturel, si en effet leur conduite mérite ces louanges; mais il ne laisse échapper aucune occasion de faire l'éloge le plus exagéré de la morale et des coutumes de cette secte. On ne croit pas que leur morale soit plus sublime et plus épurée que celle de la religion catholique. Quant à leurs usages, ils ont paru ridicules à beaucoup de gens sensés; et en effet, si on les examine avec quelque attention, comment peuvent-ils ne

Digitized by Google

point paroître fort bizarres? Les Quakers ne peuvent ni faire la guerre, ni payer aucune taxe qui ait quelque rapport avec la guerre; ils ne peuvent ni plaider, ni prêter serment, etc. Sans entrer ici dans une discussion qui pourroit nous mener trop loin, supposons une ville ou une province entièrement peuplées en Quakers, dans tout autre pays que les Etats-Unis. De quelle utilité ces Quakers seront-ils à leur patrie pour la défendre, et pour soutenir les charges de l'état? Quel gouvernement pourroit leur accorder de pareilles exceptions? Comment pourroient-ils même y prétendre? Et qu'est-ce qu'une secte qui ne peut exister dans aucun pays, qui ne sauroit même y être tolérée, puisqu'elle refuseroit de se soumettre aux lois? Pourquoi, lorsqu'on est né dans la religion la plus parfaite, la plus propre à assurer le bonheur des peuples, aller s'extasier devant des sectes ridicules, inventées par des esprits exaltés ou fanatiques? Nous avons cru devoir relever ces idées fausses dans l'ouvrage de M. Perrin, parce qu'en général ses observations sont justes et font raisonnables.

Il n'est guère possible de parler des Etats-Unis, sans penser à la fièvre jaune qui a déjà tant de fois ravagé plusieurs villes de ces contrées. M. Perrin, après avoir fait un tableau aussi vrai qu'effrayant des effets de ce terrible fléau, s'attache à reconnoître la source du mal, et son opinion nous paroît assez fondée. « En dépit de l'opinion des » peuples des Etats-Unis qui prétendent tenir cette mala» die des îles de l'ouest, je n'en suis pas moins porté à » l'attribuer à la mal-propreté de quelques parties de la » ville (de New-York), et spécialement à la forme de » construction des warfs (1) qui reçoivent tous les égouts,

(1) Les Warfs sont des encaissemens formés dans les rivières au moyen de pilotis, remplis de pierres ou de pièces de bois fortement liées les unes aux autres. Ils servent à mettre les bâtimens à l'abri des vents et de la marée, et sur-tout des glaces dans le temps des débacles.

Digitized by Google

» sans permettre à la marée ni aux courans de les entraîner avec eux. Les chaleurs excessives des mois » d'août et de septembre corrompant dans ces résidus les » immondices qui s'y trouvent amoncelées, doivent en » laisser échapper une immense quantité de particules méphitiques qui causent nécessairement à ceux qui les respirent, des maladies violentes. A l'appui de cette opinion se » trouve l'expérience. Les habitans les plus voisins de la » rivière de l'est sont toujours les premiers atteints de » l'infection, tandis que ceux qui habitent du côté de la » rivière du nord, où les warfs sont peu nombreux, les » rues plus larges et plus aérées ne se ressentent presque » jamais de ses effets désastreux. » Ce qui paroîtra le plus extraordinaire, c'est que l'expérience n'a pas encore pu ouvrir les yeux des habitans, et que l'autorité du gouvernement peut à peine suffire pour faire changer la forme des warfs.

Nous nous sommes étendus davantage sur cette partie de l'ouvrage de M. Perrin, qui concerne les Etats-Unis, parce que nous l'avons considérée comme la plus intéressante. Ce n'est pas que son Voyage en remontant le Missouri ne présente des détails curieux et piquans sur les sauvages qui habitent les bords de ce fleuve. Mais le tableau de la manière de vivre de toutes ces peuplades exigeroit des développemens dont cet article n'est pas susceptible. Les amateurs de Voyages pourront recourir à celui de M. Perrin, et liront avec plaisir sa relation.

Au milieu de ces détails sur la vie et les mœurs des sauvages, on trouve des renseignemens curieux sur les avantages que la France auroit pu retirer du commerce de ces contrées. Il y a quelques chapitres qui, sous ce rapport, sont vraiment instructifs. L'auteur y examine la conduite que tenoit le gouvernement Espagnol, les vices de son administration, et les moyens qu'il étoit possible d'employer pour y remédier; et en général ses raisonnemens appuyés par des faits paroissent pleins de justesse.

Digitized by Google

Nous avons remarqué cependant un chapitre qui nous a paru fort extraordinaire. Il est intitulé *Réflexions sur la vie des sauvages ; comparaison avec celle de l'homme vivant en société.* L'auteur commence par convenir que de la manière de vivre des sauvages, il en résulte nécessairement que l'homme est né pour la société. Ce point est incontestable; mais bientôt il trouve que les sauvages ne sont point encore assez sauvages pour leur bonheur. Et quand il en vient à comparer leur vie avec celle des peuples policés, c'est encore bien autre chose. L'enfant sauvage n'est point gêné par des études pénibles ; l'adolescent peut se livrer librement à tous ses goûts ; l'homme jouit de tous ses droits et vit heureux au sein de sa famille ; enfin le vieillard meurt tranquille sans que sa mort soit desirée par des héritiers avides. Pour les peuples policés, le tableau au contraire est effrayant. Le malheur poursuit tous les âges, toutes les classes de la société ; il est impossible de se soustraire aux maux de tous genres qui nous poursuivent, et il faudroit se faire sauvage pour pouvoir espérer quelque bonheur.

Nous cherchions les causes de cette sortie contre les peuples policés. La misantropie nous paroissoit poussée un peu loin. Nous étions d'autant plus surpris que, comme nous l'avons déjà observé, M. Perrin annonce avoir un esprit fort juste, et que ce chapitre faisoit une espèce de disparate avec le reste de l'ouvrage. Mais notre étonnement a cessé, quand nous nous sommes rappelés l'époque où M. Perrin a quitté la France. La révolution finissoit à peine ; ce mot seul nous a tout expliqué. Il faut convenir que ce qui s'est passé pendant dix ans, est la plus forte objection que l'on puisse faire contre la réunion des hommes en société. Nous avons donc excusé M. Perrin sur son humeur, bien certains qu'à l'époque dont nous parlons, plus de la moitié de la France étoit réduite à envier le sort des sauvages.

M. Perrin n'a pas pu résister à la tentation de mettre

Digitized by Google

un épisode dans son Voyage. En cela, il n'a fait que suivre la manie qu'ont maintenant presque tous les auteurs de s'écarter sans cesse de leur sujet. Jamais cette manie n'a été poussée plus loin. On trouve de la sensibilité dans des comptes de finances, des historiettes dans des ouvrages de politique ou de haute philosophie, de la morale dans des traités sur les animaux, et aucun écrivain ne sait plus se contenter du genre d'esprit qui convient au sujet. Mais prenons garde nous-mêmes de tomber ici dans le défaut que nous critiquons, en nous engageant dans une longue discussion littéraire à propos du petit épisode de M. Perrin. Il n'a pas été heureux dans le choix. Il s'agit d'un homme devenu fou, pour avoir perdu une femme qu'il aimoit, et qui a fait en tableaux l'histoire de ses amours et de ses malheurs. Au moment où l'auteur arrive près de cet homme, il le trouve sur un rocher débitant une complainte amoureuse, et ne manque pas de la rapporter tout entière quoiqu'elle ait près de trois pages. Cette complainte, que l'auteur veut bien honorer du nom d'Idylle, n'a rien de merveilleux, elle est même fort raisonnable pour un fou; les idées n'en sont point ridicules, mais c'est ce qu'on voit dans toutes les lamentations d'amour. Ainsi il faut se borner à féliciter M. Perrin sur sa prodigieuse mémoire, puisqu'il a retenu un morceau aussi long, prononcé dans une langue étrangère. Du reste, il a senti lui-même que cet épisode étoit déplacé, car dans une note il prie le lecteur de le lui pardonner.

On a pu voir par les citations, que le style de M. Perrin étoit naturel et assez correct. Nous y avons cependant remarqué un penchant singulier à franciser des mots étrangers quand le mot propre existe dans notre langue. Par exemple, en parlant des chariots, il les appelle des *waggons*. Ce mot signifie en anglais des chariots en général, sans distinction d'espèce, et le mot français *chariot* suffisoit. On sait que les sauvages ont l'habitude de se teindre le corps; le mot *teindre* exprimoit cet usage aussi

Digitized by Google

bien que celui de *matacher*, employé par l'auteur. Dans chaque pleuplade des sauvages de la Louisiane, les vieillards et les guerriers les plus distingués composent une espèce de conseil, qui décide les choses d'un intérêt général. Le mot propre pour exprimer ces personnages distingués de la peuplade étoit *notable*, employé chez nous dans ce sens; pourquoi M. Perrin va-t-il inventer le mot de *considéré*. Cette manie l'entraîne même quelque fois dans des contre-sens : en parlant d'un *ruisseau* il l'appelle un *creck*. Le mot *creck* en anglais, signifie *anse*, *baie* et non pas *ruisseau*, et il est traduit en français par *crique* qui est féminin.

Malgré les légères fautes que nous avons cru devoir relever, l'ouvrage de M. Perrin est fort intéressant, et il ne peut que faire honneur à son esprit et à ses connoissances. P.

Ode à la Grande Armée, par P. *le Brun*; avec cette épigraphe :

Achille va combattre, et triomphe en courant.

A Paris, chez Barba, libraire, au Palais du Tribunat; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 17.

Le nom de l'auteur a d'abord trompé tout le monde. On avoit cru que c'étoit ici l'ouvrage d'un poète connu depuis long-temps, par des vers qui en général ont plus d'énergie que de correction et d'élégance. Tel est l'effet de la prévention, qu'on y avoit vu son cachet, qu'on y avoit trouvé ses qualités et ses défauts. On a été ensuite fort étonné de la méprise. Cette production est d'un jeune homme qui annonce du talent.

La première strophe est vraiment lyrique :

« Suspends ici ton vol; d'où viens-tu Renommée ?
» Qu'annoncent tes cent voix à l'Europe alarmée ?

Digitized by Google

» — Guerre. — Et quels ennemis veulent être vaincus ?
» — Allemands, Suédois, Russes lèvent la lance :
» Ils menacent la France.
» — Reprends ton vol, Déesse, et dis qu'ils ne sont plus.

La critique sévère pourroit indiquer quelques taches dans ces vers. *Guerre* est un peu sec. Avant de demander *quels ennemis veulent être vaincus*, il eût été dans l'ordre de s'informer quels étoient les agresseurs et ceux qu'on attaquoit : on répondra peut-être que c'est ici un *beau désordre*. Le quatrième vers est sans harmonie ; le dernier en rappelle un superbe de Racine. Néanmoins la strophe a de la vivacité, du mouvement. On peut dire qu'elle est belle. Dans le reste de l'ode il y a quelques inégalités, des vers foibles et prosaïques :

Cet adroit ennemi ne hait ou ne caresse
Que selon qu'il importe à son ambition.

Une main insulaire, et *le poignard* qui *médite* le trépas, (qu'on trouve ailleurs) peuvent être repris.

Je suis reine de l'onde ;
Mais ce n'est point assez, je veux l'être du monde,

n'est que de la prose fort ordinaire, ainsi que *cent mille des leurs*.

Trente étendards conquis, une phalange entière
Vaincue et prisonnière ;
C'est ainsi *qu'aux combats* préludent les Français.

La pensée est heureuse, c'est dommage que le dernier vers manque d'harmonie. La dernière strophe est aussi poétique et plus exacte que la première : Napoléon y est comparé au soleil :

Comme on voit au matin les brillantes étoiles
Dont la nuit s'honoroit de parsemer ses voiles,
Fuir devant le soleil qui, d'un pas de géant,
S'avance ; il remplit l'air de sa splendeur féconde,
Il s'empare du monde,
Et dans l'immensité, seul marche en conquérant.

Si la comparaison n'est pas neuve, on ne peut nier qu'il

Digitized by Google

n'y ait de la magnificence dans l'expression. On peut dire que cette ode a plus que le mérite de l'à-propos.

M. le colonel J. Grobert a composé sur la guerre actuelle, une Ode italienne, qui a été traduite en français par M. de Wailly, et en latin par M. Couchy. Obligés d'opter entre ces pièces, qu'il nous est impossible d'insérer toutes trois, nous donnerons la préférence à la belle traduction de M. de Wailly.

I.

Redoutant pour sa rive impure,
Des combats le noble danger,
La Tamise dans son parjure
Entraîne l'aveugle étranger.
Déjà loin de l'humide plage
Que menaçoit notre courage,
Elle a, par de honteux efforts,
Rejeté la guerre homicide
Vers l'Ister, dont son or perfide
Deux fois ensanglanta les bords.

Quittez vos paisibles campagnes,
Fuyez vos fertiles coteaux,
Au fond des bois, vers les montagnes,
Pasteurs, détournez vos troupeaux:
Le Léopard, d'un cri de rage,
Donnant le signal du carnage,
Trouble la paix de l'Univers;
Cérès, à sa voix rugissante;
Répond par un cri d'épouvante,
Et soudain les champs sont déserts.

II.

O toi, dont les eaux de la Seine
Baignent les bords délicieux,
Toi qui, du Monde auguste reine,
Elèves ton front dans les cieux,
Lutèce, déjà sur ta rive
Tu voyois refleurir l'olive,

Digitized by Google

Douce conquête des guerriers;
Sa tige, en ton sein déposée,
De larmes de joie arrosée,
Croissoit à l'abri des lauriers.

Long-temps exilés de nos villes,
Les beaux arts, pères des plaisirs,
Disputoient aux travaux utiles
L'honneur d'occuper nos loisirs.
Au sein d'un repos plein de charmes,
Le soldat, en quittant ses armes,
Des camps dépouilloit la fierté,
Tandis qu'au temple de la Gloire
La voix des filles de Mémoire
Chantoit son immortalité.

III.

L'Anglais seul, qu'irritent nos fêtes,
Frémit de son espoir trompé,
Et sur l'empire des tempêtes
Agite un trident usurpé.
La Paix, à ce cruel outrage,
Voilant son aimable visage,
Du ciel accuse la rigueur;
Mais, moins étonné du parjure,
Qu'indigné d'une lâche injure,
L'Univers invoque un vengeur.

C'est Napoléon qu'il appelle;
C'est à ce prince aimé des Dieux
De vider l'antique querelle
Que nous léguèrent nos aïeux.
Seul appui d'une cause injuste,
Albion sur ce front auguste
Lit avec effroi son malheur :
Déjà nos phalanges guerrières
Brûlent de franchir les barrières
Que l'onde oppose à leur valeur.

IV.

Souverain des liquides plaines,
Neptune, qui vis tant de fois
Le fier Breton sur tes domaines
Dicter insolemment des lois,

Digitized by Google

Tandis que, bravant ta vengeance,
Nouveau Xercès, son arrogance,
Chargeoit tes flots d'indignes fers,
Tu guidois nos vaisseaux agiles,
Qui, poussés par les vents dociles,
En vainqueurs traversoient les mers.

Muse, des Français, des Bataves
Redis les glorieux travaux !
Quoi ! le seul aspect de nos braves
De crainte a glacé leurs rivaux !
Les premiers essais de la guerre
Ont de la superbe Angleterre
Fait pâlir l'antique fierté !
Partez, ô guerriers intrépides;
Partez, et vos flottes rapides
Vont rendre aux mers la liberté.

V.

Mais vers la zone hyperborée
Qu'entends-je ? Quel sinistre accord ?
De Mars, c'est la voix abhorrée,
C'est la trompette de la Mort.
Quoi ! de sa défaite éclatante
Oubliant la honte récente,
Le Russe a franchi ses déserts;
Et déjà ses hordes barbares,
Au gré de leurs maîtres avares,
Vont chercher de nouveaux revers !

En vain sur les confins du monde
L'habitant du pôle glacé,
Loin des climats où l'or abonde,
Par la nature fut placé :
Sur ces monts hérissés de neige
Qu'un hiver éternel assiége,
L'or tout puissant pénètre encor;
Et le Sarmate mercenaire,
Acceptant un honteux salaire,
Saisit un fer qu'a souillé l'or.

V I.

Qui pourroit nombrer les victimes
Dont tu peuples le noir séjour,

Digitized by Google

Or corrupteur ? Combien de crimes
Tu fais éclore chaque jour !
C'est toi qui, d'un fer parricide
Armant le bras du nègre avide,
Fascinas ses coupables yeux.
A toi seul la mère plaintive
Reproche, en sa douleur craintive,
Ses pleurs amers, ses longs adieux.

De l'Anglais, séduit par tes charmes,
La main perfide, au fond des eaux,
Des Espagnols surpris, sans armes,
Plongea les crédules vaisseaux :
D'une paix hautement jurée
Il dédaigna la foi sacrée ;
Il rompit les plus saints accords :
Et le pavillon britannique,
Trafiquant de sa gloire antique,
L'échangea pour de vils trésors.

VII.

Mais quel religieux silence
Suspend la fureur des combats ?
Quel Dieu m'annonce sa présence ?
La terre a tremblé sous mes pas ;
Le ciel se voile de nuages ;
Les feux précurseurs des orages
Sillonnent la plaine des airs,
L'Ister recule d'épouvante,
Et de son onde blanchissante
Les vallons au loin sont couverts.

Dieux ! que vois-je ? une ombre royale,
Soulevant les marbres sacrés,
De sa demeure sépulcrale
Monte et s'élève par degrés.
Léopold apparoît au Monde ;
Des secrets de la nuit profonde
Interprète majestueux.
Le peuple témoin du miracle,
Muet de crainte, attend l'oracle,
Et baisse un front respectueux.

VIII.

Du héros la robe flottante
Se déploie avec majesté,

Digitized by Google

Et par sa blancheur éclatante
Dissipe au loin l'obscurité.
Son front est ceint de la couronne;
Mais la gloire dont il rayonne
N'en a point banni la pâleur:
Autour de lui, d'un œil sévère,
Il promène un regard austère,
Où perce une vive douleur.

Ecoutez, l'ombre paternelle,
O fils illustre et malheureux:
On vous trompe; une erreur cruelle
Vous prépare un destin affreux.
Arrêtez: que le glaive tombe.
Si Léopold a de la tombe
Transgressé les fatales lois,
C'est l'humanité qui l'anime;
Il vient vous épargner un crime:
La raison parle par sa voix.

IX.

« Mon fils, quel aveugle délire
» Arma tes imprudentes mains?
» Quel ennemi de mon Empire
» Pousse aux combats des fiers Germains?
» Ah! si le temps inexorable
» N'a pas dans un oubli coupable
» De mon règne englouti les faits,
» Imite ma paisible gloire:
» On est fameux par la victoire,
» Mais on n'est grand que dans la paix.

» Ainsi, lorsque dans sa colère
» De l'Eternel le bras puissant,
» A des gouffres de l'onde amère,
» Fait jaillir cette île de sang;
» Tel étoit donc l'ordre immuable,
» Qu'un jour mon peuple déplorable,
» D'Albion esclave soumis,
» Complice d'un vil brigandage,
» Vendroit sa gloire et son courage
» A mes plus cruels ennemis!

X.

» Ah! de la haine déguisée
» Crains les obscures trahisons;

» Vois

Digitized by Google

» Vois sur ma poitrine embrasée
» Les ravages des noirs poisons. »
A ces mots, l'Ombre gémissante
Ecarta d'une main tremblante
La robe qui couvroit son sein.
« Oui, la perfidie étrangère
» A, ton amour ravit un père,
» Et soudoya mon assassin. (1)

» Sous mes lois, toujours la licence
» Vit avorter ses vains projets.
» Je fus l'appui de l'innocence,
» Le bienfaiteur de mes sujets.
» O mon fils, prends moi pour modèle,
» Et pour une cause plus belle
» Réserve ce noble transport.
» Avant de désoler la terre
» Par les maux d'une injuste guerre,
» Lis ma vie, et songe à ma mort. »

XI.

Mais, dans le sommeil léthargique
Où nous plongent de vils flatteurs,
O morts ! votre voix prophétique
Peut-elle arriver à nos cœurs ?
Non, non; l'importune sagesse
Aux princes qu'endort la mollesse,
Ne fait entendre qu'un vain son;
Et toujours leur superbe oreille,
De la raison qui les conseille
Dédaigna l'austère leçon.

Pourquoi sur la pierre savante
Graver, par des soins superflus,
Ces traits que froidement l'on vante,
Et qu'hélas ! on n'imite plus ?
Empreint de glorieux exemples,
L'antique pavé de tes temples,

(1) Cette supposition de l'empoisonnement de Léopold ne repose que sur des bruits populaires; et les auteurs des imitations latine et française, en reproduisant cette fiction de l'italien, n'ont prétendu lui donner aucune espèce de créance.

Digitized by Google

Peuple ingrat, ne peut t'émouvoir,
Et sur la tombe solitaire,
Des grands hommes dépositaire,
Tu crains de lire ton devoir.

XII.

Le spectre a fui dans les ténèbres;
Il rentre au séjour de la paix;
Et sur lui les marbres funèbres
Se sont refermés à jamais.
Il a fui : mais le ciel sévère,
Du mépris des ordres d'un père
Punit de coupables enfans;
Et pour assurer sa vengeance,
Contre eux du héros de la France
Il guide les pas triomphans.

Le guerrier se montre et renverse
Des Germains les foibles remparts;
Il chasse, atteint, combat, disperse,
Détruit leurs bataillons épars.
Le glaive, d'une trame ourdie
Par l'or et par la perfidie,
A tranché les fils odieux;
Et, dans son vol, la Renommée
Veut en vain de la grande armée
Suivre l'élan victorieux.

XIII.

Noble fils du Dieu de la guerre,
Cours, vole à de nouveaux combats :
Le ciel t'arma de son tonnerre;
Qui peut résister à ton bras?
Que de ses blessures fumantes
Etalant les traces sanglantes,
Cruel, mais juste châtiment,
A Londres Vienne fasse entendre
A quel prix affreux doit s'attendre
Quiconque est traître à son serment.

Qu'à son tour Albion soumise
Ne trouble plus notre bonheur;
Qu'à jamais sur son trône assise
La Vertu règne avec l'Honneur;

Digitized by Google

Que l'Envie à tes pieds frémisse;
Que l'Orgueil, son lâche complice,
Tremble et disparoisse à sa voix:
Telle fut, quand le diadème
Couronna ta valeur suprême,
La volonté du Roi des rois.

XIV.

Et toi dont les mains incertaines
Gouvernent cent peuples divers,
Toi dont les immenses domaines
Dans leur sein renferment des mers,
Sur ton trône ébranlé respire;
Régis en paix le vaste Empire
De cet illustre Soliman:
Ulm a rassuré le Bosphore;
L'appui d'un Héros peut encore
Raffermir le sceptre Ottoman.

Oui, si, prévenant sa défaite,
Le Russe n'obtient pas la paix,
Et, par une prompte retraite,
Ne se renferme en ses marais,
Qu'il sache qu'un bras invincible,
Le bras dont la valeur terrible
Vient de foudroyer les Germains,
Confondant bientôt son audace,
Et de Byzance et de la Thrace
Saura lui fermer les chemins (1).

XV.

Mais déjà l'Autriche tremblante
De débris voit ses champs couverts,
Et la trompette menaçante
Interrompt nos doctes concerts.
Loin du bruit le Barde s'élance;
Ses accords, amis du silence,

(1) Si la Turquie, alliée naturelle de la France, se trouve entraînée dans la coalition, il est évident qu'elle aura méconnu ses véritables intérêts, ou cédé à la force; et il n'en est pas moins vrai de dire que nos victoires seules peuvent réprimer l'ambition de ses voisins.

Digitized by Google

Montent vers la voûte des cieux.
Sensible aux malheurs de la guerre,
Des grands intérêts de la terre
Il s'entretient avec les Dieux.

« Albion ! puisse un jour le Tage
» D'un tribut honteux s'affranchir,
» Et de son superbe héritage,
» Cesser enfin de t'enrichir !
» Puisse, pour le repos du Monde,
» De l'Indus la rive féconde
» Secouer tes avares lois ! »
Il dit, et, d'une main habile,
Accordant sa lyre docile,
Il attend de nouveaux exploits.

SPECTACLES.

THÉATRE FRANÇAIS.

Reprise d'*Atrée* et *Thyeste*.

LORSQUE cette tragédie fut donnée en 1707, tout le monde, dit Crébillon, se souleva contre le sujet; mais le public, ajoute-t-il, changea de sentiment. Pour justifier ce changement, l'auteur observe que son Atrée est moins atroce que celui de la fable, et même que celui de Sénèque; qu'il s'est borné à faire craindre pour Thyeste les horreurs de la coupe, et que celui-ci n'y porte pas seulement les lèvres. Il prétend que Rodogune, qui après avoir fait égorger un de ses fils, présente du poison à l'autre, n'offre pas un spectacle moins épouvantable. Il est vrai que Cléopâtre est au moins aussi barbare qu'Atrée. Cependant la catastrophe, dans la *Rodogune* de Corneille, n'est pas aussi effrayante. Un vase empoisonné ne parle pas aux yeux avec autant d'énergie que la coupe d'Atrée.

Si quelque chose peut se comparer à celle-ci, c'est le cœur de Raoul offert à Gabrielle. L'horreur est même

Digitized by Google

plus forte dans la tragédie de du Belloy. Il est vrai que c'est un peu la faute des comédiens, qui ont la maladresse de laisser paroître une éponge rougie qu'on ne devroit pas voir.

Quant à Crébillon, quoique sa tragédie l'ait fait frémir lui-même, je ne pense pas qu'il ait passé le but; et quand il l'auroit passé, sa pièce seroit encore une œuvre de génie. Corneille même n'a rien de plus fièrement dessiné que le caractère d'Atrée, ni de trait plus fort que celui dont Plisthène peint ce scélérat hypocrite :

Et nous sommes perdus s'il invoque les Dieux.

Le songe de Thyeste fait frissonner. S'il n'est pas aussi parfaitement écrit que celui d'Athalie, il est encore plus effrayant. La terreur y est à son comble; et je ne vois rien dans la langue française d'aussi vigoureux, si ce n'est le récit de la conjuration de Cinna.

Il est fâcheux que la pièce soit fondée en partie sur un conte de nourrice, sur l'échange d'un enfant au berceau. L'auteur n'a pas trouvé d'autre moyen de donner quelque vraisemblance au projet conçu par Atrée de faire de Plisthène un amant incestueux et un parricide involontaire. Le même ressort, c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus mauvais dans Atrée, a été employé et outré par Voltaire : car Séïde consomme l'assassinat dont la seule proposition fait horreur à Plisthène, et qu'il rejette avec indignation.

On voudroit encore qu'il ne fût pas question d'amour dans un drame aussi lugubre.

L'auteur, dit-on, se reprocha cette condescendance pour le goût du moment où il écrivoit; et si sa paresse n'eût point été invincible, il eût supprimé cet amour, d'autant plus déplacé, qu'il ne produit rien. Tout blâmable qu'il est cependant, il n'est pas ridicule comme celui de Mahomet, qui, fourbe, cruel, hypocrite, ambitieux, se laisse, à plus de 40 ans, subjuguer par une petite-fille; et a la fantaisie de l'épouser à l'instant même où il vient

Digitized by Google

de faire assassiner son père et empoisonner son frère. Plisthène est un jeune homme qui aime une princesse de son âge. Il se trouve dans son rôle un trait de sentiment qui avoit frappé Jean-Jacques. Son confident se récrie sur ce qu'il se laisse enflammer par une inconnue. Plisthène lui répond :

Peux-tu me condamner, Thessandre, tu l'as vue.

Ce n'est pas le seul trait gracieux qu'on rencontre dans les œuvres du sombre Crébillon.

Je releverai encore un léger défaut de cette pièce, le quel me semble une inadvertance qu'il est très-aisé de faire disparoître. Atrée y parle quelquefois de ses crimes :

Je veux, par *les forfaits* où ma haine me livre,
Me payer des momens que je l'ai laissé vivre.

Il n'y a qu'à substituer *fureurs* à *forfaits*, et la pensée n'offre plus rien de choquant.

C'est sur-tout dans le dernier vers,

Et je jouis enfin du fruit de mes forfaits,

que cette faute est frappante, et même révoltante. Un personnage ne doit, en général, convenir de ses crimes que lorsque cet aveu lui est arraché par le remords. Voltaire, qui avoit plus de goût, quoique peut-être moins de génie que Crébillon, fait dire à Vendôme, dans l'accès de sa rage :

Je vais donc à la fin jouir de ma vengeance,

et non pas de mes forfaits. Si Vendôme s'accuse un moment de trop de cruauté, s'il s'écrie :

O passion funeste, ô fureur qui m'égare !
Non, je n'étois pas né pour devenir barbare,

il se reprend aussitôt :

Mais, que dis-je ? Nemours est le seul criminel.

Voilà qui est dans la nature : le coupable s'aveugle sur son crime, et lui donne un autre nom. Lorsque Néron ébranlé

Digitized by Google

par la détestable adresse de Narcisse, qui le pousse au fratricide, laisse apercevoir la propension qu'il auroit à le commettre, il se garde bien de convenir que ce seroit un forfait. Ce seroit, suivant lui, une *vengeance* légitime; mais il se plaint d'avance de l'injustice des Romains qui lui donneront un autre nom :

Ils mettront ma vengeance au rang des parricides.

On a reproché à Racine d'avoir quelquefois violé la règle qu'il a si bien suivie en cette occasion; trois de ses personnages, dit-on, se peignent eux-mêmes sans nécessité, par conséquent mal-à-propos, des couleurs les plus odieuses.

Il est vrai que Narcisse s'excite à *perdre un misérable pour se rendre heureux;* mais c'est dans un court monologue. Il ne confie ensuite à personne ce sentiment d'une vile scélératesse. C'est d'ailleurs un personnage subalterne, un esclave que l'auteur a choisi expres pour montrer jusqu'où peut aller la dégradation et la bassesse de l'homme. Cet exemple sort de la thèse générale, et me semble plutôt confimer que détruire la règle.

Aman, personnage d'une autre importance, confesse qu'il a trompé Assuérus, et *armé la calomnie* contre les Juifs. On ne sauroit le dissimuler, il est assez étrange qu'il fasse une telle confidence, même à une de ses créatures; mais c'est un homme dont il a besoin, dont il est sûr, et qui trouve tout simple qu'on use de tous les moyens pour perdre ses ennemis. Cependant ce secret confié sans aucune nécessité connue, n'est pas un acte de saine politique; mais tout se réduit, pour ainsi dire, à un hémistiche indiscret : *j'armai la calomnie.*

Aman se noircit encore lui-même dans une scène avec sa femme. Mais c'est en exhalant sa fureur contre Assuérus, auquel il a, dit-il, tout sacrifié, *remords*, *crainte*, *pudeur*, et qui pour récompense, le sacrifie lui-même à Mardochée. Ainsi la cause de la confession, le dépit qui l'ar-

Digitized by Google

rache en sauve l'inconvenance et la rend même naturelle.

Mathan aussi médit de lui-même. Doit-on dire qu'il n'apprend rien de nouveau à son confident ? En ce cas la médisance seroit au moins inutile. Peut-on supposer que Mathan est frappé de cet esprit de *vertige* et *d'erreur* que Joad a invoqué sur lui et sur la reine? L'excuse ne seroit elle pas trop subtile? Et n'est-il pas plus naturel de convenir que c'est une inattention échappée à l'auteur le plus parfait qui ait existé ?

J'ai entendu quelques personnes approuver le dernier vers d'Atrée, qu'elles prétendoient être un trait de caractère qui terminoit très-bien la pièce. Cela pourroit être si Atrée disoit:

Et je jouis enfin du fruit de ma vengeance ;

mais ce n'est pas à lui d'appeler cette vengeance un forfait. Il ne doit en reconnoître d'autres que ceux de Thyeste ; et il pourroit finir ainsi :

Ton supplice est encor moins grand que tes forfaits.

Ce qui seroit un véritable mot de caractère, et comme le sceau d'une haine atroce et implacable.

On a souvent agité la question de savoir si ce sujet auroit dû être traité. On a cité Horace et Boileau. Le premier ne veut pas qu'Atrée fasse publiquement cuire la chair humaine. L'autre dit qu'il est des objets que

L'art judicieux
Doit offrir à l'oreille et reculer des yeux.

Mais Crébillon ne fait pas assassiner Plisthène sur le théâtre, et Boileau a dit aussi,

Qu'il n'est point de serpent ni de monstre odieux
Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.

Voltaire a prétendu « qu'on ne pouvoit prendre part à » une vengeance affreuse méditée de sang froid, sans né» cessité, qu'un outrage fait à Atrée, il y a vingt ans, ne » touche personne.

Digitized by Google

Il faut observer que la vengeance n'a pas été retardée vingt ans; qu'Atrée n'a cessé de la poursuivre du moment où il a essuyé l'affront; que cet affront est plus sanglant qu'un homme puisse recevoir d'un autre, et sur-tout d'un frère; qu'un proverbe, bien plus ancien que Crébillon, annonce qu'il n'est point de haine plus furieuse que celles des parens; que si l'injure d'Atrée ne touche personne, ce n'est pas aussi très-certainement pour Atrée que l'auteur a voulu intéresser. Rousseau, l'ennemi des spectacles, donne des éloges au caractère de Thyeste. Celui de Plisthène est plein de noblesse. Voilà les personnages pour lesquels Crébillon a prétendu nous toucher.

Que veut dire Voltaire quand il objecte que la vengeance d'Atrée est méditée, *sans nécessité*? Est-ce qu'il y a des vengeances nécessaires? Celle qu'exerce son Mahomet est bien plus odieuse; l'unique motif de son ressentiment est la perte de deux fils tués légitimement dans une guerre provoquée par son ambition.

Le concours des spectateurs d'étoit pas très-nombreux. Il sera plus considérable aux autres représentations; on voudra y voir Saint-Prix, qui est au moins aussi beau dans le rôle d'Atrée que dans celui du Grand-Maître, et Damas qui rend Plisthène avec autant de chaleur que de sensibilité. Baptiste a de l'intelligence, et de l'art; mais ses moyens et ses habitudes tragiques me paroissent bien au-dessous du rôle de Thyeste; si Talma ou Lafond pouvoit s'en charger, je ne doute pas que cette pièce n'attirât tout Paris; il y règne un ton de simplicité antique, fort rare dans le théâtre Français. La scène de la coupe est terrible sans être dégoutante, comme celle du cœur de Coucy. Il y sans doute beaucoup de tragédies dont la représentation est plus agréable. Mais celle d'*Atrée*, avec un autre Thyeste, formeroit un spectacle imposant et d'un effet prodigieux.

Tous les acteurs ont été demandés, à l'exception de mademoiselle Bourgoin, quoiqu'elle eut joué avec sa grâce

Digitized by Google

et sa justesse accoutumée, et qu'il n'y ait point d'encouragemens qu'on ne doive à son zèle infatigable et son talent dans les trois genres dramatiques. Mais son rôle de Théodamie est si peu considérable, qu'il paroît qu'on l'a oubliée; car aucune actrice n'est ordinairement mieux accueillie du public. Et elle a même été fort applaudie dans le cours de cette représentation.

Le jour de la remise d'*Atrée*, aux Français, on a donné au Vaudeville *Jean Lafontaine*, qui a eu, dit-on, du succès. Nous en rendrons compte dans le premier numéro.

ANNONCES.

Dictionnaire du Code civil, ou le texte du Code civil rangé par ordre alphabétique, et son usage rendu beaucoup plus facile par une concordance de tous les mots sur lesquels chacun peut avoir besoin de consulter le Code civil. Ouvrage utile aux officiers publics, et indispensable à tout père de famille. Par A. G. Dubenton, ex-juge, etc. Un vol. in-8°. — Prix : 6 fr., et 7 fr. 50 centimes par la poste.

A Paris, chez Crapart, Caille et Ravier, libraires, rue Pavée Saint-André, n. 17; Hacquart, imprimeur, rue Git-le-Cœur, n. 8.

Paroles et faits remarquables de Napoléon, Empereur des Français et Roi d'Italie. Précédées d'une notice sur sa vie et ses campagnes, depuis son entrées à l'Ecole Militaire, jusques et compris les deux couronnemens. Un vol. in-12, portrait. Prix : 2 fr., et 2 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Pillot aîné, lib., sur le Pont-Neuf, n°. 12, et quai Malaquais, n°. 15, à côté du petit hôtel Bouillon. On trouve chez le même des collections complètes.

Histoire Naturelle du thé de la Chine, de ses différentes espèces, de sa récolte, de ses préparations, de sa culture en Europe, de l'usage qu'on en fait, comme boisson, chez différens peuples et principalement en Angleterre, de ses bons et mauvais effets, et de ses propriétés en médecine, dans les cas d'indigestion et de transpiration supprimée; à laquelle on a joint un mémoire sur le thé du Paraguay, de Labrador, des Isles, du Cap, du Mexique, d'Oswego, de la Martinique, du Japon, et des notices sur différentes plantes de l'Europe, propres à remplacer le vrai thé; suivie d'une notice sur le Cachou, le Ginseng, et l'huile de Cajeput. Par J. P. Buc'hoz, médecin. — Prix 2 fr. 10 c., et 2 fr. 50 centimes par la poste.

A Paris, chez la dame Buc'hoz, épouse de l'Auteur, rue de l'Ecole de Médecine, n. 20.

Bibliothèque Géographique et Instructive des jeunes gens, ou Recueil de voyages intéressans dans toutes les parties du monde. Par Campe, traduits de l'allemand et de l'anglois, par M. Breton; ouvrage accompagné de notes, avec de belles cartes enluminées et de jolies gravures. Première livraison de la quatrième année, contenant le second voyage du capitaine Cook, en 2 vol. in-18, figures. — Le prix

Digitized by Google

de l'abonnement est de 18 fr., et 22 fr. 50 c. par la poste. Les personnes qui s'abonneront avant le premier janvier 1806, ne payeront que 15 fr., et 19 fr. 50 centimes par la poste.

On s'abonne à Paris, chez J. E. Gabriel Dufour, libraire, rue des Mathurins Saint-Jacques, n. 7.

Eliézer et Nephtalie, poëme traduit de l'hébreu, suivi d'un dialogue de deux chiens; nouvelle imitée de Michel-Cervantes, ouvrage posthume de Florian. Un vol. in-8° très-bien imprimé sur beau papier. — Prix: 2 fr. 50 c., et 3 fr. par la poste. S'il en faut croire Florian lui-même, ce poëme est le meilleur de tous ses ouvrages: de tout ce que j'ai fait depuis que je travaille, c'est ce que j'estime et chéris le plus. Voilà ce qu'il a écrit de sa main en tête du manuscrit que nous avons en notre possession. Ce volume n'avoit d'abord été imprimée qu'in-18, et nous venons de l'imprimer in-8°, pour compléter les œuvres de ce charmant auteur.

A la Librairie Économique, rue de la Harpe, ancien collége d'Harcourt.

Analyse des Novelles de l'empereur Justinien, conférées avec l'ancien Droit Français et le Code Napoléon; dédiée à son altesse sérénissime monseigneur l'Archichancelier de l'Empire, par M. A. Cafinières. Un vol. in-12, de près de 500 pages. — Prix: 3 fr., et 4 fr. par la poste.

A Paris, chez Hénée, imprimeur-libraire, au bas du pont Saint-Michel, n. 3; J. B. Garnery, rue de Seine, hôtel Mirabeau; Capelle et Renand, libraires-commissionnaires, rue J. J. Rousseau; Treuttel et Würtz, libraires, rue de Lille, n. 17 (703), derrière les Théatins, et à Strasbourg, même maison de commerce; à Lyon, Ballanche, père et fils; à Genève, Paschoud; à Toulouse, Dupleix; à Tours, Romain et compagnie.

De la Ligue anséatique, de son origine, ses progrès, sa puissance et sa constitution politique, jusqu'à son déclin au seizième siècle. Par P. C. Mallet. Un vol. in-8°. Prix: 4 fr. 50 c., et 5 fr. 75 c. par la poste.

A Paris, chez MM. V°. Tilliard et fils, lib., rue Pavée Saint-André-des-Arcs, n°. 16.

Géographie du premier âge; par L. B. B. Lefortier, directeur d'une école secondaire. Quatrième édition. Un vol. in-12. Prix: 90 c. relié, 80 c. broché, et 1 fr. par la poste.

A Paris, chez l'Auteur, rue Geoffroy-l'Asnier, n°. 36; Gosset, palais du Tribunat; Nyon jeune, place de la Monnaie.

Lettres de mademoiselle de Montpensier, de mesdames de Motteville et de Montmorenci, de mademoiselle Du Pré, et de madame la marquise de Lambert. Accompagnées de notices biographiques et de notes explicatives. Pour faire suite à la collection épistolaire publiée par le même libraire. Prix: 2 fr. 50 c., et 3 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Léopold Collin, lib., rue Git-le-Cœur, n°. 4.

De la Prépondérance maritime et commerciale de la Grande-Bretagne, ou des Intérêts des nations relativement à l'Angleterre et à la France; par M. Monbrion. Un vol. in-8° de 576 pages d'impression. — Prix: 4 fr. 50 c., et 5 fr. 75 centimes par la poste.

A Paris, chez Jeunehomme, imprim., rue de Sorbonne, n. 4, et chez F. Buisson, libraire, rue Hautefeuille, n. 23.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois*, n°. 17.

Digitized by Google

EMPIRE FRANÇAIS.

Lille, 11 *novembre*. — Depuis le 15 octobre, MM. les sénateurs Rampon et Jacqueminot s'occupent avec beaucoup d'activité de la formation de la garde nationale des départemens du Nord, du Pas-de-Calais, de la Somme et de la Lys; ils sont parfaitement secondés par MM. les préfets de ces départemens, ils le sont sur-tout par le dévouement des habitans de cette importante partie de l'Empire, à la personne de notre auguste chef.

Cette garde s'élèvera à environ 125,000 hommes, dont 25,000 de grenadiers et chasseurs.

Déjà trente cohortes sont organisées à Lille, Arras, Dunkerque, Boulogne, Abbeville, etc.

M. le général Rampon, en présence du sénateur Jacqueminot, passera en revue, dans le cours de cette semaine, la garde de Lille, qui est de 4000 hommes, dont 800 grenadiers et chasseurs, et deux compagnies de canonniers, de la plus belle tenue, et remarquables par leur zèle et par leur instruction; il passera ainsi successivement en revue les gardes des ville principales, et surtout celles des villes maritimes de ces départemens.

(*Moniteur.*)

PARIS.

Le 16e. Bulletin de la Grande Armée, daté de Ried du 11 brumaire (2 novembre), annonce que le prince Murat a poursuivi l'ennemi l'épée dans les reins, et est arrivé le 9 en avant de Lambach. Les généraux autrichiens, voyant que leurs troupes ne pouvoient plus tenir, ont fait avancer huit bataillons russes pour protéger leur retraite. Les nôtres chargèrent les Russes avec impétuosité, les mirent en désordre et les menèrent jusqu'à Lambach. On a fait 500 prisonniers, parmi lesquels une centaine de Russes.

Le 10 au matin, le général Walter a pris possession de Wels. Le général Beaumont et le maréchal Davoust ont pris position à Lambach. Le pont sur la Traune étoit coupé, le maréchal Davoust y a fait substituer un pont de bateaux. L'ennemi a voulu défendre la rive gauche. Le colonel Walter s'est jeté le premier dans un bateau et a passé la

Digitized by Google

rivière. Le général Bisson, faisant ses dispositions de passage, a reçu une balle dans le bras.

Au moment de son arrivée à Salzbourg, le maréchal Bernadotte avoit détaché le général Kellermann à la tête de son avant-garde, pour poursuivre une colonne ennemie qui se retiroit par le chemin de la Carinthie. Elle s'étoit mise à couvert derrière le fort de Passing, dans le défilé de Colling. Quelque forte que fût sa position, les carabiniers du 17°. régiment d'infanterie légère l'attaquèrent avec impétuosité. Le général Werlé fit tourner le fort par le capitaine Campobane, par des chemins presqu'impraticables. Cinq cents hommes, dont trois officiers, ont été faits prisonniers. La colonne ennemie, forte de trois mille hommes, a été éparpillée dans les sommités. On y a trouvé une si grande quantité d'armes qu'on espère ramasser encore beaucoup de prisonniers.

Nos avant-postes mandent de Wels que l'empereur d'Allemagne y est arrivé le 25 octobre; qu'il y a appris le sort de son armée d'Ulm, et qu'il s'est convaincu par ses propres yeux des ravages affreux que les Russes font partout, et de l'extrême mécontentement de ses peuples. Il est retourné à Vienne sans descendre de voiture.

Le 17°. Bulletin, de Lambach, porte que le maréchal Davoust a ses avant-postes près de Steyer. Le général Milhau est entré à Lintz le 10. Le maréchal Lannes y est arrivé le 12. On a trouvé à Lintz des magasins considérables, beaucoup de malades dans les hôpitaux, parmi lesquels une centaine de Russes. On a fait des prisonniers, dont 50 Russes.

Au combat de Lambach, il s'est trouvé deux pièces de canon russes parmi celles qui ont été prises. Un général russe et un colonel de hussards autrichien ont été tués.

La blessure que le général Bisson, commandant la première division du corps d'armée du maréchal Davoust a reçue au bras, est assez sérieuse pour l'empêcher de servir le reste la campagne. Il n'y a cependant aucun danger.

Depuis le passage de l'Inn, on a fait quinze à dix-huit cents prisonniers, tant Autrichiens que Russes, sans y comprendre les malades.

Le corps d'armée du général Marmont est parti de Lambach le 12 à midi.

L'Empereur a établi son quartier-général à Lambach, où l'on croit qu'il pourra passer toute la nuit du 12. Le temps est très-froid.

Digitized by Google

On a trouvé à Lambach des magasins de sel pour plusieurs millions. On a trouvé dans la caisse de Lintz plusieurs centaines de milliers de florins.

Les Russes ont tout dévasté à Wels, à Lambach et dans tous les villages environnans. Il y a des villages où ils ont tué huit ou dix paysans.

L'agitation et le désordre sont extrêmes à Vienne. Il paroît que le reste du mois de novembre verra des événemens majeurs et d'une grande importance.

Il est arrivé aujourd'hui plusieurs déserteurs russes.

Le 18e Bulletin daté de Linz, le 14 brumaire, porte:

Le prince Murat ne perd pas l'ennemi de vue. L'ennemi avoit laissé dans Ebersberg trois ou quatre cents hommes pour retarder le passage de la Traun; mais les dragons du général Walter se jetèrent dans des bateaux, et, sous la protection de l'artillerie, attaquèrent avec impétuosité la ville. Le lieutenant Villaudet, du 13e régiment de dragons, a passé le premier dans une petite barque.

Le général Walter, après avoir passé le pont sur la Traun, se porta sur Enns. La brigade du général Milhaud rencontra l'ennemi au village d'Asten, le culbuta, le poursuivit jusque dans Enns, et lui fit 200 prisonniers dont 50 hussards russes. Vingt hussards russes ont été tués. L'arrière-garde des troupes autrichiennes, soutenue par la cavalerie russe, a été partout culbutée: ni l'une ni l'autre n'ont tenu à aucune charge. Les 22e et 16e de chasseurs et leurs colonels, Latour-Maubourg et Durosnel, ont montré la plus grande intrépidité. L'aide-de-camp du prince Murat, Flahaut, a eu une balle dans le bras.

Dans la journée du 13, nous avons passé l'Enns, et aujourd'hui le prince Murat est à la poursuite de l'ennemi. Le maréchal Davoust est arrivé le 12 à Steyer; le 13, dans la journée, il s'est emparé de la ville, et a fait 200 prisonniers: l'ennemi paroissoit vouloir s'y défendre. La division de dragons du général Baumont a soutenu sa réputation. L'aide-de-camp du général Baumont a été tué. L'un et l'autre des ponts sur l'Enns sont parfaitement rétablis.

Au combat de Lambach, le colonel autrichien de Graffen et le colonel russe Koloffkin ont été tués.

L'empereur d'Autriche, arrivé à Linz, a reçu des plaintes de la régence sur la mauvaise conduite des Russes qui se sont pas contentés de piller, mais encore ont assommé à coups de bâtons les paysans; ce qui avoit rendu

Digitized by Google

désert un grand nombre de villages. L'empereur a paru très-affligé de ces excès, et a dit qu'il ne pouvoit répondre des troupes russes comme des siennes ; qu'il falloit souffrir patiemment ; ce qui n'a pas consolé les habitans.

On a trouvé à Linlz beaucoup de magasins, et une grande quantité de draps et de capotes dans les manufactures impériales.

Le général Deroi, à la tête d'un corps de Bavarois, a rentré à Lovers l'avant-garde d'une colonne de cinq régimens autrichiens venant d'Italie, l'a complètement battue, lui a fait quatre cents prisonniers et pris trois pièces de canon. Les Bavarois se sont battus avec la plus grande opiniâtreté et une extrême bravoure. Le général Deroi lui-même a été blessé d'un coup de pistolet.

Ces petits combats donnent lieu à un grand nombre de traits de courage de la part des officiers particuliers. Le major-général s'occupe d'une relation détaillée où chacun aura la part de gloire qu'aura méritée son courage.

L'Enns peut être considéré comme la ligne qui défend les approches de Vienne. On prétend que l'ennemi veut tenir et se retrancher derrière les hauteurs de Saint-Hypolite, à dix lieues de Vienne. Notre avant-garde y sera demain.

Le 19e bulletin est ainsi conçu :

Le combat de Lovers a été très-brillant pour les Bavarois. Les Autrichiens occupoient au-delà de Lovers un défilé presqu'inaccessible, flanqué à droite et à gauche par des montagnes à pic. Le couronnement étoit couvert de chasseurs tyroliens qui en connoissoient tous les sentiers ; trois forts en maçonnerie, fermant les montagnes, en rendent l'accès presqu'impossible. Après une vive résistance, les Bavarois culbutèrent tout, firent 600 prisonniers, prirent deux pièces de canon, et s'emparèrent de tous les forts ; mais à l'attaque du dernier, le lieutenant-général Deroi, commandant en chef l'armée bavaroise, fut blessé d'un coup de pistolet. Les Bavarois ont eu douze officiers tués ou blessés, 50 soldats tués, et 250 blessés. La conduite du lieutenant-général Deroi mérite les plus grands éloges : c'est un vieil officier plein d'honneur, extrêmement attaché à l'électeur, dont il est l'ami.

Tous les momens ont été tellement occupés que l'Empereur n'a pu encore passer en revue l'armée bavaroise, ni connoître les braves qui la composent.

Le prince Murat, après la prise d'Enns, poursuivit

Digitized by Google

de nouveau l'ennemi. L'armée russe avoit pris position sur les hauteurs d'Amstetten; le prince Murat l'a attaquée avec ses grenadiers du général Oudinot; le combat a été assez opiniâtre. Les Russes ont été dépostés de toutes leurs positions, ont laissé 400 morts sur le champ de bataille, et 1500 prisonniers. Le prince Murat se loue particulièrement du général Oudinot; son aide-de-camp Lagrange a été blessé.

Le maréchal Davoust, au passage de l'Enns à Steyer, se loue spécialement de la conduite du général Heudelet, qui commande son avant-garde. Il a continué sa marche, et s'est porté à Wahidofen.

Toutes les lettres interceptées portent que les meubles de la cour sont déjà embarqués sur le Danube, et qu'on s'attend à Vienne à la prochaine arrivée des Français.

— Le 4e Bulletin de l'armée d'Italie du quartier-général de Montebello, du 11 brumaire, porte qu'après la bataille du 8 une colonne ennemie de 5000 hommes se trouve coupée aux environs de Caldiero, il fut fait sommation de se rendre à l'ennemi, qui sentit qu'il falloit se résoudre à mettre bas les armes. Une capitulation signée par l'officier-général commandant la colonne ennemie, et par le général Solignac, nous a livré 5000 prisonniers avec armes et bagages, 70 officiers, 1 brigadier, 1 major, 1 colonel, 80 chevaux, etc. etc.

Le prince Charles, de son côté, voyant qu'une colonne de son armée avoit été coupée, et craignant d'être tourné de sa position, s'occupa d'effectuer sa retraite. On fut instruit qu'il avoit fait quelques mouvemens dans la nuit: dès la pointe du jour, de fortes reconnoissances furent poussées sur la ligne; la division des chasseurs à cheval, commandée par le général Espagne, et les voltigeurs de la division Gardanne, se mirent à la poursuite des Autrichiens, qui furent harcelés toute la journée, et auxquels on fit 600 prisonniers. Nous occupons aujourd'hui Montebello; demain l'armée continue sa marche.

Le cinquième Bulletin, que le défaut d'espace ne nous permet pas de rapporter, annonce que l'armée, après quelques heures de repos, poursuivit l'ennemi sur Vicence, et s'empara de cette ville. La précipitation avec laquelle la retraite de l'ennemi s'opéra lui fit abandonner mille blessés, et laisser quelques magasins à notre disposition. Dans cette journée, les Français firent 800 prisonniers.

Au départ du courrier, la division de droite de l'armée marchoit sur Padoue; celle de gauche se portoit, par les *sette comuni*, sur Bassano.

Digitized by Google

(N°. CCXXVIII.) 2 FRIMAIRE an 14.
(Samedi 23 Novembre 1805.)

MERCURE DE FRANCE.

Nos Souscripteurs sont prévenus qu'il n'y aura pas de N°. le samedi 28 décembre 1805, (7 nivose an 14) pour faire concorder les abonnemens des mois du Calendrier républicain avec ceux du Calendrier grégorien.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

TÉLAMON AU DÉSERT.

ÉLÉGIE.

Enfoncé dans ces bois, leur solitude immense
Me fait ouïr encor ce lugubre silence
Qui, près de son tombeau, me frappa si long-temps.
O Mort! cruelle Mort! ce sont là tes accens.
S'ils ne réveillent pas mon oreille insensible,
Ils parlent à mon cœur un langage terrible;
Et je sens trop, hélas! à ces accens muets,
Que la voix de Pauline est éteinte à jamais.

Digitized by Google

Arbres de ces forêts, vos têtes dépouillées,
De sordides frimas aujourd'hui sont souillées;
Mais bientôt du printemps les nouvelles faveurs
Viendront vous couronner de verdure et de fleurs.
Au souffle du Zéphyr vos tiges ondoyantes
Etaleront l'orgueil de leurs feuilles naissantes,
Et, sous vos frais berceaux, mille oiseaux réunis
Célébreront en chœur vos charmes rajeunis;
Et d'un heureux hymen contractant l'alliance,
De ses fruits innocens vous confiront l'enfance.
Hé quoi! vous renaîtrez plus heureux et plus beaux?
Vous sortirez vivans du sein de vos tombeaux?
Et, du livre de vie à jamais effacée,
Pauline, au fond du sien, demeurera glacée?
Non, non, ne croyez pas, vieux enfans des forêts,
Que l'homme, où Dieu se plut à dévoiler ses traits,
Au sort d'un chêne altier doive porter envie.
Hé! qu'importe le cours d'une terrestre vie?
L'espace n'est qu'un point quand il est limité:
Vivre, c'est exister pour l'immortalité.
Vous avez, il est vrai, le frivole avantage
De paroître au printemps renouveler votre âge;
Mais le Temps, à la fin, vous frappant de sa faulx,
Flétrira, sans retour, vos orgueilleux rameaux;
Et, tombés une fois, votre essence grossière
N'est et ne sera plus qu'une vile poussière.
Pauline, avant le temps, ravie à son époux,
A vu, sous le soleil, moins de printemps que vous;
Mais la mort n'abrégea le cours de ses années
Que pour hâter au ciel ses belles destinées;
Et, son cinquième lustre à peine révolu,
L'Eternel lui compta soixante ans de vertu;
Impatient déjà de voir dans l'Empyrée
Voler autour de lui sa substance éthérée.
C'est donc là que tu vis, cher objet de mes pleurs,
Tandis que Télamon, en proie à ses douleurs,

Digitized by Google

Fait retentir les bois de ses cris lamentables ?
Mais pourquoi nos destins ne sont-ils plus semblables ?
Pourquoi, moi qui toujours partageai tes désirs,
Ne suis-je pas heureux de tes divins plaisirs ?
N'ai-je donc plus pour toi cette vive tendresse
Qui faisoit son bonheur de ta moindre allégresse ?
Et, pour t'unir encore au sort d'un vil mortel,
Voudrois-je te ravir aux mains de l'Eternel ?
Non. Malgré les transports où mon ame s'égare,
Je ne formai jamais un souhait si barbare.
Sois l'ornement des cieux, sois heureuse à jamais,
Et ne t'informe pas de mes tristes regrets.
Au Dieu qui voit mon cœur ils ne peuvent déplaire :
Il n'est point à ses yeux de crime involontaire ;
Sa clémence, à nos sens, toujours les pardonna,
Et ne demande point plus qu'il ne nous donna.

Grand Dieu ! qui vois le trouble où se plonge mon ame,
Dissipe ces vapeurs d'un rayon de ta flamme ;
Permets que la Raison, détachant mon bandeau,
A mes sens égarés présente son flambeau,
Et chasse loin de moi ce désespoir funeste
Qui voudroit abréger des jours que je déteste.
Je veux, à mes douleurs laissant un libre cours,
Traîner jusqu'à tes pieds le fardeau de mes jours ;
Je veux pouvoir te dire, au jour de ta justice :
« J'ai supporté la vie, et ce grand sacrifice
» Doit, du moins à tes yeux témoins de mes tourmens,
» Expier de mon cœur les vains égaremens.
» J'ose demander plus : ma longue patience,
» De ses cruels efforts attend la récompense.
» Ne la refuse point à mon ardent amour ;
» Et permets, ô mon Dieu ! qu'au céleste séjour,
» Ma voix, pour célébrer ta puissance divine,
» Puisse unir ses concerts à la voix de Pauline ;
» Qu'à ses côtés toujours, près de ton trône assis,
» Nos vœux et notre encens s'élèvent réunis,

Digitized by Google

» Et qu'épris à jamais d'une égale tendresse,
» Nous puissions t'adorant, nous adorer sans cesse.
» Hélas ! sans la faveur de ce don précieux
» Ta bonté vainement voudroit m'ouvrir les cieux.
» Pardonne cet aveu ; mais loin de sa présence,
» Mon cœur ne conçoit point de pure jouissance,
» Et je craindrois toujours de troubler par mes pleurs
» Des plaisirs de ta cour les célestes douceurs. »
Qu'ai-je dit ? Où m'entraîne une ardeur insensée ?
Ah ! la grandeur divine est sans doute offensée
De se voir disputer, par un foible mortel,
Un cœur que pour lui seul a formé l'Eternel.
Jaloux de notre amour, sa puissance suprême
Veut que l'on n'aime rien que pour lui, qu'en lui-même.
Hé bien ! Dieu paternel, j'ai suivi cette loi :
Dans Pauline jamais je n'adorai que toi,
Et si dans le ciel même elle obtient mon hommage,
C'est qu'elle est à mes yeux ta plus parfaite image.
Qui put la contempler sans admirer soudain
Le chef-d'œuvre brillant de ta puissante main ?
Ce front modeste et doux, cet œil pudique et tendre,
Cette voix qui du ciel sembloit se faire entendre
Quand elle déployoit son organe enchanteur.
Ce cœur.... Mais quel langage est digne de son cœur ?
On voudroit vainement en tracer la peinture :
L'art hésite, ébloui d'une telle nature,
Et bientot, malgré lui, contraint de s'arrêter,
Oublie en admirant qu'il vint pour l'imiter.
Graces, talens, vertus, tout en elle s'allie
Au charme séduisant de cette modestie
Qui, sous un voile saint où l'on n'ose toucher,
Embellit les attraits qu'elle voudroit cacher.
Chaque jour, chaque instant sa tendre bienfaisance
Caresse le malheur, soulage l'indigence,
Ou prête à la vertu qu'elle voit chanceler
La force d'un appui qu'on ne peut ébranler.
Qu'en un cercle nombreux sa voix enchanteresse

Digitized by Google

Serve modestement d'organe à la sagesse :
On l'écoute, on l'admire, et tous les cœurs émus
A ses lèvres bientôt demeurent suspendus.
Là, le railleur méchant, le libertin impie,
Le caustique censeur inspiré par l'envie,
Reçoit, en rougissant d'une sage leçon,
Des mains de la beauté le joug de la raison,
Et, de ses froids bons mots étouffant la licence,
Apprend de la pudeur les lois de la décence.
Vous qui doutez encor s'il est des immortels,
Voyez-là dans un temple au pied des saints autels.
En présence du Dieu qui reçoit son hommage,
Son ame par degrés de son corps se dégage.
On lit dans ses regards élevés vers les cieux,
Qu'elle n'est déjà plus dans ces terrestres lieux;
A vos yeux éblouis la femme est disparue,
Et l'Ange dévoilé frappe seul votre vue.
Et ce cœur adorable, et cet esprit divin,
Du corps qu'il anima subiroit le destin ?
D'une divine main le plus parfait ouvrage
Périroit avec lui dans un commun naufrage ?
O vous qui l'osez dire, et qui, peut-être, hélas !
Prêchez une doctrine où vous ne croyez pas ;
Vous qui niez dans l'homme une céleste flamme,
Vous qui, dans notre sein, ne sentez point une ame,
Nul prix n'est dû sans doute à vos fausses vertus ;
Mais contemplez Pauline, et ne blasphémez plus.
Convenez, à l'aspect de cet être sublime,
Que des foibles mortels la périssable estime
N'a pu payer le prix de ses nobles efforts ;
Et que le ciel, pour elle ouvrant tous ses trésors,
A dû, pour signaler la justice divine,
D'un bonheur immortel faire jouir Pauline.
Objet toujours présent à mon cœur, à mes yeux,
Je crois te voir d'ici planant au haut des cieux,
Lancer autour de toi les rayons de ta gloire.
Un céleste concert célèbre ta mémoire,

Digitized by Google

Et les anges en foule autour de toi pressés,
Par ton brillant éclat me semblent effacés.
Ah ! lorsque dans les bois où tu cherchas mon ame,
Du plus ardent amour tu vis briller la flamme,
Et que, les yeux voilés d'une noble pudeur,
A mes brûlans desirs tu vins offrir ton cœur;
Je crus, à ton aspect, que du ciel descendue,
Une divinité se montroit à ma vue,
Et dans l'illusion où tu jetas mes sens,
Je t'offris à genoux mes vœux et mon encens.
Ce profane transport, quelque ardeur qui l'inspire,
N'est aux yeux du Très-Haut qu'un coupable délire,
Et je dus expier au pied de ses autels,
Un encens idolâtre et des vœux criminels.
Mais quand au haut des cieux, mêlée au chœur des anges,
Du souverain des rois tu chantes les louanges,
Je puis, sans offenser la majesté des saints,
Honorer par l'encens tes glorieux destins,
Et, dans l'excès d'amour qui toujours me domine,
Au culte qu'on leur rend associer Pauline.
Oui, c'est toi désormais, mon ange protecteur,
A qui j'adresserai tous les vœux de mon cœur;
C'est toi de qui l'amour, pour moi toujours le même,
Ira les présenter au tribunal suprême;
Et, lorsqu'en l'implorant je t'aurai pour appui,
Je n'aurai plus à craindre aucun refus de lui.
Demande-lui pour moi, ma céleste Pauline,
Qu'il allume en mon sein cette flamme divine
Qui peut seule épurer mes profanes regrets,
Et confondre en lui seul tous les autres objets.
Demande-lui pour moi ce noble et saint courage
Dont, au lit de la mort, je t'ai vu faire usage
Quand, l'œil étincelant des plus célestes feux,
Tu me fis en mourant ces sublimes adieux :
« Télamon, l'entends-tu cette voix qui m'appelle ?
» Vois-tu s'ouvrir pour moi la demeure éternelle ?
» Ah ! cesse tes regrets, et ne demande pas

Digitized by Google

» Que la fatale faulx suspende mon trépas.
» De ses liens mortels à jamais affranchie,
» Mon ame va jouir d'une immortelle vie.
» Déjà je sens en moi ce doux repos du cœur,
» Des célestes plaisirs aimable avant-coureur.
» Déjà, pleine du Dieu que seul mon ame adore,
» D'un soleil éternel je vois briller l'aurore.
» L'aile de la colombe accordée à mes vœux,
» Se présente à l'instant pour m'élever aux cieux.
» Adieu, je pars, je vole au séjour du tonnerre.
» Je te plains, Télamon.... tu restes sur la terre! »
C'est ainsi que Pauline, à ses derniers momens,
D'un esprit délivré de l'entrave des sens,
S'envoloit sous mes yeux rayonnante de gloire.
Dieu seul, en cet instant, occupoit sa mémoire;
Et son ame sublimé, en brisant sa prison,
Ne regretta plus rien... pas même Télamon.
Mais j'entends d'un bruit sourd la forêt frémissante;
Et le noir Aquilon, à la voix mugissante,
D'un orage effroyable ordonne les apprêts.
Sortons, éloignons-nous de ces sombres forêts.
Cette nuit qui soudain a voilé la lumière,
Ces tourbillons épais de feuilles, de poussière,
Ces éclairs, précurseurs d'un tonnerre lointain,
Qui s'avance, menace, et qui peut-être enfin....
Ah! d'un Dieu juste et bon la pitié salutaire
M'inspire une terreur qui me touche et m'éclaire.
Non, ce n'est point ici, ce n'est point au désert,
Que d'un deuil solitaire obscurément couvert,
Je pourrai désarmer la justice divine,
Et mériter un jour de rejoindre Pauline.
Si je ne puis cesser mes regrets superflus,
Du moins, en la pleurant, pratiquons ses vertus,
Et, quittant à jamais ma retraite profonde,
Pour acquérir le ciel soyons utile au monde.

Par l'auteur de la Nouvelle Ruth.

Digitized by Google

ENIGME.

Sur mes rivales qu'on admire,
J'obtiens le prix de la beauté :
A mon aspect l'amant soupire,
Son tendre cœur est agité.
Pour l'étourdi je suis cruelle,
Lorsqu'il tente de me ravir.
C'est par douceur que d'une belle,
Toujours on doit tout obtenir ;
Mais si ma fraîcheur et mes charmes
Aiguillonnent votre desir,
Que la prudence soit vos armes,
Et de moi vous pourrez jouir.

Par L. P...., *aveugle.*

LOGOGRIPHE.

En face envisagé, je ne suis qu'un pronom ;
Mais je change d'état, contemplé par derrière.
Prends-moi des deux côtés, et de cette manière
Sois sûr de rencontrer mon nom.

CHARADE.

Aux Indes, cher lecteur, on cueille mon premier ;
Le pivot de ton chef est toujours mon dernier :
Garde-toi de glisser, passant sur mon entier.

Par G. V. (de Brive), *abonné.*

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier N° est *Ouragan.*
Celui du Logogriphe est *Potage*, où l'on trouve *otage, toge, page, pâte, âge, pot, Pô, Tage, Gap, page, tape.*
Celui de la Charade est *Sou-ris.*

Digitized by Google

Voyage en Chine; par *Jonh Barrow*. Trois vol. in-8°, et atlas. Prix : 20 fr., et 25 fr. par la poste. A Paris, chez *Buisson*, libraire, rue Hautefeuille ; et chez *le Normant*, libraire, imprimeur du *Journal de l'Empire*, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17.

(Premier extrait.)

L'EMPIRE de la Chine, le plus vaste, le plus peuplé, le plus ancien qui existe dans le monde, gouverné depuis tant de siècles par les mêmes lois et par la volonté d'un seul homme, séparé en quelque sorte du genre humain par sa position et plus encore par sa politique, et resté debout et florissant au milieu des révolutions qui n'ont cessé de bouleverser, de changer successivement toutes les autres parties de la terre ; cette grande société si différente de toutes les autres par ses usages, ses habitudes, ses mœurs, ses besoins, ses ressources, son langage, ses idées religieuses, présente sans doute un spectacle digne d'attention, et fait naître une curiosité d'autant plus vive, qu'il est plus difficile de la satisfaire. Les maximes de son gouvernement s'opposent avec une rigueur inflexible à l'entrée des étrangers dans le pays, et les relations commerciales qui unissent si étroitement les autres peuples, qui confondent souvent leurs mœurs et leurs usages, ne donnent aucun moyen d'étudier, de connoître cette nation extraordinaire, qui méprise les commerçans et semble plutôt tolérer que favoriser un trafic dont elle ne peut cependant méconnoître qu'elle retire de très-grands avantages. Les négocians étrangers confinés dans un port de mer, à l'extrémité méridionale de l'empire, n'ont que rarement

Digitized by Google

la permission de s'écarter des faubourgs de la ville où ils sont renfermés, et dans laquelle ils sont du reste obligés de se soumettre à toutes les vexations à tous les caprices d'agens subalternes contre lesquels ils n'ont aucun recours auprès de l'autorité; à toutes les humiliations, à toutes les avanies dont les abreuve le peuple le plus orgueilleux qui existe, et qui, méprisant ses propres citoyens adonnés au commerce, regarde en outre tout étranger, quelqu'il soit, comme un barbare beaucoup au-dessous du moindre des Chinois. Quelques voyageurs, que des circonstances extraordinaires avoient en quelque sorte poussés jusqu'à la capitale de ce royaume inconnu, et qui mêlèrent dans les récits qu'ils en firent beaucoup de fables et d'exagérations à quelques vérités, furent pendant long-temps, pour les peuples d'Europe, les seuls historiens de ce vaste empire; et l'on n'eut des notions exactes et authentiques sur la Chine que lorsque des Missionnaires français, animés d'un saint zèle, après avoir bravé tous les dangers pour s'y introduire, trouvèrent le moyen, non-seulement de s'y faire tolérer en se rendant utiles, mais encore de forcer à l'estime et souvent à l'admiration, pour leurs vertus et leurs lumières, et ces peuples orgueilleux et le souverain lui-même, qu'ils adorent comme un Dieu. La collection des Mémoires qu'ils publièrent sur cette étonnante nation est un monument aussi curieux qu'instructif, et le seul qui existât dans ce genre jusqu'à l'ambassade de lord Macartney; ambassade dont la relation, écrite par sir Staunton, loin d'altérer l'autorité des savans Missionnaires, la confirme dans tous les points essentiels, et dans ceux qu'elle leur conteste, pourroit être justement soupçonnée d'un peu de partialité, résultat des préjugés religieux et nationaux, et peut-être du dépit que dut natu-

Digitized by Google

rellement faire naître la hauteur avec laquelle les Anglais furent reçus et les désagrémens qu'il leur fallut essuyer. En écartant même ces causes, qui peuvent quelquefois affoiblir leurs témoignages, il est certain que dans une relation semblable, lorsque les deux narrateurs sont également honnêtes et de bon jugement, et qu'ils s'accordent si souvent dans leurs récits, on sera plus porté, s'ils diffèrent quelque fois d'opinion, à croire celui qui a passé sa vie dans le pays, qui en a parcouru les provinces, qu'un homme qui l'a simplement traversé sur un canal, et qui, conduit directement d'un port de mer à la capitale, et là, privé de toutes communications avec les habitans, en est reparti au bout de quarante jours, pour s'en retourner à-peu-près de la même manière qu'il étoit venu. Telle est la position de l'ambassadeur Anglais comparée à celle des Missionnaires.

Il n'en est pas moins vrai que ce Voyage, plein d'observations nouvelles et curieuses, intéressant seulement par le simple Journal des événemens arrivés à l'ambassade, a répandu de nouvelles lumières sur ce peuple singulier, et annonce dans son auteur des connoissances variées et une rare sagacité. Cependant, dans la multitude d'objets nouveaux et intéressans qui frappoient à chaque pas les regards des Anglais, il en est beaucoup que sir Staunton ne pouvoit indiquer que légèrement; d'autres furent omis comme absolument étrangers à son plan, dont le but principal étoit de faire connoître les motifs de l'ambassade, sur-tout de faire valoir les efforts de tous ceux qui la composoient pour étendre les progrès du commerce, et soutenir l'honneur de la nation Britannique. M. Barrow, attaché à cette légation en qualité d'astronome et de mécanicien, crut pouvoir, même après sir Staunton, intéresser le public en lui of-

Digitized by Google

frant ses remarques particulières, et écrivit de son côté une histoire de ce voyage. Dans cette narration nouvelle, forcé quelquefois de répéter ce qu'avoit dit cet habile observateur, il présente plus souvent avec détail les choses que l'autre n'a fait qu'indiquer, et, quelquefois, y joint des observations et des traits qui lui étoient entièrement échappés. Son livre, qui forme le complément du Voyage de lord Macartney, et dont nous annonçons la traduction, ne nous a paru ni moins curieux ni moins agréable que la première relation.

M. Barrow ne peut, sur les lois, les tribunaux, les impôts, la population, dire autre chose que ce qui a été dit par sir Staunton; car, dans un voyage aussi rapide, et entourés comme ils l'étoient de surveillans qui leur permettoient à peine de descendre sur les bords du canal qu'ils parcouroient, il leur étoit impossible de rien observer par eux-mêmes à ce sujet, et les renseignemens qu'ils recueilloient de leurs conducteurs, les comparaisons qu'ils pouvoient faire de leurs divers récits, étoient pour tous les membres de l'ambassade les seules lumières qu'il fût possible d'acquérir sur de semblables matières. Il leur étoit plus facile de porter quelques jugemens sur les mœurs et les usages par leurs rapports directs avec un grand nombre de Chinois de diverses classes, et c'est principalement cette partie intéressante de leurs observations, traitée plus succinctement par le premier narrateur, que M. Barrow s'est plu à développer.

On a écrit de gros livres et fait de longs commentaires sur le prétendu gouvernement *paternel* de la Chine, et son apologie s'est souvent mêlée aux déclamations des philosophes et à leurs calomnies contre les gouvernemens de l'Europe. Cette théorie du pouvoir paternel et domestique, appliquée au chef qui gouverne tout l'état, est belle

Digitized by Google

sans doute : les Chinois la reçoivent en naissant, elle se grave dans leurs ames en caractères ineffaçables et devient le gage le plus sûr de la stabilité du gouvernement, et le principe de toute sa force; mais elle n'est réellement dans la pratique qu'un despotisme absolu, souvent cruel, déguisé sous un nom imposant, et qui, loin de se modeler sur l'affection et la bienveillance d'un père pour ses enfans, dénature ces sentimens pour les faire servir à ses desseins. En Chine, la loi donne au père un pouvoir absolu et arbitraire sur toute sa famille. Il a, comme chez les Romains, le droit de vendre son fils, de le réduire en esclavage; il est à la fois le maître de sa personne et de ses propriétés. Ce droit, qui n'est pas celui de la nature, mais dont l'habitude, l'exemple et l'éducation ont fait pour les Chinois un précepte aussi puissant que les lois, établit dans une égale force le droit de l'empereur, considéré comme père de ses sujets, et le rend maître, par une conséquence naturelle, de leurs propriétés, de leur liberté, de leur vie. Il communique cette tyrannie *paternelle* à tous ceux qui commandent en son nom; et chaque officier de l'empire, depuis les premiers colaos jusqu'aux agens les plus subalternes, usant au gré de ses passions de cette puissance absolue, qu'une politique profonde a rendue sacrée et inviolable, il en résulte que, de tous les peuples, le peuple Chinois est le plus avili, le plus vexé, le plus esclave, et, en même temps, le moins remuant et le plus résigné à son sort; et peut-être faudra-t-il louer la sagesse d'un gouvernement qui, placé dans la position la plus défavorable, qui est celle d'avoir à maintenir une immense population, et jugeant qu'il ne pouvoit être que despotique, a su faire plier les mœurs à ses maximes, et doublant ainsi la stabilité et la force de son pouvoir, a trouvé en même temps le secret d'en rendre le joug plus supportable à ses peuples.

Digitized by Google

Il y a lieu de croire que, sur ce point important, l'observateur Anglais, qui contredit les Missionnaires admirateurs et apologistes du gouvernement Chinois, l'a mieux apprécié que ces religieux, séduits sans doute par le nom imposant qu'il reçoit des peuples et par le respect profond dont il est entouré. Mais, en le dépouillant de ces brillans prestiges, en jugeant par les faits avoués par les Missionnaires eux-mêmes, il paroît démontré que le *bâton* gouverne la Chine toute entière; que, quel que soit le nom que l'on donne à l'exercice d'un semblable pouvoir, il n'en est pas moins vrai que, non-seulement un citoyen tremblant devant le moindre officier, tombe à genoux pour recevoir, suivant son caprice, le châtiment qu'il veut lui infliger, mais encore qu'il ne se relève point sans l'avoir remercié dans les termes les plus humbles, les plus rampans de cette marque d'*affection paternelle* qu'il a bien voulu lui donner; que cette aveugle et basse soumission passe par degrés des derniers citoyens aux premiers officiers de l'empire, de manière que jusqu'à l'empereur, séparé de ces premiers sujets par une distance infinie, et plutôt adoré qu'honoré, l'empire de la Chine n'offre qu'une chaîne d'êtres dégradés, de cœurs flétris par la crainte, tour-à-tour vils esclaves ou despotes insolens, abrutis par des maximes qui éteignent tous les sentimens généreux, qui énervent les ames; mais qui, par cela même, font la force du gouvernement, et assurent le repos de cette innombrable population.

Ces maximes d'une aveugle et entiere soumission changent totalement le caractère des Chinois, et impriment à tout ce peuple une physionomie triste et uniforme. Il ne faut pas chercher ailleurs que dans le despotisme sous lequel il languit, la cause de l'imperfection de ses arts, de son peu de

Digitized by Google

progrès dans les sciences; car ce même Chinois, foible et grossier imitateur dans son pays, rendu à ses dispositions naturelles, lorsqu'il se trouve transplanté dans les colonies européennes, y développe de l'activité et une rare intelligence.

« La disposition naturelle des Chinois, dit à » ce sujet M. Barrow, paroît avoir éprouvé un » changement total par l'influence des lois et des » maximes du gouvernement; influence qui est » bien plus forte en Chine que partout ailleurs, » et qui a donné une pente particulière aux mœurs, » aux sentimens et au caractère moral du peuple. » Là, tout ancien proverbe a autant de force » qu'une loi. Les Chinois sont naturellement tran- » quilles, paisibles, timides. Leur état social et les » abus des lois par lesquelles ils sont gouvernés, » les ont rendus indifférens, insensibles, même » cruels, ainsi qu'un petit nombre d'exemples » que j'ai choisis parmi beaucoup d'autres dont » j'ai été témoin, le prouve trop clairement. Il est » des faits isolés dont j'ai quelquefois tiré des con- » séquences, parce qu'ils s'accordent avec les ac- » tions ordinaires et les événemens de la vie les » plus communs chez les Chinois, et je n'ai pas » hésité à les considérer comme autant de traits » généraux du caractère moral de cette nation. »

Ce qu'il raconte ensuite des barbaries qu'ils exercent les uns envers les autres, ce qu'il dit sur ce châtiment humiliant auquel sont soumis tous les Chinois, depuis le premier ministre jusqu'au dernier manœuvre, inspire à la fois de l'horreur et de la pitié, et prouvera mieux que toutes nos réflexions qu'un pouvoir absolu et arbitraire, quel que soit le nom pompeux qu'on lui donne et le caractère auguste dont on veut le revêtir, finit toujours par devenir injuste et barbare, parce qu'en même temps qu'il éteint toute énergie dans l'ame de celui qui

Digitized by Google

en est accablé, il laisse un libre champ aux passions de celui qui l'exerce.

« Lorsque nous descendîmes le Pei-ho, à notre » retour de Peking, les eaux étoient beaucoup » plus basses que nous ne les avions trouvées en » remontant le fleuve. Un de nos yachts s'en- » grava pendant la nuit. Le temps étoit extrême- » ment froid, et nos pauvres mariniers travaillèrent » dans l'eau jusqu'à la pointe du jour, pour pou- » voir remettre le yacht à flot. Cependant les au- » tres bateaux avoient continué leur route. Alors » l'officier inspecteur, perdant patience, ordonna » à ses soldats d'infliger la bastonnade au patron » du yacht engravé, et à tout l'équipage; ce qu'on » exécuta de la manière la plus impitoyable. Telle » fut la seule récompense qu'obtinrent ces mal- » heureux pour le service du yacht, leur temps » et deux journées d'un travail pénible. J'ai déjà » rapporté comme on dégrada un officier, et on » fit subir à tous ses gens le châtiment du bam- » bou, parce que la viande destinée à notre usage » se trouva un peu gâtée, lorsque la chaleur étoit » à 88 degrés à l'ombre.

» Lorsque le vent étoit contraire, et que nous » allions contre le courant, il falloit tirer les yachts » à la cordelle, et l'on employoit à ce travail » un certain nombre d'hommes. Ces malheureux » étoient toujours pris de force pour ce pénible » et désagréable service. Quelque longue que fût » leur tâche, on ne leur donnoit qu'environ six » sous Anglais par jour (60 centimes), et ils » n'obtenoient jamais rien pour s'en retourner » dans l'endroit où ils avoient été pris. Sachant » la difficulté qu'on auroit à s'en procurer d'au- » tres pour les remplacer, et se doutant bien qu'on » les garderoit jusqu'à ce que les remplaçans fus- » sent trouvés, ils avoient coutume de déserter

» pendant

Digitized by Google

» pendant la nuit, sans se soucier de ce qu'ils » avoient déjà gagné. Alors, pour en avoir [illegible] » tres, les officiers envoyoient leurs soldats dans » les villages les plus voisins, où ils surprenoient » les habitans, les arrachoient de leur [illegible] et les for- » çoient de joindre les yachts.

» Il ne se passoit guère de nuits sans que [illegible] » uns de ces pauvres gens reçussent des [illegible] de » fouet par les soldats, soit parce qu'ils tentoient » de s'échapper, soit parce qu'ils demandoient » d'être exemptés de servir à cause de leur âge, » ou de leurs infirmités. Il étoit vraiment pénible » de contempler l'état déplorable de plusieurs » d'entr'eux. Quelques-uns étoient nus, et paroi- » soient emmaigris et languissans, faute de nourri- » ture. Cependant le travail qu'exigeoit la cor- » delle, pour faire remonter les yachts, n'étoit » pas léger. Tantôt, ceux qui la haloient se trou- » voient obligés de se mettre très-avant dans la » vase; tantôt ils traversoient des criques à la nage, » et ils exposoient sur-le-champ leurs épaules » nues à l'ardeur d'un soleil brûlant. Ils étoient » toujours conduits par un soldat, ou par le lic- » teur de quelque officier subalterne, qui, armé » d'un fouet énorme, les frappoit avec aussi peu » de ménagement que si c'eût été un attelage de » chevaux. »

Les Chinois, malheureux par leurs institutions politiques, ne trouvent aucun dédommagement dans la vie privée et intérieure. Si la contrainte dans laquelle les fils vivent avec leurs pères éteint ces doux épanchemens de la nature, cette mutuelle tendresse qui fait tout le charme de la société domestique, les femmes, plus avilies et non moins soumises que les enfans, ne voient dans leurs époux qu'un maître dédaigneux qui les considère comme de vils instrumens de ses plaisirs, et semble se pri-

Digitized by Google

ver à dessein de l'heureuse influence que pourroient exercer sur lui leurs qualités morales et intellectuelles. M. Barrow donne sur cette partie des mœurs chinoises des détails nouveaux et intéressans, qui nous fourniront la principale matière d'un second et dernier extrait.

N.

Teudimer, ou *la Monarchie Espagnole*; suivi de *Guillaume le Conquérant*; d'*Agénor et Zélie*, drame; d'un *Essai* en trois chants sur la Fronde, et de plusieurs pièces, tant en vers qu'en prose; par *de Gelozan*, du département des Forêts. Un volume in-12. Prix: 2 fr., et 2 fr. 75 c. par la poste. A Bruxelles, chez *Stapleaux*, libraire; et à Paris, chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 17.

Ce n'est pas que j'approuve en un sujet chrétien,
Un auteur follement idolâtre et païen.

BOILEAU.

M. de Gelozan ne nous donne pas moins de trois poëmes à la fois; on ne l'accusera pas de stérilité. Il y ajoute même un drame, et il joint à tout cela une bonne dose de petits vers et de pensées diverses. La préface n'offre rien qui nous encourage à la lecture de ce gros volume; elle nous apprend seulement qu'il contient les essais littéraires de *la jeunesse agitée* de M. de Gelozan, qui a maintenant quarante ans; qu'il les a montrés à un homme de goût, *très-éloigné d'être de ses amis*, pour savoir si ces opuscules pouvoient soutenir l'impression, et qu'il en a reçu cette réponse: *Pourquoi pas? On débite tous les ans, à Paris, mille volumes qui ne valent pas mieux que le vôtre* Cette raison n'auroit peut être pas été jugée suffisante par Leibnitz; mais M. de Gelozan n'est pas si difficile. Il aime

Digitized by Google

mieux croire que ces mille volumes sont bons, que de penser que le sien pourroit bien être mauvais.

Teudimer ou *la Monarchie Espagnole*, est un roman qui rappelle les guerres des Maures contre les Goths en Espagne : les faits se passent dans un temps reculé, que l'histoire n'éclaircit point; les noms des héros et leurs aventures sont également supposés, en sorte que ce n'est pas même un roman historique. Il n'y a donc aucune espèce d'instruction à en tirer, et c'est uniquement pour nous divertir que l'auteur l'a composé. Nous allons voir comment il s'y prend pour nous amuser.

Rodrigue, roi d'Espagne, étoit un Prince heureusement né; mais les délices des cours et les flatteurs l'avoient corrompu : il avoit deshonnoré la fille du *comte Julien*, et il s'étoit emparé de la maîtresse de *Teudimer*, guerrier fameux de ce temps-là. Cette maîtresse se nommoit *Orame*. Le comte Julien s'étoit joint à *Tarif*, chef des Maures, et il avoit entraîné dans sa révolte plusieurs gouverneurs de provinces. Ils marchoient tous en armes sur la capitale, lorsque Teudimer, toujours fidèle à son roi, malgré l'injure cruelle qu'il en avoit reçue, va l'informer de ce qui se passe, et lui offrir son bras pour le défendre. Rodrigue, touché de sa grandeur d'ame, revient à lui, le remercie, et veut lui rendre sa maîtresse qu'il tient enfermée; *mais, ô prodige inconcevable!* on ne la trouve plus dans son appartement, les portes et les fenêtres en sont exactement fermées, « *les gardes qui le cer-* » *nent jurent sur leur tête que personne n'en est sorti.* » Tout le monde voit clairement qu'elle s'est envolée par la cheminée, *et Teudimer, agité, retourne à son hôtel.*

Les parens de la jeune Orame furent les seuls qui pensèrent que Rodrigue l'avoit fait mourir pour se venger de ses mépris. Dans le désespoir que cet attentat leur causoit, ils ne trouvèrent rien de mieux à faire que d'envoyer un petit garçon à la paroisse pour faire sonner en mort; le son de cette cloche, *après s'être élevé dans les*

Digitized by Google

airs, retomba dans les places publiques; mais il ne tua personne.

Alphonse, l'ami de Teudimer, vint le trouver comme on mettoit la table pour le souper; il voulut le consoler sans pouvoir en venir à bout; Teudimer aima mieux jeter un cri, et coller sa bouche sur le siége où Orame s'étoit assise la semaine passée. Ce fut alors que *la lune silencieuse, hâtant sa course dans les cieux, annonça le moment où Alphonse devoit se séparer de son ami.*

Teudimer s'aperçut qu'il restoit à cet ami quelques inquiétudes sur ses desseins, et il le rassura par ces paroles : « *Ne crains rien, mon ami....* »

Aussitôt qu'Alphonse eut quitté Teudimer, le plafond de la salle à manger trouva à propos de disparoître *avec un doux ébranlement.* Orame, qui se promenoit au-dessus de l'hôtel de son amant, s'en aperçut, et elle descendit par ce trou. « Que vois-je, s'écrie-t-il? Dieu! est-ce un » songe, est-ce Orame, Orame vivante? » — « Ce n'est » point un songe, dit-elle, et je respire; mais ne m'aprochez point, car soudain je disparoîtrois. » Elle lui aprit qu'il falloit se préparer à la guerre; qu'il courroit de grands dangers, mais qu'elle veilleroit sur lui; qu'enfin elle l'épouseroit, s'il s'avoit la mériter. Au surplus leur entretien, qui fut long, ne roula que *sur des objets au-dessus de toutes les forces de l'humaine foiblesse;* et Teudimer, qui n'y comprenoit rien, s'endormit si profondément, qu'il ne se réveilla que le lendemain matin.

Cependant l'armée ennemie, commandée par Tarif, aprochoit de Tolède. Le roi Rodrigue et Teudimer vont au-devant, et campent à quelque distance des Maures. Tarif envoie dans le camp ennemi une belle femme pour surprendre les secrets de Rodrigue : cette femme arrive, parle, se penche, *et l'œil des généraux a dévoré la jambe de Vénus.*

Elle s'en retourne pour rendre compte de ce qui lui est arrivé. Tarif profite de ce qu'il apprend, et dispose son

Digitized by Google

armée pour bien recevoir celle des Goths : la bataille s'engage, et, après plusieurs attaques, des marches et des contre-marches, dont le détail exact paroît avoir été pris dans quelque gazette de ces temps éloignés, l'armée du roi fut mise dans une déroute complète; on trouva même sur le champ de bataille un homme sans tête, revêtu des habits du monarque, et personne, excepté le lecteur, ne douta qu'il n'eût été tué. Quant à Teudimer, il s'enfuit avec une petite troupe dans le fond des Pyrénées.

Lorsque Tarif se vit maître de toutes les Espagnes, il s'amollit et se laissa séduire par une certaine Frédelinde; et si l'on me demande ce que c'est que cette Frédelinde, je répondrai, comme M. de Gelozan, que *c'étoit une amante du ci-devant roi. Comme Hercule filant aux pieds d'Omphale, il étoit à ses pieds cherchant dans ses yeux le charme et le poison de sa vie.*

Je ne dirai pas s'il le trouva; l'auteur ne s'en explique point : il se contente de nous apprendre que *les Amours en riant jouoient avec ses armes, tandis que l'Histoire, impartiale et tranquille, confioit au Temps son image flétrissante.*

Teudimer, retiré dans un vieux château-fort, songeoit à relever sa patrie : l'idée de sa chère Orame ne le quittoit pas, et il ne cessoit de l'appeler. Du fond des Pyrénées à Tolède, la distance est assez considérable, et, s'il vouloit s'y faire entendre, il falloit crier un peu fort, ou bien il falloit qu'Orame eût l'oreille bien fine. Quoi qu'il en soit, elle l'entendit, et vint un beau matin descendre dans la cour du château. Elle l'engagea fortement à secourir *ses concitoyens* et à délivrer les autels du vrai Dieu des profanations des idolâtres. Teudimer lui promit de s'en occuper incessamment, et elle s'en retourna je ne sais où.

Le peuple commençoit à se plaindre et à murmurer de la domination des Maures; leur général comprit d'où venoit la source de ces bruits séditieux, et il résolut de la

Digitized by Google

tarir : le voila donc de nouveau en campagne, pour aller chercher Teudimer, retranché dans les forêts et les rochers des Asturies. « Le génie du héros avoit fixé le point » où il vouloit enfin tenter le sort des armes. *Quand il le* » *vit là,* » il prit Alphonse en particulier, et lui commanda d'aller surprendre les magasins des Maures et d'y mettre le feu. *Alphonse pénètre le dessein du héros,* et tandis qu'il traverse les montagnes pour l'exécution de ses ordres, M. de Gelozan adresse aux amans une belle apostrophe : « Plaignez moi, aimez-moi, leur dit-il ; je vous plains, » je vous aime et je m'écrie : est-il rien de plus digne des » regards clémens du ciel que deux amans malheureux ? »

La flamme en tourbillons avoit déjà fait disparoître les tentes qui renfermoient les vivres et les équipages des Maures, lorsque Tarif s'aperçut que l'armée des Goths s'étoit avancée devant son camp à la faveur de cet incendie, et que sa position avantageuse le menaçoit d'une destruction totale. Il résolut de battre en retraite, et Teudimer qui découvrit son dessein, alla chercher une embuscade pour l'inquiéter. C'étoit le matin : « Les oiseaux en » chœur, en saluant le lever du soleil, chantoient la ma- » gnificence et la bonté du Seigneur. Les dieux champêtres » s'approchent pour entendre le rossignol, et Apollon » jaloux, voulant briser sa lyre, est désarmé par le plaisir » vainqueur. » *Hélas !* ajoute M. de Gelozan, *je suis flétri par la douleur.*

Lorsque Teudimer eut long-temps observé les faunes, les sylvains, et le dépit d'Apollon, il entra dans la chapelle d'un hermitage pour y offrir ses vœux à l'Eternel. Le roi Rodrigue qui s'en étoit fait le desservant, lui fit connoître le moyen qu'il avoit employé pour se sauver, lorsqu'il avoit vu son armée en déroute. Au milieu des ennemis dont il étoit entouré, ce malheureux roi s'étoit dépouillé de ses vêtemens ; puis il avoit déshabillé un guerrier de sa taille, qui se trouvoit mort aux pieds de son cheval. Il s'étoit ensuite revêtu des habits de ce soldat ; il l'avoit

Digitized by Google

lui-même recouvert des siens, et il s'étoit enfui n'emportant avec lui que sa couronne, afin qu'on ne le reconnût pas. Il pria Teudimer de monter sur le trône à sa place, lorsqu'il auroit triomphé de ses ennemis, et il lui recommanda de ne pas révéler sa retraite. Teudimer le lui promit, et il alla rejoindre son armée, ne se souvenant plus sans doute du sujet pour lequel il l'avoit quittée.

« Phébus, après avoir traversé *le palais* de l'Aurore, » a laissé derrière lui *ses palais* ornés de rubis, de diamans » et de topazes ; » mais Tarif qui s'en moque, exécute sa retraite avec une perte des trois quarts de son armée : Teudimer le poursuit, et s'empare de la ville de Léon. Le général Maure, considérablement affoibli, se retire derrière un fleuve, prend ses positions, et cherche à réparer ses forces, avant de tenter une nouvelle attaque.

La belle Orame, qui voltigeoit toujours dans les airs, s'aperçut de fort loin que la bouche de Teudimer s'ouvroit d'une certaine façon, et elle comprit que c'étoit pour l'appeler : Elle ne donna pas le temps à son amant de prononcer son nom, et elle parut à ses yeux *sous une voûte d'orangers silencieuse*. « L'orgueil, lui dit-elle, l'emporte » donc chez toi sur le souvenir d'Orame ; tu flottes dans » le doute et tu oublies *ton amie* ! »

« Je jure, répond Teudimer, que ma bouche s'ouvroit » pour t'appeler. » — « Je le sais, dit-elle ; ce reproche est » une expression de mon amour. »

Teudimer est hors de lui-même ; mais Orame, qui conserve mieux son sang-froid, lui conseille d'accepter la trêve que Tarif lui a fait proposer : « Pendant le calme, » tu étendras tes forces, comme un arbre croissant étend » ses bras sous le règne des Gémeaux. » A la bonne heure, dit-il en lui-même, et sur-le-champ il conclut cette trêve.

Pour profiter des momens de loisir qu'elle lui laissoit, il trouva qu'il étoit convenable de quitter l'Espagne et d'aller rendre visite au roi des Maures, qui demeuroit alors à

Digitized by Google

Damas ; mais son voyage fut retardé par la révolte d'une petite ville qu'il fallut soumettre. M. de Gelozan croit qu'il est prudent de taire le nom de cette ville, ce qui nous prive du plaisir de l'apprendre au lecteur; mais en revanche, il nous avertit un peu plus loin qu'il *a eu l'audace d'exposer sur la scène la* Mort de Didon ; ce qui nous dédommage bien de sa réserve.

En allant à Damas, Teudimer passe devant tous les pays illustré par les Grecs et les Romains; il leur fait ses adieux, et il mêle toujours à ses regrets un souvenir historique, ou pieux ou touchant. C'est ainsi qu'en découvrant les champs de la Sicile, le poète s'écrie : « O Apollon ! » vous les protégez, vous les sauvez ! » et que portant ensuite ses regards sur la Crète, il se rappelle que ce petit empire a été chanté par monseigneur l'archevêque de Cambrai.

« Le diable vit la course du héros en versant des pleurs de rage, et il s'écria : « Orages de l'Enfer, sortez, sortez, » reconnoissez la voix qui vous appelle ; emparez-vous des » airs ; que Teudimer disparoisse dans les flots, et que.....» Cette belle évocation fut suivie d'une tempête affreuse ; et Teudimer alloit périr, lorsque Dieu dit : « *Élémens, rentrez dans l'ordre* », et l'ordre fut rétabli, et le diable alla se cacher dans le fond du Tartare.

Le chef des Goths se hâte d'arriver à Damas ; il obtient de Miramolin que la trêve signée par Tarif son lieutenant soit changée en une longue paix; et désormais en repos, il va prendre l'air dans les jardins du Prince. La jeune Orame, plus habile ou plus hardie que nos modernes Aéronautes, avoit dirigé son nuage vers la Syrie, et elle passoit précisément au-dessus d'un bosquet dans le moment même que son amant en parcouroit les sinuosités. Il se jette à ses pieds, mais elle lui dit : « Pars, mon ami, » va prendre les armes, il en est temps ; on aura soin de » rompre la trêve que tu viens de signer. » Le héros le regardoit sans répondre, quand soudain elle disparut.

Digitized by Google

« Il alla voir ensuite l'endroit où l'heureux Paul fut » forcé, par une voix irrésistible, d'entrer dans la route » que le ciel lui traçoit. »

On attendoit en Espagne le retour de Teudimer, comme celui d'un libérateur et d'un sauveur ; « mais Lise, ber- » gère jeune, sensible et vertueuse, qui avoit suivi des yeux » son amant, parti pour Damas sur le vaisseau de Teu- dimer, » ne le voyoit pas encore revenir : « elle ramenoit » ses troupeaux à ces rivages chéris, en appelant l'amant » sans lequel elle languissoit comme une tendre fleur que » n'arrosent plus les pleurs de l'Aurore. »

Enfin elle découvre une voile dans le lointain, et c'est elle qui ramène son amant et Teudimer. Elle crie, et les sentinelles crient, et tout le monde crie : « Le voilà ! Voi- » là le sauveur de l'Espagne ! »

M. de Gelozan pense ici « qu'il est temps de dissiper » *le nuage qui enveloppe le ressort de nouveaux évé-* » *nemens dont le poids faillit d'écraser l'édifice renais-* » *sant de la monarchie espagnole.* » Et tout le monde conviendra qu'il a bien raison ; mais où trouver ce *nuage* et ce *ressort?* Voilà le difficile, s'il pouvoit y avoir quelque chose de difficile pour M. de Gelozan.

Tarif devint furieux lorsqu'il apprit que le roi son maître avoit accordé la paix à Teudimer : il résolut de la rompre, et voici le moyen qu'il employa. Sa fille étoit aimée du fils de Miramolin : il lui fit passer des instructions secrètes. M. de Gelozan qui les a vues, prétend que cette perfide amante excita le fils contre le père, et que sa pas- sion lui fit commettre un crime abominable qui le plaça sur le trône : il épousa la fille de Tarif, mais bientôt il la fit mettre à mort ; et, pour éviter la vengeance que son père auroit pu tirer de ce nouveau meurtre, il fit passer des ordres en Espagne, et le général des Maures, le fa- meux Tarif, fut exécuté. Le parricide mourut lui-même quelque temps après ; mais il eut soin de se bien confesser avant d'expirer.

Digitized by Google

Aussitôt que Tarif se vit exécuté, il jugea qu'il n'avoit pas un moment à perdre, s'il vouloit battre Teudimer avant de se faire enterrer. Il lui livra donc une bataille terrible, dont le succès fut long-temps incertain : les deux chefs se joignirent enfin, et les deux armées suspendirent leurs mouvemens, pour être témoins de l'issue de ce combat particulier. Quoique mort, Tarif portoit à son adversaire de formidables coups, que celui-ci paroit avec une adresse merveilleuse : Teudimer obtint même sur lui un avantage considérable; car l'ayant choqué avec violence, le cadavre de Tarif tomba sur la poussière, et il eût été facile au général des Goths de lui plonger son glaive dans le ventre, ou même dans la tête; mais il ne voulut pas le tuer une seconde fois, et il le laissa renversé. La victoire de Teudimer décida du sort de l'Espagne. Ce héros fut couronné roi dans Tolède. Mais au moment qu'il se défendoit de recevoir cet honneur, un ange descendit du ciel tenant Orame par la main; *elle toucha la terre, et l'ange disparoît.* Rodrigue arrive avec une cassette sous le bras; il en tire sa couronne, et la pose sur le front du héros. Orame ne dit pas un mot pendant toute cette admirable scène, ensorte qu'on ne sait pas comment elle avoit dissipé *le nuage* qui cachoit *le ressort* qui la portoit dans les airs; mais, à cela près, elle vécut parfaitement heureuse et ne s'envola plus. Tout le monde fut content, sans en excepter le comte Julien, et Tarif se fit enterrer.

En voilà plus qu'il n'en faut pour connoître le goût, le style et tout le sublime de l'imagination de M. de Gelozan; ses deux autres poëmes ou romans offrent la même marche, les mêmes couleurs, et, peu s'en faut, les mêmes événemens. Avec de légères variantes ils pourroient faire suite au premier, et ils n'y gâteroient rien.

L'un d'eux est cependant écrit en vers; mais cela ne le rend que plus plaisant. Quant à ses petites pièces détachées et à ses pensées diverses, elles m'ont paru très-bien placées; elles sont dignes des poëmes, et les poëmes sont

Digitized by Google

dignes d'elles : c'est un fort joli assortiment. J'ai lu tout le livre sans en passer une syllabe : cela doit me faire aimer M. de Gelozan ; car, sans me vanter, ni lui non plus, je puis bien répondre qu'il n'y a que lui et moi qui soyons capables d'un tel effort. G.

LETTRE

A L'EDITEUR DU *MERCURE*.

Les opinions sur le procès des Templiers sont si différentes, que les rédacteurs d'un même journal ne sont pas d'accord entr'eux à cet égard. Dans le *Mercure*, par exemple, on en parle d'une toute autre manière à l'article littérature, qu'à celui des spectacles. J'aurois voulu, comme un autre, énoncer mon avis sur cette grande affaire ; mais j'avoue que j'ai d'abord un peu hésité, en voyant M. N., dans le compte par lui rendu des *Mémoires historiques sur les Templiers*, avancer qu'on peut prouver que leur apologie a presque toujours été entreprise par des *athées*, des *déistes* ou des *protestans*. (Dernier N° du *Mercure*.) J'aurois eu quelque chose à dire en leur faveur ; mais il est dur de se voir proscrire pour avoir défendu des proscrits. Si je cède à mon penchant, me voilà inscrit sur la liste fatale : les commères de mon quartier, la populace, des lecteurs même croiront que j'ai mérité les trois terribles qualifications à la fois, et cela ne laisse pas que d'être ou de pouvoir devenir dangereux. Non-seulement je serai rayé du nombre des catholiques, je serai, ce qui est bien plus fâcheux, réputé leur ennemi ; car M. N. n'admet point de neutralité. S'il faut l'en croire, *les gens* qui défendent la mémoire des Templiers ne peuvent cacher leur haine pour la religion catholique.

Ces gens-là sont d'autant plus malheureux, que jamais rien ne fut moins digne de haine que le catholicisme, qui

Digitized by Google

est une religion toute d'amour, qui le commande et l'inspire, épouvante le puissant et protège le faible, regarde les richesses comme un dépôt entre les mains du riche, la probité comme une qualité insuffisante, et la charité comme un devoir. La haine d'une telle religion ne sembleroit pas possible; et le plus incrédule doit se dire : « Si » elle ne descend pas du ciel, il faut convenir qu'elle mé» ritoit d'en descendre. »

Ils sont encore bien mal-adroits ceux qui, pour prouver qu'on ne doit pas brûler à petit feu des accusés dont on a refusé d'entendre la défense, vont manifester leur haine contre la religion catholique; car, loin qu'un tel abus de pouvoir soit autorisé par cette religion, il est directement contraire à ses préceptes. La religion catholique, d'ailleurs, est absolument étrangère à cette discussion sur les Templiers; et ses amis ou ses adversaires n'ont rien à espérer ni à craindre de l'opinion qu'on en a pu prendre. Mais il ne faut pas confondre la cause de la religion et celle de quelques-uns de ses indignes ministres. Il ne faut pas croire qu'on haïsse la religion, parce qu'on parle comme l'histoire d'un pontife avare, simoniaque et débauché. L'historien ne fait pas preuve de haine contre la monarchie pour faire justice des mauvais monarques.

Une chose, heureusement, me rassure contre l'anathème lancé par M. N. : lui-même, à ce qu'il prétend, « se garde » bien de prononcer sur une question dans laquelle Bos» suet a cru *pouvoir douter*. » L'expression n'est pas rigoureusement exacte : Bossuet a suffisamment manifesté son opinion sur l'innocence des Templiers. « Ils avouèrent, » dit-il, dans les tortures, et nièrent dans les supplices. » On ne sait pas s'il n'y eut pas plus d'avarice et de ven» geance que de justice dans leur exécution. » M. N. a trop de bonne foi pour ne pas convenir que c'est là une insinuation en faveur des accusés; et, certes, je n'use pas de tous mes avantages en traitant cette tournure oratoire d'insinuation. C'est avec réflexion que je m'abstiens d'en user,

Digitized by Google

parce qu'une bonne raison prise du fond des choses, me fait plus d'impression que l'autorité la plus imposante.

Supposons donc que Bossuet, en son temps assez bon catholique, n'ait voulu qu'insinuer l'innocence des accusés ; n'a-t-on pas pu, sans être athée, chercher à l'établir ? Et si un *insensé*, ou ce qui est suivant moi la même chose, un athée soutient aussi la même proposition, est-ce une raison pour qu'elle soit fausse ? S'il dit qu'il est jour à midi, faudra-t-il prétendre le contraire ?

Un peu encouragé par l'exemple de Bossuet, je vais marcher d'un pas moins timide, et examiner avec assurance quelques-unes d s assertions de M. N. qui, en se gardant de rien affi mer, c'est-à-dire de prononcer, contre l'opinion de Bossuet, que les Templiers furent coupables, traite si mal ceux qui ont eu l'audace de penser qu'ils étoient innocens; je dis innocens des crimes qui les firent *rôtir* : car, qu'ils fussent exempts de toute foiblesse humaine, c'est assurément ce que je n'affirmerai pas.

M. N. reproche à l'auteur de la tragédie des *Templiers* d'avoir représenté ces religieux comme des héros et des saints, « eux qui sont reconnus, *même par leurs apologistes*, pour » des hommes corrompus, orgueilleux, méprisables par leurs » vices et leurs débauches, odieux par leur faste et leur arro» gance. » Si M. N. ne se méprend point, ils auroient eu là d'étranges apologistes ; mais il est bien visible que la mémoire de M. N. l'a trompé: il a pris une supposition pour une concession. Quelqu'un aura dit : « Quand même le proverbe créé après la mort des Templiers par leurs ennemis auroit eu quelque fondement, quand quelques-uns d'entr'eux auroient aimé le vin, le luxe et les femmes, encore n'eût-il pas fallu les brûler comme des hérétiques, des relaps, après avoir jeté au cachot ceux qui se proposoient pour les défendre. » Au reste, on n'a pas examiné s'ils étoient entachés de quelques vices, mais convaincus des crimes qu'on leur a imputés.

M. Raynouard n'a contredit aucune vérité, n'a pas

Digitized by Google

changé, comme le suppose M. N., « des caractères his-» toriques en personnages d'invention, » lorsqu'il a représenté les Templiers *rôtis*, comme des héros et des saints. Voici ce que, d'après les auteurs contemporains, disent de leur mort Daniel et Velly, l'un et l'autre cependant opposés aux Templiers : « Tous, au milieu des flammes, » invoquoient le saint nom de Dieu. Il n'y en eut AUCUN » qui, pour se délivrer d'un si affreux supplice, voulût » profiter de l'amnistie qu'on lui offroit, s'il renonçoit à » ses protestations. » Il me semble qu'une telle fin est celle de héros chrétiens; et M. N. est fort difficile, s'il exige quelque chose de plus pour constater une mort héroïque et chrétienne. Je lui dirois volontiers :

Si quid novisti rectius istis,
Candidus imperti.

« Si vous savez quelque chose de plus beau, faites-le-nous connoître. » Le récit du connétable n'est que l'histoire, mise en vers, et en vers superbes, de l'aveu de tout le monde.

Laissant là un moment les Templiers, M. N. tombe encore rudement sur leurs avocats, sur les adversaires de la question *préparatoire* et des bûchers. « Beaucoup de gens peut-» être (dit-il) auroient passé de dire que les Tem-» pliers pourroient bien avoir été des débauchés, des hé-» rétiques, des séditieux, qui ne peuvent supporter qu'on » veuille établir qu'il soit juste de punir des séditieux et » des *hérétiques*. »

Cela signifie très-intelligiblement que, parmi les avocats du Temple, on compte non-seulement des athées, des déistes, des hérétiques, mais encore des séditieux, qui soutiennent leur propre cause en plaidant celle des Templiers. Voilà une grave imputation. L'étrange destinée que celle de ces infortunés religieux! On les brûla sans vouloir entendre leur justification, et aujourd'hui on menace et on outrage ceux qui entreprennent de justifier leur mémoire. Morts ou vivans, on ne veut pas permettre qu'ils soient défendus.

Digitized by Google

Je ne suis point de l'avis de leurs apologistes, s'ils pensent que les séditieux ne sont point punissables. Je ne crois pas, au reste, que personne ait avancé une si impertinente proposition; mais j'adopte sans balancer le sentiment de ceux qui ne veulent pas qu'on punisse les hérétiques, si ce n'est canoniquement. Quand je vois que Moréri compte 275 hérésies, sans parler des hérétiques de l'Ancien Testament, qui avoit aussi les siens; sans comprendre le jansénisme, que les auteurs de la liste avoient apparemment leurs raisons pour en exclure; quand je songe au nombre et à la qualité des coupables de ce genre de délit; quand je me rappelle que Tertullien, si long-temps l'un des flambeaux de l'Eglise, s'est à la fin empêtré dans l'hérésie; que Fénélon l'a frisée; que Pascal, Boileau, Racine s'y sont laissés entraîner; que l'Europe compte des millions de protestans; que l'univers est, pour ainsi dire, couvert d'hérétiques, je ne saurois m'empêcher d'opiner très-fortement pour qu'on ne punisse pas l'univers avec trop de sévérité, quand ce ne seroit qu'à cause de l'embarras de lui trouver des correcteurs: et la peine du feu, les fagots verts même à part, me paroît trop rigoureuse. On auroit tort de trouver mon indulgence excessive; elle est entièrement dans l'esprit du christianisme, et conforme à la pratique des premiers temps de l'Eglise. Ce fut vers la fin du quatrième siècle que, pour la première fois, coula le sang des hétérodoxes. Les priscillianistes, obscurs sectaires, furent ses premières victimes, et elles furent immolées par un tyran hypocrite, par Maxime. Saint Martin le conjura vainement de les épargner. L'Eglise, par un cri unanime, témoigna son improbation et sa douleur. Elle ne connoissoit, contre les adversaires de sa foi, d'autres armes que ses anathèmes.

On est depuis long-temps revenu à cette doctrine pleine de justice et d'humanité. Vouloir aujourd'hui d'autre punition contre les hérétiques, ce seroit nous faire rétrograder jusqu'aux siècles de la barbarie. La philosophie nous a fait assez de mal pour retenir le peu de bien

Digitized by Google

que nous lui devons. En détestant son audace et son imprudence, ne retournons pas au fanatisme dont elle nous a délivrés, ne regrettons pas qu'on ait cessé de brûler les hérétiques :

Ne scuticâ dignum horribili sectere flagello.

« Ne déchirez pas, dit Horace, celui qui n'a mérité qu'un léger châtiment. »

Je n'ai plus qu'une assertion de M. N. à relever. Il pose en thèse que, « si les Templiers étoient justement accu-» sés, ils furent justement punis. La conséquence est de » rigueur. » Oui, pour la multitude; non pas pour les hommes aussi instruits que M. N. Il n'y a de juste punition que celle qui est légale. L'accusé même coupable a le droit de se plaindre si l'on veut arbitrairement statuer sur son sort : la société est encore plus intéressée que lui a ce qu'il ne soit pas jugé ainsi. C'est un hasard alors si la punition tombe sur un coupable; et des choses de cette importance ne peuvent être abandonnées au hasard. Il n'y a même presque jamais de certitude absolue du crime qu'après une instruction régulière. Ainsi, quand les Templiers eussent été coupables, les juges seroient encore dignes de blâme pour avoir intimidé, repoussé, emprisonné leurs défenseurs.

J'ai cru d'autant plus utile, monsieur, de combattre ce petit nombre d'erreurs échappées à M. N., que l'article où elles se trouvent est d'ailleurs plein d'observations aussi judicieuses que bien présentées et bien écrites. Je n'aurois pas pris la peine de le réfuter sans l'estime singulière que m'inspirent son talent, son caractère et ses intentions, dont la pureté ne peut être l'objet d'un doute, quoique son zèle l'ait, à mon avis, emporté un peu trop loin.

ANECDOTE.

M. DE.... ayant conçu un projet avantageux à l'état, mais encore plus avantageux pour lui, vint à Paris pour solliciter un privilége.

Arrivé

Digitized by Google

Arrivé à Versailles, il se présenta chez le ministre, qui le renvoya à ses bureaux. Les commis jetèrent avec dédain son mémoire dans des cartons, sans daigner le lire, en disant : « Nous verrons cela. » Il les sollicite pendant un mois, et ces messieurs lui répondent toujours qu'ils ont autre chose à faire que de s'occuper des rêves des *projetaires*, par qui ils sont obsédés.

Indigné de leurs procédés, et fatigué de ses courses à Versailles, il confia ses chagrins à un de ses amis, qui lui dit que, pour réveiller l'attention des ministres et en imposer à l'insolence des commis, il n'y avoit qu'un parti à prendre, le seul qui pût réussir. Qu'il falloit quitter son habit modeste, se vêtir richement, prendre un carrosse, un cocher, des laquais à grande livrée, se présenter avec dignité chez les ministres, avec fierté chez les commis. En ce cas, répliqua M. De...., qui avoit épuisé ses ressources par son long séjour à Paris, je dois me disposer à retourner dans mes foyers.

Quelque temps après, en revenant à pied du faubourg Saint-Antoine, il fut accueilli par une averse rue Quincampoix. Il se mit sous une porte cochère en attendant que l'orage se dissipât. Là, il vit arriver des carrosses qui entroient dans la cour, des voitures de place d'où descendoient des personnes qui se rendoient dans l'intérieur; il se permit de suivre la foule pour voir ce qui pouvoit attirer tant de monde dans cette maison.

Il entra dans une grande salle où il y avoit des gradins élevés des deux côtés, des bancs au-dessous, et, dans le fond, une estrade avec un fauteuil, une table, une écritoire, du papier et des bougies, et beaucoup de personnes se promenant ou assises causant entr'elles. Il crut qu'on alloit faire quelque lecture intéressante, lorsqu'il vit entrer un grave personnage suivi d'un secrétaire et de deux laquais. A son apparition tout le monde se leva pour lui faire honneur. Cet homme monta sur l'estrade, se plaça dans le fauteuil, étala une riche tabatière, prit du tabac, et, les

Digitized by Google

coudes appuyés sur la table, il dit : « Vous savez, MM., qu'il est question d'affermer les sous-fermes de telle province.... Il y a soumission pour 400,000 liv. » Et son secrétaire lui ayant présenté une épingle, il la fixa sur une des bougies allumées, et s'étendit nonchalamment dans son fauteuil.

Une voix cria à gauche : 3000 liv. — L'huissier : à 403,000 liv. ; et une autre voix à droite : 2,000 liv. — A 405,000 liv.... Tandis que les enchères augmentoient de droite et de gauche, il prit fantaisie à M. De.... de mettre la sienne, et il cria : 4000 liv. Les deux partis étonnés se regardent, se font des signes, s'abouchent entr'eux et députent deux hommes vers M. De... qui le font entrer dans la chambre voisine. Là, ils lui demandèrent qu'elle étoit sa compagnie; il répondit qu'elle étoit dans la province dont il étoit question, et qu'il étoit député par elle pour enchérir. Ils lui représentèrent que sa mission n'auroit aucun succès; que quoiqu'ils parussent divisés, ils ne formoient qu'une seule compagnie; qu'ils lui conseilloient de se désister, et que, pour le dédommager des frais de son voyage, ils le gratifieroient de cent louis. Cent louis ! répliqua avec dédain M. De..... ma portion d'intérêt m'en rapportera plus de six cents. Et rentré dans la salle, il cria : 3000 liv. Les députés revinrent quelques instans après, l'entraînèrent dans la même chambre, lui offrirent deux, trois, quatre et enfin cinq cents louis, qu'il accepta. Ils lui dirent de les attendre dans la même pièce, et apportèrent en bon papier la somme convenue à M. De.., qui suivit alors le conseil de son ami, se présenta chez le ministre, qui l'accueillit avec bonté et appostilla son mémoire. Le secrétaire le recommanda aux commis, qui en firent un rapport favorable. Le privilége fut accordé, et son projet s'exécuta.

MARIN.

Digitized by Google

SPECTACLES.

Théatre de l'Opéra-Comique.

Léonce, ou *le Fils adoptif*, en deux actes, paroles de M. *Marsollier*, musique de M. *Nicolo*.

Un drame sans intérêt ne peut être un bon ouvrage, puisqu'on n'est pas même d'accord qu'il faille donner ce nom à un drame intéressant. Nous pensons que cette rigueur est outrée; mais nous ne saurions disconvenir qu'un drame froid n'est pas supportable. Cependant celui de *Léonce* est froid et a réussi. Il y a une triple raison de cette exception à la règle générale. Cette froideur a été en quelque sorte réchauffée par le jeu des acteurs, sur-tout de Solié; la pièce est semée de très-jolies ariettes, et soutenue par une charmante musique.

Germeuil n'ayant plus ni femme ni enfans, avoit adopté Léonce, à peine sorti du berceau : c'étoit l'enfant d'un pauvre laboureur, qui en avoit un grand nombre. Il fut expressément stipulé que le père ne se feroit jamais connoître à ce fils, Germeuil voulant que Léonce ne sentît que pour lui les mouvemens de la tendresse filiale. Il est au moment de l'unir à une orpheline intéressante, et leur destine toute sa fortune. Les futurs époux s'aiment; aucun obstacle ne traverse leur bonheur; mais tout-à-coup on annonce qu'un homme logé dans le voisinage, suit des yeux tous les pas de Léonce dès qu'il peut l'appercevoir. Celui-ci le fait venir. On devine bien que c'est son père, et qu'il ne veut plus le quitter.

Le premier mouvement de Germeuil, lorsqu'il apprend cette reconnoissance, est de se séparer de l'un et de l'autre. Léonce se dispose à partir avec son père. Sa maîtresse veut le suivre. « Quoi! dit-il, malgré mon infortune? —

Digitized by Google

» Ah ! n'en doutez point un seul moment ; je ne vous le » pardonnerois pas. »

Le père fait offrir à Germeuil de lui laisser son fils, pourvu qu'il ait la liberté de le voir seulement une fois chaque année. Léonce ne veut pas de cet arrangement. Germeuil ne se montre pas plus disposé à l'accepter : en sorte que la séparation semble inévitable. Dans cette supposition, Germeuil redemande son portrait. Ce n'est qu'une épreuve qu'il veut faire subir au jeune homme, qui rend une boîte précieuse où le portrait étoit enfermé, sans vouloir restituer l'image de son bienfaiteur. Germeuil attendri garde le père, le fils et la maîtresse. Ce dénouement est trop prévu pour produire de l'effet. La bizarrerie de Germeuil, qui ne veut pas qu'un fils aime son père, est trop extraordinaire pour paroître vraisemblable. Comme il est d'ailleurs plein de raison et de sensibilité, on est trop sûr que cette fantaisie n'aura pas de suite. L'incident du portrait est employé pour la troisième fois depuis peu de temps. On l'avoit déjà vu dans le *Tartufe de Mœurs*, et dans une comédie récemment jouée à Louvois, intitulée *Les Jeunes Époux*.

Deux ariettes principalement ont fait la petite fortune de cet opéra, où il ne se trouve de comique que le rôle d'un valet. La première est chantée par Germeuil. Il compare le mariage à un voyage qui dure toute la vie.

L'Amour, l'Estime et l'Amitié
Sont les compagnons du voyage.

Ce refrein, avec quelque variation, revient à chaque couplet. Si quelquefois, dit-il, l'Amour se détourne de la route,

L'Estime au moins et l'Amitié
Sont les compagnes du voyage.

Privé de l'agrément dont il vante la douceur, il se console en pensant qu'il va faire deux heureux :

Leur bonheur et leur amitié
Sont mes compagnons de voyage.

Digitized by Google

L'autre ariette est dans la bouche du valet, qui compare les avantages et les inconvéniens du mariage et du célibat, hésitant pour lequel il se déterminera. Après avoir tout pesé, il est d'avis que, pour jouir d'une félicité sans mélange,

Il faudroit, lorsqu'on se marie,
Pouvoir encor rester garçon.

Madame Gavaudan a joué avec beaucoup de finesse, de sentiment et de gaieté tout à-la-fois; son mari, comme à l'ordinaire, c'est-à-dire très-bien. Moreau a fait rire. Les rôles de Chenard et de Juliet sont assez peu intéressans. Le jeu de ces acteurs est connu: il y a toujours du naturel et de l'énergie. Dans celui de Juliet, on desireroit quelquefois moins d'uniformité. Chenard laisse rarement quelque chose à desirer. Les auteurs ont été demandés, et ont bien voulu paroître.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Jean La Fontaine, par M. *Dieu-la-Foi* et M....

Il n'étoit pas très-difficile de peindre la bonhomie du poète de la Nature et des Graces. Il ne s'agissoit que d'encadrer quelques-unes de ses actions et quelques-uns de ses mots les plus connus. C'est ce qu'ont fait les auteurs de ce vaudeville. Ils nous ont donné La Fontaine peint par lui-même. Il est plus mal-aisé d'écrire avec esprit et avec finesse. Cette difficulté n'en paroît pas une pour M. Dieu-la-Foi et son coopérateur anonyme. Ils ont répandu l'esprit avec une sorte de profusion sur cette pièce; mais ils n'ont pas su également placer le bon homme au centre d'une action un peu intéressante. J'éprouve même quelqu'embarras à dire quelle est celle qu'ils ont imaginée, parce qu'elle est à peine marquée.

La Fontaine, logé chez madame Hervart, a un valet qui lâche à tout propos quelques bribes de latin, qu'il a prises

Digitized by Google

à son maître, et qu'il restitue à tout venant. Quelqu'un se présente pour voir La Fontaine; et au latin que crache son laquais, prend celui-ci pour le fabuliste. Le modeste latiniste décline ses qualités, et dit qu'il finit

Par où bien des gens qu'on salue,
Ont commencé dans tout pays.

Cette plaisanterie n'est pas neuve, il s'en faut bien. La Fontaine arrive, et, voulant donner à son valet de l'argent qu'il vient de recevoir, s'aperçoit qu'il n'a pas sa bourse. Il l'a laissée dans un fiacre qu'il a pris à la place *des Innocens*. On pense bien qu'il n'en a pas retenu le numéro. Il se souvient seulement qu'un des chevaux est blanc et l'autre noir. Il dit qu'il a été pour voir son ami Mésange, et qu'il ne l'a pas trouvé. — « Mais vous saviez qu'il étoit » mort depuis un mois. — Je ne croyois pas qu'il y eût si » long-temps. »

Son fils, qu'il ne connoît pas, est amoureux de Sophie Hervart, qui ne le trouve pas mauvais. Ces jeunes amans apprennent par cœur toutes les fables de La Fontaine, à mesure qu'elles tombent du *fablier*, et disent, en parlant de leur recueil :

Ce livre seul peut tout apprendre,
Lorsqu'on sait bien le méditer:
Il est le premier qu'il faut prendre,
Et le dernier qu'on doit quitter.

La Fontaine vit séparé de sa femme; on lui en demande la raison : « N'avez-vous pas fait bon ménage ensemble? — » Fort bon; nous nous sommes peu vus. » Lully vient le voir pour la première fois, et lui parle du *Requiem* qu'il a mis en musique. « Vous le connoissez, sans doute? — » Non, en vérité. — Je le crois un très-pauvre homme : » il ne connoît pas même mon *Requiem*. » Le musicien lui propose de composer un opéra. Il s'en défend : « Les opéras, dit-il, me font bâiller, même ceux » que je fais. » Lully insiste; La Fontaine ne se rend

Digitized by Google

pas. « Je n'ai pas la tête à la poésie en ce moment. — » Qui diable vous parle de poésie? il s'agit d'un opéra. » Mais le bon-homme avoit bien d'autres pensées ; il étoit occupé d'un duel. Un capitaine de dragons passoit pour être bien avec sa femme. Les amis du poète lui avoient persuadé que son honneur exigeoit qu'il provoquât son rival. Il le trouve à point nommé : « Monsieur, je vous » prie de vous battre avec moi, si vous en avez le temps, » et prenez bien garde à vous, car je vous avertis que je » suis fort mal-adroit. » Le rendez-vous étant convenu, La Fontaine, en attendant l'heure, s'occupe à versifier une fable. Il survient du monde ; on lui parle, il ne s'en apperçoit pas. « Eh parbleu, lui dit-on, laissez-là un mo- » ment vos bêtes. — Messieurs, je vous salue. » Et le voilà parti pour son duel. Son fils se trouve sur le champ de bataille, prend l'épée de son père, et désarme le capitaine, qui a bien voulu laisser cette petite satisfaction au jeune homme. Ils reviennent tous ensemble à la maison. On apprend à La Fontaine que son défenseur est son fils : « J'en suis bien aise, dit-il. » Madame Hervart donne sa fille à ce brave jeune homme. La pièce finit par cinq ou six fables de La Fontaine, très-agréablement tournées en vaudevilles. Malgré la foiblesse ou la nullité de l'intrigue ; c'est une jolie bagatelle. La Fontaine a été représenté par Chapelle, qui a l'emploi des Cassandres à ce théâtre, et qui le remplit parfaitement. Il m'a semblé qu'il en avoit quelquefois trop conservé les manières dans ce rôle. Quoiqu'on ait dit, avec raison, que la vie de La Fontaine fut une distraction perpétuelle, on ne doit pas lui donner l'allure d'un benêt. La bonhomie, et même les distractions d'un homme de génie, ne ressemblent point à la stupidité.

ANNONCES.

Œuvres choisies de Pellisson, de l'Académie Française; faisant suite aux œuvres choisies de Saint-Réal et de Saint-Evremond ; précédées d'une notice sur la vie, le caractère et les ouvrages de Pellisson.

Digitized by Google

Par N. L. M. Desessart. Deux vol. in-12. — Prix : 4 fr., papier ordinaire ; 6 fr., papier fin, et 8 fr., papier vélin.

A Paris, chez Desessarts, libraire, rue du Théâtre-Français, près la place de l'Odéon.

ÉDITION STÉRÉOTYPE, d'après le procédé d'Herhan. *Epitome Historiæ sacræ, ad usum tyronum linguæ latinæ ; auctore*, C. Fr. Lhomond. Un vol. in-18, relié en parchemin. — Prix : 90 cent.

A la Librairie Stéréotype, chez H. Nicolle et compagnie, rue des Petits-Augustins, n. 15.

Le Chansonnier des Dames, ou *les Etrennes de l'Amour pour l'an* 1806. Sixième volume de la collection. Ce recueil est un choix des plus jolies chansons qui ont paru dans le courant de l'année. Avec plaisir on y rencontre à chaque page les noms des charmans auteurs du Vaudeville : tels que MM. Armand-Gouffé, Chazet, Després, Dieulafoi, Dubois, Ph. la Madelaine, Piis, Radet, Ségur, mesdames Perrier, Montanclos, etc., etc. Un vol. in-18, fig. Prix : 1 fr., et 1 fr. 25 c. par la poste.

A Paris, chez Pillot aîné, lib., sur le Pont-Neuf, n°. 12, et quai Malaquais, n°. 15, à côté du petit hôtel Bouillon.

Décisions du tribunal de Cassation, contenues au bulletin des jugemens de ce tribunal, années 7, 8, 9 et 10, matières civiles rangées par ordre alphabétique ; suivies d'une table chronologique des lois qui ont motivé ces décisions. Par M. Levasseur, ancien avocat. — Prix : 1 fr. 25 centimes.

A Paris, chez Hénée, imprimeur-libraire, au bas du pont Saint-Michel, n. 3 ; J. B. Garnery, rue de Seine, hôtel Mirabeau ; Capelle et Renand, libraires-commissionnaires, rue J. J. Rousseau ; Treuttel et Würtz, libraires, rue de Lille, n. 17 (703), derrière les Théatins, et à Strasbourg, même maison de commerce ; à Lyon, Ballanche, père et fils ; à Genève, Paschoud ; à Toulouse, Dupleix ; à Tours, Romain et compagnie.

Voyages entrepris dans les gouvernemens méridionaux de l'empire de Russie, dans les années 1793 et 1794 ; par M. le professeur Pallas ; traduit de l'allemand par M. de la Boulaye, docteur en médecine de la faculté de Gottingue ; et M. Tonnelier, membre des sociétés d'histoire naturelle et philomatique de Paris, conservateur du cabinet de minéralogie de l'école des mines. Avec 28 figures qui se trouvent dans l'ouvrage, et un atlas de 33 planches, faisant suite au voyage de Pallas, vol. in-4°. Deux vol. in-4° imprimés sur beau papier avec figures et atlas comportant 55 planches. — Prix : 60 fr., et 72 fr. par la poste.

A Paris, à la Librairie Economique, rue de la Harpe, collége d'Harcourt, n. 94 ; chez Déterville, rue du Battoir, n. 16.

Recueil d'observations faites d'après la nouvelle doctrine de Brown, par J. Franck, Brera, Roeschlaub, Thomann, Horn, Marcus, Weikard etc., médecins directeurs des hôpitaux de Vienne, Pavie, Landshut, Wurtzbourg, Brunswick, Bamberg, etc. Avec la théorie de chaque maladie, et renfermant la réfutation des objections faites contre la théorie de Brown, par MM. Pinel, Pomme, Tourlet, etc. ; par J. F. Chortel, tome 3e et dernier. — Prix : 6 fr., et 7 fr. 25 centimes par la poste.

A Luxembourg, de l'Imprimerie de C. Lamort.

Digitized by Google

Voyages de Guibert dans diverses parties de la France et en Suisse; faits en 1775, 1778, 1784 et 1785. Contenant 1°. Libourne : ville et port. — 2°. Brest, marine anglaise et française. Isthme et retranchemens de Quelerne, etc., etc. — 3°. Lorraine. Alsace, Franche-Comté, Suisse, Villars à Sierck; abbaye d'Orval; Turenne, champ de bataille de Turckheim; montagne du Ballon; glacier de Grindelvald. — 4°. Weissembourg. — 5°. Parties méridionales, Bordeaux, port et salle de spectacle; parallèle entre les Alpes et les Pyrénées; canal du Languedoc; fontaine de Vaucluse; déserts de Drais; coup-d'œil sur toutes les places et châteaux fortifiés de ces provinces, leur situation et leur utilité; génie de Vauban, etc., etc. Ouvrage posthume, publié par sa veuve. Un vol. in-8° de 420 pages. — Prix : 5 fr., et 6 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez d'Hautel, libraire, rue du Bacq, n. 122, près les Missions, et rue Mézières, n. 8, près Saint-Sulpice.

Rousseliana, ou Recueil de tous les bons mots, vers, calembourg, lazzis et facéties des Cadet-Roussel, où l'on a réuni toutes les additions de M. Brunet, qui ne se trouvent pas dans les pièces imprimées; avec sa permission; et la tragédie de Matapan, ou les Assassinats de l'Amour. Volume faisant collection et suite au Brunétiana, ou Calembourgs comme s'il en pleuvoit, Angotiana, Guères de Trois, (suite des deux précédens), Crieriana, Ivrogniana, Grivoisiana, etc. Par Anagrame Dauneur. Avec cette épigraphe :

Il fait la barbe aux autres.

Avec les portraits de Brunet et d'Hugot, dans Cadet-Roussel, barbier. — Prix : 1 fr., et 1 fr. 25 centimes par la poste.

A Paris, chez Mad. Cavanagh, libraire, sous le passage du Panorama, n. 5.

Anaximandre, ou le Sacrifice aux Graces, comédie en un acte et en vers, par M. Andrieux, membre de l'Institut national; représentée sur le Théâtre-Français, le 14 vendémiaire an 14. Suivie des changemens faits et adoptés pour la tragédie de Nicomède, de Pierre Corneille, et celle de Polyeucte du même auteur. Par M. Andrieux. — Prix : 1 fr. 50 c., et 1 fr. 80 centimes par la poste.

A Paris, chez Léopold Collin, libraire, rue Git-le-Cœur, n. 4.

Nouvel Atlas portatif et classique de Géographie ancienne et moderne, d'après les nouvelles divisions des états de l'Europe et les dernières découvertes, pour l'intelligence de toutes les géographies; contenant 30 cartes enluminées, dont 25 pour la géographie ancienne; adopté par l'école spéciale militaire de Fontainebleau, et à l'usage des lycées et écoles secondaires. Un vol. in-4°, cart. — Prix : 10 fr., et 11 fr. par la poste.

A Paris, chez Hyacinthe Langlois, libraire, quai des Augustins, n. 67, près le Pont-Neuf; chez lequel on trouve l'Abrégé de la géographie de Guthrie, quatrième édition, adopté par les mêmes écoles. Un fort vol. in-8°. — Prix : 7 fr. 50 centimes, broché.

Les Chevaliers du Cygne, ou la Cour de Charlemagne, par Mad. de Genlis; nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée. Trois vol. in-8°. — Prix : brochés, 12 fr., et 15 fr. — Les mêmes, 3 vol. in-12, brochés, 7 fr. 50 c., et 10 fr. par la poste.

A Paris, chez Maradan, libraire, rue des Grands-Augustins, n. 9, vis-à-vis la rue du Pont-de-Lodi.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 17.*

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Vienne, 3 *novembre*. — Le général Mack, en revenant ici, n'a pas eu la permission d'entrer en ville : le peuple est tellement aigri contre lui, qu'on craignoit qu'il ne se fût porté à quelqu'excès. L'empereur ne s'est pas contenté d'envoyer ce général à Brunn, mais lui a fait répondre sur la demande qu'il avoit faite d'un conseil de guerre, pour examiner sa conduite, qu'il seroit jugé par ce conseil avec la plus grande sévérité, mais en même temps avec la plus exacte justice.

Berlin, 9 *novembre*. — Le jour que le général Duroc a eu son audience de congé, une voiture de la cour attelée de deux chevaux, avec un valet-de-pied du roi et un chasseur, a été le prendre à son hôtel, où il a été reconduit de la même manière.

Mardi prochain, le ministre d'état comte de Haugwitz, accompagné du conseiller de légation Lombard, partira d'ici pour se rendre au quartier-général de l'Empereur Napoléon, pour faire à S. M. I. des propositions tendantes au rétablissement de la paix générale.

On assure que la réponse de l'Empereur Napoléon, à une certaine déclaration de notre cour, est déjà arrivée.

Hambourg, 12 *novembre*.

Il n'est bruit ici que d'une alliance qui a été conclue, dit-on, le 3 novembre entre la Russie et la Prusse. Pour être persuadé qu'on ignore entièrement les conditions que ces souverains ont arrêtées entr'eux, il suffit d'écouter les diverses interprétations qu'on donne à leur alliance, et aux motifs qui l'ont décidée. Le voyage de M. Haugwitz auprès de l'Empereur des Français seroit une première conséquence du rapprochement de la Prusse et de la Russie; il seroit chargé de faire à ce monarque des propositions pour une paix générale : jusqu'ici tout est croyable. Mais lorsqu'on ajoute que ces propositions sont les mêmes que celles dont M. de Novosilsoff étoit porteur, on commence à douter de la réalité du fait. Comment croire que la Russie, déconcertée dans ses mesures guerrières, battue provisoirement dans son allié l'empereur d'Allemagne, pense qu'elle puisse faire absolument les mêmes propositions que lorsqu'elle offroit une médiation en apparence impartiale et désintéressée? Nos politiques ajoutent que le résultat

Digitized by Google

des négociations dont M. Haugwitz est chargé, décidera si la convention conclue entre la Russie et la Prusse, et à laquelle plusieurs autres princes ont accédé, sera mise à exécution. Par cette tournure, on semble vouloir rendre la France responsable des malheurs qu'entraîneroit une longue guerre; mais tout le monde sait que ce n'est point elle qui a déchiré le traité de paix; et, avant de vouloir en revenir à celui de Lunéville, il faudroit du moins que le puissances coalisées pour une négociation parlassent du rétablissement du traité d'Amiens. L'Angleterre joue le continent; c'est bien de la part de l'Angleterre; mais que tous les princes du Nord se prêtent à ce jeu terrible, voilà ce qu'on ne conçoit pas; et ce qui fait frémir les têtes sages: car personne ne doute du parti que prendra l'Empereur des Français. Il veut la paix; mais il la veut durable, utile, honorable pour le continent; et toutes propositions qui favoriseroient l'Angleterre dans son ambition, ne seront jamais regardées par lui comme de véritables propositions de paix.

La Haye, 10 *novembre*. — Il est arrivé ici des lettres de Londres, en date du 6 de ce mois. On venoit de recevoir en cette dernière ville, l'avis de la mort de Nelson, qui a été tué devant Cadix, où il s'est livré un sanglant combat entre les flottes combinées et la flotte anglaise. Cette mort a répandu la consternation à Londres, Nelson y étant regardé comme l'appui le plus ferme de la marine anglaise.

PARIS.

Le vingtième bulletin de la grande armée, daté de Lintz le 16 brumaire, est ainsi conçu:

Le combat d'Amstetten a fait beaucoup d'honneur à la cavalerie, et particulièrement aux 9e et 10e régimens de hussards, et aux grenadiers de la division du général Oudinot.

Les Russes ont depuis accéléré leur retraite; ils ont en vain coupé les ponts sur l'Ips, qui ont été promptement rétablis, et le prince Murat est arrivé jusqu'auprès de l'abbaye de Molk.

Une reconnoissance s'est portée sur la Bohême. Nous avons pris des magasins très-considérables, soit à Freystadt, soit à Matthausen.

Digitized by Google

Le Maréchal Mortier, avec un corps d'armée, manœuvre sur la rive gauche du Danube.

Une députation du sénat vient d'arriver à Lintz. L'électeur de Bavière y est attendu dans deux heures.

Lintz, 17 brumaire.

L'électeur de Bavière et le prince électoral sont arrivés hier soir à Lintz. Le lieutenant-général, comte de Giulay, envoyé par l'empereur d'Autriche, y est arrivé dans la nuit. Il a eu une très-longue conférence avec l'Empereur. On ignore l'objet de sa mission.

On a fait au combat d'Amstetten 1800 prisonniers, dont 700 Russes.

Le prince Murat a établi son quartier-général à l'abbaye de Molk. Ses avant-postes sont sur Saint-Polten (Saint-Hippolyte.)

Dans la journée du 17, le général Marmont s'est dirigé sur Léoben. Arrivé à Weyer, il a rencontré le régiment de Giulay, l'a chargé et lui a fait 400 prisonniers, dont un colonel et plusieurs officiers. Il a poursuivi sa route. Toutes les colonnes de l'armée sont en grande manœuvre.

Le 21e est daté du 19, et de Molk; on y lit:

Le 16 brumaire, le corps d'armée du maréchal Davoust se dirigea de Steyer sur Naydhoffen, Marienzell et Lilienfeld. Par ce mouvement, il débordoit entièrement la gauche de l'armée ennemie, qu'on supposoit devoir tenir sur les hauteurs de Saint-Hippolyte; et de Lilienfeld il se dirigeoit sur Vienne par un grand chemin de roulage qui y conduit directement.

Le 17, l'avant-garde de ce maréchal étant encore à plusieurs lieues de Marienzell, rencontra le corps du général Meerfeldt qui marchoit pour se porter sur Neustadt et couvrir Vienne de ce côté. Le général de brigade Heudelet, commandant l'avant-garde du maréchal Davoust, attaqua l'ennemi avec la plus grande vigueur, le mit en déroute, et le poursuivit l'espace de cinq lieues.

Le résultat de ce combat de Marienzell a été la prise de trois drapeaux, de seize pièces de canon et de quatre mille prisonniers, parmi lesquels se trouvent les colonels des régimens Joseph de Collorédo et de Deutschmeisler, et cinq majors.

Le 13e régiment d'infanterie légère et le 108e régiment de ligne se sont parfaitement comportés.

Le 18 au matin, le prince Murat est arrivé à Saint-

Digitized by Google

Hippolyte. Il a dirigé le général de brigade de dragons Sebastiani sur Vienne. Toute la cour et les grands sont partis de cette capitale. On avoit déjà annoncé aux avant-postes que l'empereur se préparoit à quitter Vienne.

L'armée russe a effectué sa retraite à Krems en repassant le Danube, craignant sans doute de voir ses communications avec la Moravie coupées par le mouvement qu'a fait le maréchal Mortier sur la rive gauche du Danube.

Le général Marmont doit avoir dépassé Léoben.

L'abbaye de Molk, où est logé l'Empereur, est une des plus belles de l'Europe. Il n'y a en France ni en Italie aucun couvent ni abbaye qu'on puisse lui comparer. Elle est dans une position forte, et domine le Danube. C'étoit un des principaux postes des Romains qui s'appelait *la Maison de fer*, bâtie par l'empereur Commode. Les caves et les selliers de l'abbaye se sont trouvés remplis de très-bon vin de Hongrie : ce qui a été d'un très-grand secours à l'armée qui depuis long-temps en manquoit ; mais nous voilà dans le pays du vin ; il y en a beaucoup dans les environs de Vienne. L'Empereur a ordonné qu'on mît une sauve-garde particulière au château de Lusschloss, petite maison de campagne de l'empereur d'Autriche, qui se trouve sur la rive gauche du Danube.

Les avenues de Vienne de ce côté ne ressemblent pas aux avenues des grandes capitales. De Lintz à Vienne, il n'y a qu'une seule chaussée ; un grand nombre de rivières, telles que l'Ips, l'Eslaph, la Molk, la Trasen, etc., n'ont que de mauvais ponts en bois. Le pays est couvert de forêts de sapins : à chaque pas des positions inexpugnables où l'ennemi a en vain essayé de tenir. Il a toujours eu à craindre de se voir débordé et tourné par les colonnes qui manœuvroient au-delà de ses flancs. Depuis l'Inn jusqu'ici, le Danube est superbe ; ses points-de-vue sont pittoresques ; sa navigation, en descendant, rapide et facile.

Toutes les lettres interceptées ne parlent que de l'effroyable chaos dont Vienne offre le spectacle. La guerre a été entreprise par le cabinet autrichien contre l'avis de tous les princes de la famille impériale. Mais Collorédo, mené par sa femme qui, française, porte à sa patrie la haine la plus envenimée ; Cobentzel accoutumé à trembler au seul nom d'un Russe, dans la persuasion où il est que tout doit fléchir devant eux, et chez qui, d'ailleurs, il est possible que

Digitized by Google

les agens de l'Angleterre aient trouvé moyen de s'introduire; et enfin, ce misérable Mack qui avoit déjà joué un si grand rôle pour le renouvellement de la seconde coalition, voilà les influences qui ont été plus fortes que celles de tous les hommes sages et de tous les membres de la famille impériale. Il n'est pas jusqu'au dernier bourgeois, au dernier officier subalterne qui ne sente que cette guerre n'est avantageuse que pour les Anglais; que l'on ne s'est battu que pour eux; qu'ils sont les artisans du malheur de l'Europe, comme par leur monopole ils sont les auteurs de la cherté excessive des denrées.

— M. le maréchal Massena a adressé au ministre de la guerre, le rapport suivant du 7 brumaire, du quartier-général de Saint-Martin :

« D'après la marche de la grande armée, monsieur le maréchal, et toujours guidé par l'idée de subordonner mes mouvemens aux siens, j'ai fait attaquer l'ennemi ce matin, vers cinq heures. Voici quelles étoient mes dispositions et quel en a été le résultat :

» Le général Seras, commandant à ma gauche la 5e division, avoit ordre de passer l'Adige à Polo. L'objet de son mouvement étoit d'arrêter les troupes qui pouvoient descendre de la vallée de l'Adige et du val Poliselle.

» J'avois ordonné au général Verdier, commandant à ma droite la 2e division, de manœuvrer avec les troupes qui la composent et quatre régimens de cavalerie, depuis Ronco jusqu'à Albaro, de manière à donner des inquiétudes à l'ennemi.

» Au moment arrêté pour l'exécution de ces mouvemens, j'ai fait passer au pont du vieux château de Véronne, la première division commandée par le général Gardanne, et la quatrième commandée par le général Duhesme. Ces troupes ont attaqué avec vigueur les hauteurs du Val-Pantène, et tourné et château de San-Félice. Profitant alors de l'avantage de leur position, j'ai forcé l'ennemi à évacuer Véronnette. Les palissades du pont neuf ont été aussitôt abattues, et la division de chasseurs à cheval aux ordres du général Espagne, celle de grenadiers aux ordres du général Patourneau, la réserve de cavalerie commandée par le général Mennet, et la troisième division commandée par le général Molitor, ont traversé Véronnette et se sont portées sur la grande route de Saint-Michel, où les Autrichiens nous ont opposé de l'infanterie de la cavalerie protégées par plusieurs pièces de canon.

Digitized by Google

» J'ai ordonné diverses charges de cavalerie qui ont été vivement exécutées, et que j'ai fait soutenir par des compagnies de grenadiers, placées à droite et à gauche de la chaussée; l'ennemi a été culbuté, le village de Saint-Michel emporté, et dans l'une de ces charges, l'escadron de mes guides a fait mettre bas les armes à 500 fantassins. La division Molitor secondant puissamment la marche de nos grenadiers, nous avons chassé devant nous les Autrichiens jusqu'au-delà de Saint-Martin, et nous avons enfin pris position à Vago. Je poursuivrai demain matin mes avantages, et je pousserai l'ennemi aussi loin que je le pourrai. Il a laissé beaucoup de monde sur le champ de bataille; nous lui avons fait environ 1600 prisonniers, et deux pièces de canon sont restées en notre pouvoir. Nous n'avons de notre côté perdu que quelques hommes, et nous ne comptons qu'une centaine de blessés.

» J'apprends ce soir que le général Seras a heureusement exécuté son mouvement, et qu'en s'emparant des positions que j'avois indiquées, il a fait un certain nombre de prisonniers. Je fais descendre vers Persago les barques trouvées à Véronnette, pour effectuer le passage de la division Verdier.

» J'aurai soin, monsieur le général, de vous informer de mes mouvemens ultérieurs. Je n'ai que des éloges à donner à l'ardeur et à l'intrépidité de nos troupes. Veuillez leur rendre auprès de S. M. l'Empereur et Roi le témoignage qu'elles brûlent d'imiter les exemples de la grande armée, et qu'elles sauront mériter d'avoir part aux récompenses que S. M. sait si bien décerner à la valeur.

Le 6e bulletin de l'armée d'Italie du quartier-général de Passeriano, et du 22 brumaire, porte ce qui suit:

L'armée dans sa marche sur la Piave n'a rencontré que de foibles obstacles; de la Piave au Tagliamento, elle a vu fuir devant elle quelques corps de cavalerie qui sembloient l'observer, mais dont la retraite étoit calculée de manière à éviter tout engagement.

C'est au Tagliamento que l'ennemi parut vouloir nous attendre: il avoit réuni sur la rive gauche six régimens de cavalerie et quatre régimens d'infanterie, et sa contenance faisoit présumer qu'il défendroit vivement le passage.

Le général en chef n'avoit eu d'abord que le dessein de faire reconnoître sa position par de la cavalerie. La division des chasseurs commandée par le général Espagne, celles des dragons et cuirassiers, commandées par les géné-

Digitized by Google

raux Mermet et Pully, s'étoient postées sur le fleuve, tandis que les divisions Duhesme et Seras marchoient sur Saint-Vito, et que celles des généraux Molitor et Gardanne se dirigeoient sur Valvasone.

Le général Espagne avoit reçu l'ordre de pousser des reconnoissances. Le 21, à six heures du matin, un escadron qu'il avoit fait passer fut chargé par un régiment de cavalerie autrichienne; il soutint l'attaque avec intrépidité, et donna le temps au général Espagne de se porter au-devant de l'ennemi, qui bientôt fut repoussé et mis en fuite. Notre artillerie cependant s'étoit mise en position. La canonnade commença d'une rive à l'autre; elle fut très-vive et se prolongea toute la journée. L'ennemi avoit placé trente pièces de canon derrière une digue: nous n'en avions que dix-huit, et nos artilleurs conservèrent leur supériorité ordinaire. Les divisions d'infanterie arrivèrent vers le soir. Le général en chef, satisfait des avantages qu'il avoit obtenus, et qui lui en assuroient de nouveaux, ne voulut pas de suite effectuer le passage; il se contenta de faire ses dispositions pour le lendemain, persuadé qu'il pourroit porter des coups plus décisifs; les divisions s'étoient réunies aux points indiqués à S. Vito et à Valvasone: c'est sur ces deux points qu'elles devoient passer le fleuve, tourner et couper l'ennemi. Le prince Charles craignit sans doute l'exécution de ce plan; il ne jugea pas devoir attendre le jour dans sa position, et dès minuit il étoit en retraite sur le chemin de Palma-Nova. L'armée passa le Tagliamento avec le regret de n'avoir plus d'ennemis à combattre, et ce fut alors qu'elle connut mieux encore tous les résultats de la journée de la veille. La rive gauche du fleuve étoit couverte d'hommes et de chevaux qui avoient péri par l'effet de notre artillerie.

L'armée continue sa marche: l'espoir de rencontrer et de combattre l'ennemi ajoute à son impatiente ardeur. Elle apprend tout ce que fait la grande armée; et le desir de seconder ses mouvemens, et de répondre à la confiance de l'Empereur, l'agite et l'aiguillonne sans cesse. L'avant-garde enlève chaque jour des prisonniers qui vont grossir le nombre de ceux que nous avons déjà faits. Le temps est constamment favorable: on travaille à réparer les ponts de la Piave et du Tagliamento.

— M. Delaborde, colonel des hussards, qui a accompagné S. Ex. l'ambassadeur général Junot à la cour de Portugal, vient d'être décoré par le prince régent du grand ordre royal et militaire du Christ.

Digitized by Google

(N°. CCXXIX.) 9 FRIMAIRE an 14.
(Samedi 30 Novembre 1805.)

MERCURE DE FRANCE.

Nos Souscripteurs sont prévenus qu'il n'y aura pas de N°. le samedi 28 décembre 1805, (7 nivose an 14) pour faire concorder les abonnemens des mois du Calendrier républicain avec ceux du Calendrier grégorien.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

L'INDÉPENDANCE DE L'HOMME DE LETTRES.

HORACE A MÉCÈNE.

Libera per vacuum posui vestigia princeps.
HORACE.

Illustre et cher appui, dont l'auguste faveur
A su de mon destin adoucir la rigueur,
O toi dont l'amitié, la noble bienfaisance,
Ont acquis tant de droits à ma reconnoissance,
Mécène, ô mon ami, permets que, dans ces vers,
De ton plus grand bienfait j'instruise l'univers.

E 4

Digitized by Google

Non, de tous les présens que tu voulus me faire,
La richesse n'est pas celui que je préfère :
Pour moi, tu le sais bien, l'or n'est pas le bonheur;
Souviens-toi de ces vers que t'adressa mon cœur :
« Ami, reprends les biens que ta faveur me donne,
» Si, pour les conserver, il faut que j'abandonne
» Le droit de disposer de moi, de mes loisirs,
» S'il faut que je renonce aux champêtres plaisirs;
» Peu me suffit, je hais une faveur servile,
» Et fuis, ami des champs, les chagrins de la ville. »
Eh bien ! tu veux encor rester mon bienfaiteur,
Et qu'Horace envers toi s'acquitte par son cœur !
Ainsi, quand ta bonté me laisse l'abondance,
Tu veux bien me laisser encor l'indépendance.
L'indépendance ! Est-il un bien plus précieux ?
Voilà de tes présens le plus cher à mes yeux.
Dévouée à toi seul, mais libre et sans entrave,
Ma Muse est ton amie et non pas ton esclave;
Et de cette amitié les honnorables droits
A mon esprit jamais n'ont imposé de lois.
Tu le sais, les écrits dictés par la contrainte,
Ceux que peut inspirer l'intérêt ou la crainte,
Mécène, n'iront pas à l'immortalité :
Leur auteur avili meurt dans l'obscurité.
L'esprit indépendant peut seul être sublime :
Jamais de l'Hélicon il n'atteindra la cîme
Celui qui, du pouvoir constant adulateur,
Se fait des passions le coupable orateur;
De ses lâches efforts la honte est le partage;
Il n'obtient que la haine et le mépris du sage.

Pour toi, riche et puissant, mais noble en tes bienfaits,
Tu ne m'as point vendu les dons que tu m'as faits :
Mon ame par ces dons ne fut point enchaînée;
Toujours par son instinct ma Muse dominée,
Et changeant, à son gré, de sujet et de ton,
Osa, sous les Césars, préconiser Caton,

Digitized by Google

Et n'a pu consentir à célébrer Auguste
Que lorsqu'il s'est montré bon, magnanime et juste.
Oui, Mécène, malheur au poète avorté
Qui, par la soif de l'or bassement tourmenté,
Toujours prompt à louer ce que l'on veut qu'il loue,
De la vertu, des mœurs insolemment se joue;
Ses vers sont bas, rampans, sans force, sans vigueur,
Et toujours son esprit est vil comme son cœur.
Le but qu'à l'écrivain la raison doit prescrire
Est, dans tout ce qu'il fait, ou de plaire ou d'instruire.
Comment pourroit-il plaire alors que ses écrits,
Dictés par la bassesse, inspirent le mépris;
Et quelle instruction puiser dans ses ouvrages,
Si, valet du puissant qui le tient à ses gages,
Et bravant à la fois le goût, la vérité,
Il offre au vice même un éloge effronté?
Si quelquefois ma Muse eut le don de te plaire,
C'est que, de ma pensée interprète sincère,
Mon vers naît de mon ame, elle est tout mon esprit;
Si je n'avois senti je n'aurois point écrit.
Mais de mes sentimens, puisés dans la nature,
L'amour du vrai fut seul la règle et la mesure:
De cette unique loi mon esprit dépendant,
De toute autre influence abhorre l'ascendant.
Ainsi, soit que mes vers, malins enfans du rire,
Des travers des humains crayonnent la satire;
Soit que des immortels ou des plus grands héros
Je chante les bienfaits, célèbre les travaux;
Soit qu'un ton plus léger, modulé sur ma lyre,
De Bacchus, de l'Amour te peigne le délire;
Quelque sujet enfin que ma Muse ait traité,
Dis: « Ce qu'Horace pense, Horace l'a chanté;
» Et ses écrits, exempts de fard et d'imposture,
» Sont du fond de son cœur la naïve peinture. »
Tu diras vrai, Mécène: oui, voici mon secret;
Sois-en, illustre ami, le confident discret.

Digitized by Google

Je brûlois, jeune encor, d'épancher cette flamme
Qui subjugue mes sens et maîtrise mon ame;
Mais, toujours de moi-même inflexible censeur,
Je n'osois me livrer à ce penchant flatteur;
Je voulois, me frayant quelques routes nouvelles,
Atteindre à la hauteur des antiques modèles;
Mille obstacles divers, surmontant mes efforts,
De ma Muse effrayée étouffoient les accords.
Tout-à-coup une voix en sursaut me réveille;
Cette voix retentit encore à mon oreille :
« Horace ! sois instruit de ton heureux destin,
» Apollon t'a doué de son souffle divin;
» Mais ce n'est point assez, si la Raison sévère
» De son flambeau sacré ne te guide et t'éclaire :
» A sa vive lueur, au feu de ses rayons
» Allume ta pensée, épure tes crayons;
» La Grèce t'offrira des sources immortelles.
» Quand ton esprit, formé sur ces nobles modèles,
» De l'utile, du juste aura connu les lois,
» Que de l'homme il saura les devoirs et les droits,
» A ton enthousiasme abandonne ta lyre;
» Et toujours la raison, dominant ton délire,
» Va, même à ton insçu, diriger tes accords.
» Pour ne point t'égarer en tes brûlans transports,
» Que dans tous tes écrits la vérité préside,
» Qu'elle seule te serve et de règle et de guide;
» Seule elle sait toujours plaire, charmer, ravir.
» Que l'or ni le pouvoir ne puissent t'asservir.
» T'asservir ! Est-ce à toi de connoître les chaînes
» Qu'imposent à l'esprit les passions humaines ?
» Qu'un auteur sans talent s'en laisse dominer,
» Loin de leur obéir, tu dois les gouverner.
» Horace ! enfin, veux-tu qu'au temple de Mémoire
» Ton nom vive à jamais consacré par la Gloire ?
» Docile à mes leçons, dans tes sujets divers,
» Ne puise qu'en ton cœur ta pensée et tes vers.

Digitized by Google

» La Muse qui se vend dégrade l'harmonie,
» Et, sans l'indépendance, il n'est point de génie. »

Mécène, cette voix me poursuit en tous lieux,
Et pour moi ces conseils sont l'oracle des Dieux.
Mes travaux, mes efforts furent guidés par elle,
Et, comme à toi, mon cœur lui restera fidèle.

L. VALMALETE.

LE RENARD CHANGEANT DE LANGAGE,

FABLE.

CERTAIN renard, fameux par plus d'un tour,
Et grand amateur de volaille,
Desirant de faire ripaille,
Cherchoit à se glisser dans une basse-cour.
« Jupiter, disoit-il, élargis cette voie ! »
Mais bientôt, après lui, lorsque la meute aboie,
Lorsqu'il se voit, à son retour,
Poursuivi, près de perdre et la vie et sa proie,
Qu'il maudit son entrée en ce fatal séjour !
Qu'il voudroit bien rétrécir le passage !

Suivant ses intérêts, l'homme ainsi, tour-à-tour,
Change de vœux et de langage.

KÉRIVALANT.

LE SOLEIL ET LES NUAGES.

NE vîtes-vous jamais une vapeur impure
En nuages épais s'élever dans les airs ?
Ne vîtes-vous jamais de l'œil de la nature
Par ces voiles flottans tous les rayons couverts,
Tandis qu'il leur prêtoit cette riche peinture
Qui d'un lustre si beau décore l'univers ?

Digitized by Google

Hé bien ! c'est l'image fidelle
D'un grand prince entouré de lâches courtisans :
Ils reçoivent de lui leurs dehors éclatans,
Et ternissent l'éclat dont sa gloire étincelle.

Par l'auteur de la Nouvelle Ruth.

ENIGME.

Sans moi tu ne peux vivre, et je vivrai sans toi ;
Sans me voir tu me sens : ainsi, définis-moi.

Par G. V. (de Brive), *abonné.*

LOGOGRIPHE.

Si tu veux me trouver, lecteur,
Tout droit je suis un grand seigneur
Très-fort connu dans la Turquie.
Ne t'arrête pas, je t'en prie ;
Car si tu veux me renverser
Tu me verras prêt à rimer.

CHARADE.

Au bout de toi, lecteur, tu peux voir mon premier ;
C'est au milieu de moi qu'on trouve mon dernier ;
Au-dessus de ta tête est toujours mon entier.

F. B....T (de l'Isle, Vaucluse.)

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier N° est *Rose.*
Celui du Logogriphe est *Mon,* où l'on trouve *nom.*
Celui de la Charade est *Casse-cou.*

Digitized by Google

Examen politique des Colonies modernes.

DANS notre révolution à jamais déplorable, tandis qu'une partie de nos absurdes tyrans travailloit avec tant d'ardeur à dévaster la France, d'autres brigands plus obscurs, mais non moins dangereux, s'étoient chargés de la ruine de nos colonies, et poursuivoient leur projet atroce avec la même frénésie. On détruisoit en France, leur plan étoit de détruire en Amérique; et ces deux armées de destructeurs, unies par les mêmes fureurs, allant à leur but par les mêmes moyens, se devoient et se prêtoient un mutuel secours. Tandis que les chefs des bandes coloniales, établis à Paris, imprimoient, déclamoient sur la *liberté des noirs*, sur *les droits imprescriptibles*, etc., leurs agens, hypocrites ou fanatiques, armés de décrets de la Convention, traversoient les mers, portant à ces esclaves déchaînés le fer et la torche; et ces vertueux républicains, compatissans pour des Africains, barbares pour leurs compatriotes, excitoient encore l'ardeur de ces monstres à égorger tout ce qui portoit le nom de Français, allumoient avec eux l'incendie, et fiers de les laisser libres au milieu des ruines et des cadavres, revenoient en France après avoir partagé le prix du sang.

Il seroit difficile sans doute de persuader maintenant, même aux plus stupides, que le gouvernement républicain est une belle chose : nous pensons qu'il le seroit également de trouver encore des esprits disposés à s'appitoyer sur l'esclavage des nègres, depuis l'usage horrible qu'ils ont fait de leur *prétendue* liberté. Bien plus, des gens de bon sens (et le bon sens, suivant une parole du grand Bossuet, devient tôt ou tard le *maître de la vie*.

Digitized by Google

humaine), des esprits judicieux que n'éblouissent point de vaines déclamations de morale, que n'attendrit point un faux jargon de sensibilité, qui voient les choses comme elles sont, et les apprécient à leur juste valeur, méditant avec attention sur ce commerce d'esclaves contre lequel se sont élevés tant de cris, tant de fureurs philosophiques, ont pensé qu'il pourroit bien n'être pas aussi atroce qu'on l'avoit dit, d'aller chez des barbares arracher des prisonniers à une mort affreuse, ou à un esclavage plus cruel encore, pour les conduire sous un ciel moins rigoureux et les soumettre à des travaux moins durs; que peut-être il n'étoit pas tout-à-fait injuste d'exiger que ces mêmes hommes, délivrés en quelque sorte des mains de leurs bourreaux (1), rendissent à des maîtres plus doux le prix de leur délivrance, et payassent ainsi le pain que partout l'homme est condamné à gagner à la sueur de son front. Ces mêmes hommes, loin d'accorder aux amis des noirs leur grand principe, que *tous les hommes sont nés libres*, osent soutenir qu'il est plus vrai de dire que, non-seulement presque tous les Africains naissent esclaves par les lois de leur pays, mais qu'ils semblent encore apporter en naissant un caractère propre à l'esclavage; que, livrés aux passions les plus brutales, presque entièrement dépourvus d'intelligence, peu sensibles au présent, sans prévoyance pour l'avenir, on n'obtient d'eux que par la force ce que les autres hommes font naturellement par le senti-

(1) Que l'on ouvre l'Histoire des Voyages, il sera facile de se convaincre que presque tous les esclaves achetés sur les côtes d'Afrique, sont des prisonniers de guerre qu'avant leurs rélations avec les Européens, les vainqueurs immoloient de la manière la plus cruelle. Que l'on étudie les mœurs de ces peuples féroces, et l'on estimera heureuses sur-tout d'être vendues et expatriées leurs propres femmes que ces monstres traitent plutôt comme des bêtes de somme que comme des créatures humaines.

Digitized by Google

ment du devoir ou du besoin. Ces raisonneurs vont plus loin, et joignant des exemples frappans à des argumens à-peu-près sans réplique, ils nous montrent que ces mêmes noirs, arrachés à la prétendue tyrannie des blancs, et se gouvernant maintenant suivant leurs propres usages, ont d'abord rétabli le despotisme et l'esclavage, et que, tandis qu'un petit nombre d'entr'eux règne insolemment et sans partage, la multitude, courbée sous le joug de ces maîtres absurdes et impitoyables, gémit de cette liberté trompeuse, qui est devenue pour elle la pire des servitudes (1), et ne cesse de soupirer après l'état heureux qu'elle a perdu.

Ceux qui veulent la destruction de nos colonies sentent bien qu'il n'est plus possible de plaider avec succès la cause de cette race barbare, de laquelle, après tout, ils se soucient fort peu. Une doctrine nouvelle et de nouveaux argumens sont nécessaires pour parvenir à ce but; et voilà qu'une brochure est jetée dans le public par un homme qui se dit propriétaire à Saint-Domingue, et qui prétend prouver que les colonies, plutôt *nuisibles qu'utiles* à la France, doivent être à jamais abandonnées.

Cet étrange paradoxe, appuyé des plus étonnans raisonnemens qu'il soit possible d'imaginer, nous a paru trop absurde pour être dangereux; et s'il ne nous fournissoit une occasion de présenter sur cette matière quelques idées que nous croyons utiles, nous aurions assurément dédaigné de parler d'un livre qui doit trouver peu de lecteurs, encore moins de partisans, et s'aller perdre bientôt dans

(1) Cette tyrannie des Africains entre eux, étoit connue dans les Colonies depuis qu'il y existe des nègres affranchis et propriétaires. Ces misérables qui, dès qu'ils le pouvoient, achetoient sans scrupule leurs propres compatriotes, devenoient les maîtres les plus féroces; et aucun créole n'ignore que la menace la plus terrible qu'il fût possible de faire à un esclave, étoit celle de le vendre à un nègre libre.

Digitized by Google

cet énorme amas de plans, de mémoires, de systèmes politiques, moraux, financiers, etc. dont la France est inondée depuis quinze ans d'extravagance.

La matière est grave sans doute, et nous aurions voulu pouvoir la traiter avec toute l'importance qu'elle mérite; mais est-il possible de combattre sérieusement un homme qui pose en principe que Tyr et Sidon, qui étoient deux villes commerçantes, ayant été détruites par des puissances qui n'étoient que continentales, il en résulte que l'Empire Français ne peut conserver à la fois les deux puissances de mer et de terre sans s'exposer au même sort?

« On ne s'attendoit guère
» A voir *Sidon* et *Tyr* en cette affaire.

Cette comparaison de deux villes sans territoire à un empire immense qui possède 500 lieues de côtes et les plus beaux ports du monde, seroit peut-être la chose la plus étonnante qui eût jamais été écrite, si l'auteur n'ajoutoit quelques lignes plus bas, que les colonies *nuisibles* sous ce rapport, sont encore tout-à-fait *inutiles*, parce qu'elles ne produisent que des marchandises *superflues;* telles, par exemple, que le sucre et le café. Il convient, à la vérité, que « les servantes, les laquais, les » porte-faix, les regrattières, les crocheteurs et » les mendians ne déjeûnent qu'avec du café au » lait, et qu'on le boit pur après dîné, chez » soi ou dans les *mille et mille* cafés publics; » mais il n'en persiste pas moins dans l'idée que rien ne seroit plus facile que de s'en passer; et persuadé que *ce seroit trahir les intérêts de la nation entière que de se taire en pareille occasion*, il ne craint point de lui faire un appel général pour qu'elle renonce patriotiquement à ces superfluités.

« C'est sur-tout *à présent*, s'écrie-t-il, qu'il est » nécessaire d'élever la voix et *d'en assourdir les*

Digitized by Google

» *oreilles*, *dans ce moment* où nos colonies nous » étant fermées, et *n'usant* de ces objets étrangers » que par interlope, et *venant* des mains des An- » glais, nous persistons dans *ces goûts ruineux*, » et avons si peu d'esprit public, un tel oubli des » vrais intérêts de l'Empire, que de fournir à nos » ennemis invétérés de continuelles armes pour » nous battre. »

Il n'y a rien à dire sur ce petit morceau, sinon qu'il est aussi bien pensé que bien écrit.

Cependant, après cette belle exclamation, l'auteur perdant tout-à-coup la mémoire, demande sérieusement, en cas que la France ne puisse absolument se passer de denrées coloniales, quel dommage il résulteroit pour elle de les acheter de l'étranger : *Seroit-elle plus lésée que la Prusse, l'Autriche, et les autres puissances qui se les procurent de cette manière ?* Il est vrai qu'elle perdroit à ce marché, outre 70 millions de balance de commerce à son profit, environ 50 millions de douanes, résultat de l'action et de la réaction d'une valeur de plus de 300 millions de denrées coloniales, introduites chaque année dans nos ports; mais l'auteur prouve que ces douanes et cette balance ont toujours été *nuisibles* à l'état, parce que l'entretien d'une flotte nécessaire pour protéger nos colonies coûtoit pour le moins autant, au lieu qu'abandonnant nos colonies, *nous n'avons plus besoin de flottes*. Rien de plus clair, et le chapitre de Sénèque sur *l'Embarras des Richesses* n'est pas plus édifiant.

Quel avantage pour nous que la perte de nos colonies ! Comme il est indubitable que nous pouvons beaucoup moins nous passer de hareng et de morue, que de sucre et de café, tous les hommes de mer employés au transport des denrées coloniales, le seroient bien plus avantageusement aux

Digitized by Google

grandes pêches qui forment d'excellens matelots; lesquels, dit l'auteur, se conservent dans des mers *dures et orageuses*, tandis que ceux qui font la navigation des colonies, et qui peuvent être appelés des *marins d'eau douce* en comparaison des premiers, traversant *des mers paisibles*, *périssoient presque tous*. Ces marins-pêcheurs, qui sans doute ne seroient point troublés dans leurs travaux par la nation *mal-avisée* qui auroit conservé ses flottes, fourniroient à volonté au gouvernement d'excellens matelots, avec lesquels on armeroit au besoin, et sur-le-champ, le nombre de vaisseaux nécessaires pour parer aux guerres maritimes qui pourroient s'élever encore; et sans doute la puissance dominatrice des mers, après nous avoir laissé tranquillement former nos nombreux matelots, nous donneroit encore plein pouvoir de construire des flottes, et attendroit patiemment que nous fussions en mesure de l'attaquer. Nous voulons bien le croire; cependant nous ne pouvous nous empêcher d'observer que l'auteur oublie encore ici ce qu'il a dit plus haut, que, débarrassés de nos colonies, nous le serions en même temps des guerres maritimes qui nous épuisent d'hommes et d'argent; et voilà que, renonçant aux colonies, mais ne voulant pas abandonner la pêche, il nous rejette dans l'inconvénient de ces guerres maritimes qui, dit-il, ont dépeuplé la France.

Cependant, continue-t-il, la culture des terres recevroit un grand accroissement si les 30 ou 40,000 hommes employés autrefois à la navigation coloniale, s'occupoient à pêcher; nos manufactures, qui n'auroient plus l'immense débouché que leur offroient les besoins de nos colonies et les opérations de la Traite, fleuriroient bien davantage, et nos ports de mer, dans lesquels il propose d'en réunir les produits, deviendroient des marchés ou-

Digitized by Google

lens où les peuples qui auroient à la fois et des colonies et des manufactures viendroient complaisamment les chercher ; parce que ces mêmes peuples dont il nous invite à dédaigner les productions, moins sages que nous, ne pourroient se passer de nos superfluités : par exemple, de nos modes, de nos soieries, de nos colifichets, etc. Les vendeurs livrés à leur merci, n'auroient sans doute aucun désagrément à essuyer de leur insolence et de l'orgueil que leur inspireroit leur supérioté maritime. Assurément voilà des idées qui feroient fortune en Angleterre ; les Anglais trouveroient que l'auteur raisonne de fort bon sens, et seroient probablement disposés à nous laisser tranquilles, à nous traiter même à ce prix comme leurs meilleurs amis.

Poursuivons : il dit presque à chaque page que nos colonies enlevoient une foule de bras à l'agriculture, que le *labour et le pâturage* languissoient en France depuis que des nègres cultivoient du sucre à 2000 lieues de là ; et maintenant que nous sommes débarrassés de ces désastreuses colonies, comme s'il ne savoit plus que faire de *tous ces bras* qui nous restent, il demande sérieusement si nous ne pourrions pas cultiver du tabac en France pour rivaliser avec les Anglo-Américains. Il ne se plaindra plus qu'on néglige le *labour et le pâturage* pour du tabac, pourvu que nous n'ayons plus de colonies ; ce qui nous fait soupçonner qu'il prend du tabac et qu'il n'aime pas les confitures et le café.

Il examine l'état de notre marine avant la révolution, et présente avec assez de justesse les vices de son administration ; mais cherchant ensuite les causes de sa décadence, il les voit dans nos colonies à sucre, pour lesquelles cependant il a dit ailleurs que cette marine avoit été créée. Si la France avoit perdu son rang politique en Europe ; si le

Digitized by Google

désordre étoit dans ses finances; si la foiblesse et l'imprévoyance de son gouvernement préparoient sa chute et ses malheurs, ce sont encore les colonies qui en sont cause. Toujours les colonies! Il nous semble entendre la Toinette du *Malade imaginaire*, déguisée en médecin, et l'assurant gravement que le *poumon* est la cause de toutes ses infirmités : « Vous avez des douleurs de tête ? le » *poumon*. Des maux de cœur ? le *poumon*. Des » lassitudes dans les membres, des coliques? le » *poumon ;* toujours le *poumon*. »

L'habile observateur, dans un parallèle qu'il fait entre la France et l'Angleterre, prétend que l'Anglais aime avec passion l'art de la navigation, « tandis que le Français, conduit seule» ment par l'appât du gain, n'a point un goût dé» cidé pour la mer, et la quitte avec empressement » dès qu'il a acquis un *levain de fortune*, pour » l'accroître à terre dans le commerce, ou pour » en jouir en revenus de maisons ou de biens de » campagne. (Assertion qui nous a paru un peu hasardée.) « Nous sommes plus enclins, continue» t-il, à la culture des champs qu'à d'habiles com» binaisons mercantiles; *nos colonies ont toujours » été mieux cultivées et plus rapportantes que » celles de tous les autres peuples.* » D'où il conclut toujours qu'il faut les abandonner : ce qui est conséquent.

Comme il est sujet à manquer de mémoire, il oublie un moment après ce qu'il vient de dire, pour nous reprocher d'avoir toujours recherché des colonies immenses, *sans savoir en tirer parti.* Il cite la Guyane, dans laquelle la France avoit acquis 250 lieues de côtes avant d'en avoir défriché 4; le Canada, « où nous nous amusions, dit» il, à la chasse, à bâtir des forts dans les forêts, » tandis que l'Anglais, plus intéressé et plus mé-

Digitized by Google

» ditatif, ayant en vue *la culture et le commerce*, » se fixoit et *se fortifioit* sur divers points du » rivage. Au lieu d'un *fort* ou d'une église, il » bâtissoit dans ces habitations nouvelles une *ta-* » *verne.* » (Ce qui est sans contredit une excellente fortification.) « Là, recevant le marin quand » il arrivoit, buvant, fumant, *parlant affaires* » *ensemble*, ils combinoient mûrement leurs inté- » rêts réciproques, exempts d'entraves et de gênes, » et s'entr'aidant mutuellement. » Voilà le secret de la prospérité des colonies, secret qui avoit échappé à la sagacité de nos plus habiles spéculateurs. Et si, contre l'avis de l'auteur, on s'obstine à les rétablir, la première chose du moins qu'il faudra faire, sera d'y bâtir des *tavernes.*

L'auteur parle beaucoup de la dépopulation que cause en Europe l'établissement des colonies d'Amérique: c'est là son grand argument ; il y revient sans cesse, se fait des objections, y répond, tire ensuite des conclusions en faveur de son système, et partout fait preuve du même jugement, de la même sagacité.

« J'ai souvent entendu *alléguer*, dit-il, que » cette dépopulation moderne étoit nécessaire. » Sans elle, disoit-on, les naissances *dans notre* » *espèce* excédant presque toujours les mortalités, » les royaumes seroient bientôt surchargés d'un » tel surcroît de peuple, que les lois ne pourroient » s'empêcher, pour en restreindre le nombre, de » recourir à des expédiens qui revolteroient l'hu- » manité : nommément l'exposition des enfans, » usitée à la Chine afin d'y prévenir les désordres » que des circonstances pareilles y avoient excités » précédemment.

» Il est certain qu'un infanticide semblable *ré-* » *pugne souverainement ;* mais diffère-t-il dans le » fond de cette espèce d'*homicide* que perpétuent

Digitized by Google

» sans bruit l'établissement, l'entretien et la pro-
» tection de nos colonies, ainsi que *mille et mille*
» combats de terre et de mer dont elles sont l'o-
» rigine ? »

Puisque nous sommes forcés de répondre à de tels argumens, nous dirons d'abord à l'auteur qu'il a entendu *alléguer* de grandes sottises. Il est faux que l'infanticide, *toléré* seulement à la Chine, y soit ordonné par les lois. Il est également faux que, dans aucun cas, il fût nécessaire de chercher un moyen de dépopulation pour éviter en Europe les inconvéniens d'une trop grande multitude d'hommes : avant l'établissement de nos colonies, nous ne voyons point que, pour *en restreindre le nombre*, on ait jamais eu recours à des moyens *qui révoltoient l'humanité*, et nous lui déclarons que si jamais pareille chose arrivoit, nous croirions plus avantageux de relever nos colonies, et même d'en former de nouvelles, s'il étoit nécessaire, que d'établir des lois pour protéger et encourager l'infanticide, *lequel répugne souverainement*, comme il le dit lui-même si naïvement.

L'auteur termine son étonnant ouvrage en invitant la France à céder Saint-Domingue, qu'il croit possible de reconquérir, mais non de réparer, à quelque puissance qui, sans doute, fera *l'impossible*, en le réparant. Et si nous ne prenons bien vite ce parti, il ne doute pas que les Anglo-Américains, qui, comme tout le monde sait, sont un peuple guerrier et redoutable pour les Français, ne s'avisent de vouloir jouer le rôle de conquérans ; et si cette fantaisie s'empare de ce peuple qui a *passé l'âge de l'enfance, et qui actuellement dans sa puberté, aura bientôt atteint l'âge mur*, « com-
» ment pourra-t-on l'empêcher d'envahir Saint-
» Domingue, l'isle française la plus proche de son
» continent, où il verra des cultures florissantes? »

Et

Digitized by Google

Et ce brave homme ne voit pas de moyen à la France de s'opposer aux Anglo-Américains devenus conquérans !

Voilà comme il manie la parole et la raison humaine, et il y a dans son livre *mille et mille* sottises semblables. Depuis ce raisonneur profond qui prétendoit que la perte de nos colonies étoit peu de chose, *parce que nous avions la ressource de tirer du sucre d'Orléans*, nous avouons que nous n'avions encore rien entendu de cette force-là. N.

Réflexions de Machiavel sur la première Décade de Tite-Live. Nouvelle traduction, précédée d'un Discours préliminaire; par M. *D. M. M. D. R.* Un vol. in-8°. Prix: 3 fr., et 4 fr. par la poste. A Paris, chez *Bachelier*, libraire, quai des Augustins; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 17.

(Premier extrait.)

Le temps n'enlève aucun mérite aux bons ouvrages; il ne fait qu'en consacrer les beautés. Si cet axiome littéraire est vrai en général, il le devient encore davantage quand on l'applique aux écrits politiques. C'est à l'expérience seule qu'il appartient de mettre à leur place des théories brillantes, auxquelles on a souvent accordé une admiration prématurée; c'est elle qui vient mettre le sceau aux grands principes que les yeux pénétrans du génie avoient su deviner en vain, sans pouvoir épargner aux peuples ses dures leçons. Les événemens dont nous sommes témoins reportent la lumière jusque sur les antiques révolutions, et il est presque impossible à un bon esprit qui a vu de grandes vicissitudes politiques, de s'égarer dans l'étude des

Digitized by Google

ressorts qui font mouvoir, qui conservent ou qui ébranlent les états. C'est peut-être cette considération qui a fait penser à M. D. M. que les circonstances étoient favorables pour remettre sous les yeux du public sa traduction des *Discours de Machiavel sur Tite-Live*, imprimée il y a plus de vingt ans. Nous profiterons nous-mêmes de cette occasion pour nous livrer à quelques réflexions sur cet écrivain fameux, et sur ses principaux ouvrages.

Le mot *machiavélisme* suffit pour désigner la perfidie et la cruauté réunies; le nom de Machiavel rappelle à la fois de grands talens et l'abus le plus coupable qu'on en puisse faire : tel est le jugement de la postérité, dont on appellera toujours en vain. Cependant Machiavel n'a pas manqué d'apologistes. Sans citer ce mot de Bacon, sans invoquer le témoignage de Rousseau, qui devoit naturellement le porter aux cieux, par cela seul qu'il étoit universellement condamné, on sait que cet écrivain a eu plusieurs traducteurs; c'est dire assez qu'il compte autant de panégyristes, qui, non contens d'admirer la profondeur de son génie, ont cru devoir se mettre à la torture pour le présenter comme le modèle des philosophes et des citoyens. Ils ont vanté son amour pour sa patrie, son zèle pour sa gloire, sa douleur de la voir opprimée et avilie. En effet, ces sentimens percent à chaque page dans ses écrits, et ils lui inspirent quelquefois des mouvemens éloquens et pathétiques. Voyez comme il termine son traité *du Prince*, en exhortant Pierre de Médicis à délivrer sa patrie du joug des barbares; car c'est le nom que l'Italie nous donnoit à cette époque, aussi bien qu'à toutes les nations ultramontaines. « Il falloit, dit-il, pour mettre » votre vertu dans tout son jour, que l'Italie fût réduite » à de pareilles extrémités, qu'elle fût sans chef, sans » loix, tyrannisée, dépouillée et envahie; qu'elle eût sup- » porté toute sorte d'outrages. Si jusqu'ici elle a respiré » un moment sous un bras protecteur, si elle a pu croire » que l'heure marquée pour sa délivrance étoit arrivée,

Digitized by Google

» elle a vu bientôt ce bras arrêté dans le plus beau cours
» de ses exploits ; et maintenant restée comme sans vie,
» elle attend une main qui guérisse ses blessures ; et qui
» ferme des plaies envenimées par de si longues souffran-
» ces. Voyez-là prier le ciel de lui envoyer un libérateur,
» pour l'affranchir de la cruauté et de l'insolence des bar-
» bares. Voyez là toute prête à suivre le premier drapeau
» qu'il viendra lui présenter.... Qui peut dépeindre avec
» quel amour, avec quelle soif de vengeance, avec quelle
» opiniâtre fidélité, avec quel dévouement, avec quelles
» larmes de reconnoissance il seroit reçu dans ces malheu-
» reuses provinces qu'ont désolées ces débordemens d'é-
» trangers ? Quelles portes lui seroient fermées ? quel
» peuple oseroit lui refuser obéissance ? quel envieux ren-
» contreroit-il sous ses pas ? quel Italien ne lui consacre-
» roit pas tous ses efforts ? Ils sont tous fatigués et hon-
» teux de la tyrannie des barbares. »

Sans doute, si j'ai pu conserver dans une foible traduction quelqu'étincelle du feu qui anime l'original, on conviendra que voilà bien le langage du patriotisme. Comment ces lignes éloquentes se trouvent-elles dans un ouvrage qui réduit en principes le despotisme et la tyrannie ? Sans perdre le temps à chercher l'explication d'une contradiction si singulière, on se bornera à dire que si quelque chose pouvoit excuser un peu Machiavel, ce seroit l'époque désastreuse où il vivoit. L'Italie avoit été déchirée par les invasions successives de Charles VIII et de Louis XII. Des souverains puissans s'en disputoient les lambeaux. Cette multitude de petits princes qui régnoient sur les états dont cette belle partie de l'Europe étoit composée, n'avoit d'autres armes contre la violence que la bassesse et la perfidie. Ils flattoient les forts ; ils cherchoient à s'enrichir des dépouilles des foibles. A la vue de ce tableau effrayant de meurtres, de trahisons, de crimes de toute espèce, il paroît que Machiavel, né avec un génie sombre et inquiet, se laissa frapper de l'idée qu'il n'y avoit point de

Digitized by Google

vertu parmi les hommes, et que le seul intérêt devoit être la règle de leurs actions. Il est vrai que cette odieuse doctrine n'est énoncée positivement dans aucun de ses écrits; mais on y lit plus d'une page qu'elle seule a pu dicter. « Tu trouveras toujours les hommes méchans, dit-il quelque part, si tu ne sais pas les forcer à être bons. » Cette maxime, d'autant plus dangereuse qu'elle a malheureusement un côté vrai, peut donner l'explication de toute sa politique. Ce n'est pas qu'on puisse l'accuser de conseiller toutes les actions qu'il raconte. Souvent il expose un fait sans prétendre le justifier, et il n'est pas plus coupable en cela que Montesquieu, qui, tout en détestant le despotisme, ne laisse pas d'en développer les principes. Il y a, dans la troisième partie des *Réflexions sur Tite-Live*, un chapitre où il descend avec une effrayante profondeur dans la théorie des conspirations; mais il a soin de déclarer en commençant qu'il n'a d'autre but que d'apprendre aux princes à se préserver des dangers où elles les exposent, et aux sujets à craindre de s'engager dans ces coupables entreprises : et en effet, le tableau des dangers presqu'inévitables qui les accompagnent est bien propre à faire reculer plus d'un conspirateur. Dans le traité *du Prince*, il parle de ceux que leurs crimes ont élevé au trône. Après avoir décrit les moyens qu'employa Agathocle pour fonder sa puissance, il ajoute : « Si l'on » examine le courage de ce prince pour affronter le péril » et pour en sortir, sa force d'ame pour supporter et » dompter la mauvaise fortune, on ne voit aucun excellent capitaine qui puisse lui être préféré. Néanmoins, » son effroyable cruauté, tant de scélératesses dont il s'est » rendu coupable, ne permettront jamais qu'il soit compté » parmi les grands hommes. » Qui croiroit que la même plume qui vient de tracer un arrêt si équitable, s'est souillée auparavant en consacrant plusieurs pages à l'éloge de l'infâme César Borgia? Ce scélérat, dont on ne peut prononcer le nom sans y joindre quelqu'épithète qui

Digitized by Google

caractérise à la fois la cruauté et la perfidie, Machiavel le loue sans aucune restriction, il le propose comme un modèle, et il semble qu'il l'a eu continuellement en vue en composant son Traité. Il y revient encore dans un petit écrit particulier dont voici le titre : *De la Manière dont le duc de Valentinois fit assassiner Vitelozzo Vitelli, Olivier de Fermo, le seigneur Pagolo, et le duc de Gravina Orsini.*

Il y a des principes dont le commun des hommes s'écarte souvent dans sa conduite, mais qu'il n'outrage jamais ouvertement, et qu'il respecte toujours dans le cœur. Au contraire, on a vu quelques écrivains qui, en réglant constamment leur vie privée sur ce que prescrit la morale, ont affecté de n'en tenir aucun compte dans leurs ouvrages, croyant sans doute faire preuve d'un génie au-dessus du vulgaire, en ne s'arrêtant pas à des idées universellement adoptées. On seroit tenté de croire que Machiavel, malgré l'étendue de son génie, n'a pas su se rendre supérieur à une petitesse si honteuse. Il semble qu'il se fasse un plaisir de se jouer de ce qu'il y a de plus respecté parmi les hommes. Quelquefois même il fait une supposition évidemment fausse, uniquement pour se donner le plaisir d'avancer une proposition extraordinaire. Par exemple, il s'applique à prouver, au chapitre XV *du Prince*, que celui qui gouverne doit se borner à acquérir les vertus utiles à sa grandeur, et se contenter de paroître avoir les autres : « Car, dit il, celui qui voudra toujours être bon, » trouvera nécessairement sa ruine au milieu de tant de » méchans. » Qui ne voit qu'il y a ici abus de mots; qu'un prince qui voudroit être bon envers les méchans, seroit nécessairement injuste envers la partie la plus estimable de ses sujets, et que Machiavel n'auroit pas écrit une phrase absurde, si, au lieu d'avancer ce dangereux principe, qu'un prince ne sauroit prétendre à toutes les vertus, il se fût borné à dire que la première de ses qualités est la justice, et que s'il ne peut pas toujours être clé-

Digitized by Google

ment, généreux, magnifique, c'est parce qu'il doit toujours être juste ?

Dans un autre endroit, l'auteur veut prouver au prince qu'il ne doit pas être esclave de sa parole, qu'il doit réunir le courage du lion à la finesse du renard, et qu'il est toujours aussi aisé qu'avantageux d'abuser les hommes. Il lui propose l'exemple d'Alexandre VI, qui mit tous ses soins à tromper, et qui, toujours prêt à prodiguer les sermens et à les violer, vit constamment le succès couronner ses parjures. Certes, quand une pareille politique seroit aussi utile qu'elle est odieuse, un écrivain qui emploieroit toute son éloquence pour en développer les avantages, seroit, par cela seul, bien digne de l'exécration de la postérité. Ce n'est pas qu'on veuille nier que la dissimulation ne soit nécessaire aux princes, c'est une de leurs qualités les plus indispensables, et, réduite dans de justes bornes, elle n'est nullement contraire à la morale. Quant à ces perfidies dont Machiavel donne ici d'infâmes leçons, un prince sans courage peut les employer avec succès contre des ennemis aussi méprisables que lui ; mais elles échoueront toujours contre la force et la valeur qui sauront les braver ; et l'histoire prouve que si ces armes de la foiblesse ont pu lui réussir quelquefois, bien plus souvent elles n'ont fait qu'accélérer sa chute. D'ailleurs, Machiavel prétend-il qu'un prince n'ait à songer qu'à la sûreté du moment ; que pourvu qu'il règne, il lui importe peu de régner avec gloire, et qu'il ne doive tenir aucun compte du jugement de son siècle et de la postérité ? Veut-il faire envier les succès honteux d'un Alexandre VI ou d'un César Borgia, au prix de l'infamie dont leurs noms sont chargés à jamais ? Ne savoit-il pas que si un tyran peut parvenir à tromper tous ses contemporains, ce qui est peut-être sans exemple, il ne trompera jamais l'avenir ; que ce ne sont pas de vaines apparences qui font le grand homme et le héros, et qu'au lieu de se donner tant de peines pour paroître avoir des vertus, il sera toujours et plus glorieux et plus sûr de les avoir en effet ?

Digitized by Google

Les partisans de Machiavel ont prétendu qu'en paroissant donner des leçons aux rois, il n'avoit eu d'autre but que de rendre odieux le gouvernement d'un seul. Je ne vois pas sur quoi peut être fondée une pareille supposition; mais si elle étoit vraie, il faudroit convenir qu'il auroit bien mal rempli son but. Quelque condamnable que soit une partie des principes qu'il établit, la conséquence la plus immédiate qu'on puisse tirer de son système, c'est que l'intérêt bien entendu d'un prince est parfaitement d'accord avec celui de ses peuples. Que faut-il davantage pour prouver l'excellence du gouvernement monarchique? En effet, en supposant avec lui qu'un prince n'ait pas d'autre but à se proposer que sa sûreté personnelle et le maintien de sa puissance, quels moyens plus sûrs d'y parvenir que ceux qu'il lui indique lui-même; c'est-à-dire, d'assurer la tranquillité de ses sujets, de respecter leurs propriétés, de favoriser l'industrie, de récompenser les talens, de réprimer l'ambition des grands? Tandis que, dans les républiques, l'intérêt particulier de ceux qui gouvernent se trouve toujours en opposition avec la nature du gouvernement; que *la vertu* peut à peine réprimer le penchant funeste qui les porte à s'élever sur la ruine des lois; qu'il faut une telle combinaison de pouvoirs, que les magistrats se surveillent et s'observent les uns les autres. Je vois dans les monarchies un seul homme qui s'élève au-dessus de tous comme un ange conservateur, qui veille sur tous les ressorts de l'administration, encourage le mérite, excite l'émulation, met un frein aux ambitions particulières et les dirige toutes vers le bien d'un grand peuple, dont la prospérité fait à la fois sa puissance et sa gloire. Cette vérité, si décisive en faveur du système monarchique, est tellement incontestable, qu'elle est devenue pour la plupart des peuples une vérité de sentiment. C'est elle, n'en doutons pas, qui est la source de cet amour que les sujets accordent naturellement à leur chef: noble passion qui, dans leur cœur, se confond avec l'amour de la

Digitized by Google

patrie. Voilà pourquoi, dans les calamités publiques, ils peuvent bien exhaler leur haine contre ceux que le prince rend dépositaires de son pouvoir; mais presque toujours ils respectent sa personne, sachant bien que s'il ne les rend pas heureux, c'est que des conseils funestes l'aveuglent sur ses vrais intérêts, qui ne sont jamais différens des leurs.

J'ai assez fait entendre ma façon de penser sur Machiavel. Je crois maintenant pouvoir dire que, malgré les maximes pernicieuses qu'il y a semées, son livre *du Prince* ne me paroît pas aussi dangereux qu'à bien des lecteurs. Il offre beaucoup de vues profondes que ceux qui gouvernent ne sauroient trop méditer, et j'indiquerai sur-tout les chapitres sur les flatteurs et sur le choix des ministres, où l'on trouve des préceptes admirables. Quant aux détestables principes qui sont mêlés à ces leçons, on pense qu'ils n'apprendroient presque rien aux tyrans qui voudroient les mettre en œuvre, et peut-être même seroient-ils fâchés de voir leurs secrets ainsi divulgués d'avance. En effet, plusieurs des mesures que Machiavel conseille ont perdu une grande partie de leur danger, dès qu'elles sont connues; et je les comparerois à ces armes nouvelles qu'invente de temps à autre une industrie fatale pour multiplier la mort: leur premier effet est terrible; mais bientôt on apprend à s'en préserver, et souvent même elles sont tournées contre leurs inventeurs.

Je m'aperçois que je n'ai point encore parlé de l'histoire de Florence, ni même des discours sur Tite-Live, que je n'aurois peut-être pas dû perdre de vue. Je serai donc obligé de m'en occuper dans un autre article, et particulièrement de la traduction prétendue nouvelle qui a occasionné ces réflexions. C.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

(Nous croyons qu'on lira avec plaisir les réflexions suivantes sur l'abbé Fleury, *sur ses principaux ouvrages, et principalement sur les* Mœurs des Israëlites. *Ces réflexions paroîtront d'autant plus intéressantes qu'elles peuvent faire suite à l'article que nous avons inséré il y a quelque temps sur une nouvelle édition des* Mœurs des Israëlites et des Chrétiens.)

A l'époque de la mort de Louis XIV, l'éclat du siècle auquel il avoit donné son nom commençoit depuis longtemps à pâlir. Ce prince, accablé de revers dans ses dernières années, avoit vu mourir presque toute sa race. Un enfant étoit l'unique espoir de la France livrée à une régence corrompue, dont une prétendue philosophie s'attachoit à pallier les vices. « Nous avons vu, s'écrioit Massillon, toute la race royale presqu'éteinte ; les princes, » l'espérance et l'appui du trône, moissonnés à la fleur de » leur âge ; l'époux et l'épouse augustes, au milieu de » leurs plus beaux jours, enfermés dans le même cercueil, » et les cendres de l'enfant suivre tristement et augmenter l'appareil lugubre de leurs funérailles (1). »

Louis XIV avoit aussi survécu à presque tous les hommes célèbres qui avoient illustré son règne : Condé, Turenne, Colbert, Corneille, Racine, Bossuet n'étoient plus. Cependant, il restoit quelques hommes dépositaires de la tradition du grand siècle, et qui, se faisant remarquer et même respecter par une cour frivole et pervertie, s'élevoient au milieu d'elle, et ne devoient la vénération qu'ils arrachoient, qu'à une supériorité de talens qui mettoit la sévérité de leurs principes et de leurs mœurs à l'abri de toute espèce de ridicule. Massillon prêchoit de-

(1) Oraison funèbre de Louis-le-Grand.

Digitized by Google

vant le jeune roi ces sermons admirables qui portent le nom de *Petit Carême*. Un homme dont les talens avoient moins d'éclat, mais dont les travaux n'eurent pas moins d'utilité, fut dans le même temps chargé de l'éducation et de la direction de la conscience de ce prince. Nourri de ce que les anciens ont de plus parfait et de plus pur, doué du goût le plus exquis et de la plus grande aptitude au travail, étranger aux partis qui divisoient alors l'Eglise, il consacra sa vie entière à des travaux utiles. Comme s'il eût prévu que d'audacieux sophistes s'éleveroient bientôt contre ce que les institutions religieuses et politiques ont de plus sacré, il chercha constamment à ranimer le zèle de la religion et l'attachement aux lois, qui commençoient à s'éteindre et à s'affoiblir. Souvent, ainsi qu'on le verra bientôt, il réfuta d'avance les sophismes des philosophes modernes : tantôt, cherchant à éclairer les laïques et les prêtres peu instruits sur l'esprit de leur religion, il se livroit à des recherches immenses sur l'Histoire ecclésiastique ; tantôt, dans l'espoir d'imposer silence aux détracteurs de l'Eglise romaine, qui profitoient de quelques abus introduits dans la hiérarchie et dans la discipline, pour en attaquer les bases, il composoit, sous le nom de discours, d'excellentes dissertations où les bornes des pouvoirs étoient définies et fixées ; tantôt, enfin, s'abaissant au ton simple de l'enfance, il tiroit de l'Ecriture sainte des exemples et des préceptes qui ne passoient point la portée du premier âge. Dans des momens de délassement, il s'occupoit aussi à recueillir les fruits variés de ses immenses études, pour en composer des *Traités sur les Mœurs des Israëlites et des Chrétiens*. Les couleurs poétiques entroient dans ces tableaux intéressans, et l'utile se trouvoit joint à l'agréable. A ces traits rapides, qui sont loin d'embrasser tous les ouvrages de l'écrivain dont nous parlons, on ne peut méconnoître l'abbé Fleury. C'est de son *Traité des Mœurs des Israëlites et des Chrétiens* dont nous nous occuperons principalement aujourd'hui ; ces deux écrits, négligés dans le

Digitized by Google

siècle dernier, reprennent de la faveur dans ce moment; et l'on ne sauroit trop féliciter les éditeurs qui trouvent le moyen de mettre à un prix très-modique d'aussi bons ouvrages.

Le but de l'abbé Fleury, dans le premier de ces Traités, a été de combattre les préventions qui se sont élevées contre les juifs. De son temps, quelques chrétiens de bonne foi, rebutés par des récits peu conformes aux mœurs actuelles, négligeoient la lecture de l'*Ancien Testament*: quelques incrédules en profitoient pour appuyer leurs sophismes et pour justifier leurs vices. Il falloit montrer aux uns l'injustice de leurs préventions, et aux autres la vanité de leurs systèmes; il falloit offrir les livres saints sous l'aspect d'après lequel la saine raison doit les considérer; il falloit enfin prouver jusqu'à l'évidence, que le peuple chargé par le ciel de la conservation et du maintien de la bonne doctrine, s'étoit constamment élevé, soit par ses lois, soit par ses mœurs, bien au-dessus de tous les autres peuples anciens. C'est ce but qu'a rempli l'abbé Fleury.

Il ne s'attache pas moins à réfuter les objections qui ont été faites contre l'authenticité des Ecritures. Quelques prétendus philosophes ont cherché à prouver que la longue vie des patriarches manquoit de vraisemblance, et que les faits consignés dans la partie historique de l'*Ancien Testament* pouvoient être révoqués en doute. L'abbé Fleury ne néglige aucune des ressources que l'érudition et la critique peuvent fournir pour anéantir ces faux systèmes; mais on regrette qu'il ne se soit pas servi d'un argument de Pascal auquel on ne sache pas que les philosophes aient jamais essayé de répondre. « Moïse étoit habile homme, dit » Pascal; cela est clair. Donc, s'il eût eu dessein de trom» per, il eût fait en sorte qu'on n'eût pu le convaincre de » tromperie. Il a fait tout le contraire; car s'il eût débité » des fables, il n'y eût point eu de juifs qui n'eussent pu » en reconnoître l'imposture. Pourquoi, par exemple, a-t-il

» fait la vie des premiers hommes si longue, et si peu de » générations ? Il eût pu se cacher dans une multitude de » générations, mais il ne le pouvoit en si peu ; car ce » n'est pas le nombre des années, mais la multitude des » générations qui rend les choses obscures. La vérité ne » s'altère que par le changement des hommes ; et cepen- » dant il met deux choses les plus mémorables qui se » soient jamais imaginées, savoir : la création et le dé- » luge, si proches qu'on y touche par le peu qu'il fait de » générations ; de sorte qu'au temps où il écrivoit ces cho- » ses, la mémoire devoit encore en être toute récente » dans l'esprit de tous les juifs. »

Les personnes que la lecture de l'*Ancien Testament* rebutoit par la peinture des mœurs étrangères aux nôtres, ou qui vouloient y chercher soit des objections contre la vocation du peuple de Dieu, soit des excuses à leurs foiblesses, montroient une grande ignorance de l'antiquité. En effet, ceux qui sur parole admirent les héros d'Homère et s'extasient sur les mœurs des anciens peuples d'Orient, si bien peintes par Hérodote, ne savent pas que ce qu'ils couvrent de ridicule dans la *Bible* se retrouve dans le poëte et dans l'historien qu'ils feignent d'aimer, et que les principales beautés de ces deux écrivains sont tirées des usages simples de cette époque où les rois s'appeloient *les pasteurs des peuples*, où les richesses se mesuroient sur le nombre des troupeaux, où les princes ne dédaignoient pas de préparer leurs repas, où les femmes enfin, de quelque condition qu'elles fussent, se consacroient aux travaux nécessaires à leurs enfans, à leurs époux ou à leurs pères. Ceux qui reprochent aux juifs leur cruauté et leur penchant pour les femmes, ignorent ou feignent d'ignorer la férocité et les débordemens des peuples livrés au paganisme : religion qui justifioit tous les crimes, toléroit tous les excès du libertinage, et reconnoissoit une divinité qui présidoit à chaque vice et à chaque passion criminelle. L'abbé Fleury entre dans de grands détails, lorsqu'il fait le rapproche-

Digitized by Google

ment des mœurs des anciens Grecs avec celles des Hébreux : il résulte toujours de ses observations que le peuple de Dieu étoit très-supérieur aux peuples contemporains.

« La vie simple et la douceur du climat des Hébreux, » dit l'abbé Fleury, les exemptoient de ce grand attirail » de commodités dont nous ne croyons pas pouvoir nous » passer, et dont notre mollesse et notre vanité nous em- » barrassent plutôt qu'un besoin effectif; et quant aux » choses véritablement nécessaires, il y en avoit peu qu'ils » ne sussent faire eux-mêmes. Tout ce qui sert à la nour- » riture se faisoit dans les maisons. Les femmes faisoient » le pain et préparoient le manger; elles filoient la laine, » fabriquoient les étoffes, et faisoient les habits : les » hommes faisoient le reste. Homère décrit le bon homme » Eumée se faisant lui-même des souliers, et dit qu'il avoit bâti » les étables magnifiques des troupeaux qu'il nourrissoit. » Ulysse lui-même avoit bâti sa maison, et dressé avec » beaucoup d'art ce lit dont la structure servit à le faire » reconnoître de sa femme. Quand il partit de chez Calypso, » ce fut lui seul qui bâtit et équipa son vaisseau. On voit » par-là l'esprit de cette antiquité : c'étoit un honneur de » savoir faire soi-même toutes les choses utiles à la vie, » et de ne dépendre de personne; c'est ce qu'Homère » appelle le plus souvent science et sagesse. Or, l'auto- » rité d'Homère (car il faut le dire une fois) me paroît » très-grande en tout ceci. Il vivoit du temps du prophète » Elie, vers la côte de l'Asie-Mineure; et tout ce qu'il » décrit des mœurs des Grecs et des Troyens a un rapport » merveilleux avec ce que l'Ecriture nous apprend des » mœurs des Hébreux et des autres Orientaux, sinon » que les Grecs, comme moins anciens, étoient moins » polis. »

L'éloquence et la poésie des livres saints fournissent aussi à l'abbé Fleury des rapprochemens tout aussi favorables à la cause qu'il défend. Il parle ainsi des prophètes :

« Quoiqu'ils aient écrit par inspiration divine, je ne

Digitized by Google

» crois pas qu'il soit nécessaire d'y attribuer toute leur » éloquence. Ils ont été inspirés pour ne rien dire que de » vrai, et n'employer aucune parole qui ne fût propre, suivant les profonds desseins de Dieu. Mais au reste, le » Saint-Esprit s'est servi de leur expression naturelle; on » le voit par la différence des styles des prophètes entr'eux, » et encore plus par la conformité qu'ils ont tous avec les » auteurs profanes les plus anciens. Homère, Hérodote, » Hippocrate racontent de la même manière; Hésiode instruit à-peu-près de même. Les élégies de Théognis et de » Solon ont du rapport avec les exhortations de Moïse » et des prophètes. On voit dans Pindare et dans les chœurs » des tragédies, la hardiesse et la variété des cantiques. » Plus les auteurs grecs sont anciens, plus ils ressemblent » aux Hébreux, soit dans la distinction des styles, suivant » la nature des ouvrages; soit dans la brièveté et la propriété de l'expression. On croira, si l'on veut, que les » Hébreux écrivoient ainsi par la seule force de leur génie, » et que la droiture de leur jugement leur faisoit rejeter » tout ce qui n'étoit pas du dessein de chaque ouvrage, » et employer ce qui étoit le plus propre pour instruire et » pour émouvoir. Pour moi, voyant qu'ils observent si » constamment la différence des styles, et qu'ils emploient » si à propos tous les ornemens de la véritable éloquence, » j'aime mieux croire qu'ils avoient déjà quelques règles » tirées des expériences de leurs pères, soit qu'elles fussent écrites, soit que ce ne fût qu'une tradition entre les » savans. Ne croyons pas que les Grecs aient inventé l'éloquence et la poésie; ils ont tout au plus inventé les noms » des figures et tout ce langage de l'art qui faisoient la » science des rhéteurs et des grammairiens, et qui n'ont » jamais fait ni orateurs, ni poètes. »

On voit que ces rapprochemens, qui prouvent si bien la vérité de l'opinion que soutient l'auteur, sont en même temps très-curieux sous le rapport de la littérature et de l'érudition. Au milieu de ces descriptions, qui offrent souvent des

Digitized by Google

tableaux pleins de naturel et de graces, on trouve des traits qui rappellent la saintetè et la gravité de l'objet dont s'occupe l'abbé Fleury. Tel est le passage où il parle de la vie pastorale des patriarches. Ils n'habitoient la terre que comme des voyageurs, attendant les promesses de Dieu qui ne devoient s'accomplir qu'après leur mort : ils étoient sous des tentes ; et *cette vie*, ajoute-t-il, *a toujours passé pour la plus parfaite, comme attachant moins les hommes à la terre.*

Les mœurs des chrétiens présentent un autre tableau. La religion chrétienne étant l'ouvrage de Dieu, comme l'observe Tertullien, eut d'abord sa perfection. Ses plus beaux temps se trouvent à son berceau ; et le miracle de son établissement au milieu des plus atroces persécutions, est une nouvelle preuve de sa céleste origine. L'abbé Fleury décrit cet âge d'or de la piété ; il remarque avec soin les obstacles qui s'opposoient à la propagation de la foi, et les causes surnaturelles qui placèrent la religion chrétienne sur le trône des Césars, peu d'années après qu'on la croyoit absolument détruite. Il ne se dissimule point le relâchement qui s'introduisit par la suite dans la discipline, mais il observe et il prouve jusqu'à l'évidence que jamais la doctrine ne fut altérée dans les siècles les plus barbares : preuve peut-être encore plus miraculeuse de la divinité de la religion que celles que l'on peut tirer des persécutions dont elle triompha.

On regrette que l'abbé Fleury n'ait pas fait usage dans ce Traité d'un des plus beaux morceaux de Fénélon sur l'établissement de la religion chrétienne. En rappelant à l'électeur de Cologne les devoirs qui lui sont imposés, comme pasteur et comme prince, l'orateur parle avec détail de cet événement unique dans l'histoire des nations. C'est le passage où Fénélon s'est le plus rapproché de Bossuet. On pourra en juger par une courte citation, que l'on considérera en même temps comme un excellent résumé de tout ce que dit l'abbé Fleury sur l'établissement de la religion chrétienne.

Digitized by Google

« Tournons nos regards, dit Fénélon, vers l'Eglise, que » Rome païenne, cette Babylonne enivrée du sang des » martyrs, s'efforce de détruire; l'Eglise demeure libre » dans les chaînes, et invincible au milieu des tourmens. » Dieu laisse ruisseler pendant trois cents ans le sang de » ses enfans bien-aimés; pourquoi croyez-vous qu'il le » fasse? c'est pour convaincre le monde entier par une » si longue et si terrible expérience, que l'Eglise, comme » suspendue entre le ciel et la terre, n'a besoin que de la » main invisible dont elle est soutenue: jamais elle ne fut » si libre, si florissante et si féconde. Que sont devenus » ces Romains qui la persécutoient? Ce peuple qui se » vantoit d'être le *peuple-roi* a été livré aux nations bar- » bares; cet Empire qui se flattoit d'être éternel est tombé. » Rome est ensevelie dans ses ruines avec ses faux dieux: » il n'en reste plus de mémoire que par une autre Rome » sortie de ses cendres, qui, étant pure et sainte, est de- » venue à jamais le centre du royaume de Jésus-Christ. »

Il est utile de remarquer que Fénélon, dans le même discours, semble prévoir les persécutions dont l'Eglise a été frappée dans les derniers temps; il en prévoit aussi le » résultat inévitable. « En vain, dit-il, vous renouvelle- » riez les persécutions; en les renouvelant, vous ne feriez » que purifier l'Eglise, et que ramener pour elle la pureté » de ses anciens jours. »

Nous avons dit que l'abbé Fleury avoit réfuté d'avance les systèmes de quelques philosophes modernes. On sait que presque toute la secte s'accorde à soutenir que tout va en se perfectionnant, et que, par cette raison, nous sommes très-supérieurs, soit en morale, soit en talens, à ceux qui nous ont précédés: c'est à quoi ils ont donné le nom de *perfectibilité*. Condorcet dans son dernier ouvrage, et et Mad. de Staël dans un livre plus nouveau, se sont efforcés de soutenir ce système, qui se trouve en contradiction avec toutes les notions historiques. L'abbé Fleury, comme on va le voir, n'attribue cette opinion qu'à des ignorans;

Digitized by Google

ignorans; il la réfute en peu de mots; et quelques lignes suffisent pour renverser l'édifice péniblement construit par Condorcet et Mad. de Staël.

« Ceux qui ne savent pas l'histoire, dit l'abbé Fleury, » ayant ouï dire que les hommes des siècles passés étoient » plus simples que nous, supposent que le monde va tou- » jours en se raffinant, et que plus on remonte dans l'an- » tiquité, plus on trouve les hommes grossiers et igno- » rans. Il n'en est pas ainsi pourtant dans les pays qui ont » été habités successivement par diverses nations; les ré- » volutions qui y sont arrivées y ont amené de temps en » temps la misère et l'ignorance, après la prospérité et » la politesse. Ainsi l'Italie est en bien meilleur état qu'elle » n'étoit il y a huit cents ans; mais, huit cents ans aupa- » ravant, sous les premiers Césars, elle étoit plus heu- » reuse et plus magnifique qu'aujourd'hui. Il est vrai » qu'à remonter encore huit cents ans vers le temps de la » fondation de Rome, on trouveroit encore la même Italie » beaucoup moins riche et moins polie, quoique dès- » lors fort peuplée; et plus on iroit au-delà, plus on la » verroit pauvre et sauvage. Les nations ont leur âge à » proportion comme les hommes. L'état le plus florissant » des Grecs fut sous Alexandre; des Romains, sous Au- » guste; des Israëlites, sous Salomon. »

Nous nous étendrions beaucoup trop, si nous voulions remarquer tous les rapports sous lesquels les mœurs des Israëlites et des chrétiens peuvent être utiles aux lecteurs de toutes les classes. Les savans y trouveront des recherches curieuses sur l'antiquité, les littérateurs des descriptions poétiques, et des aperçus lumineux sur les productions des anciens. Les personnes moins instruites y puiseront quelque chose de plus précieux encore; c'est là qu'elles pourront apprendre sans peine l'esprit de leur religion, et se pénétrer de ce qu'elle enseigne de plus essentiel sous le double point de vue du dogme et de la morale.

P.

Digitized by Google

SPECTACLES.

THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE.
(Rue de Louvois.)

L'Avare fastueux, comédie en trois actes et en vers, de M. *Saint-Just*.

Ce titre paroît d'abord contradictoire, et ne l'est cependant pas. Le faste et l'avarice sont, à la vérité, deux extrêmes; mais le cœur de l'homme sait allier les extrêmes. Les avares fastueux, loin d'être sans exemple, ne sont pas même très-rares. Ce caractère avoit tenté Goldoni. Il en avoit fait une comédie en cinq actes, dont il parle dans ses Mémoires. Elle n'eut point de succès. Celle de M. Saint-Just en a obtenu, et en méritoit à beaucoup d'égards. Elle étincelle d'esprit, de traits, n'est point dépourvue de comique, et m'a paru écrite avec légèreté. Mais l'intrigue est mesquine, les fils en sont quelquefois trop peu déliés, l'art y est à découvert; c'est-à-dire qu'il n'y en a point assez.

Mondor, petit bourgeois de province, a fait une petite fortune par des voies peu honorables, l'usure et la lésine. Ce nom de Mondor n'est pas celui qu'il reçut de son père: il l'a pris depuis que ses affaires se sont améliorées. Lorsque des accès passagers de vanité viennent le saisir, ou lorsqu'il le croit utile à ses intérêts, il étale un faste grotesque. Le reste du temps, il se livre à son goût pour l'avarice; en sorte que chez lui

On jeûne un mois entier pour bien dîner un jour.

Son caractère est bien tracé par sa femme dans ce vers très-concis :

Et quand l'orgueil jouit, l'avarice est en larmes.

Digitized by Google

Lui-même se peint par ses actions. Il dit à son laquais : « Tu as bien déjeûné; ainsi, point de dîner pour aujourd'hui. »

Sa femme lui rappelle qu'il est temps de marier leur fille; il trouve que rien ne presse. — Elle n'a que quinze ans. — Seize, mon ami. — La différence est grande ! — Oui, très-grande.

On se cherche à quinze ans, à seize on s'est trouvé.

Cela rappelle le vers de Voltaire :

Ne pensant point encor, mais cherchant à penser.

La jeune personne, Ernestine, a un amant; mais il n'est pas très-riche, et tout en lui déplaît à Mondor, jusqu'à son nom. Il s'appelle Dupont : encore, si ce nom étoit alongé ou pouvoit l'être par celui de sa ville natale, comme c'est l'usage à présent; mais le jeune homme est de Saint-Denis, et Dupont-de-Saint-Denis sonneroit fort mal aux oreilles. Madame Mondor prétend que ce nom est tout aussi noble que celui de

Monsieur Jean Rigolot,
Issu d'un marguillier et natif de Chaillot.

C'étoit ainsi que s'appeloit Mondor au temps de sa médiocrité. Les époux se disputent. Le mari veut faire sentir que *du côté de la barbe est la toute-puissance.*

Je suis homme, Madame, et je sais commander.
— Je suis femme, Monsieur, et ne sais pas céder.

La dispute continue sur la parcimonie que madame Mondor reproche à son mari. Celui-ci répond, je veux

Dans les occasions que ma cuisine brille;
Mais à quoi bon manger quand on est en famille ?

Cependant, ce jour même, il ordonne une fête pour célébrer celle de sa fille; mais son véritable motif est l'arrivée de Rosalban, fils d'un ministre, et qui montre de l'affection pour Ernestine. Mondor-Rigolot voudroit bien qu'il l'épousât, et Rosalban a l'air d'y songer. L'avare, pour le

Digitized by Google

tenter, laisse ouvert son secrétaire dans lequel il a entassé quelques sacs d'argent, de manière à être nécessairement aperçus. Il faisoit semblant d'y travailler, lorsque Rosalban est entré. Tous deux se voient et feignent de ne se pas voir : ce qui est d'une choquante invraisemblance. Ils font des à parté : l'avare, pour être cru généreux, dit qu'il destine 3000 fr. à un de ses fermiers qui a donné un asile à de malheureux incendiés.

Rosalban lui emprunte 20,000 fr., et le contraint en quelque sorte de donner au charitable fermier les mille écus dont il a parlé dans son monologue. Rosalban a pénétré la fausseté de Mondor, et le persifle. Vous jouissez, lui dit-il. J'étouffe, répond l'autre.

Pour comble de malheur, l'avare se voit obligé de donner dans le bois voisin une fête dont il espéroit avoir l'honneur sans en faire la dépense. Le temps qui étoit affreux s'est rasséréné; ce qui lui fait dire :

Tout jusqu'au ciel conspire aujourd'hui contre moi.

Rosalban instruit que le cœur d'Ernestine est engagé, fort paisiblement amoureux d'ailleurs, se résout sans peine à la céder. Son rival toutefois n'y peut prétendre, à moins de trouver 20,000 fr. pour cautionner un emploi qui lui est promis. Rosalban écarte cet obstacle, en lui donnant cette somme qu'il venoit d'emprunter à Mondor. Celui-ci, déchu de ses espérances, consent à ce mariage d'assez bonne grace, et se console en pensant que la dot sera mince, et que son gendre aura la protection du ministre. Les musiciens qui devoient jouer dans le bois sont introduits dans le salon : c'est madame Mondor qui a changé ainsi d'autorité le lieu de la scène. On voit entrer quelques parens, dont l'un admirant les tableaux de Mondor, observe que

Ce salon ne contient que des originaux.

En même temps paroissent quatre ou cinq ménétriers de village, qui commencent un concert et font un sabat hor-

Digitized by Google

rible. On est contraint de les chasser, parce qu'ils ne veulent pas finir; ils se fâchent; l'un d'eux prétend qu'on ne traite pas de la sorte un homme à la famille duquel on a tant d'obligations. Son oncle est le peintre affidé de la maison.

D'un Rubens, d'un Rembrandt, a-t-on la fantaisie,
A trois livres par pied mon oncle les copie.

Mondor est désolé de voir révéler son secret. On le chapitre un peu. Rosalban lui dit :

Qu'il faut, fuyant toujours un éclat emprunté,
Satisfaire son cœur et non sa vanité.

Enfin il paroît converti, s'applaudit des bonnes qualités de son gendre, et finit néanmoins par ce trait de caractère :

C'est dommage pourtant qu'il s'appelle Dupont.

Je pense que l'auteur a placé son principal personnage dans un étage trop bas. Son faste en conséquence n'est qu'une bouffonnerie ; son concert est une vraie farce. Il n'est pas naturel non plus que Mondor, vain et fastueux, hésite entre le fils d'un ministre, et un employé de Saint-Denis, qui ne sait où trouver 20,000 fr. pour cautionner un emploi très-subalterne, à en juger par le cautionnement.

Malgré ces défauts, malgré quelques scènes parasites ou traînantes qui embarrassent la marche de l'intrigue, cette pièce est une des plus jolies qu'on ait vues depuis long-temps à ce théâtre. Elle seroit jouée avec un ensemble parfait, s'il ne s'y trouvoit pas un Amoureux qui chante son rôle au lieu de le réciter.

Digitized by Google

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Vas où tu peux, meurs où tu dois; calembourg.

LE couplet d'annonce avertit que ces paroles sont tirées de l'Evangile. On ne s'attendoit guère à voir un mot de l'Evangile, travesti en calembourg, servir de texte aux auteurs du théâtre de la rue de Chartres; et l'on a mis néant sur la requête de celui-ci, ou de ceux-ci, laquelle finissoit de cette manière :

Du législateur des Chrétiens
N'allez pas siffler les paroles.

On n'a pas eu d'égard à leur promesse de nous donner autrefois mieux qu'un calembourg. Quelques allusions à nos victoires ont été accueillies. Celle-ci, par exemple; qui voudroit

Boire toujours à nos succès,
Seroit ivre toute sa vie.

Le reste s'est traîné au milieu des sifflets, et ne méritoit pas un autre traitement. Voici en deux mots le sujet : Léon, jeune militaire, seroit l'époux de Clémence si cette union ne tenoit qu'à leur volonté réciproque; mais le père de la jeune personne le trouve trop étourdi, et veut remettre le mariage à cinq ans. Il y a là de quoi désespérer les amans les moins impatiens, et ceux-ci le sont beaucoup. Léon fait au père une espèce de défi. Il offre de parier qu'avant deux heures il lui fera signer le contrat de mariage, et demande que la main de Clémence soit la récompense de ce tour d'adresse; s'il ne l'exécute pas, il consent au long délai qu'on veut lui imposer. Le père, vrai Cassandre dans toute la force du terme, accepte le défi. Il faut savoir qu'il est le correspondant de la mère de Léon; qu'elle lui envoie tout l'argent que dépense son fils, qui ne ménage pas sa bourse.

Digitized by Google

Clémence se déguise en vieille, et qui le croiroit ! se présente à son père sous le nom de cette mère. L'imbécille ne reconnoît pas sa fille. Elle demande le mémoire des avances faites pour son prétendu fils. On le lui donne ; elle l'emporte Aussitôt on annonce que Léon a pris querelle avec un homme qui disoit du mal du père de sa maîtresse, qu'il est blessé et qu'on l'apporte mourant.

Crainte que le spectateur ne devine pas la ruse, ou qu'il ne soit trop effrayé, on a soin de l'avertir que c'est une parodie de Tancrède sur son brancard. Au moment où il paroît, Clémence revient en jockei sans être encore reconnue, apporte l'argent du mémoire, et prie le père de signer le reçu, qui est tout dressé. Dans son trouble, il signe le conirat de mariage qu'on a substitué au mémoire. Léon saute de son brancard, et s'écrie qu'il a gagné la gageure. Il en reçoit le prix.

L'auteur n'a pas été demandé. Sa pièce n'a aucun sel ; les mots qui en forment le titre sont appliqués sans aucune justesse par Léon, lequel se voyant blessé, dit-il, a voulu aller où il pouvoit, et mourir où il devoit. Tout le monde a été révolté de voir une fille paroître deux fois devant son père sans en être reconnue, quoiqu'elle eût toujours habité sa maison, et qu'elle se fût présentée sans masque.

Mad. Hervey a joué supérieurement sous ces trois costumes, mais aucun talent ne pouvoit soutenir une telle pièce.

ANNONCES.

Voyage en Chine, formant le complément du Voyage de lord Macartney ; (voyez le premier article sur cet ouvrage dans le numéro précédent du Mercure du 2 frimaire). Contenant des observations et des descriptions faites pendant le séjour de l'Auteur dans le palais impérial de Yuen-min-Yuen, et en traversant l'empire Chinois, de Peking à Canton. Par John Barrow, attaché à l'ambassade anglaise en Chine, en qualité d'astronome et de mécanicien ; et depuis, secrétaire particulier de lord Macartney, au Cap de Bonne-Espérance. Suivi de la relation de l'ambassade envoyée, en 1719, à Peking, par Pierre Ier, empereur de Russie ; traduits de l'anglais, avec des notes, par J.

Digitized by Google

Castéra, traducteur du Voyage de lord Macartney en Chine et en Tartarie. Trois vol. in-8° de 1300 pages, imprimés sur du beau carré fort et superfin d'Auvergne; avec un Atlas in-4° de 22 planches, dont plusieurs enluminées, dessinées sur les lieux, et gravées en taille-douce. — Prix : 20 fr. brochés avec Atlas cartonné, et 24 fr. par la poste; en papier vélin, 40 fr., sans le port.

A Paris, chez F. Buisson, libraire, rue Hautefeuille, n. 31.

Mes Passe-Temps, chansons suivies de l'art de la danse, poëme en quatre chants, calqué sur l'art poétique de Boileau-Despréaux. Par Jean-Etienne Despréaux, ornées des gravures d'après les dessins de Moreau le jeune, avec les airs notés. Deux vol. in-18. — Prix : 12 fr., et 15 fr. par la poste; papier vélin, 24 fr.

A Paris, chez l'Auteur, rue Basse Saint-Denis; Defresle, libraire, cloître Saint-Honoré, n. 15; Petit, libraire, palais du Tribunat.

Bibliothèque géographique et Instructive des jeunes-gens, ou Recueil de voyages intéressans dans toutes les parties du monde, pour l'instruction et l'amusement de la jeunesse; traduit de l'allemand et de l'anglais, par M. Breton, et orné de cartes géographiques enluminées et de figures. Quatrième année, première et deuxième livraisons, contenant le second voyage du capitaine Cook, 2 vol. in-18, et le voyage d'Ulloa dans l'Amérique méridionale, 2 vol. in-18. — Le prix de l'abonnement pour les 12 volumes est de 18 fr., et 22 fr. 50 c. par la poste. Les personnes qui s'abonneront avant le premier janvier 1806, ne payeront que 15 fr., non compris l'affranchissement pour les départemens : passé ce terme, le prix restera fixé à 18 francs.

On s'abonne chez J. E. Gabriel Dufour, libraire, rue des Mathurins Saint-Jacques, n. 7; où se distribue le prospectus de cette intéressante collection.

Les Six Jours, ou Leçons d'un père à son fils sur l'origine du monde, d'après la Bible; contenant des leçons simples et familières sur l'histoire naturelle des minéraux, des végétaux, des animaux et de l'homme; par L. F. Jauffret. Deux vol. in-18. — Prix : 2 fr. 40 c., et 3 fr. par la poste.

A Paris, chez Galland, libraire, palais du Tribunat, galeries de Bois, n. 223.

L'Urne dans la vallée Solitaire, par Mad. de S. W. Trois vol. in-12. — Prix, broché : 5 fr., et 6 fr. 50 centimes par la poste.

A Paris, chez Maradan, libraire, rue des Grands-Augustins, n. 9, vis-à-vis la rue du Pont-de-Lodi.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 17.*

Léopold Collin, libraire, rue Git-le-Cœur, n. 4, a l'honneur de prévenir les personnes qui ont acheté les premiers volumes de la collection épistolaire qu'il a publiés et qui contiennent les lettres de mesdames de Villars, Coulanges, Lafayette, Ninon de l'Enclos et Mlle Aïssée, de faire prendre chez lui et chez Le Normant les 3e et 4e volumes de cette collection qui viennent de paroître. Le 3e renferme les lettres de Mad. la duchesse du Maine et de la marquise de Simiane, le 4e, celles de Mlle Montpensier, de mesdames de Motteville, de Montmorency, de Mlle Dupré et de Mad. la marquise de Lambert. Le prix de chaque volume est de 2 fr. 50 centimes. Passé le 1er nivose ils ne se vendront plus qu'avec la collection entière. Le peu d'exemplaires qu'il reste de ces derniers force l'éditeur d'en donner avis.

Digitized by Google

PARIS.

Nous sommes forcés de nous borner à un précis littéral des 22, 23, 24, 25 et 26e bulletin de la grande armée. Le 1er, daté de S.-Polten, du 22 brumaire, annonce que :

Le maréchal Davoust a poursuivi ses succès. Tout le corps de Meerfeld est détruit : ce général s'est sauvé avec une centaine de hullans.

Le général Marmont est à Léoben : il y a fait 100 hommes de cavalerie prisonniers.

Le prince Murat étoit depuis trois jours à une demi-lieue de Vienne. Toutes les troupes autrichiennes avoient évacué cette ville. Aujourd'hui 22 brumaire, les troupes françaises ont fait leur entrée dans cette capitale.

Les Russes se sont refusés à toutes les tentatives que l'on a faites pour les engager à livrer bataille sur les hauteurs de Saint-Polten (Saint-Hippolyte). Ils ont passé le Danube à Crems, et brûlé le pont.

Le 20, le maréchal Mortier, à la tête de six bataillons, s'est porté sur Stein : il croyoit y trouver une arrière-garde, mais toute l'armée russe y étoit encore. Alors s'est engagé le combat de Diernstein, à jamais mémorable dans les annales militaires. Depuis six heures du matin jusqu'à quatre heures de l'après-midi, ces 4000 braves firent tête à l'armée russe, et mirent en déroute tout ce qui leur fut opposé. Maîtres du village de Loiben, ils croyoient la journée finie ; mais l'ennemi, irrité d'avoir perdu 10 drapeaux, 6 pièces de canon, 900 hommes faits prisonniers, et 2000 hommes tués, avoit fait diriger deux colonnes par des gorges difficiles pour tourner les Français. Aussitôt que le maréchal Mortier s'aperçut de cette manœuvre, il marcha droit aux troupes qui l'avoient tourné, et se fit jour au travers des lignes de l'ennemi, dans l'instant même où le 9e régiment d'infanterie légère et le 32e d'infanterie de ligne, ayant chargé une autre corps russe, avoient mis ce corps en déroute, après lui avoir pris 2 drapeaux et 400 hommes.

Cette journée a été une journée de massacre. Des monceaux de cadavres couvroient un champ de bataille étroit. Plus de 4000 Russes ont été tués ou blessés ; 1300 ont été faits prisonniers. Parmi ces derniers, se trouvent deux colonels.

De notre côté, la perte a été considérable. Le 4e et le 9e d'infanterie légère ont le plus souffert.

— Le 2e, daté du château de Schoenbrunn, le 23 brumaire an 14, porte que le maréchal Mortier s'est mis à la poursuite des Russes ; pendant que d'autres corps d'armée passent le Danube sur le pont de Vienne pour les déborder par la droite, le corps du maréchal Bernadotte est en marche pour les déborder par la gauche.

Hier 22, à dix heures du matin, le prince Murat traversa Vienne. A la pointe du jour, une colonne de cavalerie s'est portée sur le pont du Danube, et a passé, après différens pourparlers avec des généraux autrichiens. Les artificiers ennemis chargés de brûler le pont, l'essayèrent plusieurs fois, et ne purent y réussir. Le maréchal Lannes, et le général Bertrand, aide-de-camp de l'Empereur, ont passé le pont les premiers. Les troupes ne se sont point arrêtées dans Vienne, et ont continué leur marche pour suivre leur direction. Le prince Mu-

Digitized by Google

rat a établi son quartier-général dans la maison du duc Albert. Le duc Albert a fait beaucoup de bien à la ville. Plusieurs quartiers manquoient d'eau, il en a fait venir à ses frais et à dépensé des sommes notables pour cet objet.

Ci-joint l'état de l'artillerie et des munitions trouvées dans Vienne. La maison d'Autriche n'a pas d'autre fonderie ni d'autre arsenal que Vienne. Les Autrichiens n'ont pas eu le temps d'évacuer au-delà du cinquième ou du quart de leur artillerie et d'un matériel considérable. Nous avons des munitions pour faire quatre campagnes et renouveler quatre fois nos équipages d'artillerie, si nous les perdions. Nous avons aussi des approvisionnemens de siége pour armer un grand nombre de places.

L'Empereur s'est établi au palais de Schoenbrunn. Il s'est rendu aujourd'hui à Vienne à deux heures du matin. Il a passé le reste de la nuit à visiter les avant postes sur la rive gauche du Danube, ainsi que les positions, et à s'assurer si le service se faisoit convenablement. Il étoit rentré à Schoenbrunn à la petite pointe du jour.

Le général Marmont a eu à Léoben différens petits avantages d'avant-postes. L'armée bavaroise reçoit tous les jours un grand accroissement. L'Empereur vient de faire à l'électeur de nouveaux présens. Il lui a donné 15,000 fusils pris dans l'arsenal de Vienne, et lui a fait rendre toute l'artillerie que dans différentes circonstances l'Autriche avoit prise dans les états de Bavière.

La ville de Kuffstein a capitulé entre les mains du colonel Pompei.

Le général Milhaud a poussé l'ennemi sur la route de Brünn jusqu'à Volkersdorff. Aujourd'hui à midi il avoit fait 600 prisonniers, et pris un parc de 40 pièces de canon attelées.

Le maréchal Lannes est arrivé à deux heures après midi à Stokereau. Il y a trouvé un magasin immense d'habillemens, 8000 paires de souliers et de bottines, et du drap pour faire des capotes à toute l'armée. On a aussi arrêté sur le Danube plusieurs bateaux qui descendoient le fleuve et qui étoient chargés d'artillerie, de cuirs et d'effets d'habillemens.

D'après le relevé de l'inventaire général, on a trouvé dans l'arsenal de Vienne, 1050 canons de campagne; 276 canons de siége; 144 obusiers, 472 mortiers; 160,000 bombes de différens calibres; 52,000 obus; 600,000 boulets; 33,306 fusils de nouveau modèle, garnis en cuivre; 15,986 de vieux modèle; 12,000 fusils de remparts, de paysans et de diverses espèces, 23,000 carabines de hussards; 23,000 pistolets; 18,000,000 de pierres à fusil; 2126 quintaux de plomb et balles; 1800 quintaux de fer en barre; 900,000 cartouches confectionnées, 600,000 quintaux de poudre. On a pris en outre sur la rive gauche du Danube 80 pièces de canon et 200 caissons.

Au quartier-général impérial à Vienne, le 23 brumaire an 14.

Ordre du jour. L'Empereur témoigne sa satisfaction au 4e régiment d'infanterie légère, au 100e de ligne, au 9e d'infanterie légère, au 32e de ligne, pour l'intrépidité qu'ils ont montrée au combat de Diernstein, où leur fermeté à conserver la position qu'ils occupoient, a forcé l'ennemi à quitter celle qu'il avoit sur le Danube. S. M. témoigne sa satisfaction au 17e régiment de ligne et au 30e, qui, au

Digitized by Google

combat de Lambach, ont tenu tête à l'arrière-garde russe, l'ont entamée et lui ont fait 400 prisonniers. L'Empereur témoigne également sa satisfaction aux grenadiers d'Oudinot qui, au combat d'Amstetten, ont repoussé de ses belles et formidables positions les corps russes et autrichiens, et ont fait 1500 prisonniers, dont 600 russes. S. M. est satisfaite des 1^er^, 16^e^ et 22^e^ régimens de chasseurs; 9^e^ et 10^e^ régimens de hussards, pour leur bonne conduite dans toutes les charges qui ont eu lieu depuis l'Inn jusqu'aux portes de Vienne, et pour les 800 prisonniers russes faits à Stein.

Le prince Murat, le maréchal Lannes, la réserve de cavalerie avec leurs corps d'armée, sont entrés à Vienne le 22, se sont emparés le même jour du pont sur le Danube, ont empêché qu'il ne fût brûlé, l'ont passé sur-le-champ, et se sont mis à la poursuite de l'armée russe. Nous avons trouvé dans Vienne plus de deux mille pièces de canon; une salle d'armes garnie de cent mille fusils; des munitions de toutes espèces; enfin de quoi former l'équipage de campagne de trois ou quatre armées. Le peuple de Vienne a paru voir l'armée avec amitié. L'Empereur ordonne que l'on porte le plus grand respect aux propriétés, et que l'on ait les plus grands égards pour le peuple de cette capitale, qui a vu avec peine la guerre injuste qu'on a faite, et qui nous témoigne par sa conduite, autant d'amitié, qu'il montre de haine contre les Russes, peuple qui, par ses habitudes et ses mœurs barbares, doit inspirer le même sentiment à toutes les nations policées.

Le major-général, maréchal BERTHIER.

— On lit dans le 3^e^ du 24 brumaire : Le général Milhaud, commandant l'avant-garde du corps du maréchal Davoust, a pris 191 pièces de canon avec tous les caissons d'approvisionnemens et 400 hommes. Ainsi la presque totalité de l'artillerie de la monarchie autrichienne est en notre pouvoir.

Toutes les colonnes de l'armée sont en grande marche et se trouvent déjà en Moravie et à plusieurs journées au-delà du Danube. Une patrouille de cavalerie est déjà parvenue jusqu'aux portes de Presbourg, capitale de la Haute-Hongrie. Elle a intercepté le courrier de Venis au moment où il cherchoit à entrer dans cette ville. Les dépêches de ce courrier ont appris que l'armée du prince Charles se retire en grande hâte, dans l'espoir d'arriver à temps pour secourir Vienne. Le général Marmont mande que le corps

Digitized by Google

qui s'étoit avancé jusqu'à Oedembourg par la vallée de la Muerh, a évacué cette contrée après avoir coupé tous les ponts, précaution qui l'a mis à l'abri d'une vive poursuite. Le nombre des prisonniers que fait l'armée s'accroît à chaque instant.

— Le 4e bulletin du 25 brumaire nous apprend que le prince Murat et le corps du maréchal Lannes ont rencontré hier l'armée russe à Hollabrunn. Une charge de cavalerie a eu lieu; mais l'ennemi a aussitôt abandonné le terrain, en laissant cent voitures d'équipages attelées. L'ennemi ayant été joint, et les dispositions d'attaque étant faites, un parlementaire autrichien s'est avancé et a demandé qu'il fût permis aux troupes de l'empereur d'Allemagne de se séparer des Russes. Sa demande lui a été accordée. Peu de temps après M. le baron de Wintzingerode, aide-de-camp général de S. M. l'empereur de toutes les Russies, s'est présenté aux avant-postes, et a demandé à capituler pour l'armée russe. Le prince Murat a cru devoir y consentir; mais l'Empereur n'a pas pu approuver cette capitulation: il part au moment même pour se rendre aux avant-postes. L'Empereur n'a pas pu donner son approbation, parce que cette capitulation est une espèce de traité, et que M. de Wintzingerode n'a pas justifié des pouvoirs de l'empereur de Russie. Cependant S. M., tout en faisant marcher son armée, a déclaré que l'empereur Alexandre se trouvant dans le voisinage, si ce prince ratifie la convention, elle est prête à la ratifier également.

Le général Vialannes, commandant la cavalerie du maréchal Davoust, est entré à Presbourg. M. le général comte de Palffy a écrit une lettre à laquelle le maréchal Davoust a répondu: les deux lettres sont ci-jointes.

Un corps de 3000 Autrichiens s'étoit retranché dans la position de Waldermünchen, au débouché de la Bohême. Le général Baraguay-d'Hilliers, à la tête de trois bataillons de dragons à pied, a marché contre ce corps, qui s'est hâté d'abandonner sa position. Le général Baraguay-d'Hilliers étoit le 18 à Treinitz en Bohême; il espéroit entamer ce corps.

Le maréchal Ney avoit eu la mission de s'emparer du Tyrol: il s'en est acquitté avec son intelligence et son intrépidité accoutumées. Il a fait tourner les forts de Scharnitz et de Neustark, et s'en est emparé de vive force. Il a pris dans cette affaire 1800 hommes, 1 drapeau et 16 pièces de canon de campagne attelées. Le 16, à cinq heures après midi, il a fait son entrée à Inspruck; il y a trouvé un arsenal rempli d'une artillerie considérable, 16,000

Digitized by Google

fusils et une immense quantité de poudre. Le même jour il est entré à Hall, où il a aussi pris de très-grands et très riches magasins, dont on n'a pas encore l'inventaire. L'archiduc Jean, qui commandoit en Tyrol, s'est échappé par Luchstal. Il a chargé un colonel de remettre tous les magasins aux Français, et de recommander à leur générosité 1200 malades qui sont à Inspruck.

Capitulation proposée par l'armée russe.

Il a été convenu entre M. le général de division Belliard, chef de l'état-major général, et d'après l'autorisation de S. A. S. le prince Murat, grand-amiral, maréchal d'Empire et lieutenant de S. M. l'Empereur des Français et Roi d'Italie; et M. le baron de Wintzingerode, aide-de-camp général de S. M. l'empereur de toutes les Russies, d'après son autorisation, et général-major de l'armée:

Il y aura armistice entre le corps d'armée aux ordres de S. A. S. le prince Murat, et l'armée russe commandée par le général en chef comte de Kutuzof, du moment de la signature des présentes conditions. L'armée russe quittera l'Allemagne et se mettra de suite en marche par la route qu'elle a prise pour s'y rendre, et par la journée d'étape. Alors le prince Murat consent à suspendre sa marche sur la Moravie. Les présentes conditions ne pourront être exécutées qu'après la ratification de S. M. l'Empereur Napoléon; et, en attendant, l'armée russe et le corps d'armée du prince resteront dans les positions qu'ils occupent maintenant. Dans le cas de non acceptation de la part de l'Empereur, on se préviendra 4 heures avant de rompre l'armistice.

Fait à Hollabrunn, le 24 brumaire an 14 (15 novembre 1805). (*Suivent les signatures.*)

Lettre du général comte de Palffy, commandant de Presbourg.

Général,

S. A. R. l'archiduc palatin, en sa qualité de chef suprême du militaire et du civil en Hongrie, a chargé le soussigné de déclarer que S. A. R. a fait établir le long de la frontière occidentale de ce royaume un cordon de gardes non militaires soutenu par de très-petits détachemens de cavalerie composés d'invalides et de recrues, dans la seule vue d'arrêter les maraudeurs de l'armé autrichienne qui pourroient s'y présenter, et qu'ainsi il n'est nullement question d'aucune sorte d'hostilité, lesdits détachemens ayant l'ordre de se retirer dès que les troupes françaises s'approcheront de la frontière.

Ainsi, dans la circonstance où ces foibles détachemens

Digitized by Google

qu'on ne peut regarder uniquement que comme des piquets d'avertissement, se replieront à l'approche de l'armée française; S. A. R. a ordonné d'avance aux maison des invalides, à celles d'éducation, aux officiers pensionnés, aux individus employés aux bur aux de comptabilité des régimens et aux hôpitaux militaires de rester en place, persuadé que le général ou commandant des troupes françaises ne leur refusera pas les sauve-gardes nécessaires, et qu'il voudra bien donner ses ordres pour que les colonnes et détachemens de l'armée française qui entreront en Hongrie, n'y commettent aucun excès, attendu qu'aucune sorte d'opposition ne sera faite aux troupes françaises, et qu'en conséquence de cette déclaration, le soussigné auroit plusieurs objets très-intéressans traiter avec le général ou commandant des troupes françaises; il le prie de lui assigner un rendez-vous sur parole, sur un bateau au milieu du Danube. Il attend en conséquence sa réponse, et a l'honneur d'être son très-humble serviteur.

— Le 5e bulletin daté de Znaïm, le 18 novembre, porte que le prince Murat, instruit que les généraux russes, immédiatement après la signature de la convention, s'étoient mis en marche avec une portion de leur armée sur Znaim, et que tout indiquoit que l'autre partie alloit la suivre et nous échapper, leur a fait connoître que l'Empereur n'avoit pas ratifié la convention, et qu'en conséquence il alloit attaquer. En effet, le prince Murat a fait ses dispositions, a marché à l'ennemi, et l'a attaqué le 25 à quatre heures après midi, ce qui a donné lieu au combat de Juntersdorff, dans lequel la partie de l'armée russe qui formoit l'arrière-garde, a été mise en déroute, a perdu 12 pièces de canon, 100 voitures de bagages, 2000 prisonniers et 2000 hommes restés sur le champ de bataille. Le maréchal Lannes a fait attaquer l'ennemi de front, et tandis qu'il le faisoit tourner par la gauche par la brigade de grenadiers du général Dupas, le maréchal Soult le faisoit tourner par la droite par la brigade du général Levasseur de la division Legrand, composée des 3e et 18e régimens de ligne. Le général de division Walther a chargé les Russes avec une brigade de dragons, et a fait 300 prisonniers. La brigade de grenadiers du général Laplanche-Mortière s'est distinguée. Sans la nuit, rien n'eût échappé. On s'est battu à l'arme blanche plusieurs fois. Des bataillons de grenadiers russes ont montré de l'intrépidité. Le général Oudinot a été blessé. Ses deux aides-de-camp, chefs d'escadron Demangeot et Lamotte, l'ont été à ses côtés. La blessure du général Oudinot l'empêchera de servir pendant une quinzaine de

Digitized by Google

jours. En attendant, l'Empereur voulant donner une preuve de son estime aux grenadiers, a nommé le général Duroc pour les commander.

L'Empereur a porté son quartier-général à Znaim le 26, à trois heures après midi. L'arrière-garde russe a été obligée de laisser ses hôpitaux à Znaim, où nous avons trouvé des magasins de farine et d'avoine assez considérables. Les Russes se sont retirés sur Brunn, et notre avant-garde les a poursuivis à mi-chemin; mais l'Empereur, instruit que l'empereur d'Autriche y étoit, a voulu donner une preuve d'égards pour ce prince, et s'est arrêté la journée du 27.

Ci-joint la capitulation du fort de Keufstein, pris par les Bavarois.

Le général Baraguay-d'Hilliers a fait une incursion jusqu'à Pilsen en Bohême, et obligé l'ennemi à évacuer ses positions. Il a pris quelques magasins, et remplit le but de sa mission. Les dragons à pied ont traversé avec rapidité les montagnes couvertes de glace et de sapins, qui séparent la Bohême de la Bavière.

On ne se fait pas d'idée de l'horreur que les Russes ont inspirée en Moravie. En faisant leur retraite, ils brûlent les plus beaux villages; ils assomment les paysans. Aussi les habitans respirent-ils en les voyant s'éloigner. Ils disent: « Nos ennemis sont partis. » Ils ne parlent d'eux qu'en se servant du terme de barbares, qui ont apporté chez eux la désolation. Ceci ne s'applique pas aux officiers, qui sont en général bien différens de leurs soldats, et dont plusieurs sont d'un mérite distingué; mais l'armée a un instinct sauvage que nous ne connoissons pas dans nos armées européennes. Lorsqu'on demande aux habitans de l'Autriche, de la Moravie, de la Bohême, s'ils aiment leur empereur, nous l'aimions, répondent-ils; mais comment voulez-vous que nous l'aimions encore? il a fait venir les Russes. A Vienne le bruit avoit couru que les Russes avoient battu l'armée française, et venoient sur Vienne; une femme a crié dans la rue: « Les Français sont battus, voici les Russes! » L'alarme a été générale; la crainte et la stupeur ont été dans Vienne. Voilà cependant le résultat des funestes conseils de Cobentzel, de Colloredo et de Lamberti. Aussi ces hommes sont-ils en horreur à la nation; et l'empereur d'Autriche ne pourra reconquérir la confiance et l'amour de ses sujets qu'en les sacrifiant à la haine publique; et un jour plus tôt, un jour plus tard il faudra bien qu'il le fasse.

Digitized by Google

— *Le VII^e bulletin de l'armée d'Italie*, daté de Gorizia, le 26 brumaire, porte que l'ennemi, en nous abandonnant les rives du Tagliamento avoit dirigé sa retraite sur Palma-Nova. Il ne chercha point à défendre cette place qu'il auroit pu tenir avec avantage, et ce ne fut qu'à plusieurs milles de là, que nous rencontrâmes ses derniers postes. Il s'engagea quelques affaires de peu d'intérêt, qui nous valurent cependant un certain nombre de prisonniers.

Le 24, l'armée se forma en deux colonnes et se porta sur l'Isonzo. L'avant-garde, aux ordres du général Espagne, entra deux heures avant la nuit dans Gradisca, où les Autrichiens n'opposèrent qu'une foible résistance. Les chasseurs à cheval remontèrent alors la rive droite du fleuve pour se porter sur Gorizia, et la division Seras s'établit en même temps à Sagrado, sur la rive gauche. Le lendemain les divisions Molitor, Gardanne et Partouneaux longèrent la rive droite de l'Isonzo dans le dessein de le passer au-dessous de Gorizia; mais l'équipage de pont n'étant point encore arrivé, le passage ne put pas s'effectuer sur ce point. Les divisions seras et Duhesme marchoient de leur côté sur Rubia et Savogna. Leurs avant-postes talonnoient l'ennemi. Il y eut un engagement à la suite duquel sa cavalerie se replia dans le plus grand désordre; son artillerie ne nous échappa qu'à la faveur de la nuit; nous l'avions poussée jusque sous les murs de Gorizia.

Le général en chef fit ses dispositions pour une attaque générale dans la matinée du 26; les Autrichiens ne voulurent pas s'y exposer. Ils avoient profité de la nuit même pour précipiter leur retraite. Le général Espagne les suit avec de la cavalerie et de l'infanterie légère. Il a l'ordre de les chasser devant lui jusqu'à Leibach. L'armée a pris position en avant de l'Isonzo; 300 nouveaux prisonniers sont conduits sur ses derrières, et l'on en voit à chaque instant arriver d'autres. Les magasins établis à Udine et à Palma-Nova sont tombés en nos mains. Le général en chef seloue de l'activité soutenue de l'armée; elle surmonte avec courage et gaieté les fatigues et les privations inévitables d'une marche aussi rapide. C'est un témoignage qu'il se plaît à lui rendre auprès de S. M. l'Empereur et Roi.

— A la nouvelle de la prise de Vienne, Paris a été illuminé dans toute son étendue, sur une simple invitation du préfet de police.

Digitized by Google

(No. CCXXX.) 16 FRIMAIRE an 14.
(Samedi 7 Décembre 1805.)

MERCURE DE FRANCE.

Nos Souscripteurs sont prévenus qu'il n'y aura pas de No. le samedi 28 décembre 1805, (7 nivose an 14) pour faire concorder les abonnemens des mois du Calendrier républicain avec ceux du Calendrier grégorien.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

TRADUCTION

DE LA SECONDE ÉLÉGIE DE PROPERCE.

Quid juvat ornato procedere, etc.

A CYNTHIE.

Pourquoi cet appareil de pompeux vêtemens,
Et des emprunts de Cô t'enrichir, ma Cynthie?
Pour orner tes cheveux faut-il des diamans,
Et le parfum exquis de la myrrhe fleurie?
Sous un faste étranger c'est cacher tes attraits,
Vendre à l'éclat de l'or la grace naturelle.

Digitized by Google

Crois-moi, d'un art futile abjure les apprêts;
La beauté se suffit; l'art n'est point fait pour elle.
L'Amour nu va sans masque, objet de ses mépris.
De ces riches couleurs vois l'inculte ordonnance.
Ce lierre abandonné s'alonge en verts tapis;
Cet arbousier, charmé de son indépendance,
Se couronne de fleurs dans un antre éloigné;
Cette source, à son gré, se fraye un lit sauvage;
Des trésors de la mer ce rivage est orné;
Aucun art à l'oiseau n'apprit son doux ramage.

Elaïre et Phœbé, sans aucun art trompeur,
Charmèrent les Jumeaux et firent leurs délices.
D'Apollon et d'Ida la rivale fureur
Ne s'alluma jamais pour des attraits factices.
La parure à Pélops n'inspira point les feux
Dont il brûla soudain pour son Hippodamie:
Sur un char phrygien elle éblouit les yeux,
Riche de vérité, belle de modestie;
Et son front, où s'imprime une chaste candeur,
Paroît avoir d'Apelle échauffé le génie.
Sans orgueil, pour tout art se parant de pudeur,
Et haïssant le fard de la coquetterie,
Ces beautés surent plaire et plaire constamment
Par le puissant attrait de la simple nature.
Ah! crois-moi, la tendresse et le cœur d'un amant
Sont de ton sexe heureux la plus belle parure.

Quand Apollon se plaît à t'inspirer ses chants;
Quand on voit Calliope aux doux sons de ta lyre
Prêter l'heureux effet de ses accords touchans,
Et Vénus t'embellir, et Minerve t'instruire,
Qu'as-tu besoin encor de ces vains ornemens?
Au défaut de ce luxe, ô ma tendre Cynthie!
Tes charmes naturels seront tes diamans;
Ces charmes à jamais feront ceux de ma vie.

J. H. KRAANE.

Digitized by Google

LES FLEURS.

Charmantes fleurs, que ce jour vit éclore;
Charmantes fleurs, que mon Eléonore
Cueillit pour moi, qu'elle a daigné m'offrir,
A votre sort combien je porte envie !
Vous lui devez la fraîcheur et la vie,
Ses soins touchans ont su vous embellir.

Vous qu'elle aime, vous que sa main fit naître,
Sur son beau sein vous desirez paroître :
Ah ! comme vous je voudrois y mourir,
Ivre d'amour, de trouble et de plaisir.

Quel doux parfum exhalent vos calices,
Suaves fleurs, qu'obtient un tendre amant !
Oui, vous ferez pour toujours mes délices;
Mais de l'amour êtes vous un présent ?

Sur le livret où sont mes élégies
Je veux placer vos tiges réunies,
Pour en former un chiffre ingénieux,
De mes sermens dépôt mystérieux :
Tel, chez ce peuple où, non loin de l'Asie,
Règne la crainte avec la jalousie,
Le jeune amant, et fidèle et discret,
Confie aux fleurs son timide secret.

Mais à mes yeux, ces filles de l'Aurore
En un instant ont perdu leurs couleurs.
Dois-je prévoir qu'un jour Eléonore.....
O fais, Amour, que le sort de ces fleurs
Ne me soit pas un funeste présage,
Qu'Eléonore accueille mon hommage,
Et que je sois dans mon destin heureux,
Jusqu'aux derniers des momens de mon âge,
Aimé toujours et toujours amoureux !

Auguste de Labouïsse.

Digitized by Google

PORTRAIT D'UNE PETITE CHIENNE,

IMITATION DE MARTIAL.

Issa est passere nequior Catulli, etc.

Flore surpasse en charme, en volupté,
L'oiseau fameux que Catulle a chanté.
On ne voit point de chienne aussi jolie :
A mon ami tout le monde l'envie.
Flore est d'un prix au-dessus des bijoux ;
Une colombe est bien moins caressante ;
Ses baisers sont et moins purs et moins doux.
Combien sur-tout Flore est intéressante,
Quand elle sent la peine ou le plaisir !
Que son langage est expressif et tendre !
Lorsqu'elle dort, le plus léger soupir,
Le moindre bruit ne se fait pas entendre.
Eprouve-t-elle un besoin de sortir ?
Avec la patte, en chienne bien apprise,
Elle avertit. Les meubles, les tapis,
N'ont par sa faute été jamais salis,
Tant à la règle en tout Flore est soumise !
Il s'est, pour Flore, offert mille partis ;
Aucun mari n'a paru digne d'elle :
Flore est encore une chaste pucelle.
Aussi, craignant que sans postérité,
Passant un jour sur les bords du Léthé,
Lorsque la mort fermeroit sa paupière,
Tant de beauté ne périt toute entière,
Son maître eut soin, grace à l'art du pinceau,
De la soustraire à l'oubli du tombeau.
De son talent telle fut la magie,
Qu'en voyant Flore et son portrait auprès,
Sans peine on croit qu'ils sont tous deux en vie,
Ou que tous deux ne sont que des portraits.

KÉRIVALANT.

Digitized by Google

LE GRAMMAIRIEN,

CONTE.

Tant qu'il vécut, ce pauvre du Marsais,
Il ne rêva que règles de grammaire;
Au méchant style il fit plus d'un procès,
Et chaque mot passa par sa filière.
C'étoit l'oracle, et nul rhéteur français
Ne connut mieux les lois du beau langage.
Il mourut, ce fut grand dommage;
Mais que faire ? le bel-esprit
Ne dispense pas du voyage :
De l'animal qui broute et de l'homme qui lit,
Tel est le commun apanage.
A son dernier moment, le médecin lui dit :
« Ne perdons pas encor courage;
J'espère, mon cher du Marsais. »
« Vous espérez, docteur; quelle erreur est la vôtre ?
Las ! *je m'en vas*, ou *je m'en vais ;*
Car on peut dire l'un et l'autre. »

Par F. Devenet.

L'AMOUR ET LA PUDEUR.

De votre appui je n'ai que faire,
Disoit un jour à la Pudeur
L'enfant qui naquit à Cythère.
Laissez-moi marcher seul, ma sœur;
D'être ma compagne fidelle,
De grace, épargnez-vous le soin.
Jeune imprudent, répondit-elle,
Sans moi tu n'irois pas bien loin.

Ponsardin-Simon.

Digitized by Google

ENIGME.

Je serre étroitement les côtes
De la maison du plus charmant des hôtes
Que l'homme reçoive chez soi,
Cet hôte, qui de sa nature
Trouve sa liberté par la moindre ouverture,
Et qui par-là seroit en désarroi,
A besoin d'une sûre garde,
Et l'homme que ce soin regarde,
Ne voulant point le laisser sur sa foi,
S'en rapporte toujours à moi.

LOGOGRIPHE.

Mon but est d'être intéressant,
Et l'immortalité fut toujours ma manie;
Mais quoique dans mon sein je renferme la vie,
Quelquefois je meurs en naissant.

Par G. V. (de Brive), *abonné.*

CHARADE.

Où donc est le bon temps
Qu'autour de mon premier
On voyoit les amans,
Parés de mon dernier,
Tenir ces doux sermens
Qu'on fait à mon entier?

F. B....r (de l'Isle, Vaucluse.)

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier N° est *Ame.*
Celui du Logogriphe est *Emir*, où l'on trouve *rime.*
Celui de la Charade est *I-o.*

C

Les Revenans véritables, ou *Aventures du chevalier de Morny*; par l'auteur de *la Forêt et du Château de Saint-Alpin*. Deux vol. in-12. Prix : 4 fr., et 5 fr. par la poste. A Paris, chez *Barba*, libraire, palais du Tribunat; et chez *le Normant*, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, nº 17.

LES romans sont de longues comédies qu'on ne peut représenter en public : les oisifs les achètent, ils dressent le théâtre dans leur imagination, et, tranquilles au coin de leur feu, ils voient toute la pièce sans se déranger. Là, les décorations sont toujours fraîches, les acteurs toujours parfaits; il n'y a qu'un personnage qui puisse les ennuyer, c'est l'auteur. Il est vrai que cela gâte tout; mais, dans ce cas, on a la liberté de fermer la scène, et de jeter tous les héros au milieu de la chambre, ou même dans le feu, sans qu'aucun d'eux forme la moindre plainte. Cette petite vengeance est la seule qui soit permise au spectateur trompé; car, d'aller redemander son argent au libraire, ce seroit perdre de nouveau son temps et ses pas. En bonne justice, cependant, un faiseur de mauvais livres devroit être traité comme un orfèvre qui vendroit du plomb pour de l'argent, ou du cuivre pour de l'or; mais, pour éviter toute discussion, il seroit peut-être encore plus sage d'imaginer un instrument, une espèce de thermomètre, au moyen duquel on assigneroit à chaque ouvrage de ce genre le degré d'intérêt qu'il renferme et le prix qu'il mérite, en observant que tous ceux qui se trouveroient au-dessous de zéro obligeroient les auteurs à payer une certaine somme à chaque lecteur qui voudroit en faire l'emplette.

Digitized by Google

Nous ne dirons pas à quel degré les *Revenans véritables* s'arrêteroient entre nos mains, s'ils etoient appliqués à une pareille machine; seulement, pour donner à nos lecteurs une idée du bénéfice qu'ils nous procureroient, si jamais l'auteur étoit obligé de nous payer notre peine, nous allons parcourir rapidement son ouvrage.

Le chevalier de Morny, qui est un être imaginaire, comme on a la bonté de nous l'apprendre dans la préface, est censé l'auteur de ces Mémoires, puisque c'est lui qui les écrit du fond d'une caverne infernale où il est enfermé. Ainsi, de deux choses l'une, ou celui qui s'en dit l'auteur ne l'est pas, ou bien il détruit lui-même tout l'intérêt de ses récits, en leur donnant la livrée du mensonge; mais ce n'est ici que la moindre des inadvertances que la vanité fait commettre à cette espèce d'écrivains. Suivons le chevalier de Morny dans ses aventures, et n'oublions pas d'observer que le but de l'auteur est de faire reconnoître l'absurdité de la croyance aux esprits visibles appelés *revenans*.

A la naissance du jeune de Morny, car il faut prendre les choses à leur origine, le plancher s'écroula, sa nourrice fut tuée et sa mère grièvement blessée; une seconde nourrice devint folle, une autre se fit chasser, et, définitivement, la chèvre qui le nourrissoit fut croquée par un loup affamé. Si quelque lecteur en doute, il peut laisser là cette histoire, car c'est tout ce qu'il y verra de plus véridique.

Depuis l'instant de sa naissance jusqu'à onze ans, le chevalier n'entendit rien autre chose que des histoires de sorciers, de revenans, de sylphes et de *sylphides;* des contes d'esprits, de magiciens et de fantômes. A cet âge, il quitta la maison paternelle pour se rendre en *Egypte*, afin d'y apprendre la sorcellerie; mais comme il sortoit de

Digitized by Google

Paris par la barrière qui est sur la route du Havre-de-Grace, il reconnut un ancien domestique de son père, dont il avoit reçu de cruels traitemens, et il lui plongea son sabre dans le ventre. Après ce meurtre il s'enfuit, et il rencontra dans la campagne quelque chose qu'il prit pour un spectre; mais c'étoit un charretier du fermier de son père, qui le conduisit à la ferme, d'où il fut transporté le lendemain dans l'hôtel de ce père inquiet. On le gronda beaucoup d'avoir tué le domestique; et, pour l'empêcher de tuer désormais qui que ce fût avec un sabre, on lui fit présent d'une épée, dont il perça le côté de son camarade quelque temps après; mais il n'en mourut pas. Lorsqu'il fut lui-même guéri d'une blessure qu'il avoit reçue dans la cuisse, il écouta de nouvelles féeries qui lui tournèrent encore la tête. Ne voulant plus tuer personne, il tira vingt-deux coups de fusil sur une corneille. « Il la prit; ce n'étoit plus qu'une masse » informe; elle n'avoit pas un os qui ne fût fra» cassé : il voulut la rejetter; mais toute ses parties » se réunissant, elle plana, en croassant, au-dessus » de sa tête; puis elle se perdit dans les nues. » C'étoit une corneille enchantée par un berger, qui s'amusoit à regarder cette scène; et ce berger, comme on le pense bien, étoit le plus grand sorcier de la province. Ce fait détermina le chevalier de Morny *à s'élever au-dessus des connoissances humaines*. Or, voici comment on s'élève au-dessus des connoissances humaines : on croit aux sorciers, aux *sylphides* sur-tout; on se donne au diable pour en avoir une, et quand on la tient on est heureux. Cependant, la résolution du chevalier étoit combattue par les principes religieux qu'il avoit reçus dans son enfance. « Il ne vouloit pas renon» cer à une éternité de gloire et de bonheur pour » satisfaire des desirs insensés; » et, dans le trouble

Digitized by Google

que ces divers sentimens portoient dans son esprit, la raison l'emportant, il se mit à genoux, et renouvela les vœux de son baptême.

Après avoir pris cette sage résolution, il entra dans la chambre de son père, où il trouva l'évêque d'O***** qui racontoit fort gravement que sa voiture venoit d'être arrêtée sur la route comme par miracle, et que son cocher, ne pouvant plus la faire avancer d'un pas, il avoit été obligé, pour détruire le charme qui la retenoit, d'attacher les chevaux aux roues de derrière, et de fouetter le carosse à tour de bras; ce qui avoit produit sur-le-champ le meilleur effet. Mais une chose qui l'avoit un peu surpris dans cette bizarre cérémonie, c'est qu'à chaque coup de fouet que le cocher appliquoit sur les flancs de la voiture, *un berger*, qui se trouvoit dans les environs, *jetoit un grand cri en faisant des contorsions épouvantables*. A ce dernier trait, le chevalier reconnut l'enchanteur de la corneille et l'effet de ses maléfices; il balança les vérités qui sont de foi dans la religion avec le témoignage de ses yeux, et il conclut que, *puisqu'il y a des sorciers, il peut, il doit même exister des sylphides*. En conséquence, il résolut de s'en procurer une à quelque prix que ce fût. Ses parens, attentifs à prévenir ses desseins, lui proposèrent alors de le marier à une jeune personne nommée Euphrosine, qui réunissoit toutes les qualités désirables; mais cette espèce de sylphide matérielle n'étoit pas ce qu'il souhaitoit; il la refusa: elle en mourut de chagrin, car elle l'aimoit. Il partit pour son régiment, et, peu de jours après, s'étant pris de querelle avec un officier, on lui traversa le corps d'un coup de pistolet. Son père et sa mère moururent, et il obtint un congé pour aller pleurer sur leur tombeau. Euphrosine avoit été enterrée dans la même église où son amant s'étoit rendu: lors-

Digitized by Google

qu'elle l'y vit, elle prit le parti de *s'identifier avec son être*. Le chevalier la sentit fort bien, et il en conclut que nos ames sont immortelles. Cette petite aventure le confirma dans son opinion sur les sylphides, et il se mit à courir le pays pour en trouver une. Il traversa toute la France; mais ses recherches ne lui produisant jamais que des peines inutiles, il crut qu'il feroit mieux d'épouser une demoiselle qu'il avoit occasion de voir quelquefois chez sa mère. Une seule difficulté s'opposoit à cette alliance : cette demoiselle avoit le cœur prévenu pour un autre chevalier, nommé Saint-Alpin, et ce Saint-Alpin étoit justement le seul ami du jeune de Morny. Il falloit le tuer pour lever cette difficulté. Saint-Alpin voulut bien, par pure complaisance, se prêter à cette fantaisie, et il reçut deux coups de pistolet pour apaiser la fureur de ce jeune homme. Sa prudence eut un heureux succès; car le chevalier de Morny s'apercevant qu'il n'avoit percé que les habits de Saint-Alpin, et qu'il ne vouloit pas faire usage de ses armes, resta confondu devant cet ami plus rare encore que sublime. Saint-Alpin lui dit ensuite qu'il n'aimoit pas mademoiselle Camille, et qu'il pouvoit l'épouser, si cela lui faisoit plaisir. Le chevalier la demanda, et l'obtint; mais un inconvénient assez grave vint troubler le bonheur qu'il s'étoit promis. Cette aimable personne, en prononçant le mot fatal qui devoit la séparer de celui qu'elle aimoit, et l'unir à celui qu'elle n'aimoit pas, tomba sans connoissance sur les marches de l'autel, et rendit le dernier soupir en prononçant le nom de Saint-Alpin. Le chevalier de Morny s'en retourna chez lui fort triste, et la mère de Camille mourut de douleur peu de jours après sa fille. Il ne faut pas oublier que toutes ces belles choses sont écrites dans le fond d'un souterrain, où M. le chevalier se représente en-

Digitized by Google

glouti tout vivant, où il n'a, dit-il, pour perspective que des cadavres putréfiés, et pour témoin de sa lente agonie qu'un monstre épouvantable, échappé des enfers. Mais cela ne l'empêche pas d'écrire son histoire en deux volumes, et de la faire imprimer *chez Barba, libraire, palais du Tribunat.* Ainsi, nous pouvons être bien tranquilles sur les suites, et suivre en paix le fil de ses aventures.

Après la mort de Camille et de sa mère, leurs ombres, n'ayant rien à faire dans l'autre monde, restèrent dans celui-ci pour avoir le plaisir de voir encore M. le chevalier. Elles lui rendirent plusieurs visites, qu'il reçut le mieux qu'il put; mais comme elles devenoient trop fréquentes, et que cela le gênoit, il les fit consigner à sa porte par le curé du lieu; depuis, on ne sait pas ce qu'elles sont devenues.

Il se retira à la campagne pour y trouver quelques sujets de distraction; mais ce fut inutilement. Il revint à la ville, où elles sont plus fréquentes, et il s'en trouva bien. Une jeune fille y devint amoureuse de lui, et elle se précipita d'un troisième étage sur le pavé, pour lui prouver son amour. Il ignoroit d'abord que ce fût elle; mais il la reconnut à la lueur des flambeaux. Elle étoit fracassée, et sa pauvre tête étoit entr'ouverte. Il ne lui restoit que tout juste assez de force pour articuler ce peu de mots, qu'elle fit entendre en expirant : « Morny, je n'ai pu te survivre..... Nous » allons nous rejoindre, malgré le fer cruel qui » t'arracha la vie. » Morny croyoit rêver ; mais en rentrant chez lui, il y trouva l'explication de cette énigme. Son fidèle domestique, Perrin, revêtu d'un habit de son maître, venoit de soutenir un cartel à sa place, avec un amant de la triste Eulalie, que l'auteur appelle le comte Adolphe, et, pour prix de son généreux dévouement, il

Digitized by Google

avoit reçu dans la poitrine un grand coup d'épée, qui l'avoit étendu roide sur la place. L'amant victorieux s'étoit empressé de faire savoir à mademoiselle Eulalie qu'il venoit de tuer son rival, le chevalier de Morny, et cette nouvelle avoit occasionné un tel désespoir à cette demoiselle, qu'elle s'étoit précipitée à l'instant même dans la rue, tandis que son cher de Morny passoit bien tranquillement sous ses croisées. Celui-ci voulut venger son fidèle serviteur et la malheureuse Eulalie. Il tua son ennemi dans un duel; mais ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'il sortit vainqueur de ce combat singulier. Quoique morte, mademoiselle Eulalie fut obligée de s'en mêler et de le secourir: elle se fit faire à la hâte une grande robe blanche, et elle acheta un long voile dont elle se couvrit la tête. Le moment étoit pressant; de Morny avoit déjà reçu deux blessures, lorsque son adversaire, reculant tout-à-coup, s'écria : « Que vois-je ! les morts sortent donc du tombeau ! » C'étoit mademoiselle Eulalie qui revenoit de chez la marchande de modes. Elle effraya tellement le comte, qui n'étoit pas habitué à voir des spectres, qu'il alla de lui-même s'enferrer, et qu'il tomba mort aux pieds du chevalier. Celui-ci remercia le fantôme dans les termes qui lui parurent les plus convenables, et il lui promit bien de l'épouser une autrefois, si l'occasion s'en représentoit jamais. L'un et l'autre se quittèrent assez bons amis.

Le comte Adolphe avoit pour maîtresse une femme mariée en Allemagne ; elle conçut le dessein de venger son amant, et elle écrivit au chevalier une lettre anonyme pour lui assigner un rendez-vous au milieu d'un bois, dans les environs du château de Saint-Alpin, près Bordeaux. Il s'y rendit bravement, et il fut fort étonné de n'y trouver personne; sa surprise diminua bientôt,

Digitized by Google

lorsqu'il entendit un grand cri dans l'air, et qu'en même temps il se sentit percé de cinq ou six balles: il vit bien alors qu'il alloit trouver à qui parler; mais malheureusement il perdit tout sentiment.

Lorsqu'il revint à lui, il se vit dans un appartement inconnu, entouré d'étrangers qui ne parloient pas, une femme voilée, un médecin silencieux, des domestiques immobiles : il les prit pour des revenans; ce n'étoient que des assassins qui servoient les passions d'une femme scélérate; il s'en aperçut, et il dissimula jusqu'au moment qui lui parut favorable pour l'exécution d'un dessein qu'il avoit médité. Alors, saisissant une longue barre de fer qui fermoit ses croisées, il commença par assommer trois de ses gardiens; ensuite il crut qu'il étoit prudent de tomber sans connoissance sur leurs corps étendus à ses pieds. Ceux qui n'étoient pas morts arrivèrent au bruit de ce massacre; ils transportèrent le chevalier sur un vaisseau qui mit aussitôt à la voile, et il ne reprit entièrement l'usage de ses sens que lorsqu'il fut arrivé dans l'Amérique.

Le valeureux Perrin, qui avoit été percé d'outre en outre en se battant pour son maître, n'étoit pas mort de sa blessure; il couroit le monde pour retrouver ce cher maître sans lequel il ne pouvoit vivre : après l'avoir appelé du sommet des deux pôles du monde, il descendit dans les déserts de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, et ce ne fut pas en vain. M. le chevalier l'entendit au milieu de la nuit; il crioit de toutes ses forces : « M. de Morny, M. de Morny! » Il crut que c'étoit une illusion; mais le lendemain ils se rencontrèrent au milieu d'une troupe de cannibales qui vouloient les manger; ils les mirent en fuite, et ils continuèrent leur route à travers les forêts immenses, les fleuves et les précipices.

Digitized by Google

Chemin faisant, le chevalier lui raconta comment il s'étoit échappé des mains de cette femme et de ces assassins qui l'avoient transporté dans ces parages: elle avoit reçu le prix de ses crimes de la propre main de ses esclaves révoltés, et il s'étoit sauvé dans le désordre de cette catastrophe. Le maître et le valet se quittèrent ensuite pour aller chacun de leur côté.

Le chevalier, cherchant toujours une sylphide, erroit nuit et jour au milieu des vastes régions du nouvel hémisphère, et quoiqu'il n'en trouvât pas, il étoit constamment soutenu dans son espérance par des apparitions fréquentes de sorciers, de fantômes, de diables, de spectres, de folets, d'ombres, de mânes, de farfadets, de larves, d'esprits et de revenans. Quelquefois aussi cet intrépide voyageur avoit la satisfaction de rencontrer quelques-uns de ses semblables qui le massacroient à coups de poignards dans l'obscurité; mais la lune écartant aussitôt les nuages qui la masquoient, il avoit le bonheur de reconnoître à sa clarté que ses assassins étoient quelques-uns de ses amis égarés comme lui dans ces déserts, ce qui formoit toujours un fort joli coup de théâtre. Pour varier la scène, il se guérissoit bien vîte en mangeant quelques racines prises au hasard, ou des feuilles sèches, et il alloit tuer à son tour quelques bêtes farouches, ou quelques chasseurs de ces contrées; mais comme il tiroit toujours dans l'obscurité, ce qui ne l'empêchoit pas de viser très-juste, il arriva par malheur, que le front de son cher Perrin se trouva sur le passage d'une balle. Le choc fut d'autant plus rude qu'il ne s'y attendoit pas: son maître fut très-surpris de le trouver encore dans ces forêts; il conçut un si violent désespoir de cet accident qu'il voulut se donner la mort; il n'en fit rien. Perrin n'étoit qu'étourdi du coup; la balle avoit

Digitized by Google

fait un ricochet sur sa paupière ; il se releva gai comme un pinçon, plus alerte et plus vigoureux que jamais, prêt à tout entreprendre pour son cher maître. Son zèle fut mis peu de temps après à de nouvelles épreuves qui le mirent en danger de perdre la vie. Il fut enfermé dans une caverne par des spectres épouvantables contre lesquels il se battit en désespéré. Mais que faire contre des gens qui n'ont ni bras que l'on puisse couper, ni tête que l'on puisse fendre ? Tous les coups qu'on leur porte les traversent fort aisément à la vérité ; mais les ouvertures se referment à l'instant : ce sont de véritables coups d'épée dans l'eau. Le maître et le serviteur en firent la triste expérience ; ils étoient dans un embarras extrême pour se tirer de leurs mains, et l'auteur lui-même, avec toute sa magie, ne sait comment s'y prendre pour les délivrer : il se contente de dire *qu'on ne doit point s'attendre à lever d'une main profane le rideau mystérieux qui doit couvrir à jamais les résultats de cette terrible aventure.*

En sortant de cette caverne, le chevalier se précipita de gaieté de cœur dans le trou d'une taupinière, qui avoit plus de soixante pieds de profondeur ; et il ne faut pas s'en étonner, car la taupe elle-même étoit quatre fois aussi grosse que les plus gros éléphans. Ces animaux sont communs dans le pays où il se trouvoit alors ; mais il n'y a que l'auteur de cette histoire qui sache parfaitement où il est situé : le chevalier lui-même ne pourroit l'indiquer, quoiqu'il l'ait parcouru dans tous les sens. Un saut de soixante ou quatre-vingts pieds ne se fait pas ordinairement sans quelqu'égratignure : le chevalier étoit *moulu*. Perrin, descendu dans cette profondeur ne pouvoit retrouver son maître ; et tous les deux y auroient péri misérablement, si l'animal en fouillant ne les avoit rejetés au dehors.

Le

Digitized by Google

Le domestique porta son maître dans un [illegible] rempli de bourbe, où il reprit bientôt ses [illegible] l'un et l'autre se rendirent ensuite au bord de la mer pour s'embarquer et retourner en Europe. Leur vaisseau fut englouti d'une façon toute nouvelle par le plus beau temps du monde : des bras énormes sortirent du sein de l'Océan ; ils saisirent le navire par le mât, et l'ayant fait *sombrer* il fut englouti dans le moment, avec tout ce qu'il renfermoit, en exceptant, bien entendu, M. le chevalier et Perrin. Le sort de ce dernier n'en fut guère plus à desirer, puisque son maître le vit poursuivre par un requin et disparoître sous ses yeux aussi promptement que l'éclair. Resté seul au milieu de la vaste mer, M. le chevalier nagea tranquillement jusqu'au rivage ; il se rembarqua, fit une heureuse traversée, et revint en France par Saint-Pétersbourg et Moscou. La révolution étoit alors dans toute sa force ; il se rendit à la foire de Bordeaux pour se distraire de ses aventures, et sur-tout pour y voir un homme-poisson enfermé dans une cage de fer. Hélas ! c'étoit son cher Perrin, que des pêcheurs français avoient attrapé depuis quelque temps. Ce brave garçon, croyant que son maître étoit mort, après avoir été poursuivi par le requin dans les plus profonds abymes de l'Océan, avoit pris le parti d'y établir son ménage, et ne paroissoit plus que rarement au-dessus des flots. Lorsqu'il revit son ancien maître, il bénit le ciel de ce qu'on l'avoit repêché. Le chevalier revit Saint-Alpin dans un cachot ; il fut condamné à la mort, conduit au lieu du supplice, sauvé par on ne sait qui ; puis enfermé dans le souterrain, où il s'amuse à nous raconter son histoire. Ce souterrain est enfin miné par Saint-Alpin ; il saute, et son ami reçoit la lumière. Les brigands qui le tenoient enfermé sont dispersés ; il reconnoît qu'il avoit tort

Digitized by Google

de les prendre pour des spectres, et même il avoue que tout ceux qu'il a vus jusque-là *ne lui paroissent plus que des contes de fées propres à endormir les enfans.*

On pourroit, après cela, demander à l'auteur si c'est dans la vue de se faire passer pour un extravagant qu'il publie un tel ramas d'absurdités, et par quelle raison il intitule son livre *les Revenans véritables*; mais un faiseur de romans ne se croit obligé de répondre à rien. Dans tout cela on ne voit de plaisant que l'air de gravité avec lequel ces étranges barbouilleurs de papier débitent leurs folies. Au reste, il faut avouer que celui-ci remplit parfaitement son dessein, et qu'il est très-propre à dégoûter le public de ces rêveries. Si la raison, l'ordre et le sens commun sont entièrement exclus de son ouvrage, on ne peut nier qu'il ne soit rempli de beaucoup d'*esprits* pour faire peur aux enfans. G.

VARIÉTÉS.

Réponse à une Lettre adressée à l'Editeur du MERCURE, *au sujet d'un article sur les Templiers.*

(Mercure des 16 et 23 novembre.)

Vous m'attaquez, monsieur, avec une politesse qui semble m'inviter à vous répondre; cependant je ne vous cache pas que j'ai long-temps hésité à le faire. De toutes les questions historiques, celle qui a pour objet l'innocence des Templiers, est, à mon avis, la plus stérile, la plus obscure, la plus ennuyeuse, la moins faite en un mot pour occuper un homme qui connoît le prix du temps. Elle eût fourni un beau sujet de déclamation à ces sophistes qui parurent après le beau siècle des lettres latines, et

Digitized by Google

qui passoient leur vie à soutenir le *pour* et le *contre*; elle étoit digne de mettre à la torture des commentateurs allemands. Depuis plusieurs siècles on accuse, on défend ces chevaliers, et, tout bien examiné,

« On se retrouve au point d'où l'on étoit parti. »

Et vitulâ tu dignus et hic. Telle est la réponse que l'on pourroit faire aux avocats des deux partis, s'il n'étoit plus sage peut-être de les mettre tous *hors de cour*, et de refuser de les entendre désormais sur une cause dans laquelle une démonstration complète me semble à jamais impossible.

Je n'eusse donc point répondu à votre lettre, si je n'avois fait la réflexion que, de tous les écrivains, un critique est celui auquel il est le moins permis de penser légèrement, et d'avancer des opinions hasardées. S'il se trompe, il doit pouvoir au besoin prouver que ce n'est point faute de réflexion qu'il s'est trompé; car c'est par-dessus tout de la réflexion qu'on a le droit d'attendre de lui. Il doit, à plus forte raison, lorsqu'il se croit injustement attaqué, justifier les opinions et les jugemens d'après lesquels il est lui-même sévèrement jugé. Tel est le cas où je crois me trouver, et telles sont les considérations qui m'ont déterminé à revenir sur une question qui m'intéresse peu, dans laquelle vous avez dû voir que je n'ai pris aucun parti, et dont je n'ai même parlé qu'avec une certaine répugnance.

A moins que je ne me sois mal expliqué, vous n'avez point saisi, monsieur, le sens du premier passage que vous attaquez. J'ai dit « qu'il seroit facile de prouver que » l'apologie des Templiers a presque toujours été entre» prise par des gens qui, en les défendant, ne pouvoient » cacher leur haine contre la religion catholique. » Il me semble qu'on ne peut trouver dans cette phrase que l'*allégation* d'un fait, et non, comme vous l'entendez, la *prescription* de ceux qui, par la suite, prétendroient les défendre, et leur *inscription* sur la liste des athées, des

Digitized by Google

déistes ou des protestans. Je n'ai point dit qu'il fût absolument impossible qu'un catholique adoptât l'opinion de l'innocence de ces chevaliers ; mais seulement que je ne connoissois point d'écrivain orthodoxe, jouissant de quelque autorité, qui l'eût adoptée. Vous n'auriez donc réfuté mon assertion qu'en citant des auteurs graves et catholiques, apologistes des Templiers, et non en raisonnant sur la possibilité d'être à la fois catholique et leur apologiste.

Vous ajoutez, avec raison, que le *catholicisme* est une religion digne de respect et d'admiration ; mais après en avoir fait un éloge convenable, vous m'étonnez lorsque vous en concluez que la haine d'une semblable religion ne *semble pas possible.* Elle est tellement possible, qu'il n'est rien de plus avéré. Qu'est-il besoin de chercher à le prouver? N'a-t-elle pas été, depuis près d'un siècle, un objet non-seulement d'aversion, mais d'horreur, de malédiction, de fureurs pour des gens qui tous défendoient les Templiers avec la plus grande chaleur ? Sans doute cette animosité contre une religion *toute d'amour*, comme vous le dites vous-même, paroît invraisemblable ; mais comme elle est constatée, ne suffit-elle pas pour prouver que ce n'est point par la *vraisemblance* seule que l'on peut s'assurer de la vérité des faits ; réflexion que n'ont jamais faite les apologistes de ces chevaliers, puisqu'ils n'apportent guère d'autre preuve de leur innocence que l'*invraisemblance* des crimes qu'on leur reproche ? « Est-il probable, » s'écrient-ils, que tant de guerriers illustres, tant d'hommes » d'une si haute qualité, fussent coupables de crimes aussi » atroces, d'aussi grossières, d'aussi honteuses turpitudes? » — « Est-il vraisemblable, pourroit-on leur répondre, avec » un auteur contemporain, que ces personnages si nobles » eussent jamais avoué de telles infamies, si l'accusation » n'eût été vraie ? » *Non est verisimile quod viri tam nobiles, sicut multi inter eos erant, unquam tantam vilitatem recognoscerent, nisi veraciter ità esset...* (Baluze).

Digitized by Google

Et si les apologistes répliquoient que la torture leur arracha beaucoup d'aveux, il seroit facile de donner la preuve que beaucoup d'entr'eux firent des aveux sans qu'on les eût torturés, et leur affaire resteroit aussi embrouillée qu'auparavant.

Je reviens au passage attaqué ; et le rapport qu'il seroit possible de trouver entre la haine de la religion catholique et l'apologie des Templiers, ne me semble pas aussi difficile à indiquer que vous l'imaginez. Assurément, s'il étoit possible d'offrir des preuves de leur innocence aussi fortes que toutes celles qu'on a données jusqu'à présent ont paru foibles, je tomberois d'accord avec vous que la religion catholique est *absolument étrangère à cette discussion.* Une si odieuse condamnation d'une si grande multitude d'innocens, ne prouveroit autre chose sinon que, pour satisfaire leurs passions, les hommes peuvent abuser de ce qu'il y a de plus sacré, et que l'Eglise eut, à différentes époques, d'indignes chefs, et la France de mauvais rois, au nombre desquels il faudroit compter Philippe-le-Bel et le pape Clément. Mais dans une affaire de cette nature, où l'on ne rencontre des deux côtés que doutes et probabilités, je serois étonné, je vous l'avoue, qu'un écrivain orthodoxe et de bon sens se plût à adopter de préférence de simples vraisemblances, pour défendre une opinion qui tend à diffamer gratuitement et la puissance de l'Eglise et l'autorité temporelle. S'il pouvoit entrer quelque passion dans sa manière de juger les choses, il me semble, qu'abandonnant les accusés, il seroit plutôt porté à faire valoir les vraisemblances au moins aussi fortes qui peuvent justifier leurs juges, et c'est ce qui est arrivé. S'il étoit impartial et de bon jugement, il *douteroit ;* mais, encore un coup, adopter l'opinion contraire à l'autorité, sans preuves évidentes, ou du moins sans des probabilités plus fortes, ne me semble pas du caractère d'un écrivain catholique. Cette réflexion, que je n'ai point faite dans mon article sur les Mémoires historiques, peut servir à expli

Digitized by Google

quer pourquoi les apologistes des Templiers sont presque tous remarquables par un caractère anti-religieux, bien qu'elle ne suffise pas peut-être pour prouver qu'il est absolument impossible d'être orthodoxe et de soutenir leur innocence, ce qu'en effet je n'ai point dit.

Je suivrai pas à pas vos objections, monsieur. J'ai avancé que, dans cette grande question, Bossuet avoit cru *devoir douter*. Vous prétendez que l'expression n'est pas rigoureusement exacte; et citant ses propres paroles: « ils » avouèrent dans les tortures et nièrent dans les supplices; » *on ne sait pas* s'il n'y eut pas plus d'avarice et de ven» geance, que de justice dans leur exécution, » vous les regardez comme une *insinuation* en faveur des Templiers. Cela n'est pas impossible; mais quant à moi, qui vois toujours du *doute* dans cette manière de s'exprimer, vous me permettrez, jusqu'à ce que vous m'ayez prouvé qu'elle contienne une *affirmation*, de ranger ce grand et judicieux esprit parmi ces *gens éclairés et raisonnables qui n'ont osé prononcer sur cette ténébreuse affaire.*

J'ai reproché à l'auteur de la tragédie des *Templiers* d'avoir représenté ces religieux comme des héros, comme des saints; « eux qui sont reconnus, même par leurs apo» logistes, pour des hommes corrompus, orgueilleux, » méprisables par leurs vices et leurs débauches, odieux » par leur faste et leur arrogance. » *Ils auroient eu là*, dites-vous, *d'étranges apologistes.* Cependant, monsieur, vous-même allez m'aider à prouver ce que j'ai avancé. « Ces apologistes, ajoutez-vous quelques lignes plus bas, » n'ont point examiné s'ils étoient *entachés de quelques* » *vices*, mais convaincus des crimes qu'on leur a impu» tés. » Nous sommes d'accord, monsieur: c'est effectivement sur ce dernier point que se dirigeoit uniquement leur apologie; mais aucun d'eux n'a pensé qu'il fût possible de nier le mauvais renom qui poursuivoit l'ordre *longtemps avant le procès*. « Et ces apologistes modernes, dit

Digitized by Google

» lui-même l'auteur des Mémoires historiques (1), ont, en » général, avoué ce qui étoit attesté par le témoignage » irrécusable des contemporains les plus dignes de foi, » tels que Mathieu Pâris, Guillaume de Tyr, l'insatiable » avidité et l'arrogance fastueuse de ces religieux armés. » Le pape lui-même en fait mention dans ses bulles : l'eût-il osé, si effectivement leur réputation n'eût pas été mauvaise ? Et en supposant qu'il eût pu les calomnier auprès des peuples par de fausses accusations de crimes qu'ils n'auroient pas commis, croyez-vous qu'il eût pu réussir à persuader à ces mêmes peuples, quelque grossiers qu'ils fussent, que ces chevaliers étoient depuis longtemps *diffamés* dans l'opinion publique, si le fait n'eût été constant ?

Sans examiner, en cette circonstance, si le discours du connétable est écrit en vers bons ou mauvais, j'avouerai sans peine avec vous qu'il est conforme à l'histoire, et que les Templiers sont morts avec courage et piété. Mais une semblable mort prouve-t-elle quelque chose en faveur de leur vie ? N'a-t-on pas mille exemples de morts nobles, courageuses, chrétiennes, après une vie souillée de forfaits ? Et nous-mêmes, dans notre siècle déplorable, n'avons-nous pas vu le crime et l'innocence confondus quelquefois ensemble, monter sur le même échafaud avec les mêmes apparences de calme et de résignation ? N'est-il question que de la mort des Templiers dans la tragédie ? L'auteur ne présente-t-il pas partout leur vie entière comme un modèle de sainteté et d'héroïsme ; et puisque l'histoire dit positivement le contraire, ai-je donc eu si grand tort d'avancer qu'en les présentant comme des *héros*, comme des *saints*, il avoit transformé des caractères historiques en personnages d'invention ?

(1) Ces Mémoires historiques dont j'ai attaqué quelques raisonnemens, sont d'ailleurs remplis de recherches exactes et curieuses, qui me fournissent des secours utiles dans cette discussion : ils font honneur à l'érudition de l'auteur. (Ces Mémoires forment un vol. in-8°. Prix : 5 fr., et 6 fr. 50 c. par la poste. Chez Buisson ; et le Normant.)

Digitized by Google

Dans une discussion de cette nature, il est nécessaire, pour être clair, de citer et les passages attaqués et les raisonnemens élevés contr'eux. « Beaucoup de gens, ai-je » dit, auroient passé au critique de dire que la tragédie » n'étoit pas bonne, que les Templiers pourroient bien » avoir été des débauchés, des hérétiques, des séditieux, » qui ne peuvent supporter que l'on veuille établir qu'il » soit juste de punir des séditieux et des hérétiques. »

« Cela signifie très-intelligiblement, répondez-vous, » que, parmi les avocats des Templiers, on compte non- » seulement des athées, des déistes, des hérétiques, mais » encore des séditieux qui soutiennent leur propre cause, » en plaidant celle des Templiers. » Assurément, monsieur, c'est ce que cela signifie, et c'est ce que j'ai voulu dire. Qu'est-ce autre chose qu'un esprit d'impiété et de sédition, qui, pendant près d'un siècle, a poussé une secte, malheureusement trop célèbre, à chercher curieusement dans l'histoire tout ce qui pouvoit lui fournir l'occasion d'outrager le trône et l'autel? Doutez-vous que cet esprit de révolte si remarquable dans les chefs, et qui subsiste encore dans leurs disciples, n'ait pas beaucoup influé dans leur manière de juger une affaire telle que celle des Templiers, affaire qui présentoit une si belle occasion de crier contre la religion, contre les papes, contre les rois? Pensez-vous qu'en embrassant leur défense, ils fussent réellement persuadés de leur innocence, et que ce ne fût pas plutôt ce caractère d'*hérétiques* et de *séditieux* qui rendît ces moines-chevaliers intéressans à leurs yeux? Un philosophe va vous répondre pour moi, et ce philosophe est Condorcet. Voici ce qu'on lit dans son Traité *des progrès de l'Esprit humain.*

« Cette époque nous présente de paisibles contempteurs » de toutes les superstitions, à côté des réformateurs en- » thousiastes de leurs abus les plus grossiers; et nous » pourrons presque lier l'histoire de ces réclamations obs- » cures, de ces protestations en faveur des droits de la

Digitized by Google

» raison, à celle des derniers philosophes de l'école d'A-
» lexandrie.

» Nous examinerons si, dans un temps où le prosély-
» tisme philosophique eût été si dangereux, il ne se forma
» point de sociétés secrètes destinées à perpétuer, à ré-
» pandre sourdement et sans danger, parmi quelques
» adeptes, un petit nombre de vérités simples, comme
» de sûrs préservatifs contre les préjugés dominateurs.

» Nous chercherons si l'on ne doit pas placer au nombre
» de ces sociétés *cet ordre célèbre*, contre lequel les papes
» et les rois conspirèrent avec tant de bassesse, et qu'ils
» détruisirent avec tant de barbarie. »

Vous êtes trop éclairé, monsieur, pour que je sois dans la nécessité de vous expliquer ce que signifient, dans la bouche d'un homme tel que Condorcet, des expressions comme celles-ci : *Contempteurs de toutes les superstitions ; protestations en faveur des droits de la raison ; sociétés sécrètes destinées à perpétuer, à répandre, sourdement et sans danger, un petit nombre de vérités simples, comme de sûrs préservatifs contre les préjugés dominateurs*, etc. ; et vous conviendrez, je l'espère, que voilà un apologiste des Templiers qui se plaît à croire qu'ils étoient à la fois des *séditieux* et des *hérétiques*, et qui cependant accuse l'autorité d'avoir *conspiré* contr'eux.

Vous avez raison de desirer que l'erreur, en matière de religion, ne soit punie que *canoniquement ;* mais, comme l'observe un autre philosophe, qui raisonnoit quelquefois avec justesse (1), il faut, dans une hérésie, distinguer deux choses, *l'opinion et la faction.* Pensez-vous que, dans nos sociétés modernes, où le pouvoir politique et le pouvoir religieux ont été pendant long-temps si admirablement unis, il fût possible, par exemple, de voir du même œil et convenable de punir de la même manière la faute d'un Fénélon, si humble, si grand dans son repentir et

(1) Voltaire, Essai sur les Mœurs.

Digitized by Google

dans sa soumission, jetant lui-même dans les flammes le livre qui contenoit ses erreurs, et l'hérésie d'un Calvin se soulevant contre l'autorité, bravant ses anathèmes, appelant les peuples à la révolte, excitant des guerres civiles qui renversèrent des trônes, jetant des germes d'indépendance et de mutinerie qui changèrent la face de l'Europe, et qui, perpétués jusqu'à nos jours, doivent être considérés peut-être comme la première cause des dangereuses maximes qui de nouveau ont failli détruire la civilisation en Europe? En supposant même que la puissance spirituelle, se bornant à considérer l'*opinion*, n'eût dû employer contre lui que ses anathèmes, pensez-vous que si l'autorité politique, découvrant dans son hérésie le caractère de *faction* qu'elle présentoit, se fût emparée de lui et l'eût traité comme un factieux, elle n'eût pas rempli un devoir que lui commandoit l'obligation où elle est de veiller à la sûreté des peuples? Sans doute elle eût dû le faire, nous devons gémir qu'elle ne l'ait pas fait; et bien que vous prétendiez que les anathèmes soient la seule punition que l'on doive employer contre les hérétiques, et que vous vous félicitiez de ce que l'on est revenu depuis long-temps à cette doctrine pleine de justice et d'humanité, je puis vous assurer qu'un sectaire tel que Calvin ne se présenteroit point aujourd'hui impunément au milieu des sociétés policées de l'Europe, et qu'un souverain qui sauroit régner, laissant l'Eglise lancer ses foudres contre l'*hérétique*, séviroit de toute la rigueur des lois *contre le séditieux*.

Or, ce caractère de sédition se rencontre dans l'hérésie reprochée aux Templiers, et je crois même qu'il est plus possible de prouver qu'ils furent des séditieux que d'établir invinciblement la preuve de leur hérésie. Il seroit facile de montrer que cet ordre si nombreux, si puissant, possédant une milice si supérieure à toute la chevalerie, ayant des intelligences dans toutes les cours, détrônant un roi en Chypre, soulevant les peuples de Croatie contre

Digitized by Google

leur souverain légitime, se mêlant de toutes les intrigues de l'Europe, assez puissans en France pour exciter des révoltes jusque dans la capitale, dévoient causer de justes alarmes à tous les souverains; et peut-être celui qui voudroit maintenant s'établir leur accusateur, prouvant assez facilement qu'ils furent des séditieux, trouvant d'ailleurs, dans les actes et dans les circonstances du procès, assez de probabilités de leur hérésie pour empêcher leurs apologistes de regarder sous ce rapport leur innocence comme démontrée, parviendroit-il alors à justifier l'autorité des violences et des violations de forme qu'on lui reproche, par l'impossibilité où l'on eût été de sévir contr'eux, si on leur eût laissé le temps de se reconnoître. En effet, si l'on considère la résistance qu'ils opposèrent en Espagne, et l'attitude menaçante qu'ils prirent à Mayence, on ne peut douter que, sans la rapidité et la violence des mesures qui les déconcertèrent, ces chevaliers, *résignés* dans la tragédie jusqu'au ridicule, n'eussent d'abord couru aux armes, et qu'il ne leur eût été facile d'allumer en France une guerre civile, et d'y opérer peut-être une révolution fatale à la monarchie. Tel est du moins le sentiment de plusieurs auteurs, tant anciens que modernes.

Je laisse peut-être trop voir, monsieur, vers quelle opinion je pencherois dans une question sur laquelle cependant il reste encore beaucoup de difficultés que je ne me dissimule pas, mais qui ne doivent point être éclaircies par moi qui n'ai ni le temps, ni la volonté, ni les lumières nécessaires pour y parvenir. J'ai cru devoir ces explications à une personne qui m'a présenté ses remarques avec autant d'égards que de modération; je desire qu'elles vous semblent assez satisfaisantes pour ne pas vous fournir la matière d'une seconde lettre, à laquelle il me seroit impossible de répondre par les raisons que je viens de vous donner.

J'ai l'honneur d'être, etc. N.

Digitized by Google

SPECTACLES.

Théatre Français.

Il y a sept ou huit mois qu'on joua *Esther* sur le trop vaste théâtre de l'Opéra. Nous dîmes alors que cette tragédie n'y avoit pas fait une très-grande sensation. Nous pensâmes qu'outre la grandeur de la salle, l'interruption produite par des chœurs, assez mal exécutés dans la partie du récitatif, avoient pu, en faisant oublier en quelque sorte le drame, nuire beaucoup à l'intérêt. Nous avons voulu voir quel effet il pourroit produire, débarrassé des chœurs qui en retardoient la marche; nous avons éprouvé le résultat auquel nous nous attendions, c'est-à-dire, plus de plaisir au Théâtre Français qu'à celui de l'Opéra. Cette expérience, au reste, n'étoit pas nouvelle pour nous, et nous l'avions déjà faite sur *Athalie*, que nous avions vu représenter avec et sans les chœurs. Cependant ils sont bien liés à l'action, la poésie en est admirable. Mais ces accessoires ne conviennent pas apparemment à la vivacité française, qui, en toute chose, court avec rapidité au dénouement. *Semper ad eventum festinat*, pourroit être sa devise

A l'exception de Lafond et de Talma, les acteurs n'étoient plus les mêmes. Mademoiselle Bourgoin avoit pris la place de mademoiselle Volnais. Mais le rôle de Zarès est si court, si peu intéressant, et même, si je ne me trompe, si peu utile, que ce changement n'a pu produire aucune différence dans la représentation.

Mardochée, joué d'abord par Saint-Prix, ne gagne pas, comme on peut croire, à l'être par Baptiste. Cet acteur n'a pas de formes tragiques : il a cependant obtenu des applaudissemens par ce qu'on appelle de *belles attitudes*, plus

Digitized by Google

convenables à un danseur ou à un gladiateur qu'à un prophète. Ces ressources, qu'il faudroit laisser aux pantomimes, séduisent la multitude, et paroissent misérables aux connoisseurs. Baptiste devroit se borner à la comédie et à un très-petit nombre de rôles tragiques.

Le plus considérable de la tragédie qui nous occupe, a été joué, pour la première fois, par mademoiselle Georges, et cette circonstance avoit attiré beaucoup de monde. Mademoiselle Duchesnois n'y avoit pas obtenu un très-grand succès à l'Opéra. Celui de mademoiselle Georges a été plus brillant. Si elle n'a pas toute l'onction, le moelleux, l'organe enchanteur de sa rivale, elle a de la noblesse, de la fermeté, de la grace. Son débit (1) acquiert un plus grand degré de force et de justesse; et il s'en faut beaucoup qu'elle ait manqué de sensibilité. Nous croyons donc que ce rôle est un de ceux qu'elle peut dès-à-présent jouer, tout au moins sans désavantage, en concurrence avec mademoiselle Duchesnois, qui, dans quelques autres, s'est montrée supérieure jusqu'aujourd'hui.

En général, Talma joue très-bien Assuérus, et même on est surpris du parti qu'il tire d'un rôle aussi peu considérable. Je ne sais cependant si le ton qu'il prend avec Esther n'est pas quelquefois trop doucereux: il a voulu peut-être prouver qu'il savoit les prendre tous, et que son talent n'est pas concentré dans le département des fureurs. Mais il faut fuir les extrêmes.

---

(1) Depuis quelque temps cela s'appelle *diction*. On a aussi inventé le mot d'*intention comique*, que les uns appliquent à la force comique, les autres à un comique qui n'est pas suffisamment développé. Ces mots-là, dans l'acception qu'on leur donne, ne sont adoptés par aucune autorité compétente, et pourroient, comme tant d'autres, figurer dans un nouveau dictionnaire néologique, avec *utiliser*, et *conséquent* pour de conséquence. Cette dernière expression n'est pas très-récente. J'ai été fort étonné de la rencontrer dans Moncriff, écrivain cependant assez correct.

Digitized by Google

Lafond a mis dans son rôle toute la vigueur qu'il exige; il a été fort applaudi dans ces vers magnifiques :

Je veux qu'on dise un jour aux peuples effrayés :
Il fut des Juifs, il fut une insolente race;
Répandus sur la terre, ils en couvroient la face.
Un seul osa d'Aman attirer le courroux;
Aussitôt de la terre ils disparurent tous.

Le reste de la tirade est tout aussi fort. Quels vers, et quel style ! De quelle admiration on est frappé quand on songe que c'est celui de toute la pièce ! L'abbé d'Olivet y a relevé avec justesse, ce me semble, une incorrection grammaticale :

On traîne, on va donner un spectacle *funesté*,
De son corps tout sanglant le misérable reste.

On dit un spectacle funeste, mais non un spectacle funeste. *Un* spectacle, n'admet point d'adjectif.

Atrée et Thyeste se soutient toujours, et auroit une plus éclatante destinée s'il étoit joué avec plus d'ensemble. Mais Thyeste, sur lequel porte principalement l'intérêt, n'est représenté que d'une manière tout au plus supportable. Ce n'est pas ainsi qu'on devroit traiter l'une des meilleures pièces d'un de nos grands poètes tragiques. L'effet théâtral de celle-ci ne peut être jugé d'après cette expérience. J'ai vu autrefois jouer encore plus mal *Rhadamiste* même. On en sortoit, comme le Vicomte de Molière, indigné, non contre l'auteur, mais contre les comédiens, et excédé de voir mutiler un chef-d'œuvre. L'implacable ennemi de Crébillon avoit été forcé de convenir du mérite de cette pièce. Cependant, le Kain, trop sûr en cela de lui plaire, abandonnoit le rôle de Rhadamiste à ses doubles. *Electre* et *Atrée* étoient comme rayés du répertoire. J'ai vu néanmoins donner une fois *Electre*. Mais elle obtint un si grand succès, quoique le rôle d'Oreste eût aussi été laissé à un *remplaçant*, que la faction de Vol-

Digitized by Google

taire, toute puissante au Théâtre Français, ne permit pas de la rejouer. Voltaire s'est tant acharné sur cette tragédie, et sur la *partie carrée* qu'il y trouvoit, que beaucoup de personnes ont cru, sur sa foi, que c'étoit une fort mauvaise tragédie. Cependant, jamais son *Oreste* n'a pu soutenir la comparaison avec *Electre*. Il ennuie au théâtre, il endort à la lecture, quoique ce soit, s'il faut l'en croire, *du Sophocle tout pur*. On l'a repris dernièrement, et on sait quel a été son sort. Le charme du style, le principal mérite de tout ouvrage littéraire, et sur-tout de ceux de cet auteur, manque presqu'entièrement à celui-ci. Dans l'*Electre* de Crébillon, au contraire, il est plein de vie et de nerf. Dès les premiers vers on sent qu'on se trouve, si je l'ose dire ainsi, dans une atmosphère tragique; tandis que le début d'*Oreste* est froid et languissant.

Une chose particulière à la tragédie d'*Electre*, c'est que la seule exposition fait verser des larmes. J'en ai vu couler au monologue qui ouvre la pièce.

L'ouverture d'*Atrée* aussi, dans un autre genre, est superbe; elle fait frissonner. On y trouve des sentimens et des vers dont l'énergie a peu d'exemple, et ne doit pas être surpassée; car au-delà seroient l'horreur et le dégoût.

La représentation de cette tragédie a rappelé à tout le monde que Mahomet, comme Atrée, veut faire tuer un père par son fils. Quelqu'un a observé que la différence étoit grande. Dans *Mahomet*, a-t-il dit, c'est sans dessein formé. Le prophète demande un assassin. On lui nomme Seïde. Il eût accepté une autre main que la sienne. L'instrument lui importe peu, pourvu que le meurtre s'accomplise. Cette combinaison ne présente qu'une atrocité froide. La terreur, au contraire, est à son comble chez Crébillon, où Atrée veut que ce soit le fils seul qui égorge son père. C'est le dernier excès de la vengeance et de la rage; et ces sentimens émeuvent bien autrement qu'un crime politique commis de sang-froid. Atrée avoue qu'il

Digitized by Google

ne conserve plus le sien. L'énormité de son projet le fait trembler lui-même. Voilà une situation qui bouleverse l'ame. Le jongleur Mahomet est de glace auprès de l'effroyable Atrée.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Les Valets de campagne, de M. *Gersin.*

L'AUTEUR de cette bagatelle est connu par plusieurs jolies pièces restées au théâtre, entr'autres par *Un Tour de Soubrette*, comédie donnée cette année chez Picard, à laquelle on n'a trouvé de défaut que son titre, qui n'est pas rempli, mais d'ailleurs pleine d'esprit et de vivacité ; par *Une Heure de Caprice*, qui sous le nom de vaudeville est une charmante petite comédie.

Les Valets n'ont pas la même régularité, la même originalité ; mais il s'y trouve un caractère de jeune paysanne à la fois innocente, espiégle et un peu coquette, et qui, supérieurement rendu par Mad. Hervey, répand d'autant plus d'agrément sur la pièce, que cette petite fille en est l'ame, et ne quitte presque pas la scène. Le parterre du Vaudeville, ordinairement très-pacifique, et même porté à l'indulgence, étoit fort tumultueux à cette première représentation. Tout le monde a pu y remarquer des gens qui conspiroient pour en troubler le succès. Leurs efforts ont été vains jusqu'au dénouement. Ils les ont redoublés dans ce moment décisif ; mais quoiqu'ils aient balancé la victoire, ils ne l'ont point remportée. L'auteur a été demandé et nommé. Dans le cours de la pièce, un mot ou deux ont été trouvés libres, et ont excité de légers murmures. Il nous a semblé encore que c'est la malveillance qui les a fait entendre ; qu'elle avoit donné un sens forcé à des expressions très-ordinaires ; rêvé des allusions auxquelles l'auteur n'avoit pu penser, et créé en quelque sorte le scandale, afin de pouvoir crier au scandale. Ces prétextes lui ont été enlevés à la seconde représentation, qui,

Digitized by Google

qui, plus calme, n'a été accueillie d'un bout à l'autre que par des applaudissemens.

Julie ouvre la scène par d'agréables couplets que madame Thésigny (autrefois Mlle Desmare) a chantés avec toute la grace qu'on lui connoît; ce qui a beaucoup fait regretter que son rôle fût si peu considérable. Elle nous apprend qu'elle est sous les verroux d'un vieux tuteur, de Grichard qui veut épouser son bien; qu'elle aime et qu'elle attend un officier nommé Germeuil, qui doit tout tenter pour finir sa captivité, et commencer son bonheur. Elle entend son vilain Grichard, et rentre dans sa cage. Celui-ci paroît avec Blaise et Susette. «Savez-vous, dit-il à la dernière, pour» quoi j'ai chassé celle que vous remplacez?—pourquoi donc, » monsieur? — C'est qu'elle étoit trop curieuse. — Ah! le » vilain défaut! Qu'est-ce donc qu'elle vouloit savoir?» C'est-là du bon et vrai comique. Il y a plusieurs traits semblables dans cette pièce. Grichard annonce à ses deux domestiques qu'il est forcé de s'absenter, leur recommande de veiller bien rigoureusement à la garde de son trésor, de sa Pupille, et leur promet une petite ferme pour prix de leur surveillance; ce sera leur dot; car ils doivent se marier ensemble. Suzette bondit de joie et demande la petite ferme tout de suite. — Comment, tout de suite? — Oui:

Nous nous ferions payer d'avance,
Afin de goûter le plaisir
D'obliger par reconnoissance.

M. Grichard, qui entend aussi se ménager ce plaisir, ne veut payer le service qu'après l'avoir reçu. Il sort en disant à Susette

Ne va pas te laisser séduire.

Blaise repond galamment:

Monsieur, c'est elle qui séduit.

Le trait est bien délicat pour un valet de campagne; mais on n'a été occupé que du plaisir qu'a causé l'allusion,

Digitized by Google

Les valets étant restés seuls, parlent des amours de Germeuil et de Julie. Un d'eux s'étonne que lorsque le premier est parti pour son régiment, il n'ait pas vu Julie. C'est bon, répond l'autre, à la campagne, où un amant va fortement affliger sa maîtresse de ses adieux :

A la ville ce n'est plus ça ;
Un amant sait mieux se conduire :
Pour ne pas dire qu'il s'en va,
Il s'en va sans rien dire.

Blaise sollicite quelques gages de l'amitié de Suzette. A la veille de leur mariage, il croit qu'elle peut lui permettre au moins de l'embrasser. Elle s'y refuse, et dit en s'enfuyant :

Quand la fille a donné des gages,
Le marché souvent est rompu.

Germeuil arrive, tente la cupidité de Blaise, qui résiste. L'officier s'étonne de trouver un valet incorruptible. « Monsieur, lui dit Blaise, sachez que

Nous sommes un corps respectable
Dont tous les fripons sont tirés.

Germeuil lui jette néanmoins une bourse, que l'autre prend en demandant : « Combien y a-t-il là-dedans ? — Dix louis. — (Aparté); cela vaut mieux que ça. » Il rend la bourse, et se sauve pour éviter une plus forte tentation. Suzette, plus sensible, cède à l'intérêt que lui inspire Julie ; et pour gagner Blaise, qui est crédule et jaloux, conseille à l'officier de feindre de l'amour pour elle. Le stratagême s'exécute, et réussit.

Il eût été trouvé meilleur, si l'acteur qui jouoit Blaise avoit paru plus persuadé de l'infidélité de Suzette. Quoi qu'il en soit, ce valet réfléchissant que « pour garder la » femme d'autrui, il ne doit pas perdre la sienne, » ouvre à Julie la porte de sa prison. A peine les amans se sont dit deux mots, que Grichard est annoncé. Suzette se charge de le faire donner dans un piége. Germeuil avoit

Digitized by Google

un contrat de mariage tout dressé entre sa maîtresse et lui ; il le remet à la petite paysanne. Elle dit à Grichard : « Monsieur, vous avez trompé mademoiselle Julie, en » lui faisant croire que son amant ne l'aime plus ; qui » m'assure que vous ne me tromperez pas aussi, et que » vous ne garderez pas la petite ferme, quand vous aurez » épousé votre pupille ? » Grichard se récrie contre l'injure du soupçon. Suzette réplique : « Voilà mon contrat de » mariage avec Blaise, où se trouve le don de la petite » ferme ; signez sur-le-champ, où je découvre à Julie que » vous la trompez, pour vous assurer à la fois de son bien » et de sa personne. » Grichard ne voit pas d'autre moyen de se tirer d'embarras. Il est à la vérité contre toute vraisemblance qu'on signe un acte sans le lire; mais une foule de pièces même d'un genre sérieux, et de grandes pièces finissent ainsi. Doit-on être plus rigoureux pour un vaudeville ? Germeuil se montre alors, offre au tuteur, pour qu'il approuve ce qui s'est passé, la remise de tout ce qu'il doit à Julie, et ne veut pas lui accorder une minute de réflexion. « C'est un vrai soldat Français, répond Gri- » chard, en se résignant; il ne vous donne pas seulement » le temps de capituler. » Ce mot de circonstance a été fort applaudi, ainsi qu'une réponse faite (dans une autre occasion) par Germeuil à Suzette, qui trouve qu'il veut aller vîte en amour : « Mes campagnes m'ont gâté ; elles » m'ont accoutumé aux succès impromptu. »

Il y a quelque légère ressemblance entre les deux valets de M. Gersin et ceux de *l'École des Femmes ;* mais dans la comédie de Molière, Allain et Georgette ne sont pas sur le devant du tableau comme ici Blaise et Suzette, et les caractères ne sont pas les mêmes.

Au reste, si le but d'un vaudeville est d'amuser, comme on n'en peut douter, celui-ci a rempli son objet. On y trouve de l'esprit, de la gaîté. Peut-être conviendroit-il d'en retrancher un ou deux couplets *à la rose*, dont les pensées ne sont pas absolument nouvelles. Il n'est aucu-

Digitized by Google

nement à craindre qu'il pervertisse les valets de campagne, qui ne savent pas même qu'il existe un théâtre où on les fait figurer. Il faut y voir madame Hervey, pour juger de la variété de ses moyens et de l'amabilité de son talent.

ANNONCES.

Ier, IIe et IIIe Cahiers de la quatrième année de la *Bibliothèque physico-économique*, instructive et amusante, à l'usage des habitans des villes et des campagnes, publiée par Cahiers, avec des planches, le premier de chaque mois, à commencer du premier brumaire an XI, par une société de savans, d'artistes et d'agronomes; et rédigée par C. S. Sonnini, de la société d'agriculture de la Seine, etc. — Le succès de cette Bibliothèque, dont plus de quinze mille exemplaires sont répandus en France et chez l'étranger, nous dispense d'entrer dans plus de détails. La modicité du prix de l'abonnement en facilite encore l'acquisition. — Ces trois nouveaux Cahiers, de 216 pag., avec des planches, contiennent entr'autres articles intéressans et utiles: Moyen pour empêcher les Blés de germer sur pied, dans les années pluvieuses; — Manière de garantir des Pucerons les Turneps, les Choux et les autres Plantes; — Moyens d'écarter les Loups des Parcs de Moutons, pendant la nuit; — Procédé employé par les Chinois pour préserver les Plantes des Insectes; — Spécifique aussi prompt qu'assuré pour détruire les Poux des Bestiaux; — Moyen pour diminuer la consommation du Bois; — Nouvelle Cheminée économique et salubre de M. Harel; — Thermopoêle, ou le meilleur emploi du Bois, avec figures; — Pâte nutritive, par M. Willemet; — Moyen d'engraisser les Veaux avec peu de Lait; — Nouvelle Teinture en Noir, pour toutes espèces de Toiles et d'Etoffes; — Grand Succès du Remède contre la Goutte Sciatique, par M. Dieudonné; — Assurance contre la Grêle. — Le prix de cette quatrième année est, comme pour chacune des trois premières, de 10 fr. pour les 12 Cahiers, que l'on reçoit, francs de port par la poste. La lettre d'avis et l'argent doivent être affranchis et adressés à F. Buisson, libraire, rue Hautefeuille, n° 23, à Paris.

Traité général de l'Irrigation, contenant diverses méthodes d'arroser les près et les jardins, la manière de conduire les prairies, pour les récoltes du foin; avec les moyens d'augmenter ses revenus, en faisant usage de l'eau d'une manière utile à l'agriculture, au commerce, et même aux besoins de la vie; avec 8 planches représentant diverses machines pour élever et conduire l'eau. Par William Fatham, traduit de l'anglais. Un vol. in-8°. Prix: 5 fr., et 6 fr. par la poste.

A Paris, chez Galland, libraire, palais du Tribunat, galerie de bois, n. 223.

L'Esprit du gouvernement anglais, ou son Système politique et celui des puissances de l'Europe, pendant deux siècles. Ouvrage impartial, utile à tous les Européens; dans lequel on donne une idée des traités de Westphalie, de Wittchall, de Riswich, d'Utrecht, de Séville, de Vienne, d'Aix-la-Chapelle, de Versailles, de Leoben ou Campo-Formio, de Lunéville et d'Amiens; plus celle du carac-

Digitized by Google

tère pacifique des souverains de la France, et de l'astuce du Cabinet de Londres, depuis 1648 jusqu'en 1805 inclusivement. Par M. le Comte, auteur du Mémorial de la révolution de France, et de plusieurs autres ouvrages littéraires. Un vol. in-8° de 300 pages. Prix : 3 fr., et 4 fr. par la poste.

A Paris, chez Vinçard, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Séverin, n. 4.

Nouvelle Encyclopédie de la Jeunesse, ou Abrégé de toutes les sciences, plus étendu et plus méthodique que les précédens ; ouvrage élémentaire par demandes et par réponses. Troisième édition, revue et augmentée d'un petit traité d'orthographe et des principes du calcul décimal; avec 30 figures et deux cartes. Un vol. in-12. — Prix : 3 fr., et 3 fr. 75 centimes par la poste.

A Paris, chez le Prieur, libraire, rue des Noyers, n. 45.

Considérations sur l'Institution des principales banques de l'Europe, et principalement sur celle de France, ses statuts, son administration, sa solidité, son crédit ; par M. Monbrion, un des auteurs du Dictionnaire du Commerce dédié à la Banque de France. Brochure in-8° de 72 pages d'impression. — Prix : 1 fr. 50 c., et 1 fr. 80 centimes par la poste.

A Paris, chez Jeunehomme, imprimeur, rue de Sorbonne, n. 4 chez F. Buisson, libraire, rue Hautefeuille, n. 23.

Examen Politique des Colonies Modernes, dans le but plus particulier de savoir si celles de France lui ont été avantageuses ou non. Par Félix Carteau, propriétaire de Saint-Dominique. Un vol. in-8°. — Prix : 2 fr., et 2 fr. 50 centimes par la poste.

A Bordeaux, chez Pierre Beaume, libraire, rue de l'Egalité, n. 32 et à Paris, chez Guillaume, libraire, rue de la Harpe, n. 94, collége d'Harcourt.

Lettres de madame la duchesse du Maine et de madame la marquise de Simiane, précédées de notices historiques et de notes biographiques, pour servir de suite aux Lettres de mesdames de Villars, de Coulanges, de Lafayette, de Ninon de Lenclos et de mademoiselle Aïssé.—Prix : 3 fr., et 4 fr. par la poste.

A Paris, chez Léopold Collin, lib., rue Git-le-Cœur, n. 4.

Esprit de madame de Genlis, ou portraits, caractères, maximes et pensées, extrait de tous ses ouvrages, publiés jusqu'à ce jour, par Demonceaux. Un vol. in-12. — Prix, broché : 2 fr. 50 c., et 3 fr. par la poste.

A Paris, chez Maradan, libraire, rue des Grands-Augustins.

Traité de la Garantie individuelle, et des diverses Preuves en matière criminelle ; par P. J. Lauze de Peret, avocat. Avec cette épigraphe :

Optima est lex quæ minimùm reliquit arbitrio judicis, optimus judex qui minimùm sibi.
(Bacon, de dig. et augm. scient.)

Un vol. in-8°. — Prix : 4 fr., et 5 fr. par la poste.

A Paris, chez Caillot, rue du Hurepoix, n. 9 ; Rondonneau, rue Saint-Honoré ; Garnery, rue de Seine ; veuve Dufresne, au Palais.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 17.*

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Londres, 18 *novembre*. — Le lord Nelson, né en 1758, venoit d'avoir 47 ans accomplis. Il avoit perdu, en deux actions, un œil et un bras. Comme on aime à recueillir tout ce qui le regarde, le trait suivant ne pouvoit pas être oublié. Après la bataille d'Aboukir, cet amiral se fit apporter un tronçon du grand mât du vaisseau *l'Orient*, qu'il fit creuser pour lui servir de cercueil après sa mort, et qu'il transporta en Angleterre. La veille de son départ de Londres, lorsqu'il alla prendre le commandement de la flotte de Cadix, il voulut visiter son cercueil, dont il étoit, disoit-il, très-probable qu'il auroit besoin à son retour. Lorsqu'il étoit au moment de livrer un combat, il avoit coutume de s'écrier : *La victoire, ou l'abbaye de Westminster!* Il est mort dans les sentimens d'une piété profonde, et a donné, dans ses derniers momens, de grands éloges à la conduite de l'amiral Collingwood.

Lord Nelson est toujours l'objet de toutes les conversations. On recueille avec empressement tous les détails de sa vie illustrée par de grands succès, et glorieusement terminée au service de son pays. Les circonstances de sa mort sont rappelées sur-tout avec un intérêt douloureux. Deux heures avant la fin du combat, ce brave amiral fut frappé à l'épaule d'une balle, partie des hunes du vaisseau *la Trinidade*. La balle pénétra dans la poitrine, et lord Nelson tomba sur-le-champ. M. Smith, son secrétaire, fut renversé à côté de lui. Le capitaine Adaire, des troupes de la marine, fut tué dans le même instant. On porta l'amiral dans sa chambre, et le chirurgien déclara que la blessure étoit mortelle. L'héroïque intrépidité de lord Nelson n'en fut point altérée. Il fit appeler le capitaine Hardy, commandant du vaisseau *le Victory*, qui portoit le pavillon amiral. Il lui demanda si la bataille étoit gagnée ; sur sa réponse affirmative, lord Nelson se recueillit un moment ; il parut prier et rendre grâces au ciel avec l'expression d'une piété profonde. Quelques minutes après, il dit au capitaine Hardy : « J'aurois préféré de rendre mon dernier soupir sur les terres » britanniques, mais la volonté de Dieu soit faite. » Ce furent ces derniers mots.

Digitized by Google

On assure que le soldat espagnol qui l'a tué, fut remarqué par un matelot anglais, au moment où il faisoit feu. Celui-ci tira aussitôt, de la poupe du vaisseau *le Victory*, un coup de mousquet qui renversa le soldat ennemi sur le tillac; mais on ignore si le matelot qui voulut ainsi venger son amiral, réussit à tuer l'Espagnol, ou s'il ne fit que le blesser.

Lord Nelson avoit pressenti qu'il ne survivroit pas au combat qu'il alloit livrer; car, dans plusieurs lettres adressées en Angleterre, il se recommandoit au souvenir de ses amis, et les invitoit à conserver sa mémoire. Ces lettres portent un caractère remarquable de résignation et de piété.

PARIS.

Depuis notre dernier numéro il est arrivé 3 Bulletins de la grande armée; les 27^e^, 28^e^ et 29^e^: leur brièveté nous permet de les donner en entier.

Vingt-septième Bulletin. *Portlitz*, 28 *brumaire*.

Depuis le combat de Zunterdorff, l'ennemi a continué sa retraite avec la plus grande précipitation. Le général Sébastiani avec sa brigade de dragons, l'a poursuivi l'épée dans les reins. Les immenses plaines de la Moravie ont favorisé sa poursuite. Le 27, à la hauteur de Porlitz, il a coupé la retraite à plusieurs corps, et a fait dans la journée 2000 Russes prisonniers de guerre.

Le prince Murat est entré le 27, à trois heures après midi, à Brünn, capitale de la Moravie, toujours suivant l'ennemi.

L'ennemi a évacué la ville et la citadelle qui est un très-bon ouvrage, capable de soutenir un siège en règle.

L'Empereur a mis son quartier-général à Porlitz.

Le maréchal Soult, avec son corps d'armée, est à Riemstschitz.

Le maréchal Lannes est en avant de Porlitz.

Les Moraves ont encore plus de haine pour les Russes et d'amitié pour nous que les habitans de l'Autriche. Le pays est superbe, et beaucoup plus fertile que l'Autriche.

Digitized by Google

Les Moraves sont étonnés de voir au milieu de leurs immenses plaines les peuples de l'Ukraine, du Kamtschatka, de la Grande-Tartarie, et les Normands; les Gascons, les Bretons et les Bourguignons en venir aux mains et s'égorger, sans cependant que leur pays ait rien de commun, ou qu'il y ait entre eux aucun intérêt politique immédiat; et ils ont de bon sens pour dire, dans leur mauvais bohémien, que le sang humain est devenu une marchandise dans les mains des Anglais. Un gros fermier morave disoit dernierement à un officier français, en parlant de l'empereur Joseph II, que c'étoit l'empereur des paysans, et que s'il avoit continué à vivre il les auroit affranchis des droits féodaux qu'ils paient aux couvens de religieuses.

Nous avons trouvé à Brünn 60 pièces de canon, 300 milliers de poudre, une grande quantité de blé et de farine, et des magasins d'habillement très-considérables.

L'empereur d'Allemagne s'est retiré à Olmutz. Nos postes sont à une marche de cette place.

Vingt-huitième bulletin. *Brünn*, 30 *brumaire*.

L'Empereur est entré à Brünn le 29, à dix heures du matin.

Une députation des états de Moravie, à la tête de laquelle se trouvoit l'évêque, est venue à sa rencontre. L'Empereur est allé visiter les fortifications, et a ordonné qu'on armât la citadelle, dans laquelle on a trouvé plus de six mille fusils, une grande quantité de munitions de guerre de toute espèce, et entr'autres 400 milliers de poudre.

Les Russes avoient réuni toute leur cavalerie qui formoit un corps d'environ 6000 hommes, et vouloit défendre la jonction des routes de Brünn et d'Olmutz. Le général Walther les contint toute la journée, et par différentes charges les obligea à abandonner du terrain. Le prince Murat fit marcher la division de cuirassiers du général d'Haupoult et quatre escadrons de la garde impériale.

Quoique nos chevaux fussent fatigués, l'ennemi fut chargé et mis en déroute. Il laissa plus de 200 hommes, cuirassiers ou dragons d'élite, sur le champ de bataille. Cent chevaux sont restés dans nos mains.

Digitized by Google

Le maréchal Bessières, commandant la garde impériale, a fait, à la tête des quatre escadrons de la garde, une brillante charge qui a dérouté et culbuté l'ennemi. Rien ne contrastoit comme le silence de la garde et des cuirassiers et les hurlemens des Russes.

Cette cavalerie russe est bien montée, bien équipée; elle a montrè de l'intrépidité et de la résolution; mais les hommes ne paroissent pas savoir se servir de leurs sabres; et, à cet égard, notre cavalerie a un grand avantage. Nous avons eu quelques hommes tués et une soixantaine de blessés, parmi lesquels se trouvent le colonel Durosnel, du 16e de chasseurs, et le colonel Bourdon, du 14e de dragons.

L'ennemi s'est retiré de plusieurs lieues.

Vingt-neuvième Bulletin. *Brünn, 2 frimaire.*

Le maréchal Ney a fait occuper Brixen, après avoir fait beaucoup de prisonniers à l'ennemi. Il a trouvé dans les hôpitaux un grand nombre de malades et de blessés autrichiens. Le 26 brumaire il s'est emparé de Clauzeu et de Botzen. Le général Jellachich, qui défendoit le Woralberg, étoit coupé.

Le maréchal Bernadotte occupe Iglau. Ses partis sont entrés en Bohême. Le général Wreden, commandant les Bavarois, a pris une compagnie d'artillerie autrichienne, cent chevaux de troupe, cinquante cuirassiers et plusieurs officiers. Il s'est emparé d'un magasin considérable d'avoine et autres grains, et d'un grand nombre de chariots atelés, chargés du bagage de plusieurs régimens et officiers autrichiens. L'ajudant-commandant Maison, a fait prisonniers sur la route d'Iglau à Brünn, 200 hommes des dragons de la Tour et des cuirassiers de Hohenlohe. Il a chargé un autre détachement de 200 hommes, et a fait 150 prisonniers. Des reconnoissances ont été portées jusqu'à Olmutz. La cour a évacué cette place et s'est retirée en Pologne.

La saison commence à devenir rigoureuse. L'armée française a pris position. Sa tête est appuyée par la place de Brünn qui est très-bonne, et qu'on s'occupe à armer et à mettre dans le meilleur état de défense.

— On a reçu en outre deux Bulletins de l'armée d'Italie.

Digitized by Google

Le huitième du quartier-général de Gorrizia, le 2 frimaire, est ainsi conçu :

L'armée conserve la position qu'elle a prise sur la rive gauche de l'Isonzo. L'avant-garde aux ordres du général Espagne s'est portée sur Vipacco, a repoussé les ennemis jusqu'à Gauz, et dans plusieurs charges, conduites avec vigueur, leur a fait une centaine de prisonniers. La totalité de leur cavalerie s'est retirée par la grande route; une partie considérable de leur infanterie a pris le chemin de la vallée d'Idria pour gagner celle d'Oberleybach. Cinq compagnies de voltigeurs poursuivent l'ennemi dans cette direction, tandis que nos avant postes ont déjà poussé des reconnoissances sur les retranchemens de Pievald, et se dirigent vers Leybach. Le général en chef a fait marcher la division Seras sur Trieste. Les Autrichiens, à notre approche, ont évacué la place, en y abandonnant 300 blessés. Un corps de troupes les a suivis sur la route de Leybach, et leur a enlevé 50 hommes.

Deux régimens de dragons, soutenus par de l'infanterie, se sont portés à notre gauche, sur la Chiusa de Pletz, que gardoient les deux régimens d'infanterie *Strasoldo*, et *Deligne*, avec quelque cavalerie. Tous les postes ont eté abandonnés le lendemain même de l'arrivée de nos troupes. Le général de brigade Lacour, qui les commande, a reçu l'ordre de pénétrer jusqu'à Villach, et de tenter d'ouvrir quelque communication avec la grande armée, dont les mouvemens ont sans doute déterminé la retraite de l'ennemi qui a craint de se voir enveloppé.

Il a été aussi dirigé un détachement sur Pontéba-Veneta, où l'ennemi, qui se trouvoit en force, n'avoit pas osé nous attendre. Dans ces divers mouvemens, nous avons fait près de 400 prisonniers. Le général en chef a laissé vers Padoue le corps de troupes venant de Naples. Il a joint une des divisions de l'armée, la légion Corse, et le 2e régiment italien. Le lieutenant-général Gouvion-Saint-Cyr qui commande ces forces réunies, observe Chiozza et Brondolo. Il se tient prêt à fondre sur les Russes et les Anglais, s'ils osoient tenter le débarquement dont ils menacent les côtes d'Italie.

— Le 9e, du même endroit, et du 5 frimaire porte :

Le général en chef étoit instruit par divers rapports, spé-

Digitized by Google

cialement par une lettre du général Vial, ambassadeur de S. M. I. et R. à Berne, qu'un corps de l'armée autrichienne, qui se trouvoit coupé par suite des manœuvres de la Grande Armée, devoit descendre des montagnes du Tyrol. Il calcula que cette colonne, dans sa situation, cherchoit, soit à traverser la ligne de l'armée pour arriver aux lagunes de Venise, et se réunir aux troupes qui occupent cette place, soit à opérer par Filtro et Bellum, pour se joindre aux débris de l'armée du prince Charles par Leybach. Dans la première hypothèse, la position de l'aile droite qu'il avoit laissée pour observer Venise, sous les ordres du lieutenant-général Gouvion-Saint-Cyr, lui répondoit que les ennemis ne tenteroient pas impunément le passage; dans la seconde hypothèse, il avoit fait occuper les deux Ponteba et la Chiusa-di-Pletz, par plusieurs régimens de cavalerie et d'infanterie, sous les ordres des généraux de brigade Lacour et Lanchantain. Quelque direction que prît la colonne ennemi, la situation de l'armée sur l'Isonzo permettoit de détacher à temps des forces suffisantes pour la couper; et cependant l'avant garde continuoit sa marche sur Leybach.

La colonne, forte d'environ 7000 hommes d'infanterie et 1200 chevaux, commandée par le prince de Rohan, est venue le 2 frimaire se jeter sur Bassano; elle put aisément enlever le foible détachement de 150 hommes qui formoit la garnison, et elle se dirigea sur Castel Franco.

Aussitôt que le général Saint-Cyr en eut avis, il jugea que le but de l'ennemi étoit en effet de traverser notre ligne, dont sans doute il ne connoissoit pas la force, et il fit des dispositions pour le bien recevoir.

Le général en chef, qui avoit tout prévu, étoit tranquille de ce côté; mais pour ne rien donner au hasard des événemens, il prit des mesures pour faire arriver à marches forcées sur la Piave la division des grenadiers, commandée par le général Partouneaux, deux brigades des divisions Duhesme et Seras, la division des cuirassiers et une brigade de dragons; les grenadiers devant remonter la Piave par il Bosco del Mantello, et tourner la position de Bassano. La division Gardanne, dirigée en même-temps sur Venzone, devoit renforcer les détachemens envoyés aux deux Ponteba, pour couper toute retraite à l'ennemi, dans le cas où il eût déjà pris la route de Bellum et

Digitized by Google

de la Pieva-di-Cadore, pour gagner Vilach et rejoindre le prince Charles à Leybach. Le général en chef avoit laissé le reste des troupes sur l'Isonzo, sous le commandement du général Duhesme, et se portoit lui-même sur la Piave, pour y diriger les mouvemens qu'il avoit ordonnés.

Le lieutenant-général Saint-Cyr manœuvroit pour reconnoître l'ennemi et l'arrêter. Il avoit formé une colonne tirée des divisions Regnier, Lechi et Verdier : il étoit lui-même à Campo-San-Pietro, avec le régiment polonais commandé par le général Peyri. Le général Regnier, à Navale, avoit ordre de marcher le 3 frimaire à la pointe du jour sur Castel-Franco. L'ennemi arrivé la veille, et sentant la difficulté de sa position, prévint l'attaque ; il se jeta violemment sur la division Regnier, qui le reçut avec la plus grande vigueur, et l'eut bientôt culbuté : il revint plusieurs fois à la charge, et heurta toujours contre le même écueil.

Pendant ce temps, le lieutenant-général Saint-Cyr fit faire un mouvement au régiment polonais et tourna l'ennemi. Ce ne fut alors qu'une déroute jusqu'à Castel-Franco, où nos troupes arrivèrent aussitôt que les Autrichiens. Tout ce qui n'avoit pas péri ou qui n'avoit pas eté pris sur le champ de bataille a demandé à capituler: 6,000 h. d'infanterie et 1,000 chevaux sont restés en notre pouvoir. C'est beaucoup plus que nous ne leur avions opposé de combattans effectifs ; mais ils sentirent que, par l'effet nécessaire des dispositions qui les menaçoient de toutes parts, leur perte devenoit inévitable. Le général prince de Rohan, commandant le corps, plusieurs colonels et beaucoup d'officiers sont au rang de nos prisonniers ; 6 drapeaux et un étendard, 12 pièces de canon, leurs caissons et d'immenses bagages, sont aussi le résultat de la victoire. Il a été perdu deux étendards dans la mêlée. Nous n'avons à regretter qu'une centaine d'hommes mis hors de combat. Nous avons retrouvé les prisonniers faits sur nous à Bassano.

Un corps de Croates, qu'on présume avoir fait partie de la colonne, est attendu aux débouchés des montagnes : il est difficile qu'il nous échappe, d'après les mesures déjà prises pour lui faire partager le même sort.

Le lieutenant-général Gouvion-Saint-Cyr a déployé une

Digitized by Google

grande habileté dans les manœuvres : il donne lui-même de justes éloges à la bravoure et aux talens du général de division Régnier. Il cite avec honneur les chefs des 10e et 56e régimens de ligne, le chef de bataillon Clavel, commandant le bataillon suisse, les chefs de brigade Grabinski et de bataillon Bialowiski et Clopski.

La général de brigade Lacour est à Vilach : il pousse ses avant-postes sur Clagenfurth, et touche au moment de communiquer ave la grande-armée.

L'avant-garde aux ordres du général Espagne fait à chaque pas de nouveaux prisonniers. Les routes d'Idria et de Leybach sont couvertes de chevaux tués, de caissons rompus et de milliers de boulets abandonnés.

— M. de Stadion, ministre de l'empereur d'Allemagne en Russie, et M. le comte et lieutenant-général de Giulay, ont été présentés à Brünn à S. M. l'Empereur des Français, comme plénipotentiaires de S. M. l'empereur d'Allemagne. Ils sont munis de pouvoirs pour négocier, conclure et signer la paix définitive entre la France et l'Autriche. De son côté, l'Empereur des Français a nommé M. de Talleyrand, son ministre des relations extérieures, qu'il a muni de pouvoirs à cet effet. Il faut espérer que la paix sera le résultat de leurs négociations; mais cela ne doit en rien ralentir le zèle des administrateurs et de la nation. C'est, au contraire, un nouveau motif pour que les conscrits accélèrent leur marche, afin de justifier cet adage si connu : *Si vis pacem, para bellum.* S. M. a recommandé aux ministres de la guerre et de l'intérieur de ne alentir en rien leurs préparatifs.

(*Journal officiel.*)

— L'ordre du jour suivant a été publié à Toulouse, le 29 brumaire, par le général Chabran, commandant la 10e division militaire :

« Une colonne de troupes espagnoles doit passer au premier jour sur le territoire de la division, et l'intention de S. M. l'empereur étant qu'elles soient traitées à l'instar des soldats français, le général commandant la division s'empresse d'inviter MM. les généraux, les administrateurs militaires, les chefs des corps, les officiers et soldats de toute arme, d'avoir pour nos alliés ces soins et ces égards

Digitized by Google

que les militaires se doivent entr'eux. Que les Espagnols trouvent parmi nous cette aménité, cette franchise qui caractérisent la nation française, et que chacun s'empresse de leur être utile et agréable, sans nuire au bien du service et au maintien de la discipline. Le général Chabran, connoissant le bon esprit qui anime la 10e division militaire, est sûr d'avance de l'accueil gracieux que recevront les troupes de S. M. catholique. »

— On mande de Boulogne, que le 6 du courant, l'explosion de trois canonnières dans le port a répandu l'alarme dans la ville. Les maisons les plus voisines ont souffert par l'explosion dans leur toiture, et ont éprouvé des dommages; mais heureusement le feu ne s'est communiqué à aucun autre des bâtimens de la flottille, et nous avons échappé aux suites funestes que cet accident pouvoit avoir. La nouvelle officielle de l'entrée de la Grande Armée dans Vienne a fait ce matin succéder à la tristesse la joie la plus vive. Elle a été annoncée sur-le-champ par le son des cloches, et publiée le soir à la lueur des flambeaux et au son des fanfares et des tambours, et les habitans ont montré dans cette circonstance qu'ils savent oublier leurs pertes particulières, lorsqu'il s'agit de célébrer les triomphes de nos armées.

(Moniteur.)

— Après plusieurs combats livrés sur les frontières de la Suisse, entre les divisions de l'armée du maréchal Augereau et le corps autrichien du général Jellachich, ce dernier, cerné de toutes parts, a été obligé de se rendre prisonnier de guerre par une capitulation dont voici la teneur :

« Le général de division Maurice Mathieu, grand-officier de la légion d'honneur, commandant la 2e division du 7e corps de la Grande-Armée, autorisé par le maréchal Augereau, général en chef de la 1re partie de la Grande-Armée, et le général-major de Wolfskehl, au service de S. M. I. et R. d'Autriche, autorisé par le général de Jellachich, commandant en chef l'armée autrichienne dans le Voralberg, sont convenus des articles suivans :

1° le corps d'armée sous les ordres du lieutenant-général de Jellachich, est prisonnier de guerre sur sa parole d'honneur. Il défilera avec tous les honneurs militaires, posera ensuite ses armes et sera conduit sous escorte

Digitized by Google

française jusqu'aux frontières de la Bohême. 2° Les officiers conserveront leurs armes, chevaux et effets. 3° Tous les chevaux de guerre, armes, artillerie et toutes les munitions et magasins militaires, et tout ce qui n'est pas propriété particulière, sera livré à l'armée française. 4° L'armée française prendra possession de tout le Voralberg, de Pludenz et son territoire, etc., jusqu'au Arlemberg. 5° Les trois bataillons du régiment de Beaulieu sont compris dans cette capitulation, si, le 14 novembre, à 7 h. du soir, ils ont joint le corps d'armée du prince Rohan, ou s'ils se trouvent encore sur le Arlemberg.

6° Tous les officiers et soldats du corps d'armée du général-lieutenant de Jellachich donnent leur parole d'honneur de ne plus servir pendant une année, et cela depuis le jour de la capitulation, ni contre la France, ni contre l'Italie. 7° Les malades qui se trouvent dans les lazarets autrichiens seront soignés avec tous les égards que prescrit l'humanité, et après leur guérison ils seront renvoyés et traités conformément à l'article 6. 8° Le corps d'armée autrichien sera conduit en Bohême par la route de Lindau, Tettnang, Biberach, Gunzbourg, Amberg et Retz; il marchera sur trois colonnes, fera la route ordinaire; et quant aux quartiers, vivres et fourrages, il sera traité tout comme les troupes françaises. 9° Les troupes autrichiennes dans leur marche, pour ce qui concerne la discipline, seront soumises à leurs propres officiers, qui devront répondre de tous les dommages, et elles seront accompagnées d'une escorte française. 10 Un officier de l'état-major, un officier d'artillerie ou de génie, un inspecteur aux recrues et un commissaire des guerres, prendront possession, le 15 novembre à midi, des arsenaux et magasins qui sont à Feldkirch, et il y sera envoyé un bataillon. 11° Le corps d'armée défilera demain, 16 novembre, à 8 heures, devant l'armée française; il déposera ses armes et rendra ses chevaux.

Fait double à Dornburen, le 14 novembre.

Signé, AUGEREAU, DE WOLFSKEHL, DE JELLACHICH.

— M. Jérôme Bonaparte est arrivé le 6 de ce mois à Brest, à deux heures du matin, pour y prendre le commandement d'un des vaisseaux de l'escadre, *le Vétéran*.

(Courrier de Brest.)

Digitized by Google

— « La responsabilité des commissionnaires de roulage s'étend-elle aux objets qui ont péri par un événement de force majeure, lorsque des précautions antérieures auroient pu prévenir cet événement ? » L'affirmative de cette question a été prononcée par un arrêt de la cour d'appel de Paris, qui vient de condamner au paiement de dommage un commissionnaire de Paris, dont la voiture chargée de marchandises pour Tours, a pris feu tout-à-coup dans la remise de l'aubergiste de cette ville. Il a été constaté que l'accident étant l'effet du contact de l'acide nitreux avec des huitres qui étoient dans la voiture, devoit être imputé à la négligence avec laquelle on y avoit entassé des matières inflammables.

— Il nous est impossible d'insérer toutes les notes qu'on nous adresse de chaque département sur les opérations relatives à la conscription. Partout cette mesure s'exécute avec promptitude, tranquillité, et souvent même avec gaieté. Le bruit de nos victoires, la rapidité de nos succès inspirent une nouvelle ardeur aux jeunes gens; et dès que le sort les a désignés, ils n'ont plus qu'un desir, c'est de changer le nom de conscrit contre celui de soldat.

— La légion italienne et les 22^e^ et 72^e^ régimens d'infanterie de ligne ont passé à Gand pour se rendre à l'armée du Nord.

— Les équipages de campagne de S. A. I. le prince Louis, général en chef de l'armée du Nord, ont passé le 10 de ce mois à Bruxelles, et en sont repartis pour le quartier-général d'Anvers. Le 1^er^ bataillon du 2^e^ régiment de la garde municipale de Paris, ainsi que deux bataillons d'infanterie légère, avoient passé le 8 à Bruxelles, se rendant aussi à l'armée du Nord.

— Dans son second supplément au Dictionnaire des Athées, M. de Lalande soutient qu'il est faux que l'athéisme soit opposé à la morale; et il en donne pour preuve *qu'il possède toutes les vertus*. On nous charge de demander à cet astronome si, parmi les vertus, il compte la modestie, et, comme il a donné des preuves singulières de son érudition, on le prie de citer un homme qui, avant lui, ait imprimé : *je possède toutes les vertus*. On excuse dans un certain monde M. de Lalande en disant qu'il est fou à la bonne heure; mais si c'étoit l'athéisme qui l'eût conduit à la folie, n'en résulteroit-il pas que ce pitoyable système mène à la démence aussi bien qu'à l'anarchie ?

Digitized by Google

(No. CCXXXI.) 23 FRIMAIRE an 14
(Samedi 14 Décembre 1805.)

MERCURE DE FRANCE.

Nos Souscripteurs sont prévenus qu'il n'y aura pas de No. le samedi 28 décembre 1805, (7 nivose an 14) pour faire concorder les abonnemens des mois du Calendrier républicain avec ceux du Calendrier grégorien.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

VISION DE TÉLAMON,

TROISIÈME ÉLÉGIE SUR LA MORT DE PAULINE.

C'ÉTOIT le long des bords de la Seine paisible,
Dans une île où l'osier de sa tige flexible
Du folâtre Zéphyr favorise les jeux,
Et se balance aux pieds du saule caverneux,
Je suivois à grands pas un sentier solitaire;
Mais je fuyois en vain, et la douleur amère

Digitized by Google

Dont la mort de Pauline a pénétré mon cœur
Me suivoit sans relâche et redoubloit d'ardeur.
Las enfin de courir, épuisé de souffrance,
Je m'arrête et m'assieds dans un morne silence;
Et, voilant de mes mains et mon front et mes yeux,
J'irrite encor mes maux en méditant sur eux.
« Quoi, je ne puis souffrir le tumulte du monde,
» Et supporte encor moins ma retraite profonde!
» Ennemi du travail, abhorrant le repos,
» Rien, non, rien ne me plaît, rien n'adoucit mes maux.
» Je vais, je viens, je cours, je lis, je me promène,
» Sans pouvoir un instant échapper à ma peine.
» Toujours de la douleur le flambeau dévorant
» De ses feux redoublés redouble mon tourment.
» Et je puis vivre encore? Et mon ame timide
» Craint d'offenser le ciel par un doux homicide?
» Mais pourquoi donc l'auteur de nos jours malheureux,
» Que l'on nous peint si grand, si bon, si généreux,
» Pourquoi puniroit-il sa foible créature
» De chercher une fin au tourment qu'elle endure?
» Ah! plutôt sa pitié pour notre triste sort,
» Par la voix du malheur nous invite à la mort;
» Et l'affreux désespoir dont mon ame est saisie,
» Est un ordre du ciel de sortir de la vie.
» Cependant si l'enfer, ce noir séjour d'horreur....
» Hé! l'enfer n'est-il pas tout entier dans mon cœur?
» Que puis-je craindre encor? Et quel sort effroyable
» Ne sera pas plus doux que le sort qui m'accable?
» C'en est fait, mon destin est réglé désormais,
» Et dans le sein des flots je vais chercher la paix. »

Je me lève, je cours, quand sortant d'une nue,
Pauline tout-à-coup se présente à ma vue.
« Arrête, malheureux! Et calmant ce transport,
» Rallume dans ton sein cet utile remord
» Qui s'opposa long-temps à ta sombre furie.
» Est ce toi, réponds-moi, qui t'es donné la vie?

Digitized by Google

» Et comment oses-tu, d'un sophisme appuyé,
» Disposer d'un dépôt que Dieu t'a confié ?
» Quoi ! ce délire affreux que la raison condamne
» De l'auteur de nos jours pourroit être l'organe ?
» Et quand par la douleur il veut nous éprouver,
» C'est l'ordre de partir et de l'aller trouver ?
» Ah ! s'il étoit ainsi, sortant de la barrière,
» Et d'un œil effrayé contemplant sa carrière,
» L'homme, à l'aspect des maux qu'annonce l'avenir,
» Par un prompt désespoir sauroit les prévenir,
» Et bientôt déserté, ce globe solitaire
» N'auroit dans le soleil qu'un flambeau funéraire.
» Non, l'éternel auteur de tant d'êtres divers,
» Que sa main a semés dans le vaste univers,
» N'a point sur leurs desirs réglé leur destinée.
» Mercenaire insolent, achève ta journée,
» Et ne demande point, à peine à ton réveil,
» Un prix qui ne t'es dû qu'au coucher du soleil.
» Télamon, c'est ainsi que la bonté divine
» Daigne encor t'avertir par la voix de Pauline.
» Touché de ton destin, le ciel n'a pas voulu
» Te voir perdre en un jour soixante ans de vertu ;
» Mais si dans un accès d'humeur atrabilaire,
» Tu pouvois repousser un conseil salutaire,
» Va, quel que fût ton sort, de ma tendre amitié
» Tu n'obtiendras pas même une ombre de pitié.
» Tel est l'ordre du ciel que ma bouche t'annonce ;
» Il ne me permet pas d'attendre ta réponse.
» Je ne puis compâtir aux pleurs d'un fol amour,
» Et revole avec joie au céleste séjour. »

Elle dit, et déjà sa substance éthérée
Retourne dans le sein de la nue azurée,
Qui, dans le même instant, loin de mes foibles yeux,
S'élève, disparoît et se perd dans les cieux.
Ebloui, consterné, de ma chère Pauline
Je crois avoir rêvé l'ambassade divine ;

Digitized by Google

Mais, au calme soudain qui renaît dans mon cœur,
A ce noble retour d'une mâle vigueur,
Je me sens transporté d'une céleste joie,
Et, fût-ce un rêve enfin, c'est Dieu qui me l'envoie;
C'est Dieu qui, me rendant l'espérance et la paix,
Veut que je vive encor pour ne mourir jamais.

Par l'auteur de la Nouvelle Ruth.

LE LIERRE ET LE MUR,

FABLE.

Las de courir le sol humide
D'un rustique jardin,
Le lierre, d'un ton timide,
S'adressoit au mur son voisin.
« Daignez souscrire à mon humble supplique,
Disoit-il, soyez mon soutien,
Considérez que je ne pèse rien,
Et que mon humeur pacifique
Me dispose à trouver tout bien;
En m'accordant cette faveur unique,
Vous verrez mon feuillage épais
Se développer tout exprès
Pour orner votre tête antique. »
« Point tant de phrases, et montez,
Répond le mur. » Un mur est laconique,
Et n'aime pas les discours apprêtés.
Le lierre donc se cramponne,
Et s'insinue et se cantonne,
Le voilà grandement logé.
Le mur trouva bientôt la bachique couronne
Un peu pesante, et parla de congé;
Mais trop tard : l'humble protégé
Fortement avoit pris racine,
Et, pour éviter sa ruine,
Le mur tristement décoré

Digitized by Google

A mauvais jeu fit encor bonne mine,
Et l'importun resta bon gré, mal gré.

Tel chez les grands se glisse et se faufile
L'intrigant, souple et doucereux.
La prudence défend de lui donner asile :
S'il commence par être utile,
Il finit, à coup sûr, par être dangereux;
Et le divorce est toujours difficile.

Par F. DEVENET.

INVITATION DE CATULLE A FABULLUS.

Quod tu cùm olfacies, Deos rogabis,
Totum ut te faciant, fabulle, nasum.
(Carm. 13.)

Ami, c'est chez moi que demain
On te prépare un grand festin.
Un point, sans plus, est nécessaire;
Tu te chargeras de la chère,
Et prudemment tu m'enverras,
Ce qui compose un bon repas.
Amène aussi nymphe jolie;
Le bon sel et la plaisanterie,
Près de toi ne manqueront pas.
A ce prix-là je te convie,
Et tu peux prendre pour certain
Que je te régale demain.
Autrement, ce seroit folie :
Car dans ma bourse, en vérité,
Le Diable est tout-à-fait gîté.
Je puis, en revanche, après boire,
De mes amours contant l'histoire,
Te servir plus d'un nouveau plat;
T'offrir une essence choisie,
Présent de Vénus à Lesbie.
Son parfum est si délicat,

Digitized by Google

Que de cette pure ambroisie,
Tu voudrois goûter la douceur;
Par tous les sens, je le parie,
Pouvoir en aspirer l'odeur.

KÉRIVALANT.

ENIGME.

Avouer que mon sort est rude!
Tous ceux que l'aide à s'élever,
Pour la plus basse servitude
S'obstinent à me réserver.

LOGOGRIPHE.

Ami lecteur, plains-moi: quand je suis toute entière
On me voit tristement balayer la poussière.
Qu'on ôte une lettre à mon nom,
Aurai-je au moins une autre chance?
Eh non pas vraiment; quel guignon!
Je n'en ai que moins d'importance.

CHARADE.

Personne encor n'a vu mon premier rabâcheur;
L'on tourne quelquefois mon second avec grâce;
Mon tout, œuvre sublime! est l'ouvrage des Dieux;
Et ce tout fut toujours renfermé dans l'espace.

Par C. Y. (de Boive), *aveugle.*

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier N° est *Cerceau.*
Celui du Logogriphe est *Lèvre*, où l'on trouve *vie.*
Celui de la Charade est *Mal-tresse.*

Digitized by Google

Leçons de Littérature et de Morale, ou Recueil en prose et en vers, des plus beaux morceaux de notre langue, dans la littérature des deux derniers siècles; ouvrage classique, adopté par le gouvernement pour les lycées et les écoles secondaires, et à l'usage de tous les autres établissemens d'instruction publics et particuliers de l'un et de l'autre sexe; par *Fr. Noël*, inspecteur-général de l'Instruction publique, et *Fr. de La Place*, professeur de Rhétorique au Lycée Napoléon. Nouvelle édition, revue et augmentée. Deux gros vol. in-8°. Prix: 10 fr. 50 c., et 14 fr. 50 c. par la poste. A Paris, chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain l'Auxerrois, n°. 17; et à la librairie stéréotype, chez *H. Nicolle* et compagnie, rue des Petits-Augustins, n°. 15.

En rendant compte de la première édition des *Leçons de Littérature et de Morale*, nous avons indiqué le but que les éditeurs s'étoient proposé, et nous croyons avoir démontré les avantages que ce Recueil pouvoit offrir. Le succès de la première édition a justifié nos éloges; et celle qu'on livre aujourd'hui au public, plus correcte et plus complette, sera plus digne encore du suffrage des véritables amis des lettres. MM. Noël et de La Place ont profité de leurs propres réflexions et des conseils qui leur ont été donnés, pour supprimer beaucoup de pièces qui ne devoient point trouver place dans ce Recueil; celles qu'ils y ont substituées annoncent en général la pureté de leur goût. Ce n'est pas cependant qu'on ne rencontre encore quelques morceaux qui forment un contraste bien frappant avec les chefs-d'œuvre à côté desquels ils

Digitized by Google

sont placés. Nous devons croire que quelques considérations particulières, telles que la crainte de blesser l'amour propre de certains auteurs vivans, ont empêché MM. Noël et de La Place de faire tout ce qu'ils auroient dû. Mais les éditeurs ont-ils rendu service aux auteurs dont il s'agit, en conservant quelques fragmens de leurs ouvrages? C'est ce que nous examinerons dans la suite de cet article.

Lorsque nous avons rendu compte de la première édition, nous nous sommes principalement attachés à prouver l'utilité que les *Leçons de Littérature et de Morale* pouvoient avoir pour les jeunes gens. Mais ce n'est point à eux seuls que cet ouvrage est destiné. Cette réunion de morceaux choisis est sur-tout propre à former le goût et à donner une idée juste de ce qui constitue le beau dans les différens genres de littérature. Or, dans le siècle, où l'on est si paresseux, où toute espèce de travail paroît si rebutante, il n'est certainement pas inutile de présenter au public, dans un seul ouvrage, des modèles tirés des meilleurs auteurs.

Entr'autres avantages que toutes les classes de lecteurs peuvent tirer des *Leçons de Littérature et de Morale*, il en est un sur lequel nous insisterons dans quelques détails. Nous voulons parler de la facilité qu'offre ce recueil pour comparer les passages des différens auteurs qui ont écrit sur le même sujet. Ces comparaisons sont on ne peut plus piquantes. On aime à examiner les différens points de vue sous lesquels chaque écrivain a envisagé son sujet, à voir le parti qu'il en a su tirer, et sur-tout à reconnoître l'influence différente que son caractère ou l'esprit du siècle a pu exercer sur lui. Par exemple, le parallèle de Corneille et de Racine a été fait par La Bruyère, par Fontenelle et par M. de La Harpe. N'est-il pas piquant de comparer ces trois morceaux? de reconnoître dans La

Digitized by Google

Bruyère cette sagacité, cette justesse d'apperçus qui lui faisoit découvrir les véritables beautés et les légères taches de chacun des deux grands poètes ; de voir Fontenelle déployer toute la subtilité, et toute la finesse de son esprit pour établir la supériorité de Corneille, dont il étoit le neveu ; et enfin de voir M. de La Harpe, dont les jugemens sont ordinairement si vrais, se laisser entraîner par l'opinion de Voltaire, et céder la prééminence à Racine? Ces trois écrivains célèbres tirent chacun des conclusions différentes ; on aime à les suivre dans leurs raisonnemens et dans les moyens qu'ils emploient pour vous amener à partager leur avis.

Mais c'est sur-tout dans les fragmens sur la morale que les rapprochemens deviennent plus intéressans. Qui ne sera curieux de connoître et de comparer la manière dont Massillon, J. J. Rousseau et M. de Chateaubriand ont parlé des remords? Nous citerons ces trois morceaux. Voici celui de Massillon :

« Partout nous rendons hommage, par nos » troubles et par nos remords secrets, à la sainteté » de la vertu que nous violons ; partout un fonds » d'ennui et de tristesse, inséparable du crime, » nous fait sentir que l'ordre et l'innocence sont » le seul bonheur qui nous étoit destiné sur la » terre. Nous avons beau faire montre d'une vaine » intrépidité, la conscience criminelle se trahit » toujours elle-même. Les terreurs cruelles mar- » chent partout devant nous ; la solitude nous » trouble ; les ténèbres nous alarment ; nous » croyons voir sortir de tous côtés des fantômes, » qui viennent toujours nous reprocher les hor- » reurs secrètes de notre ame ; des songes funestes » nous remplissent d'images noires et sombres ; et » le crime, après lequel nous courons avec tant » de goût, court ensuite après nous comme un

Digitized by Google

» vautour cruel, et s'attache à nous pour nous » déchirer le cœur et nous punir du plaisir qu'il » nous a lui-même donné. »

Voici le fragment de M. de Chateaubriand, tiré du *Génie du Christianisme* :

« La conscience fournit une seconde preuve de » l'immortalité de notre ame. Chaque homme a » au milieu du cœur un tribunal, où il commence » par se juger soi-même, en attendant que l'ar- » bitre souverain confirme la sentence. Si le vice » n'est qu'une conséquence physique de notre or- » ganisation, d'où vient cette frayeur qui trouble » les jours d'une prospérité coupable? Pourquoi » le remords est-il si terrible, qu'on préfère sou- » vent de se soumettre à la pauvreté et à toute la » rigueur de la vertu, plutôt que d'acquérir des » biens illégitimes? Pourquoi y a-t-il une voix » dans le sang, une parole dans la pierre? Le » tigre déchire sa proie et dort; l'homme devient » homicide et veille. Il cherche des lieux déserts, » et cependant la solitude l'effraie; il se trame » autour des tombeaux, et cependant il a peur » des tombeaux. Son regard est mobile et inquiet; » il n'ose fixer le mur de la salle du festin, dans » la crainte d'y voir des caractères funestes. Tous » ses sens semblent devenir meilleurs pour le » tourmenter; il est toujours environné de l'odeur » du carnage; il découvre le goût du poison jus- » ques dans le mets qu'il a apprêté lui-même; son » oreille, d'une étrange subtilité, trouve le bruit » où tout le monde trouve le silence, et en em- » brassant son ami, il croit sentir sous ses vête- » mens un poignard caché. »

Écoutons maintenant J. J. Rousseau :

« Conscience! conscience! instinct divin; im- » mortelle et céleste voix; guide assuré d'un être » ignorant et borné, mais intelligent et libre. Juge

Digitized by Google

» infaillible du bien et du mal, qui rends l'homme » semblable à Dieu, c'est toi qui fais l'excellence » de sa nature et la moralité de ses actions, sans » toi je ne trouve rien en moi qui m'élève au-» dessus des bêtes, que le triste privilége de m'é-» garer d'erreurs en erreurs, à l'aide d'un enten-» dement sans règle, d'une raison sans principe.

» Graces au ciel, nous voilà délivrés de tout » cet effrayant appareil de philosophie; nous » pouvons être hommes sans être savans, dispensés » de consumer notre vie à l'étude de la morale, » nous avons à moindres frais un guide assuré » dans ce dédale immense des opinions humaines. » Mais ce n'est pas assez que ce guide existe, il » faut savoir le reconnoître et le suivre. S'il parle » à tous les cœurs, pourquoi donc y en a-t-il si » peu qui l'entendent? Eh! c'est qu'il nous parle » la voix de la nature, que tout nous a fait oublier. » La conscience est timide; elle aime la retraite et » la paix; le monde et le bruit l'épouvantent; les » préjugés dont on la fait naître sont ses plus » cruels ennemis; elle fuit ou se tait devant eux; » leur voix bruyante étouffe la sienne, et l'em-» pêche de se faire entendre. Le fanatisme ose la » contrefaire et dicter le crime en son nom. Elle » se rebute enfin à force d'être éconduite; elle ne » nous parle plus, elle ne nous répond plus; et » après de si longs mépris pour elle, il en coûte » autant de la rappeler qu'il en coûta de la bannir. »

Vous avez vu Massillon, avec cette éloquence touchante qui le caractérise, vous entraîner malgré vous et vous forcer à convenir qu'il ne peut y avoir de bonheur que pour l'homme vertueux; M. de Chateaubriand, par la vérité et l'énergie de ses tableaux, porte la terreur dans l'ame du criminel. Remarquez bien que les deux orateurs chrétiens s'attachent à prouver que le coupable

Digitized by Google

impuni ne peut échapper à sa conscience et à ses remords. N'est-il pas curieux de voir ensuite J. J. Rousseau employer sa méthode ordinaire, de partir d'un principe vrai pour en tirer insensiblement de fausses conséquences, et, après quelques déclamations, en venir jusqu'à affirmer qu'on peut *éconduire sa conscience à force de la rebuter?* Eh, grand Dieu! quels étoient donc les projets des philosophes? Non contens d'avoir affranchi les hommes du frein sacré de la religion, ils osoient présenter la conscience et les remords comme de vaines chimères! Quel frein prétendoient-ils donc opposer aux déréglemens de l'esprit humain? Mais il seroit inutile d'entrer dans de plus longs détails sur cet objet; l'expérience nous a suffisamment démontré les suites nécessaires de ces désastreuses maximes. D'ailleurs, ici le remède se trouve à côté du mal, et les sophismes de J. J. Rousseau ne pourroient en imposer. Laissons donc ces souvenirs funestes, et tâchons de les effacer par des idées moins tristes.

On s'est beaucoup élevé, et peut-être avec raison, contre le pitoyable état de notre littérature actuelle; cependant, à la gloire de notre siècle, nous pourrions citer dans le Recueil de MM. Noël et de La Place, des morceaux dignes de rivaliser même avec les écrivains du grand siècle. Cette assertion paroîtra hasardée à quelques personnes; mais il ne nous sera pas impossible de convaincre les incrédules. Ils n'auront qu'à ouvrir les *Leçons de Littérature et de Morale*; ils y trouveront le caractère de Charlemagne, tracé par Montesquieu et par M. de Fontanes; celui du cardinal de Richelieu, par Fléchier et par le même auteur: ils verront si notre contemporain est effectivement au-dessous de ses deux rivaux, pour la force des idées, pour la justesse des aperçus, et pour la

Digitized by Google

noble élégance de style. Si ces comparaisons ne suffisent pas, qu'on lise le caractère de Washington, tracé encore par M. de Fontanes, et que nous avions regretté de ne pas trouver dans la première édition de ce Recueil; et les détracteurs de notre littérature actuelle seront obligés de convenir que l'écrivain célèbre dont nous parlons a su faire revivre la véritable éloquence.

Mais, la justice nous force d'avouer que parmi les auteurs modernes, même ceux qui jouissent de quelque réputation, il y en a bien peu auxquels on puisse appliquer ce que nous venons de dire de M. de Fontanes. Les éditeurs ont été, il est vrai, fort réservés, et n'ont inséré dans leur Recueil que peu de fragmens des ouvrages d'auteurs vivans; cependant ils n'ont point encore mis assez de sévérité dans leur choix: il y a tel morceau que l'on est fort étonné de voir au rang des chefs-d'œuvre; et il y auroit de quoi exercer la malignité du lecteur aux dépens de l'auteur qui se trouve ainsi déplacé. Comme il ne faut rien avancer sans preuve, nous citerons le caractère de Buffon, par M. de La Harpe et par M. Arnault:

« L'historien de la nature, dit M. de la Harpe, » est grand, fécond, varié, majestueux comme » elle; comme elle, il s'élève sans effort et sans » secousse; comme elle, il descend dans les plus » petits détails sans être moins attachant ni moins » beau, son style se plie à tous les objets et en prend » la couleur; sublime, quand il déploie à nos re- » gards l'immensité des êtres et les richesses de la » création, quand il peint les révolutions du globe, » les bienfaits ou les rigueurs de la nature: orné » quand il décrit, profond quand il analyse, inté- » ressant lorsqu'il nous raconte l'histoire de ces » animaux devenus nos amis et nos bienfaiteurs. » Juste envers ceux qui l'ont précédé dans le

Digitized by Google

» même genre d'écrire, il loue Pline le naturaliste
» et Aristote, et il est plus éloquent que ces deux
» grands hommes. En un mot, son ouvrage est
» un des plus beaux monumens de ce siècle, élevé
» pour les âges suivans, et auquel l'antiquité n'a
» rien à opposer. »

Voici le fragment de M. Arnault : « Quel est
» celui qui s'avance d'un pas ferme et gigantesque
» dans cette route encore infréquentée ? C'est un
» orateur, c'est un poète, c'est un philosophe ;
» c'est Buffon ! Buffon, dont la tête est vaste
» comme le monde, dont l'imagination est féconde
» comme la nature. Les siècles qui se sont écou-
» lés, les siècles qui s'écouleront lui sont présens :
» ni la hauteur des cieux, ni les profondeurs de
» la terre, ni l'immensité que le regard humain ne
» peut embrasser, ni l'exiguité qu'il ne peut saisir,
» ne dérobent un secret à son génie. Confident de
» l'origine et de la fin des choses, il voit, il de-
» vine, il explique depuis l'énorme quadrupède
» qui pèse sur le globe, jusqu'au chétif animal
» dont l'herbe abrite la petitesse, etc. » Mais à
quoi bon continuer la citation de ce morceau ?
en voilà plus qu'il ne faut pour mettre le lec-
teur à même de prononcer : toute remarque seroit
superflue, et ne pourroit être agréable pour
M. Arnault.

Si le fragment que nous venons de citer est loin
de pouvoir être offert comme un modèle, au moins
n'y a-t-il rien de dangereux pour les jeunes gens. Mais
que dire d'un caractère de Fénelon par M. Che-
nier, où l'on voit Fénelon aussi philosophe que
l'auteur : certes, ce morceau ne devroit pas entrer
dans le recueil, peut-être moins encore par la fai-
blesse du style, que par la fausseté des idées.

Nous avons parlé plus haut des rapprochemens
singuliers que les *Leçons de Littérature et de Morale*

Digitized by Google

mettoient à portée de faire. Nous en avons déjà cité quelques exemples ; mais il en est un bien plus extraordinaire que tous les autres : on le trouve à l'article *Dialogue* dans le volume de poésie ; ce sont trois scènes de tragédies dans lesquelles les auteurs font parler des enfans. On lit d'abord la scène d'Athalie et de Joas. Tout le monde la sait par cœur ; il seroit ridicule de vouloir en démontrer les beautés. Racine, en mettant un enfant sur la scène, a senti la difficulté de la tâche qu'il s'imposoit ; il a su élever le caractère de Joas en faisant pour ainsi dire parler Dieu même par la bouche de cet enfant ; toutes ses réponses sont sublimes, sans pourtant jamais s'écarter de la simplicité et même de la naïveté qui caractérise l'enfance. Après avoir admiré ces vers inimitables, on tombe tout d'un coup dans le dialogue d'Anne de Boulen et de la jeune Elisabeth (*Henri VIII* de M. Chénier). Il y auroit vraiment de la cruauté à comparer des vers de Racine à une scène de M. Chénier ; il seroit même injuste d'aller chercher des rapprochemens entre deux poètes séparés par une distance aussi énorme ; mais ce n'est pas notre faute si on les a accolés dans ce Recueil, et le passage de l'un à l'autre de ces auteurs est si brusque, si étrange, si choquant (qu'on nous passe l'expression), qu'il est impossible de ne pas le relever.

Cette scène d'Anne de Boulen et de la jeune Elisabeth paroît bien ridicule après celle de Joas et d'Athalie ; mais il faut convenir que celle qui suit le paroît encore davantage : c'est le dialogue de Dermide avec Fillan, son fils. Cette scène est tirée d'une pièce de M. Arnault, intitulée : *Oscar, fils d'Ossian*, donnée dans ce bon temps où tout réussissoit : la pièce est maintenant oubliée, malgré la parodie fort plaisante qui en fut faite. Nous avons dit que la scène de Dermide et Fillan étoit

Digitized by Google

plus ridicule que celle d'Anne de Boulen et de la jeune Elisabeth ; et en effet, Elisabeth cherche à consoler sa mère dans sa prison ; la situation auroit pu être intéressante, si l'auteur en avoit su tirer parti. Mais Dermide qui arrive dans un cimetière avec son fils sur ses épaules, qui lui fait des leçons fort déplacées sur les héros, les méchans, etc., et ces leçons qui produisent leur effet naturel, puisqu'elles endorment l'enfant ; tout cela est absolument indigne de la tragédie.

Il seroit, nous le répétons, cruel d'insister sur le rapprochement des vers de Racine avec ceux des auteurs dont il s'agit. Il est malheureux pour eux d'avoir été placés dans un si dangereux voisinage. On est loin de croire que les éditeurs aient voulu leur jouer pièce en les mettant à côté de Racine ; le tour seroit sanglant. Mais sans prétendre ici juger MM. Chénier et Arnault sur leurs autres productions, ni déprécier ce qu'ils peuvent avoir fait d'estimable, il est permis de relever des scènes médiocres, pour ne rien dire de plus, sur-tout quand on les offre aux jeunes gens comme des modèles à imiter.

Malgré quelques légères observations que nous avons cru devoir faire sur les *Leçons de Littérature et de Morale*, ce Recueil, utile et agréable, fait honneur au goût des éditeurs auxquels nous devons déjà plusieurs ouvrages précieux pour les jeunes gens.

A. P.

Réflexions

Digitized by Google

Réflexions de Machiavel sur la première Décade de Tite-Live. Nouvelle traduction, précédée d'un Discours préliminaire; par M. *D. M. M. D. R.* Un vol. in-8°. Prix: 5 fr., et 4 fr. par la poste. A Paris, chez *Bachelier*, libr., quai des Augustins, n°s 55 et 60; et chez *Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 17.

(*Second extrait.*)

J'AI parlé, dans un premier extrait, du livre qui a rendu le nom de Machiavel si malheureusement célèbre. L'*Histoire de Florence*, sur laquelle je me propose aujourd'hui d'entretenir le lecteur, n'est pas aussi généralement connue. Cependant, si le mérite d'un ouvrage consiste moins dans la hardiesse de quelques opinions extraordinaires, que dans la régularité de l'ensemble, dans l'intérêt des détails, dans la sagesse et la solidité des principes qui en composent l'esprit, je pense qu'on doit préférer cette histoire à tous les ouvrages de l'auteur. On n'y retrouve presqu'aucune trace de l'odieux système qu'il a développé dans le livre *du Prince*, et qui reparoît souvent dans ses discours. Au contraire, il y montre cette gravité, cet esprit d'humanité et de modération qui conviennent si bien à un écrivain qui raconte les fautes et les malheurs des peuples. Aussi, quoiqu'il ne s'agisse que de l'histoire d'une assez petite république, elle acquiert assez d'intérêt sous sa plume, pour qu'on n'hésite pas à la regarder comme une des meilleures qui aient été écrites chez les modernes.

Machiavel, avant de commencer sa narration, jette un coup d'œil général sur l'Italie. Il fait connoître l'origine et les principales révolutions des différens états avec lesquels il va montrer sa patrie continuellement en rapport. Il remonte à cette époque à jamais fameuse dans l'histoire du monde, où tous les peuples du Nord se précipitoient

Digitized by Google

sur l'Empire romain, où les vainqueurs se voyoient presqu'aussitôt arrachés, par des vainqueurs nouveaux, les lambeaux sanglans de ce grand corps étendu sans mouvement et sans vie. Quelques lignes lui suffisent pour donner une idée terrible de tous ces désastres. « Si jamais, dit-il, il y eut des temps malheureux pour » l'Italie, ce furent ceux qui s'écoulèrent depuis Arcadius » et Honorius jusqu'à Théodoric. Si l'on considère à » combien de maux est exposé un état, lors même que » les seules discordes civiles, sans le concours de forces » étrangères, le font changer de prince et de gouvernement; si l'on remarque que les moindres révolutions » suffisent pour ruiner les républiques et les royaumes » les plus puissans, on peut imaginer ce qu'eurent à souffrir l'Italie et les autres provinces romaines à cette » époque funeste, où non-seulement elles virent changer » le gouvernement, mais les lois, les coutumes, les mœurs, » la religion, la langue, la manière de se vêtir, les noms » mêmes, tous changemens dont un seul suppose de si » terribles convulsions, qu'il n'est besoin que d'y penser, et non d'en être témoin ou victime, pour glacer » d'effroi le plus ferme courage. »

Il fait voir ensuite comment du milieu de ces ruines on vit sortir tous ces gouvernemens qui ont partagé si long-temps l'Italie. Il s'attache particulièrement à peindre cette politique habile et persévérante qui anima constamment tant de pontifes divers, et à laquelle ils durent l'accroissement successif de leur puissance temporelle. Il les montre souvent tremblans dans leur propre palais à la voix d'un peuple qui ne pouvoit oublier son ancienne liberté, tandis que leurs foudres épouvantoient au loin les empereurs et les rois. On remarque dans cette description rapide beaucoup de ces traits qui caractérisent un génie profond et pénétrant, de ces traits si rares chez la plupart des historiens modernes, qui n'ont vu dans l'histoire qu'une suite d'événemens à raconter, mais si fé-

Digitized by Google

quens chez les anciens, qui savoient deviner les causes dans leurs effets, et embrasser les rapports généraux qui réunissent des faits isolés aux yeux du vulgaire. C'est ainsi qu'on y voit expliquée en peu de mots une des principales causes des malheurs qui accablèrent l'Italie depuis l'établissement des barbares jusqu'à Charlemagne et jusqu'à Othon. « Les pontifes, tantôt par zèle pour la » religion, tantôt par ambition particulière, ne cessoient » d'appeler en Italie des hommes nouveaux et d'y susci- » ter de nouvelles guerres. Dès qu'ils avoient rendu un » prince puissant ils s'en repentoient et cherchoient à » l'abattre, et ils ne pouvoient se résoudre à voir dans les » mains d'un autre un pays qu'ils étoient trop foibles » pour posséder eux-mêmes. Les princes les redoutoient, » parce que soit en combattant, soit en fuyant, ils finis- » soient toujours par les vaincre. »

Paul Jove et quelques autres écrivains ont dit que Machiavel étoit peu versé dans la littérature ancienne, et qu'il étoit même étranger à la langue latine. Cependant, quand même ses réflexions sur Tite-Live ne prouveroient pas combien cet auteur lui étoit familier, il suffiroit de lire son *Histoire de Florence* pour voir quelle étude approfondie il avoit faite de ce grand historien. On y reconnoît presque partout sa manière lumineuse d'enchaîner et d'exposer les faits, de mettre en action ses personnages, de dévoiler leurs sentimens les plus secrets; mais c'est particulièrement dans la partie dramatique que Machiavel se montre son imitateur et presque son rival. Des critiques dont l'autorité est respectable, et parmi lesquels on compte Voltaire, ont condamné dans Tite-Live ce qu'il y a de plus brillant dans son ouvrage, ses belles harangues. Ils ont pensé qu'il n'étoit pas permis de prêter à des personnages historiques plus d'éloquence qu'ils n'en ont eu en effet, et de substituer à quelques phrases énergiques et sans correction, prononcées à la tête d'une armée et dans le tumulte d'une sédition, des discours adroitement

Digitized by Google

concertés et polis à loisir dans le silence du cabinet. En effet, il faut bien convenir qu'un historien qui se permet cette espèce d'ornemens, empiète un peu sur les droits du poète; mais on pense que le lecteur se prêtera toujours facilement à une fiction dont il n'est pas la dupe, et qui doit tourner à son plaisir toutes les fois que les harangues seront placées à propos et éloquemment écrites. Elles serviront alors à varier les formes de la narration, à peindre vivement les caractères et les passions des personnages mis en scène, et elles permettront de mêler au style grave de l'histoire les mouvemens sublimes de la plus haute éloquence. Quel lecteur pourroit condamner un morceau pareil à celui que nous allons essayer de traduire, en faveur de ceux qui ne pourroient pas lire l'*Histoire de Florence* dans l'original?

Les Florentins avoient formé une entreprise contre la ville de Lucques. Un de leurs généraux ou commissaires, nommé *Astorre Gianni*, entra avec ses troupes dans une vallée riche et peuplée, appelée *Seravèze*. Les habitans allèrent au-devant de lui, et le prièrent de les recevoir comme de fidèles serviteurs de la république de Florence. *Astorre* feignit d'accepter leurs offres; il s'empara, par ce moyen, de tous les lieux où ils auroient pu se défendre, les convoqua dans une église, où il les fit tous prisonniers, et livra leur pays au pillage. Quelques-uns de ces malheureux, échappés des mains du commissaire, coururent à Florence; ils s'arrêtoient dans chaque rue, ils racontoient leur misère à tous les passans: en sorte qu'encouragés par un grand nombre d'entr'eux qui desiroient voir punir *Astorre*, comme coupable, ou du moins comme opposé à leur faction, ils allèrent trouver les dix, et demandèrent à être entendus. Lorsqu'ils furent introduits, l'un d'eux parla en ces termes: « Nous sommes assurés, » magnifiques seigneurs, que nos paroles trouveront foi » et compassion auprès de vous, quand vous saurez de » quelle manière votre commissaire a occupé notre pays,

Digitized by Google

» et comment il nous a traités. Notre pays, ainsi que vos » annales peuvent l'attester, a toujours été guelfe, et a » présenté souvent un sûr asile à ceux de vos citoyens » qui fuyoient les persécutions des Gibelins. Nos ancêtres » et nous, nous avons toujours chéri, dans cette illustre » république, la tête et le chef du parti que nous suivions. » Tant que les Lucquois ont été fidèles à ce parti, nous » sommes restés volontairement soumis à leurs lois. Mais » du moment que, sous le joug d'un tyran, ils ont aban- » donné leurs anciens amis pour se ranger avec les Gibe- » lins, la force seule a pu nous contraindre à leur obéir. » Dieu sait combien de fois nous l'avons prié de nous » donner l'occasion de montrer notre dévouement pour » notre ancien parti ! Oh ! que les hommes sont aveugles » dans leurs desirs ! Ce que nous souhaitions pour notre » salut, a été notre ruine. A peine avons-nous appris que » vos enseignes marchoient vers nous; voyant en vous, » non des ennemis, mais nos anciens maîtres, nous som- » mes allés au-devant de votre commissaire, nous avons » remis entre ses mains notre pays, nos fortunes et nous- » mêmes, croyant trouver en lui, sinon un Florentin, du » moins un homme. Vous nous pardonnerez notre audace; » nos souffrances ne peuvent s'accroître : pourquoi crain- » drions-nous de parler ? Votre commissaire est un fléau » terrible, une bête farouche, un monstre impitoyable, » qui n'a d'humain que la figure, et de florentin que le » nom. Le cruel, sous prétexte de vouloir nous parler, » nous a rassemblés dans un temple, il nous a chargés de » fers, il a saccagé et mis en feu nos campagnes; il a en- » levé, pillé, dépouillé, tourmenté et massacré leurs » habitans; il a violé les femmes, déshonoré les vierges, » il les a arrachées des bras de leurs mères pour les livrer » à ses soldats. Si, par quelqu'injure faite aux Florentins, » nous avions mérité ce traitement; si nous avions été pris » les armes à la main, nous aurions moins à nous plain- » dre, nous nous reprocherions à nous-mêmes les injur

Digitized by Google

» ou la folle audace qui nous auroient attiré nos malheurs: » mais qu'il ait ainsi dépouillé, qu'il ait accablé de tant » d'outrages et d'ignominie des hommes désarmés et qui » se donnoient à lui librement, n'est-ce pas nous forcer à » l'accuser devant vous? Nous aurions pu remplir la Lom- » bardie de nos plaintes, les faire retentir dans l'Italie » entière, qui vous auroit reproché nos désastres: mais » nous n'avons pas voulu faire partager à une république » si humaine et si glorieuse, la haine due aux crimes et » à la cruauté d'un indigne citoyen. Du moins si, avant » notre ruine, nous avions pu soupçonner son avidité, » nous nous serions efforcés de combler ce gouffre avare, » encore qu'il soit sans mesure et sans fond, et, en sacri- » fiant une partie de nous-mêmes, nous aurions peut-être » sauvé l'autre. Mais puisqu'il n'est plus temps, nous » avons recours à vous; nous vous supplions de secourir » vos malheureux sujets, afin qu'un si triste exemple » n'épouvante pas désormais tous ceux qui seroient tentés » de se soumettre à votre empire. Et si vous pouviez rester » insensibles à tant de malheurs, craignez du moins la » colère de Dieu, qui a vu son temple saccagé et brûlé, » et nous qui nous y étions réfugiés, trahis indignement » jusque dans son sein. » En achevant ces mots, ils se jetèrent à genoux, en redemandant leurs biens et leur patrie, en suppliant qu'au défaut de l'honneur, on rendît du moins les femmes à leurs maris, et les filles à leurs pères. »

Il me semble qu'on trouve dans ce discours toutes les parties qui caractérisent un chef-d'œuvre d'éloquence: choix heureux de moyens, disposition savante, élocution pleine de véhémence et d'énergie, exorde insinuant, péroraison adroite et touchante. Sans doute il n'en faut pas davantage pour prouver que Machiavel peut être comparé à Tite-Live, quand il fait parler ses personnages. Seulement, je pense que l'historien romain auroit donné plus d'étendue et de mouvement à la description qui précède

Digitized by Google

cette belle harangue. Il ne se seroit pas contenté de représenter ces malheureux fugitifs racontant leur infortune à tous ceux qu'ils rencontroient; il auroit peint leurs cheveux épars, leurs vêtemens en lambeaux, la pâleur de la fatigue et de l'épuisement se mêlant sur leur visage à l'expression de la douleur et du désespoir; il auroit montré sur leurs mains la trace des fers qu'ils avoient brisés. Une foule de citoyens, attirés par leurs cris, se seroient rassemblés autour d'eux, et frémissant d'indignation à leurs récits, soutenant leurs pas chancelans, les auroit conduits jusqu'aux palais des magistrats. Certes, un semblable sujet entre les mains d'un écrivain tel que Tite-Live, n'auroit pas manqué de présenter les traits les plus touchans; car c'est sur-tout par de pareils tableaux que les grands maîtres de l'antiquité l'emportent sur tous les historiens modernes sans exception. Ceux-ci racontent, souvent avec clarté, avec élégance, comment un fait s'est passé: Tacite et Tite-Live le mettent sous les yeux.

Au reste, si Machiavel ne peut pas dans bien des points soutenir la comparaison avec son modèle, il est juste d'en accuser encore moins l'infériorité du talent que celle du sujet. L'histoire de Florence ne sauroit faire naître par elle-même un intérêt bien vif, et ce n'est pas à cause de la foiblesse de cette république. Rome, dans ses commencemens, est bien plus foible encore; et cependant, quoi de plus intéressant que les règnes de Romulus, de Numa et de Tullus? Quoi de plus entraînant que le récit de la fondation et des premières années de la république? Mais c'est que Florence est dès ses commencemens tout ce qu'elle doit être. La nature de ses institutions, le caractère et les mœurs de ses citoyens, ne doivent la conduire à aucun grand résultat. Toute son histoire ne doit présenter que les efforts d'un état foible continuellement occupé à défendre son indépendance contre l'ambition de quelques états voisins presqu'aussi foibles que lui, et sa liberté intérieure contre les factions de ses citoyens. Au-dehors,

Digitized by Google

rien de grand, rien d'héroïque : quelques expéditions, sans suite et sans plan, confiées au courage mercenaire de soldats étrangers; quelques combats sans danger et sans gloire (1), qui ressemblent à des jeux d'enfans. Au-dedans, ce sont des discordes continuelles qui ont presque toujours le même caractère et le même principe : ce sont les haines de deux maisons puissantes qui partagent tout l'état, haines qui se transmettent de génération en génération avec l'animosité et la dissimulation profonde qui accompagnent cette passion chez les Italiens. De pareils détails peuvent être instructifs sans doute; ils peuvent même souvent attacher, grace au talent de l'écrivain; mais il est évident que l'ensemble doit être nécessairement monotone, et qu'il ne peut y avoir aucune gradation dans l'intérêt, puisqu'ils ne mènent à aucun résultat, et que l'historien ne peut montrer au lecteur aucun but vers lequel il se propose de le conduire. Dans Rome naissante, au contraire, je vois déjà tous les germes de grandeur qui doivent se développer dans la suite avec tant de vigueur et de force. J'étudie les institutions guerrières de Romulus, les institutions civiles et religieuses de Numa, qui promettent à cette ville une puissance fondée sur les armes et sur les lois. A cet instinct belliqueux, à cette soif de gloire, à ces mœurs mâles et sévères, à ces grands caractères qu'aucun danger ne peut épouvanter, qu'aucun revers ne peut fléchir, je reconnois les ancêtres de ces héros qui doivent un jour soumettre l'Afrique et l'Asie, et porter jusqu'aux limites du monde l'empire de la ville éternelle. Voilà le grand but que l'historien nous laisse voir dans l'éloignement. Il a donc pu donner à son ouvrage cette unité

(1) A la déroute de Zagonara, célèbre dans toute l'Italie, il ne périt que Louis Obizi, avec deux des siens. A la bataille d'Aughiari, qui dura plusieurs heures consécutives, et qui passa pour très-opiniâtre, il ne mourut qu'un seul homme, qui, sans avoir été blessé, tomba sous le poids de ses armes, et fut écrasé sous les pieds des combattans. On pourroit citer vingt autres exemples de ce genre.

Digitized by Google

d'objet si nécessaire pour soutenir l'intérêt d'une longue narration ; car il ne suffiroit pas d'avoir à raconter de grandes actions, à tracer des caractères héroïques, il faut encore que le lecteur sache où il va, qu'il parte d'un point pour arriver à un autre. Eût-on tout le talent de Tite-Live, il seroit encore impossible de l'égaler, si l'on traitoit un sujet qui fût dépourvu de ces deux avantages. On en trouvera peu, sans doute, qui les réunissent au même degré que l'*Histoire Romaine*. Cependant, s'il falloit en indiquer un parmi les peuples modernes, on citeroit l'histoire de notre pays, qui, riche en grands écrivains de tous les genres, attend encore son Tite-Live. Quel tableau à tracer que celui de cette grande monarchie, qui, fondée par des barbares du Nord, acquiert avec Charlemagne une si redoutable puissance, se trouve réduite sous les premiers Capets, à deux ou trois villes, et qui, se dégageant par degrés des doubles liens de la féodalité et de la barbarie, atteint enfin, sous Louis XIV, à ce haut point de puissance, de civilisation et de gloire de toute espèce, qui n'a rien à envier à l'antiquité ! Certes, si ce tableau a paru jusqu'ici sans intérêt et sans vie, il faut en accuser les mains inhabiles qui ont osé entreprendre de le tracer sans avoir paru seulement soupçonner de quelles couleurs riches et brillantes il étoit susceptible.

Avant de terminer l'examen des principaux ouvrages politiques de Machiavel par celui des discours dont nous annonçons la traduction, il resteroit à parler de son *Traité de la Guerre ;* mais cet ouvrage, qui doit être étudié par ceux qui veulent connoître l'histoire de l'art militaire, est étranger par sa nature au but de ce journal, et, d'ailleurs, absolument hors de ma compétence. Il ne me reste donc plus qu'à parler des *Réflexions sur Tite-Live* pour remplir la tâche que je me suis imposée. Ce sera la matière d'un troisième et dernier extrait. C.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

Réplique à la Réponse de M. N., insérée au dernier Numéro du MERCURE.

Je ne pense pas comme vous, monsieur, que, de toutes les questions historiques, la plus ennuyeuse soit l'innocence des Templiers. Je ne croirai jamais qu'il soit indifférent de savoir si tant d'illustres personnages ont payé le tribut à la justice, ou s'ils ont été victimes de l'erreur, de la prévention et de l'ignorance du siècle qui les a vu disparoître dans des tourbillons de flamme. J'avoue que cinq cents ans bientôt révolus ont diminué l'intérêt qu'on pouvoit prendre à cette affaire. Cependant, tous les jours l'histoire et la littérature en discutent de plus anciennes.

Mais ce n'est pas l'apologie des Templiers qui m'a occupé dans la première lettre que j'ai adressée au *Mercure*, ni qui m'occupera dans celle-ci : c'est l'extrême défaveur, pour ne pas dire l'opprobre, qu'il vous plaît de verser sur leurs apologistes. Il est bien que le zèle de la maison du Seigneur nous dévore ; mais il ne faut pas qu'il dévore en nous jusqu'à la charité. Vous vous défendez aujourd'hui d'avoir eu l'intention de proscrire les apologistes du Temple, et de les faire inscrire dans le Dictionnaire de M. de Lalande, ou dans les Supplémens. Vous avez, dites-vous, simplement avancé que la justification des Templiers a toujours été entreprise par des gens qui n'ont pu dissimuler leur haine contre la religion chrétienne. Vous ajoutez que c'est là un fait et non une proscription. Que vous n'avez pas dit qu'il fût *absolument* impossible qu'un catholique embrassât leur défense.

Vous sentez bien, monsieur, que, dans un pays qu'on peut appeler catholique, c'est une imputation sérieuse que celle de haïr la religion chrétienne, et rien, je pense, ne vous autorise à la faire à vingt journalistes qui,

Digitized by Google

tout récemment, ont entrepris la défense des Templiers, et qui, presque tous, remplissent leurs feuilles d'articles religieux; à M. de Sainte-Foix, qui a manifesté ses opinions anti-philosophiques par la plus vigoureuse sortie contre les philosophes; à l'auteur de la tragédie, qui a donné lieu à cette dissertation; à M. l'abbé Anquetil, qui est un ancien ministre du culte catholique; aux habiles cénobites qui ont composé *l'Art de vérifier les Dates*, l'un des ouvrages les plus savans et les plus estimés du dernier siècle; à bien d'autres encore, qu'il seroit trop long de nommer.

Si vous n'avez pas dit en propres termes, dans votre extrait sur les *Mémoires des Templiers*, qu'il faut être athée, déiste, protestant ou séditieux pour les défendre, vous l'avez très-clairement insinué; et vous savez, monsieur, ce que c'est qu'une insinuation; vous savez qu'il en est qui sont plus dangereuses que des affirmations positives. C'est à vous que je le demande, monsieur, cette insinuation ne résulte-t-elle pas, avec la dernière évidence, de l'observation (erronée) que vous faite qu'on a vu presque toujours l'apologie en question entreprise par des athées? etc. Ne résulte-t-elle pas encore de ce que vous dites de ces défenseurs, qui (suivant vous) ne peuvent supporter qu'il soit juste de punir l'hérésie et la révolte?

Au reste, après avoir repoussé le petit reproche que je me suis permis de vous faire à cet égard, il est bien étrange de vous voir affirmer ce que vous vous étiez contenté d'insinuer. *Vous seriez* (dites-vous) *étonné qu'un écrivain orthodoxe, et même de bon sens*, défendît une telle opinion. Ailleurs, vous rapportez un passage de ma lettre, où, après avoir cité une de vos assertions, je m'écriois à-peu-près en ces termes : « Cela signifie que les » avocats du Temple sont des athées et des séditieux, qui » soutiennent leur cause en soutenant celle des Templiers. » « Assurément, reprenez-vous, c'est ce que cela signifie, » et ce que j'ai voulu dire. »

Digitized by Google

Il ne reste donc plus qu'à examiner si vous avez bien dit. Vous rappelez en cet endroit que c'est un esprit de sédition et d'impiété qui a poussé les philosophes à déterrer dans l'histoire tout ce qui pouvoit servir de prétexte à outrager la religion, les papes et les rois, et que l'esprit des chefs s'est perpétué dans les disciples. Vous pensez que cet esprit a singulièrement influé dans les dissertations qu'on a multipliées sur une affaire telle que celle des Templiers, qui donnoit matière à beaucoup de déclamations contre des autorités respectables. Pour le prouver, vous répétez la citation déjà faite par un journaliste d'un passage de Condorcet, où les Templiers sont désignés comme des philosophes ennemis du christianisme; d'où vous inférez que les avocats des Templiers (dont plusieurs déplorent tous les jours, dans leurs écrits, les funestes ravages de la philosophie) n'ont justifié ces religieux que parce qu'ils les regardoient comme des philosophes. Je ne me charge pas d'expliquer cette contradiction, ni de vous accorder avec vous-même; mais je dois vous répéter que je regarde le procès des Templiers comme aussi indifférent à la religion chrétienne que le problème de l'homme au masque de fer, ou la question de savoir si l'on peut faire passer une infinité de courbes entre la tangente et la circonférence, comme aussi étranger au catholicisme (1) qu'à l'islamisme; par conséquent qu'il n'est, à mon avis, d'aucun intérêt pour les amis ou pour les ennemis de la religion chrétienne, pour les croyans ou les incrédules.

Mais enfin si la vérité d'une religion pouvoit dépendre de la conduite de ceux qui la professent, je ne vois nulle raison aux incrédules de prendre parti pour les Templiers contre le roi et le pape. Quant au monarque, un si vigou-

(1) Vous avez souligné ce mot, dont je m'étois servi, et j'ai craint d'abord de m'être mépris au choix de l'expression; mais je vois que le Dictionnaire en fait aussi le synonyme de religion chrétienne, et je ne puis plus deviner votre intention.

Digitized by Google

reux adversaire de la cour de Rome ne devroit pas leur déplaire. Et pour Clément, il avoit bien des droits à leur indulgence. Sa vie étoit très-*philosophique*; il vendoit et pilloit les choses sacrées, que les philosophes ont depuis appelées les hochets de la superstition. Il avoit une maîtresse que tout le monde connoissoit, que les historiens ecclésiastiques ont nommée. Un tel pape ne devoit pas être l'objet de l'aversion philosophique. Vous objectez que les incrédules trouvent leur compte dans l'avilissement du trône et de l'autel. Ils auroient tort, sans contredit; car les fautes des rois et des pontifes ne prouvent rien contre l'un ni contre l'autre. Mais les Templiers aussi entouroient les autels, et plusieurs étoient nés sur les marches du trône; et si la conduite des chrétiens pouvoit ébranler la vérité du christianisme, il y auroit moins de conséquences à tirer de l'erreur d'un roi, de la cupidité d'un pape, du fanatisme d'un inquisiteur, que des abominations d'un ordre entier de religieux, répandu dans toute l'Europe, et composé en partie de l'élite de sa noblesse, que de son abjuration secrète (érigée en statut) d'une religion qu'il professoit publiquement. Là, c'eût été dans l'Eglise, un scandale bien plus fâcheux que la faute de trois de ses membres, quelle que fût leur dignité. Vous voyez donc, monsieur, que les philosophes n'avoient aucun intérêt à défendre plutôt les Templiers que les auteurs de leur perte. Au contraire, la supposition de l'idolâtrie et des autres crimes de ces religieux, auroit pu donner lieu, non pas à des objections solides, mais à de virulentes déclamations contre une religion si mal pratiquée.

Il me reste à réfuter l'argument que vous puisez dans l'autorité de Condorcet, qui range les Templiers dans la classe des philosophes, et qui devoit connoître ses confrères. On avoit dédaigné de répondre à cet argument que vous reproduisez, et, assurément, il ne valoit pas la peine d'être combattu. Faut-il en effet en croire un fanatique d'incrédulité qui cherche en tout lieu des partisans? Ne

Digitized by Google

suffit-il pas de considérer les temps et les lieux pour sentir l'absurdité de son assertion? Est-ce dans un siècle où la crédulité alloit jusqu'à la superstition, qu'il a pu se former une société *secrète de plusieurs milliers* de personnes, toute composée de *philosophes*, d'athées, d'idolâtres, de, etc. On sait bien que l'invraisemblable peut quelquefois être vrai, mais non pas l'absurde et l'impossible.

Si Condorcet se connoissoit en philosophes, M. de Lalande aussi doit se connoître en athées. Croirez-vous néanmoins, monsieur, qu'il ait eu raison de mettre le fondateur du christianisme dans leur catégorie?

C'est avec le même discernement que Condorcet, peu estimé même de ses frères en philosophie, associoit à leur secte irréligieuse un ordre religieux dont le chef, qui devoit être dans le mystère, n'avoit aucune instruction; qu'il rêvoit l'existence de la plus nombreuse association philosophique dans un temps où il n'y avoit pas de philosophie dans le monde.

Il me paroît désormais assez démontré que les philosophes étoient au moins sans intérêt dans la cause des Templiers, et conséquemment qu'on a pu l'embrasser, sans cesser de croire à l'existence de Dieu; aussi, comme je l'ai remarqué, cette cause a-t-elle été soutenue par une foule d'écrivains qui n'ont jamais appartenu à la secte de Diderot, et qui l'ont même combattue.

Voyons si la dénomination de *séditieux* est mieux appliquée aux avocats du Temple, que celle d'athées.

Vous convenez que l'hérésie ne doit être punie que canoniquement. C'est déjà quelque chose de vous avoir amené à cette concession; car, dans l'extrait que j'ai combattu, vous affirmiez qu'il n'y avoit que des hérétiques qui pussent trouver mauvais qu'on eût brûlé des hérétiques, en quoi vous étiez, sans y penser, bien loin de l'esprit de l'Eglise. Mais vous prétendez que l'hérétique, s'il est en outre factieux, doit subir d'autres punitions que des pénitences. Qui a jamais pu le nier? Certes, l'hérésie

Digitized by Google

ne sauroit être pour la révolte un brevet d'impunité. Tout ce que vous dites à cet égard est superflu. Pour appuyer une vérité que personne ne sauroit contester, vous pouviez vous dispenser de citer des autorités, et d'aller fouiller dans les œuvres d'un mécréant comme Voltaire. De telles propositions s'énoncent, et ne se prouvent point. J'avois prévenu l'objection, et déclaré que je ne croyois pas qu'il y eût au monde un homme assez impertinent pour soutenir que la sédition ne fût pas un crime; mais tous les hérétiques ne sont pas séditieux, comme tous les séditieux ne sont pas héritiques.

Vous insistez, et vous prétendez que le caractère de rebellion se rencontre dans l'hérésie reprochée aux Templiers. Prenez garde, monsieur, que vous allez plus loin que leurs accusateurs et leurs juges, qui allèrent cependant assez loin. Les Templiers ne furent ni convaincus, ni même accusés de sédition; ils furent brûlés comme *hérétiques, relaps* et coupables d'un crime qu'il devoit être fort difficile à des vieillards de commettre, et qui faisoit néanmoins une des obligations imposées aux récipiendaires, si l'on en croit des absurdités aujourd'hui décriées dans l'esprit même de la populace la plus sottement crédule.

Il y avoit bien eu à Paris des mutineries auxquelles on avoit *soupçonné* les Templiers d'avoir contribué : c'est-à-dire, quelques Templiers; car le grand-maître étoit occupé à combattre les Turcs en Asie, lorsqu'il fut mandé par le pape, et accourut avec soixante chevaliers pour répondre à l'accusation intentée contre eux. Ceux-là, sans doute, n'avoient point conspiré à Paris contre l'autorité royale. Aussi, soit que les soupçons fussent mal fondés, ou qu'il n'y eût pas de possibilité de prouver le délit, les Templiers ne furent pas même accusés de révolte. Ce crime n'eût pas été de la compétence de l'inquisiteur. Le caractère de sédition que vous trouvez dans leur hérésie est une découverte toute nouvelle qui n'a pu motiver leur

Digitized by Google

supplice. On peut donc les défendre sans paroître un séditieux qui canonise la sédition.

En vain dites-vous que « c'est diffamer gratuitement » et la puissance de l'Eglise et l'autorité temporelle. » Je trouve dans ce reproche autant d'erreurs que de mots.

1°. On ne doit pas voir, dans l'entreprise d'une réhabilitation, le projet de diffamer qui que ce soit. Il n'est pas permis de prêter d'odieux motifs à un acte louable, tel que l'apologie d'une multitude d'infortunés qu'on pense avoir été sans cause suffisante condamnés aux plus cruels supplices.

2°. La puissance de l'Eglise est ici mal-à propos alléguée. Ce n'est pas l'Eglise qui a fait brûler les Templiers ; ce n'est pas même elle qui a dissous leur ordre, dissolution bien moins affreuse que leur supplice. Au contraire, l'*Eglise*, assemblée dans un concile, refusa de prononcer cette dissolution sans avoir entendu les accusés. Elle fut, malgré ses réclamations, ordonnée par Clément. Or, vous savez, monsieur, qu'un pape jugeant dans un concile, sans le consulter et contre son avis, n'est pas l'Eglise.

3°. L'autorité temporelle n'a pas non plus condamné les Templiers au feu. Philippe-le-Bel ne s'est pas assis parmi les juges. C'est un inquisiteur, c'est un moine qui a ordonné cet autodafé. Que le roi lui ait accordé un pouvoir trop ample, qu'il se soit laissé prévenir, qu'il ait été circonvenu par les ennemis des Templiers, c'est ce qui n'est pas impossible ; et s'il n'est pas permis de dire, après 500 ans, qu'un monarque a été abusé, si c'est là diffamer l'autorité, il faut renoncer à écrire.

Pour écarter les défenseurs de l'innocence, on leur crie : « Vous attaquez le trône et l'autel, les rois et les papes. » Ces vaines déclamations ne sont pas faites pour en imposer. En réhabilitant un condamné, soit dans les tribunaux, soit dans l'opinion, il n'est nul besoin et il n'est pas même permis d'outrager ses juges. On peut disculper les Templiers sans inculper même *père Guillaume*. Il est possible qu'il

Digitized by Google

qu'il ait jugé suivant ses lumières, et qu'il soit seulement à plaindre de n'en avoir pas eu davantage.

Vous convenez, monsieur, qu'il se peut que les Templiers ne fussent pas coupables; mais vous prétendez qu'il faut s'arrêter précisément à cette possibilité, et s'en tenir au doute. C'est la ligne que vous défendez d'outre-passer, parce qu'il n'y a *des deux côtés que doutes et probabilités*. Mais, où vous ne voyez que des probabilités, si l'on apperçoit autre chose, sera-t-il défendu de l'énoncer, sous peine d'être réputé athée ou séditieux? Si vous vous exprimiez ainsi: « Il est de la dernière évidence que ces » religieux étoient coupables; donc, ceux qui les défen- » dent ne peuvent être que des séditieux ou des athées; » la conclusion seroit assurément outrée. Elle l'est bien davantage quand vous dites: « Il est douteux s'ils étoient » innocens ou coupables; donc, ceux qui prétendent qu'ils » étoient innocens ne croient pas en Dieu. » C'est le résumé de votre lettre.

Faut-il absolument que votre opinion soit la règle de toutes les autres, que les probabilités, que les preuves aient précisément le poids que vous leur trouvez? J'ai été plus frappé que vous de voir, d'un côté, deux accusateurs flétris par la justice, de l'autre, une foule innombrable de religieux militaires des premières maisons de l'Europe, accusés par eux de crimes dont les uns sont honteux, les autres exécrables, quelques-uns absurdes. Est-ce un si grand forfait?

Bossuet, quoique vous en disiez, n'ajoutoit guère de foi à ceux des Templiers. Je m'étonne que vous méconnoissiez la valeur de cette locution si commune: « Je ne sais s'il » n'y eut pas plus d'avarice que de justice dans leur exécution. » Je vous le demande, monsieur, si Bossuet, s'expliquant sur la défense des Templiers, avoit dit: « Je ne sais si » elle n'étoit pas plus spécieuse que solide. » N'en concluriez-vous pas qu'il ne la jugeoit pas solide? Si l'on disoit de votre lettre: « Je ne sais si, dans cette lettre, il n'y pas

Digitized by Google

plus d'esprit et d'adresse que de dialectique, prendriez-vous cela pour un éloge de la dialectique qui s'y trouve ? N'auriez-vous point, par hasard, employé dans cette discussion deux poids et deux mesures ? J'avois écrit : « On » n'a point examiné si les Templiers étoient entachés de » quelques vices, mais convaincus des crimes qu'on leur » imputoit. » Vous prenez cela pour un aveu de leurs vices. Il est un peu fort de supposer que j'accorde ce que je déclare n'avoir pas examiné ; mais, comment n'avez-vous pas vu du moins que la phrase de Bossuet est bien plus incontestablement positive que celle-là, qui faisoit abstraction, sans rien avouer ni insinuer ?

Au reste, monsieur, vous paroissez vous-même quelquefois plus de l'avis de Bossuet que vous ne l'imaginez peut-être. L'assertion vous étonne. En voici cependant la preuve : c'est vous qui la fournissez, c'est vous qui parlez. « Sans examiner si le discours (le récit) du connétable » est bon ou mauvais, j'avouerai qu'il est conforme à » l'histoire, et que les Templiers sont morts avec cou- » rage et *piété*. » Ils étoient donc innocens ? Car vous savez que *tous* protestèrent qu'ils n'avoient pas commis les crimes dont les avoient noircis deux scélérats. Or si, en ce moment, ils avoient menti, ils seroient morts, non pas avec piété, mais en mettant le comble à leur impiété, puisque leur dernière parole eût été une imposture et un trait d'hypocrisie.

Il faut néanmoins convenir que la vérité vous a entraîné à votre insçu ; que vous n'aviez pas l'intention de justifier ces religieux ; car vous demandez ensuite si une semblable mort prouve *quelque chose* en faveur de leur vie ? Je vous confesse que la question m'étonne, et que j'aurois cru qu'une mort pieuse prouvoit au moins quelque chose, sur-tout lorsque les condamnés pouvant sauver leur vie par un aveu, périssent en protestant qu'ils ne sont point coupables. Vous prétendez vainement qu'on a vu « mille » exemples de morts *chrétiennes* après une vie souillée

Digitized by Google

», de forfaits. » On vous contestera très-justement, monsieur, qu'un scélérat qui nie ses crimes en mourant, meure en chrétien.

Je ne répondrai pas aux critiques qu'il vous plaît de faire de la tragédie des *Templiers*. Peut être serez vous disposé à plus d'indulgence, si vous allez voir avec quelle unanimité elle sera encore applaudie à la quarantième représentation. Je ne vous observerai pas qu'on ne doit point reprocher à un poète tragique de n'avoir pas servilement copié l'histoire. Je ne vous prierai pas de citer plus exactement ce que vous combattez; et quand j'ai écrit : la haine d'une telle religion ne *sembleroit* pas possible, ce qui donne à entendre que néanmoins cette haine existe, je ne vous ferai pas observer qu'il ne faut pas supposer que j'aie écrit *ne semble pas* possible; car le sens est différent, s'il n'est même pas contraire. On ne peut pas tout dire, et je pense en avoir dit assez pour vous faire persister dans le projet que vous annoncez de ne pas revenir sur des accusations trop légèrement hasardées.

SPECTACLES.

THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE.

(Rue de Louvois.)

Les Filles à marier, comédie en trois actes et en prose, par M. *Picard*.

Le fond de presque toutes les comédies est un mariage à conclure. Ici il y en a quatre, sans parler d'un cinquième en perspective, pour une petite fille de quatorze ans, engagée de parole avec son cousin Auguste, qui est au collége. C'est la plus jeune, et la seule néanmoins qui ait un amant. Les autres en desirent. Deux des cinq, Louise et Thérèse, sont filles de M. Jacquemin, riche propriétaire,

Digitized by Google

vivant à la campagne; deux, Agathe et Pauline, sont ses pupilles; la dernière, Ursule, est une voisine qui passe sa vie dans la maison de Jacquemin, espèce de bourru bien faisant, comme beaucoup d'autres personnages des comédies de l'auteur.

Un petit rafraîchissement arrive à cette troupe affamée de mariages. C'est Sainville, qui, de l'aveu secret du père, a des desseins sur Louise, la plus aimable de la bande, et bientôt il est suivi d'un Gascon, nommé Corignac, attiré par l'espoir de plaire à quelqu'une de ces jeunes personnes.

Agathe, la plus âgée, a déjà vingt-cinq ans. Elle est promise à M. Ledoux, qui en a quarante-cinq, et qu'elle n'avoit accepté que comme un pis-aller, *quoiqu'il se porte bien*. Sainville lui paroît bien plus aimable, et, dès qu'elle l'a vu, son engagement ne tient plus à rien.

Sa sœur Pauline, autre pupille de M. Jacquemin, a la tête perdue par les romans. Elle voudroit bien terminer le sien avec Sainville, vers lequel l'entraîne une subite sympathie. Mais celui-ci, dès le premier moment, a été enchanté de sa Louise, qu'il ne connoissoit encore que par relation, et n'a pas d'entre pensée Louise aussi l'a fort goûté.

La voisine Ursule entreprend d'en faire sa conquête. Elle a du caquet, de l'intrigue, de la méchanceté, même, s'il faut l'en croire, de la philosophie et de la littérature; ce qui n'est pas incompatible avec ses autres qualités. Ne craignant que la concurrence de Louise, et sûre, à ce qu'elle imagine, de l'emporter sur les deux pupilles, elle dévoile à celles-ci le caractère de Sainville, qu'elle croit avoir démêlé dans un entretien qu'ils ont eu ensemble, et les engage à disputer son cœur à Louise.

Ce conseil est suivi. Agathe, à qui l'on a dit que Sainville est fou de la chasse, se présente en habit d'amazone, et lui en propose une partie. Froidement accueillie, elle se rabat sur M. Ledoux.

Pauline, à qui l'on a fait croire que l'objet de sa tendre sympathie partage le goût qu'elle a pour les romans, pa-

Digitized by Google

roit un roman à la main, et les yeux baignés de larmes. Sainville demande la cause de ses pleurs. — « Ah ! mon-» sieur, c'est l'ouvrage le plus pathétique, la situation la » plus déchirante ! » Il ne prend aucun intérêt à sa dou leur, et déclare qu'il ne se laisse pas attendrir par des fictions. « Mais, s'écrie-t-elle, c'est un bourgeois que cet homme-là ! »

Corsignac, ayant presqu'autant d'envie de se marier que toutes ces jeunes filles, feint de ne pouvoir souffrir d'autre lecture que celle des romans, et ne parlant à Pauline que de forêts, de cavernes, de voleurs, d'enchantemens, gagne très-vîte son affection.

Il ne reste plus qu'à savoir à qui, d'Ursule ou de Louise, demeurera ce trop fortuné Sainville, que quatre demoi-selles se disputoient d'abord. Ursule brouille ces deux amans par de fausses notions de leurs caractères, qu'elle donne séparément à l'un et à l'autre. Le père, voyant rom-pre un mariage qui lui convenoit, se fâche. Les excuses, les raisons ne font que l'aigrir. Sainville va dîner chez la mère d'Ursule. Mais la sœur de Louise, Thérèse, cette petite espiègle, qui a de la bienveillance pour Sainville, auquel Auguste ressemblera, dit-elle, quand il aura vingt-cinq ans, Thérèse se charge de raccommoder les amans brouillés. Elle leur ménage un tête-à-tête. La manière dont elle s'y prend est le seul endroit de la pièce qui ait éprouvé de la défaveur. Les ayant rassemblés, elle leur dit très-finement : « Il est clair que vous ne vous convenez » pas; cependant, avant de se quitter, encore faut-il s'ex-» pliquer. » C'étoit bien jusque-là; mais elle ajoute, en parlant à Corsignac, qui se trouve sur la scène : « Lais-» sons-les; ils n'ont pas besoin de notre présence. » Cette espèce de *crudité* a déplu. Les amans, restés seuls, ne manquent pas de s'expliquer et de s'entendre. La ruse d'Ursule est découverte et punie. Elle est la seule qui reste fi le; car, si le mariage de Thérèse ne s'accomplit pas à l'instant, on lui promet qu'il se fera dès que le cousin sera hors du collége.

Digitized by Google

On reproche à l'auteur un peu de similitude, et quelquefois d'identité dans les moyens qu'il emploie. C'est trop souvent un personnage qui brouille, et un autre qui débrouille; des caquetages, des pères et des vieillards à la fois bons et brusques. Les deux premiers actes de cette nouvelle pièce ont eu un très-grand succès; le troisième s'est soutenu. Il me semble qu'elle a plus d'un genre de mérite. D'abord on n'y voit aucune confusion, aucun embarras parmi tant de personnages du même sexe, et ayant tous le même but, et, ce qui n'est pas sans importance, il n'y en a aucun qui ne soit essentiel. Enfin, ces cinq jeunes filles ont chacune un caractère particulier, et aucune n'en sort un seul instant. Le précepte d'Horace :

Servetur ad imum,
Qualis ab incepto processerit.

est parfaitement observé. La scène de colère de Jacqueminin est singulièrement comique. Lorsqu'il dit aux aspirantes, qui en jettent un cri d'effroi : « Je vous abandonne » toutes, et vous mourrez vieilles filles, » on éclate de rire. Il y a aussi des choses très-piquantes dans le babil des jeunes filles. Thérèse voulant se donner un an de trop, une autre dit : « C'est singulier comme les jeunes person» nes aiment à se vieillir. » Il y a autant de finesse dans la réticence que de justesse dans l'observation. Cette comédie, en somme, nous paroît une des plus jolies petites pièces et des plus gaies de son auteur. Il a été demandé, nommé et amené. Ses acteurs l'ont très-bien secondé. Picard le jeune est excellent dans le rôle de Ledoux. Celui de mademoiselle Leverd étant odieux, elle mérite des éloges particuliers pour la manière distinguée dont elle l'a rendu; car on sait que ces sortes de rôles sont communément les plus difficiles. Au reste, mesdames Adeline, Beffroi, Perrin, Devin, sont parfaitement entrées dans l'esprit de celui qui leur étoit confié. Il est inutile d'ajouter que l'auteur et Vigny n'ont pas nui à l'ensemble.

Digitized by Google

ANNONCES.

Fastes de la nation française, ou Tableaux pittoresques gravés par d'habiles artistes, accompagnés d'un texte explicatif, destinés à perpétuer la mémoire des hauts faits militaires, des traits de vertus civiques, ainsi que des exploits des membres de la légion d'honneur. Cinquième livraison, présentée à Leurs Majestés et à la Famille Impériale, par Ternisien-d'Haudricourt.

N°. XIX. Jean-Bart, en 1694, le 28 juin, détruit l'escadre hollandaise, prend à l'abordage le vaisseau monté par le contre-amiral Defrize, ramène à Dunkerque trois vaisseaux, deux de 50 et un de 36, pris également à l'abordage, ainsi que toute la flottille chargée de grains, dont il s'était emparé. — Autié, avec un bataillon de la 32e de bataille et 50 dragons, 2 pièces de canon, va à la rencontre des Autrichiens forts de 3000 hommes, dépasse le pont de Carpenedolo, qu'ils gardoient, engage un combat très-vif, culbute tout ce qu'il rencontre: l'ennemi eût dans cette action 200 hommes tués, et perdit 900 prisonniers, dont un major et 12 officiers. — Vergez, médecin en chef de l'hôpital militaire à Namur, voyant que les boulets de canon tomboient jusques dans les salles des malades, et portoient l'épouvante chez les infirmiers qui se disposoient déjà à les abandonner, va lui-même les consigner à la sentinelle; et comme il revenoit à son laboratoire, il reçoit un éclat de boulet qui lui fracasse la cuisse.

La souscription, ouverte en tout temps, est de 10 fr. par livraison, composée de quatre numéros, sur beau papier; de 12 f. en vél., de 21 fr. coloriées et de 24 fr. avant la lettre. Les membres de la légion d'honneur, dont les titres de gloire seront consignés dans les *Fastes*, auront la facilité de se procurer chaque numéro séparément, à raison de 4 fr. On souscrit au bureau de l'auteur, rue de Seine, faubourg Saint-Germain, n. 27; chez les principaux libraires de l'Europe et directeurs des postes dans tous les départemens; et chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42. On ne recevra que les lettres affranchies.

Avis au peuple sur l'Economie de son Bois, par Cointeraux: instruction avec laquelle chaque famille pourra elle-même diriger ou bâtir dans sa cheminée, un nouveau foyer; y maîtriser le feu; y placer le pot; faire des apprêts; s'y chauffer enfin, sans odeur comme sans fumée. Ouvrage in-8° avec deux gravures. — Prix: 1 fr. 50 c., et 2 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Cointeraux, rue Folie-Méricourt, n. 4, boulevart du Temple; et chez le Normant, imprimeur libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois: chez lesquels on trouve toujours la Nouvelle Bergerie; la Faisanderie, et les Murs de Terrasse, chacun de 2 fr.; avec le Nouveau Billard, 15 s.

Traité d'Education physique des Enfans, précédé d'instructions sur les convulsions, et des moyens d'en préserver les personnes des deux sexes; par le docteur Sacombe. — Prix: 1 fr. 25 c., et 1 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Michelet, imprimeur-libraire, rue du Jour, n. 13, vis-à-vis l'église de Saint-Eustache.

Ode sur la guerre d'Autriche, par M. Monvel, l'un des secrétaires ordinaires des commandemens de S. A. S. M. le P. Cambacérès.

Digitized by Google

archi-chancelier de l'Empire. Brochure in-8°. — Prix : 30 c., et 75 c. par la poste.

A Paris, chez Galland, palais du Tribunat ; et rue Saint-Thomas-du-Louvre, n. 32.

Les Dangers de la Prévention, roman anecdotique, par Mad. Gacon-Dufour, auteur de divers ouvrages d'économie rurale et domestique, et membre de plusieurs Sociétés savantes et d'Agriculture. Deux vol. in-12. — Prix : 3 fr. 60 c., et 5 fr. par la poste.

A Paris, chez Jeunehomme, imprimeur, rue de Sorbonne, n. 4 ; chez F. Buisson, libraire, rue Hautefeuille, n. 23.

Nouveau Dictionnaire des mots homonymes de la langue française, par Delion-Baruffa, maître de langues ; augmenté de 4000 articles sur les éditions précédentes ; et à la fin, des tableaux de la parfaite conjugaison de tous les verbes irréguliers de notre idiome, avec des notes grammaticales très-instructives. Ces tableaux, imprimés en deux grandes feuilles, pour que l'on puisse voir d'un coup d'œil toute l'irrégularité des verbes français, n'ont jamais paru aussi complets : une colonne d'observation indique tous les autres verbes qui se conjuguent comme celui qui est dans le paradigme. Le Dictionnaire, en grand in-8°, contient 264 pages de mots homonymes, deux grands tableaux des verbes anomaux, imprimés en retiration, et un tableau des abréviations, qui sort du Dictionnaire, pour la facilité du lecteur. — Prix : 4 fr., et 7 fr. par la poste.

Il se vend chez l'Auteur, à Sedan, chez Jacquet, place d'armes, à Paris, chez le Prieur, libraire, rue des Noyers, n. 45.

Aristippe et quelques-uns de ses Contemporains, par Wieland, traduit par Henri Coiffier ; seconde édition française. Sept vol. in-12, ornés des portraits de Wieland, Aristippe, Laïs, Platon et Diogène, gravés par F. Huot. — Prix : 12 fr., et 16 fr. par la poste.

A Paris, chez Hénée, imprimeur-libraire, au bas du pont Saint-Michel, n° 5 ; J. B. Garnery, rue de Seine, hôtel Mirabeau ; Capelle et Renaud, libraires-commissionnaires, rue J. J. Rousseau ; Treuttel et Würtz, libraires, rue de Lille, n° 17 (703), derrière les Théatins, et à Strasbourg, même maison de commerce ; à Lyon, Ballanche, père et fils ; à Genève, Paschoud ; à Toulouse, Dupleix ; à Tours, Romain et compagnie.

Table de Pythagore de 1 à 50, ou Essai d'un tableau universel et complet de tous les nombres entiers multipliés les uns par les autres depuis 1, jusqu'à 1000, dont le dernier produit est un million. Ouvrage destiné à faciliter toutes les opérations de l'arithmétique, utile au commerce, aux arts mécaniques, aux sciences physiques et mathématiques. Une demi-feuille in-folio compris l'avertissement. — Prix : 1 fr.

A Paris, chez Courcier, quai des Augustins, n. 71 ; Debray, rue Saint-Honoré, vis-à-vis celle du Coq, n. 168.

Traité sur l'Indigence, dédié à son A. I. et R. Mad. mère de l'Empereur et Roi. Un vol. in-8°. — Prix : 1 fr., et 1 fr. 25 c. par la poste.

A Paris, chez Renard, libraire, rue Caumartin ; et chez le même, rue de l'Université.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois*, n°. 17.

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Rome, 22 *novembre*. — Nous venons de recevoir la nouvelle la plus étrange et la plus inattendue. Le mercredi, 20 de ce mois, une escadre anglo-russe, composée de douze vaisseaux de guerre et d'un certain nombre de bâtimens de transport, a débarqué à Naples 12 à 15,000 hommes. Aussitôt après ce débarquement, l'ambassadeur de S. M. l'Empereur des Français et Roi d'Italie a fait enlever les armes de France, et, ayant demandé des passeports qui lui ont été accordés, S. Exc. s'est retirée à Rome. A ce sujet, il a été publié à Naples un décret royal dont voici la teneur :

« L'arrivée de l'escadre anglo-russe dans cette rade ayant donné lieu, au grand déplaisir de S. M. sicilienne, au bruit que la légation et le consulat français avoient retiré les armes de leur souverain, et qu'en conséquence on devoit présumer que le commerce français proprement dit, comme aussi celui du royaume d'Italie, de la Ligurie, des Bataves, des Suisses et autres nations alliées de l'Empire français, en prendroient lieu de craindre pour la sûreté de leurs propriétés dans les états de sadite majesté, S. M. a daigné ordonner que je fisse informer la Bourse en son nom royal que, quelles que puissent être les conséquences de cet événement, les propriétés des susdits Français, Italiens, Liguriens, Bataves, Suisses et autres nations alliées de la France, demeurent sous la garantie du gouvernement; et qu'ainsi S. M. leur permet de continuer leur commerce, à tous égards, comme si la légation et le consulat étoient en fonctions. Pour éviter toute équivoque, S. M. explique que cette garantie ne s'étend qu'au continent de ses royaumes de Naples et de Sicile.

» Par ordre souverain, je vous donne connoissance du présent, pour qu'en conséquence vous en fassiez part à la Bourse.

» Au palais, le 20 novembre 1805. »

Signé LOUIS DE MEDICI.

Des lettres particulières dignes de foi annoncent comme certain que S. M. sicilienne a pris des engagemens avec

Digitized by Google

les Anglo-Russes, à l'effet de joindre à leur armée une certaine quantité de ses troupes dont elle a ordonné immédiatement la levée. Les mêmes lettres ajoutent que le commandement de l'armée napolitaine, anglaise et russe est donné au général russe Lascy, qui étoit à Naples depuis six ou sept mois, et que la garde de la ville de Naples est confiée à un corps anglais de dix-huit cents hommes. On ignoroit, au départ du courrier, les projets ultérieurs des corps militaires réunis à Naples, mais tout le monde se demande avec étonnement quels succès peuvent être réservés à une armée composée de trois peuples étrangers l'un à l'autre par les usages, le langage et les intérêts. Quoi qu'il en soit, il est sûr que l'escadre anglo-russe a tellement souffert des ravages d'une maladie épidémique, qu'ayant pris terre en Sicile, elle a été obligée d'y laisser environ 3000 malades, et qu'à peine débarqués à Naples les hôpitaux de cette capitale ont été encombrés de Russes et d'Anglais.

Venise, 30 *novembre*. — Dès que le prince Charles eut appris les progrès de l'armée française dans l'Autriche, et l'entrée du corps du maréchal Ney dans le Tyrol, il se vit obligé d'évacuer le pays de Venise et le Tyrol italien. Notre garnison s'embarqua pour Aquiléja et Trieste. Cependant il est resté des troupes autrichiennes à Chiozza (petite île à trois lieues d'ici) et à Saint-Secondo. Ces deux îles ont été fortifiées depuis quelques mois, et garnies d'une artillerie formidable du plus gros calibre. Les batteries de Chiozza dominent l'entrée du port de Venise, et celles de Saint-Secondo dominent les lagunes entre la ville et Mestre; des bâtimens armés autrichiens se trouvent près de ces deux îles, pour seconder les opérations des garnisons. Une grande partie de l'artillerie et des munitions de notre arsenal a été embarquée pour le Frioul et l'Istrie; le reste se trouve encore dans l'arsenal, le plus considérable de l'Europe.

» Nous sommes aujourd'hui entièrement séparés du continent; notre commerce est dans une stagnation totale. Cet état de choses ne peut durer long-temps. Comme nous sommes obligés de faire venir tous les vivres et denrées de l'Istrie et de la Dalmatie par le golfe Adriatique, nous prévoyons que nous manquerons sous peu des objets les plus nécessaires. Déjà la disette se fait sentir dans notre

Digitized by Google

ville. Quant aux Russes, qui devoient venir ici de Corfou et de la Dalmatie, nous n'en avons point vu. On croit qu'ils se sont rendus directement à Trieste. Nous nous attendons, en conséquence, à l'entrée très-prochaine des Français dans notre ville. »

On n'a point de nouvelles positives de la Hongrie; cependant on prétend savoir que l'archiduc Charles est arrivé avec son armée sur les frontières de ce royaume, après avoir effectué sa retraite par la Carniole. On ajoute qu'il a été renforcé dans sa retraite par le corps d'armée du général Hiller, qui, avec quinze mille hommes, avoit occupé le Tyrol italien, et qui a traversé le Pustherthal pour se joindre à lui; mais on ignore si l'archiduc Jean a pu se réunir à son frère, comme il se le proposoit.

Tyrol, 23 *novembre*. — Aussitôt que S. A. R. l'archiduc Charles fut informé des revers que l'armée autrichienne d'Allemagne avoit éprouvés, il résolut d'abandonner le pays ex-vénitien. Cette résolution fut annoncée à M. le général comte de Bellegarde, commandant de Venise, par une lettre que lui adressa M. le général-major comte de Willelmy. Il est dit dans cette lettre que S. A. R. se trouve forcée d'abandonner l'Italie avec son armée; mais qu'elle y a été uniquement déterminée par les événemens fâcheux qui se sont passés en Allemagne, où l'ennemi se trouve déjà au-delà de l'Ens. Cette retraite de l'armée d'Italie a eu nécessairement pour suite celle du corps qui se trouvoit dans le Tyrol sous les ordres de l'archiduc Jean. Ce prince resta dans sa position sur le Brenner jusqu'à ce que le général Hiller eût abandonné avec son corps celle qu'il avoit prise dans les environs de Roveredo. Avant sa retraite, l'archiduc Jean écrivit sous la date du 4 aux états du Tyrol, la lettre suivante:

« Je ne puis exprimer aux états combien je suis affligé de devoir abandonner le brave et fidèle peuple du Tyrol; les revers que l'armée d'Allemagne a essuyés ont eu de fâcheuses conséquences tant pour le Tyrol que pour l'Italie. Les armées russes n'étant point encore en état d'arrêter l'ennemi et de le repousser au-delà des frontières de l'Autriche, l'armée d'Italie est forcée, pour défendre l'ensemble, de se diriger vers la capitale de la monarchie. J'ai en conséquence reçu ordre de l'archiduc Charles de me retirer pas-à-pas au-delà du Brenner, et de me réunir à lui.

Digitized by Google

Messieurs les états voudront bien adresser mes remercîmens les plus vifs au peuple pour la fidélité et l'attachement qu'il a montrés à son souverain, et l'engager à se conformer aux circonstances avec calme et résignation. Le temps n'est pas éloigné où après des efforts couronnés de succès, je me retrouverai au milieu de mes fidèles Tyroliens.

Signé archiduc JEAN.

La députation des états du Tyrol assemblée en Botzen, fit connoître cette lettre par une proclamation dans laquelle elle exhortoit le peuple à la tranquillité et à la patience.

Le 10 novembre, le général Hiller effectua sa retraite par le Pustherthal pour se réunir à l'archiduc Charles. L'archiduc Jean suivit avec quelques mille hommes. Les Français entrèrent le 15 à Brixen, d'où ils se répandirent dans le Tyrol méridional. Ils ne se sont avancés dans le Pustherthal que jusqu'à Silien.

Inspruck, 4 décembre.

Nous venons de recevoir des lettres particulières de Trieste. On y avoit cru pendant plusieurs jours, d'après l'assurance d'un officier de l'état-major de l'armée de l'archiduc Charles, que les Autrichiens tiendroient sur les bords de l'Isonzo; et qu'ils tenteroient même de s'avancer de nouveau vers le Tagliamento; mais les événemens ont bien détrompé à cet égard. Dès le 13 novembre, l'aile gauche de l'armée de l'archiduc commença à effectuer sa retraite par Trieste, et la continua les deux jours suivans. Mais le 17 et le 18, un corps autrichien s'avança de nouveau sur Goritz; il resta posté pendant trois à quatre jours, à une lieue de Trieste, et n'évacua cette ville que le 21 et le 22 novembre. Le 23, les premières troupes françaises y arrivèrent. Le corps d'armée autrichien s'est retiré sur Carlstatt, capitale de la Croatie. On attendoit aussi les Russes à Trieste; mais ils n'ont point quitté les frontières de la Dalmatie. On assure qu'un détachement de cavalerie française est entré à Fiume.

Le commerce de Trieste, déjà très-languissant depuis le commencement de la guerre, est tout-à-fait en stagnation par suite des derniers événemens. Les négocians de cette ville ont perdu un grand nombre de bâtimens marchands revenant du Levant, et chargés de marchandises assez précieuses. Ces bâtimens ont été pris dans le golfe Adriatique, par des corsaires qui ont été équipés dans les

Digitized by Google

ports du royaume d'Italie, et qui croisent dans ce golfe.

Le sort de la ville de Venise n'est pas encore décidé. On y étoit dans des craintes terribles, parce qu'on y avoit annoncé presqu'officiellement l'arrivée prochaine d'un corps de troupes russes; cette crainte commence à s'évanouir, et l'on croit que les Russes seront prévenus par les Français, qui préparent contre cette ville une expédition; ils ont, à cet effet, réuni et armé un grand nombre de bateaux. Peut-être commenceront-ils par attaquer les îsles qui sont encore occupées par les Autrichiens dans le voisinage de Venise. Le peuple vénitien desire l'arrivée des Français, parce qu'il espère qu'ils le délivreront pour toujours de la domination autrichienne, qui est généralement détestée. Le vœu unanime des Vénitiens est d'être incorporés au royaume d'Italie. On assure que les officiers civils que l'Autriche avoit encore à Venise, se disposent à s'embarquer pour Zara, capitale de la Dalmatie.

Londres, 3 décembre. — Les lords de l'amirauté ont résolu hier que le premier vaisseau de guerre du premier rang qui sera construit dans les chantiers de S. M., portera le nom de *Nelson*.

La seconde division des troupes destinées pour le continent s'embarque à Ramsgate. Six régimens sont déjà à bord: 80 bâtimens de transport ont descendu la Tamise pour prendre les autres régimens qui font partie de cette expédition. On y remarque beaucoup de cavalerie et d'artillerie. Elle doit se rendre dans l'Elbe comme la première.

L'escadre russe a mis à la voile de Portsmouth ce matin à la pointe du jour. On assure que sa destination est pour la Méditerranée.

Sir Sidney-Smith s'est rendu hier au bureau de l'amirauté et a eu une très-longue conférence avec lord Barham. On fait à Douvres des préparatifs pour une nouvelle expédition contre Boulogne.

Hanôvre, 2 décembre.

Les troupes prussiennes qui se trouvoient ici, sont parties aujourd'hui pour Minden. Les bourgeois font de nouveau la garde.

Une grande partie des troupes russes qui ont passé dans nos environs, s'est dirigée sur Hameln, et a investi cette forteresse. Le général français Barbou est, dit-on, résolu

Digitized by Google

de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. La nuit dernière, nous avons entendu le bruit du canon de ce côté.

La régence hanovrienne et les caisses sont attendues ici dans quelques jours.

Toutes les recrues pour notre armée nationale sont envoyées à Stade; après avoir été équipées et exercées, elles se réuniront à Oldenbourg.

Il est arrivé d'Angleterre un train considérable d'artillerie, qui sera déposé à Oldenbourg.

On apprend de Lauenbourg que l'avant-garde des troupes suédoises, qui se trouvoit depuis quelque-temps dans ces contrées, a passé l'Elbe le 27, se dirigeant sur Lunebourg, où S. M. le roi de Suède doit arriver incessamment avec le reste des troupes.

Wurtzbourg, 5 décembre — Il a été publié dans les principautés prussiennes de Franconie une nouvelle proclamation, datée de Berlin le 21 novembre, dans laquelle il est enjoint formellement aux sujets de S. M. de s'abstenir de toutes espèces de livraisons et contributions qui pourroient être demandées par des troupes françaises ou bavaroises.

PARIS.

Voici le texte d'une note officielle insérée hier dans le *Moniteur*.

« M. le colonel Lebrun, aide-de-camp de l'Empereur, dépêché par S. M. à la fin de la bataille qui a eu lieu le 11 frimaire entre Brünn et Olmutz, a annoncé les résultats suivans :

» Quarante mille prisonniers; soixante-dix pièces de canon; la garde de l'empereur de Russie mise en déroute, » et une partie prise, ainsi que plusieurs officiers et un » colonel; les deux empereurs de Russie et d'Autriche sur » le point d'être pris, et se sauvant en toute hâte à Olmutz; » plusieurs officiers généraux pris, entr'autres un prince » Gallitzin; le reste de l'armée russe dans la déroute la » plus complète; la bataille appelée par les soldats, *la Bataille des Trois-Empereurs*.

» L'armée française a peu perdu. »

Digitized by Google

De nombreuses décharges d'artillerie, répétées dans le cours de la journée du 21, ont proclamé cette mémorable victoire. Elle fut annoncée, dès la veille, à tous les spectacles. Au Théâtre-Français, et à celui de l'Impératrice, on improvisa, pour la célébrer, des couplets qui excitèrent les plus vives acclamations.

Voici les détails de cette grande bataille, qu'un de nos journaux donne comme certains. L'affaire a eu lieu à Porlitz, à deux lieues en avant de Brünn, sur la route d'Olmutz. — « Depuis quelques jours, les Russes s'étoient considérablement renforcés. Les corps de Michelson et Buxhoyden avoient rejoint Kutusow, qui commandoit en chef les troupes russes et autrichiennes. L'Empereur Napoléon, qui avoit pénétré leurs desseins, s'étoit replié de quelques lieues pour attendre les troupes qui devoient le rejoindre, et pour choisir le terrain où il avoit résolu de combattre. Les Russes se méprirent complétement sur le But de cette marche; et, se croyant déjà vainqueurs, ils prirent dans les négociations, qui étoient toujours ouvertes, un ton de forfanterie vraiment inexplicable. Le prince Dolgorouki alla jusqu'à demander l'évacuation de la Belgique et de l'Italie.

Dans la soirée du 10, l'empereur Napoléon fit occuper une excellente position par les troupes qu'il avoit rassemblées, fortes de 55,000 hommes. La droite étoit appuyée à un bois et à des marais impraticables; la gauche, à des hauteurs qui ne pouvoient être tournées; le centre étoit couvert par un mamelon qui formoit une fortification naturelle, garnie d'une artillerie formidable.

Cependant les ennemis, au nombre d'environ 80 mille hommes, manœuvroient dans la soirée du 10 sur des hauteurs, après avoir débouché par la grande route d'Olmutz à Brunn. Ils formèrent le projet de nous tourner par notre droite : d'après ce plan, ils prolongèrent extrêmement leur gauche, en laissant leur droite appuyée à la grande route.

Tandis que les Russes marchoient ainsi toute la nuit, nos troupes reposoient au bivouac, l'empereur bivouaquant lui-même au milieu d'elles, et chacun attendoit avec tranquillité l'événement de la prochaine journée. Il y eut même pendant cette nuit un incident bien remarquable. L'armée se rappela que cette journée étoit l'anni-

Digitized by Google

versaire du couronnement de Napoléon, et elle imagina de donner à l'empereur une illumination générale. Des feux de joie furent allumés de toutes parts; tous les piquets des bivouacs et toutes les baïonnettes entourées de paille, parurent enflammés au même instant et répandirent une clarté qu'on put apercevoir de plusieurs lieues à la ronde, brillant présage de l'immortelle victoire qui alloit couronner ce jour de fête.

Le matin du 11, les Russes continuoient encore leurs manœuvres; lorsque l'empereur des Français vit leur mouvement assez prolongé, il donne le signal de la bataille, résolu de séparer leur gauche du reste de leur armée. Il les fit attaquer avec impétuosité sur le centre par la division aux ordres du maréchal Soult. Les Russes ne purent soutenir ce choc terrible; leur centre fut enfoncé, leur gauche tournée, et poussée avec une perte immense et un grand carnage sur des marais, où elle se trouva entourée de toutes parts; tout ce qui avoit échappé au fer du vainqueur, fut contraint de mettre bas les armes.

Pendant cette attaque, notre gauche, où se trouvoient le corps du maréchal Lannes, et la cavalerie commandée par le prince Murat, se porta sur la droite des ennemis et l'enfonça. Le plan arrêté par l'empereur étoit tellement certain, et son exécution a été si précise et si rapide, qu'il n'y a pas eu dans l'armée un moment d'inquiétude, et que la bataille, commencée à sept heures du matin, étoit complettement gagnée à une heure. La garde impériale de l'empereur de Russie a été presqu'entièrement détruite; et les deux empereurs, obligés de fuir sur Olmutz, ont été sur le point d'être faits eux-mêmes prisonniers par la cavalerie du prince Murat.

— Le général polonais Kosciusko, et plusieurs officiers de cette nation, ont passé le 12 de ce mois à Strasbourg, pour se rendre à Vienne. Le bruit de la formation de nouvelles légions polonaises se soutient toujours.

— La cour de justice criminelle de Bordeaux a condamné à une année d'emprisonnement, et à 500 fr. d'amende, deux particuliers convaincus d'avoir reçu à leur service deux conscrits de l'an 9, sans les avoir présentés préalablement au maire de la commune pour faire vérifier leurs papiers, conformément à l'art. 14 de la loi du 17 ventose an 8.

Digitized by Google

(No. CCXXXII.) 30 FRIMAIRE an 14.
(Samedi 21 Décembre 1805.)

MERCURE DE FRANCE.

Nos Souscripteurs sont prévenus qu'il n'y aura pas de No. le samedi 28 décembre 1805, (7 nivose an 14) pour faire concorder les abonnemens des mois du Calendrier républicain avec ceux du Calendrier grégorien.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

LE VOLEUR DE DISTINCTION,

CONTE.

L'EXCELLENT meuble qu'un mari,
Bon, humain, soumis et paisible,
Aux chagrins, aux soupçons toujours inaccessible!
De ceux-là voulez-vous en voir un? Le voici:
Un soir, dans une coterie,
L'ennui fit tomber le discours

Digitized by Google

Sur les hauts faits de la filouterie.
Ce sujet rebattu vient souvent au secours
Dans un moment de pénurie.
Mondor étoit de la partie,
Et Mondor étoit grand conteur.
Son épouse mouroit de peur
Qu'il ne lui vînt en fantaisie
D'intéresser la compagnie
Par certaine relation
Qui la mettoit aux champs; mais pour tout un empire
Mondor n'eût supprimé cette narration.....
« .... Messieurs, dit-il, je ne veux contredire
Aucun des faits que vous nous rapportez;
Je les tiens pour des vérités,
Sauf bénéfice d'inventaire. »
Sa femme lui faisoit en vain
De l'épaule et des yeux le signe de se taire,
Mondor alloit toujours son train;
Et renforçant sa voix : « Mon fait est plus certain,
Car il m'est arrivé. » — « Laissez là vos histoires,
Messieurs, faites un wisk; sommes-nous réunis
Pour fournir de nouveaux mémoires
A la Police de Paris ? ».
— « Mais, madame, c'est être un peu trop exigeante;
Jouez votre piquet, et laissez-nous causer.
Je disois donc qu'après une course assommante,
Et pressé de me reposer,
Je revins au logis plutôt qu'à l'ordinaire;
Mon premier soin fut d'aller embrasser
Madame que voilà, qui, triste, solitaire,
Et paroissant souffrir, vouloit se mettre au lit.
J'ai l'oreille excellente, et j'entendis du bruit
Au cabinet voisin de la ruelle.
Madame eut beau me dire, ce n'est rien,
Et tout ce bruit est dans votre cervelle,
Je voulus en avoir le cœur net, et fis bien;

Digitized by Google

Car en ouvrant je vis, en pleine attitude,
L'auteur de mon inquiétude ;
C'étoit un égrefin bien tourné, bien vêtu.
— « Coquin ; lui dis-je, en ce lieu que fais-tu ? »
— « J'ai joué cœur ; soyez à votre jeu, madame ;
Le dix, le neuf, toujours du cœur, capot. »
— « Capot, ce fut bien lui qui le fut, sur mon ame ;
Dans le piége un renard n'eut pas été plus sot. »
— « Mon cher monsieur, point d'éclat, je vous prie,
Me répond mon pendard ; las, vous m'avez surpris
Voulant vous dérober un bijou de grand prix,
Pour lequel je savois toute votre incurie ;
Un peu plus tard, il étoit pris. »
— « Je vous l'avourai, sa jeunesse,
Son repentir, certain air de noblesse
Qui relevoit encor son front humilié,
M'inspirèrent quelque pitié,
Et je me contentai d'une forte menace ;
D'ailleurs, ma femme étoit morte à moitié,
Tremblante, froide comme glace,
Et cela se conçoit, qu'on se mette à sa place ;
Mais, messieurs, voici l'étonnant :
Le lendemain je vais aux Tuileries,
Pour y distraire un peu mes rêveries ;
Qu'y vois-je ? mon voleur en costume brillant,
Avec un beau plumet, parfumé, sémillant,
Je crois rêver, et frotte mes prunelles ;
C'étoit bien lui : ma vue auroit dû l'émouvoir :
Point du tout. Je crus entrevoir
Que l'impudent rioit sous cape,
Ayant l'air de dire tout bas :
Voilà le badaud que j'attrape.
Il quitte le jardin ; je m'attache à ses pas.
Un nouvel incident me frappe ;
C'est mon filou grimpant dans un cabriolet,
Aidé d'un effronté valet,

Digitized by Google

Chamarré d'or et criant gare, gare!
Je pouvois aisément lui sauter au collet;
Mais je redoutai la bagarre,
Et m'en revins chez moi paisiblement
Raconter à madame un trait aussi bizarre.
Or, dites-moi, messieurs, comment? »
— « Comment, comment peut-on avoir la complaisance
D'écouter jusqu'au bout un récit ennuyeux?
Allons, monsieur, la nuit s'avance,
Retirons-nous et faisons nos adieux. »

Par F. DEVENET.

CHANSON DU MATIN,

IMITATION DE GESSNER.

Je te salue, ô diligente aurore!
Je te salue, ô jour naissant!
Déjà ta lumière colore
La cîme des forêts d'un lustre éblouissant.
Déjà ton reflet se varie
Dans le crystal de ces limpides eaux,
Sous ces frais et sombres berceaux,
Et sur l'émail de la prairie.

La troupe des songes rians
Quitte l'oreiller des amans;
Hâtez-vous, Dieux légers qui régnez dans ces plaines.
Zéphyrs, abandonnez vos jeux et ces fontaines,
Recueillez le parfum du myrte et de l'œillet,
Et, riches des présens de Flore,
Enchantez l'asile secret
Où sans desirs sommeille Eléonore.
Allez, et respectez sur sa bouche ou son sein
Le lys qui se mêle à la rose.
Auprès d'elle jouez; mais qu'un tendre larcin
Ne trouble pas la pudeur qui repose.

Digitized by Google

Eveillez-là ; mais doucement :
Gardez-vous d'offenser ses charmes.
Que je vous envierai ce fortuné moment !
Qu'à mon amour jaloux il va causer d'alarmes !
Ah ! prenez pitié d'un amant,
Respectez l'objet que j'adore,
Et dites-lui, qu'avant le lever de l'aurore,
Seul, agité d'un souvenir charmant,
Je soupirois le nom d'Éléonore.

Auguste de Labouïsse.

ÉPIGRAMME

IMITÉE DE MARTIAL.

(Lib. IX, ep. 38.)

Iris paroît toujours sous des traits empruntés ;
Ses cheveux, ses sourcils, ses dents, tout est d'emplette ;
Pour la voir, il faudroit la surprendre en cachette.
Ses attraits chaque soir dans cent boîtes jetés,
(Car on ne peut dormir avec ce beau visage),
Le matin sont par elle avec art ajustés.
Te le dirai-je, Iris ? Ma foi, c'est grand dommage,
Qu'au moins par tes efforts pour en cacher l'outrage,
Les ans ne puissent être en leur cours arrêtés.

Kérivalant.

L'AVEU INVOLONTAIRE.

Enfin de mes malheurs vous avez pris pitié,
Et de la froide estime à la tendre amitié
Votre cœur franchit l'intervalle.
Non, ma félicité n'a plus rien qui l'égale ;
Tu m'aimes, je t'adore, et peut-être qu'un jour....
Mais où va m'emporter un transport téméraire ?
Hélas ! sans y penser aurois-je pu vous faire
L'aveu d'un criminel amour ?

Par l'auteur de la Nouvelle Ruth.

Digitized by Google

ENIGME.

Notre nombre est celui des Danaïdes,
Leur père et leur mère compris.
Ces filles ne sauroient emplir leurs tonneaux vides;
Nous ne saurions aussi contenter les esprits.
Nous marchons tantôt deux, tantôt trois, tantôt quatre;
L'ordre à notre retour est rarement gardé.
Quand on nous trouve ensemble on commence à nous battre,
Et par-là de plusieurs le sort est décidé.

LOGOGRIPHE.

Tout le monde fit toujours gloire
De me fuir, de me détester;
Otez mon chef, qui pourroit croire
Le temps qu'on passe à me chercher?

CHARADE.

Rarement les mortels dédaignent mon premier,
Quoiqu'il soit corrupteur et qu'il provoque au crime;
Cybèle, dans les cieux, protége mon dernier,
Dont le fruit à la mort arracha sa victime;
Un poison violent vous cache mon entier;
A Jupin, cher lecteur, il peut servir de rime.

Par G. Y. (de Brive), *abonné.*

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier N° est *Soulier.*
Celui du Logogriphe est *Beosse*, où l'on trouve *rosse.*
Celui de la Charade est *Univers.*

Digitized by Google

Essais de Morale et de Politique; avec cette épigraphe :

. . . . Je n'ai point tiré mes principes de mes préjugés, mais de la nature des choses. . . . .
Esprit des Lois.

Un vol. in-8°. Prix : 4 fr., et 5 fr. par la poste. A Paris, chez *H. Nicolle*, à la Librairie stéréotype, rue des Petits-Augustins, n°. 15; et chez *le Normant*, libraire, imprimeur du *Journal de l'Empire*, rue des Prêtres S. Germain-l'Auxerrois, n°. 17.

On peut trouver plusieurs causes du succès prodigieux des romans, pendant ces dernières années; il y en a une principale, indépendante du goût et des mœurs. Fatigués des déclamations de la philosophie, on s'est jeté par besoin de de repos dans des lectures frivoles; on s'est délassé des erreurs de l'esprit par celles du cœur : les dernières n'ont du moins ni la sécheresse, ni l'orgueil des premières; et à tout considérer, s'il falloit faire un choix dans le mal, la corruption des sentimens seroit peut-être préférable à la corruption des idées : un cœur vicieux peut revenir à la vertu; un esprit pervers ne se corrige jamais.

Mais l'esprit humain tourne sans cesse dans le même cercle, et les romans nous ramèneront aux ouvrages sérieux, comme les ouvrages sérieux nous ont conduits aux romans. En effet, ceux-ci commencent à passer de mode; les auteurs cherchent des sujets plus propres à satisfaire la raison; les livres sérieux reparoissent. Nous avons déjà eu le plaisir d'annoncer la *Législation primitive* de M. de Bonnald; entre les jeunes gens distin-

Digitized by Google

gués par le tour grave de leur esprit, nous avons fait remarquer l'auteur de *la Vie de Rollin*: aujourd'hui les *Essais de Morale et de Politique* sont une nouvelle preuve de notre retour aux études solides.

Cet ouvrage a pour but de montrer qu'une seule forme de gouvernement convient à la nature de l'homme. De là deux parties ou deux divisions dans l'ouvrage: dans la première on pose les faits; dans la seconde on conclut; c'est-à-dire, que dans l'une on traite de la nature de l'homme, et que dans l'autre on fait voir quel est le gouvernement le plus conforme à cette nature.

Les facultés dont se compose notre esprit, les causes des égaremens de notre esprit, la force de notre volonté, l'ascendant de nos passions, l'amour du beau et du bon, ou notre penchant pour la vertu, sont donc l'objet de la première partie.

Que l'homme doit vivre en société; qu'il y a une sorte de nécessité venant de Dieu; qu'il y a des gouvernemens *factices* et un gouvernement *naturel*; que les mœurs sont des habitudes que nous ont donné ou nous ont laissé prendre les lois, telles sont à-peu-près les questions qu'on examine dans la seconde partie.

C'est toucher, comme on le voit, à ce qui fit dans tous les temps l'objet des recherches des plus grands génies. L'auteur a su prouver qu'il n'y a point de matière épuisée pour un homme de talent, et que des principes aussi féconds seront éternellement la source de vérités nouvelles.

Une gravité naturelle et soutenue, un ton ferme sans jactance, noble sans enflure, des vues fines et quelquefois profondes, enfin cette mesure dans les opinions, cette décence de la bonne compagnie, d'autant plus précieuses qu'elles deviennent tous les jours plus rares; telles sont les qualités qui

Digitized by Google

nous paroissent recommander cet ouvrage au public.

Nous choisirons quelques morceaux propres à donner aux lecteurs une idée du style des *Essais*, et de la manière dont l'auteur a traité des sujets si graves. Dans le chapitre intitulé: *Rapport des deux Natures de l'Homme*, voici comme il parle de l'union de l'ame avec le corps: « Son âme et son » corps sont tellement unis, qu'ils sont obligés, » pour ainsi dire, d'assister réciproquement à leurs » jouissances et d'en modifier la nature, pour qu'ils » puissent y participer également. Dans les plaisirs » du corps on retrouve ceux de l'ame, et dans les » plaisirs de l'ame on retrouve ceux du corps. Le » corps exige, dans les objets de ses penchans, » quelques traces de ce beau ou de ce bon, sujet » de l'éternel amour de l'ame. Il veut qu'elle lui » vante le bonheur dont il jouit, et qu'elle y ap- » plaudisse en le partageant. L'ame, et c'est sa » misère, ne peut saisir ce qu'elle aime que sous » des formes et par des moyens qui lui sont » fournis par le corps..... Les deux natures de » l'homme confondent ainsi leurs desirs, unissent » leurs forces, et se concertent ensemble pour » arriver à leurs desseins..... L'ame découvre » pour le corps une foule de plaisirs qu'il ignore- » roit toujours: elle lui conserve la mémoire de ceux » qu'il a goûtés, et dans les temps de disette, elle le » nourrit de l'image des objets qu'elle a chéris... »

Tout cela nous semble ingénieux, agréable, bien dit, délicatement observé. On lira avec le même plaisir, le chapitre sur les *Causes et les Suites des Egaremens de l'Esprit*. Si l'on trouvoit ce portrait de *l'erreur* dans les caractères de La Bruyère, on le remarqueroit peut-être:

« Vraiment on calomnie les passions. Elles ne » sont que la cause des maux dont l'erreur est le

Digitized by Google

» principe. Les passions s'usent, il faut bien qu'elles » se reposent ; l'erreur est éternelle et ne se fatigue » jamais. Les passions entraînent ceux qu'elles tour- » mentent, les aveuglent, et souvent les abyment. » L'erreur conduit avec méthode, conseille avec » prudence ; elle n'ôte pas la connoissance, et » laisse éviter le danger ; elle est austère et même » inexorable, et le mal qu'elle fait commettre, on » l'exécute avec la rigueur du devoir ; elle éclaire » le crime, elle s'entend avec l'orgueil ; et tous les » crimes qu'elle fait commettre, l'orgueil les récom- » pense. »

Qui ne reconnoît ici la philosophie du dernier siècle? Pour faire un portrait aussi fidèle il ne suffisoit pas d'avoir le modèle sous les yeux ; il falloit encore posséder, dans un degré éminent, le talent du peintre.

Jusqu'ici nous n'avons cité que la première partie des *Essais*. Dans la seconde, consacrée à l'examen des gouvernemens, on remarquera sur-tout deux chapitres sur l'Angleterre. L'auteur cherchant à prouver que la monarchie absolue est le seul gouvernement *naturel* ou conforme à la *nature de l'homme*, fait la peinture de la monarchie anglaise dont le gouvernement, selon lui, n'est pas *naturel*. Par une idée ingénieuse il attribue aux anciennes mœurs des Anglais, c'est-à-dire, aux mœurs qui ont précédé leur constitution de 1688, ce qu'il y a de bon parmi eux, tandis qu'il soutient que les vices du peuple et du gouvernement de la Grande-Bretagne, naissent pour la plupart de la constitution actuelle de ce pays.

Ce système a l'avantage d'expliquer les contradictions que l'on remarque dans le caractère de la nation britannique. Il est vrai que l'auteur est alors obligé de prouver que les Anglais, du temps d'Henri VIII, étoient plus heureux et valoient

Digitized by Google

mieux que les Anglais d'aujourd'hui, ce qui pourroit souffrir quelques difficultés; il est encore vrai que l'auteur a contre lui *l'Esprit des Lois*. Montesquieu parle aussi de l'inquiétude des Anglais, de leur orgueil, de leurs changemens de partis, des orages de leur liberté; mais il voit tout cela comme des conséquences *nécessaires*, et non *funestes* d'une monarchie mixte ou tempérée. On lit dans Tacite ce passage singulier : *Nam cunctas nationes et urbes populus, aut primores, aut singuli regunt: delecta ex his et constituta reip. forma, laudari facilius, quàm evenire; vel si evenit, haut diuturna esse potest.* D'où il résulte que Tacite avoit conçu l'idée d'un gouvernement à-peu-près semblable à celui de l'Angleterre, et qu'en le regardant comme le meilleur en théorie, il le jugeoit presqu'impossible en pratique. Aristote et Cicéron semblent avoir partagé l'opinion de Tacite, ou plutôt Tacite avoit puisé cette opinion dans les écrits du philosophe et de l'orateur. Ces autorités sont de quelque poids, sans doute, mais l'auteur des *Essais* répondroit avec raison que nous avons aujourd'hui de nouvelles lumières qui nous empêchent de penser comme Aristote, Cicéron, Tacite et Montesquieu. Quoi qu'il en soit, les juges sont maintenant nombreux dans cette cause : plusieurs milliers de Français ayant vécu pendant leur exil en Angleterre, peuvent avoir appris à connoître le fort et le foible des lois de ce pays.

Le dernier chapitre des *Essais* renferme des considérations sur le génie des peuples, et sur le but de la société, qui est le bonheur. L'auteur pense que l'ordre et le repos sont les deux plus sûrs moyens d'arriver à ce but. Son tableau de l'Egypte nous a rappelé quelque chose des belles pages de Platon sur les Perses, et le ton calme, élevé, moral, du philosophe de l'Académie.

Digitized by Google

Au reste, il y a dans cet ouvrage un assez grand nombre d'opinions que nous ne partageons pas avec l'auteur. Il soutient, par exemple, *qu'il existe un degré de civilisation qui exclut le despotisme et le rend impossible*; *qu'il y auroit trop de lumières à éteindre*; *qu'il n'y a point de despotisme où l'on crie au despote*, etc.

C'est contredire, il nous semble, le témoignage de l'histoire. Nous seroit-il permis de faire observer à l'auteur que la corruption des mœurs marche de front avec la civilisation des peuples, et que si la dernière présente des moyens de liberté, la première est une source inépuisable d'esclavage ?

Il n'y a point de despotisme où l'on crie au despote. Sans doute quand le cri est public, général, violent, quand c'est toute une nation qui parle sans contrainte. Mais dans quel cas cela peut-il avoir lieu ? Quand le despote est foible, ou quand à force de maux il a poussé à bout ses esclaves. Mais si le despote est fort, que lui importeront les gémissemens secrets de la foule ou l'indignation impuissante de quelque honnête homme ? Il ne faut pas croire d'ailleurs que le plus rude despotisme produise un silence absolu, excepté chez les nations barbares. A Rome, sous les Néron même, et sous les Tibère, on faisoit des satires, et l'on alloit à la mort. *Morituri te salutant.*

Dans un autre endroit l'auteur suppose que la société primitive étant devenue trop nombreuse, *on s'assembla et l'on convint.* C'est donc admettre un *contrat social*, et retomber dans toutes les chimères philosophiques que les *Essais* combattent avec tant de succès ?

Quelques points de métaphysique demanderoient aussi plus de développement. On lit, page 48 : Toutes les *ames sont égales*; *leurs développemens ne peuvent dépendre que de la conformation des or-*

Digitized by Google

ganes. Page 21 : *L'esprit est une faculté ; une faculté est une puissance.... Il n'y a point d'idées fausses, mais des appellations fausses*, etc.

Il y a là-dessus vingt bonnes querelles à faire à l'auteur ; et si l'on pressoit un peu ses raisonnemens, on le meneroit à des conséquences dont il seroit lui-même effrayé. Mais nous ne voulons point élever de question intempestive, et quelques propositions douteuses ne gâtent rien à un ouvrage d'ailleurs rempli de principes excellens.

Nous ne nous permettrons plus de combattre qu'une seule définition. *L'imagination se montre dans tous les instans*, dit l'auteur. *Quel que soit l'objet qu'il examine, l'esprit doué de cette qualité est toujours frappé des rapports les moins abstraits.*

L'auteur semble n'avoir été frappé lui-même que d'une des facultés de l'imagination, celle de peindre les objets matériels : il a pris la partie pour le tout. Nous lui soumettons les observations suivantes.

Considérée en elle-même, l'imagination s'applique à tout, et revêt toutes les formes : elle a quelquefois l'air du génie, de l'esprit, de la sensibilité, du talent ; elle affecte tout, parle tous les langages ; elle sait emprunter, quand elle le veut, jusqu'au maintien austère de la sagesse, mais elle ne peut être long-temps sérieuse ; elle sourit sous le masque : *patuit Dea.*

Prise séparément, l'imagination est donc peu de chose. Mais c'est un don inestimable lorsqu'elle se joint aux autres facultés de l'esprit : c'est elle alors qui donne la chaleur et la vie ; elle se combine de mille manières avec le génie, l'esprit, la tendresse du cœur, le talent. Elle achève, pour ainsi dire, les heureuses dispositions qu'on a reçues de la nature, et qui, sans l'imagination, resteroient incom-

Digitized by Google

plètes et stériles. Elle marche, ou plutôt elle vole, devant les facultés auxquelles elle s'allie; elle les encourage à la suivre, les appelle sur sa trace, leur découvre des routes nouvelles. Mariée au Génie, elle a créé Homère et Milton, Bossuet et Pascal, Cicéron et Démosthènes, Tacite et Montesquieu; unie au talent et à la tendresse de l'ame, elle a formé Virgile et Racine, La Fontaine et Fénelon; de son mélange avec le talent et l'esprit, on a vu naître Horace et Voltaire (1).

L'auteur veut que l'imagination ne soit frappée que des *rapports les moins abstraits*. Jusqu'ici on lui avoit fait le reproche contraire; on l'avoit accusée d'un trop grand penchant à la contemplation et à la mysticité. C'est sur ses ailes que les ames ardentes s'élèvent à Dieu; c'est elle qui a conduit au désert et dans les cloîtres tant d'hommes qui ne vouloient plus s'occuper des *images* de la terre. Bien plus, c'est par la seule imagination que l'on peut concevoir la *spiritualité* de l'ame et l'*immatérialité* des esprits : tant elle est loin de ne saisir que le côté matériel des choses!

Et les plus grands métaphysiciens ne sont-ils pas distingués sur-tout par l'imagination? N'est-ce pas cette imagination qui a valu à Platon le nom de *Rêveur*, et à Descartes celui de *Songe-Creux*? Platon, avec ses harmonies, Descartes avec ses tourbillons, Gassendi avec ses atômes, Leibnitz avec ses monades, n'étoient que des espèces de poètes qui *imaginoient* beaucoup de choses. Cependant c'étoient aussi de grands géomètres; car les grands géomètres sont encore des hommes à grande imagination. Enfin Malebranche qui voyoit

(1) Il ne s'agit pas ici de jugemens rigoureux. Racine avoit du génie, Boileau de l'esprit, etc. On n'indique à présent que les traits caractéristiques.

Digitized by Google

tout en Dieu, et qui passa sa vie à faire la guerre à l'imagination, en étoit lui-même un prodige; Sénèque, au milieu de ses trésors, écrivoit sur le mépris des richesses.

Mais nous voulons que l'auteur des *Essais* nous serve de preuve contre lui-même. Il s'occupe des sujets les plus sérieux, et cependant son style est plein d'imagination. On lit page 95 ce morceau contre l'égoïsme, qui semble être échappé à l'ame de Fénelon :

« Il faut que l'homme unisse sa vie à quelque » autre vie. Sa pensée elle-même a besoin d'une » douce union pour devenir féconde. L'égoïsme » est court dans ses vues; il reste sans lumière, » solitaire et sans gloire. Nos facultés ne se déve- » loppent jamais d'une manière aussi heureuse, » que lorsque le cœur est rempli des sentimens » les plus doux. Belle nature d'un être qui ne » s'aime jamais tant que lorsqu'il s'oublie, et qui » peut trouver son bonheur dans un entier dé- » vouement. »

Nous conseillons à l'auteur de maltraiter un peu moins cette imagination qui lui prête un si heureux langage. Il seroit trop long de citer tous les morceaux de ce genre que l'on trouve dans les *Essais*. Nous ne pouvons cependant nous refuser à transcrire cet autre passage, parce qu'il fait connoître l'auteur : « Le genre humain, dit-il, paroît blasé. Les » générations qui naissent désenchantées par l'ex- » périence des générations qui les ont précédées, » considèrent froidement leur carrière, et spécu- » lent sans jouir. Et moi qu'on doit accuser ici de » présomption ou de confiance, j'appartiens à » l'une de ces générations tardives, et je n'ai point » échappé au malheur commun; du moins je dé- » plore mes misères, et je n'ose en parler qu'en » tremblant. Porté naturellement à l'étude des

Digitized by Google

» choses qui font le sujet de cet ouvrage, je fus » entraîné à l'écrire par les goûts de mon esprit et » la continuité de mes loisirs : ce sont de simples » réflexions que je publie. On y reconnoîtra j'es- » père un amour pur du vrai. J'aimerois mieux » les anéantir jusqu'à la moindre trace, que d'ap- » prendre qu'elles renferment une opinion qui » puisse égarer. »

Rien n'est plus noble, plus touchant, plus aimable que ce mouvement; rien ne fait tant de plaisir que de rencontrer de pareils traits au milieu d'un sujet naturellement sévère. On peut appliquer ici à l'auteur le mot du poète grec : « Il sied bien » à un homme armé de jouer de la lyre. »

On prétend aujourd'hui qu'il faut toujours dans l'examen des ouvrages, faire une part à la critique: nous l'avons donc faite. Cependant nous l'avouerons, si nous étions condamnés à jouer souvent le triste rôle de censeur, ce qu'à Dieu ne plaise, nous aimerions mieux suivre l'exemple d'Aristote, qui, au lieu de blâmer les fautes d'Homère, trouve douze raisons (ἀριθμῷ δώδεκα) pour les excuser. Nous pourrions encore reprocher à l'auteur des *Essais* quelques amphibologies dans l'emploi des pronoms, et quelque obscurité dans la construction des phrases; toutefois son livre, où l'on trouve différens genres de mérite, est purgé de ces fautes de goût que tant d'auteurs laissent échapper dans leurs premiers ouvrages. Racine même ne fut pas exempt d'affectation et de recherche dans sa jeunesse; et le grand, le sublime, le grave Bossuet fut un bel-esprit de l'hôtel de Rambouillet. Ses premiers sermons sont pleins d'antithèses, de battologie et d'enflure de style. Dans un endroit, il s'écrie tout-à-coup : « Vive l'Eternel ! » Il appelle les enfans la *recrue* continuelle du genre humain; il dit que Dieu nous donne par la mort un *appartement* dans son

Digitized by Google

son palais. Mais ce rare génie épuré par la raison qu'amènent naturellement les années, ne tarda pas à paroître dans toute sa beauté : semblable à un fleuve qui en s'éloignant de sa source, dépose peu à peu le limon qui troubloit son eau, et devient aussi limpide vers le milieu de son cours, que profond et majestueux.

Par une modestie peu commune, l'auteur des *Essais* ne s'est point nommé à la tête de son ouvrage; mais on assure que c'est le dernier descendant d'une de ces nobles familles de magistrats qui ont si long-temps illustré la France. Dans ce cas nous serions moins étonnés de l'amour du beau, de l'ordre et de la vertu qui règne dans les *Essais*; nous ne ferions plus un mérite à l'auteur de posséder un avantage héréditaire; nous ne louerions que son talent.

DE CHATEAUBRIAND.

Analyse de la Beauté, destinée à fixer les idées vagues qu'on a du goût; traduite de l'anglais de *Guillaume Hogarth*, par M. *Jansen;* précédée de la vie de ce peintre. Deux vol. in-8°. Prix : 15 fr., et 18 fr. par la poste. A Paris, chez *Levrault* et compagnie, libraires, rue de Seine; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain l'Auxerrois, n°. 17.

GUILLAUME HOGARTH, peintre anglais, naquit à Londres en 1698, et il y mourut en 1764. Il se distingua dans la caricature, genre ignoble, pour lequel il avoit malheureusement un talent naturel, et qui ne demande qu'une connoissance fort médiocre du dessin. L'esprit et le burlesque dont il remplit quelques-unes de ses productions, le firent remarquer en Angleterre, où il fut nommé *le peintre des mœurs*. Il épousa la fille de M. Thornhill, en 1757, et il lui succéda dans sa place de *peintre du*

Digitized by Google

roi. Cet homme avoit une idée trop relevée de la puissance de son art, pour se contenter de ces deux titres : il voulut rivaliser avec le *peintre des Graces*, mais sa main n'obéit pas à sa tête, et il ne put jamais arriver au degré de perfection qu'il souhaitoit qu'en théorie et en spéculation.

Son pinceau ne rendant ni les formes ni les couleurs qu'il se représentoit dans son imagination, cet artiste essaya de prouver, avec la plume, qu'il étoit homme de goût et qu'il avoit le sentiment de la beauté. Ses efforts le firent connoître en effet pour un esprit supérieur aux genres grotesque et familier dans lesquels il s'étoit distingué; mais en même temps ils lui suscitèrent pour ennemis tous les peintres de profession, qui n'accordent leur estime qu'au travail manuel, et qui ne reconnoissent le mérite que sur la toile.

L'Analyse de la Beauté, fruit de ses méditations, est un ouvrage qui renferme deux ou trois préceptes, perdus dans une confusion de mots et de phrases inintelligibles, telles qu'on peut les attendre d'un homme illettré, dont l'esprit ardent éprouve le besoin de se communiquer, et ne peut cependant trouver les expressions propres à se faire entendre; le petit nombre d'idées qu'il renferme l'accable, et jamais il ne croit avoir tout dit : il se retourne en cent manières; il s'explique et se commente lui-même dans la crainte de n'être pas compris, et le tout pour nous répéter, d'après *Michel-Ange* et les autres peintres qui ont pris la peine d'approfondir un peu leur art, que *la ligne ondoyante est la ligne de la beauté*; principe fécond si l'on ne se borne pas à en faire l'application à la peinture et à la sculpture, mais qu'on l'étende à tous les arts, comme on le verra tout-à-l'heure.

Ce principe demande d'abord à être bien connu. Pour décider du mérite et de l'agrément des différentes lignes qui composent tous les corps de la nature, et pour juger de leur importance dans les arts du dessin, il suffiroit peut-être de remarquer que la ligne courbe est le signe

Digitized by Google

éminent de l'action et de la vie; au lieu que la ligne droite, qui ne se rencontre que rarement, représente toujours l'état de stagnation et de mort, comme dans les arbres dépouillés de leurs branches, ou dans l'immobilité d'un lac glacé. La ligne courbe entre donc nécessairement dans les corps les plus agréables et les plus animés de la nature; d'où il résulte qu'on doit la retrouver dans la figure, dans la taille, dans toute l'attitude de l'homme, et que la femme doit la posséder dans toute sa perfection : *simple*, pour constituer la *beauté*; *double*, c'est-à-dire, *ondoyante*, pour y ajouter la *grace*.

Hogarth distingue la ligne *ondoyante* de la ligne *serpentine*, sans en donner aucune raison. La première, dit-il, est *la ligne de la beauté*, et la seconde est *celle de la grace*. Il est probable qu'il ne s'entendoit pas lui même : l'une et l'autre cependant peuvent se concevoir. L'*ondoyante* est celle qui se recourbe perpendiculairement, en montant et descendant, comme les vagues de la mer mollement agitées. La *serpentine* se glisse horizontalement à droite et à gauche, à la manière des couleuvres et des serpens; mais, à le bien prendre, c'est exactement la même ligne, et il n'y a de différence que dans la position. La distinction qu'Hogarth a voulu établir entr'elles, n'a donc aucun motif, et ce n'est qu'une de ces spéculations vagues dont il a enveloppé les deux ou trois idées qui le fatiguoient.

Ce peintre, à l'exemple de ses prédécesseurs, s'est borné dans son *Analyse*, à exposer les causes matérielles des formes agréables et de la beauté en général; et il a cru qu'il avoit tout expliqué, après avoir fait un chapitre sur la *convenance*, un autre sur la *symétrie*, un troisième sur les *proportions*, etc., etc.; toutes choses si communes, qu'un enfant a naturellement l'idée de ces premières règles du dessin. Il eût été mieux de pousser cet examen plus avant, et d'expliquer pourquoi telle forme nous paît plutôt que telle autre. Ce sujet conduit à des idées asse

Digitized by Google

intéressantes pour mériter notre attention. La ligne courbe, ou, si l'on veut, la ligne ondoyante étant reconnue pour la ligne de l'élégance et de la beauté, il suffira, je crois, de faire connoître la raison de la préférence involontaire que notre esprit lui accorde, pour expliquer le plaisir que sa vue nous procure.

Le principe de ce plaisir vient de ce que l'homme est né pour l'infini. Tout objet borné ne sauroit le remplir, ni même lui plaire sans illusion. Or, cette illusion consiste à lui en déguiser les limites, et à substituer l'inconnu à l'infini. C'est le principe de toutes les passions; et les plus séduisantes, telles que l'amour et la gloire, l'amusent par des promesses éternelles, l'entraînent dans des perspectives qui semblent infinies, parce qu'elles offrent sans cesse à sa poursuite des objets inconnus.

L'application de ce principe est aisée, et sa fécondité se découvre au premier coup d'œil. Si la ligne droite nous déplaît, c'est qu'elle montre trop clairement sa suite et son terme; et le charme secret de la ligne ondoyante vient de ce qu'elle se déguise et se dérobe à la vue. Quelqu'étendue qu'on veuille donner à la première, l'imagination se porte à ses extrémités. La seconde appartient au cercle, qui n'a ni commencement, ni milieu, ni fin : c'est l'image de l'incompréhensible. Joignez à cela que rien dans cette ligne ne peut blesser le sens du toucher, et que l'œil même se repose en quelque sorte sur elle, soit qu'il la considère de face, soit qu'il en caresse la cîme, et que le rayon visuel s'échappe, après l'avoir doucement suivie, sans heurt et sans chute.

Tout corps anguleux est composé de lignes droites, et l'œil en saisit les bornes à l'instant même. Un corps sphérique, au contraire, n'a pas un seul point sur lequel la vue puisse s'arrêter; elle erre en quelque sorte à l'entour, et il semble qu'elle aille se perdre par derrière dans un vague indéfini. Ce charme d'imagination et de pensée, ce charme de l'inconnu se fait sentir dans toute sa force, lors-

Digitized by Google

que l'œil parcourt, sur un corps animé, cette ligne ondoyante qui reçoit de l'action tous les attraits de la variété. Un visage plat, une contenance droite sont connus aussitôt qu'aperçus. Une figure ovale, posée sur un corps flexible, a toujours dans ses traits quelque chose qu'on ne peut ni saisir ni connoître ; c'est le secret de la grace : heureux qui la sent, malheureux qui la veut définir ! Telle est, par exemple, cette Rachel, représentée avec une vérité si frappante dans un des meilleurs tableaux de Claude le Lorrain, et qui semble d'un style supérieur à celui de cet excellent paysagiste.

Toute la Beauce n'est qu'une ligne droite. La Touraine a dans son sein la ligne serpentine par excellence. Dans la première, depuis votre œil jusqu'à l'extrémité de la plaine, ce n'est qu'une ligne ; tournez à droite, tournez à gauche, c'est toujours une ligne, et toujours la même ligne droite : à peine a-t-on ouvert les yeux, qu'on en est déjà fatigué. Allez ensuite vous promener dans les environs de Tours, et, tandis que votre œil se perdra sur les roches escarpées et dans les bocages, ou qu'il ira s'enfoncer avec le fleuve sous l'horizon parsemé de nuages éclatans, votre esprit, imitant l'action de vos yeux, s'élancera par la contemplation vers quelque région inconnue, objet de tous les soupirs qui s'élèvent du cœur de l'homme.

La ligne droite peut donc être considérée comme le signe de ce qui est connu, et par conséquent fini ; au lieu que la ligne ondoyante, par ses irrégularités, offre à l'esprit quelque chose d'inconnu qui lui rappelle l'idée de l'infini. Tel est le principe de la beauté et de l'agrément dans tous les arts, et même dans les ouvrages d'esprit : et comme, dans la musique, on préfère à des sons monotones les modulations d'un air varié, parce qu'elles offrent quelque chose d'incertain et de piquant ; de même, si le nœud de l'intrigue d'une comédie se laisse apercevoir dès le commencement, ne peut-on pas dire, par comparaison, que cette intrigue ressemble à une ligne droite, dont on voit

Digitized by Google

d'abord les deux extrémités ; au lieu que si elle se dérobe avec art, les incidens dont elle est remplie imitent les ondulations de la ligne courbe ?

Il est dans la nature de l'homme de dédaigner tout ce dont il a reconnu les limites, et de s'attacher avec force et persévérance à tout ce qui se dérobe à sa pénétration. Le principe de l'attachement et de l'inconstance se retrouve encore dans ces idées du fini et de l'infini. L'esprit aime à s'exercer, et il lui faut un aliment inépuisable.

En voilà plus qu'il n'en faut sur ce sujet pour exercer un moment la sagacité du lecteur ; revenons maintenant au peintre Hogarth.

Son *Analyse de la Beauté* paroîtra bien mesquine à ceux qui voudront élever leur esprit jusqu'à ces nouvelles considérations, et remonter par elles jusqu'au créateur de toutes les formes et de la beauté, jusqu'à celui qui nous fit à sa ressemblance, et qui par conséquent plaça dans son ouvrage quelques traits de son indéfinissable perfection. Mais les jeunes artistes trouveront dans cet ouvrage un principe fécond de graces et d'élégance, et quelques notions sur la magie des ombres, des couleurs et de la perspective. A la vérité ces connoissances, devenues élémentaires, ont été révélées depuis long-temps, et le moindre élève est aujourd'hui plus savant en théorie qu'Hogarth lui-même. Les règles de la peinture, comme celles de la poésie et de la musique, sont en petit nombre et faciles à retenir ; il n'y a jamais de difficultés que dans l'exécution, et cette exécution n'est parfaite qu'après de longues et pénibles études. Mais si l'art de peindre les objets tels que nous les voyons, exige plus d'exercice manuel qu'aucun autre art, il ne demande pas moins de connoissances acquises et d'intelligence d'esprit. C'est ce qui fait que les bons peintres sont si rares. Hogarth, avec plus de théorie que de pratique, n'a jamais pu s'élever au-dessus d'un genre qui supporte toutes les imperfections imaginables : son dessin étoit trop incorrect pour représenter des scènes

Digitized by Google

nobles et touchantes, et il passe, au jugement des connoisseurs, pour n'avoir jamais eu la moindre entente du coloris. Les tableaux qu'il fit pour représenter *la vie d'une Fille publique* et ceux *de la vie du Libertin*, sont les plus sérieux qui soient sortis de son pinceau ; et c'est principalement à la gravure de ces tableaux, publiés successivement, qu'il dut toute sa réputation. Cependant on y chercheroit vainement un seul modèle de la beauté ; tout son mérite consiste à tracer avec esprit les scènes de la vie commune, et à faire entendre parfaitement tout ce qu'il veut exprimer, soit par la ressemblance des personnages ou les passions dont il sait les agiter, soit par tous les accessoires qui peuvent se rencontrer dans un tableau, sans blesser les convenances.

Tel est le mérite de ce peintre, sur lequel M. Jansen vient de publier deux gros volumes, composés de l'*Analyse de la Beauté*, et d'une notice tellement détaillée de ses ouvrages, qu'il s'y rencontre plusieurs romans qui ne sont pas sans intérêt. Ceux de *la Fille publique* et du *Libertin*, conduits, dans une suite de tableaux, depuis l'instant de leur entrée dans le monde jusqu'à leur fin prématurée, ont un but moral qui fait l'honneur au caractère du peintre Cependant ce peintre a quelquefois représenté des scènes licencieuses et impies, qui lui ont causé des regrets, et sur lesquelles l'auteur des notices, ou peut-être M. Jansen lui-même, a jugé fort sagement qu'il étoit bon de laisser tomber un voile.

Il seroit difficile de dire dans quelles vues le traducteur a pris la peine de réunir toutes ces notices pour en former un corps d'ouvrage. On conçoit bien qu'il est possible que la publication de l'*Analyse de la Beauté* soit utile aux progrès de l'art de la peinture ; mais, en vérité, tout le reste n'offre qu'une surabondance stérile, dont le but et le motif restent également inconnus. L'explication d'une collection de tableaux n'a jamais pu servir qu'à ceux qui les possèdent, ou qui peuvent les voir quand cela leur fait

Digitized by Google

plaisir; car personne ne sauroit se flatter de faire connoître le plus petit paysage par une description écrite, puisque chaque peintre a sa manière, sa touche et ses couleurs, et puisqu'une copie, même exacte, d'un tableau quelconque, ressemble si rarement à son modèle. S'il en étoit autrement, je plaindrois fort les peintres, et sur-tout les graveurs. Tous les amateurs auroient bientôt dans leurs bibliothèques la collection des ouvrages des plus grands artistes; et, pour un petit écu, les presses de M. Herhan pourroient nous procurer tout un Raphaël.

G.

VARIÉTÉS.

Réponse à la Réplique insérée dans le dernier Numéro du MERCURE.

Vous avez trouvé, monsieur, un moyen infaillible de me faire manquer à la résolution que j'avois prise de garder désormais le silence sur une question qui me semble ennuyeuse, non parce qu'elle a pour objet de savoir si des personnages illustres étoient innocents ou coupables; mais parce qu'elle me semble absolument impossible à résoudre d'une manière satisfaisante. Ce moyen, c'est d'altérer le sens de ce que j'ai dit, et de me prêter des absurdités que je n'ai point dites. Je vais donc vous répondre encore, mais assez brièvement pour vous persuader qu'il m'eût été beaucoup plus agréable de me taire.

J'ai dit que l'apologie des Templiers avoit été *presque toujours* entreprise par des gens qui, en les défendant, ne pouvoient cacher leur haine pour la religion catholique. J'ai dit, *presque toujours*, ce qui, en bon français, suppose des exceptions. J'ai parlé d'athées, qui effectivement ne croient point en Dieu; mais aussi de protestans, qui croient en Dieu une partie des dogmes de la religion chrétienne; de déistes, qui croient à l'*Être-Suprême*, et

Digitized by Google

disent à ce sujet les plus belles choses du monde; et cependant voici le résumé qu'il vous plaît de faire de ma lettre : « Il est douteux » si les Templiers étoient innocens ou coupables; vous les croyez innocents : donc, » vous ne croyez pas en Dieu. » Pardonnez-moi de vous le dire, monsieur, un tel raisonnement n'offre pas même l'adresse dont vous donnez des preuves dans d'autres passages de votre critique. Non-seulement je n'ai pas dit un seul mot qui ressemble à cela; mais ma proposition est tellement conçue, que vous auriez pu, si la chose vous eût été possible, citer, sans me confondre, dans les exceptions *que j'ai moi même indiquées*, des écrivains catholiques plus estimés que Sainte-Foix, dont l'opinion (vivement combattue dans son temps) est, sur de semblables matières, d'un poids extrêmement léger; me nommer, sans que j'en fusse fort ému, des historiens plus graves mêmes que M. Anquetil, dont le talent est estimé, la réputation honorable, mais de qui l'autorité me semble encore un peu nouvelle pour être généralement reconnue, et que je n'ai pu, d'ailleurs, avoir l'intention d'outrager, puisque je ne connois encore son ouvrage sur l'*Histoire de France* que par la critique qu'en a faite un journaliste, critique dans laquelle je ne puis m'empêcher de remarquer ici qu'on lui reproche une plaisanterie peu digne d'un écrivain orthodoxe.

J'ai cité un passage de Condorcet pour montrer sous quel point de vue le philosophisme avoit considéré l'apologie des Templiers, et vous me reprochez de répéter un argument déjà produit contre eux et auquel on avoit dédaigné de répondre. Veuillez relire ma lettre avec plus d'attention, et vous verrez que je ne l'ai point présenté comme une preuve contre ces chevaliers; et, certes, ce n'est point dans les ouvrages d'un tel extravagant que j'irois chercher des autorités. Je l'ai cité comme un argument contre Condorcet lui-même, comme une preuve du mauvais esprit avec lequel lui et ses pareils avoient envi-

Digitized by Google

sagé cette question. Tout ce que vous me dites à ce sujet est donc au moins inutile.

Pourquoi vous donner la peine de répéter et de prouver que la vérité de la religion ne dépend point de la conduite de ceux qui la professent ? Quel homme de bon sens peut en douter ? Mais lorsque vous en concluez qu'elle est absolument étrangère à l'affaire des Templiers, je ne vous accorderai point cette conséquence sans une distinction : oui, pour les cœurs honnêtes, les esprits droits et impartiaux ; non pour la haine qui raisonne mal, qui est injuste et perfide, qui a sanscesse confondu la religion, ses dogmes, sa morale avec les crimes et les désordres qui se sont commis en son nom, qui, rappelant avec complaisance, souvent même en les exagérant, les fureurs du fanatisme religieux, les atrocités de l'ambition hypocrite, ne cessoit de répéter :

« *Tantum religio potuit suadere malorum!* »

qui, enfin, quoi que vous en disiez, a beaucoup mieux trouvé son compte à affirmer que les Templiers avoient été injustement, inhumainement sacrifiés par les autorités politiques et religieuses, qu'à reconnoître qu'ils avoient été justement punis. Certes, si les philosophes avoient cru qu'il fût inutile à leur projet *d'écraser l'infâme*, que les Templiers passassent pour coupables, ils n'auroient pas manqué de le dire, et s'ils n'eussent pas trouvé de preuves suffisantes, ils en eussent créé au besoin ; mais ils savoient très-bien que l'autre parti valoit mieux ; et tout ce que vous dites pour tâcher de persuader qu'ils n'avoient aucun intérêt à prendre ce parti, que l'hérésie, les abominations reprochées aux Templiers auroient, au contraire, fourni des prétextes plus plausibles de calomnier la religion catholique, tout cela, dis-je, ne me semble pas soutenable.

J'ai dû entendre, comme je l'ai fait, la phrase suivante de votre lettre : « Je n'ai point examiné si les Templiers

Digitized by Google

» étoient entâchés de quelques vices, etc., » et la regarder comme un aveu de ces mêmes vices *invinciblement prouvés* par les monumens historiques les plus authentiques. J'ai dû croire que vous accordiez, par une telle locution, ce qu'il vous est impossible de nier, et c'est un peu légèrement que vous m'accusez d'avoir employé deux poids et deux mesures.

L'accusation plus grave d'avoir altéré votre texte n'est pas mieux fondée, et l'erreur qui m'a fait mettre, *ne semble pas* pour *ne sembleroit pas*, est tellement involontaire, qu'en rétablissant cette dernière leçon, mon raisonnement subsiste, sans y changer un seul mot.

Ne pourrois-je pas vous accuser plus justement, non d'avoir altéré mon texte, mais de l'avoir cité partiellement, pour en détourner le sens à votre avantage. Je suis convenu que les Templiers étoient morts avec courage et *piété*; mais j'ai ajouté, quelques lignes plus bas, qu'on avoit vu souvent le crime et la vertu monter à l'échafaud *avec les mêmes apparences* de calme et de résignation. Pourquoi n'avez-vous pas rapporté cette dernière phrase qui modifie le sens de l'autre, et qui établit clairement que je suis fort éloigné d'affirmer que leur piété fût *véritable*; d'abord parce qu'il n'y a que celui qui *sonde les cœurs*, que Dieu seul en un mot qui puisse le savoir; ensuite parce que j'ai des raisons pour en douter, quoique je ne fasse point difficulté de convenir en même temps que ces apparences de piété me portent également à craindre d'affirmer qu'ils fussent coupables. Il est facile, monsieur, de réduire un raisonnement à l'absurde, en ne le citant qu'à moitié.

Vous vous trompez beaucoup d'ailleurs, si vous pensez que je ne voye d'autres preuves contre ces chevaliers que les dépositions de leurs deux accusateurs. Je trouve dans les actes mêmes du procès, dans ses circonstances, dans les témoignages de plusieurs contemporains, plus de choses qu'il n'en faut pour vous embarrasser, vous et tous les

Digitized by Google

apologistes des Templiers; mais je me garderai bien de pousser plus loin une semblable discussion, où vous pouriez facilement me rendre embarras pour embarras, et dans laquelle enfin, après avoir perdu notre temps, avoir peut-être prêté à rire à nos dépens, nous finirions, comme je l'ai déjà dit, par nous retrouver au point d'où nous serions partis. Croyez moi, monsieur, il est de notre intérêt à tous deux d'en rester là.

Je ne vous ferai point observer, au sujet de la tragédie *des Templiers*, qu'autre chose est de ne pas copier servilement l'histoire, ou de dire le contraire de l'histoire, parce que mon projet n'est point de m'occuper de cet ouvrage; mais je ne puis m'empêcher de vous dire que, s'il me prenoit envie de faire la critique d'une pièce de théâtre, je n'irois point, avant de l'entreprendre, m'informer de ce qui s'y passe à la quarantième représentation: juger des ouvrages dramatiques par les applaudissemens qu'ils reçoivent, est aussi raisonnable que de décider des faits historiques par les vraisemblances.

J'ai l'honneur d'être, etc. N.

SPECTACLES.

Théâtre Français.

Amélie de Mansfield, drame en cinq actes et en prose, par M. *Belin*.

Toutes les opinions fausses ou exagérées (ce qui est aussi un genre de fausseté), passent plus ou moins vîte, et font place à la vérité. Deux hommes de lettres du dernier siècle, Piron et Collé, se déchaînèrent contre les drames avec une sorte de fanatisme. Cependant l'un et l'autre s'étoient exercés dans ce genre avec des succès différens. Les fils ingrats

Digitized by Google

ld Piron ne réussirent ni sous ce titre, ni sous celui de *l'Ecole des Pères* qu'il y substitua. Dans sa préface, il s'accuse d'avoir donné naissance à ce genre *mulâtre*. Il se trompe ; il n'est pas l'auteur du prétendu scandale. Le père de notre comédie, et après lui Boursault et Baron, avoient ouvert cette carrière.

Le motif que donne Piron de la proscription des drames est bien frivole. « Tout corps mixte, dit-il, est imparfait » et périssable. » Cet axiome de physique n'est pas vrai en littérature. Le *Roland furieux* est un corps très-mixte, et qui ne périra pas. D'ailleurs, rien n'oblige de faire figurer des personnages grotesques dans un cadre intéressant. Ce n'est point par cet emploi de la farce, mais malgré lui, que *l'Enfant prodigue* et *Nanine* ont réussi au théâtre.

On peut même, par d'habiles nuances, mélanger le haut comique avec un intérêt fort vif. Molière a fait plus : car, dans son *Amphytrion*, qui n'appartient pas tout entier à la haute comédie, il se trouve des scènes touchantes, et qui produisent un grand effet lorsqu'elles sont bien rendues. Je fus dernièrement très-étonné de la singulière impression qu'y faisoit Mad. Talma, jouant le rôle d'Alcmène.

Piron prétend que rien n'est plus commode « qu'un » genre qui n'exige pour tout feu qu'une chaleur em» pruntée, que la tiédeur d'un intérêt facile à puiser » dans le premier roman. » Mais il suppose mal à propos qu'une chaleur empruntée et un intérêt tiède, puissent échauffer le spectateur.

Son humeur contre le drame est une espèce d'ingratitude; car il avoue que ce qui avoit plu davantage dans sa pièce, étoit précisément le pathétique qu'il y avoit mis ou voulu mettre.

Quant à Collé, il est bien remarquable que des deux seules pièces sérieuses qu'il ait faites, ou qui soient restées de lui au théâtre, l'une est un drame assez médiocre (dont l'idée est prise de Molière), et que ce qu'on trouve de

Digitized by Google

mieux dans l'autre est l'intérêt qu'il y a répandu, c'est-à-dire le dramatique ; ensorte qu'on seroit tenté de croire que le héros du drame (La Chaussée), déplaisoit beaucoup plus à ces deux auteurs, que le genre dans lequel il triomphoit.

Tout le monde convient aujourd'hui qu'un bon drame n'est rien moins qu'un méprisable ouvrage. Mais pour un drame romanesque, ou historique et en prose, encore, c'est véritablement la dernière production de la littérature ; et il est douteux qu'on doive même l'admettre sur le théâtre de la nation. Le *Père de Famille* de Diderot, qui prétendoit avoir créé le genre dramatique, dans lequel il travailloit après cinq ou six autres, tous bien supérieurs à lui, le *Père de Famille*, où il se trouve quelque foible étincelle de talent, quelque espèce d'énergie, ne méritoit pas cet honneur.

Que dire donc de cette pauvre *Amélie de Mansfield*, encore fort au-dessous du *Père de Famille*, et qui n'est, à ce qu'on assure, que le roman défiguré de Mad. Cottin?

Comme tout le monde n'a pas lu ce roman, dont moi-même je ne connois que le titre et la réputation, j'analyserai, le plus succintement qu'il me sera possible, la *pénible intrigue* du drame.

Amélie, élevée dès son enfance avec son cousin Voldemar, issu du plus noble sang de la Saxe, étoit destinée à devenir son épouse : mais ce mauvais petit garnement n'avoit pris plaisir qu'à la taquiner ; car, quel autre nom donner aux tracasseries, aux persécutions d'un enfant? Les impertinences de ce morveux, au lieu de lui attirer les châtimens convenables à son âge, n'avoient trouvé que des approbateurs dans sa famille, et, par une inconcevable fatalité, loin d'exciter la commisération en faveur d'Amélie, avoient attiré sur elle toute la haine des parens de ce Néron imberbe. Enfin, à 13 ans, il quitte la maison maternelle, toujours avec le projet d'épouser Amélie, pour la faire enrager plus à son aise. Amélie n'imagine

Digitized by Google

d'autre moyen d'échapper à ce fatal mariage, que de se faire enlever par un mauvais sujet, qui avoit eu l'art de masquer les penchans les plus vils sous des dehors séduisans. Cet homme devenu son mari, est arrêté pour quelque crime honteux, et se soustrait au supplice par le suicide, ne laissant à sa femme qu'un nom qu'il a flétri. Amélie a trouvé un asyle chez un oncle de son indigne mari. Ils habitent aux pieds des Alpes un château entouré de casse-cous. Bienfaisans l'un et l'autre, ils ne sont occupés que du soin d'en préserver les passans. Le jeune de Voldemar après une séparation de plusieurs années, a été ainsi sauvé par Amélie, qui ne l'a point reconnue. A peine l'a-t-il revue, qu'il déteste sa tyrannie enfantine. Il l'adore; il en est aimé sous le nom de Plumberg. Depuis six mois il vit dans le château sans avoir donné de ses nouvelles à sa mère, qui en est dans une mortelle inquiétude. Tout cela est placé dans l'avant-scène, et le récit qu'en fait Voldemar ne finissant pas, a, dès la première scène, causé beaucoup d'impatience.

Enfin arrive un ami de Voldemar, Ferdinand qui, comme un nouvel Ubalde, vient arracher cet autre Renaud du palais de son Armide; mais plus foible qu'Ubalde, il est touché de la douleur d'Amélie. Il lui demande si c'est une véritable passion ou un caprice qu'elle éprouve pour Voldemar, question fort étrange! Sophie l'ayant assuré que son amour est un feu dévorant, il voit bien que le mariage seul peut l'éteindre et se dévoue à son service.

Le grand ou plutôt l'unique obstacle au bonheur des amans c'est l'orgueil de Mad. de Voldemar, laquelle ne pourra supporter même l'idée de voir son fils le successeur d'un misérable comme Mansfield.

Cependant l'oncle qui juge que le parfait-amour a été filé assez long-temps, et à qui l'arrivée de Ferdinand cause quelque inquiétude, propose de terminer le roman par la conclusion ordinaire. Plumberg décontenancé ne

Digitized by Google

sait que répondre. L'oncle croit sa nièce trahie, veut se battre. Amélie se jette entre lui et son amant. L'oncle retiré, Voldemar avoue qu'il n'est pas Plomberg, prononce le nom de Ferdinand. Amélie s'imagine que c'est le sien; qu'elle a devant les yeux l'ami de son persécuteur. Mais, après quelques grimaces, elle a l'air de dire : *passe pour Ferdinand*, et ils n'en sont que meilleurs amis.

Au milieu de tous ces incidens la nuit survient. Amélie, suivant sa coutume, va faire sa ronde major autour du château, pêche la terrible Mad. Voldemar dans quelques trou du voisinage, où elle étoit tombée. Effroyable reconnoissance, injures, évanouissement; la mère refuse obstinément de consentir au mariage. Son fils ayant sans fruit épuisé sa rhétorique pour l'attendrir, espère être plus heureux auprès de sa maîtresse. Il lui propose de l'enlever. Elle se repent trop de sa première escapade pour s'en permettre une seconde. Voldemar au désespoir lui dit un éternel adieu, et lui fait entendre qu'il va s'expédier. Elle envoie, comme de raison, courir après lui, et on attrape le mutin au moment où il alloit jouer du même instrument dont Agnelet se servoit pour guérir ses moutons de la clavelée. L'arme n'est pas très-noble pour un homme d'une aussi haute naissance. On le ramène sur le théâtre, où l'on croit qu'il va expirer dans des convulsions. Mad. de Voldemar dit alors à son amante : « Rendez-» moi mon fils, sauvez votre époux. » Cure subite. Voldemar s'élance de son fauteuil, saute de joie, comme Scapin lorsque Géronte lui pardonne.

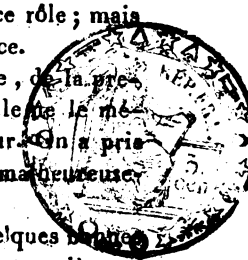
Les acteurs ont éprouvé une faveur constante, et la pièce une constante défaveur : c'étoit une double justice. Damas a été entraînant; Mad. Talma touchante. Baptiste a prouvé qu'il joue très-bien la comédie, quand il ne veut pas la trop bien jouer. Després a été nul comme son rôle d'ami. Mlle Desrosiers, à qui l'on avoit imposé celui de Mad. de Voldemar, y amis de l'aplomb et de la fermeté. La

plus

Digitized by Google

plus grande partie de l'orage est tombée sur ce rôle ; mais aucune improbation ne s'est adressée à l'actrice.

Quelques écoliers qui avoient sifflé la pièce, de la première scène à la dernière, et même plus qu'elle ne le méritoit, se sont amusés à en demander l'auteur. On a pris la chose au sérieux, et voilà comme il a été malheureusement connu.



Au reste, il est juste d'avertir qu'il y a quelques bonnes scènes et quelques momens d'intérêt dans cette pièce et que M. Belin en a fait de meilleures, deux entr'autres qu'on donne fréquemment chez Picard.

Théatre du Vaudeville.

Une Matinée du Pont-Neuf ; par MM. *Francis*, *Desaugiers*, *Dieu-la-Foi* et *Dupaty*.

Cette *Matinée* a été jouée deux mois trop tôt ; c'est une vraie farce de carnaval, qu'il eût été convenable de remettre à cette saison, comme on le fit l'an passé pour *l'Intrigue aux Fenêtres*, autre farce jouée à l'Opéra-Comique. *Une matinée du Pont-Neuf* annonçoit une pièce à tiroir. C'est le pendant du *Pont des Arts*, qui fait les délices de la multitude au théâtre Montansier. Mais on assure que *le Pont des Arts* ne peut soutenir la concurrence ; aussi la foule se porte-t-elle au *Pont-Neuf* : l'autre d'ailleurs commence à vieillir.

Peu-à-peu le vaudeville se dénature ; car avant *le Pont-Neuf*, parade de boulevards, on avoit joué *le Jaloux malade*, qui n'est autre chose qu'un opéra comique. Cette diversité, au reste, commence à devenir en quelque sorte nécessaire ; car trois vaudevilles dans la même soirée, produisent presque toujours une monotonie d'autant plus fatigante, qu'il est difficile et rare que l'un d'eux, au moins, ne soit ou médiocre, ou médiocrement joué.

Digitized by Google

L'annonce de celui-ci étoit un calembourg, suivant l'usage. « Notre *Pont-Neuf*, disoient ses auteurs, ne sauroit tomber, si

Tous ceux qu'il soutient le soutiennent.

L'intrigue, s'il y en a une, est un mariage qu'un marchand de sel du Havre se met en tête de faire avec une Parisienne. Elle étoit déjà fiancée à un sculpteur, d'assez mauvaise mine, qui éconduit son rival. On se soucie fort peu et des rivaux et de la maîtresse; ce qui occupe, c'est un spectacle assez semblable à celui de la lanterne magique: une foule de gens de toute espèce, qui se heurtent, qui se froissent; un juge en robe, couvert de poudre par un perruquier; un décrotteur qui, dans une bagarre, crotte sa pratique.

Au milieu de toute cette cohue, il s'établit cependant des colloques, et l'esprit, les pointes, les calembourgs, y sont semés avec prodigalité.

Un auteur dramatique annonce qu'il cherche un canevas. On lui observe d'abord qu'il *fait glissant*, puis on lui conseille de mettre sur la scène des valets, des petits-maîtres, des coquettes. — Mauvais sujets, dit-il. — Eh bien! le serpent à sonnettes. — Non plus.

Jamais de serpent au théâtre;
Assez d'autres sifflent sans lui.

Divers charlatans prônent leurs secrets. L'un possède celui de procréer à volonté des gens d'esprit. « Pourquoi, » s'écrie un passant, mon père ne le connoissoit-il pas? » Un autre publie un remède à son de trompe. Quelqu'un prétend que c'est « la trompette du jugement dernier. » « Point du tout, réplique son voisin, ce remède m'a guéri » trois ou quatre fois radicalement. » Consulté pour un œil malade, le charlatan, sous prétexte de l'examiner, couvre de sa main les deux yeux. On s'en plaint; il dit que la fonction d'un médecin est presque toujours

De fermer les yeux du malade.

Le marsouin qui attroupa, il y a un mois, tous les ba-

Digitized by Google

dauds de Paris, joue aussi un grand rôle dans la pièce. C'est une bonne fortune pour l'auteur dramatique, un sujet tout trouvé. « Celui-là au moins surnagera. » Enfin, le docteur Gall comparoît en personne sur ce pont, « l'image » du monde, où l'on voit monter un sot, tandis qu'un » sage descend. » Il débite sa doctrine, indique le caractère des personnes suivant la qualité de leurs cerveaux :

Les cerveaux lourds sont les critiques.

Ce qu'il y a de plus curieux dans cette farce, c'est madame Belmont travestie en poissarde. Ses graces piquantes n'ont pu l'abandonner tout-à-fait sous ce travestissement; mais elle auroit tort d'en essayer beaucoup de semblables, et c'est aussi assez d'une ou deux pièces de ce genre au Vaudeville.

ANNONCES.

Vies des Hommes célèbres de toutes les Nations, au nombre de 453; ouvrage élémentaire, faisant suite au Plutarque de la Jeunesse, et rédigé par le même auteur; édition ornée de portraits. Deux vol. in-12. — Prix : 6 fr., et 8 fr. par la poste.

A Paris, chez le Prieur, libraire, rue des Noyers, n. 45.

Le titre de cet ouvrage l'annonce comme faisant suite au Plutarque de la Jeunesse, c'est-à-dire aux Vies des Grands Hommes de toutes les Nations. Il devient donc, en quelque sorte, aussi utile à l'éducation que ce dernier, dont les deux premières éditions sont presque épuisées. La Biographie est une partie de l'histoire d'autant plus intéressante, qu'elle stimule la curiosité, et présente une foule de traits qui deviennent des leçons de morale applicables à la conduite de tout le monde. Ainsi les Vies des Grands Hommes et celles des Hommes Célèbres ne peuvent être mises qu'avec profit entre les mains de la jeunesse; et l'ouvrage que nous annonçons remplira, sous ce rapport, les vœux que peuvent former les instituteurs et les pères de famille.

Entretiens d'un Père avec ses Enfans sur l'Histoire Naturelle. Cinq vol. in-12, dont un de planches contenant 400 figures tirées des trois règnes de la nature. — Prix, brochés : 12 fr., et reliés, 15 fr.

A Paris, chez Desessarts, libraire, rue du Théâtre-Français, n. 38, près la place de l'Odéon.

Cet ouvrage qui réunit l'utile et l'agréable, a été adopté par beaucoup de parens qui le donnent en étrennes à leurs enfans, et font ainsi servir leur amusement à leur instruction.

Les Révolutions de Portugal, par Vertot; suivies de la Conjuration des Espagnols contre Venise, par Saint-Réal, adoptées par le gouvernement, pour la deuxième classe des Lycées et Ecoles secondaires. Nouvelle édition, publiée d'après les éditions les plus cor-

Digitized by Google

rectes, par un professeur. Un vol. in-12. — Prix : 2 fr., et 2 fr. 75 c. par la poste. Relié, 2 fr. 75 c. ; cartonné, 2 fr. 25 c.

A Paris, chez Demoraine, imprimeur-libraire, rue du Petit-Pont ; Hénée, imprimeur-libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n. 3, au bas du pont Saint-Michel.

C'est sur la demande de plusieurs chefs de Lycées et Ecoles secondaires, que l'on a publié ces deux ouvrages dans un seul volume. Cette réunion présente un double avantage, de l'économie pour les Lycées, et pour l'élève l'agrément de voir, pour ainsi dire, d'un même coup-d'œil deux chefs-d'œuvre de l'histoire moderne.

Le Clairvoyant, ouvrage qui donne à tous les tirages cinq numéros pour jouer en extraits simples, avec instruction claire et précise, et aussi une échelle graduelle qui démontre les moyens d'augmenter, en peu de temps, les fortunes de cent mille francs. On peut en faire usage dans toute la France sans le secours de l'auteur ; le dit ouvrage est fait pour toujours. — Prix : 7 fr., et 8 fr. par la poste.

A Paris, chez l'auteur, Marseille, mathématicien, carrefour de la rue de la Vannerie, n. 37 ; et au dépôt, chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n. 17.

Le Guide de l'Enfance, ou l'aimable Précepteur ; ouvrage aussi instructif qu'amusant, pour enseigner en même temps aux enfans, la lecture, l'orthographe et la morale. Le tout démontré d'une manière si claire et si intelligible, que les pères et mères peuvent (à peu de frais) devenir eux-mêmes les instituteurs de leurs enfans. Première édition ; par M. Galimard, professeur de langue française, d'écriture, de calculs et de dessin ; auteur de plusieurs ouvrages relatifs à l'éducation. — Prix : 1 fr. 80 c., et 2 fr. 55 c. par la poste : avec le Vocabulaire des Homonymes français, c'est-à-dire des mots qui se prononcent de la même manière, s'écrivent d'une autre façon, et ont une signification différente.

A Paris, chez l'Auteur, rue Montmartre, n. 82, en face celle des Vieux-Augustins ; Gagnard, imprimeur, rue du Lycée, n. 8, vis-à-vis le passage du Tribunat ; Martinet, libraire, rue du Coq Saint-Honoré, près l'ancienne barrière des Sergens.

L'Ami et le Conservateur de l'Enfance, ou le Guide des pères et des mères dans l'Education des Enfans ; contenant la meilleure manière de les élever et de les instruire, tant par la pratique d'une infinité de petits soins toujours trop négligés jusqu'à présent, que par des moyens simples et naturels de leur rendre l'instruction aussi facile qu'agréable. Suivi de deux essais sur les avantages et l'utilité des promenades pour cette instruction, et sur l'usage des bonnes fêtes. Par l'auteur du Manuel de la Bonne Compagnie. Un vol. in-12. — Prix : 1 fr. 25 c., et 1 fr. 75 c. par la poste.

A Paris, chez Galland, libraire, palais du Tribunat, galerie de bois, n° 223.

Œuvres diverses de Senecé, 2e édition, augmentée de la critique des Mémoires du cardinal de Retz, et d'une notice historique sur la vie et les ouvrages de Senecé ; par M. Auger. Vol. in-12. — Prix ; 2 fr. 50 c., et 3 fr. 50 c. par la poste.

Les augmentations se vendront 1 franc aux personnes qui ont acheté la première édition.

A Paris, chez Léopold Collin, libraire, rue Git-le-Cœur, n. 4.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 17.*

Digitized by Google

PARIS.

L'étendue des bulletins de cette semaine nous force, malgré leur haute importance, de nous borner à en présenter un extrait substantiel, à l'exception du dernier que nous donnerons tout entier. Par ce moyen, nos lecteurs se trouveront au courant des nouvelles les plus récentes.

Le 30e. bulletin de la grande-armée est daté d'*Austerlitz*, et du 12 frimaire an 14. Il nous annonce que l'Empereur, pour donner le change à l'ennemi, fit une retraite nocturne, comme s'il eût craint une défaite. Qu'il fit proposer une entrevue à l'empereur Russe, lequel lui envoya son aide de camp lui faire des propositions impertinentes. Le 10, l'Empereur voyant les russes faire un mouvement pour tourner sa droite, dit plusieurs fois : « Avant demain au soir cette armée est à moi. » Le soir S. M. voulut visiter à pied et incognito tous les bivouacs. Le 11, la bataille commença avec le jour. Il n'y avoit pas une heure qu'on se battoit, et toute la gauche de l'ennemi étoit coupée. Les deux gardes de Napoléon et d'Alexandre en vinrent aux mains. La dernière fut mise en déroute. Le régiment du grand duc Constantin fut écrasé. Lui-même ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. A une heure après-midi la victoire étoit décidée, sans que la réserve eût même eu besoin de donner. Un corps ennemi très-nombreux se trouvant acculé à un lac, l'Empereur s'y porta avec 20 pièces de canon ; le corps poussé dans l'eau s'y noya. Les résultats de cette mémorable journée sont 40 drapeaux russes, parmi lesquels sont les étendards de la garde impériale ; plus de 30 mille prisonniers, 20 généraux ; plus de 15 mille Russes demeurés sur le champ de bataille ; notre perte d'environ 800 hommes, de 16 ou 1600 blessés. Toute l'armée s'est couverte de gloire. Elle a constamment chargé aux cris de *vive l'Empereur !* et l'idée de célébrer si glorieusement l'anniversaire de son couronnement animoit encore le soldat. Le nombre des ennemis surpassoit le nôtre. Il y avoit 80 mille Russes et 25 mille Autrichiens. La moitié en est détruite, le reste en déroute, et la plus grande partie de ces derniers a jeté ses armes.

Digitized by Google

Le 30°. bulletin *bis*, du 13, et du même endroit, annonce l'arrivée de la capitulation envoyée par le maréchal Augereau du corps autrichien du général Jellachich, quelques centaines de prisonniers faits en Bohême sur le prince Ferdinand, et la prise du prince de Rohan avec 6000 hommes, par le général Saint-Cyr. Le premier et le dernier de ces trois événemens glorieux étoient déjà connus.

Le trente unième bulletin, toujours d'Austerlitz, du 14 frimaire, annonce que l'Empereur est parti la veille d'Austerlitz, et est allé à ses avant-postes près de Saruschitz, et s'est là placé à son bivouac. L'Empereur d'Allemagne n'a pas tardé à arriver. Ces 2 monarques ont eu une entrevue qui a duré deux heures. L'Empereur d'Allemagnen'a pas dissimulé, tant de sa part que de la part de l'Empereur de Russie, tout le mépris que leur inspiroit la conduite de l'Angleterre. « Ce sont des marchands, a-t-il répété, qui » mettent en feu le continent, pour s'assurer le commerce » du Monde. » Ces deux princes sont convenus d'un armistice et des principales conditions de la paix, qui sera négociée et terminée sous peu de jours.

L'empereur d'Allemagne a fait également connoître à l'Empereur, que l'empereur de Russie demandoit à faire sa paix séparée; qu'il abandonnoit entièrement les affaires de l'Angleterre et n'y prenoit plus aucun intérêt. L'empereur d'Allemagne répéta plusieurs fois dans la conversation: « Il » n'y a point de doute, dans sa querelle avec l'Angleterre la » France a raison. » Il demanda aussi une trêve pour les restes de l'armée russe. L'Empereur lui fit observer que l'armée russe étoit cernée, que pas un homme ne pouvoit échapper; « Mais, ajouta-t-il, je desire faire une chose » agréable à l'empereur Alexandre: je laisserai passer l'ar- » mée russe, j'arrêterai la marche de mes colonnes; mais » V. M. me promet que l'armée russe retournera en Rus- » sie, et évacuera l'Allemagne et la Pologne autrichienne » et prussienne. » — « C'est l'intention de l'empereur » Alexandre, a répondu l'empereur d'Allemagne; je puis » vous l'assurer: d'ailleurs, dans la nuit vous pourrez » vous en convaincre par vos propres officiers. »

On assure que l'Empereur a dit à l'empereur d'Allemagne, en le faisant approcher du feu de son bivouac: « Je vous reçois dans le seul palais que j'habite depuis deux mois. » L'empereur d'Allemagne a répondu en riant: « Vous

Digitized by Google

tirez si bon parti de cette habitation, qu'elle doit vous plaire. » C'est du moins ce que l'on croit avoir entendu. La nombreuse suite des deux princes n'étoit pas assez éloignée pour qu'elle ne pût entendre plusieurs choses. L'Empereur a accompagné l'empereur d'Allemagne a sa voiture, et s'est fait présenter les deux princes de Lichtenstein et le général prince de Schwarzenberg. Après cela, il est revenu coucher à Austerlitz.

L'aide-de-camp de l'Empereur, le général Savary, avoit accompagné l'empereur d'Allemagne après l'entrevue, pour savoir si l'empereur de Russie adhéroit à la capitulation. Il a trouvé les débris de l'armée russe sans artillerie ni bagages et dans un épouvantable désordre; il étoit minuit; le général Meerfeld avoit été repoussé de Godding par le maréchal Davoust; l'armée russe étoit cernée; pas un homme ne pouvoit s'échapper. Le prince Czartorinsky introduisit le général Savary près de l'empereur. Dites à votre maître, lui cria ce prince, que je m'en vais; qu'il a fait hier des miracles; que cette journée a accru mon admiration pour lui; que c'est un prédestiné du ciel; qu'il faut à mon armée cent ans pour égaler la sienne. Mais puis-je me retirer avec sûreté? Oui, Sire, lui dit le général Savary, si Votre Majesté ratifie ce que les deux empereurs de France et d'Allemagne ont arrêté dans leur entrevue. — Eh qu'est-ce? — Que l'armée de Votre Majesté se retirera chez elle par les journées d'étape qui seront réglées par l'Empereur, et qu'elle évacuera l'Allemagne et la Pologne autrichienne. A cette condition, j'ai l'ordre de l'Empereur de me rendre à nos avant-postes qui vous ont déjà tourné, et d'y donner ses ordres pour protéger votre retraite, l'Empereur voulant respecter l'ami du Premier Consul — Quelle garantie faut-il pour cela? — Sire, votre parole. — Je vous la donne. — Cet aide-de-camp partit sur-le-champ au grand galop, se rendit auprès du maréchal Davoust, auquel il donna l'ordre de cesser tout mouvement et de rester tranquille. Puisse cette générosité de l'Empereur des Français ne pas être aussitôt oubliée en Russie que le beau procédé de l'Empereur qui renvoya 6000 hommes à l'empereur Paul avec tant de grace et de marques d'estime pour lui! Le général Savary avoit causé une heure avec l'empereur de Russie, et l'avoit trouvé tel que doit être un homme de cœur et de sens, quelques revers d'ailleurs qu'il ait éprouvés. Ce monarque lui demanda des détails sur la journée. Vous étiez infé-

Digitized by Google

sieurs à moi, lui dit-il, et cependant vous étiez supérieurs sur tous les points d'attaque. — Sire, répondit le général Savary, c'est l'art de la guerre et le fruit de quinze ans de gloire. C'est la quarantième bataille que donne l'Empereur. — Cela est vrai; c'est un grand homme de guerre. Pour moi, c'est la première fois que je vois le feu. Je n'ai jamais eu la prétention de me mesurer avec lui. — Sire, quand vous aurez de l'expérience, vous le surpasserez peut-être. — Je m'en vais donc dans ma capitale. J'étois venu au secours de l'empereur d'Allemagne; il m'a fait dire qu'il est content. Je le suis aussi.

A son entrevue avec l'Empereur d'Allemagne, l'Empereur lui a dit : « M. et madame Colloredo, MM. Paget et Rasumowski ne font qu'un avec votre ministre Cobentzel : voilà les vraies causes de la guerre, et si V. M. continue à se livrer à ces intrigans; elle ruinera toutes ses affaires et s'aliénera les cœurs de ses sujets, elle cependant qui a tant de qualités pour être heureuse et aimée! »

Un major autrichien s'étant présenté aux avant-postes, porteur de dépêches de M. de Cobentzel pour M. de Stadion à Vienne, l'Empereur a dit : « Je ne veux rien de commun avec cet homme qui s'est vendu à l'Angleterre pour payer ses dettes et qui a ruiné son maître et sa nation, en suivant les conseils de sa sœur et de madame Colloredo. »

On assure que l'Empereur a dit, après sa conférence avec l'empereur d'Allemagne : « C'est homme me fait faire une faute, car j'aurois pu suivre ma victoire, et prendre toute l'armée russe et autrichienne; mais enfin quelques larmes de moins seront versées. »

Le XXXII^e^ Bulletin, du même endroit et du 15, annonce que les traits de courage sont si nombreux, qu'à mesure que le rapport en est fait à l'Empereur, il dit : « Il me faut toute ma puissance pour récompenser dignement tous ces braves gens. »

L'Empereur a témoigné quelque mécontentement de ce qu'on lui eût envoyé des plénipotentiaires la veille de la bataille, et qu'on eût ainsi prostitué le caractère diplomatique. Cela est digne de M. de Cobentzel, que toute la nation regarde comme un des principaux auteurs de tous ces malheurs.

M. Talleyrand se rend à Nicolsburg, où les négociations vont s'ouvrir.

L'armistice conclu le 15 frimaire entre LL. MM. II. de France et d'Autriche, porte entr'autres, conditions, que l'armée russe évacuera les états d'Autriche, ainsi que la Pologne autrichienne; savoir : la Moravie et la Hongrie, dans l'espace de quinze jours; et la Gallicie, dans l'espace d'un mois. L'ordre de route de l'armée russe sera tracé,

Digitized by Google

afin qu'on sache toujours où elle se trouve, ainsi que pour éviter tout mal-entendu.

Il ne sera fait en Hongrie aucune espèce de levée en masse ni d'insurrections; et en Bohême, aucune espèce de levée extraordinaire: aucune armée étrangère ne pourra entrer sur le territoire de la maison d'Autriche.

Des négociateurs se réuniront de part et d'autre à Nicolsburg, pour procéder directement à l'ouverture des négociations, afin de parvenir à rétablir promptement la paix et la bonne harmonie entre les deux empereurs.

Le 33e bulletin de la grande-armée, daté d'Austerlitz, le 15 brumaire an 14, porte: Le général en chef Buxhowden a été tué, avec un grand nombre d'autres généraux russes dont on ignore les noms. Nos soldats ont ramassé une grande quantité de décorations. Le général russe Kutusow a été blessé, et son beau-fils, jeune homme de grand mérite, a été tué.

On a fait compter les cadavres: il en résulte qu'il y a dix-huit mille Russes tués, six cents Autrichiens et neuf cents Français. Nous avons sept mille blessés Russes. Tout compte fait, nous avons trois mille blessés Français. Le général Roger Valhubert est mort des suites de ses blessures. Il a écrit à l'Empereur une heure avant de mourir: « J'aurois voulu faire plus pour vous; je meurs dans une » heure: je ne regrette pas la vie, puisque j'ai participé à » une victoire qui vous assure un règne heureux. Quand » vous penserez aux braves qui vous étoient dévoués, pen- » sez à ma mémoire. Il me suffit de vous dire que j'ai » une famille: je n'ai pas besoin de vous la recomman- » der. »

Les généraux Kellermann, Sebastiani et Thiébaut sont hors de danger.

Les généraux Marisy et Demont sont blessés, mais beaucoup moins grièvement.

On sera sans doute bien aise de connoître les différens décrets que l'Empereur a pris successivement en faveur de l'armée; ils sont ci-joints.

Le corps du général Buxhowden, qui étoit à la gauche, étoit de vingt-sept mille hommes; pas un n'a rejoint l'armée russe. Il a été plusieurs heures sous la mitraille de 40 pièces de canon, dont une partie servie par l'artillerie de la garde impériale, et sous la fusillade des divisions des généraux Saint-Hilaire et Friant. Le massacre a été hor-

Digitized by Google

rible; la perte des Russes ne peut s'évaluer à moins de quarante-cinq mille hommes, et l'empereur de Russie ne s'en retournera pas chez lui avec plus de vingt-cinq mille hommes.

Puisse cette leçon profiter à ce jeune prince, et lui faire abandonner le conseil qu'a acheté l'Angleterre! Puisse-t-il reprendre le véritable rôle qui convient à son pays et à son caractère, et secouer enfin le joug de ces vils olygarques de Londres! Catherine-la-Grande connoissoit bien le génie et les ressources de la Russie, lorsque dans la première coalition elle n'envoya point d'armée, et se contenta de secourir les coalisés par ses conseils et par ses vœux. Mais elle avoit l'expérience d'un long règne et du caractère de sa nation. Elle avoit réfléchi sur les dangers des coalitions. Cette expérience ne peut être acquise à vingt-quatre ans.

Lorsque Paul, son fils, fit marcher des armées contre la France, il sentit bientôt que les erreurs les plus courtes sont les meilleures; et après une campagne il retira ses troupes. Si Woronzow, qui est à Londres, n'étoit pas plus anglais que russe, il faudroit avoir une bien petite idée de ses talens pour supposer qu'il eût pu penser que 60, 80, 100 mille Russes parviendroient à déshonorer la France, à lui faire subir le joug de l'Angleterre, à lui faire abandonner la Belgique, et à forcer l'Empereur à livrer sa couronne de fer à la race dégénérée des rois de Sardaigne.

Les troupes russes sont braves, mais beaucoup moins braves que les troupes françaises. Leurs généraux sont d'une inexpérience, et les soldats d'une ignorance et d'une pesanteur qui rendent leurs armées, en vérité, peu redoutables. Et d'ailleurs, en supposant des victoires aux Russes, il eût fallu dépeupler la Russie pour arriver au but insensé que lui avoient prescrit les olygarques de Londres.

La bataille d'Austerlitz a été donnée sur le tombeau du célèbre Kaunitz. Cette circonstance a fait la plus grande impression sur la tête des Viennois. A force de prudence et de bonne conduite, et en la maintenant toujours en bonne harmonie avec la France, il avoit porté l'Autriche à un haut degré de prospérité.

Voici les noms des généraux russes faits prisonniers; beaucoup d'autres sont morts sur le champ de bataille. Il

Digitized by Google

y a en outre quatre ou cinq cents officiers, dont vingt majors ou lieutenans-colonels, et plus de cent capitaines.

Prebiszenski, Wimpfen, Muller Zukoumsky, Muller, Berg, Selechow, Strisy, Szerliakow, Le prince Repnin, le prince Sibersky, Adrian, Lagonon, Salima, Mezinkow, Woycikoff.

L'Empereur a mandé à Brünn M. de Talleyrand qui étoit à Vienne. Les négociations vont s'ouvrir à Nicolsburg.

M. Maret avoit joint à Austerlitz S. M., qui a signé le travail des ministres et du conseil d'état.

L'Empereur a couché ce soir à Brünn.

Décret daté de Brünn, le 7 frimaire. — Art. I^er. Il sera levé une contribution de cent millions de francs (argent de France) sur l'Autriche, la Moravie, et les autres provinces de la maison d'Autriche, occupées par l'armée française. II. Cette somme est donnée en gratification à l'armée, conformément à l'état de distribution que nous arrêterons. III. Le prix de tous les magasins de sel, de tabacs, des fusils, de la poudre et des munitions de guerre qui ne sont pas nécessaires à l'armement de notre armée, et que notre général d'artillerie ne fera point transporter en France, et que nous jugerons devoir être vendus, sera versé dans la caisse de notre armée pour lui être distribuée en gratification. IV. Sur les premiers fonds qui rentreront de cette contribution, ainsi que sur ceux provenant de la contribution de Souabe, il sera payé trois mois de solde en gratification à tout général officier et soldat qui a été ou sera blessé dans la présente guerre.

Décret daté d'Austerlitz, le 16 frimaire. — Art. I^er. Les veuves des généraux morts à la bataille d'Austerlitz jouiront d'une pension de six mille francs leur vie durant; les veuves des colonels et des majors, d'une pension de deux mille quatre cents francs; les veuves des capitaines, d'une pension de douze cents francs; les veuves des lieutenans et sous-lieutenans, d'une pension de huit cent francs; les veuves des soldats d'une pension de deux cents francs.

Décret du même jour. — Napoléon, Empereur des Français, Roi d'Italie, avons décrété et décrétons ce qui suit :

Art. I^er. Nous adoptons tous les enfans des généraux,

Digitized by Google

officiers et soldats français morts à la bataille d'Austerlitz. II. Ils seront tous entretenus et élevés à nos frais, les garçons dans notre palais impérial de Rambouillet, et les filles dans notre palais impérial de Saint-Germain. Les garçons seront ensuite placés et les filles mariées par nous. III. Indépendamment de leurs noms de baptême et de famille, ils auront le droit d'y joindre celui de Napoléon. Notre grand-juge fera remplir à cet égard toutes les formalités voulues par le Code civil. IV. Notre grand-maréchal du palais et notre intendant-général de la couronne sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret, qui sera mis à l'ordre du jour de l'armée et inséré au Bulletin des loix.

— L'époque des étrennes nous engage à rappeler que l'on trouve chez le Normant le livre le plus propre à être mis entre les mains des enfans : *Œuvres complètes* de Berquin, ornées de 193 fig., précédées du portrait et de la vie de l'auteur, augmentées de la Bibliothèque des Villages, de plusieurs idylles et romances inédites jusqu'à présent. Dix vol. in-12 d'environ 500 pages chacun. Prix : 25 fr., les mêmes reliés 36 fr.; le même ouvrage, 20 vol. in-18, sans fig. 30 fr., et 45 fr. reliés.

— On vient de décintrer le pont de fer du Jardin des Plantes, c'est-à-dire, que les cales qui faisoient reposer la charpente en fer sur les cintres de bois, ont été déplacées, et que dès ce moment le pont entier pèse sur les piles et les culées. Les soins apportés à la construction de ce pont et la jonction immédiate des voussoirs ont prévenu le tassement des arches qui, sur 35 mètres d'ouverture (100 pieds), n'ont éprouvé qu'un abaissement moyen d'un centimètre, première garantie de la stabilité de ce monument. On annonce que les travaux des abords du pont et ceux du plancher qui doit le surmonter, ne pouvant être continués ni finis dans cette saison, il sera établi un passage provisoire pour les personnes à pied, pour les chevaux menés en laisse, et que le public jouira de ce passage au 1^er^ janvier prochain.

— Hier à minuit, le thermomètre étoit à 5 degrés 6/10^es^. Ce matin, à sept heures, il marquoit 5 d.; à quatre heures, le vent avoit changé; mais une pluie fine et continue promettoit un dégel complet.

Digitized by Google

TABLE

Du deuxième trimestre de la sixième année du MERCURE DE FRANCE.

TOME VINGT-DEUXIÈME.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

TRADUCTION de la VII^e Epode d'Horace : *Quò, quò, quò? Celesti, ruitis*, page 3
Vers à madame Belmont, sur son retour de Boulogne, 4
Le premier amour : à Eléonore (traduction de Métastase), 49
Le Deuil de Télamon, 97
Epitaphe de Pauline, 102
Le Voisin éloigné, *idem.*
Traduction libre de l'ode d'Horace : *Quem tu, Melpomène, semel*, etc. 145
Lesbie et Septimius, 146
A mon mari absent, 147
La colère de Perrette, 149
La Ville et la Campagne, épître d'après la X^e d'Horace : *Urbis amatorem Fuscum salvere jubemus*, 193
La Dissimulation de l'âge, 195
Couplets pour l'ouverture du Théâtre-Français, 197
Le Lis rompu, 199
L'Aveu, 241
Le Médecin intéressé, 242
Le Frère et la Sœur, 243
Naïveté, *idem.*
Sur Eléonore, 289
A Œnone, 291
Artabère et Lycophon, 292
Télamon devant le portrait de Pauline, *idem.*
A Eléonore, 337
Regrets de Properce, 339

Digitized by Google

Le Favori d'un Roi et son Ombre, 340
A Nérine, *idem.*
Epigramme, 341
Télamont au Désert, 385
L'Indépendance de l'Homme de Lettres, 433
Le Renard changeant de langage, 437
Le Soleil et les Nuages, *idem.*
Traduction de la seconde élégie de Properce, 481
Les Fleurs, 483
Portrait d'une petite Chienne, 484
Le Grammairien, 485
L'Amour et la Pudeur, *idem.*
Vision de Télamon, 529
Le Lierre et le Mur, 532
Invitation de Catulle à Fabulus, 533
Le Voleur de distinction, 577
Chanson du Matin, 580
Epigramme, 581
L'aveu involontaire, *idem.*

Extraits et comptes rendus d'Ouvrages.

Abrégé de l'Histoire de France sous les trois dynasties, par A. D. Delacroix, 7
Œuvres choisies de J. B. Rousseau, ouvrage publié par M. de Wailly, 13
Des Cultes qui ont précédé et amené l'Idolâtrie, ou l'Adoration des Figures humaines; par J. A. Dulaure, 19
Traité des Etudes de Rollin, précédé de la vie de l'auteur, et suivi de notes historiques et critiques, 66
Kofaïme, ou l'Illustre infortunée; par madame de Flamanville, 75
Le comte de Guilfort, fragment d'un poëme épique inédit; par M. D****n, 109
Journal historique, ou Mémoires critiques et littéraires, depuis 1748 jusqu'en 1751; par Charles Collé, 117
Mœurs des Israélites et des Chrétiens; par M. l'abbé Fleury, 151
Voyage sentimental et philosophique autour de la tête d'une Femme; par M. D. K. de L., 162
Mémoires de M. le baron de Besenval, 201
Le Spectateur Français au dix-neuvième siècle, ou Variétés morales, politiques et littéraires, recueillies des meilleurs écrits périodiques, 209

Digitized by Google

Le Diable Boiteux, augmenté des Béquilles du Diable Boiteux ; par Le Sage, 217
Essai de Fables ; par J. B. A. H. D. P., 276
Lettres de madame la duchesse du Maine, et de madame la marquise de Simiane, 295
Précis d'Augustin Blanchet, 302
Lettre de Louis Bridel à Carrion de Nizas, sur la manière de traduire Dante, 306
Mémoires historiques sur les Templiers, 343
Voyage dans les deux Louisianes et chez les nations sauvages du Missouri par les Etats-Unis, l'Ohio et les provinces qui le bordent, etc. ; par M. Perrin du Lac, 354
Ode à la grande armée ; par P. Lebrun, 362
Voyage en Chine ; par Jonh Barrow, 393
Teudimer, ou la Monarchie Espagnole, suivi de Guillaume le Conquérant ; d'Agénor et Zélie, et d'un Essai sur la Fronde ; par de Gelozan, 403
Réflexions de Machiavel sur la première Décade de Tite-Live, 449 et 545
Les Revenans véritables, ou Aventures du chevalier de Morny ; par l'auteur de la Forêt et du Château de Saint-Alpin, 487
Leçons de Littérature et de Morale, ou Recueil en prose et en vers des plus beaux morceaux de notre langue, etc. ; par Fr. Noël, et Fr. de la Place, 535
Essais de Morale et de Politique, 585
Analyse de la Beauté, par M. Jansen, 593

VARIÉTÉS.

De la Philosophie morale et politique du XVIII^e^ siècle ; par M. de Bonnald, 51, 105, 319
Réflexions morales sur le chapitre X de la Logique de Port-Royal, 124
Suite des Observations de Métastase sur les Tragédies et Comédies des Grecs, 131, 175, 224
Anecdote dramatique, 135
Lettre à M. C***, 169
Observations morales sur quelques pièces de Théâtre, 245
Lettre à l'Editeur du Mercure, sur les Templiers, 411
Examen politique des Colonies modernes, 439
Réflexions sur l'abbé Fleury, sur ses principaux ouvrages, et principalement sur les Mœurs des Israélites, 457
Réponse à une Lettre adressée à l'Editeur du Mercure, au sujet d'un article sur les Templiers, 498

BIBL. UNIV. GENT

Réplique à la réponse de M. N., insérée au dernier numéro du Mercure, 554
Réponse à la réplique concernant les Templiers, 600

SPECTACLES.

Académie Impériale de Musique.

Don Juan, opéra en trois actes, musique de Mozart, 28

Théâtre Français.

Anaximandre, ou le Sacrifice aux Graces, 180
Reprise d'Atrée et Thieste, 372
Réflexions sur Esther, 508
Amélie de Mansfield, 604

Théâtre de l'Opéra-Comique.

Gulistan, ou le Hulla de Samarcande, 84
Le Grand-Pere, ou les deux Ages, 183
Chacun à son Tour, 283
Léonce, ou le Fils adoptif, 419

Théâtre de l'Impératrice.

Le Cachet, ou le Jaloux à l'épreuve, 30
Le Parleur éternel, 134
Les Portraits infidèles, 227
Le Jeune Mari, 323
L'Avare fastueux, 466
Les Filles à marier, 563

Théâtre du Vaudeville.

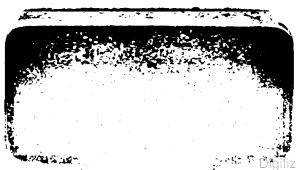
Mademoiselle Gaussin, 31
La Duegne et le Valet, 35
Une Heure de Caprice, 87
La Jeune Mère, ou les Acteurs de Société, 285
Jean La Fontaine, 421
Vas où tu peux, Meurs où tu dois, calembourg, 470
Les Valets de Campagne, 514
Une Matinée du Pont-Neuf, 609

Nouvelles diverses, 38, 91, 140, 287, 327, 426, 518, 569,
Paris, [illegible] 187, 231, 288, 329, 580, 519, 574, 613.

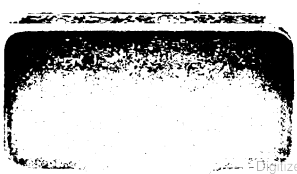
Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google